

Dictionnaire universel
d'idées... par Ernst.... Tome 3

Ernst (02). Auteur du texte. Dictionnaire universel d'idées... par Ernst.... Tome 3. 1875.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.



8754

D I C T I O N N A I R E

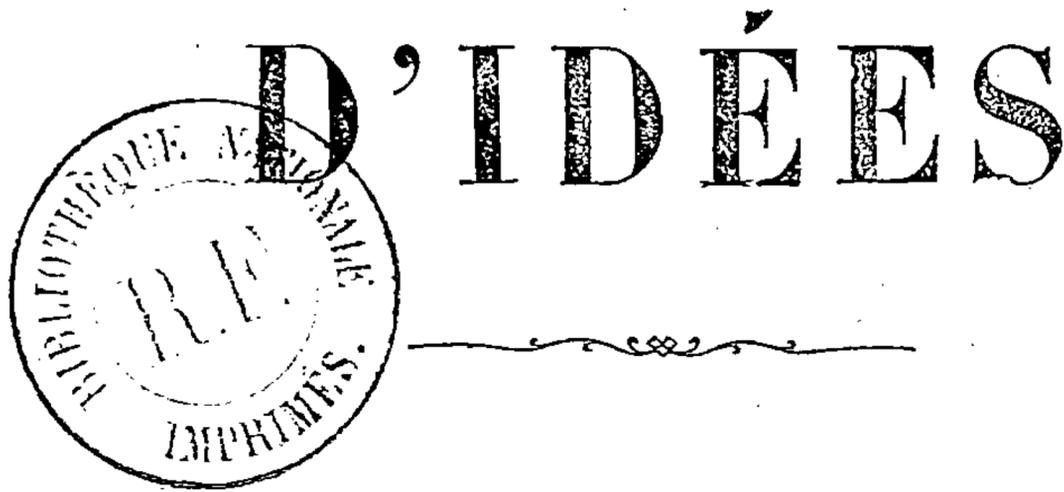
UNIVERSEL

D' I D É E S

①

DICTIONNAIRE

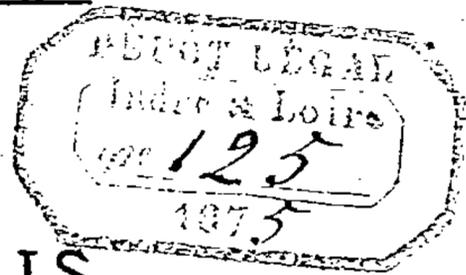
UNIVERSEL



RELIGION, PHILOSOPHIE, SCIENCES, LITTÉRATURE,
BEAUX-ARTS,
ÉCONOMIE SOCIALE, AGRICULTURE, ETC.

Par ERNST

TOME TROISIÈME

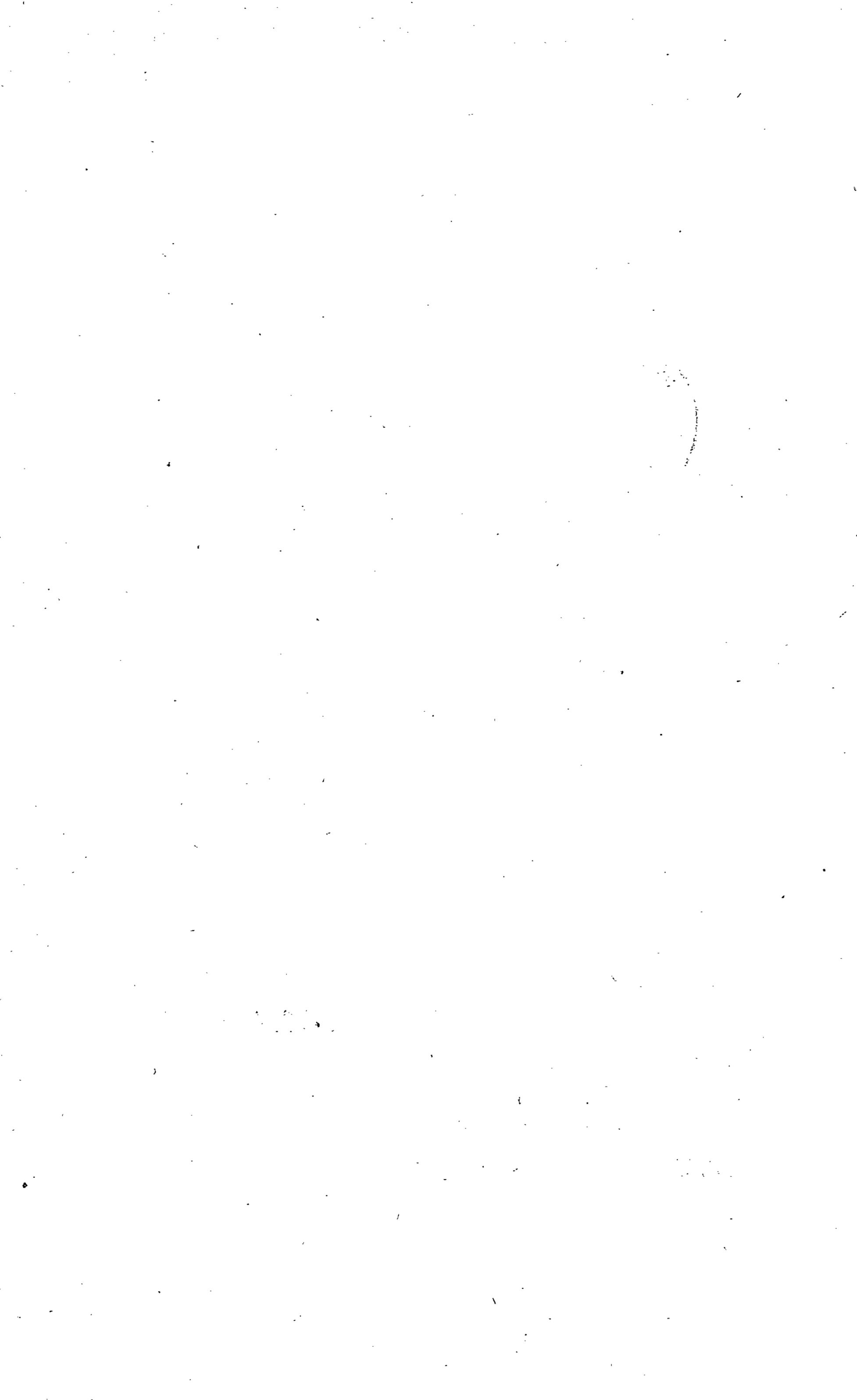


PARIS

ALPHONSE PICARD, LIBRAIRE

RUE BONAPARTE, 82.

M DCCC LXXV





TABLE



P

Paganini	1	Partis parlementaires.	16	Penchants	36
Paganisme	»	Parure.	17	Pendaison.	»
Pain	2	Parvenus	»	Pendule	»
Pain bénit	»	Pascal (Blaise).	»	Pénétration.	37
Paix	»	Pasquin.	18	Pénitence	»
Palais	3	Passé	»	Pensée.	»
Palerme.	»	Passions.	19	Pensionnats.	39
Palinodies.	»	Patelin	23	Pensum	»
Pallissy (Bernard de)	»	Paternité	»	Pentateuque	»
Panama.	4	Patentes.	24	Péreire	40
Pantomime.	»	Patience.	»	Perfection.	»
Papauté	»	Patois	»	Perfection de race.	41
Papier.	5	Patriarches	25	Perfidie	»
Papillons	»	Patrie	»	Péril	»
Pâque (passage)	6	Patrimoine	26	Périodes de la vie	»
Pâques	»	Paupérisme.	»	Péripatéticiens	42
Paradis	»	Pauvreté	»	Perles	»
Paradoxe	»	Pauvreté d'esprit (la).	28	Perroquet.	»
Parasite	7	Pays	»	Perruques.	»
Pardon	»	Paysan	»	Perse.	»
Parenté	»	Peau	31	Persévérance	»
Parents	»	Pêche, Pêcheurs.	»	Personnalité	43
Parents pauvres.	8	Péchés.	32	Personnages	»
Paresse	»	Péculat	»	Personnes enterrées vi-	
Parfumeurs, Parfums.	9	Pédagogie.	»	vantes	»
Parlements	15	Pédanterie	»	Perspective	»
Parole	»	Peines et Chagrins	33	Perspicacité.	»
Paroles d'une sœur d'hôpital	16	Peine de mort	»	Persuasion	»
Partage	»	Peinture.	»	Pertes	44
Parties du monde	»	Pékin	34	Perversité	»
		Pèlerinages.	35	Pessimistes.	»
		Pélican.	36	Pestes.	»
		Pénalités	»	Pétersbourg (Saint-).	»

Petits bonheurs	44	Poitrinaires	67	Prévision	87
Petite-maîtresse	»	Poivre	»	Prévoyance	»
Petites choses, grands effets	»	Pôles	»	Prière	»
Petits	45	Police	»	Princes	88
Pétrole	»	Polichinelle	68	Principes	89
Peuple	»	Politesse	»	Printemps	»
Peur	47	Politique	70	Prison	»
Pharaons	48	Pologne	72	Privations	90
Phares	»	Poltrons	73	Privilèges	»
Pharmaciens	»	Polygamie	»	Probité	»
Philosophie	»	Polypes	»	Problèmes sociaux	91
Philtres	51	Pomme de terre	»	Procédure	»
Photographie	»	Pompadour (marquise de)	»	Procès	»
Phrénologie	»	Pompéi	»	Prodigalité	92
Physionomie	»	Ponts	»	Productions	»
Piano	53	Pont-à-Mousson	74	Professeurs	»
Pichegru	»	Popes	»	Professions	93
Pie	»	Populace	»	Profits et pertes	94
Pie V	54	Popularité	»	Progrès	»
Pie VII	»	Populations du globe	»	Prolétaires	96
Pie IX	»	Porcelaine	»	Promenade	»
Piège	»	Ports	75	Promesses	97
Piémont	»	Portraits	»	Prononciation	»
Pierres	»	Portraits de famille	»	Prophètes	»
Pierreries	»	Port-Royal	76	Propreté	»
Piété	55	Positions	77	Propriété	98
Piété filiale	»	Possession	»	Propriété littéraire	99
Pigeons	»	Postes	»	Prosateurs	100
Pillage	»	Post-scriptum	»	Proscription	»
Pin	56	Pots-de-vin	78	Prosélytisme	»
Piron	»	Poudre	»	Prospérité	»
Pitié	»	Poules	»	Prostitution	»
Pitt	»	Pouls	»	Protection	»
Places	57	Poupée	»	Protestantisme	101
Plaideurs	»	Pouvoir	»	Provençal	102
Plainte	»	Praslin	81	Proverbe	»
Plaire	»	Pratiques religieuses	»	Providence	»
Plaisanterie	»	Précautions	»	Provinces	103
Plaisir	58	Précepteurs	»	Provocation	104
Planètes	59	Précipitation	»	Provins	»
Plantes	»	Précision	»	Prudence	»
Platon	60	Précocité	»	Prudes	»
Plaute	»	Prédicateurs courtisans	»	Prusse	105
Pleurs	61	Préférences	»	Puberté	»
Plume	»	Préjugés	82	Public	106
Pluralité des femmes	»	Premier pas	»	Publicité	»
Pô	»	Présentation	»	Pucerons	»
Poésie	»	Presse	»	Pudeur	»
Poignards	66	Pressentiments	83	Puissance	107
Poignées de mains	»	Prêts	84	Puissances rivales	108
Point du jour	»	Prétendants	»	Puissance paternelle	»
Points de vue	»	Prétentions	»	Puits	»
Poison	»	Prêtre	85	Puits de mine	»
Poissons	»	Preuves	87	Punitions	»
Poitiers Bataille (de)	67	Prévarication	»	Pureté	109

Pyramides d'Égypte	109
Pythagore.	»
Q	
Quakers.	110
Qualifications	»
Qualités	»
Quarantaine	111
Quatrain	112
Quenouille	»
Querelles	»
Questions	»
Question	»
Quêtes	113
Quiétude	»
Quinquina	»
Quiproquo.	»
Quittance.	»

R

Rabachage	113
Rabais.	»
Rabelais.	114
Rabot	»
Raccommodement.	»
Races	»
Rachel.	115
Racine.	»
Racine (Louis)	117
Raffinés	»
Rage.	»
Raillerie.	118
Raisins	»
Raison.	119
Ramadan ou Ramasan	120
Rambouillet	»
Rang.	121
Raphaël	»
Rapidité.	»
Raretés	»
Ravages.	»
Ravenne	»
Razzia.	»
Réaction	»
Réalité.	122
Rébellion	»
Rebouteurs.	»
Récalcitrant	»
Récapitulation	»
Rechute.	»
Réciprocité	»
Récits	»

Réclame.	123
Réclusion.	»
Récompenses.	»
Réconciliation	»
Reconnaissance	»
Récréation	124
Récriminations	125
Recul	»
Réflexion	»
Réforme.	»
Réfractaire	127
Refus	»
Regard	»
Régence.	128
Régénération.	»
Régicides	»
Régime	»
Régiments	»
Règles.	129
Régnard.	»
Règnes	»
Regrets	»
Régulus	»
Réhabilitation	»
Réjouissances	»
Relâchement.	130
Relations	»
Religion.	»
Reliques.	138
Rémission.	»
Remontrances	139
Remords	»
Rémunération	»
Renaissance	»
Renan	»
Rendez-vous	140
Renégats	»
Renommée	»
Renonciation.	»
Rentiers.	»
Réorganisation.	»
Réparation	»
Repas	141
Repentir.	»
Répétition.	»
Repos	»
Représailles.	»
Représentations théâtrales.	142
Réprobation	»
Reproches	»
République.	»
Répulsions	143
Réputation	144
Réserve.	145
Résignation.	»

Respect	146
Responsabilité	147
Ressentiment.	»
Restauration	»
Retard.	148
Retenue	»
Réticence	»
Retraite	»
Réunions	»
Rêverie	149
Revers.	»
Révolution	»
Révolution de 1830	158
Révolution d'Angleterre	161
Rhodes	162
Richardson	»
Richesse	163
Rides	166
Ridicule.	»
Riens difficiles.	167
Rime, Ryhme	»
Rire	168
Risée	»
Risques.	»
Rivages.	169
Rivalité	»
Rivières.	»
Rizières.	»
Robespierre.	»
Robinson-Crusoé.	170
Rogations.	»
Rois	»
Rôles	171
Romans	»
Romanciers.	173
Rome antique	»
Rosée	175
Roses	»
Rossini (Joachim)	»
Roués	176
Rougeur.	»
Rousseau (Jean-Jacques).	»
Rousseau (Jean-Baptiste)	178
Route	»
Routine.	179
Royauté.	»
Royalisme.	180
Rudesse.	»
Rues.	»
Ruine.	»
Ruines.	»
Ruisseaux	»
Ruolz	181
Rupture.	»
Ruse.	»

Rusticité	181	Sensibilité	213	Souverains	242
Russie.	»	Sentimentalité	214	Spadassins	»
S					
Sables.	188	Sentiments.	215	Spartacus.	»
Sacre	»	Séparation	216	Sparte.	»
Sacrifices	189	Séparations de corps.	»	Spécialité	243
Sagesse	»	Sépia.	217	Spectacles.	»
Sagouier ou Sagoutier	»	Sépultures chinoises	»	Speronaro.	»
Saint-Sacrement.	190	Sépultures chrétiennes	»	Staël.	»
Sainte-Beuve.	»	Sépultures romaines	»	Statistique	244
Saint-Simonisme	»	Serment.	»	Stérilité	»
Saison.	191	Serpents.	218	Stoïcisme	»
Salines	192	Services.	»	Stylet	»
Salomon	193	Servilisme	»	Style.	»
Salons.	»	Serviteurs.	»	Succès.	245
Salubrité	195	Servitude	219	Successions.	246
Salut.	»	Sévérité	»	Sucre	»
Samos et Pathmos	196	Sévérité de l'opinion.	220	Suffisance.	247
Sand (Georges).	»	Sévigné (M ^{me} de).	»	Suffrage universel.	»
Sang.	197	Sexes	221	Suicide	246
Sang-froid	»	Shakespeare	»	Suisse.	250
Sangsue.	198	Sibérie.	222	Sultans	251
Sanscrit.	200	Sicile.	»	Superflu.	»
Santé	»	Siècle	223	Supériorités.	»
Satiété.	201	Sieste	224	Superstition.	252
Satires.	»	Silence.	»	Supplices	»
Sauterelles.	202	Simplicité.	»	Surveillance	253
Sauvages	»	Sincérité.	225	Susceptibilité.	»
Sauvagerie	203	Singes.	»	Sympathie	»
Savants	»	Siugularités.	»	Systeme representatif.	254
Savoir	»	Sobieski.	226	T	
Savoir-vivre	204	Sobriété.	»	Tabac	254
Savoir-faire.	»	Socialisme	»	Table.	256
Scandale.	»	Sociétés.	»	Taille	»
Scepticisme.	»	Sœurs de charité	231	Tableaux	257
Schismes	205	Soins	232	Tacite	»
Science	»	Soins domestiques.	»	Tache	»
Scribe (Eugène)	207	Sol.	»	Taciturnité	»
Secrets	»	Soldats	»	Tact	»
Secrétaire.	208	Soleil.	233	Tactique.	258
Sectes.	»	Solitude.	234	Taïti	»
Secondes noces.	»	Solliciteurs	235	Talent	»
Secours à domicile	»	Sommeil.	»	Talisman	259
Séduction	»	Songes.	236	Talleyrand Périgord.	»
Sélection	209	Sorcellerie.	»	Talion	260
Seine	210	Sots	237	Teint.	»
Semaine.	211	Souffrances.	238	Télégraphe	261
Sénat	»	Soumission.	»	Témérité	»
Sénégal	»	Sophocle	»	Témoignage	»
Sénèque.	»	Soupçon.	239	Tempéraments.	262
Sens	»	Soupers	»	Tempérance	264
Sens commun	213	Sourds.	»	Température	»
Sensations	»	Sourds-muets	»	Tempêtes	»
		Sourire	240		
		Souvarow.	»		
		Souvenirs.	»		



P

PAGANINI. — L'évêque de Nice, Galvano, ne permit pas l'inhumation en terre sainte de Paganini, le plus grand violoniste du monde. Il fallut aller à Rome, et après informations qui durèrent cinq ans, on retira le cercueil de l'hôpital de Nice et on en fit l'inhumation dans le duché de Parme et dans le cimetière d'un petit village où Paganini avait sa maison de campagne.

PAGANISME. — Nous ne connaissons la religion païenne que par les Grecs qui l'avaient reçue des Égyptiens et la transmittent aux Romains, chez lesquels elle s'éteignit : le paganisme prit-il naissance chez les Lybiens, peuple très-ancien, mais sans illustration précise, ou chez les Égyptiens, peuple célèbre entre tous et où remonte l'origine des sciences et des lettres ? comme l'Égypte a ses fastes et ses monuments, c'est à elle que l'histoire emprunta les premières traditions du paganisme, issu évidemment du droit de la force chez les héros de la force. Jupiter, la force intelligente ; Hercule, la force matérielle ; Priape, la force reproductive grossière et sensuelle ; Mars, la force armée ; Mercure, la force adroite, l'escroquerie, le vol ; Pluton, la force terrible des châtimens ; Vénus, la beauté naturelle et banale ; Junon, la beauté sévère mais perverse ; Diane, la beauté

chaste et passionnée ; Cybèle, la force de production agricole, etc.

— La logique de la religion païenne, qui avait dans Vénus une déesse courtisane, était la multiplication des courtisanes terrestres ; les Laïs de Corinthe, les Aspasiés d'Athènes, etc., étaient donc nombreuses et s'excusaient par leur beauté ; elles séduisaient jusqu'aux philosophes les plus illustres, les plus rigides en apparence.

— L'antiquité païenne donnait toutes ses passions aux dieux qui n'étaient que des hommes armés de pouvoirs divins. Aussi avaient-ils presque tous deux sanctuaires, le premier ouvert aux yeux du public et où brillait le dieu pur et digne ; le deuxième sanctuaire, fermé et voilé où les prêtres reprenaient leur liberté, s'ébattaient dans toutes leurs passions ; ainsi étaient les doubles sanctuaires de Bacchus, de Cybèle, de Cérès, de Priape, de Vénus, etc.

— C'est Homère qui donna un corps à la religion grecque et à la mythologie païenne : il choisit dans les traditions religieuses de l'Orient et en tira le paganisme grec, religion acceptée plus tard par les Romains.

— Le paganisme, c'est la matière et toute la matérialité brutalement humanitaire ; le christianisme, c'est l'âme et la pensée tou-

tes pures, éthérées, transparentes et sortant des mains de Dieu.

— Le paganisme proclame l'empire de la force, le christianisme l'empire du droit; aussi le dernier mot de la force est-il l'esclavage, comme le dernier mot du droit est la liberté modérée; mais comme nos incessantes révolutions nous révèlent l'existence, en France, de la plus effrayante anarchie révolutionnaire en même temps que l'organisation de l'Internationale, société plus redoutable encore puisqu'elle comprend l'Europe entière, il est évident que nous ne pouvons nous reconstituer et nous défendre que par des lois répressives très-énergiques et même terroristes, car le danger est imminent et formidable!!!

— L'idée chrétienne, c'est une liberté sage et modérée, ayant pour base le dévouement et la charité; l'idée païenne, c'est la force, la terreur, gouvernement aussi brutal qu'odieux et féroce, aussi ne fut-elle proclamée qu'alors qu'il n'existait plus une seule croix debout sur tout le sol français, partie de la Bretagne exceptée!

Dans un temps où tout était Dieu, excepté Dieu lui-même, tout devait être droit excepté le droit. (BOSSUET.)

— C'est à Rome que vint s'éteindre cette grande ruine du paganisme historique, vaincu et écrasé par la religion du Christ, dérivée de la religion de Jéhovah, de Moïse et des livres juifs.

PAIN. — Les peuples à l'état sauvage ne connaissaient pas le pain, ils vivaient du produit de leur chasse, de leur pêche et des fruits de la terre, quelques-uns même ne mangeaient la chair d'aucune espèce d'animaux; l'usage du pain préparé avec la farine des nombreuses céréales et des légumineuses de diverses espèces s'est généralisé chez toutes les nations civilisées et le pain est devenu l'aliment le plus important, sinon le plus indispensable. Il fait donc la base des meilleurs et des plus splendides repas aussi bien que celle des plus modestes; les Anglais seuls, peut-être, n'en font qu'un accessoire des leurs, aussi sont-ils les plus grands mangeurs de viande du monde connu.

— De 1789 à 1794 Paris vivait plutôt d'émotions, qui étaient continues, que de

pain qui était rare et fort cher! ce qui impliquait famine et révolution!

— Le pain pour l'enfant riche, c'est l'assiette aux confitures, à la crème, au beurre frais; pour l'enfant pauvre, c'est la nourriture attendue avec angoisse et dévorée avec avidité.

PAIN BÉNIT, autrefois appelé *pain fleuri*, parce que pendant longtemps on le présentait aux fidèles dans des corbeilles entourées de fleurs.

— Dans les premiers siècles du christianisme les fidèles apportaient le pain et le vin qui devaient servir au sacrifice de la messe et ensuite à la communion des fidèles; plus tard, lorsque la piété s'affaiblit et que les communions devinrent moins nombreuses, les offrandes persistèrent, ce qui décida le clergé à choisir une partie de ces offrandes pour la consécration et à distribuer le surplus aux fidèles qui ne communiaient pas.

— Beaucoup d'églises se procuraient elles-mêmes le pain du sacrifice, tandis que les fidèles riches offraient, à tour de rôle, les pains qui devaient être distribués à l'assistance; l'usage du pain bénit aux messes solennelles fut expressément recommandé au IX^e siècle par le pape Léon IV et par plusieurs évêques.

— On voit donc que c'est au commencement du christianisme qu'il faut remonter pour trouver l'origine de la pieuse coutume du pain bénit, véritable image de l'eucharistie et symbole de l'union qui doit régner entre tous les chrétiens; les premiers évêques et les fidèles qu'ils dirigeaient avaient coutume d'envoyer du pain bénit à leurs amis en signe d'amitié et de communion. Ce pain s'appelait alors *Eulogie*.

Ainsi le pain servant à l'eucharistie serait d'un usage aussi ancien que le sacrement lui-même, et le pain bénit, tel qu'il existe encore dans quelques-unes de nos provinces restées les plus religieuses et les plus croyantes, ne remonterait pas au delà du VII^e siècle.

PAIX. — La science et le progrès sont les fleurs de la paix: le calme est leur élément, la richesse est leur fruit.

— Sous les princes orgueilleux qui veulent être puissants, se place aussi la volonté des peuples qui veulent vivre heureux et paisibles ! espérons que la justice seule prononcera et que la liberté dans la paix deviendra la loi du monde, car la guerre n'est que le réveil de la force sauvage, aveugle et brutale.

— La sécurité d'une nation ne dépend pas du nombre des soldats qu'elle peut entretenir, elle dépend bien plus de l'esprit national et de la confiance du peuple en lui-même, de l'aisance générale, et de la richesse acquise. Après la sécurité intérieure, la paix à l'extérieur est le premier bien des nations.

PALAIS, — demeure somptueuse destinée à être ou à devenir l'habitation des grands ou des puissants. Le mot palais viendrait du latin *palatium*, du mont Palatin, sur lequel fut bâti le palais d'Auguste, à la place même qu'avait occupé la maison de Romulus. On appelle aussi palais certains édifices publics, ceux surtout où siège la justice.

— En Italie les palais sont ce que chez nous on nomme hôtels ; mais, au contraire de ce qui a lieu en France, en Angleterre, en Allemagne, les propriétaires de ces magnifiques résidences n'en habitent que les recoins et les mansardes, tout ce qui est grand et beau étant réservé à l'ostentation, c'est-à-dire à être montré : comme les salons, leur mobilier somptueux, les galeries et leurs tableaux.

— Le Palais Cardinal, depuis *Palais-Royal*, fut bâti par Richelieu, qui l'habita et le légua à Louis XIII qui, après la mort de son ministre, en prit possession avec la reine et s'y installa.

— Le Palais-Royal, fut avant et après la révolution, le foyer incandescent des luttes et des discussions révolutionnaires, le repaire de la débauche parisienne et de la démoralisation publique : au rez-de-chaussée le commerce de la bijouterie surtout, au premier les restaurants et maisons de jeux, au deuxième les maisons de prostitution, presque aucune lacune dans cette spécialité honteuse ; après le club sanguinaire, le lupanar, la boue infecte après le sang.

PALERME — est comme Babylone, elle a des jardins en terrasse ; le plus beau est celui d'un couvent de femmes, assez éloigné de la ville ; on y accède par un souterrain, car ces anciens souterrains sont nombreux à Palerme, mais si le jardin des religieuses est en l'air, celui des moines est au fond d'un abîme.

— La baie de Palerme a la forme d'un croissant dont le fond cintré est Palerme et les deux cornes les montagnes de Pélégrino et Safarano.

— L'église de la Martorana, à Palerme, est fort riche par les mosaïques chrétiennes qui la décorent et par ses piliers qui sont arabes.

— La chapelle du Palais-Royal, à Palerme, est plus riche encore que la Martorana ; une seule mosaïque couvre tous les murs de la voûte, on dit qu'il ne faut rien voir à Palerme après cela, comme si la curiosité se fatiguait devant le nombre des merveilles qui l'excitent et l'exaltent au contraire !

— Lors du siège de Palerme par les Sarrasins, la corde manquant pour les arcs, les siciliennes se montrèrent dignes de leurs vaillants défenseurs en offrant leur chevelure : mais l'histoire ne dit pas si ce sacrifice put être utilement accepté.

PALINODIES. — Depuis nos fréquentes révolutions, on doit voir avec moins de mépris les palinodies si nombreuses chez nous, car elles ont leur excuse dans les entraînements passionnés de ces époques de revirements, si brusques et si exaltés, que les plus faibles doivent nécessairement se laisser aller au courant général.

PALISSY (Bernard de), le plus célèbre des faïenciers de son siècle, était si pauvre qu'il ne pouvait terminer la dernière cuite de ses belles faïences et s'assurer ainsi du succès d'une expérience plusieurs fois tentée ; il brûla d'abord tous les arbres de son jardin, puis successivement ses meubles un à un ; il espérait sauver son bois de lit, mais il ne réussit sa fournée qu'en sacrifiant cette dernière ressource et même la porte de sa chambre ; malheureusement il emporta avec lui le secret de sa magnifi-

que découverte, qu'on a imitée, mais sans la retrouver et la reproduire.

PANAMA, — ville de l'Amérique méridionale, située sur le golfe et l'isthme du même nom. autrefois fort importante, mais bien déchue aujourd'hui; elle fut pillée et brûlée par les Anglais, en 1670 et rebâtie dans un plus beau site; elle subsista jusqu'en 1737 où elle fut de nouveau brûlée, puis réédifiée telle qu'elle existe actuellement. Cette ville est très-commerçante et a d'importantes pêcheries de perles.

— L'isthme de Panama réunissant l'Amérique septentrionale à l'Amérique méridionale, se trouve resserré entre l'Océan Pacifique et la mer des Antilles; sa longueur est évaluée à près de trois cent vingt kilomètres: si l'Atlantique brisait cet obstacle, comme il a six mètres d'élévation au-dessus du Pacifique, il ferait une irruption qui inonderait ses rivages et découvrirait les nôtres, ce serait là un immense danger, annonçant un nouveau déluge.

PANTOMIME. — Le geste lui-même est déjà une langue: il y a de la colère, de la tendresse, de la joie, de la tristesse, des cris, des pleurs dans le geste; qu'au geste vienne se joindre le jeu de la physionomie, la langue est complète, c'est la pantomime.

PAPAUTÉ. — Dans les premiers siècles de l'église chrétienne, les évêques avaient un droit de suprématie dans leur diocèse et d'égalité entre eux; mais le centre chrétien ayant été placé à Rome, d'assentiment général, la continuité nécessaire et naturelle d'action permit à l'évêque de Rome de s'appeler le successeur de saint Pierre, avec une suprématie qu'il finit par faire reconnaître et consacrer sous le nom de chef de l'Église chrétienne, plus tard, sous celui de papauté, ce qui était du reste dans l'ordre logique des faits: la royauté, le sacre commandant naturellement la papauté, la centralisation de pouvoir politique amenant logiquement la centralisation du pouvoir religieux.

— Saint Pierre fut choisi par Jésus-Christ, avant sa mort, l'an 33; il établit son siège à Antioche, l'an 36, puis à Rome, l'an

42; en 67, date de la mort de saint Pierre, Lin, choisi antérieurement par lui, lui succéda; jusqu'en 530 les papes furent élus (Félix III) par le clergé et le peuple romain, puis à partir de Félix III, élus ou confirmés par les empereurs jusqu'à 772 (Étienne III). En 772 le clergé et le peuple romain rentrèrent dans le droit d'élection jusqu'en 1143, (Innocent II); à partir de 1143, l'élection eut lieu par les cardinaux jusqu'au grand schisme d'Occident, 1389, où Urbain VI, élu par les urbanistes, eut pour compétiteur Clément VII élu par les clémentistes, en 1394; jusqu'en 1431, fin du schisme, il y eut donc deux papes; en 1431 Martin V fut élu par le collège des cardinaux; depuis lors l'élection fut normale.

— L'empire romain qui, transporté à Byzance, s'exerçait aussi à Rome par délégation, se trouva en contact intime et direct avec la puissance des papes! de là, conflit continu et permanent dans les grandes comme dans les petites choses; de là des luttes incessantes affaiblissant les deux pouvoirs; la force était dans l'union, la faiblesse sortit de la désunion et de la lutte, d'autant plus ardente qu'elle était plus rapprochée; la logique des faits est aussi implacable que puissante.

— Par une incroyable aberration d'esprit le pape, jusque-là chef religieux, voulut devenir chef politique et territorial et se fit donner peu à peu les provinces qui prirent le nom de patrimoine de l'Église, c'était se rapetisser et non s'élever, le petit roi abaissait le puissant pape: en possession d'un territoire à défendre, il fallait une force matérielle, suffisante pour y parvenir, en devenant puissance terrestre la papauté empiétait sur la puissance des rois et des empereurs, et d'alliée seulement devenait rivale, c'est-à-dire ennemie: c'était la lutte qui affaiblit au lieu de l'alliance qui fortifie. Tel fut l'écueil que se créa la papauté par son imprévoyante ambition.

— Dans les temps de vives croyances, les papes régnaient sur le monde entier au moyen de leurs prêtres, directeurs et confesseurs des rois.

— Les critiques de la papauté ont crié bien haut que c'était d'elle qu'il fallait dire qu'elle n'avait rien oublié, rien appris et

surtout rien voulu apprendre ; que c'était un cliché remontant au Concile de Trente ; que celui-là n'était pas catholique pur, qui prétendait gratter une virgule dans le cliché ! le fait est vrai, mais le reproche non mérité !

Le pape est le chef de l'Église ; il est avec elle le dépositaire de la foi antique, primitive et universelle ; il en a reçu les règles et les mœurs par les Apôtres qui, eux-mêmes, les avaient puisées dans les leçons de Jésus-Christ, leur divin maître : c'est un dépôt qui lui a été confié et qu'il doit conserver entier et sans aucune altération.

PAPIER. — L'histoire des peuples anciens se conserva d'abord par la tradition, c'est-à-dire par les récits transmis de père en fils, de génération en génération, mais l'esprit humain progressant, il fallut trouver un moyen de communiquer ses pensées, de transmettre et de conserver l'histoire autrement que par la parole ; c'est alors que l'écriture fut inventée, sous forme de peintures grossières d'abord, représentant tous les objets matériels : figures d'hommes, d'animaux, de plantes, etc., puis vinrent les hiéroglyphes qui furent la perfection de l'écriture symbolique employée jusqu'à la création de l'alphabet.

— Comme conséquence de l'écriture on chercha naturellement sur quelle matière on pourrait la fixer, les feuilles d'arbres, de palmiers d'abord et les écorces de différentes autres essences en fournirent les premiers spécimens ; avec une civilisation plus avancée on se servit de tablettes en cire sur lesquelles on écrivait avec un poinçon en fer ou un stylet aigu, le perfectionnement se fit par la transformation en feuilles grossières mais assez lisses de l'écorce d'un roseau appelé *papyrus* (d'où le nom de papier) ce fut probablement l'Égypte qui commença à en faire usage, la plante qui le fournit se trouvant en grande abondance sur les bords du Nil.

— Les Romains, les empereurs Grecs et Latins, les papes l'adoptèrent pour y écrire leurs diplômes et leurs ordonnances ; les rois de France de la première race expédiaient leurs chartes sur le papyrus ; enfin on ne se servit pas d'autre papier en

Europe dans les v^e et vi^e siècles : c'est alors que le papyrus manquant par suite de l'invasion de l'Orient par les Arabes, on lui substitua le parchemin, peau préparée pour écrire ; les peaux employées plus particulièrement à cette fabrication étaient celles des moutons, des chèvres et des agneaux ; mais comme cela était très-coûteux pour l'usage commun, on en revint au papyrus dont on se servait encore au xii^e siècle, époque de la première apparition du papier de chiffons.

— Les feuilles de papyrus étaient de dimensions différentes : on en a retrouvé en liasses pliées à plat, enfin ramassées en rouleaux, et c'est le plus grand nombre, qui avaient jusqu'à vingt mètres de long.

— On attribue aux Chinois l'invention du papier de chiffons (ils sont déjà les inventeurs du papier de coton, de soie et autres matières textiles) ; des Italiens, des Allemands, des Grecs réfugiés à Bâle et à Padoue, en 1170, y prétendent aussi, mais il est plus probable que le papier est d'origine asiatique et qu'il fut introduit en Europe par les mille filières de la circulation commerciale.

PAPILLONS. — Genre d'insectes de la famille des lépidoptères, renfermant un très-grand nombre d'espèces ; rien de plus merveilleux que l'histoire de leurs métamorphoses : chenilles d'abord, puis chrysalides, enfin papillons aux couleurs les plus variées, les plus brillantes ; les plus nuancées et ayant sous chacune de ces formes une vie particulière.

— Le papillon, si léger qu'on le compare plutôt à une fleur ailée qu'au plus petit des oiseaux, est l'emblème de l'inconstance et de la frivolité : il va de fleur en fleur et les touche toutes de son aile diaphane ; malheureusement ces insectes portent avec eux le danger d'une nombreuse progéniture envers destructeurs. On peut donc admirer les papillons, mais en bonne justice et en bonne administration économique on doit chercher à les détruire, puisqu'ils propagent le germe des vers et des chenilles.

— Nos papillons, vus au microscope, n'ont pas seulement des couleurs sur les ailes, ils ont aussi des plumes légères et

déliçates, très-petites, et microscopiques, mais composées comme les plus grosses plumes ordinaires.

PAQUE — (passage), fête annuelle et nationale des Hébreux, remontant à la délivrance de ce peuple du joug des Égyptiens : Elle se célébrait en avril et durait sept jours ; toutes les cérémonies rappelaient les circonstances de la sortie d'Égypte : la veille du premier jour on goûtait l'herbe amère trempée dans le vinaigre en souvenir de l'amertume de la servitude, on racontait en psalmodiant les dix plaies d'Égypte, on mangeait l'agneau Pascal debout, le bâton à la main, en signe de départ ; chaque jour suivant continuait la réminiscence d'un fait de la captivité ou de la libération.

— Mais il était absolument interdit, pendant les sept jours, même dans les plus somptueux repas de ces fêtes, de présenter d'autre pain que du pain *sans levain*, pain lourd, pain d'esclavage et de servitude, faisant par comparaison ajouter un nouveau prix au pain savoureux qu'on devait à l'indépendance et à la liberté.

PAQUES, — chez les chrétiens, est la fête établie en mémoire de la résurrection de Jésus-Christ ; elle prit ce nom parce qu'elle fut célébrée dans les premiers temps de l'Église, à la même époque que la Pâque des Hébreux ; dans les trois premiers siècles, et à l'imitation des Juifs, les Chrétiens conservèrent l'usage de manger l'agneau pascal ; cette coutume fut supprimée en 325 par le concile de Nicée qui, en même temps, fixa définitivement, pour la célébration de la fête de Pâques, le dimanche qui suivrait la quatorzième lune de mars et non le même jour que les Juifs.

PARADIS. — Mot oriental qui signifie *verger* ou jardin fruitier ; le délicieux jardin dans lequel Dieu plaça Adam et Ève après leur création était donc un vrai Paradis ; les païens eurent le leur auquel ils donnèrent le nom d'Élysée, c'était aussi un jardin enchanté ; mais le vrai Paradis, celui promis par Jésus-Christ aux élus de son père, est un lieu de délices immaté-

rielles où la plus grande jouissance sera la vue éternelle de Dieu, la source de tout bien et de toute vertu. Mahomet, qui a copié sa religion sur le christianisme, en le matérialisant et en l'appropriant aux mœurs et aux passions de son climat, ne pouvait manquer de promettre à ses adeptes les récompenses d'une autre vie : ce n'est donc pas un paradis, mais sept paradis auxquels il leur est donné d'aspirer : le premier est d'argent, le second est d'or, le troisième de pierres précieuses, le quatrième d'émeraudes, le cinquième de cristal, le sixième de couleur de feu, le septième est un jardin délicieux arrosé de fontaines, parfumées d'eau de rose, de fleuves de vin, d'huile, de miel et de lait ; des tables somptueuses couvertes des mets les plus exquis seront dressées dans des appartements ornés de tous les objets les plus riches et les plus rares ; les vrais croyants y prendront part et seront servis par des houris aux yeux doux comme des étoiles ; là seront aussi des anges avec soixante-dix mille bouches, parlant autant de langues différentes ; l'illumination de toutes ces félicités consistera en quatorze cierges brûlant devant le trône de Dieu, ces cierges d'une longueur de cinquante journées de chemin d'un bout à l'autre.

— On voit que l'imagination de Mahomet, quelque brillante et fantaisiste qu'elle fut, avait fait de nombreux emprunts à l'apocalypse de saint Jean : *description et mesures de la sainte Cité, son temple, sa lumière.*

— Dieu a doté l'humanité d'une foule de paradis terrestres : ainsi Yères, Nice, Gènes, Venise, Florence, Rome, Naples, Constantinople, etc.

PARADOXE, — proposition inouïe, surprenante, contraire aux opinions reçues, raisonnement presque toujours faux ; aussi le paradoxe et le sophisme constituent-ils l'esprit factice et frelaté des gens qui manquent d'intelligence et de goût ; c'est de la fausse monnaie !

— Le paradoxe est partout dans les raisonnements humains : les rhéteurs naturels courent les rues ; le bavardage, la vanité, l'intérêt, l'entêtement font l'homme trompeur et frondeur.

PARASITE. — A Rome (l'ombra) l'ombre remplaçait le parasite grec, c'était un flatteur attaché à son protecteur, parfois un parent pauvre ou un ami dévoué à la famille.

— Le parasite est nécessairement un paresseux, car il aurait moins de peine à vivre de son travail qu'à mendier un dîner tous les jours et à le payer par des bassesses et des humiliations.

— Le mercenaire vend son travail pour vivre et faire vivre sa famille ; le parasite qui le méprise est moins honorable, car il vend souvent son esprit, sa liberté et sa conscience pour un dîner.

— Le parasite est plus commun qu'on ne le croit dans nos sociétés modernes, mais, différent des parasites de l'antiquité, son égoïsme n'est pas apparent, il paraît plutôt accorder des faveurs qu'en recevoir, il joue le rôle de conseiller, d'ami de la maison, d'organisateur des plaisirs et des fêtes, etc.

PARDON. — Faisons à toutes les confessions l'aumône facile d'un pardon oublieux ; c'est peu de chose, et ce peut être un grand bien.

— Un pardon qui ne serait pas acheté par le repentir, serait une injure pour un cœur droit et généreux, ce serait une générosité sans excuse.

PARENTÉ. — Il y a entre tous les hommes cette grande parenté de la famille humaine ; parenté qui se dessine de plus en plus au fur et à mesure qu'elle se restreint à la nationalité d'abord, puis à la province, à la ville, au village et enfin à la famille qui forme seule le cercle de la parenté naturelle et légale.

PARENTS. — La nature a créé entre les êtres unis par le sang des affinités cordiales si intimes et si énergiques qu'on a vu des père et mère reconnaître leurs enfants et les enfants reconnaître leurs père et mère dans des étrangers inconnus.

— Les enfants ne peuvent avoir la prétention de juger la conduite de leurs parents : leur inexpérience, leur jeunesse d'un côté, de l'autre l'expérience et l'âge de leurs parents, le respect et la déférence qui leur sont dus, interdisent le plus léger examen.

— Dire père ou mère, c'est dire personne prévenue, aveugle, fanatisée ; mais n'est-il pas permis de se complaire dans ses œuvres et d'admirer ce qu'on aime le plus au monde ?

— Entre gens qui savent le monde, les beaux sentiments sont dans la bouche, mais sont-ils toujours dans le cœur ? on ne pense pas assez que le père et la mère ne doivent pas mourir aussitôt que leurs enfants sont mariés ; qu'ils doivent se préoccuper encore d'eux-mêmes, pour se conserver le bien-être et les satisfactions d'une existence paisible et douce.

— L'amour aveugle des parents pour les enfants conduit ceux-ci à leur perte, tandis que l'amour raisonnable, en maintenant le poids d'une autorité toujours sérieuse, conduit sûrement au but et prouve en même temps et la tendresse et la prévoyance et la sagesse des parents.

— Combien de parents se trompent à ce point dans la jeunesse de leurs enfants, de faire leurs délices de certains petits défauts qui, en grandissant, peuvent un jour les perdre et faire le malheur de leur vie.

— Les grands parents sont des gens à vie, à habitudes, à conversations, à discours réglés avec une désespérante monotonie ; ils ne devinent pas les changements qui se préparent et s'accomplissent sous leurs yeux avec une logique aussi rigoureuse que l'est le cours des astres, du soleil et des jours ! pour les grands parents, le monde est stationnaire et les enfants restent enfants jusqu'à ce qu'un acte extérieur vienne prouver qu'ils sont sortis de l'enfance.

— Le souvenir des grands parents est le gardien des vertus de leurs enfants : ce souvenir veille autour d'eux pour les encourager dans le bien, les écarter du mal ou de la mauvaise voie, s'ils y entraînent ; les aïeux sont donc les véritables dieux pénates de la maison et du cœur.

— Autrefois les villes et les villages formaient de petites nations isolées ayant entr'elles des rapports peu fréquents, s'alliant rarement au dehors et constituant ces immenses familles où le cousinage ne se perdait jamais ; ces temps sont bien changés, les populations sont devenues plus mobiles et plus vagabondes et les familles s'é

miettent de plus en plus à la recherche d'une position meilleure.

PARENTS PAUVRES. — N'avez-vous pas remarqué dans les maisons qui se permettent d'offrir quelques dîners par année, quelques pauvres diables de parents ou d'amis, se faisant remarquer par leur timidité modeste et leur place aux bas bouts de la table, toujours servis les derniers avec les queues de poissons, les têtes de volailles, les débris de plats, les plus petites asperges, etc., braves gens qu'on supporte, mais qui font pitié aux étrangers en même temps que honte à leurs parents riches. Il serait plus logique et plus convenable de ne les inviter qu'en famille et en petit comité.

PARESSE. — « *Tarde fluit pigris, præceps operantibus hora.* »

« L'heure coule rapide pour les studieux, elle est lente pour les paresseux. »

Ce vers, était écrit en demi-cercle sur le cadran de l'horloge du vieux collège fondé par Gilles de Trèves à Bar-le-Duc (Meuse) et mériterait de l'être de même sur toutes les horloges des établissements d'enseignement.

— Un paresseux n'a jamais le temps de rien faire, tandis qu'un travailleur a plus de temps qu'il ne lui en faut, car on ne saurait croire tout ce qu'on peut faire, quand on a l'instinct, le goût et l'habitude du travail!

— Dieu a imposé le travail à l'homme pour qu'il ne croupisse pas dans la paresse et entretienne ses forces et sa santé par l'activité; il veut qu'on s'aide soi-même pour mériter d'être aidé.

— La nonchalance, la vanité, l'absence d'énergie sont les introducteurs au vice de la paresse.

— Le paresseux perd sa vie, l'homme laborieux dépense fructueusement la sienne soit pour lui, soit pour les autres.

— En instruction, le défaut d'intelligence n'est pas plus nuisible que la paresse ou l'inattention; ici l'un ne peut s'instruire et mérite la pitié, l'autre ne veut pas et mérite le blâme.

— Quoique inerte, la paresse n'en est pas moins une passion, un besoin immodéré de

repos, c'est le plaisir dans l'inaction au lieu d'être le plaisir dans le travail; la paresse rend fataliste, c'est une excuse toute trouvée, et le fatalisme rend paresseux, c'est l'idée philosophique qui a eu le plus d'influence sur le sort des nations; en paralysant toutes les forces de la société et en tuant la confiance en soi-même, elle mène tout droit à la servitude.

— La paresse est un vice contre nature, car nous sommes nés pour le mouvement, le mouvement seul conservant la vie.

— La paresse rêveuse, le repos sans pensées sont les joies de cet âge qui sépare l'adolescence de la jeunesse!

— Quoi de plus doux quand on n'a aucun souci d'affaires ni de position, que les sensualités raisonnées et savourées d'un lever tardif!

— Certains esprits paresseux, pour éviter même la tentation d'un plaisir ou les sollicitations de l'ambition, prennent leurs invalides dans le repos d'une profession oiseuse, comme celle des employés des ministères et des administrations secondaires.

— Les Italiens, chez lesquels l'indolence est tout à fait native, ont débaptisé la paresse et la caractérisent non par un mot, mais par une périphrase qui lui ôte tout ce que le mot peut avoir de déplaisant: c'est « le dolce farniente » *le doux ne rien faire.*

— Le paresseux affecte d'être dégoûté du métier pour ne pas avouer qu'il est dégoûté du travail et tenté par l'oisiveté et la paresse! c'est un mensonge mis au service d'un vice.

— Dans la vie, il ne faut pas négliger les douces heures d'égoïsme et de paresse: les petits bonheurs sont plus doux que les grands, car on les reçoit sans étonnement et on les perd sans regrets.

— Le grand embarras des natures paresseuses est le choix à faire, entre différents métiers, alors qu'elles recherchent et ne désirent que différents repos!

— L'esprit paresseux ne veut pas prendre la peine d'aller au fond des choses; mais découragé par les premières difficultés, chaque chose ayant les siennes, il s'arrête et se contente d'une connaissance ac-

— Certains esprits paresseux, pour éviter même la tentation d'un plaisir où les sollicitations de l'ambition, prennent leurs invalides dans le repos d'une profession oiseuse, comme celle des employés des ministères et des administrations secondaires.

— Les Italiens, chez lesquels l'indolence est tout à fait native, ont débaptisé la paresse et la caractérisent non par un mot, mais par une périphrase qui lui ôte tout ce que le mot peut avoir de déplaisant: c'est « le dolce far niente » *le doux ne rien faire*.

— Le paresseux affecte d'être dégoûté du métier pour ne pas avouer qu'il est dégoûté du travail et tenté par l'oisiveté et la paresse ! c'est un mensonge mis au service d'un vice.

— Dans la vie, il ne faut pas négliger les douces heures d'égoïsme et de paresse : les petits bonheurs sont plus doux que les grands, car on les reçoit sans étonnement et on les perd sans regret.

— Le grand embarras des natures paresseuses est le choix à faire entre différents métiers, alors qu'elles recherchent et ne désirent que différents repos !

— L'esprit paresseux ne veut pas prendre la peine d'aller au fond des choses ; mais découragé par les premières difficultés, chaque chose ayant les siennes, il s'arrête et se contente d'une connaissance acquise sans peine et conséquemment superficielle.

— Les paresseux croient ou au moins se représentent presque toutes choses comme impossibles, tandis qu'il y en a très-peu dont l'industrie et l'activité ne viennent à bout.

— Là où la paresse commande, on fait bon marché de la fierté, car la paresse gagne ce que perd la dignité !

— Le paresseux désire le travail de la pensée, parce qu'il ne le connaît pas : il hait le travail du corps sans l'avoir réellement essayé, car il y aurait pris goût en remarquant l'accroissement de son appétit, de ses forces et de sa santé.

— Bien des paresseux dépensent souvent plus de fatigue pour refuser le travail qu'il ne leur en eût coûté pour l'exécuter.

— Le paresseux invoque son inaptitude au travail corporel, comme preuve d'une capacité plus élevée : c'est un vice qui se cache sous le manteau d'une fausse et vaniteuse qualité.

— Les paresseux désirent une profession où il n'y ait qu'à se reposer souvent et qu'à changer d'habit plusieurs fois par jour.

— Les paresseux, les ennuyés, les vicieux sont la plaie et la honte des sociétés réglées et civilisées ; ils en sont les parasites, les détracteurs, les ennemis et les envieux ; ils en sont les mauvais exemples et les mauvais conseillers.

— Dans l'Est et le Nord l'oisiveté est une honte ; dans le Midi c'est un honneur, et même une noblesse. La paresse est la base de la philosophie pratique des méridionaux : voyez l'Espagnol, l'Italien, les Turcs, les nègres !

— La paresse est aussi une passion, avec ce caractère tout particulier qu'elle repose de toutes les autres et les fortifie ainsi.

— Les paresseux font relief et gloire aux hommes actifs.

— Il faut signaler la paresse comme l'écueil de l'aisance et de la richesse en même temps que comme la plaie des ménages et des nations.

— Ceux-là seuls croient pouvoir tout faire, qui ne font jamais rien.

— C'est se tromper que de croire qu'il n'y ait que les violentes passions comme l'ambition et l'amour qui puissent triompher des autres ; la paresse, toute languissante qu'elle est, ne laisse pas d'en être souvent la maîtresse : elle usurpe sur tous les desseins et sur toutes les actions de la vie ; elle y détruit et y consume insensiblement les jouissances, les forces et les vertus.

PARFUMEURS, PARFUMS. — L'art des parfumeurs est fort ancien ; les cosmétiques étaient très en usage à Athènes et à Rome : Ovide a fait un poème sur les cosmétiques (*Medicamina facila*) ; Criton d'Athènes publia un traité sur le même sujet ; Cléopâtre avait écrit aussi sur les moyens de conserver la beauté.

— De tout temps et partout la parfumerie développa le sensualisme : la myrrhe

et l'encens, chez les Égyptiens et les Juifs, étaient réservés aux dieux et aux rois; Aspasia et ses sœurs en amour, chez les Grecs, les courtisanes de Rome, les grandes dames d'Europe et nos courtisanes célèbres ne vivaient que dans les parfums les plus variés; le matin, le midi, le soir avaient leurs parfums et des cosmétiques attitrés et du goût de la personne attendue.

Diane de Poitiers était encore jeune à soixante ans, grâce aux inventions de Paracelse; Ninon de l'Enclos à soixante-dix. Cagliostro sut conserver toute sa fraîcheur à M^{me} de Pompadour jusqu'à l'âge de soixante-cinq ans; M^{me} Tallien dût sa beauté persistante, dit-on, à un affreux cosmétique.

Aujourd'hui, l'abus des parfums est du plus mauvais goût et tout le monde se parfume avec une délicate modération.

— L'ambre et la rose sont les spécifiques et les besoins dangereux et énervants des harems.

— Les femmes aiment les parfums et chacune a son odeur de prédilection qui l'entoure d'une atmosphère odorante: cette odeur efface l'odeur naturelle des effluves du corps:

Son parfum m'annonce la présence de ma bien-aimée. *Cantique des Cantiques.*

— C'est l'Égypte qui la première a employé les parfums et les résines à la conservation des morts; de l'Égypte, les parfums ont passé dans les rites funéraires des Grecs, des Juifs, des Romains: chez les Hébreux, la sauge et l'hysope servaient à laver les corps; le nard et le baume à les parfumer et les conserver.

— Chez les Grecs et les Romains, etc., les boulettes et les pois parfumés dégageaient, au contact des doigts, des parfums qui remplaçaient nos fleurs.

— Certains petits maîtres ressemblent à un parterre en ce qu'ils exalent une foule d'odeurs d'emprunt; mieux vaut cent fois le franc parfum du thym, de la sauge ou du serpolet, le parfum des champs enfin.

— L'abus des parfums ne s'explique que par le désir d'effacer les mauvaises odeurs naturelles; cela seul devrait en dégoûter ceux qui n'ont pas besoin de recourir à ce palliatif.

PARIS. — L'origine de cette ville célèbre entre toutes est peu connue, ce fut d'abord un hameau enfermé dans une petite île (la Cité), défendue par la Seine qui était unie à ses deux rives par de misérables ponts formés de troncs d'arbres; les Gaulois la nommaient Loutouhézi, c'est-à-dire placée au milieu des eaux.

— Lutèce se souleva plusieurs fois contre ses vainqueurs, mais resta sous leur domination pendant plus de quatre cents ans; Julien l'Apostat, dont elle était le séjour de prédilection, y fut couronné empereur; une ère nouvelle devait bientôt commencer pour elle: les Francs entrent dans la Gaule, se rendent maîtres d'une partie de son territoire, Lutèce change de nom: c'est Paris, la future capitale d'un grand empire.

— Ce ne fut qu'à dater de la conquête des Gaules par César, cinquante-trois ans avant Jésus-Christ, que Lutèce fut connue, c'était déjà une petite ville, puisqu'elle fut choisie par le conquérant pour l'Assemblée à laquelle il convoqua les Gaulois.

— La situation de Paris était admirable: entouré qu'il était de son fleuve, lui apportant ses approvisionnements d'en haut et d'en bas et l'alimentant de poisson; la pierre, le plâtre, la chaux se trouvaient dans son sol, le bois de construction et de chauffage, le gros et le petit gibier dans les forêts voisines; les grains et les fruits, les légumes, les bestiaux, le laitage, le cidre, le vin et les fourrages dans les plaines environnantes les plus fertiles: la Brie, la Beauce, la Touraine, la Normandie, la Bourgogne, la Picardie, etc., toutes ces conditions si favorables firent la prospérité de Paris et l'élevèrent aux grandeurs dont il jouit depuis des siècles.

Lutecia non urbs sed orbis; Paris n'est pas seulement une grande ville, c'est le monde entier. La ville de Paris est si bien placée qu'elle deviendra un jour la cité-reine de l'Europe et du monde, voilà le secret de ma jalousie!

CHARLES-QUINT.

— Paris est une ville d'un aspect féerique par ses nombreux et vastes boulevards si diversement somptueux et animés, par ses trente théâtres, ses cours publics, ses églises, ses chaires d'instruction, ses bibliothèques, les séances de ses Assemblées

délibérantes, de ses sociétés savantes; chaque jour, chaque heure même y voit naître et mourir tant de réputations, tant d'événement, tant de choses, tant de bruit, que c'est un mirage vraiment magique, une surprise de tous les instants, le monde entier vit là par sa politique; sa littérature et ses illustrations de toutes sortes!

— Ne nous étonnons donc pas que Paris soit une ville de palais et de grands hôtels; depuis le palais de l'empereur Julien l'Apostat, on a pu y compter trente palais royaux ou princiers: le palais des anciens rois de France devenu Palais de Justice, incendié sous la commune de Paris en 1871; le vieux Louvre, l'ancien palais St-Paul, le palais de l'Arsenal, le palais des vieilles et des nouvelles Tuileries aussi incendié sous la Commune, le palais du Luxembourg, le palais Cardinal depuis palais Royal, le palais Mazarin, le palais Bourbon, l'Élysée, l'hôtel de Cluny bâti sur l'ancien palais des Thermes, etc., sans compter les cinq ou six palais royaux des environs de Paris.

— C'est donc à juste titre qu'on pouvait appeler Paris la ville des palais, aujourd'hui surtout que tant d'immenses et larges rues, de longs et splendides boulevards, de grandes promenades ne sont bordés que d'hôtels princiers, véritables palais.

— Paris est le point de mire non-seulement de tous les français, mais de tous les étrangers: le monde entier parle de Paris comme d'une merveille, comme de la plus grande curiosité existante, comme de la ville unique au monde, comme de la capitale des capitales; en effet, que d'efforts suprêmes et artistiques, que de milliards dépensés à reconstruire et à étendre le Paris moderne!

— Paris est coupé en deux par la Seine; cette démarcation semble fatale: au midi c'est le sommeil, c'est la Chambre des députés, c'est l'Institut et dès lors les cinq académies; la Sorbonne, tous les lycées et collèges, les écoles polytechnique et de droit, les grandes institutions, pensionnats, etc. Au nord, c'est le travail incessant et l'activité brûlante dans les quartiers de l'industrie si nombreux et si variés.

— Paris a toujours eu un quartier à la

mode adopté par les riches, les nobles et les puissants: sous les Valois c'étaient les environs de l'hôtel St-Paul et la Cité; plus tard les environs du Louvre; après la construction du Luxembourg par Marie de Médicis, ce fut le quartier du Luxembourg et la rue de Seine; sous Louis XIII et Louis XIV, ce fut le Marais; avec la régence, ce fut le Palais-Royal; sous Louis XV, le faubourg St-Germain; avec Louis XVI, les alentours des Tuileries; sous le Directoire, le Consulat et l'Empire, ce furent la chaussée d'Antin et le faubourg St-Honoré.

— Du vieux Paris que nous retrouvons encore de nos jours, il ne restera bientôt plus que la poussière et le souvenir, autre poussière que le temps fera bientôt aussi disparaître.

— Paris! c'est un cri à bouleverser l'esprit du provincial ou de l'étranger qui y arrive. Paris! cerveau incandescent de la France, tête énorme qui écrase les corps étiques et épuisés, immense pile voltaïque, galvanisant à toute heure du jour et de la nuit les maladifs habitants de la grande ville.

— Pourquoi Paris est-il si attrayant et si attachant? c'est qu'il réalise et dépasse tous nos rêves, toutes nos fantaisies, toutes nos pensées, qu'il satisfait tous nos goûts, tous nos caprices et que, en outre, il nous laisse toute liberté d'agir, de parler, de poétiser!

— Pour bien juger Paris et en apprécier les mérites, les dangers et les inconvénients; il faut se placer au point de vue de la position de chacun, positions si diverses et si nuancées: ainsi Paris est un paradis pour les gens riches, instruits; pour les jeunes gens beaux, ayant de la santé, du génie, du talent, des lettres, le goût des beaux-arts et de l'étude, enfin pour tous les heureux! Tandis que c'est un enfer pour ceux qui souffrent, que c'est un abîme pour les fous, les prodiges et les vicieux.

— Paris est la ville la plus remuante, la plus active en même temps que la plus mobile et la plus aventureuse du monde; elle a passé par toutes les péripéties de la vie politique: elle a été royaliste, religieuse, intolérante, ligueuse, absolutiste, frondeuse, parlementaire, encyclopédique

révolutionnaire, émeutiste, impérialiste, militaire, rieuse, chantante et carnavalesque ; amie des revues militaires, des cérémonies, des fêtes, des expositions splendides, des plaisirs et des arts toujours. Elle a donc tout vu, elle est prête encore à tout voir sans s'étonner de rien ! elle s'amusait le soir pendant les lugubres jours de la Terreur ; elle proclamait alors l'existence de l'être suprême et inaugurait avec enthousiasme le règne de la déesse Raison qu'elle adorait dans une belle fille pompeusement parée ; elle créait des fêtes continues pour chaque decadi, ce dimanche de 1793, et après une journée passée dans le sang des prisonniers massacrés ou des victimes de la guillotine en permanence, Paris courait le soir aux bals, aux théâtres, aux concerts, s'oubliait dans des joies ardentes et frénétiques ! tout cela était logique avec les idées du jour !

— Ce qui fait de Paris une ville unique, c'est que les contrastes s'y touchent ; les opulences splendides et les misères affamées, les grandeurs, les abaissements, les beautés et les laideurs ; partout on rencontre l'esprit qui brille à côté de la sottise qui repousse ; partout la science lumineuse côtoyant la stupide et vaniteuse ignorance !

— Pour bien peindre Paris, il faudrait employer la formule de Granville et de Lafontaine : certains quartiers habités par les dernières classes du peuple, comme la rue aux Fèves, la rue de la Mortellerie, les petites rues de la place Maubert, tout le faubourg St-Marceau, etc., constitueraient une ménagerie des animaux les plus immondes et les plus dangereux comme les vipères, les couleuvres, les scorpions, les crapauds, les limaces mélangés aux races de loups, de renards, de fouines, de rats, de souris... c'est, en effet, dans ces quartiers que grouille, dans l'ordure et dans la fange physique et morale, l'espèce la plus dégradée de la race humaine ! dans d'autres quartiers, tels que les petites rues de la Cité, des faubourgs St-Antoine et du Temple, le derrière de l'Hôtel-de-Ville, il y a plus de mélange encore : le chat, le porc et l'âne servent de transition pour arriver aux quartiers aristocratiques : le faubourg St-Germain, habité par le cheval, le chien, le lion,

le cygne et la grue ; la chaussée d'Antin quartier de la finance, par le paon glorieux de ses riches couleurs, et le dindon, caricature du paon, le bœuf des jours gras, aux cornes dorées. Il y aurait encore entre ces deux extrêmes des parties intermédiaires, qu'il serait facile d'énumérer.

— Paris est le paradis des curieux : c'est la Babylone du monde entier, chacun y arrive pour voir et ne se doute pas qu'il y arrive pour être vu et y prendre un rôle ; que, s'il y est spectateur étourdi et captivé, il y est aussi spectacle intéressant ; qu'il y paie ainsi sa place en étant acteur et en amusant les autres, ne serait-ce pas là la cause du succès de toutes les capitales ? Paris est aussi le club, le cercle, le salon universel ; ce n'est qu'à Paris qu'on peut rencontrer tout le monde ; les célébrités, les talents, les mérites de toutes sortes ; c'est la ville libre par excellence, la ville hospitalière et accessible à toutes les fortunes, la ville des convenances, la ville élégante, la ville des distractions et des plaisirs les plus variés : Paris est le centre et l'axe du monde, le réflecteur de toutes les idées, de tous les besoins en même temps que la France est l'amie, l'alliée, le défenseur sympathique de tous les droits, de tous les peuples faibles et malheureux.

— Ainsi pavé de distractions et de plaisirs, ainsi visité par tout ce qui est grand, illustre et honoré dans l'univers entier, on ne doit pas s'étonner de voir Paris rayonner lui-même d'un éclat incomparable sur cet univers qui lui paie un tribut et lui fait un hommage empressé de toutes ses célébrités.

— Paris, c'est la vie artificielle et fiévreuse à la poursuite de la richesse, des places, des honneurs, des plaisirs, de la gloire, de l'illustration ; c'est la misère en bas, l'opulence vraie ou fausse en haut.

— Paris, c'est la fatigue dissimulée sous l'attrait le plus continu et le plus varié ; c'est l'éblouissement devant les merveilles et le réveil dans l'embarras de la circulation, dans le froid, la foule, la chaleur, la poussière ou la boue.

— Paris, pour l'oisif, c'est la mort au milieu de la vie la plus active et la plus dévorante ; c'est l'isolement et le désert dans

la foule, car on n'y connaît personne ; c'est le danger apparent, mais en même temps la sécurité réelle, car les mœurs sont douces, bienveillantes, hospitalières et toujours protectrices.

— Paris se distingue par l'esprit attique et satirique de ses salons d'élite ; il éclate là des fusées d'esprit de toutes couleurs et de toutes saveurs, mais délicates et charmantes, car la lutte est toujours à armes courtoises : c'est la monnaie courante du vrai monde parisien.

— Quatre puissances se coudoient à Paris : c'est le pouvoir, la noblesse, l'argent et l'intelligence ; c'est leur mélange, et leur fusion qui fait le mérite de la société parisienne : l'intelligence y sème l'esprit, la noblesse donne le bon ton, le pouvoir la dignité, l'argent le luxe et les jouissances en toutes choses.

— Le monde parisien est le plus facile de tous les mondes : tolérant et accueillant à l'excès, rieur et sérieux, viveur et sobre, vous êtes, à votre gré, ou à cent lieues ou à deux pas de lui, car la porte est toujours ouverte et vous entrez ou passez suivant votre caprice.

— L'esprit, la grâce dans les relations et les causeries, la gaieté, la variété, le mouvement, la distraction, sont la monnaie courante de la vie parisienne ; c'est son charme, c'est une distraction, un tourbillon : on y a ajouté l'appropriation des rues, de l'air, de l'ombre, de la verdure en squares, et Paris transformé est devenu une merveille ! ce qui le gâte, c'est le luxe et la cherté des loyers et des aliments ! mais avec de l'argent Paris est un *vrai* paradis !

— Ce qui fait le charme de la parisienne du grand monde et, par imitation, de la parisienne à tous les étages de la société et relativement, ce n'est pas la beauté dans ses grandes et belles lignes, dans ses gracieuses proportions, c'est l'harmonie magique de sa toilette, la facilité, la souplesse et l'ondulation de ses mouvements.

— Les parisiennes se distinguent par leur science consommée des choses les plus frivoles, c'est ce qu'elles savent à fond : de l'instruction, elles n'ont guère que le vernis !

— La parisienne, par son goût, donne

aux plus futiles objets de toilette un prestige incomparable ; c'est une des choses qui la distinguent de la provinciale.

— Les parisiennes sont pleines d'artifices pour appeler chez elles la foule riche, élégante et notable, enfin pour faire briller et mettre à la mode leurs fêtes, leurs soirées ou réunions.

— Paris n'a ni nuit, ni repos, car le jour des oisifs et du plaisir n'est pas fini lorsque le jour du travail est déjà commencé ! à la campagne, au contraire, la nuit est la nuit, c'est un temps de repos et de silence, de silences étranges même, mêlés de murmures, de bruits, de clartés et de visions qui surprennent, font tressaillir et effraient.

— C'est le matin dès le point du jour qu'il faut étudier Paris pour connaître le peuple pauvre et prolétaire : les chiffonniers ont travaillé toute la nuit et rentrent surchargés de leurs dernières trouvailles ; les approvisionnements arrivent par longues files de charrettes dans la direction de chacun des grands marchés ; les ouvriers à demi-éveillés, courent à leur travail, la fourmillière laborieuse déborde partout, elle repassera le soir et à une heure fixe aussi, là où vous la trouvez le matin ; ce sont les soldats du travail, la révolution a pu en faire des soldats de la guerre civile ; le bien et le mal, l'aisance et la misère sont sous le pouvoir de ces mains durcies et calleuses, pures et honnêtes tant qu'elles ne sont pas entraînées et grisées par l'esprit de révolte et d'insurrection.

— A dix heures du soir, à Paris, tous les ateliers, toutes les boutiques d'industries modestes et tranquilles sont fermés, chaque quartier s'endort à son heure : le Marais le premier, celui des Italiens le dernier ; après minuit, les industries illicites veillent seules : quel contraste avec la vie des campagnes, même avec celle des petites villes.

— Paris, cette ville de luxe et de prodigalité en tout, est aussi en tout la ville des petites ressources et du bon marché fabuleux ! pour cinq centimes vous recevrez un cornet de papier plein de pommes de terre frites ou de marrons grillés, soit encore une demi-tasse de café noir sucré pour trois sous une assiette de riz au lait

sucré ; pour six sous un bon ordinaire, c'est-à-dire une soupe de bon bouillon et un morceau de bouilli, ou encore un bon morceau de rôti froid, provenant de la deserte des grandes maisons ou restaurants ; dans certaines gargottes, *l'arlequin* est un mélange de tous les débris de viandes cuites, on en donne quatre onces pour un sou ; dans d'autres, c'est un grand ragoût à la sauce où on pique au hasard et pour un sou un morceau de viande qu'on mange sur des morceaux de pain cotés depuis un centime jusqu'à un sou ! enfin il est prouvé qu'il y a aux halles centrales des usuriers qui prêtent des pièces de 5 francs à 25 pour cent par jour, sur laquelle somme les emprunteurs gagnent une journée de 1 franc 25 à 1 50 c.

— Paris est la ville la plus active, la plus laborieuse, la plus avide de nouveautés, dès lors et forcément la plus oublieuse des faits anciens, de son histoire même ; par exemple tout Paris ignorait hier, Juillet 1873, qu'après la furieuse et délirante démolition de la Bastille, et lorsqu'il ne resta plus que des pierres entassées, on poussa la haine du despotisme royal jusqu'à choisir les plus grosses et les meilleures pierres pour en faire les spécimen sculptés de cette terrible prison d'État et de doter de ce souvenir chaque chef-lieu de département. Il faut espérer qu'on retrouvera encore quelques-unes de ces sculptures historiques : la ville de Cahors se glorifie déjà d'avoir conservé la sienne ? mais Paris doit s'étonner d'avoir oublié ce fait et d'ignorer où se trouve l'exemplaire qu'il a dû conserver et qui serait aujourd'hui curieusement placé sur le socle de la colonne de Juillet, puisque cette colonne est édiflée sur les ruines mêmes de la Bastille et en honneur de la liberté !

— Les environs de Paris sont les mieux cultivés de toute la France : des maisons de campagne, coquettement posées aux points les plus pittoresques, gracieusement entourées et parées des fleurs de toutes saisons, semblent inventées pour combattre les miasmes infects d'une ville où la population est entassée, où les familles superposées comme sur les marches d'un long escalier vivent et meurent sans se connaître !

— Pour le parisien, la campagne commence à la barrière et finit à la ligne extrême des omnibus : au delà c'est la province ! il lui faudrait presque un passeport pour qu'il osât s'y risquer !

— La province se venge de son infériorité en décrivant le parisien : un parisien ! c'est un fat prétentieux, ignorant tout dans la vie réelle, parlant de tout sans y rien comprendre ; il est vrai que le parisien, à la campagne surtout, a des étonnements naïfs qui surprennent le provincial : il s'arrête avec admiration devant le blé, parce qu'il n'a pas encore sa forme de pain de gruau, devant des pommes de terre non encore frites et à l'état sauvage et qu'il ne reconnaît pas ; les fleurs des champs, les aubépines rosées, les tapis bleus des lins en fleurs, l'incarnat des champs de farouch, tout cela est pour lui un nouveau monde !

— Une des plus intéressantes curiosités de Paris, c'est le Paris immoral : cette fange recouverte d'un drap d'or à la surface et dont les profondeurs sont de plus en plus infectes et insondables, objet d'effroi, même pour la police qui met tous ses soins à voiler le mal ; du reste ce n'est pas là l'apanage de Paris seul. Londres est plus malade encore, si malade, que les anglais n'osent même pas parler de ces dégradations humaines, de ces dangers sociaux !

— Toute la population ouvrière de Paris et de ses environs se frottant contre cette civilisation plus qu'avancée de la capitale, ne s'imprègne malheureusement que de ses vices, rarement de ses vertus.

— Paris a toujours dominé le monde par la perfection, le goût et la délicatesse de ses fabrications : c'est à Paris que le monde s'approvisionne de fleurs artificielles, de bijouterie, d'instruments de musique, de tout ce qui exige de l'art, du fini, de la perfection ; ce sont des doigts de fées qui fabriquent ces merveilleuses choses, ces millions de brinborions variés qui pleuvent sur les cinq parties du monde.

— Paris est miné souterrainement par plus de trois cents kilomètres d'égouts, sans compter les immenses catacombes ou carrières dont on a tiré toutes les pierres

du vieux et du nouveau Paris, c'est à faire trembler sur la durée de l'existence de cette splendide capitale !!!

PARLEMENTS. — Dans nos anciens parlements, les jeunes conseillers étaient placés aux Chambres des enquêtes, c'est de là que partait l'opposition des parlements ; la grande Chambre, au contraire, était composée de vieillards tranquilles, monarchistes et résistant au mouvement.

PAROLE. — On a remarqué que les savants du siècle dernier avaient la parole lente et sentencieuse, tandis que ceux du nôtre l'ont plus preste et plus animée, l'esprit européen deviendrait-il plus rapide à l'exemple de la locomotion à la vapeur et du télégraphe électrique !

— La parole, par l'abus qu'on en fait, devient souvent le masque du cœur, après avoir commencé par être le masque des mauvaises actions.

— L'homme qui, dans ses discours, dépasse la mesure de ses sentiments, est sûr de tomber dans le ridicule : le sentiment et la parole doivent aller de pair comme les deux jambes dans la marche, sous peine de claudication.

— On a dit que les paroles étaient l'habit de la pensée, c'est donc par cette enveloppe extérieure que l'âme se fait connaître.

— Les saines lectures produisent d'excellents effets en ce qu'elles éveillent nos bons sentiments et confirment nos meilleures résolutions ; mais la parole vibrante de l'homme produit sur nous une impression plus vive, c'est une espèce de commandement auquel nous obéissons, c'est une autorité que nous acceptons, c'est un mouvement qui nous entraîne par l'action sympathique et enthousiaste qu'elle produit.

— La parole est la manifestation la plus complète de la vie matérielle et de la vie morale et intelligente.

— La parole est la fleur et le fruit de la science ; la science, le commencement de la sagesse, et la sagesse, la garantie d'une vie heureuse.

— C'est par la parole, c'est à-dire par cette prodigieuse faculté de développer au-

tant d'idées et de combinaisons d'idées que la bouche peut former de sons divers et variés, qu'il a été donné à l'homme d'acquérir sur le monde entier cette prodigieuse puissance qui constitue sa suprématie et sa force.

— Les paroles sont le vêtement de la pensée, et, en fait de vêtements, le meilleur et le plus élégant est le plus simple, le plus approprié à la personne, à son âge et à sa position.

— Un discours lu est nécessairement raisonné et logiquement enchaîné, il peut satisfaire la raison, mais il est lourd et pesant comme la logique, il est dès lors fatigant ; la parole, au contraire, pour peu qu'elle soit facile, se fait écouter, saisit, entraîne, subjugué ; quand elle cesse de se faire entendre, si elle a été habile, vous êtes convaincu, exalté, enivré, mais êtes-vous dans la ligne droite, dans le vrai et dans la raison ? toute la question est là !

— Certains enfants, élevés dans des familles instruites, au langage facile et correct, y acquièrent, sans travail, le talent natif de la parole, qui ouvre la porte des carrières les plus élevées, les plus productives et les plus honorables.

— La parole est la plus dangereuse de toutes les armes, car elle prend non-seulement toutes les formes, tous les vêtements, toutes les couleurs, mais encore les formules les plus variées que les rhéteurs si rusés et si spirituels de l'antiquité ont inventées et prônées, toutes les finesses de style, d'intonation, de geste, de mimique que les délicatesses modernes ont mises à la mode.

— Après les mauvaises actions, je ne vois rien de plus criminel que les mauvaises paroles qui conduisent logiquement aux mauvaises actions.

— La parole est toujours à celui qui sait la prendre, la manier et la garder avec convenance et sans blesser personne.

— La parole est une musique exprimant tous les sentiments du cœur, toutes les sensations de l'âme, tous les emportements de l'esprit : elle est douce et harmonieuse quand elle traduit la tendresse, l'affection ; grave et douce, lorsqu'elle encourage et console, acerbé et mordante dans l'ironie

ou la haine, rude, fougueuse, brutale dans la colère : la parole est donc l'arme la plus puissante et en même temps la plus dangereuse.

— Il faut remarquer que presque tous les parleurs abondants et sonores se distinguent par la fausseté de leur esprit ; plus la taille est difforme, plus le tailleur doit être habile à cacher les imperfections de la nature.

— Les beaux parleurs ressemblent toujours à ces vases vides qui résonnent cent fois plus haut que les vases pleins.

La parole est moitié à celui qui parle, moitié à celui qui l'écoute. MONTAIGNE.

— Certaines paroles sont d'or, car elles sont loyales et pures ; elles sont aussi de diamant, car elles sont brillantes et étincelantes ; c'est le bon, le beau, l'éclatant réunis : elles frappent le cœur, enchantent et illuminent l'esprit.

— Certaines gens ont la parole si lente qu'il semble que leurs mâchoires soient de granit et leur langue de plomb, ce qui prouverait l'embarras et l'abaissement de leur intelligence.

— Le don de la parole nous a été accordé pour communiquer nos idées avec la bonne chance de faire fructifier les meilleures.

— Un beau parleur manque toujours de jugement et très-souvent d'esprit, car la prétention estropie sûrement l'esprit et le bon sens, quand elle ne les tue pas.

PAROLES D'UNE SŒUR D'HOPITAL :

Enterrez-moi au milieu de ceux que j'ai le plus aimés et qui m'ont le mieux connue ; au milieu de ceux qui ont reçu mes soins et fait couler mes larmes ; ils ont été mes enfants d'adoption et ma famille ; leur reconnaissance a fait mon bonheur et encouragé ce que vous appelez mes vertus : Dieu me les avait envoyés, leurs misères avaient été le lien de mon affection ; que mon corps aille rejoindre le leur, ce sera l'emblème terrestre de la réunion de nos âmes dans le Ciel.

PARTAGE. — Admettre le partage des terres et des richesses, sans aucun sacrifice personnel, c'est admettre le droit de les répartir tous les jours, c'est-à-dire le droit de les gaspiller jusqu'à les consommer entièrement et sans les renouveler par le travail, car, dans cet ordre de choses et d'idées,

on ne travaille plus et on arriverait par la famine à la destruction du genre humain ! les socialistes, les plus grands mangeurs du monde, se dévoreraient ainsi entre eux, les plus forts mangeant les plus faibles, moins le dernier qui, malgré toute sa bonne volonté, ne se déciderait jamais à se dévorer lui-même, membre par membre !

— L'inégalité des partages avait créé de grandes existences, amenant des éducations complètes et souvent de grandes capacités ; l'égalité, la division des fortunes ont généralisé l'instruction en produisant beaucoup de médiocrités : cela prouverait-il que l'intelligence suit le sort et le niveau de la fortune ?

PARTIES DU MONDE. — Le monde est depuis quelques siècles divisé en cinq parties ; mais la cinquième, dite de l'Océanie et composée de l'Australie, de la Polynésie, de la Malaisie, etc., forme-t-elle un tout assez compacte pour mériter le titre de cinquième partie du monde ?

PARTIS PARLEMENTAIRES. — Quoi de plus honteux, dans nos assemblées parlementaires, que ces fractions flottantes et incertaines qui portent la majorité du côté où elles penchent ; la foule est presque toujours dupe, et les meneurs, intrigants et fripons ; on ne peut mieux les comparer qu'à ces partis de cosaques ou de pandours qui caracolent autour des armées, faisant la guerre pour leur propre compte et ne recherchant qu'une occasion de pillage !

— Certains hommes du tiers parti parlementaire font presque toujours une transaction entre leur conscience et leur intérêt, entre l'honneur et l'infamie ; ils ont une main dans la fange pour y chercher les profits ou les honneurs et une autre main qu'ils lèvent en l'air pour attester la pureté de leurs intentions !

— Les partis les plus solides et les plus dangereux ne sont pas ceux composés entièrement de capacités toujours jalouses les unes des autres, toujours compromettantes dans leurs rivalités, ce sont les partis les plus disciplinés composés d'esprits sensés et modestes et ayant à leur tête un

homme d'un génie et d'un sens supérieur parlant pour tous; disant tout ce qu'il y a à dire et fermant ainsi la bouche aux incapacités vaniteuses et compromettantes, toujours si dangereuses dans leur ignorance et dans leurs enfants terribles.

— Le plus dépendant, le plus esclave peut-être de tous les hommes, c'est l'homme de parti; se proclama-t-il indépendant, républicain, socialiste; une fois enrégimenté, il ne s'appartient plus, il appartient à son parti, c'est un soldat de son régiment, il serait déshonoré et traité de transfuge, de rénégat, de traître, le jour où il voudrait rentrer dans son indépendance, voilà cependant la logique des opinions et des faits!

— Quand on s'attache à un parti, on s'en fait l'esclave et on s'oblige à le suivre, même dans tous ses écarts et toutes ses folies; on blesse ainsi sa propre droiture en perdant sa liberté aussi bien que sa personnalité.

— Dire qu'on est indépendant, qu'on n'appartient à aucun parti, c'est mentir ou au moins se tromper vaniteusement, c'est avouer que personne n'est du vôtre.

PARURE. — Chez les femmes le goût de la parure paraît être en raison directe de la beauté, du climat; il semble qu'elles veuillent se mettre au niveau de la nature, se parer comme elle et rivaliser avec elle: plus on s'avance vers le midi plus est prononcé le goût des couleurs éclatantes et tranchées; à cette règle nous trouvons cependant une exception, c'est le luxe, un peu asiatique des russes, nation essentiellement imitatrice et vaniteuse, d'une civilisation factice et d'emprunt.

— Dans le monde la parure est un compliment que chacun apporte à la société et fait à son voisin, tout en conservant pour soi les avantages que sa vanité ne manque pas d'y trouver.

— Une fleur est, pour une jeune fille, une parure bien plus attrayante et plus séante qu'un bijou.

PARVENUS. — Chacun cherche à parvenir, mais personne ne veut être un parvenu!

— Il est rare qu'un parvenu ne soit pas arrogant; son passage rapide de la pauvreté à la fortune, fait monter à son cerveau l'ivresse d'un orgueil d'autant plus féroce qu'il veut oublier et faire oublier son origine et ses commencements.

— Les parvenus oublient si souvent leur origine qu'on est obligé de la leur rappeler, ce qui les exaspère! il serait plus prudent de ne pas provoquer cette petite mais inévitable vengeance.

— Pour les parvenus, le meilleur moyen d'éviter tout reproche et toute critique, c'est de se glorifier de leur commencement.

— L'épreuve la plus dangereuse pour un parvenu, c'est le succès lui-même, car il en abuse presque toujours, s'emporte, s'affole et se perd entièrement.

— Un parvenu à qui on reprochait d'avoir à son arrivée à Paris ciré lui-même ses bottes, répondit avec orgueil: « Halte-là! alors je n'avais pas encore de bottes, car je ne portais que des sabots! »

— Les parvenus ont la meilleure raison du monde pour préférer au français, l'argot des écoles, de la coulisse et des trottoirs, l'argot n'ayant ni règles ni grammaire et restant la langue de ceux qui n'en ont aucune, la langue de la nature!

PASCAL (Blaise), — philosophe chrétien, né à Clermont, en Auvergne, le 19 juin 1640, fut un de nos génies les plus précoces; à seize ans il publia un traité des sections coniques dont on eut de la peine à le croire l'auteur; à dix-neuf ans il inventa une machine d'arithmétique à l'aide de laquelle on pouvait faire toutes sortes de calculs sans même savoir l'arithmétique; c'est alors qu'un petit livre de Jansénius, blâmant la curiosité scientifique, tomba entre les mains de Pascal et le fit renoncer un instant à la science, puis il y revint et passa ainsi dix ans ballotté entre la tentation et la crainte; sa santé était gravement atteinte et il se trouvait dans cet état d'affaiblissement qui suit les longues maladies, lorsque, dans l'hiver de 1654, passant sur le pont de Neuilly dans un carrosse à quatre chevaux les deux premiers sautèrent de peur dans la Seine et y eussent entraîné

la voiture si les traits ne s'étaient brisés. Pascal éprouva une si violente commotion que sa raison en fut troublée et qu'à partir de ce jour il vit toujours un abîme ouvert devant lui.

— Pascal, dans son humilité religieuse, recherchait trop en lui les petitesesses et les imperfections de l'humanité ; il comprenait si bien la grandeur de Dieu et il aspirait tant à la perfection de l'homme qu'il se trouvait abject et incomplet ; cette amère philosophie lui donnait des vertiges, et ce qui achevait de le désespérer, c'était son impuissance (à lui homme d'un génie incontestable) à démontrer les grandes vérités de la religion.

— « Il y aura toujours dans l'homme, disait-il, des profondeurs mystérieuses dont rien ne pourra dissiper les impénétrables obscurités : qu'étions-nous avant de naître ? que serons-nous après notre mort ? » questions insolubles devant lesquelles Pascal reculait épouvanté ! »

— Après avoir lu Pascal, on comprend que l'esprit le plus étendu, après s'être emparé de toutes les sciences, revienne au point d'où il est parti, l'ignorance ; mais avec cette différence que ce n'est plus l'ignorance du berceau, mais l'incertitude savante qui est obligée de s'avouer.

— Le mérite de Pascal c'est ce style grand, naturel et à précision nerveuse, rappelant la formule évangélique : chacune de ses pensées exprimée par une courte phrase, par un seul mot, contient le germe d'un livre.

— Pascal, malheureusement, composait de tête et ne gardait pas de notes, car sa mémoire lui permettait d'écrire en peu de temps un travail qui lui avait coûté des années de méditation.

— Pascal ne signa pas de son nom ses *Provinciales* et se cacha sous le pseudonyme de Louis Montalte ; Nicole en fit une traduction en latin et la signa du nom de Wendroke, et cependant cette œuvre de critique religieuse (contre les Jésuites) est un chef-d'œuvre de plaisanterie délicate, d'éloquence vraie, et passe à bon droit pour le meilleur ouvrage en prose que possède notre langue.

PASQUIN. — Au coin du palais des Orsini, à Rome, se dresse appuyée sur un torse nu et mutilé, la statue en marbre d'un gladiateur romain, à laquelle le peuple a donné le nom de Pasquino, en souvenir d'un vieux savetier du Transtevere, renommé pour ses lazzis, son esprit caustique et ses épigrammes contre tous les ridicules de la ville des papes ; c'est sur les épaules, sur le flanc et les cuisses de Pasquin, car il n'a ni bras ni jambes, et aussi sur les deux angles du mur sur lequel s'appuie la statue que s'affichent toutes les actualités du jour, toutes les épigrammes populaires : la nuit les pose, le jour les efface, mais elles renaissent sans cesse ; et comme pour causer, il faut être deux, Pasquin adresse ses saillies à Marforio, autre statue sans pieds, à demi-couchée et placée au coin de la rue des Libraires, dans un petit carré non loin de la place Navone. Marforio paraît plus sérieux que Pasquin : il a la figure philosophique, barbe et longs cheveux fixés par une bandelette ; c'est entre ces deux frondeurs que s'établit le dialogue, et la malice est aussi vive dans la réponse que dans la question.

Sur le Socle de la statue de Pasquin on lit le distique suivant, qui est caractéristique :

Vivere qui sancte cupitis

Discedite Româ,

Omnia cum liceant

Non licet esse bonus !

(Que ceux qui veulent vivre saintement s'éloignent de Rome, car comme *tout* y est toléré il n'est pas permis d'y rester sage !)

PASSÉ. — On ne saurait croire quel avantage on trouverait et quels renseignements on recueillerait en regardant derrière soi en jugeant sa conduite passée, en expliquant les effets par leurs causes : ce serait l'enseignement le plus utile, parce qu'il serait le plus personnel et le plus intime.

— Le souvenir du passé est tout pour les vieillards dont le présent est terne et de glace ; les jeunes gens n'ont que l'avenir, les hommes faits, absorbés par le présent, réservent leur passé comme aliment de leur vieillesse.

— Il faut s'occuper du passé pour y trouver les leçons que donne l'expérience et des règles de conduite pour l'avenir, mais c'est folie que de s'attaquer à des faits accomplis pour motiver des récriminations et des reproches.

— Pourquoi le passé a-t-il toujours raison aux yeux des vieillards ? c'est que ce passé est déjà loin, c'est qu'ils n'en souffrent plus, c'est que le présent pour eux est une étrangeté, un novateur hardi et, qu'accoutumés qu'ils sont à l'ancienne vie, ils ne veulent ou ne peuvent comprendre la nouvelle.

— Il est absurde de ridiculiser le passé, car ceux qui sont en route vers l'avenir appartiendront bientôt eux-mêmes au passé.

— Entre le passé et le présent, se place toujours le lugubre nuage des personnes disparues, des affections éteintes, des trahisons éprouvées.

— Le passé est si vite et si bien oublié par nous, qu'il semble étranger à notre vie ; c'est à peine un souvenir, ce n'est même plus un enseignement, tant la vie présente, comme un torrent impétueux absorbe et entraîne tout : populations, idées, habitudes, coutumes.

— L'idolâtrie du passé est un travers de la vieillesse, car l'esprit humain marche et progresse constamment et le progrès amène logiquement et forcément la modification du principe du gouvernement des peuples : la féodalité, dans les temps d'ignorance, de barbarie et de force brutale, a suivi la guerre et l'invasion ; la conquête et le pouvoir absolu ont absorbé la féodalité ; l'absolutisme mitigé est arrivé graduellement au gouvernement d'un chef avec une assemblée élue, c'est la marche vers une République réelle : si les excès futurs n'étaient pas annoncés à l'avance, vive la République ! mais s'arrêtera-t-on à la République honnête et désintéressée ? Le passé tout entier répond non ! on ne s'arrêtera *jamais* sur la pente de la liberté des peuples qui produit l'excès et l'abus ; de là des révolutions ruineuses et sanglantes, de là le retour forcé et indispensable de la tyrannie d'un seul et la lutte toujours renaissante des deux principes, c'est-à-dire la ruine des nations !

PASSIONS. — Les plus grands ennemis de l'humanité ne sont ni les maladies, ni les pestes, ni les guerres et les massacres, ce sont les passions humaines qui dépassent toutes les passions des animaux les plus cruels qui n'ont ni modération ni limites.

— Quand la passion n'existe plus, à la place de l'idole on ne voit que ses défauts et ses vices.

— L'ivresse des sens, ajoutée à l'ivresse de l'âme et du sentiment, produit une surexcitation qui jette dans des entraînements irrésistibles et dangereux.

— Se livrer à ses passions, c'est abandonner la voie de la raison pour courir à travers les précipices et les dangers.

— Passion implique exagération, exaltation dangereuse, dès lors nécessité de l'apaisement et de la modération, pour rentrer dans la voie de la raison.

— Par les passions, on vit en s'usant ; par la sagesse on dure en vivant et en se préservant des désastres, des maladies et des souffrances.

— La lenteur dans la création paraît être la condition de la durée : une passion développée lentement doit vivre beaucoup plus qu'une passion inspirée à première vue et au premier mot.

— Ce qu'il faut admirer, ce sont les hommes qui tiennent en bride leurs passions, moins dans leur intérêt que dans l'intérêt et pour l'exemple de leur semblables ; c'est là du véritable héroïsme !

— Dans la vie de l'homme, l'ivresse des sens ne doit être qu'un rare délassement, jamais une occupation ou une habitude.

— Une folle passion est le tort le plus grave qu'une jeune fille puisse se faire à elle-même, car elle tue son avenir si elle est satisfaite, elle le met en péril si elle est contrariée.

— Certaines natures ardentes dépendent leur courage dans d'audacieuses conspirations, et l'ardeur de leur sens dans des amours effrénés ; le naufrage est certain et le mal irréparable.

— Les passions sont d'essence humaine il n'y a pas d'homme sans passion ; autrement il ne serait pas un homme mais seu-

lement un être vivant et inerte, sans valeur, sans avenir, un idiot en un mot!

— Il ne faut pas perdre de vue que les passions mêmes sont un don de la nature et que, renfermées dans leurs limites, elles ont un but utile; il faut donc moins chercher à les dompter qu'à leur tracer leur cours et en faire ainsi le stimulant d'une vie honorable et active: ce sera le moyen, du reste, de faire aimer la vertu pour la vertu.

— C'est en refusant tout aux passions dangereuses qu'on peut les vaincre: lorsqu'on compose avec elles ou qu'on discute, on est perdu!

— Il faut à l'homme une noble passion, parce que c'est un but, une occupation, un stimulant; c'est le préservatif de l'ennui et une protection contre les mauvais entraînements.

— L'homme a en lui le germe de toutes les passions: l'orgueil qui enivre, la vanité qui trompe, l'envie qui ronge, l'avarice qui avilit, l'ambition qui égare, la superstition qui aveugle, la gourmandise qui dégrade, le vin et autres excès qui tuent.

— Les passions de l'âge mûr, l'ambition, l'avidité, l'avarice, ne flétrissent pas la jeunesse; ses passions à elle sont l'amitié, l'amour, la poésie, l'enthousiasme en tout!

— Pour recevoir, on éprouve le besoin de savoir qu'on peut rendre, aussi une grande passion est-elle rarement accueillie, car elle effraie plus qu'elle n'attire.

— La passion c'est l'eau torrentielle, violente, mais saine; l'abrutissement c'est l'eau croupissante et corrompue.

— Tous nos moralistes, Pascal, Nicole, la Bruyère, Laroche Foucauld, Joubert, se montrent défiants contre les passions; Vauvenargues, seul, croit qu'elles sont le ressort de la vie, du talent, de la gloire, le stimulant de tous les mérites et que, seules, elles produisent les grands hommes.

— On a remarqué que rien n'usait le caractère et l'homme autant que les grandes passions; elles produisent tout à la fois et une vieillesse très-précoce et l'affaissement le plus complet de l'intelligence, la disparition du bon sens, l'annulation du caractère, tout cela accompagné de cette espèce d'idiotisme qui caractérise l'ané-

antissement de l'âme et du cœur humain.

— Occuper un cœur de sa passion, même pour la combattre, c'est l'y enfoncer plus avant, c'est permettre de l'avouer et de s'y abandonner dès lors avec une entière liberté.

— On a remarqué que les passions même les plus vives et les plus douces, comme l'amour, inspirent des idées de mort, comme si l'âme pressentait l'inconstance des affections humaines et les douleurs qu'elles entraînent à leur suite.

— Qu'on ne s'y trompe pas, l'amour et la haine ne sont pas des passions volontaires, mais des passions innées ou provoquées par des faits.

— Les passions sont des fièvres morales, plus dangereuses dans leurs effets que les fièvres physiques.

— Les passions les plus ardentes finissent par se régler et se fixer dans le cercle somnolent de la vie domestique; l'habitude les endort si elle ne les dompte, et le temps joint à l'habitude finit par les calmer.

— L'éloignement et la solitude tuent les petites passions, mais exaltent les grandes.

— Les âmes passionnées consommant beaucoup, s'épuisent vite; elles embrassent tout si fortement, qu'elles pourraient tout étouffer.

— C'est dans la jeunesse des hommes qu'éclate l'ardeur fouguese des passions, elles se calment ensuite et de trente-cinq à quarante-cinq ans l'équilibre est généralement rétabli.

— Chez les femmes la marche des passions est à l'inverse de celle des hommes: les jeunes filles sont plus passionnées par le cœur que par les sens, et ce n'est qu'insensiblement et en avançant vers l'âge mûr que les passions sensuelles prennent leur développement et leur force.

— Certains mouvements du cœur, l'amour passionné, par exemple, contractent la gorge comme le ferait une esquinancie et empêchent de manger.

— Ne me parlez pas de passions ayant leurs coudées franches et pouvant se donner un cours normal et régulier: elles périssent en route avant d'aboutir; il en est autrement des passions contrariées: elles s'irritent, elles s'aiguisent pour en-

trer dans la fièvre et la folie et arriver à la conclusion désirée.

— Certaines femmes laissent deviner la passion, mais ne la montrent jamais et provoquent ainsi le désir d'animer un feu qui sommeille : c'est déjà du calcul, plus que cela, de la ruse, de la rouerie !

— Aussitôt qu'une passion domine les autres, elle ne tarde pas à les absorber, à se fortifier de la puissance de toutes, à devenir ainsi un torrent fougueux et un immense danger.

— Les passions de la jeunesse, aujourd'hui sans frein religieux, sont une menace de corruption des mœurs et d'avilissement de la race humaine en France et en Europe ; il est grand temps qu'on songe à les modérer, sinon à les arrêter, car elles compromettent de plus en plus la santé et l'esprit publics.

— Une passion sans chagrin et sans épines est une chose presque impossible, ce serait une passion sans passion.

— Tout périt, tout a une fin ; les mœurs des nations, comme les hommes ; les passions, seules sont immortelles, elles forment cette chaîne continue qui lie l'une à l'autre ces générations sans fin qu'a portées et que portera le globe, c'est le phénix ou plutôt c'est le mal renaissant toujours de ses cendres ; le mal aurait donc plus de vitalité que le bien.

— Certains esprits paresseux et endormis ne s'éveillent que par le cœur, ou encore par la corruption et le feu tumultueux des passions surexcitées.

— Quoi de plus dangereux que des passions auxquelles on lâche la bride ? quels beaux caractères, quels grands esprits ces passions ne défigurent-elles pas ! quelles riches et bonnes natures n'entraînent-elles pas aux abîmes !

— Dans certains caractères faibles, la passion n'existe pas, et, si elle se produit, elle a le vol très-bas et les ailes courtes !

— Si la passion aveugle, elle éclaire aussi en illuminant et en exaltant toutes nos facultés morales : souvent la pensée, la réflexion découvrent plus que le regard, et leurs pressentiments équivalent à des certitudes.

— On ne résiste pas à un cœur vraiment passionné, sa puissance est incalculable !

— Comme les ruisseaux qui fertilisent la terre tandis que les torrents la bouleversent et la ravagent, les goûts charment la vie, tandis que les passions la tourmentent.

— Les passions folles et exaltées voient toutes les perfections au travers du prisme de l'amour et de la nouveauté, mais il suffit souvent de quelques mots pour calmer les sens et les yeux ; on voit alors comme tout le monde, l'illusion disparaît, les perfections s'évanouissent et le désenchantement est complet.

Les passions ne nous montrent que certaines faces des objets qu'elles nous représentent, mais elles nous trompent encore en nous faisant voir souvent les mêmes objets où ils n'existent pas.

HELVÉTIUS.

— Les passions les plus persistantes sont les passions tendres et mélancoliques, si discrètement cachées sous un masque de froideur et de timidité.

— Arrière les passions mondaines, la vanité et l'orgueil, elles troublent et empoisonnent la vie entière !

— Certaines passions ont en profondeur ce qu'elles n'ont pas en emportement, au lieu de s'épancher au dehors, elles ardent à l'intérieur et deviennent des volcans comprimés et menaçants.

— Lorsqu'entre l'automne et l'hiver de la vie on arrive à l'âge qui forme la limite extrême des passions, le souvenir fantastique les fait voir passant en troupe et formant des cœurs de bacchantes folles et échevelées, soufflant les flammes de leurs haleines avec les parfums de leurs couronnes effeuillées.

— Comme on fait sonner pour l'éprouver une pièce de monnaie suspecte, on provoque, en les irritant, les passions de la personne qu'on veut apprécier et juger.

— Ce ne sont jamais les jeunes filles qui allument les grandes passions, leurs qualités sont trop discrètement voilées ; ce sont les femmes du monde, déjà expérimentées : Hélène était mariée, Cléopâtre déjà vieille. Les Aspasia et les Phryné de la Grèce, grâce à leur beauté correcte, exerçaient leur industrie, comme notre

Ninon de l'Enclos, jusqu'à l'âge de quarante-cinq à cinquante ans.

— S'il y a souvent de la prudence à appliquer la règle du jugement dans le jeu des passions ; il y a aussi danger à le faire à cause des désenchantements qu'elle produit : la sagesse peut y gagner, mais la poésie de la vie y perd trop, et, quoiqu'on dise, des illusions, elles ont leurs compensations et leurs douceurs.

— Le danger n'existe qu'en face des passions, il les brise parce qu'elles résistent, tandis qu'il glisse sur l'indifférence.

Pour connaître la force extrême des passions, il faut les étudier dans la conduite des puissants de la terre.

SÉNÈQUE.

— C'est parce que la passion est l'antipode de la logique, qu'elle est la source des révolutions.

— Il y a plus de bonheur à vaincre les grandes passions qu'à les satisfaire, car elles sont insatiables et ne s'arrêtent, comme la passion du jeu, que devant la ruine, la misère et la mort.

— Pour que les passions restent bonnes il faut qu'on en soit le maître, car elles deviennent mauvaises et dangereuses aussitôt qu'on se laisse dominer par elles.

— Un lien secret et mystérieux unit entre eux tous les hommes : puissants et infimes, savants et ignorants, riches et pauvres, c'est le lien des passions humaines, c'est leur solidarité malheureusement trop réelle.

— Toute personne qui écrit sous l'empire de la passion a une écriture torturée comme cette passion, la plume brûle le papier et se précipite comme un torrent, entraînant ses vases et ses cailloux, ravinant tout dans sa course effrénée !

— Une passion qui languit est une souffrance sans fin et sans compensation. Alexandre nous a appris par son nœud gordien qu'il faut trancher les liens qu'on ne peut dénouer, mais c'est là de la force brutale, non du droit !

— Les passions les plus vivaces, les plus viriles et les plus menaçantes sont la haine, la vengeance, l'ambition, le fanatisme, l'avarice.

— Les passions agissent par dilatation ou par concentration : elles exaltent ou étouffent ; l'amour épanouit, la haine con-

centre, la colère exalte, comprime et resserre ! la joie est expansive, la tristesse amène l'oppression et la souffrance.

— Certaines passions ont tant de sincérité et d'ardeur qu'elles se déploient dans toute leur force et leur indépendance ; elles ne conçoivent le bonheur que dans un échange aussi prodigue qu'aveugle des deux côtés, se font absoudre de tous et surtout des âmes les plus calmes et les plus affectueuses.

— Comme les maladies, les passions sont faibles à leur naissance et alors seulement il est facile de les combattre ; mais si on les irrite, si on les laisse se fortifier, elles deviennent invincibles et inguérissables.

— La passion trouve son bonheur en elle-même ; elle a pu dire quelquefois avec vérité : j'étais bien malheureuse, mais cependant je regrette ce malheur !

— Les grandes passions subjuguent et entraînent, mais ardentes comme l'incendie, comme lui elles ne laissent rien derrière elles !

— Les natures extrêmes ne font rien à demi, elles travaillent avec fureur et se reposent avec paresse, c'est que le repos est mesuré au travail, c'est qu'un excès en prépare et en commande un autre.

— Les formes des passions varient dans chaque individu ; leurs lois sont aussi précises et aussi tranchées que celles de la construction humaine ; elles sont le mode d'action, le jeu animé de la vie morale, comme les organes et les sens sont le mode d'action de la vie physique.

— Les passions, ces flammes ardentes de la vie, cœur emporté de bacchantes échevelées, furieuses, haletantes, cœur où se font remarquer la luxure au teint brûlé, la jalousie aux yeux ardents, le jeu au regard fébrile, l'ivresse trébuchante, l'orgueil défiant le Ciel, l'envie prête à incendier la terre, l'avarice et la prodigalité se tournant le dos pour courir à la poursuite des richesses !

— Malheureux est celui qui ne peut perdre la tête par passion ou par enthousiasme, c'est un corps sans âme et sans cœur.

— Dans la jeunesse, on goûte fort les voyages à travers la fantaisie et le caprice et on traite les passions comme des hô-

telleries où on s'arrête jusqu'à ce qu'on s'y ennuie.

— Les passions ne sont que l'exagération des facultés aimantes de l'âme, elles impriment donc à l'âme qu'elles tourmentent l'habitude passionnée d'aimer.

— La femme inspiratrice, d'une grande passion, la subit bientôt elle-même, car rien n'est plus puissant, plus contagieux que la passion !

— Les corps les plus faibles recèlent presque toujours les cœurs les plus passionnés, les âmes les plus ardentes et les plus inquiètes : tout est mobilité et caprice dans ces natures délicates et frêles, car elles obéissent à toutes les indispositions, à toutes les faiblesses de la vie et même à toutes les variations du temps.

— La violence des passions amène toujours la violence dans la douleur, c'est donc en calmant la passion qu'on adoucira ou qu'on supprimera la douleur.

— Les grandes passions ont pour résultat de ranimer un instant, de galvaniser en quelque sorte les constitutions les plus usées par la maladie ou par l'âge : c'est un ressort inconnu et mystérieux qui réchauffe l'âme et le cœur, donne du ton et de l'énergie au corps et rajeunit l'homme tout entier, intelligence, esprit, volonté, matière ! Dans d'autres natures physiquement énergiques et nerveuses, la vieillesse paraît jeune tant elle porte prestement et légèrement ses années !

— Il faut être susceptible de passions et se placer à leur température et à leur diapason pour avoir action sur les âmes tendres et passionnées.

— Les passions sont les mêmes partout, mais leur expression, leurs formules, leur langage différent selon les mœurs, les habitudes et les préjugés populaires.

— C'est bien sûrement un malheur pour un homme que d'entrer dans la vie avec une position trop brillante : la beauté des premières années désenchante tout le reste de la vie à laquelle on n'a plus rien à demander, puisqu'on débute par les plus grandes jouissances ! puis dans la jeunesse on s'épuise vite et c'est un grand danger d'essayer trop tôt des passions.

— Une passion pure et sincère fait trou-

ver un bonheur complet dans la société de l'objet aimé, elle ne comprend rien au de là.

— Les passions ne savent que renverser et détruire : la modération et la justice seules édifient et conservent.

— Nos passions et nos sens doivent être nos esclaves et non nos maîtres.

— C'est en résistant à nos passions et non en leur obéissant que nous acquérons la véritable quiétude de l'âme et la santé de l'esprit et du corps.

— Le respect et la timidité accompagnent toujours les grandes et profondes passions.

— Les hommes qui ont les vertus de leurs passions deviennent irrésistibles.

— La passion dissimulée se trahit toujours par certains côtés : ainsi le mouvement convulsif et saccadé du pied, contredit souvent le calme du reste du corps et l'expression de la physionomie et de la parole.

— Les âmes éteintes et usées n'ayant plus la force de nourrir les passions, sont réduites à vivre de niaiseries, de fantaisies et de futilités incroyables !

— Ceux qui disent qu'une passion absorbe, se trompent, elle en prépare ou en appelle une autre ; un homme épris est tout prêt à s'éprendre en double, par nature, par habitude, par distraction, par vanité et même par vengeance.

— Une âme aimante et droite peut être entraînée un instant par de mauvaises passions, mais elle les renie bien vite et se purifie complètement de leur contact.

PATELIN, — est un mot inventé par Pierre Blanchet, auteur de la *Farce de Patelin*, imitée depuis par Bruéys et Palaprat, dans leur excellente comédie de l'*Avocat Patelin* : le mot est resté le synonyme de doucereux, comme Tartufe est devenu le synonyme de fourbe, d'hypocrite, de cafard.

PATERNITÉ. — Celui-là seul est père qui peut être publiquement appelé père et se charger de son enfant. Dans le cas contraire, on peut avoir fait des enfants, mais on n'en a réellement pas car on manque à tous ses devoirs de père.

Tes père et mère honoreras. — Dieu qui a commandé le respect et l'amour pour les père et mère, n'a rien dit de l'amour dû aux enfants; c'est que le commandement n'était pas nécessaire et qu'il était en surabondance dans le cœur même des grands parents!

— Il suffit d'être bon père ou bonne mère pour trouver le temps d'en remplir les devoirs: Caton et l'empereur Auguste furent les instituteurs de leurs enfants.

— L'homme doit rester homme, c'est-à-dire stoïque et fort; le père doit aimer son fils avec gravité, le fils aimer son père avec respect et déférence.

— Un père ne doit pas être trop sévère avec son fils, ni exiger qu'il ait plus de raison que son âge ne lui en dispense.

— Un père ne devrait jamais se permettre de dire une parole inconvenante, encore moins immorale, ou même seulement légère devant ses enfants, quelques jeunes qu'ils soient! et précisément à cause de cette jeunesse. L'on ne sait jamais assez combien de pareils sentiments ou de telles expressions font de profondes impressions à un âge où il n'y a pas d'opinion, où toutes les idées sont si peu arrêtées; les enfants sont généralement doués d'un grand instinct de perspicacité, et ils s'étonneraient d'entendre battre en brèche, par leurs parents eux-mêmes, les règles précises de morale qu'ils leur ont données; à laquelle croire de ces deux paroles dont l'une entraîne un air sérieux qui a toujours quelque chose de repoussant, ou l'autre qui marche accompagnée d'un sourire de plaisir? si l'enfant est judicieux et accoutumé à la réflexion, il tirera de ces observations cette conclusion assez logique du reste: qu'enfant il doit suivre la règle qui lui a été donnée, mais que devenu homme, il pourra briser avec elle à l'exemple de ses parents!

— Au fond des reproches et même de la colère du père ou de la mère, on découvre de la tendresse et même une affection passionnée, plus que cela, la douleur cuisante de gronder les séduisants chérubins qui font leur joie et leurs délices!

— Certaines choses, les choses de cœur et de sentiment, sont difficiles à traiter

entre un père et un fils; elles sont plus faciles entre une mère et sa fille, car elles sont deux cœurs en un seul!

— Le père protège toujours sa fille comme si elle était une enfant; il ne la voit pas vieillir et joue avec elle comme si elle était toujours jeune.

PATENTES. — La loi sur les patentes peut beaucoup pour encourager et étendre le travail des femmes: demi-droit de patente pour les industries de filles, femmes ou veuves n'ayant pas de commis; cela aurait cet avantage d'ouvrir aux filles et aux femmes pauvres le petit commerce, les petites industries et tous les arts s'appliquant à la toilette.

PATIENCE. — Shakespeare peignit la patience souriant à la douleur auprès d'une tombe, il eut dû entr'ouvrir le Ciel pour y faire apparaître l'espérance.

— La patience est une vertu qui ne marche jamais seule, et qui, au contraire, en suppose beaucoup d'autres.

— La patience est la force des faibles et des souffrants.

— La patience a deux mérites, c'est de rendre le mal plus supportable et de donner l'espérance d'un avenir meilleur.

— Au contraire de la patience, l'impatience amène une exaltation fébrile de nos facultés; elle crée un redoublement d'action et d'irritation, c'est un des défauts qui usent le plus rapidement la vie, parce qu'il va toujours croissant et se multiplie incessamment par lui-même.

PATOIS. — L'homme est toujours exclusif: le paysan défend son patois et il a raison, puisque le patois qu'il sait, remplace pour lui la langue qu'il ne sait pas; mais cela ne veut pas dire que le patois vaille la langue; le pauvre se sert de ce qu'il a, en attendant l'instruction, l'aisance et la fortune.

— Quand j'ai une bêtise à dire, je la dis en patois, langue naïve qui convient à la chose; je sauve ainsi l'honneur du français, langue trop pure, trop délicate, trop digne pour des sujets vulgaires ou risqués.

PATRIARCHES. — Les traditions de la société pastorale auront toujours une poésie, une simplicité, une fraîcheur séduisantes pour nos vieilles sociétés civilisées : quoi de plus beau, en effet, que cette candide ignorance des patriarches, que leurs mœurs si pures, que leurs profondes croyances, que la modestie de leur bonheur et la naïveté de leurs sentiments.

PATRIE. — Puisque nous sommes les fils de la même mère et les enfants de la même terre, nous sommes forcément et logiquement les défenseurs de la même patrie et les protecteurs de toutes ses misères.

— C'est continûment et en secret qu'on doit se dévouer à sa patrie, comme on donnerait à deux mains et avec effusion d'abondants secours à des parents, à des amis, à des compatriotes pauvres ou ruinés.

— L'amour du sol natal est une extension de l'amour de la famille, c'est le même sentiment sorti d'un cœur passionné.

— L'amour de la patrie, *dulcis amor patriæ*, est un sentiment naturel, aussi doux que durable et moralisant. C'est ce qui retient la famille au foyer domestique, l'attache au sol et à son lieu de naissance et inspire au plus timide le dévouement et le courage qui en font un héros lorsque la patrie est menacée.

— Semons l'amour de la patrie, l'esprit de sacrifice surtout, il en naîtra une nation puissante par sa cohésion intime et absolue et son unité doublement compacte dans ses sentiments et ses affections les plus vivaces.

— L'homme s'attache insensiblement à sa patrie, au coin de terre qu'il habite, au petit espace qu'il occupe, au coin du feu qui l'a réchauffé, à tous ses vieux voisins, amis et compatriotes qui le traitent en frère bien-aimé !

— Homère chante l'affection d'Ulysse pour Ithaque, c'est l'amour de la patrie, deuxième sentiment de l'enfant qui a commencé par aimer sa mère ! l'amour de la patrie semble se soucier peu de la richesse du sol et de la beauté des sites, comme la mère qui aime son enfant, quoi qu'il soit laid et disgracieux en tout ! l'arabe aime son désert de sables brûlants, de misères

extrêmes, de dangers multiples et toujours renaissants, plus que le napolitain ses riantes et fécondes contrées et sa magnifique baie reflétant si magnifiquement les feux du Vésuve.

— La patrie paraît être le moule dans lequel l'homme a été coulé et dont il réfléchit toutes les formes et toutes les empreintes ; Ossian est le produit de ses montagnes sauvages ; Virgile est né dans le pays le plus riant du monde, Mantoue ; Homère est l'écho et l'image de la vieille Grèce, berceau du monde de l'intelligence, de la philosophie, de la poésie et des beaux-arts.

— Le patriotisme chez les Suisses a plus de mérite que chez les autres peuples ayant une unité nationale, car il y a des Suisses allemands, des Suisses français, des Suisses italiens, aimant une patrie qui n'a pas le bonheur de pouvoir constituer une nation *du même sang et des mêmes instincts*. L'Italie, au contraire, la France, l'Allemagne constituent une même nation, parlent une même langue, honorent les mêmes aïeux, se glorifient de la même histoire, vivent enfin de la même vie et des mêmes souvenirs.

— Que de gens dont le patriotisme se borne à mépriser ou à exécrer toutes les autres nations ; le bon sens devrait leur apprendre à préférer la rivalité et l'émulation dans le bien et à ne voir même qu'une seule nation dans l'humanité entière.

— La patrie est une terre aimée, mais la terre paternelle est deux fois, dix fois la patrie !

— La patrie n'est pas seulement sur la terre nationale, elle est encore sur ces flottes et ces navires traversant les Océans ! Un navire devient la patrie dont il porte le drapeau.

— La patrie, c'est notre berceau et notre vie, c'est notre première mère, c'est le sol qui nous a nourris et qu'a foulé notre joyeuse enfance, notre adolescence ardente, notre jeunesse passionnée ; elle est remplie de souvenirs et de charmes, entourée de senteurs et de parfums qui la révèlent aux sens, d'émotions qui vont droit au cœur.

— Ce n'est pas le sol ou le site qui nous attachent à la patrie, c'est le charme des souvenirs de l'enfance, des affections pré-

sentes ou anciennes, des rêves d'or qu'elles ont inspirées.

Ce ne sont pas les lieux, c'est son cœur qu'on habite. MILTON.

— Tout est amour dans le sol natal : la rivière coule plus doucement, les prés sont plus émaillés de fleurs, les arbres donnent une ombre plus fraîche ! c'est là qu'on trouve tout bien et tout beau, qu'on boit la solitude avec ivresse, car il n'y a pas de solitude là où il y a des souvenirs !

— Après une longue absence et avec l'amour du pays, les souvenirs réels de la patrie s'effacent derrière une création et des souvenirs de fantaisie ; plus on a pensé à la patrie, plus on l'a embellie en ajoutant toujours à la vérité, car tous ces souvenirs sont les poésies de notre vie.

— Le patriotisme italien a toujours personnifié dans le nom d'une amante chérie, l'amour dont il brûle pour la belle Italie, ainsi *la Fornarina de Raphaël, la Béatrix du Dante, la Laure de Pétrarque...*, ne sont que des personnifications poétiques de la patrie et pour cela vivront autant que le monde !

— Il faut être en garde contre cette fâcheuse idée de l'expatriation produite par l'insuccès ou la détresse : à l'étranger, il n'y a guère que de mauvaises chances à côté de grands risques, et l'existence la plus humble dans sa patrie est préférable à tout projet d'émigration, car le pays adopte et protège ses enfants malheureux ! pour aimer sa patrie, il faut l'avoir quittée et avoir goûté du pain étranger ! Chateaubriand a dit : « Heureux celui qui n'a pas vu la fumée du feu de l'étranger et qui ne s'est assis qu'au foyer de ses pères ! »

PATRIMOINE. — C'est un rude moment à passer que celui où, par un trait de plume, appelé signature, on se dépouille forcément de tout ce qui tient au cœur, des biens de famille, de la maison où on a grandi ! et de tout ce bien-être et ces bonheurs qui avaient fait la jeunesse toujours insouciant et heureuse.

PAUPÉRISME. — La plaie des nations abaissées et ruinées, c'est le paupérisme mendiant, on devrait dire exigeant ; c'est un peuple nombreux et à part, c'est une armée toujours grossissante et qui recueille

les brigands et les assassins malades, blessés ou vieillissés : en Andalousie, la taxe des pauvres est perçue par eux-mêmes et se paie au double et au triple de l'impôt !

— Le paupérisme est souvent aussi une conséquence des grandes industries groupées ! ces industries entassent d'abord les ouvriers puis dans les moments de crise commerciale ou de suspension de travail, amenée par la ruine causée par une concurrence aveugle et acharnée, les malheureux ouvriers sont renvoyés et paient ainsi de leur misère et de leurs souffrances les exagérations, les fautes ou les crimes des grands industriels.

— PAUVRETÉ. — Le pauvre honnête est le membre le plus intéressant, le plus méritant de la société humaine, puisque sa probité a su résister à l'épreuve et aux tortures de la misère.

— Des vêtements vieux et rapiécés, mais propres, s'ils annoncent la pauvreté indiquent aussi l'économie, l'ordre et le respect de soi-même, dès lors de bons sentiments dignes d'un meilleur sort ! c'est le cas de les secourir avec intelligence, discernement et continuité.

— La pauvreté est une véritable lèpre, une maladie qui tue le cœur, tandis que l'aisance l'encourage et le fortifie.

— La pauvreté est la mère de toutes les hontes et de toutes les humiliations, car il est très-rare qu'elle soit supportée avec le courage qui la grandit à la hauteur d'une vertu et lui donne la résolution de se relever par le travail, des humiliations qu'elle a subies !

— La pauvreté qui n'est pas noblement supportée, dégrade et abaisse l'âme et le caractère, alors que dignement acceptée et couronnée par le travail elle se trouverait entourée des ardentes sympathies de tous.

— L'idée chrétienne qu'on achète un bonheur immortel par des souffrances mortelles est un remède divin appliqué à nos misères ; celui qui vit de privations est heureux de penser que ceux qui manquent de tout sur la terre ne manqueront de rien dans le Ciel ! cette divine maxime donne aux pauvres le pain de l'espérance qui est déjà une consolation.

— Le pauvre peut dire à son bienfaiteur : mon dénûment a provoqué votre bienfaisance et assis ma reconnaissance, c'est ainsi que se créent les vertus sous le doigt du Souverain Maître!

— Le pauvre porte une affection vive et intime à celui qui a partagé sa pauvreté.

— Les nations pauvres sont gourmandes, elles ont tant souffert de la misère! Les nations riches sont ambitieuses, l'homme n'a-t-il pas toujours l'instinct de la vanité et de l'ambition.

— Quoi de plus ridicule que de cacher sa pauvreté comme on cacherait un vice, que de vouloir couvrir ses misères du manteau de l'aisance et de faire ainsi un mensonge de toute sa vie; et cela parce qu'on croit que la pauvreté est une honte : erreur monstrueuse! car il n'y a de honte que dans la pauvreté mal supportée ou produite par le vice; le pauvre peut être aussi honorable que le riche et plus méritant que lui, s'il sait se résigner à sa position, se décider à l'améliorer par le travail, se rendre meilleur par les épreuves de l'infortune elle-même et ne pas s'abaisser jusqu'à la malveillance et l'envie!

— Les peuples pauvres ont dans leur généralité, tous les vices possibles et manquent de toutes les qualités; ils sont paresseux, mendiants et voleurs, ils n'ont ni éducation, ni ordre ni jugement; la misère les pousse au mal et leur souffle une haine violente contre ceux qui possèdent.

— Autrefois tout le monde paraissait pauvre et cependant tout le monde était aisé : la modestie se rapetissait, aujourd'hui c'est le contraire, la vanité se grandit, le luxe est partout, et la gêne, la misère, les privations les plus grandes sont derrière les rideaux frangés de l'aisance, qui ne sont que le masque de la richesse, mais ce luxe ne trompe personne!

— Rien de plus injuste, car rien ne la justifie, que cette haine sourde que sème dans le cœur du pauvre la vue de la richesse; l'inégalité des conditions étant malheureusement dans la nature des choses humaines, et la richesse paraissant être la récompense de l'intelligence unie au travail, à l'activité et à l'ordre.

— Lorsqu'on n'a pas le droit d'être fier

et orgueilleux, il faut se faire humble et modeste, pour échapper à la fausse honte d'être humilié.

— La pauvreté se révélant dans la santé et le vêtement des enfants est la plus navrante; car ces petits êtres en sont innocents et en souffrent d'autant plus qu'ils sont plus jeunes et plus faibles, qu'ils ne peuvent même se plaindre n'ayant pas conscience de leurs privations!

— La pauvreté est si mauvaise conseillère qu'il faut lui pardonner bien des choses et la secourir *malgré* ses vices ou ses défauts, car ils sont le produit d'une position forcée et douloureuse!

— On est mal impressionné par ces pauvres insistants et hardis qu'on appelle honteux, bien à tort, car on devrait les appeler effrontés et audacieux.

— Si pauvre qu'on soit, on a toujours quelque chose à donner, ne fut-ce qu'une bonne parole, un bon conseil, une recommandation, un aide, un sourire bienveillant.

— Le pauvre a une merveilleuse facilité à oublier sa misère; ne vivant que du présent il s'exalte follement dans l'abondance quand elle lui arrive; de son côté le riche a parfois le tort de discuter et de peser le bonheur.

— Le pauvre ne doit jamais se plaindre de Dieu devant son bienfaiteur, car la présence d'un bienfaiteur témoigne déjà du secours obtenu et de l'intervention divine.

— Dans les sociétés antiques le pauvre n'était rien, il ne comptait pas, il n'avait pas le rang d'homme, il était esclave! le christianisme a fait tout le contraire, il l'a relevé, exalté, recommandé et protégé, et un nombre infini d'institutions de bienfaisance viennent, dans toutes les villes et à Paris surtout, au secours de toutes les misères sérieuses et méritantes.

— Quand le pauvre meurt de misère, l'existence du riche est bien compromise et bien menacée; une société où pareilles choses sont possibles est sur le bord d'un abîme, *Caveant consules!* Que l'autorité s'éveille pour soulager les vraies misères, que la bienfaisance accoure pour y ajouter son intarissable appui.

— Il est une pauvreté discrète qui excite bien plus l'envie que la pitié, pauvreté

charmante de deux cœurs bien épris qui se suffisent l'un à l'autre, travaillent silencieusement et ne donnent trêve à leurs occupations actives que pour s'encourager par un baiser

PAUVRETÉ D'ESPRIT (la), — dans le véritable sens que lui donnait Jésus-Christ, est la modestie de l'intelligence et non l'imbécillité : bienheureux les pauvres d'esprit ne signifie donc pas bienheureux les imbéciles, mais bienheureuses les intelligences simples, modestes et morales.

PAYS. — Certains pays, dans les mêmes conditions de fertilité, se trouvent cependant dans des conditions différentes de richesse : on s'étonne, on examine et on trouve que le pays riche ne l'est que par ce qu'il est doté d'un chemin de fer, d'une route, d'un canal, tandis que le pays pauvre n'a rien de tout cela ! une bonne voie de transport par terre, encore mieux par eau, augmentera donc infailliblement et rapidement la richesse d'une contrée.

— Certains petits pays indépendants par position, par tradition ou par leurs traités de voisinage, comme la Suisse, la Hollande, la Belgique, le Danemark, la Serbie, la Roumanie, la Grèce, le Luxembourg... sont tenus à une prudence inoffensive et bienveillante : leur faiblesse doit être protégée par la plus grande circonspection, autrement les dangers seraient nombreux, car ils s'exposeraient aux vengeances des grandes nationalités toujours disposées à la conquête... C'est l'éternelle histoire du loup et de l'agneau !

— Chaque pays a ses goûts et ses spécialités : Paris a tout, et le meilleur toujours ! c'est le grand centralisateur, mais sa spécialité personnelle ce sont les œuvres de l'esprit, tous les beaux arts et tous les luxes ; la Normandie a ses pommes et leur jus, le cidre, l'Angleterre a ses chevaux, ses bestiaux, ses chiens, le fer, la quincaillerie, les combats d'hommes et d'animaux, ses *roast-beefsmonstres*, sa bière et ses boissons alcoolisées. L'Italie, le macaroni et le chant. L'Espagne, les combats de taureaux, *la olla podrida*, *le puchero* (ragoûts de toutes viandes et tous légumes), enfin ses révo-

lutions mensuelles qui sont ses plaies les plus dangereuses. L'Allemagne a sa choucroute, sa bière, ses pipes et ses symphonies en *de profundis* !

— Celui qui quitte son pays n'a pas conscience de ce qu'il perd ; il poursuit un projet, une idée avec l'entraînement que donne l'espoir de la nouveauté et du succès, mais plus tard et dans l'âge mûr, le souvenir du sol natal se ravive en lui, le désir de le revoir le saisit et c'est un si vif bonheur que de rentrer dans les voies de son enfance qu'il n'hésite plus, il accourt... bien souvent pour se briser contre une cruelle déception !

— Le lieu où on est né à un charme mystérieux et mystique qu'on ne saurait bien définir : chaque recoin, chaque arbre a son parfum, c'est le paradis terrestre du cœur ; en le quittant, il semble qu'on dise adieu aux joies et aux bonheurs de la vie : Jocelyn, en quittant la maison paternelle, le jardin, théâtre des jeux de son enfance, disait, sous la dictée poétique de Lamartine en tenant embrassé l'arbre qui l'avait si longtemps abrité et sous lequel il avait si souvent étudié et rêvé :

Et je croyais sentir, tant notre âme a de force,
Un cœur ami du mien palpiter sous l'écorce.

PAYSAN. — Nom vrai, homme du pays, car le paysan c'est la nation, puisque c'est l'immense majorité de la population ; c'est le travail le plus utile, et néanmoins c'est l'existence la plus misérable, la plus monotone, la plus isolée, la moins glorieuse, la plus déprisée ! le paysan forme plus des trois quarts de la nation laborieuse, de l'armée, des contribuables, des électeurs, il nourrit la nation entière, il pourrait être le maître, car il est souverain par le nombre, souverain par le travail, souverain par la force brutale ; il pourrait commander, il obéit ! il pourrait dominer, il est esclave ! honneur donc à la force qui s'use dans le travail, à la puissance qui se fait abnégation, à la misère et à la souffrance qui se résignent au lieu d'entrer en grève, en révolte ou en révolution.

— Les paysans romains s'appelaient *Villici*, *Campani*, *Rustici*... des lieux enfin qu'ils habitaient.

— En France, au commencement de la troisième race, les paysans étaient serfs, ils portaient encore un anneau de fer rivé et soudé. C'est l'Église qui, pour se créer un appui, donna l'exemple, non de l'affranchissement mais de la modération dans les droits du seigneur. Grégoire le Grand accorda aux serfs la permission de se marier *en payant un droit* ! ce qui supprima le droit infâme de prélibation accordant au seigneur la première nuit des nouvelles mariées, leurs vassales.

— La première classe de paysans étaient les serfs et esclaves, attachés au sol comme le bétail. C'étaient des populations conquises ou des prisonniers de guerre. On avait droit de vie et de mort sur eux, leurs enfants étaient la propriété du maître.

La deuxième classe se composait des vilains, ils payaient une redevance et pouvaient se racheter.

La troisième classe étaient les oblats, *oblats* s'offrant, volontairement à l'Église pour racheter leurs péchés et expier leurs fautes ; les oblats s'appelaient aussi pauvres.

La quatrième étaient les censuelles, payant un cens, c'est-à-dire une redevance annuelle sur leurs immeubles.

— Le vrai, le bon paysan est l'homme de sa terre affectionnée, il lui donne tout son temps, sa santé, sa vie, son avenir : on ne saurait l'en arracher ; cette maison qui a vu naître les enfants, cette terre qui les a nourris passe à chacun d'eux et se transmettra également de génération en génération à la descendance entière.

— Les populations rurales étaient autrefois très-croyantes ; dans leur isolement, leur faiblesse et souvent leur misère, elles se réfugiaient dans le sentiment religieux ; leur confiance en Dieu était absolue, aussi étaient-elles résignées, bienveillantes et bien plus moralisées qu'elles ne le sont aujourd'hui.

— Le paysan est esclave sur son petit bien, faisant du blé et du vin avec le secours de ses bœufs, vivant sous le soleil et l'œil de Dieu, heureux dans l'abondance, patient dans la misère, résigné et reconnaissant toujours !

— Une opiniâtreté ardente et d'airain dans le travail fait la force et la vertu du paysan, son excessive économie en tout fait le reste et le défend contre la misère ! le proverbe lorrain le qualifie ainsi : Lorrain vilain, traître à Dieu et à son prochain, rogneur de pièces de six liards, prête-moi du lard ? ça s'use ; alors prête-moi ta femme ? prends-là !

— Quand un paysan normand, auvergnat, gascon, provençal ou lorrain donne quelque chose à son maire, à son curé, à son médecin, à son propriétaire... c'est avec la pensée d'y gagner dix fois plus.

— Le paysan qui a presque toujours commencé par la pauvreté et qui ne doit son aisance, puis sa richesse qu'au travail opiniâtre, qu'aux privations de toutes sortes, qu'à l'économie la plus rigoureuse, retient, dans l'opulence, ses mêmes habitudes et ses mêmes idées, faisant de l'avarice là où il ne voit que l'économie qui l'a si heureusement enrichi.

— Chaque pays produit ses hommes fins, rusés, à expédients variés ; ceux qui ont des rapports avec eux, les envoient constamment au diable, mais le diable les leur renvoie avec une expérience de plus, et une formule nouvelle de séduction et de tromperie. La classe du peuple qui fournit le plus d'hommes à intentions trompeuses, c'est la classe des paysans ; les provinces qui produisent le plus d'hommes rusés, adroits et dangereux sont la Normandie, l'Auvergne, le Périgord, la Marche, etc.

— Les paysans ont une finesse native, qui ne leur fait jamais défaut : ils se font grossiers pour paraître francs, ils parlent haut pour inspirer confiance et mêlent à cela des éclairs de bonhomie qui refléteraient la vertu si l'astuce n'était pas évidente et flagrante !

— Chez lui, le paysan est apathique, endormi, lourd et insouciant ; il sommeille. Vous ne le reconnaissez plus au marché ! d'abord pour y arriver il a dû passer devant un cabaret, et il n'a pu résister à la tentation ; il y a bu, cela l'a réveillé et animé ! une fois sur le marché, vendeur ou acheteur, comme il a depuis plusieurs jours concentré ses idées sur le point important, et a tout prévu et préparé, ruses et trom

peries pour réussir, il est rare qu'il n'atteigne pas son but; ses amis et ses compères l'entourent, c'est l'armée de réserve, les rôles sont bien appris et bien joués; tout ce qu'il vend est parfait! tout ce qu'il veut acheter est mauvais et sans valeur, il s'anime, s'échauffe, roule ses gros yeux, gesticule, crie, bavarde avec une adresse, une faconde, un tact imprévu; il ne se laisse détourner par rien et reste tenacement dans son rôle, éloge ou blâme suivant son intérêt!

— L'infériorité du paysan vient de ce qu'il manque d'instruction; sa vie étant entièrement absorbée par un travail excessif, nulle pensée intelligente ne peut germer entre sa misère et son travail, ses distractions ne peuvent donc être que des excès de cabaret, autre cause d'énervement. L'ouvrier des villes a des conseils et des secours, le paysan n'a rien, pas même l'hôpital; il s'éteint discrètement chez lui, isolé, épuisé et sans bruit!

— La terre est l'ambition et la passion du paysan: il l'aime malgré son ingratitude pour ses soins; il aime l'argent non pas toujours pour ses satisfactions personnelles, mais pour la terre qu'il lui sert à acheter; la terre est cependant son instrument de torture et de travail incessant, surtout lorsqu'il en a trop! et il n'en a jamais assez! car il convoite toujours quelques parcelles! et il s'use et se ruine dans cette folle ambition de toujours acheter de la terre, qui, même, bien cultivée, ne produit pas 3 pour cent, tandis qu'il la paie 8 et même 10 pour cent avec les frais!

— Le paysan laborieux accapare la terre et en chasse, à prix d'or, les grands propriétaires; les industriels enrichis, les financiers achètent les châteaux célèbres et illustrés par la noblesse; les vieilles grandeurs s'en vont et vendent leurs opulentes demeures, toute la richesse passe donc heureusement au travail persistant et opiniâtre; l'oisiveté disparaît avec les oisifs; l'activité est l'échelle de Jacob, elle conduit à l'opulence, ce Paradis du monde moderne!

— Le paysan n'aime pas la campagne, mais il vise à la terre qui ne lui donne son blé et son vin qu'à force de travail, à l'ar-

bre qui lui fait attendre ses fruits ou son bois, au porc, au mouton, au bœuf qui lui vendent si chèrement leur graisse et leur viande.

— L'éducation du paysan doit tendre au développement de la force physique, car c'est sa ressource, son instrument et sa vie.

— Quand le paysan sait lire, il se croit savant et se fait l'avocat du village; s'il sait écrire, il devient orgueilleux; quand il sait compter, il se croit une science infaillible, ce qui le pousse, suivant son caractère, à l'avarice ou à l'escroquerie.

— Les paysans se marient trop jeunes, car chez eux la force de la constitution est en retard sur l'âge: de là des enfants étiolés, les premiers nés surtout; cette erreur a pris sa racine dans les villes où le bien-être et l'abondance étant plus grands, la constitution humaine est plus tôt formée. La loi générale sur le mariage a donc puisé ses exemples dans les villes, mais comme les campagnes progressent en bien-être, on pourrait peut-être dans un temps donné la trouver doublement justifiée, et dans la vérité, c'est une question trop sérieuse pour ne pas être examinée et étudiée à fond.

— L'ouvrier, le paysan véritable, prennent, avec l'habit du dimanche, le besoin de la distraction; ils se promènent, dansent, chantent, boivent avec une heureuse insouciance, et le lendemain venu ils reprennent avec leur blouse la douce habitude du travail; ils ont compris par instinct non par raison que le bonheur consiste à aimer la vie que notre position nous fait.

— Le paysan est comme le sauvage, il connaît l'heure à la hauteur du soleil ou à la longueur de son ombre, ou encore à la position de l'astre du jour vis-à-vis la porte de sa grange ou de sa maison: il a partout un cadran solaire invariable et précis, il lui suffira de la possession pendant un jour d'une montre bien réglée pour se créer sur chacun de ses champs dix ou vingt cadrans solaires.

— Le paysan ressemble à son sillon, il disparaît comme lui, et comme lui est remplacé par un autre: un peu de terre les recouvre tous deux.

— Le paysan est facilement heureux : une bouteille de vin le dimanche lui donnera le bonheur pour tout le jour et lui fera oublier que la semaine de travail recommence le lendemain, car heureusement pour lui, le travail est une habitude et non une peine.

— Le paysan ignore toujours son âge et celui de ses enfants ; il vit au jour le jour et s'habitue à n'obéir qu'à la loi du travail, commandé, pour lui, il est vrai, par les variations du temps et des saisons, c'est-à-dire par l'imprévu ; il y a plus, il ne sait pas toujours son nom, dans les contrées surtout où les sobriquets sont d'un usage général ; c'est un fait que j'ai remarqué fréquemment dans la commune que j'habite et dont j'ai été le maire pendant près de vingt ans.

— Le chant du paysan est toujours triste et mystérieux, c'est le chant de la souffrance, c'est le cri du travail fatigué, c'est l'aspiration au repos, qui est rare, à l'abondance et à la bonne chère qui sont plus rares encore !

— Dans la communauté de vie entre le paysan et son bétail, le paysan prend la figure de la bête, ses mouvements et son pas et, par réciprocité, la bête prend les habitudes du paysan, ainsi les bergers sont doux, inoffensifs et ont le regard atone ; c'est par flatterie que les poètes les font rêveurs et contemplatifs ; les laboureurs sont lourds et indolents comme leurs bœufs les conducteurs de chevaux plus ou moins alertes et vifs, suivant l'allure de leur équipage.

— Le paysan mange beaucoup parce que par le travail il consomme beaucoup, et aussi parce qu'il vit surtout de pommes de terre, de légumes, rarement de viande et qu'il boit trois fois plus d'eau que de vin. Il a le goût des aliments très-assaisonnés. Il est comme le sauvage, il entend et comprend à de grandes distances. Il est très-défiant parce qu'il se sent ignorant et désarmé et qu'il est souvent trompeur et trompé.

— En Irlande les paysans sont plus mal logés encore qu'en France ; ils sont entassés pêle-mêle dans des espaces étroits et sans air, en compagnie de leur chien, de

leur chat et souvent de leurs bestiaux de travail.

PEAU. — Siège et organe d'une perspiration continue que la malpropreté interrompt, que le froid supprime au grand danger du corps et de la santé.

PÊCHE, PÊCHEURS. — J'avoue que je suis tout à fait de l'avis de ceux qui disent que l'amour de la pêche est la passion des imbéciles, car on a de la peine à comprendre qu'un homme intelligent, un homme qui pense, passe, assis au bord de l'eau, de longues heures dans l'attente et le silence pour saisir une proie qui lui échappe le plus souvent. Il est vrai que ce ne sont que des pêcheurs en eau douce ; les pêcheurs de la mer, les pauvres et audacieux moissonneurs des immenses Océans ont une autre physionomie, la pêche n'est pas pour eux une récréation, elle est un état, un métier les faisant vivre, eux et leur nombreuse famille au prix des plus fréquents, des plus graves périls, et s'ils échappent si souvent à la mort, ce n'est que parce qu'ils la bravent avec autant de courage que de sang-froid.

— Le pêcheur est dans la main de Dieu, suspendu sur l'abîme et menacé des vagues et du vent. Quelle autre puissance que celle de Dieu pourrait éloigner ce terrible danger. N'oublions pas que les poissons se livrent eux-mêmes à la pêche, qu'on trouve souvent des poissons formidables pêcheurs d'hommes et antropophages acharnés, qu'un coup de queue de baleine engloutit la frêle embarcation qui la poursuit et la harponne, et qu'un homme tombé à la mer n'échappe guère aux nombreux ennemis qui le pourchassent.

— La terre et la mer sont l'élément de travail du laboureur et du pêcheur, ils traquent tous deux leur sillon éternel : l'un dans la terre par la lourde charrue, l'autre dans la mer par la barque légère et bondissante.

— L'origine de la pêche remonte aux temps les plus anciens : plus tard, sous les empereurs romains la pêche d'agrément, stimulée par la gourmandise, devint une fureur ; on ne se contentait pas de frêter

des barques pour aller sonder les mers et leur arracher leurs produits; on construisait des étangs ou des viviers somptueux dans lesquels on nourrissait les poissons les meilleurs et les plus rares.

PÉCHÉS. — Dieu ayant donné sept jours à la semaine, le diable à son tour, dit la légende, donna à chacun d'eux un péché capital: la semaine des péchés fut donc ainsi réglée:

Lundi, l'orgueil;
Mardi, l'avarice;
Mercredi, la luxure;
Jeudi, l'envie;
Vendredi, la gourmandise;
Samedi, la colère;
Dimanche, la paresse.

— On a beau dire, tout ce qui est défendu est *nécessairement* désiré; le péché devient par là une friandise; le commandement brutal est même une incitation à la désobéissance.

— Je déteste moins le péché, qui est l'obéissance aux passions et aux sens, que l'hypocrisie qui est le masque et le mensonge de l'esprit.

PÉCULAT. — Toutes les sociétés civilisées ont eues les mêmes errements, les mêmes vices, les mêmes tendances, ainsi les finances ou deniers publics de tous les grands États ont été ou mal administrés ou gaspillés: on commençait par le désordre, on continuait par l'abus pour arriver aux vols les plus audacieux; chez les Romains cela s'appelait *pécumat*, en terme de jurisprudence criminelle; l'étymologie de *pécumat* est *pécus* (troupeau), parce que dans l'origine la peine prononcée contre le *pécumat* consistait en une amende en bétail. Sous la République de l'ancienne Rome, alors que les mœurs étaient pures et sévères, le *pécumat* était si rare que les codes romains ne contenaient aucune loi répressive contre ce crime: « Lorsqu'il commença à paraître, dit Montesquieu, il fut trouvé si infâme que d'être condamné à restituer ce qu'on avait pris, fut regardé comme une grande peine. Témoin le jugement de L. Scipion. »

— Dans aucun pays du monde le gaspil-

lage des deniers publics n'est pratiqué sur une plus grande échelle qu'en Russie, le moindre petit emploi peut procurer à son titulaire des sommes énormes; le vol est patent, manifeste et presque généralement et ouvertement toléré. C'est que presque tous les fonctionnaires, du plus petit au plus grand, sont dans la même voie.

PÉDAGOGIE. — On a dit avec raison que l'enseignement, autrement dit la pédagogie était un art, ce qui implique des règles sérieuses dans l'ensemble et les détails, des aptitudes spéciales et de l'expérience, en même temps qu'une indépendance absolue pour les mettre en pratique, garanties que ne peuvent offrir ni le père ni la mère, car l'affection est trop faible pour se soumettre à des règles, et la faiblesse est l'écueil de tous les enseignements, de toutes les autorités; puis le père ou la mère peuvent se trouver au-dessous ou au-dessus de l'enseignement, dans ce dernier cas, l'élévation de leur esprit les placera trop haut pour être compris, ils feront de la philosophie et de la morale transcendantes, alors qu'il faut faire de la grammaire, donc à chacun son métier: au père l'autorité paternelle dans ses généralités, au professeur seul l'enseignement.

PÉDANTERIE. — Manière affectée de démontrer sa science et prétention outrée à s'en parer: dans le monde, c'est un ridicule; en éducation et en instruction, c'est un obstacle, et un contre-sens.

— Le propre du pédant est d'imposer plutôt que de communiquer sa science, de faire briller son savoir pour prouver en même temps l'ignorance des autres, tandis que le bon instituteur se fait petit pour se mettre au niveau de celui qu'il veut instruire, se faire mieux comprendre de lui et l'élever insensiblement jusqu'à la science.

— La pédanterie découle de deux défauts: une grande vanité et un esprit illogique, c'est une fausse mesure dont se sert l'esprit dans ses appréciations.

Un pédant est l'arbre de la science, surchargé de branches parasites, et qui, faute d'avoir été greffé sur le jugement et sur le goût, ne produit que des fruits acerbes, graveleux ou insipides.

SANIAL DUBOY.

— Une femme instruite doit rester simple et modeste sous peine de voir tourner son talent en ridicule et de paraître plus que savante, c'est-à-dire pédante !

PEINES ET CHAGRINS. — Toute fortune, tout bonheur a ses ennuis, ses peines, ses chagrins, ses brèches ouvertes ou menaçant de s'ouvrir, car il est bien plus facile de se ruiner que de s'enrichir ; car la somme des malheurs est toujours supérieure à celle des satisfactions.

— Quelle famille n'a sa plaie connue ou cachée, sa honte intime ou publique, sa douleur discrète, un passé à regretter, un présent à supporter, un avenir à craindre ; car nos plus nombreuses chances sont pour le malheur, la douleur, la maladie, les désastres.

— Dans les peines de cœur il faut éviter ce qui en réveille le souvenir, car alors le combat recommence et la douleur reparaît : il faut ici avoir de l'adresse avec soi-même et ne pas jouer avec le feu ; c'est l'oubli qu'il faut rechercher, car la lutte ne ferait que raviver la blessure.

— Il faut avoir le cœur très-sensible pour souffrir autant des peines des autres que des siennes propres, aussi croyons-nous cette disposition fort rare, la vie serait intolérable si nous l'usions ainsi en partie double ou décuple.

— C'est en dissimulant nos peines de cœur, en les supportant avec patience, que nous les userons jusqu'à les voir disparaître.

— Les jeunes gens, avec leur pied léger, leur esprit mobile, leurs espérances d'avenir, glissent sur toutes les peines de la vie alors que les vieillards y succombent et s'y enterrent à toujours.

— Il y a dans le rôle de victime des compensations d'amour-propre, de force, de respect de soi-même qui exaltent la puissance de la volonté et créent l'héroïsme.

— On augmente ses maux en en parlant, et on les adoucit en évitant de s'en occuper et en les éloignant de sa pensée.

— Il faut, à tout prix, éviter le roulis des sensations pénibles, car on aurait peine à sortir de la continuité de ce cercle sans fin.

— Les grandes peines altèrent les vertus et détruisent les talents en brisant tous les ressorts de l'âme et en blessant cruellement le cœur.

— A chacun ses peines et ses joies, car Dieu ne donne pas tout à tous, mais partage tout, aussi également que possible.

PEINE DE MORT. — Il ne faut pas seulement voir dans la punition la société et le criminel, il faut voir aussi la famille du coupable, frappée plus longuement et plus cruellement que lui, et vouée à un opprobre presque toujours non mérité. Voilà le principal et le seul argument contre la peine de mort : la femme et les parents sont humiliés, les enfants innocents flétris à toujours par ce titre cruel et infamant : enfants d'un supplicié, d'un voleur, d'un assassin !

PEINTURE. — Chaque école de peinture a son genre et l'explication de ce genre : Rome et Florence avaient les modèles grecs qu'elles copièrent et imitèrent ; on reconnaît l'école de Venise à la richesse des draperies, des étoffes et des costumes qu'elle tirait d'Orient par son commerce ; privée de modèles, l'école espagnole puisa dans sa nature la force de ton et d'expression qui caractérise la race espagnole ; l'école allemande est austère, froide, chevaleresque ; l'école flamande brille par les détails et le fini de ses petits tableaux : presque tous les sujets sont pris dans la nature naïve, populaire, triviale, burlesque et grossière même !

— La peinture commence dans les catacombes de Rome, au iv^e siècle, et renaît au x^e et surtout au xi^e dans ces mosaïques de St-Marc de Venise ; de Torcello, Palerme, Montreale, San Miniato à Florence, Ste-Marie du Transtevere à Rome...

— Les peintres dont le talent a été le plus facile, et pourrait dès lors avoir moins de mérite, sont les peintres Italiens ; ils ont eu le bonheur de naître et de grandir dans une atmosphère lumineuse, chaude, parfumée, pleine d'élégance et de poésie ; sur une terre étincelante de beautés, éclatante de souvenirs glorieux, au milieu de populations belles et gracieuses ; ils n'avaient

rien à inventer, ils n'avaient qu'à copier : les vierges, les femmes demi-nues, les Antinoüs, les jeunes héros, les beaux vieillards couraient les campagnes et les rues ; les fleurs étaient partout ; les chants mélodieux résonnaient de tous côtés ! Sous un ciel de poésie, le peintre devenait forcément poète, ajoutez que l'Italie possède les plus grands chefs-d'œuvre des temps passés, en sculpture, beaux-arts, architecture, etc.

— On s'est demandé comment l'école de Bruges, avec les frères Van-Eyck et Hemmlinck pouvait, sous le ciel le plus brumeux du monde, avoir obtenu les couleurs les plus brillantes ? c'est que les artistes recherchent surtout *ce qu'ils n'ont pas*, car ils ne l'ont pas emprunté à leur imagination, mais bien à leurs souvenirs ; jadis le métier de peintre n'était pas encore un art, l'ouvrier peintre faisait son tour du monde artistique et, en rentrant chez lui, il peignait avec ses souvenirs ; il se donnait des jours et des couleurs qu'il regrettait de ne plus voir ; l'homme est ainsi fait, il regrette ce qu'il n'a plus et lorsqu'il est peintre, il y revient en le reproduisant sans cesse.

— Frank Floris, peintre anversois, visitant, en 1660, Aartagen à Leyde et ne le rencontrant pas, crayonna sur le mur une figure de saint Luc ; Aartagen devina, par la perfection du dessin, le nom du visiteur. Pareil exemple à Rhodes : Appelles va chez Protogène, et ne le trouvant pas, lui laisse un petit dessin au trait, c'était dire son nom.

— Vander-Kabel, peintre hollandais, ne peignait le gibier que d'après nature et sur l'envoi que lui en faisaient ses commandes ; il avait toujours deux ou trois tableaux commencés et faisait ainsi durer le travail ; il se vantait d'aimer le gibier et de pouvoir se donner la satisfaction de manger ses succulents modèles.

— C'est surtout dans la forêt de Viterbe, en Italie, que Claude Lorrain et le Poussin ont trouvé les modèles de leurs chefs-d'œuvre de paysage qui n'ont jamais été surpassés par aucuns peintres du monde !

— Notre peintre français David était résolument régicide et révolutionnaire ;

en toute occasion, il confessait sa foi. Au bas de son portrait de Lepelletier saint Fargeau assassiné, il signa lui-même de son pinceau :

L'an 1793, 2^e de la République, à Michel Lepelletier, assassiné pour avoir voté la mort du tyran J. L. DAVID, son collègue.

Après l'assassinat de Marat, il voulut faire aussi son portrait, d'abord au crayon puis en grand et à l'huile. Il embrassait Robespierre à la fin de son dernier discours et voulait mourir avec lui ! Réfugié à Bruxelles, il y mourut en 1825 ; son corps y est inhumé ; son cœur repose à Paris dans un monument que lui a élevé sa famille dans le cimetière du père Lachaise.

— La plus ancienne relique de peinture est le rétable du Musée de Dijon, de la fin du XIV^e siècle : c'est *l'Annonciation, la Visitation, la Présentation et la Fuite en Égypte*, par Broderlam, flamand ou allemand.

— Dix peintres feront de la même personne dix portraits différents, et cependant ressemblants, car dans un portrait il y a une nature copiée, mais en même temps la manière de voir de l'artiste ; il n'y a que la photographie, c'est-à-dire la nature reflétée et fixée en moins de un centième de seconde pour donner l'exactitude parfaite.

PÉKIN. — Ancienne ville et capitale de la Chine : c'est un immense parc ou jardin anglais renfermant des palais, des maisons, des prairies, des forêts, des terres en culture, des parterres même, des rivières et des montagnes, c'est un séjour vraiment féérique et d'une variété admirable, c'est l'art et la nature confondus et mêlés dans un tout enchanteur ; les temples et les établissements d'utilité publique y sont en grand nombre, et malgré l'importance considérable de la population de cette capitale, deux millions d'âmes dit-on, la police y est si bien faite que les vols, les attaques nocturnes et les assassinats y sont extrêmement rares ; une autre chose encore qui ajoute au pittoresque de Pékin et la distingue de nos villes occidentales, c'est l'absence complète de voitures qui y sont remplacées par des palanquins dans lesquels se font porter les personnages chinois, les dames surtout.

PÈLERINAGES. — C'est la religion chrétienne qui, la première, paraît avoir donné l'idée de ces voyages de dévotion, dont le but était de visiter un lieu célèbre pour avoir été le théâtre d'un grand fait religieux : ainsi Jérusalem où s'était déroulée la vie du Christ avec ses miracles, sa passion, sa mort, sa résurrection. Rome qui renfermait les tombeaux des apôtres, saint Pierre et saint Paul ; l'Espagne celui de saint Jacques de Compostelle ; la France saint Étienne du Mont et les nombreux sanctuaires où elle honore des statues miraculeuses de la Vierge Marie. Bien des provinces ont aussi leurs lieux de pèlerinages peu connus au delà d'un certain rayon : ainsi Notre-Dame des Vertus, à Ligny, en Lorraine, le saint suaire de Cadouin, en Périgord, etc.

— Le pèlerinage à la Mecque, ville où naquit Mahomet, l'an 570 de Jésus-Christ était dans les premiers siècles du mahométisme une obligation impérieuse, si bien qu'on discuta si la peine de mort ne devrait pas être appliquée à celui qui s'en dispenserait jusqu'à l'âge de cinquante ans, mais on décida que Dieu le punirait assez sévèrement pour que la justice humaine n'eût pas à s'en mêler.

— Les riches pèlerins devaient emporter en pèlerinage le dixième de leur fortune pour subvenir aux besoins des pauvres et s'armer pour punir les méchants ou les hommes inhospitaliers.

— Les caravanes de pèlerins sont un véritable fleuve d'hommes, grossissant à chaque pas : ils dévoreraient tout sur leur passage s'ils ne portaient pas leur approvisionnement avec eux.

— A l'arrivée à la Mecque, tous les pèlerins se lavent dans la fontaine du prophète (*Bi di ty oune*) ; ils se taillent les ongles, se rasent toutes les parties que la nature a voilées, moins la tête pour les femmes, la tête et le visage pour les hommes, encore ceux-ci doivent-ils se raser le centre des moustaches, de la lèvre au nez.

Les hommes ne peuvent porter aucun vêtement cousu, ils ne peuvent entrer dans la *Kaaba* qu'avec leur ceinture ; les femmes doivent avoir les mains et le visage découverts.

— Une fois entré dans le sanctuaire de la Mecque, le pèlerin ne peut donner aucun soin à son corps, et, si par distraction il contrevenait à ce précepte en se nettoyant ou se coupant un ongle, il devrait racheter ce péché par une aumône ; on voit que la loi de Mahomet s'étend à de bien misérables choses en oubliant les sublimes ! Puis cette règle n'est-elle pas en contradiction avec celle qui commande au mahométan de fréquentes ablutions !

— Les pèlerins doivent tous boire un verre de l'eau du puits (*Bir zem-zem*), ce qui reste au fond du verre leur est versé sur la tête : chaque pèlerin emporte aussi plusieurs bouteilles remplies de cette eau ; le pèlerin prend pour toujours le titre de Monsieur *Sid-el-hadjy*. Pour que le pèlerinage soit complet, il faut avoir visité à Médine le tombeau du Prophète, car à la Mecque on ne trouve que sa maison.

— Suivant les livres religieux, la *kaaba* (maison de la Mecque) existait dix mille ans avant le premier homme ; quand Adam fut chassé du paradis terrestre, c'est à la Mecque qu'il s'arrêta : un historien grec, Agatharchide, cite sur ce point l'autorité de Diodore de Sicile.

— La Mecque était autrefois le plus grand marché de la contrée : elle a eu jusqu'à cent mille habitants ; elle n'en a pas quinze mille aujourd'hui. La *Kaaba*, ou maison sainte, est une petite et ancienne construction arabe de onze mètres de hauteur, bâtie, dit-on, par Adam et détruite par le déluge, puis rebâtie par Abraham et Ismaël, car Mahomet a copié Jésus-Christ et a pris ses origines aux mêmes sources que lui. Dans le petit édifice on remarque encastree dans le mur et placée dans un cadre d'argent la célèbre pierre noire donnée par l'ange Gabriel à Abraham.

— Les musulmans se croient tous obligés au pèlerinage de la Mecque pour aller au ciel, et pour jouir ici-bas de la considération attachée au titre de pèlerin (*hadjy*). Mais pour le pauvre, comment faire ce long pèlerinage ! Celui qui peut payer le passage pour aller seulement, s'y risque, tant est grande la confiance dans le prophète ! Il s'embarque donc avec sa petite provision de pain, d'oignons et de pistaches, et,

arrivé au Caire où il se mêle à la caravane, il vit d'aumônes et de débris; au retour, son titre de hadjy lui assure le respect et la nourriture pour toute sa vie; il y a donc intérêt matériel dans le pèlerinage!

— Médine, où mourut et fut enterré Mahomet en l'an 622 de Jésus-Christ, et le premier de l'hégire (ou ère mahométane), fut d'abord le siège de l'empire; elle a une citadelle et une belle mosquée, ornée de quatre cents colonnes, avec inscriptions dorées; dans la mosquée se trouve le tombeau du Prophète recouvert de marbre blanc; chacun des deux temples de la Mecque et de Médine est desservi par quarante eunuques; Médine n'a que cinq mille habitants.

PÉLICAN. — Oiseau pêcheur ayant sur l'estomac une poche dans laquelle il renferme le poisson qu'il a pêché; cette poche est formée de deux peaux ou membranes dont l'une se rattache au cou; cette poche peut contenir l'équivalent de dix litres d'eau, lorsque le pélican veut en extraire le poisson qu'il y a enfoui, il le presse contre sa poitrine ce qui a donné lieu à cette fable des anciens que cet oiseau était le type de l'amour maternel et qu'il se déchirait le flanc pour nourrir ses petits de son sang.

PÉNALITÉS. — Le tort de la pénalité est de ne rien prévenir et de ne pouvoir alors rien réparer.

PENCHANTS. — Quoique l'homme soit né bon et que son premier mouvement soit toujours pour la vertu, la religion seule peut fixer et développer cette tendance persévérante vers le bien.

— Chaque homme a son penchant ou sa manie: peut-être que si Diogène eût eu moins d'orgueil, il serait devenu un courtisan et ne serait pas tombé dans l'orgueil de la misère; peut-être aussi que si son antagoniste Aristippe eût su se contenter d'une nourriture grossière, il ne se serait pas décidé à flatter les puissants.

— Presque toujours les penchants d'une jeune fille ne sont que des caprices d'âge ou d'humeur; il serait dangereux de les prendre trop au sérieux, et souvent le

meilleur remède est l'absence, la distraction ou une diversion: quelle jeune fille, en sortant d'un bal, n'en emporte pas un souvenir personnifié qu'un autre bal effacera ou remplacera. Vouloir combattre ce souvenir et le traiter comme une chose sérieuse, ce serait le fixer, le buriner en quelque sorte et d'un souvenir, d'un engouement futiles, faire une passion!

PENDAISON. — On affirme, avec une foule d'exemples à l'appui, que ce genre de mort est celui qui cause le moins de souffrances et même que les pendus éprouvent, avant d'expirer, des sensations agréables. On lit même dans Bacon qu'un gentilhomme de ses amis se pendit pour en faire l'expérience, que les témoins de ce fait coupèrent la corde assez à temps pour que l'expérience ne lui devint pas funeste, qu'il déclara ensuite qu'au moment de l'étranglement il aperçut une espèce de flamme à laquelle succéda l'obscurité, mais que ni dans cet instant ni dans ceux qui avaient précédé il n'avait ressenti la moindre douleur.

— La science nous apprend que dans les cas de pendaison on peut rappeler les pendus à la vie quand la luxation de la deuxième vertèbre cervicale n'a pas eu lieu: cette luxation, qui est l'effet du poids du corps étant toujours mortelle parce qu'elle amène la lésion de la moelle épinière.

— Les premiers secours à donner à un pendu sont les suivants: couper la corde, desserrer le nœud qui a produit la strangulation et saigner au pied.

PENDULE. — Cette vieille pendule de famille doit être pour nous le meuble le plus précieux, elle a sonné pour nos bons aïeux toutes les heures de leur vie, comme elle sonne les nôtres, elle leur a parlé comme à nous, de cette même voix et avec la même exactitude: bon serviteur, toujours éveillé, toujours actif et empressé, que de générations ne servira-t-il pas encore, combien de vies mesurera-t-il? Dans l'ancien temps les pendules portaient dans leur millésime, leur acte de naissance dès lors leur généalogie, on rapprochait ainsi la pendule de la personnalité humaine, aussi était-elle un meuble de la famille et qui n'en sortait jamais.

PÉNÉTRATION. — Facilité à concevoir, à remonter au principe des choses, ou à prévenir leurs effets par une suite logique d'inductions.

— L'oisiveté et la méchanceté nous découvrent toutes les basses intrigues de la société, mais ce n'est pas là de la pénétration car nous regardons trop bas pour voir juste ! C'est donc une pénétration trompeuse.

PÉNITENCE. — Nom d'un des sept sacrements, celui par lequel le prêtre remet au chrétien qui se confesse à lui, le péché dont il s'est accusé ; mais pour que le sacrement ait toute son efficacité, il faut que la confession ait été sincère, que le pénitent ait un regret réel de sa faute, ce qu'on appelle la contrition, et le désir de réparer le mal qu'il a fait, ou la faute dont il s'est rendu coupable.

— Dans l'Ancien Testament nous voyons des rois, des princes, des hommes éminents redouter la colère de Dieu et dociles à la voix de ses prophètes se condamner à une rigoureuse pénitence, ainsi David, Job... Aux premiers siècles de l'Église chrétienne, quand le scandale avait été public, le pape ou les évêques ordonnaient des pénitences publiques ; les plus grands rois s'y soumettaient avec humilité.

PENSÉE. — C'est la pensée, continuée par une volonté logique, qui a été le vrai et le puissant promoteur de l'intelligence infinie de l'homme, c'est à elle que nous devons toutes les merveilles de la civilisation humaine, de la force et de la puissance prodigieuse de l'humanité ; ainsi l'humanité paraît s'élever de plus en plus vers Dieu, se rapprocher de lui en se faisant créatrice elle-même, et le remercier ainsi, comme ferait un fils qui viendrait s'agenouiller devant son père et lui faire hommage de tous ses progrès.

— Nous savons où se trouve, mais nous ignorons comment est organisé et comment fonctionne le merveilleux instrument de la pensée humaine, le cerveau ! La science a pu explorer et comprendre l'instrument de la vie matérielle, le corps, mais elle n'a pas encore vu clair dans le mécanisme

si profondément compliqué de la mémoire, de la réflexion, de la déduction, de la conclusion, de la pensée muette et de la pensée exprimée.

— Les ancêtres de la pensée sont nombreux : ce sont tous les hommes avides d'instruction, de science, de découvertes, observant tout pour en tirer des déductions naturelles et logiques.

— La pensée est la force intellectuelle, le lien qui rattache l'homme à Dieu ; l'homme a en outre en lui un instinct qui l'attire vers son Créateur et son inspirateur en appelant ses regards vers le Ciel.

— L'homme intelligent qui se met à penser se sent envahir par des visions incroyables, des étourdissements infinis, par les rêveries les plus variées et les plus excentriques. Il se sent porté dans tous les ciels possibles par des anges ailés, et se réveille prosaïquement couché sur la terre ou dans son lit et comme échappant à un de ces songes fantastiques qui bercent si heureusement l'humanité de doux mensonges et de visions poétiques et célestes !

— A quoi tient la pensée humaine ? A des riens, à un bruit, à un bruissement, à une alarme, à une lueur ; la cause est imperceptible, la conclusion peut être sérieuse, grave, décisive, et quelquefois un grand enseignement ou un précieux conseil.

— Loin de croire, comme J.-J. Rousseau, qu'un homme qui pense est un animal dépravé, il faut dire, au contraire, avec Châteaubriant et tous les hommes de sens que c'est la pensée qui fait l'homme, son intelligence, sa puissance et sa force.

— On pourrait dire de la pensée qu'elle a les yeux les plus clairvoyants et les plus perçants, car elle s'étend des millions de fois plus loin que les horizons possibles de la vue : nous voyons les étoiles, à cause de leur distance presque incalculable, comme de petits points brillants de la grosseur d'une flamme de bougie, elle les voit dans leur réalité et comme la science les a décrites, comme des soleils d'une énorme grosseur et des milliers de fois peut-être plus gros que la terre.

— Quand il faut expliquer toutes ses paroles, on court le risque de ne pas faire

comprendre toute sa pensée, car cela prouve qu'on s'adresse à une intelligence endormie, égarée ou obtuse, difficile à convaincre ou à persuader.

— L'homme vit matériellement, ainsi le veut la nature; une seule chose le fatigue et le harcèle sans cesse, c'est la pensée, car la pensée est une création de l'intelligence et elle a le droit de commander à l'homme.

— Chaque pensée humaine a son moule qui est l'esprit, aussi varié, aussi multiple que l'humanité elle-même; l'imagination fournit la matière, l'esprit la développe et la modèle, l'âme la creuse, l'anime, la complète et l'illumine.

— Les pensées qui viennent du cœur portent avec elles leur parure et leur parfum, c'est pour les vulgarités qui doivent être relevées qu'il faut réserver les ornements du langage: la laideur se cache, sous la toilette, la beauté se pare de sa simplicité.

— La profondeur donne à penser, l'obscurité donne à deviner, le galimatias est une attrape dont l'auteur est toujours la première dupe.

— Dans le monde il n'y a de libre que la pensée, et encore à la condition qu'elle ne sera ni exprimée ni imprimée et publiée dans des termes contraires aux lois.

— Comme le ruisseau sort de la source, la pensée et la parole sortent du cœur.

— Les pensées sont les matériaux des bons ouvrages, le style n'en est que l'architecture.

— Les penseurs cherchent à généraliser les idées; les femmes, au contraire, les ramènent à des objets déterminés.

— Quoi de plus effrayant que de se sentir enveloppé par une mauvaise pensée, transformée déjà en intention hostile et prête à devenir à la première occasion une mauvaise action!

— La pensée est le pain de l'intelligence; c'est aussi son travail et son œuvre suprême.

— La pensée est une inspiration ou une question sollicitant une suite qui doit être une réflexion, un examen; deux choses qui doivent produire une décision qui devrait être une vérité incontestable.

— Comme un enfant qui essaie sa force,

la pensée essaie parfois la sienne en cherchant sa portée et sa formule.

— La pensée est la dernière chose qui vieillisse dans l'homme; la destruction du corps précède celle de l'intelligence.

— Certaines pensées sont si profondes et leurs déductions logiques conduisent si loin, qu'il faut fermer les yeux pour aller au fond de ces choses presque sans limites, de ces idées presque sans fin!

— Pensée, penseurs, sont des mots si prétentieux en même temps que si élastiques que tous les plus petits esprits sont les plus ardents à se les appliquer. C'est leur masque, personne ne se laisse tromper; le vrai penseur s'ignore, se fait modeste et reste naïf sans s'en douter.

— La pensée humaine atteint bien rarement le niveau de son sujet, qui s'élève souvent jusqu'aux choses célestes.

— Dans la végétation, si abondante et si désordonnée aujourd'hui de la pensée humaine, il y a tant de mauvais grain et de poison que les plus instruits ont de la peine à faire un bon choix et que, pour presque tous les lecteurs, le danger est immense.

— On doit se défier de la pensée qui est une personnalité capricieuse, il faut avoir plus de confiance dans le sentiment qui est une inspiration intime.

L'homme a sur sa pensée une influence et un droit trop capricieux pour ne pas être discutés et contrôlés.

VAUVENARGUES.

— La pensée humaine est comme ces fleuves aussi utiles que majestueux, qui semblent immuables sous le calme miroir de leurs eaux, mais qui cependant marchent, comme le prouvent les nombreux bateaux qui suivent sans effort la pente de leurs flots.

— Le compas est l'exemple de la pensée, il fixe, par un point perforé, le point de gravitation de l'idée, et avec la seconde branche trace le cercle duquel elle ne doit pas sortir pour être logique et complète.

— Entre la pensée et la sensation se place audacieusement le matérialisme, odieux produit de l'instinct, (je ne dirai pas animal, mais bestial!

— La pensée n'est variée, active et brillante qu'à la condition d'être libre et de pouvoir s'épancher sans entraves et sans

ménagements: pour être profonde elle a besoin de la méditation qui creuse et mûrit, du jugement qui dirige et déduit, de l'intelligence qui, après avoir conçu contrôle et complète.

— Au fond du cœur de chaque homme se trouve une pensée dominante destinée à devenir une passion qui devra être le but et la gloire de sa vie. C'est ici que la vocation doit être très-sérieusement étudiée, consultée et obéie!

— Dans certains moments d'émotion et d'absorption, on voit sans voir, ou au moins sans percevoir, et ce n'est que plus tard que la perception s'accomplit et qu'il en sort comme un souvenir confus et effacé.

Tes créatures, ô mon Dieu, sont mes livres, tes écritures ma loi; je te trouve partout et je t'adore dans les temples où tu resplendis.

BACON.

— Un vrai penseur n'a de goût et de plaisir que dans la liberté, l'indépendance de l'étude, dans les loisirs et les jouissances de la pensée.

— Le penseur écrivain ne fait jamais une œuvre égoïste, il travaille pour l'instruction, la moralisation et le bien de l'humanité entière: chaque homme y trouve le germe et le développement d'une pensée utile, d'une maxime précieuse et d'un progrès sensible. C'est un pas de plus vers la perfection.

— Les meilleurs et les plus solides penseurs ne sont jamais pressés de parler, ils réfléchissent toujours; tandis que les impatients, n'ayant qu'un caprice, une lubie et rarement une idée, veulent toujours la parole dans la crainte d'être prévenus et devancés.

PENSIONNATS. — Par le fait seul qu'un pensionnat est une prison, il donne aux enfants, aux jeunes garçons surtout, des idées de révolte et d'insubordination; il y a donc plus que maladresse à ne pas chercher, dans l'intérêt de tous, à faire disparaître par les procédés les plus doux et les plus paternels ce qu'il y a d'irritant dans la sévérité outrée, dans l'injuste compression dont on use envers des enfants qui, après tout, ne sont coupables que de gaieté, de jeunesse et d'espièglerie.

— Dans un pensionnat, pour trouver les coupables cachant leurs escapades, il faut soupçonner les plus gais, les plus étourdis et souvent les meilleures natures, car elles sont les plus éveillées, les plus ardentes, les plus hardies, les plus entreprenantes; elles doivent donc être surveillées et modérées.

— L'inconvénient des lycées et des pensions c'est de faire vivre longtemps au même niveau, dans les mêmes idées, des enfants placés à des échelons sociaux bien différents; car à leur sortie de pension, ceux qui retombent à leur place sont étourdis, humiliés, se croient abaissés et ne vivent plus que dans la lutte, le regret, l'envie, la haine et l'ambition!

PENSUM. — Mot latin, dit le dictionnaire, qui signifie *tâche, besogne*. Pauvre mot, quelle ridicule application on en fait en français! Voyez ce gracieux jeune garçon, il a été jusqu'ici élevé sous les yeux de sa mère et par elle, travaillant à son heure, à son moment et pour obtenir un baiser, car la nécessité de l'instruction ne lui est pas encore démontrée; assis aujourd'hui sur les bancs d'un collège, il s'est laissé distraire par le vol d'une mouche, par un beau rayon de soleil glissant sur son livre d'étude, peut-être par un signe de son jeune camarade: le devoir n'est pas fait, la question n'est pas comprise, vite un pensum, c'est-à-dire une pénitence consistant à écrire dix fois, vingt fois, cent fois, mille fois, une phrase qu'il n'aura pas retenue, un vers qu'il n'aura pu expliquer; est-ce raisonnable, est-ce digne de l'enseignement qui doit toujours rester logique et bienveillant pour être aimé et respecté!

— J'ai connu une pauvre mère qui passait les dimanches à faire les pensum de son fils, qu'elle libérait ainsi des retenues et envoyait en promenade et aux champs.

PENTATEUQUE — de deux mots grecs et cinq volumes. On nomme ainsi les cinq livres de Moïse qui sont en tête de l'Ancien Testament: la Genèse commençant à la création du monde et finissant à la mort de Joseph. L'exode de la mort de Joseph

à la sortie d'Égypte, le Lévitique, les nombres et le Deutéronome continuant l'histoire du peuple Juif, sa législation civile et religieuse, ses cérémonies, etc. Il y a deux copies anciennes et authentiques du Pentateuque, l'une écrite en caractères Samaritains ou Phéniciens, l'autre en Chaldéen, mais il n'y a pas de différence essentielle entre le texte Samaritain et le texte Hébreu et il paraît certain qu'à l'origine les deux textes étaient conformes et n'auraient été altérés que plus tard par des savants ou des copistes dissidents entre eux.

PÉREIRE. — Remarquez l'incroyable fortune des deux Péreire, autrefois simples employés chez Rothschild, vulgaires et pauvres saint-simoniens, et à leur suite la fortune de leurs frères en saint Simon; les Chevalier, les Solar, les Infantin, les Barraud, etc.; l'union les avait laissés ruinés dans leur religion fantastique, mais après la chute de l'édifice religieux de Ménilmontant, ils se réunirent de nouveau sous l'enseigne d'une banque, idée juive, s'il en fut! et qui les enrichit tous comme nous l'ont prouvé les hôtels splendides qu'ils se firent construire; la vieille race Juive aura donc toujours l'instinct du maniement, plus ou moins honnête, mais fructueux, de l'or, de l'argent, des denrées coloniales, du papier de banque et des valeurs de circulation!

PERFECTION. — Souffrir sans se plaindre, faire le bien avec satisfaction intime, être charitable et affectueux sans effort et par nature, voilà la perfection!

— Il y a toujours beaucoup à craindre des personnes trop parfaites, car on ignore complètement ce qu'elles cachent sous leurs perfections.

— La fin logique d'un esprit distingué et délicat, c'est d'élever son intelligence sa moralité, sa distinction, sa réputation et sa nature enfin, à leur plus haut degré de perfection; si cela était bien compris de tous, les grands et nombreux exemples entraîneraient la multitude à leur suite et le bien serait infini.

— C'est la science humaine, résultat de longs siècles d'expériences et d'études

obstinées et logiques, qui a donné à l'homme l'opinion, justement acceptée, de la perfection humaine due à des efforts surhumains pendant trente ou quarante siècles. Juste orgueil, s'il s'adresse à l'humanité entière qui a fait la conquête et constitué la science; mais vanité déplorable, si elle émane d'une individualité quelque puissante et remarquable qu'elle soit!

— Les perfections raidissent l'homme et le caractère: quoiqu'on fasse, on n'arrive pas par l'étude, la réflexion et la volonté à être un sage ou un savant, sans en concevoir quelque estime et quelque respect pour soi-même, dès lors quelque orgueil, et quelque dignité.

— Il est rare de trouver certaines perfections réunies: ainsi l'innocence du cœur et la candeur de l'esprit, auprès d'une intelligence très-développée; de grands talents auprès d'une grande simplicité; la beauté auprès d'une grande modestie.

— Le plus grand ignorant et le plus incapable est toujours celui qui croit savoir le plus et le mieux; le savant, au contraire, sait qu'il y a toujours à apprendre pour tout le monde, la chose la plus simple pouvant se faire de dix manières différentes et de plus en plus perfectionnées.

— En tout il faut tendre à la perfection; ce serait folie que de se rapetisser en se contentant de la médiocrité.

— Comme il faudrait, pour constituer un homme parfait, les qualités de plusieurs hommes, et qu'il en est de même des nations, recherchons quelles qualités on pourrait emprunter à chacune d'elles, pour constituer une nation modèle: nous trouverions dans les peuples Slaves, la Hongrie, la Pologne, la Russie et autres groupes de même race, la famille patriarcale et propriétaire, avec le fils aîné pour successeur, avec la liberté de tester accordée au père pour le mieux des intérêts de ses enfants. L'Allemagne agricole et studieuse nous fournirait cette excellente condition, et en outre la liberté de conscience si simplement pratiquée chez elle. L'Angleterre nous donnerait ses institutions publiques si puissamment constituées, ses très-nombreux fonctionnaires publics gratuits, son respect populaire pour l'autorité, ses ap-

titudes pour l'industrie; la Hollande, sa probité calme et ses instincts commerciaux; l'Espagne, sa simplicité de mœurs et sa cordialité dans les rapports de toutes les classes entre elles; la France, ses nouvelles institutions démocratiques et populaires, sa passion, ses aptitudes pour les beaux-arts et la littérature, enfin l'aménité joyeuse de ses mœurs; l'Italie, ses traditions dans les beaux-arts, la musique, la peinture, l'architecture; la Suisse, l'exemple de la liberté civile et politique sans les inconvénients qu'on rencontre dans toutes les autres nations.

— L'homme fait lui-même sa destinée; notre bonheur est la conséquence logique et presque matérielle de notre perfection.

— Il faut toujours tendre à la perfection en tout, et dans le monde, savoir trouver les meilleurs modèles à se proposer.

— On nie la perfection par indolence et par paresse, je conviens qu'il en est peu qui puissent y atteindre; mais ceux qui s'efforcent et travaillent le plus sont ceux qui en approchent de plus près.

— Les Anglais disent avec raison: depuis de longs siècles nous marchons dans le progrès sans nous arrêter; nous perfectionnons tout, même le corps humain, et à plus forte raison nos lois, nos mœurs, nos institutions; la fortune publique double à chaque siècle sous nos vieilles lois rajeunies, nos vieilles institutions perfectionnées, sous notre religion de plus en plus puissante et pratiquée. Que d'autres peuples détruisent pour reconstruire, nous admirons leur hardiesse, mais nous nous trouvons trop bien pour changer! J'avoue qu'il n'y a rien à répondre à des raisons aussi concluantes, et qu'on ne doit se jeter dans les révolutions que lorsque la position présente est reconnue insoutenable; dans ce cas on peut l'améliorer lentement et sûrement, mais non par des révolutions qui commencent par détruire et anéantir la richesse nationale, suspendent le travail, ruinent et paralysent la nation.

PERFECTION DE RACE. — Pourquoi, dans les animaux, un si grand nombre d'individus atteignent à la perfection de leur race, dans la beauté et la forme, tandis que

dans l'homme, un cinquantième, peut-être même seulement un centième, arrivent à cette perfection? C'est que l'homme, au lieu de rester dans la vraie voie de la nature, se précipite ou est précipité dès sa formation dans les voies périlleuses du caprice, de la passion et de la déraison.

PERFIDIE. — L'assassin, le voleur qui en veulent à votre vie et à votre bourse, sont moins dangereux que l'homme perfide qui vous offre son amitié, s'introduit chez vous sous un titre menteur, et s'assied à votre foyer pour vous arracher vos secrets et en abuser à son profit ou à celui des autres.

— La perfidie est un crime atroce, car elle prend, pour arriver à ses fins, toutes les apparences de l'affection et du dévouement, alors qu'elle emploie les moyens les plus odieux, les plus vils, les plus bas. Quand elle est connue, le mondane saurait trop la flétrir, car c'est un vice qui menace la société entière.

PÉRIL. — Quand la vie est en danger, que le péril est imminent, il y a tout avantage à le braver; on évite ainsi de longues heures d'angoisse, et on parvient souvent à le vaincre à force de volonté et d'énergie.

— Dans le péril, les hommes forts agissent résolûment; les lâches tremblent et se cachent; les femmes prient, et les enfants pleurent. A chacun son rôle, suivant son caractère, son sexe ou son âge.

— C'est défier et provoquer le péril que de refuser de le voir; mais c'est folie de s'entêter à le braver.

— L'homme en péril invoque toujours cet ami puissant qu'il se connaît dans le ciel: Dieu! Comme l'enfant invoque toujours sa mère, qui est un Dieu pour lui.

PÉRIODES DE LA VIE. — Chaque période de la vie de l'homme a ses sentiments lentement modifiés par l'âge, l'expérience, la santé, la fortune, la misère et, accessoirement, par les circonstances extérieures, l'entourage, le mariage, la paternité.... L'enfant à dix ans ne pense pas comme l'adolescent à quinze ans, l'adolescent comme l'homme à vingt-cinq ans, l'homme

jeune comme l'homme mûr, l'homme mûr comme l'homme âgé, celui-ci comme le vieillard, la vieillesse comme la caducité, la caducité comme la seconde vieillesse qui, redevenant l'enfance, ne pense presque plus, et vit plutôt par les habitudes et physiquement que par la pensée.

— L'homme intelligent doit se défendre contre ce qui devient trop souvent habitudes, systèmes et préjugés. La vie a tant de variétés dans chacune de ses périodes, que les règles précédentes, bonnes pour la dernière période, sont dangereuses pour la suivante; une maladie même va modifier tout, et c'est l'avenir qu'il faut sauvegarder. Que notre régime, que nos habitudes, que nos règles de vie et d'hygiène se mesurent donc à l'état présent et suivent pas à pas les exigences de notre santé, cela sans exagération, avec les conseils du médecin, et notre propre expérience.

PÉRIPATÉTICIENS. — Aristote instruisait ses élèves en se promenant avec eux, ce qui les fit appeler *péripatéticiens*, c'est-à-dire *se promener en étudiant*.

PERLES. — Les Orientaux croient que les perles sont les larmes humaines tombées dans la mer, saisies et durcies immédiatement et transformées en perles.

PERROQUET, — en latin *psittacus*, oiseau de la famille de l'ordre des grimpeurs, intéressant surtout à ce titre qu'il paraît doué du don de la parole, et, en effet, presque toutes les espèces de perroquets doivent à la structure de leur larynx et de leur langue de pouvoir répéter les mots dont on charge leur mémoire, sans que pour cela on ait jamais pu démontrer qu'ils y attachaient un sens, ces articulations étant purement mécaniques.

Ces oiseaux, dans leurs diverses variétés, ont tous un brillant plumage, dont les teintes dominantes sont le vert, le rouge, le bleu et le jaune; ils sont originaires de l'Inde.

— Le perroquet ressemble à l'homme par beaucoup de points: par sa longévité extraordinaire d'abord, son langage d'imitation, ses habitudes privées, son égoïsme,

ses colères, sa friandise, ses jalousies, ses goûts dans sa nourriture, car on peut lui faire manger tout ce que mange l'homme, ne fut-ce que par imitation!

PERRUQUES. — Comment concevoir cette ancienne mode des grandes perruques? où on sacrifiait les plus beaux cheveux naturels à un monceau de cheveux d'emprunt. C'était l'Opéra, les faussetés, les mensonges, les grandeurs scéniques passant dans la vie usuelle.

PERSE. — Vaste royaume d'Asie, autrefois très-florissant sous la domination de Cyrus, de Darius, d'Alexandre et d'Abbas le Grand; son sol, quoique très-sablonneux et aride, produit en abondance par les soins d'une habile culture, le froment le mil, le riz, la vigne; ses mines de fer, de cuivre, de plomb, de turquoises sont d'une grande richesse; elle a dans ses montagnes le soufre, le salpêtre; des carrières de marbre rouge, blanc et noir; elle a aussi toutes sortes de substances et plantes médicinales, d'excellentes mules, des chameaux et les chevaux les plus renommés de l'Orient; malgré sa décadence, la Perse a encore de nombreuses et belles manufactures: ses tissus de soie et de coton, ses tapis splendides sont justement estimés.

— Les Persans sont de taille médiocre, basanés, maigres et robustes; leurs femmes sont jolies, gracieuses et spirituelles; ils ont du goût pour les arts et les sciences, sont ingénieux et adroits, mais ils aiment le plaisir avec excès, et ont des habitudes d'une volupté trop raffinée pour ne pas les corrompre et les user! Leur religion est le mahométisme avec un grand nombre de sectes dissidentes; leur gouvernement est une monarchie despotique en même temps que soi-disant constitutionnelle.

— La Perse est peu peuplée parce qu'elle manque d'eau, ce qui est étonnant, dans un pays de montagnes, et pourrait faire croire que ces montagnes sont des montagnes de soulèvement et non des montagnes dans leur état primitif.

PERSEVÉRANCE. — Après avoir long-

temps et mûrement réfléchi, ne faire jamais qu'une chose à la fois avec une persévérance tenace, une ardeur infatigable, et une attention opiniâtre, c'est le moyen de réussir en tout.

— La tenace persévérance des enfants dans l'expression d'un besoin ou d'un désir extrême, leur exigence dominatrice, sont incroyables ; ils ont, avec le sentiment de la puissance que leur donne l'affection de leurs parents, de leur mère surtout, le moyen de vaincre la volonté la mieux assise.

PERSONNALITÉ. — Il faut bien savoir qu'un homme qui s'admire lui-même n'admira jamais personne, pas même sa femme : sa personne seule occupera sa vanité, et il ne sortira jamais de cette ridicule contemplation de lui-même ; c'est un parti trop bien pris et trop absurde pour ne pas être tout-puissant.

— Il n'y a pas de grand talent qui n'ait son cachet et son originalité : on n'est supérieur qu'à ce prix ! Demander à une supériorité quelconque d'effacer sa personnalité, c'est lui demander de s'effacer et de s'anéantir !

— Tant de gens ne pensent et ne parlent que dans le sens de leur intérêt, si bien que leur esprit semble un renard à la poursuite de sa proie !

PERSONNAGES. — Le monde ne se presse jamais, et il a raison, pour reconnaître la valeur des personnages nouveaux : il les regarde, il les dévisage, les écoute presque toujours avec prévention, et ce n'est qu'à la longue, que ces intrus se font accepter et accueillir, alors que de nouveaux visages se présentent pour satisfaire la malice et la curiosité ; à chacun son tour alors pour supporter le feu roulant de l'examen et des plaisanteries, et rit bien qui rit le dernier !

PERSONNES ENTERRÉES VIVANTES. — La mère du baron de Panat était à la veille de ses couches lorsqu'elle s'étrangla en mangeant ; elle fut enterrée avec ses bagues et ses boucles d'oreilles, ce qui la sauva, car ses domestiques la déterrèrent pour prendre ses bijoux ; mais surpris par

un bruit qui paraissait se rapprocher ou par une terreur instinctive, ils s'enfuirent sans prendre le temps de l'enterrer de nouveau ; elle revint à elle, fut secourue et accoucha heureusement d'un fils surnommé depuis, Tallemant des Réaux.

— Un huguenot de Rouen, appelé de Civile, blessé à mort au siège de Rouen, en 1562, signait depuis : François de Civile, trois fois mort, et par la grâce de Dieu, trois fois ressuscité ! ce qui était vrai.

— En 491 l'empereur Zénon, ivrogne et épileptique, fut porté dans le tombeau des empereurs ; la reine Ariane avait défendu de rien faire quoi qu'il arrivât ; aussi, bien qu'ils entendissent gémir dans le tombeau, les portes en étant fermées, les gardes ne purent rien faire, et ce ne fut que plus tard, après vérification, qu'on trouva que l'empereur avait dévoré ses bras. On cite des milliers d'exemples de pareils accidents ; c'est pour les prévenir que les allemands effrayés, ont créé des salles d'attente où les cadavres restent plusieurs jours avant l'inhumation.

PERSPECTIVE. — Les anciens ignoraient les règles de la perspective, la dégradation des teintes, le feuillage des arbres, mais ils connaissaient la fabrication des émaux, des verreries, et de presque toutes nos couleurs.

PERSPICACITÉ. — L'œil d'une femme, en examinant une rivale en beauté, en fortune, en amour, a toujours une lueur de jalousie ; rien de plus clairvoyant que la passion scrutant la passion, que la vanité scrutant la vanité, que la malveillance scrutant la faiblesse.

PERSUASION. — L'esprit humain est si accessible à toutes les persuasions, il a de si nombreuses cordes parmi lesquelles tant de cordes fausses, qu'il n'est rien qu'on ne puisse lui faire accepter, même les erreurs les plus monstrueuses, les sophismes les plus absurdes. Le danger est là. L'homme a en lui le principe du bien et du mal, sa vie est toujours entre ces deux voies !

— Pour convaincre, il faut mettre son esprit et son langage à la mesure de l'intelligence qu'on veut persuader, deviner ses instincts et ses préjugés, et la prendre ainsi par ses côtés faibles.

Je chérirai la douce persuasion : c'est par elle que ma langue et mes lèvres ont désarmé un intraitable courroux.

MINERVE, dans les *Euménides* d'Eschyles.

— Dans une discussion, persuader vaut mieux encore que prouver ou convaincre ; on triomphe facilement, et l'opinion vous est ainsi acquise à toujours.

PERTES. — Après une grande perte, tous les bonheurs sont empreints de tristesse ; le temps seul, ce suprême consolateur, peut amener le calme avec l'oubli.

PERVERSITÉ. — Quoi de plus effrayant que ces femmes au doux sourire, aux yeux langoureux, à la démarche molle et voluptueuse, qui cachent sous ces dehors séduisants la perversité la plus profonde ? Ce sont des vampires qui s'attachent à nos plus beaux, à nos meilleurs jeunes gens pour les dépraver et pour user en eux tout ce qui fait la vie heureuse, la santé d'abord la fortune, puis l'honorabilité.

— De nos jours la perversité se pare plus qu'elle ne se cache ; il est vrai que si elle est pauvre et misérable, on se détourne d'elle avec dégoût ; mais par contre on la salue, on l'honore presque, si elle est en équipage.

PESSIMISTES. — Je comprends les souffrances du cœur et y sympathise ; mais je blâme ces esprits chagrins, qui avec tous les éléments du bonheur, une fortune suffisante, une femme aimante, des enfants bien élevés, des amis dévoués et affectueux, passent leur vie à tout blâmer, à voir tout en noir et à suspecter tout ce qui les entoure.

PESTES. — Les maladies les plus dangereuses ne sont pas ces pestes venues de l'Orient, qui, comme la foudre, frappent sur une population entière et font d'une ville immense un vaste cimetière, car, le fléau disparu, chacun honore et pleure ses morts ; puis le temps, ce grand consolateur, apporte le soulagement avec l'oubli ; il n'en est

pas de même de ces pertes morales qui envahissent, qui rongent les nations ; leur action délétère attaque sourdement tous les principes de la vie intellectuelle et de sentiment : aux uns elles soufflent l'envie, la jalousie, le désir immodéré du luxe et des richesses ; aux autres l'ambition du pouvoir, le goût le plus effréné des plaisirs les plus énervants et de la plus profonde dépravation. Et cela est de tous les temps, témoin les crimes de Sodôme et de Gomorrhe, anéanties par la vengeance divine.

PÉTERSBOURG (Saint-) — est, pendant l'hiver, approvisionné, non plus par les navires de la Baltique, mais par les traîneaux traversant cette mer entièrement glacée ; ils apportent des armées de bestiaux entiers, tués et congelés ; les marchés sont encombrés de ces blocs superposés comme d'énormes pierres et formant abri pour les marchands ; jour et nuit on dépèce à coups de hache et tant que dure la gelée, ces viandes qui conservent leur fraîcheur. Un dégel prématuré serait une calamité publique, car tous ces approvisionnements doivent être cuits immédiatement et consommés sans retard.

PETITS BONHEURS. — On n'apprécie pas assez les petits bonheurs, car ce sont eux qui font le charme de la vie ; les grands l'exaltent, mais la troublent souvent plus qu'on ne le croit.

PETITE-MAITRESSE. — Que d'élégantes et pâles parisiennes mangent avant d'aller dîner en ville et à pleines dents, des petits pâtés de viande ou de poisson pour pouvoir ensuite et devant témoins, dîner, à la grande admiration des badauds, avec une olive et une glace ; jouer ainsi à l'immatérialité ! Suprême prétention des grandes coquettes.

PETITES CHOSES, GRANDS EFFETS. — Ce qui est petit peut produire de grandes choses : l'embryon est petit, il renferme l'homme ! le cerveau est étroit, il produit la pensée ! l'œil n'est qu'un miroir imperceptible et il reflète, grâce à sa forme arrondie, d'immenses horizons !

PETITS. — Si, comme le dit notre grand fabuliste Lafontaine :

On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

Les plus à redouter sont les plus petits parce qu'on ne s'en défie pas assez, et qu'on ne comprend pas leur intelligence et leur force d'action.

PÉTROLE. — L'huile minérale, dite de pétrole, était déjà connue du temps de Plutarque : les Perses, les Birmans en avaient fait toujours usage ; on en trouvait en Italie, à Modène, à Naples, en Sicile, et dans tous les pays à volcans ; elle abonde en Pensylvanie où, en 1862, on en a exporté trois mille barils, et où on en espère un million de barils ou un milliard de litres qui, à deux cent cinquante francs les mille litres, donneraient deux cent cinquante millions de francs ! Voilà de quoi ruiner nos industries européennes d'huile de colza, de navette, etc... Faites donc du libre échange avec de pareilles concurrences.

PEUPLE. — La maladie du siècle, c'est la volonté des peuples d'entrer partout dans le gouvernement des nations et dans l'exercice du pouvoir souverain ; ses flatteurs le poussent ainsi aux révolutions qui le frappent et le ruinent avant toutes les autres classes sociales, moins vulnérables parce qu'elles ont déjà l'aisance, la richesse où l'opulence.

— Libéral par tempérament, conservateur par intérêt, aristocrate par orgueil, démocrate par envie contre la fausse ou la vraie noblesse, le peuple a le tort de jalouser *toutes* les supériorités qu'il devrait, au contraire et dans son propre intérêt, chercher à imiter.

— Depuis 1789, le peuple, qui a tout d'abord conquis les grands principes, s'est occupé à faire sa place, à l'élargir de plus en plus. Il conquiert le sol français, il l'achète par le travail, il l'aura bientôt tout entier ! car la conquête est acquise déjà dans beaucoup de provinces : dans l'Alsace, la Lorraine, la Champagne, la Normandie, la Picardie, la Saintonge, l'Anjou, le Dauphiné... le paysan a déjà beaucoup ; dans un siècle il aura *tout* ! Mais il ne suffit pas de posséder la terre, œuvre morte sans le

travail continu et passionné, sans l'ordre, l'économie, la sobriété, conditions de la santé, il faut encore une règle immuable et prévoyant tout.

— Le peuple est comme l'enfant, il se passionne en tout ; dans la louange comme dans le blâme, dans la haine comme dans l'amour, et se laisse surtout aller à l'envie ; la preuve en est dans l'histoire même la plus reculée : Aristide, prié d'écrire le vote de bannissement contre lui-même par un athénien qui ne le connaissait pas, lui demanda quel reproche il avait à faire à Aristide ? Il me fatigue, répondit-il, de l'entendre toujours appeler le juste !

— L'antiquité méprisait le peuple : depuis Xénophon et Aristote jusqu'à Caton et Cicéron, le peuple ne fut qu'un amas de créatures immondes ; c'est la parole du Christ qui a relevé la dignité humaine, qui a fait des frères de ceux qui étaient tous tyrans ou esclaves.

— Le peuple est toujours cet enfant dont parle Junéval, et qui se conduit toujours par l'exemple des autres.

— Le peuple absout toute entreprise, même odieuse, qui réussit, et il blâme impitoyablement toute entreprise qui échoue, c'est-à-dire qu'il n'excuse que le succès et qu'il reste toujours du côté des vainqueurs.

— L'histoire d'un peuple s'explique par sa constitution matérielle, les instincts et les pensées qui le dominent, la religion qui l'a moralisé, les besoins économiques et intelligenciels qui l'ont commandé et entraîné.

— Les peuples sans croyances, comme ceux de notre époque, sont faciles à gouverner sous un gouvernement absolu, mais sous un gouvernement parlementaire et discuté, leur mobilité les rend ingouvernables ! C'est l'histoire de la France et l'explication, malheureusement trop vraie, de ses désastres.

— Ce qui donne la puissance aux hommes d'État, c'est la force d'intelligence et de volonté qui supprime les hésitations et les incertitudes : Il faut au peuple, être multiple et dès lors mobile et changeant, une volonté unique et irrévocable. La pa-

pauté ne doit sa force sur le peuple qu'au dogme de son infailibilité.

— Le développement national des peuples s'opère dans la mesure même de la vie politique accordée à ces peuples : là où le peuple est opprimé, il végète et sommeille; là où il partage le pouvoir, il s'anime, s'éclaire, et devient intelligent et actif en tout ; c'est déjà commencer le progrès et le provoquer que de dire au peuple : Agis, délibère, gouverne-toi !

— Un peuple est comme un enfant, il a ses maladies, ses indispositions, ses caprices, ses entraînements et ses colères. Il faut gouverner et punir avec discernement et modération ; dans certains moments, la répression, même sociale, doit être modérée; dans d'autres, la sévérité est un devoir absolu. Un proviseur de collège commence l'année avec une sévérité douce et graduée; il la finit avec une indulgence paternelle. Le feu est aux poudres, la liberté frappe aux portes, les vacances rayonnent à l'horizon. De même lorsque la loi appelle les citoyens à exprimer leur opinion, le gouvernement devrait être indulgent dans cette saturnale de deux jours ! Ce que nous ne craignons pas de blâmer, c'est la liberté des réunions pour préparer les élections ; cette liberté est le plus grand des dangers : elle commence, elle envenime la lutte, donne la parole à toutes les opinions folles, exaltées, exaspérées, terrifie les opinions sérieuses et sages, et prépare *toujours* les révolutions !

— Plus un peuple a l'organisation délicate, l'imagination vive, l'âme sensible et impressionnable, plus il a le sentiment du beau, et le goût des arts, ainsi des Grecs, des Italiens, des Français, comparés aux lourds Allemands, et à leurs congénères !

— Le peuple sent bon, disait Carrel ; parole d'ambitieux et de flatteur, qui prend le peuple pour piédestal ; car presque toujours le peuple est sale, sent mauvais, est mal élevé, brutal, bruyant et grossier.

— Le peuple ne pardonne pas à ceux qu'il croit, toujours, fort à tort, ses ennemis, tandis qu'ils sont par leur naissance, leur nature et leurs instincts exclusivement populaires, ses plus vrais et plus passionnés amis ! Sa vengeance est de leur

attribuer toutes les fautes ou les crimes des gouvernants.

— Les peuples sont disposés à la flatterie envers leurs chefs, soit qu'ils veuillent atténuer leur humiliation en exagérant la grandeur de ceux auxquels ils obéissent, soit qu'ils veuillent tirer honneur de leurs maîtres. Ne voit-on pas des domestiques qui ne veulent servir que des princes ?

— La répression des abus et des fortunes mal acquises, au lieu de moraliser un peuple, pervertit ses idées ; il ne se contente plus d'envier les richesses, il va jusqu'à haïr et maudire tous les riches et tous les puissants !

— Il n'y a plus guère au monde qu'un seul vrai gentilhomme, c'est le peuple ; on ne compte pas ses quartiers, on ne compte que ses vertus, que sa force !

Je tiens mon pouvoir du peuple, dont je serai toute ma vie le père, l'ami, et le serviteur !

NAPOLÉON LE GRAND.

Flatterie au peuple ; car le peuple était son admirateur enthousiaste, dès lors, son esclave passionné.

— Pour prévoir où va un peuple, il faut savoir d'où il vient, connaître sa pente, ses instincts, et, par suite, ses inclinations et ses tendances, le cours naturel enfin de ce fleuve humain, appelé peuple et les lois qui forcément doivent le gouverner : ainsi la science du gouvernement se trouve avoir une base raisonnée et presque certaine !

— Les bons peuples feraient un bon roi du roi le moins bon, car un homme ne peut longtemps résister aux vertus de tous.

— La souffrance du peuple est dans sa démoralisation ; ses vices et ses misères ressemblent à ces maladies internes, qui font éruption à l'intérieur, et qu'on ne peut guérir qu'en attaquant le mal à sa racine, non en le soignant à la surface.

— Les peuples sont comme les enfants : il faut les conduire avec douceur, les réformer avec tendresse, et les conseiller plutôt que les réprimer.

— Laissons aux peuples leur religion et leurs lois, le mariage chrétien et la polygamie mahométane ; on ne pourrait, sans risques et sans dangers, s'attaquer à des idées assises et confirmées par les reli-

gions qui sont les vraies lois des classes populaires.

— Le peuple a plus de grossièreté que de simplicité, plus d'égoïsme que de bonté, plus de misère que de résignation, plus de convoitise que de charité, plus de mauvais instincts que de bons !

— Le peuple a cette formule extravagante et native de protestation, il brise avec furie tout ce qui blesse ses sympathies, ou grandit démesurément et injustement ce qui lui agrée, l'éblouit ou le séduit; il se place donc *toujours* dans les extrêmes, ce qui implique hors de la réalité.

— Le peuple n'est jamais entraîné par un récit ou une lecture que lorsque l'un ou l'autre lui raconte sa propre histoire, et trouve ainsi un écho dans son cœur et dans ses souvenirs; c'est alors une surprenante vérité, une devination de ses sentiments, l'histoire de son cœur en un mot. Les grandes actions l'exaltent cependant, car vivant terre à terre et se trouvant alors transporté plus haut, elles l'étonnent, et l'enthousiasment; cet attrait n'existe pas pour les classes supérieures, initiées à l'histoire et aux grands événements.

— Le peuple a surtout une science de tradition, et les chansons qu'il chante le plus n'ont jamais été imprimées.

— Le dévouement du peuple lui est inspiré par la nature même de ses souffrances: il s'attendrit aux maux qu'il connaît et qu'il éprouve, c'est son expérience qui l'éclaire, ce sont ses besoins qui le conseillent, c'est son cœur qui parle. Virgile l'a dit: Il compatit aux maux qu'il connaît! enfin il est reconnaissant de peu; il tient compte du sentiment plus que du bienfait! Dans les classes supérieures, au contraire, on sent moins, on raisonne plus, on discute ses intérêts, on défend son cœur contre des entraînements ruineux; l'intérêt et le calcul étouffent la voix de la nature.

— Dans les révolutions et les émeutes, le peuple figure une véritable mer soulevée par des vents contraires et agitée par diverses commotions. On peut dire alors *la mer des peuples*, d'une multitude agitée.

— C'est à force d'économie, de travail, de patience et même de privations, que le

peuple peut nouer les deux bouts de la vie, le baptême et l'enterrement!

— Tous réclament contre l'impôt et son exagération; mais le peuple devrait remarquer que l'impôt qui le ruine le plus, c'est son ignorance, son apathie, sa paresse et ses habitudes de cabaret, d'estaminet et de désordre!

— On doit à l'enfant du peuple l'instruction primaire, la seule dont on ne puisse se passer dans une vie où le travail commence presque avec la vie, et reste la condition de l'existence entière.

— On fait à la nation française un reproche trop mérité pour ne pas être relevé et confirmé: c'est que le peuple a l'habitude de frapper les enfants pour les corriger, ce qui les pervertit et en fait des brutes au lieu de les amender! Nous ne saurions trop blâmer les corrections matérielles dans l'éducation des enfants, et conseiller la douceur aux parents et aux instituteurs!

PEUR. — La vieillesse et l'enfance sont les deux âges où se manifeste le plus cette infirmité morale, cette appréhension qu'on nomme la peur: chez le vieillard elle va toujours croissant; c'est le contraire chez les enfants, elle suit la marche inverse des forces diminuant lorsque celles-ci augmentent; chez les vieillards elle produit cette autre infirmité: l'avarice, qui est la peur de la misère; le vieillard se fait, par l'avarice, volontairement misérable dans la crainte de le devenir.

— La peur est un sentiment que la nature a mis dans le cœur de l'homme pour assurer sa conservation. L'habitude, la réflexion peuvent la vaincre, mais rarement l'empêcher de se produire; le premier effet de la peur est un frisson glacial, un resserrement spasmodique de la respiration, une concentration du sang à l'intérieur: de là la perte de toutes les forces, et le sentiment impérieux de la faiblesse matérielle.

— Au lieu de lutter, nous nous laissons trop entraîner à la peur.

— La peur est, chez les femmes surtout, le commencement de la faiblesse.

— La peur expose à une foule de périls

que la prudence peut éloigner; car prudence implique réflexion, et la peur est follement aveugle et ne raisonne pas.

— C'est une tradition des préjugés de l'enfance que de craindre la nuit et d'aimer le jour, comme si la lumière écartait tout danger, comme si l'obscurité les portait tous avec elle!

— Il faut beaucoup d'adresse pour combattre, chez l'enfant, le sentiment de la peur, car il faut l'enhardir sans qu'il s'en doute, ne le contraindre jamais, lui faire tout faire naturellement sans avouer le but qu'on se propose.

— La peur ne conseille pas, elle paralyse et laisse sans guide: elle conduit forcément à l'incertitude, à l'irrésolution, à l'anéantissement du corps.

— Le seul moyen de fortifier l'esprit et de rassurer le cœur des enfants timides et peureux, c'est de leur donner l'exemple du courage, et d'aller le premier et tout droit à la peur pour prouver son inanité.

— La peur a deux causes originelles: la faiblesse de constitution et les écarts de l'imagination. C'est cette cause qu'il faut découvrir pour combattre sûrement la peur dans l'esprit des enfants.

— La peur des enfants doit être soignée et guérie comme une maladie dangereuse, car elle peut produire l'idiotisme, l'épilepsie et même la folie: les moyens sont faciles et connus; vérifier sur l'heure et sans lumière ce qui fait peur, puis, à l'occasion, faire voir la lanterne magique et les illusions de tous genres qu'elle produit.

— L'empereur Héraclius avait si grand-peur de la mer, qu'il ne pouvait la regarder sans trembler et tomber.

— L'empereur Auguste avait une peur si folle du tonnerre, que lorsqu'il tonnait, il se réfugiait tremblant dans un caveau casematé, construit exprès pour échapper au danger.

— Chez la femme, la peur est si profondément instinctive et terrible, qu'elle suspend et annule toutes ses autres facultés; aussi la prive-t-elle de toutes les impressions si vives, de toutes les jouissances que l'homme peut trouver dans la nuit, la solitude, l'orage, la tempête ou le danger!

PHARAONS, — rois vaniteux et pleins d'orgueil qui, dans une terre fertile, élevaient des montagnes de pierre taillées d'un même modèle pour couronner leurs cendres, montagnes qui ne formeraient pas une seule pierre de ces œuvres tombées de la main de Dieu, et que nous appelons les Cordillères, l'Hymalaya, les Alpes, les Pyrénées, les Karpathes. Ils s'enorgueillissaient cependant dans ces œuvres égoïstes et sans but utile; ils écrasaient leurs sujets de travaux pénibles, longs et effrayants, et ruinaient la nation qu'ils avaient mission d'enrichir et de rendre heureuse! comme fit, du reste, chez nous, à Versailles, l'étroit orgueil de Louis XIV!

PHARES. — Tours où on place les fanaux qui doivent éclairer les côtes des différentes mers ou Océans; le phare le plus célèbre et le plus utile de l'antiquité fut celui de l'île de Pharos qui laissa son nom à la chose elle-même: il avait été bâti par Ptolémée Phidalephe et était réputé l'une des merveilles du monde. La tour de Cordouan est non moins célèbre dans nos temps modernes; son architecture est admirable. Ce phare, situé à l'embouchure de la Gironde, fut rebâti sous Louis XIV, en 1665, pour éclairer les bords de sables si dangereux en cet endroit.

PHARMACIENS. — La science a découronné et détrôné l'ancien apothicaire en faisant de la pharmacie l'objet d'une étude spéciale et complète. Malheureusement elle n'a pu réglementer les prétentions des pharmaciens dont les prix sont si exagérés que beaucoup de malades se laissent mourir ne pouvant faire la dépense des médicaments qui leur sont indiqués. On cite des pharmaciens qui vendent leur marchandise avec 2 ou 300 pour cent de bénéfice. Une loi ne devrait-elle pas modérer et taxer des matières d'une si indispensable et si urgente nécessité.

— Un pharmacien n'avait reçu pour une pièce de deux francs qu'un sou blanchi: Bah! dit-il, le coquin ne me vole que le quart de mon bénéfice.

PHILOSOPHIE. — L'arbre de la philoso-

phie fut planté par Socrate, arrosé et cultivé par Platon, son élève; mais la philosophie ancienne n'est, comme une forêt vierge, qu'une œuvre informe et confuse: elle surnage cependant et se traîne jusqu'à l'ère chrétienne, qui la transforma complètement!

— La philosophie ancienne n'a été qu'une discussion *ouverte sans résultats* sérieux puisqu'elle n'a produit que des théories, des idées et des systèmes contradictoires et plus ou moins extravagants; la science et la philosophie modernes, plus logiques, plus pratiques et dès lors plus utiles, ont, depuis Bacon surtout, augmenté la fertilité du sol, allongé énormément la vie humaine, modéré la douleur dans les maladies et les accidents, atténué les guerres, développé la richesse nationale, étendu les limites de l'intelligence, enfin civilisé et moralisé l'humanité.

— La philosophie exige une étude approfondie et complète de l'humanité et de ses besoins; elle nous conduit ainsi à la croyance en Dieu; une étude incomplète constituerait un véritable danger, car elle produirait une aveugle et stupide incrédulité.

— Plusieurs philosophes honnêtes, moraux et croyant en Dieu, ont pensé que leurs doctrines et leur morale pourraient équivaloir à une religion, mais ils sont restés seuls et sans adeptes: c'est que la philosophie est toute rationnelle, et ne parle qu'à l'intelligence qui manque au peuple; tandis que la religion parle au cœur et à l'imagination, et promet une vie heureuse et éternelle, biens tout matériels, compris par des hommes tout matériels eux-mêmes!

— Quand on pense à la foule des croyances, des systèmes contradictoires qui encombrant la *seule* société française, on est étonné qu'on puisse vivre dans une pareille anarchie intellectuelle et morale: que de croyances hétéroclites entre celles de Fourier et de Pierre Leroux, entre Quinet et Michelet et le chrétien Jacobin Buchez, entre Prudhon, Cabet, Jean Raynaud, Renan et tant d'autres fous.

— Cicéron disait qu'il n'y a rien de si absurde qui n'ait été prêché par un philosophe! Les philosophes n'étaient donc que

les partisans de doctrines contradictoires, dites philosophiques.

— La philosophie est le guide de l'homme; elle donne le bonheur à tous: à Epictète esclave, aussi bien qu'à Marc-Aurèle empereur; sans elle, la puissance et les richesses ne sont rien; avec elle, la misère peut être heureuse et glorieuse.

— La philosophie est la science de la vie, l'art de vivre et de faire vivre heureux, la réunion des principes et des règles qui doivent assurer le bonheur.

La philosophie nous amène à faire avec plaisir ce que les ignorants ne peuvent faire qu'avec répugnance.

ARISTOTE.

— L'armée des philosophes du XVIII^e siècle, autrement dit des encyclopédistes, était ainsi organisée: Voltaire était le chef, Marmontel et Laharpe les capitaines, Diderot, Dalember, J.-J. Rousseau, Helvétius les soldats et le baron d'Holbach, l'incrédule le plus absolu, le banquier.

— Les philosophes les plus sceptiques, les novateurs les plus hardis ne se font écouter que par les audacieux emprunts qu'ils font au christianisme et à sa morale; s'il y a une vérité utile dans leurs livres, c'est un vol fait à l'Évangile; s'il y a une page éloquente, c'est une page arrachée aux livres des pères de l'Église!

— La philosophie humaine n'a jamais apporté que de vaines et fugitives consolations au malheureux, tandis que la philosophie chrétienne lui a toujours offert un durable et inépuisable soulagement.

— La philosophie est la religion primitive, naturelle et générale, mais toujours mobile et progressive du genre humain; elle est donc condamnée à se modifier continûment, tandis que la religion chrétienne a déjà dix-huit cent soixante-treize ans d'existence immuable et éprouvée.

— Les philosophies humaines sont toutes opposées entre elles; chacune a sa formule, et il y a cela de remarquable, que ce que chacune de ces formules a de bon est incontestablement emprunté à la philosophie chrétienne.

— Quand la philosophie, au lieu de se poser en rivale ou en ennemie de la religion, reconnaît que la parole qui donne la vie à l'homme et aux nations, la donne aussi

aux philosophes, elle méritera son nom, car elle sera dans la voie de la sagesse.

— Plus on va au fond de la philosophie chrétienne, plus on la trouve supérieure à toutes les autres philosophies : aucune n'est plus appropriée à l'homme, à ses misères et à ses faiblesses ; aucune ne lui apporte plus de force et de consolation, aucune ne lui donne plus de vertu, soit privées, soit sociales ; aucune ne le rend meilleur, plus doux, plus bienfaisant ; la perfection humaine la plus élevée et la plus solide est donc évidemment dans la perfection chrétienne.

— La philosophie moralise ; elle guérit les plaies de l'âme et donne à l'homme les vertus mêmes qui protègent sa vie.

— L'ordre philosophique est une belle chose dans un grand esprit armé de toutes les qualités accessoires, c'est une plante vivace et gigantesque qui exige le sol le plus fertile et le plus profond. Qu'il se rencontre dans un esprit étroit, il le bouleverse et le brise comme fait la vapeur dans un récipient trop faible. Ceci explique et nos grands esprits philosophiques, si rares et si lucides, et nos empâteurs, prétendus philosophes ; si mesquins, si troubles, si creux, bredouilleurs philosophiques, qui gâtent et altèrent ce que font les vrais philosophes et les moralistes chrétiens.

— Les philosophes, esprits ambitieux, orgueilleux et absolus, méprisent tout excepté leurs idées !

— Trop souvent la philosophie de collège, au lieu d'apprendre à être plus sage et plus heureux comme le comprend le monde, n'apprend qu'à bavarder, à ergoter sans raison et sans but sérieux ; elle fausse le bon sens et le jugement, et au lieu de fortifier l'homme, elle le désarme et le livre au danger de toutes les passions réunies.

— Les philosophes, après tout, ne sont que des hommes armés en guerre et cuirassés de leur sagesse toute personnelle ; souvent petit et bien misérable bagage !

— Si on ne peut changer totalement sa nature, on peut au moins la corriger beaucoup par la réflexion et la philosophie.

— Un peu de philosophie n'est qu'une connaissance incomplète, superficielle et trompeuse, éloignant de la religion ; mais

beaucoup de philosophie y ramène toujours sûrement.

— Il faut avoir cette philosophie qui ne se laisse arrêter que par les choses sérieuses, autrement les plus heureux trouveraient mille sujets de s'attrister, et la vie ne serait qu'une longue douleur, une agonie sans fin.

— La vraie philosophie au lieu de se draper mensongèrement dans le mépris des richesses, en jouit noblement, modestement et surtout charitablement !

— La plus belle philosophie, ne console personne, car la philosophie c'est la théorisation de l'humanité, et la souffrance en est le fait habituel et pratique ; la charité ne raisonne pas, elle console, soulage, c'est donc la seule philosophie à appliquer à ceux qui souffrent.

— La sagesse de bien des philosophes consiste à se faire l'esclave des circonstances, à les dominer en leur obéissant, comme la barque battue par les flots et qui ne se sauve qu'en s'abandonnant à leurs caprices ou à leur fureur, tout en se tenant en garde contre les plus grands dangers.

— Ce n'est pas par la sagesse et l'habileté des philosophes, c'est par leurs résultats individuels et sociaux qu'il faut apprécier les doctrines philosophiques.

— Pour un esprit philosophe, le présent est toujours une transaction entre ce qu'on désire et ce qu'on obtient ; il faut savoir s'en contenter pour ne pas être plus malheureux, et c'est sagesse qu'une pareille philosophie.

— C'est du haut des plus hautes montagnes ou des plus hautes tours ou clochers qu'on apprécie l'humanité à sa valeur ; les villes apparaissent comme des carrés de pierres artistement alignés, et le peuple comme une fourmilière en mouvement : ainsi fait le vrai philosophe qui voit les choses de l'élevation de sa pensée !

— Le sage seul sait vivre dans l'isolement, seul il connaît les voluptés de l'esprit, les plaisirs de la pensée, de l'imagination, de la science, fleuves immenses et fertilisants qui alimentent les vastes mers de l'intelligence humaine.

— L'inégalité de la vie serait, pour un

esprit inquiet, mobile et aventureux, le stimulant le plus actif du bonheur.

— La philosophie est un mot trop élastique tendant à voiler bien des défauts, car chaque défaut a sa philosophie pour l'excuser, le pallier ou l'expliquer, mais la morale ne se satisfait pas avec des mots et doit rester immuable.

— Les philosophes, au lieu de nous apprendre à braver nos maux, devraient nous enseigner à les supporter et à vivre avec eux lorsqu'on ne peut les guérir!

— Si les philosophes méprisent la beauté, c'est qu'ils ont été méprisés par elle; si Socrate trouvait que l'amour est une tyrannie, c'est que sa femme était une mégère laide, hargneuse et acariâtre!

PHILTRES. — Rien à dire de ces breuvages soi-disant merveilleux, donnant l'amour ou la haine, la beauté ou la laideur, sinon que c'est une tradition de l'ignorance la plus grossière et qui, grâce à la science, a fait son temps: les vrais philtres sont ceux qu'on aspire avec ivresse dans les yeux d'une personne aimée, dans le son d'une voix chérie, dans l'expression d'un amour ardent et partagé.

PHOTOGRAPHIE. — Art nouveau, l'une des plus merveilleuses découvertes de notre siècle, les photographes faisant du soleil leur puissant collaborateur, car ce sont les rayons de cet astre brillant qui gravent le portrait sur le métal et font que le miroir retient la figure qu'il a reflétée un seul instant, un centième de seconde au plus!

PHRÉNOLOGIE. — L'avocat d'assises a dû toujours regretter la défaite des systèmes phrénologiques: quelle mine à exploiter! *L'accusé était né vicieux!* Alors aucune faute personnelle à lui reprocher! Frappez le père et la mère qui lui ont donné ces mauvais penchants; ils devaient éclore malgré lui!.. Donc l'accusé n'est pas coupable!.. Et on le renvoie avec le conseil tacite, mais bien clair, de continuer ses crimes!

— La phrénologie serait une belle chose, car le crâne de chacun serait la table des matières et la confession de toute sa vie;

mais la phrénologie est la science la plus contestable, et sera toujours contestée!

— Il est généralement admis que les fronts bas, fuyants et étroits indiquent la stupidité; que les hommes aussi bien que les animaux à longs cous sont indolents et niais; que les hommes à petits cous sont vifs, éveillés et robustes, que les grosses têtes ne sont pas les plus intelligentes, etc.

— Certains sentiments habituels, bons ou mauvais, souriants ou tristes, impriment leur cachet à la physionomie, cela est évident, les études phrénologiques ont donc une base sérieuse.

— Raphaël fut enterré à Rome dans le Panthéon d'Agrippa: depuis des siècles on montrait sa tête dans une des salles de l'académie de Saint-Luc; mais voilà que le docteur Gall, à qui elle fut présentée, déclara, après un long examen, que ce crâne était celui d'un gourmand et d'un homme qui n'avait jamais pu avoir les qualités que révèlent les chefs-d'œuvre de Raphaël! Ceci amena de très-vives discussions, à la suite desquelles on décida qu'on descellerait le tombeau du peintre pour prouver que sa tête n'y était pas, et le tombeau ouvert on trouva le squelette au grand complet, ce qui obligea l'académie de Saint-Luc à mettre de côté la relique qui, pendant deux siècles, lui avait attiré tant de visiteurs.

PHYSIONOMIE. — Je ne puis trop conseiller l'étude de la physionomie, car elle est fort intéressante en ce qu'on y apprend beaucoup et qu'elle peut rendre d'immenses services par les prévisions qu'elle inspire, défiance ou confiance; car la conduite et la parole de l'homme peuvent être souvent deux masques également trompeurs!

— En fait de physionomie, on ignore celle que l'on possède et ce qu'elle reflète; l'interlocuteur seul peut en apprécier le jeu et le mouvement.

— La nature a fait de la physionomie le moyen d'expression des sentiments du cœur; l'accord harmonieux du visage et du cœur est un charme plus séduisant que la beauté, aussi les vertus dont l'âme est enrichie n'ajoutent pas seulement à la beauté

morale, elles ajoutent aussi à la beauté physique.

— Il y a des physionomies aussi animées et aussi ouvertes qu'expressives et souriantes en toutes leurs parties ; en effet tout sourit à la fois dans la figure et les yeux, le corps, les attitudes et le geste.

— Ce qui fait un charme, plus puissant encore que la beauté, c'est l'expression de la physionomie, la bienveillance et la dignité des manières et du ton, la gracieuseté de l'ensemble enfin ; et, chose à remarquer, cela peut s'acquérir, ce qui implique que cela peut aussi se perdre ou s'altérer dans de mauvais exemples, de dangereux contacts, de pernicieuses habitudes. La physionomie est le miroir de l'âme, parez, enrichissez l'âme, vous parerez et embellirez la physionomie et en même temps le fond, la forme, le ton, l'expression du langage écrit et parlé.

— L'âme se produit toujours et partout : dans les mouvements physiques même, elle transpire, éclate à chaque instant ; elle anime et colore tout. Ayez une belle âme tout sera beau en vous !

— La physionomie trop animée est une beauté peu durable, car elle fatigue les traits par sa mobilité ; l'absence de physionomie conserve donc la beauté des traits ; le masque n'ayant ni mouvement ni fatigue, ne s'altère pas, ne se ride pas aussi vite ; mais l'auditoire et la vue y perdent !

— Pour bien écouter et comprendre, il faut lire en même temps dans les yeux, la physionomie, le maintien de celui qui parle.

— Quelle animation dans certaines physionomies où toutes les pièces, toutes les fibres, tous les reflets du visage vivent, s'agitent, parlent toutes les passions que la bouche pourrait exprimer.

— Nos études sur l'homme ne se sont pas assez arrêtées à l'examen et à l'appréciation de la physionomie humaine, qui reflète forcément tous les sentiments naturels ; c'est donc là qu'il faut étudier l'homme pour deviner sa nature et son caractère, et vérifier la vérité de ses paroles et de ses affirmations, car la parole peut tromper, pour peu qu'elle soit exercée à le faire, et la physionomie seule, quelque con-

trainte qu'elle soit, reflète toujours assez bien le sentiment intime pour révéler le mensonge de la parole.

— La physionomie est une enveloppe transparente, laissant percer les rayons de cette étoile inspiratrice et lumineuse que nous appelons l'âme.

— Le front, dans certains êtres d'élite, laisse transpirer une lumineuse intelligence ; l'œil révèle un feu sacré ; la physionomie l'habitude des sentiments élevés.

— Ce qui a plus de charme, plus de durée, ce qui devrait valoir mieux que la beauté, c'est la physionomie, c'est l'expression, car l'expression est le reflet de l'âme et de l'esprit, c'est le rayon qui anime tout, qui traduit tout dans sa vérité naturelle et expansive.

— La physionomie est souvent le caractère distinctif de certaines beautés vives et animées.

— On voit des figures qui sont les enseignes vivantes des idées, des instincts, des passions dominantes de l'individu : celles-ci sont anguleuses comme le coffrefort d'un avaré, pâles et bistrées comme ces reptiles souterrains vivant, dans les ténèbres, d'une vie malfaisante et dangereuse.

— La physionomie est le jeu des muscles du visage, du rayonnement des yeux, des ondulations de la bouche, des sillonnements du front : pour les sourds-muets, toujours en quête de comprendre, tout cela serait un langage très-compréhensible.

— Les natures impressionnables inscrivent toutes leurs pensées et tous leurs sentiments sur leur physionomie ; lorsqu'elles lisent, il semble si bien que le livre rayonne sur leur figure qu'on pourrait deviner ce qu'elles lisent et les sentiments inspirés par la lecture.

— La physionomie exprime généralement la passion dominante : l'avare, le courtisan, le débauché, le joueur ont chacun leur regard, que des coreligionnaires seuls, familiarisés avec cette franc-maçonnerie des passions, peuvent deviner et comprendre.

— L'âme fait la vie habituelle, comme la vie habituelle transforme ou modifie l'âme ; ce sont deux éléments qui se com-

binent et qui se réunissent pour constituer la physionomie.

— La nature a fait de la physionomie entière de l'homme le miroir de l'âme humaine; ce masque mobile et animé a reçu facilement l'empreinte des sentiments les plus généralement sentis et exprimés; comme la goutte d'eau creuse le marbre si dur, la sensation donne son pli et son relief à la physionomie prise dans ses détails et dans son ensemble; ce masque vivant impressionne comme ferait un portrait dans sa plus naïve et plus complète ressemblance: le portrait vous dira clairement les instincts du cœur par la trace qu'ils auront laissée sur la physionomie.

— La physionomie est le miroir, la photographie des mouvements habituels de l'âme et des variations du caractère.

— L'habitude d'une même sensation, la pratique d'une même habitude, impriment à la physionomie un cachet particulier et distinctif qui révèle la vie ordinaire et les sentiments qui l'animent le plus généralement: la passion habituelle donne donc à la physionomie un cachet tout spécial à la nature de cette passion.

— L'homme né sans passions a des traits morts et effacés; l'homme passionné et vertueux, au contraire, étale sur sa physionomie les glorieuses cicatrices des passions calmées ou guéries par la vertu.

PIANO. — Le clavecin, aujourd'hui piano, a-t-il eu, pour inventeur, de 1710 à 1716, un français nommé Marin, un allemand Schrader, ou un italien Cristofalli? Le nom clavecin serait déjà une présomption pour le français, car le nom ne paraît dériver d'aucun nom étranger. Il est vrai que le saxon Silbermann perfectionna l'instrument; mais c'est à la célèbre maison Sébastien Érard, de Strasbourg, fixée depuis à Paris, en 1786, qu'est due la perfection des pianos à deux cordes et à deux pédales; en 1790, il produisit le piano à trois cordes; en 1818, le clavecin découvert et ensaillié; en 1823, le double échappement, etc... Pape, Pierre Érard, Camille Pleyel complétèrent ces perfectionnements. Paris fabrique et vend pour plus de vingt-cinq millions de pianos chaque année. Cette industrie

s'est installée dans beaucoup de villes de province et particulièrement à Bar-le-Duc (Meuse), qui avait conquis aussi le monopole des corsets de femmes.

— Le piano est un instrument de salon, vif et léger; il frappe le son, mais ne produit d'effet *que par la rapidité de l'exécution*; il s'applique spécialement à la danse, à la chanson, à la romance. L'orgue, au contraire, donne un son continu, filé, durable, grave, sonore et puissant; il n'est si bien placé que dans d'immenses galeries et sous les voûtes élevées des basiliques; l'orgue, c'est la voix humaine centuplée dans sa force et son étendue, comme pour se faire entendre du ciel, pour remplir nos vastes temples de ses sons majestueux, et chanter les louanges de Dieu avec une puissance surhumaine!

— Que de femmes du monde, se posant en mélomanes, et placées devant leur piano, semblent corriger un enfant criant à chaque coup qu'il reçoit!

PICHEGRU, — général français, enfermé au Temple, en 1814, sous prévention de conspiration royaliste, se suicida dans son cachot; son corps fut inhumé à Clamart, dans le cimetière des suppliciés. En 1815, un petit monument en pierre, avec emblèmes militaires, fut placé sur la fosse où reposait le corps, dans l'allée de droite du cimetière et en alignement entre la porte de la rue du cimetière et celle des stalles de l'amphithéâtre de Clamart; ce monument porte l'inscription suivante: *la première pierre a été posée par Élisabeth Pichegru, le 1^{er} octobre 1815*. En 1862, le corps fut exhumé pour être transporté à Arbois (Jura), dans la patrie du général, fils d'un vigneron des Planches, près Arbois. Pichegru avait été enterré enroulé dans une grosse toile et sans cercueil, sa tête était bien conservée, trois cadennettes de cheveux châtain grisonnants, recouvrant encore le haut du cou, permirent de constater son identité.

PIE. — On a accusé cet oiseau d'avoir l'instinct du vol, tandis qu'il n'a que l'instinct de la prévoyance, et cache tout ce dont il peut s'emparer. La pie fait des provi-

sions, parfois considérables, pour les jours de disette, c'est-à-dire pour l'hiver, ce qu'on a pu constater en étudiant ses mœurs; elle se nourrit surtout de grains, de légumineuses, de noix et de fruits secs; elle détruit aussi pour les manger, les œufs des autres oiseaux, et même leurs petits quand ils ne sont pas assez forts pour se défendre; elle fait une guerre acharnée aux mulots, aux souris et à une foule de gros insectes; mais si, en cela, elle est utile à l'agriculture elle en est aussi le fléau par les dégâts qu'elle fait dans les vignes et les champs cultivés. Quoique très-défiante et difficile à approcher à l'état sauvage, la pie s'apprivoise facilement, et s'attache aux personnes qui la soignent. Comme certains autres oiseaux, les geais, les corbeaux, etc., la pie peut retenir et répéter quelques mots; aussi sa langue est-elle toujours en mouvement, ce qui lui a valu d'être le type du bavardage continu et fatigant.

— La pie voleuse est une histoire vraie: Une pauvre servante de Palaiseau, près Paris, fut pendue pour vol d'une cuillère d'argent, fait par une pie, dans le nid de laquelle on retrouva cette cuillère longtemps après l'exécution de la prétendue voleuse. Comme réparation de cette erreur judiciaire, on fonda, à Palaiseau, une messe expiatoire appelée la messe de la Pie.

PIE V — (Ghisléri), fut le plus grand et le plus éprouvé de tous les papes; il résista aux plus rudes attaques de la réforme et du mahométisme réunis: en six ans de pontificat, il lui fut donné de vaincre ces deux puissances. Sous les riches habits du pape, il porta toujours la robe de bure du moine, dépensant à peine un franc par jour pour sa nourriture, et se laissant mourir de la gravelle en refusant, par excès de pudeur, de se laisser opérer.

PIE VII, — recevant la visite de Napoléon qui voulait se faire sacrer empereur et n'avait que des paroles caressantes, disait à part lui: *comédiente!* Napoléon, impatienté de ne pas recevoir la réponse qu'il attendait, s'emportait et menaçait: *tragédiente*, murmurait Pie VII!

PIE IX — n'est pas libre, mais lui-même proteste contre la liberté des peuples en disant qu'il ne reconnaît dans le monde que des fidèles et non des citoyens libres, parce que la religion doit tout soumettre à la volonté du chef religieux!

PIÉGE. — Bien souvent le trompeur se trouve pris lui-même au piège qu'il tendait pour un autre; c'est ce qui arrive si souvent dans les instructions judiciaires et dans les discussions de mauvaise foi.

PIÉMONT — (*al pié di monti*), un des plus beaux et plus agréables pays italiens, très-fertile et riche en mines de toutes sortes; ses habitants sont industriels, spirituels, affables, gais, et passent pour être aussi francs et loyaux que bons catholiques. Turin, sa capitale, placée en partie sur la base des montagnes et sur les pentes de la plaine qui lui ouvre les perspectives d'un superbe amphithéâtre, où serpente son fleuve si grotesquement nommé le Pô, n'est depuis l'unification de l'Italie, que l'ombre d'elle-même!

PIERRES. — L'opinion commune que les pierres dites levées, trouvées en France, en Bretagne surtout, sont des autels gaulois, est une erreur; ce sont des tombes sur lesquelles on a renversé de grandes pierres plates supportées par quatre ou six cubes de rochers formant de petits piliers.

— Il y a deux espèces de pierres dures gravées: la première, la plus estimée, la plus artistique est celle gravée en relief et appelée camée: c'est un vrai bijou, un ornement de toilette; la seconde et la plus tendre, est celle gravée en creux et appelée entaille, celle-là servant surtout aux cachets.

PIERRERIES. — Quoi de plus varié que les pierres précieuses: le diamant si limpide, si étincelant, si transparent, le rubis au rouge vif, le bleu tranquille du saphir, le vert brillant de l'émeraude, le jaune doré de la topaze, le beau violet de l'améthyste, les reflets irisés de l'opale, qui est au diamant ce que la lune est au

soleil; tout cela prouve que les couleurs sont de tous les règnes et que, comme les fleurs, les pierres précieuses ont leur parterre, aussi varié et plus durable.

PIÉTÉ. — Il y a dans la piété un côté idéal et séraphique où tout est lumière et éblouissement, musique et harmonie, fleurs et parfums; mais le meilleur côté de la vraie piété, son côté pratique, consiste dans la douceur, la modestie et la bienfaisance qu'elle inspire.

— La vraie piété est raisonnable, calme non exagérée et passionnée, intime non extérieure, silencieuse et souvent muette; la religion désavoue tout excès qui détournerait de la vie commune ou nuirait à la santé.

— La piété donne tous les courages, toutes les forces, toutes les abnégations, toutes les vertus, elle est ainsi la source de tous les bonheurs.

— Il faut que l'âme soit dégagée de toute passion violente pour atteindre à une piété sincère.

— La piété se révèle dans tous les actes de la vie, car elle est toujours entourée d'une atmosphère céleste, c'est l'aurole des vivants comme celle des morts.

— La piété, quoique non partagée, attire à elle comme l'aimant, sans qu'on sache pourquoi; c'est que toutes les vertus les plus douces découlent d'une religion vraie et toujours bienveillante et miséricordieuse.

— La piété orne le caractère et le cœur d'une infinité de vertus admirables et qu'elle seule peut donner; elle est le couronnement de toutes les vertus morales?

— La piété est la plus belle et la plus utile couronne de la fille et de la femme; elle doit être la protection et le cachet de toute leur vie.

— On devrait plus estimer la vertu sans piété que la piété sans vertu, car dans ce dernier cas la piété ne serait qu'un mensonge et une hypocrisie.

— La piété est une religion tendre placée au fond de nos cœurs, elle a sa récompense dans ses actes et son bonheur dans l'exemple qu'elle donne.

— Que la piété de la femme soit tou-

jours indulgente et aimable, l'époux chérira ainsi une religion à laquelle il devra son bonheur.

PIÉTÉ FILIALE. — Il est facile d'aimer des parents affectueux et tendres: il n'y a de mérite qu'à aimer ceux dont la conduite ne commande pas l'affection; le devoir des enfants consiste alors à cacher les défauts de ceux-ci et à chercher par les moyens les plus doux et les meilleurs procédés à les ramener dans la bonne voie.

PIGEONS. — Charmants oiseaux, doux, caressants et faciles à apprivoiser, classés par certains naturalistes dans l'ordre des passereaux, par d'autres dans l'ordre des gallinacés; ils vivent, une grande partie de l'année, rassemblés en familles, souvent très-nombreuses; ils sont, en général, fort réglés dans leurs habitudes, et ne cherchent leur nourriture que deux fois par jour: le matin au lever du soleil, le soir quelques heures avant la nuit; ils se nourrissent de graines, d'insectes et de larves de fourmis. Les pigeons ramiers d'Europe (Palombes) se nourrissent de glands, de fâines et des pousses tendres de différentes plantes; quelques espèces sont essentiellement voyageuses, et parcourent d'immenses distances en bandes innombrables.

— Les pigeons ont été employés, de tout temps, comme messagers fidèles et rapides, d'abord par les marins qui les élevaient sur leurs navires et les lâchaient, quand ils approchaient de terre, pour annoncer leur arrivée. Pline rapporte qu'on s'en servait pour faire passer des lettres dans les villes assiégées; depuis, cet usage s'est conservé, si bien que dans nos dernières guerres, ces oiseaux nous ont rendu de nombreux et utiles services.

— Vulgairement, on appelle pigeon, le bon bourgeois qui s'entête à trouver heureux au jeu le grec qui le vole!

PILLAGE. — Vol avec violence, impliquant un fait de guerre odieux, car on dépouille et on ruine des vieillards, des femmes, des enfants timides et inoffensifs, et si parfois un butin immense est tombé au pouvoir du vainqueur, souvent aussi le pillage

a été si peu productif qu'il n'est resté aux souverains et aux généraux qui l'avaient ordonné que la honte de leur cruauté et de leurs convoitises!

PIN. — Cette essence d'arbres a une grande importance en France où elle entre pour une large part dans la composition de nos forêts. On en compte environ cinquante espèces; mais les seules, réellement cultivées chez nous, sont le pin Sylvestre, le pin Maritime et le pin Laricio ou pin de Corse.

— Le pin, dans son écorce rugueuse et aspère, dont le gigantesque parasol, toujours vert, s'appuie sur son mât bien dressé, forme le seul abri et l'unique produit de nos lagunes françaises, entre Bordeaux et Bayonne. L'incendie ravage périodiquement ces tristes et nécessiteuses contrées, malgré les intervalles laissés vides pour arrêter ces calamités! Une flammèche portée par le vent, met de nouveau le feu: de là ces grands et ruineux désastres! Les assurances, grâce à l'insouciance et à l'apathie des parquets, ne paient pas le quart des pertes!!! *C'est la plus odieuse des escroqueries!* et nous appelons l'attention du gouvernement et des parquets dès lors sur cette odieuse spéculation, offrant la preuve de ce que nous affirmons! Nous devons ajouter que la justice, par sa tolérance inqualifiable, paraît permettre et encourager l'odieuse spéculation des *compagnies unies dans l'intérêt illicite d'une coalition secrète mais réelle.*

— Le pin pignon, cultivé dans le midi de l'Europe, surtout en Espagne, donne une amande charnue, sucrée et du goût le plus agréable; on la mange à la main et on en fait une confiture délicieuse.

Les habitants de l'Estramadure Espagnole ont une forêt d'arbres gigantesques de cette espèce; à laquelle ils attribuent une origine miraculeuse. Chaque graine fendue dans sa longueur porterait l'empreinte de la Vierge Marie tenant l'enfant Jésus dans ses bras. Bien entendu que je me suis laissé raconter la légende sans aller vérifier le fait!

PIRON, — en disant des académiciens:

ils ont de l'esprit comme quatre, pensait très logiquement: moi j'ai de l'esprit comme quarante!

— Piron a eu une destinée fatale, causée par le cynisme de ses écrits: il fut frappé par l'opinion publique, parce qu'il l'avait bravée et insultée, et que la morale reprend toujours son empire.

— Piron fut élu, à l'unanimité, par l'Académie française: ce fut le roi qui refusa son consentement, l'épigramme qu'il fit contre elle dans son épitaphe était donc un acte d'ingratitude:

Ci-git Piron qui ne fut rien,
Pas même académicien!

PITIÉ. — Mouvement naturel qui nous porte vers toutes les souffrances et nous y fait compatir; c'est un des plus beaux, des plus honorables sentiments humains, car il naît spontanément et comme une effluve de l'âme; la pitié n'est donc pas rare, ses instincts étant dans tous les cœurs.

— La pitié ne blesse jamais que l'orgueil; en toute autre circonstance c'est la meilleure des consolations.

— La pitié ne blesse que lorsqu'elle part d'une âme vulgaire; la pitié d'un grand cœur est comme celle du ciel, c'est un doux soulagement.

— La pitié est une bienveillance attendrie, mais qui n'a pas de raison d'être, et qui devient blessante lorsqu'elle s'adresse à un grand malheur.

— On a pitié des douleurs que l'on voit, car on les souffre en imagination et en souvenirs douloureux et obstinés.

— Il faut les paroles et les parfums d'un bon cœur pour que la pitié ne paraisse pas du mépris.

— La souffrance personnelle distrait de la pitié pour la souffrance des autres.

— Combien de gens qui prodiguent leur pitié aux malheureux, pourvu que ceux-ci n'en demandent pas davantage.

PITT — le tory, fut l'ennemi acharné de la nation française et de Napoléon le Grand, le génie qui en personnifiait toute la puissance, la puissance militaire surtout.

— Pitt était, dans la Chambre des com-

munes, l'orateur plébéien, le représentant incarné de la démocratie; il avait dans la Chambre des communes cette qualification royale de *Great-commoner*. Quand il accepta une place dans la Chambre des lords avec le titre de lord Chatham ce fut un puissant roi qui abdiqua pour se faire aristocrate ! Il avait une âme ardente et un caractère plein de vigueur, son éloquence avait la puissance de la foudre, il mit le feu à l'Angleterre et électrisa toute la nation; son génie était dans l'énergie fougueuse de son esprit; il conquit le monde par les armes et par le commerce; les bénéfices produits par l'industrie payaient les frais des grandes guerres.

— Le monument élevé à la mémoire de Lord Chatam (Pitt) témoigne de cette vérité que « le commerce avait trouvé un puissant appui dans les armes anglaises et avait fleuri par la guerre. »

PLACES. — Celui qui a déjà, obtient bien plus facilement que celui qui n'a pas; celui qui est en place est en bonne voie d'avancement, semblable en cela à ces écuyers qui sautent d'un cheval sur un autre plus facilement que s'ils partaient de terre.

— Les places sont le but d'une effrénée course au clocher: pour un emploi vacant il y a des centaines de compétiteurs, tous se préoccupant plus de l'obtenir que de savoir s'ils sont aptes à le remplir, ils ne voient que l'émolument et s'inquiètent peu d'un travail dont ils peuvent si facilement s'affranchir!

PLAIDEURS. — Celui qui plaide perd souvent, et ce qu'il devrait avoir et ce qu'il a, car les frais de justice sont *effrayants partout*, c'est leur privilège ! Les juges sont les sacrificateurs, les gens de loi les seuls bénéficiaires ! La justice, don de Dieu cependant, devrait être aussi gratuite que la religion ! voilà la première des réformes à faire !!!

PLAINTE. — Il semble que la plainte doive adoucir tous nos maux : nous gémissons sur notre manque de fortune, sur notre peu de chance, nous nous lamentons dans nos petits comme dans nos grands cha-

grins, et geignons et crions lorsque nous ressentons la moindre douleur.

— Pourquoi nous plaindre si le secours est impossible, car là où la plainte doit être sans résultat elle devient sans excuse.

— Nous nous plaignons souvent de la fortune et de l'injustice des hommes lorsque nous ne devrions nous en prendre qu'à nous-même; c'est-à-dire à notre paresse, à notre négligence, à notre désordre, seules causes de notre insuccès.

PLAIRE. — Par sa beauté, sa fraîcheur, sa grâce, sa légèreté, son enjouement la femme paraît destinée à l'amour avec tous ses caprices: c'est son heureux avenir ! Il faut le suivre, il faut plaire avant tout; plaire, n'est-ce pas commander, entraîner et captiver ?

— On plaît toujours à ceux qu'on aime, naturellement et sans effort, c'est l'effet d'une sympathie mystérieuse et magnétique, chercher à plaire pour le plaisir de plaire, par coquetterie ou par amour-propre, est souvent le moyen de n'y pas réussir.

— L'art de plaire, pour une femme, consiste à paraître toujours nouvelle; car c'est la variété et la nouveauté qui inspirent aux hommes cette ardeur fébrile qui constitue la passion, c'est par là qu'ils seront attirés, c'est par là qu'ils seront retenus.

PLAISANTERIE. — Il y aurait trop de monotonie dans la société et la conversation si on n'y apportait parfois le sel d'une fine et délicate plaisanterie, qu'il ne faut pas confondre avec le genre bouffon qui n'est que le dévergondage de l'esprit avec toutes les formes triviales et grotesques que le genre commun peut inventer.

— La plaisanterie est un jeu d'esprit; et comme on ne joue qu'avec ses amis, on ne doit plaisanter qu'avec ses égaux.

— La plaisanterie attique est l'arme des gens d'esprit contre les ridicules du monde: c'est le remède aux prétentions extravagantes, le correctif utile de tous les travers; c'est une arme courtoise qu'il faut savoir manier avec délicatesse et bienveillance surtout.

— La plaisanterie exagère toujours un peu pour rendre le dessin plus net et le

faire mieux ressortir, mais c'est un tort contre la vérité et qu'elle expie par le reproche, souvent mérité, de méchanceté.

PLAISIR. — Pour un homme de sens, le plaisir doit être un délassement, une distraction, une récompense.

— Pour les hommes légers et futiles le plaisir est souvent le bonheur, mais le bonheur le plus fugitif et le plus rapide!

— Après les tourmentes et les révolutions, la vie sociale reprend son cours avec un entrain et une frénésie qui accusent l'intention de rattraper le temps perdu; les plaisirs du monde ont alors la fraîcheur et l'attrait d'une chose dont on a été longtemps privé.

— Suivant Épicure les peines et les plaisirs de l'esprit sont une conséquence des peines et des plaisirs du corps, ou plutôt alternativement de la santé et de la maladie.

— Chaque peuple a ses plaisirs nationaux: les Grecs eurent leurs jeux olympiques; les Romains leurs triomphes et leurs combats du cirque: la Féodalité ses tournois; les Espagnols leurs combats de taureaux; les peuples modernes leurs mascarades, leurs fêtes, leurs feux d'artifice, leurs théâtres, leurs courses de chevaux.

— Le plaisir n'est jamais si doux que lorsqu'il se rapproche d'un bonheur calme et pur.

— Quelques heures de travail aiguissent et fortifient le corps et les sens et préparent ainsi au plaisir un glouton rassasié, un libertin épuisé ne peuvent trouver aucune satisfaction dans une passion qui les absorbe et les fatigue.

— L'amour des plaisirs est excusable et naturel dans la jeunesse, le danger commence lorsque la passion s'en mêle et qu'elle fait dévier vers la pente de la débauche.

— Il faut craindre pour les jeunes gens qu'ils recherchent les plaisirs faciles et ne descendent ainsi jusqu'aux vices les plus dangereux, devant amener la perte de leur réputation et de leur santé.

— Le plaisir, comme le mot l'indique, est ce qui plaît, et comme chacun a ses goûts, chacun a ses plaisirs variés et différents, mobiles et capricieux.

— Tout plaisir est un danger, car il faut craindre la passion et l'excès.

Le plaisir est une fleur délicate qui veut être légèrement cueillie. DUBOY.

— Il faut arranger ses plaisirs pour qu'ils soient au moins sans mélange, et qu'on ne les paie pas en contrariétés de toute espèce: il faut d'abord les prendre à son goût et à sa mesure, pour qu'il n'y ait pas de déceptions; puis comme tout s'achète ici-bas, les prendre aussi à la mesure de ses forces ou de sa bourse; car s'il faut regretter l'argent qu'on dépense pour un plaisir, s'il faut batailler et marchander, le plaisir devient dégoût, fatigue et peine et se trouve toujours payé plus cher qu'il ne vaut.

— Le plaisir seul près d'une femme n'est même pas la petite monnaie du bonheur, comme un millier de centimes peut faire la monnaie d'une pièce d'or, mais ne la remplace pas dans les besoins de la vie aristocratique.

— Le plaisir continu cesserait d'être un plaisir, il deviendrait ennui, monotonie et fatigue; le plaisir a besoin d'être désiré il faut donc désirer une chose pour être heureux en l'obtenant, il faut donc un peu de peine, une intermittence ou une privation momentanée pour apprécier le plaisir.

— Le moyen le plus sûr de créer un plaisir, c'est de ménager un besoin: créez la faim ou l'appétit, créez la soif, le manger et le boire seront un plaisir; après la fatigue, le repos sera une vive satisfaction; celui qui aura longtemps été enfermé trouvera une énorme joie dans la liberté et la promenade.

— Les plaisirs déréglés sont comme les grandes plaies, ils laissent toujours des cicatrices hideuses; avec de la sagesse, de l'activité, de la sobriété, on a rarement besoin de confesseur ou de médecin.

— Les plaisirs bruyants ont ce déplorable résultat de dégoûter des plaisirs doux et tranquilles, précisément de ceux où se complaisent le cœur et l'esprit, comme la lecture, la méditation, la composition littéraire, la poésie, la musique, etc.

— Le grand mal dans la vie, c'est que le plaisir trop répété dégénère en habitude et perd dès lors tout son prestige,

tous ses enchantements, toutes ses surprises : c'est là le malheur des heureux ! Le plaisir a ses indigestions comme l'estomac, comme le goût, comme l'amour ; l'amitié seule paraît éternellement douce et reposante.

— Rien n'est plus gai, plus délassant, plus entraînant que les petits plaisirs ; ils ne laissent après eux ni fatigue, ni regrets, ni satiété ; ils fortifient la santé au lieu de l'affaiblir, ils réjouissent le cœur, sans le corrompre et éloignent du vice en poussant vers la vertu.

— Le plaisir le plus vif est certainement d'être agréable à une personne aimée : ce sont deux bonheurs dans un seul, annonçant bien d'autres bonheurs ! car dans cette voie le terrain est fertile.

— Chaque vertu, dit-on, a pour proche parent quelque vice ; chaque plaisir, j'en suis persuadé est voisin d'un excès qui fatigue ; marquez donc soigneusement la ligne qui les sépare et arrêtez-vous plutôt un mètre en deça que de passer d'un pouce au delà.

— Les plaisirs les plus vifs ont un aiguillon qui nous tient éveillés ; c'est une invitation de la nature à jouir de ces bonheurs passagers, comme compensation à toutes les tribulations et aux malheurs de la vie commune.

— Certains plaisirs achetés par un danger ont un prestige créé par leur rayonnement au milieu de l'ombre qui les environne.

Dans le malheur, tournez les yeux en arrière pour y trouver une ou plusieurs compensations.

— Le plaisir vient naturellement à qui sait s'occuper utilement.

— Les plaisirs longs et fréquents fatiguent beaucoup ; aussi quel bonheur n'éprouve-t-on pas à échapper à deux heures de jeux innocents, pour aller s'étendre seul au pied d'un arbre ombreux et frais où on peut se sentir respirer, penser et vivre de la vie du rêve.

— Depuis le riche Pollion surpris à Pompéi et dans un banquet de mille convives par la pluie de cendres qui engloutit la ville, jusqu'à Brillat Savarin et Véron, la table a été le plaisir et l'illustration des

riches, des gourmands et des sensuels. Et cependant c'est une bien petite passion que la passion de l'estomac ; car si développé que soit cet organe, c'est un contenant de un à deux litres au plus dans sa plus grande dilatation.

PLANÈTES. — L'histoire du ciel et des planètes remonte aux temps les plus reculés, c'est aux patriarches et aux bergers Chaldéens qu'on doit les premières bases de la science planétaire et astronomique.

— Les planètes sont des corps opaques, ne nous paraissant si brillantes que parce qu'elles nous renvoient, par réflexion, la lumière qu'elles reçoivent du soleil. Il y a huit planètes principales : Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Jupiter, Saturne, Uranus et Neptune. Cinq d'entre elles ont des satellites, c'est-à-dire qu'elles sont accompagnées de planètes de second ordre exécutant autour d'elles un mouvement de rotation et les suivant dans leur révolution autour du soleil : Jupiter a quatre satellites, Saturne et Uranus en ont huit, Neptune en a deux et la Terre en a une, la Lune.

— La planète Vénus, vulgairement appelée par les anciens, le matin, Lucifer, le soir, Vesper, est appelée par nous soit le matin, soit le soir, l'étoile du Berger.

— La fraternité la plus complète devrait être le lien de l'humanité entière, car une seule demeure commande une seule famille ! Et en tenant compte de la grande division créée par les Océans dans notre planète, il n'y aurait encore que quatre à cinq habitations distinctes.

PLANTES. — Les sexes sont réunis dans la couronne de la plante, la fleur : le pistil (la femelle) occupe le centre et la circonférence, il est au-dessus de la substance médullaire de la tige, les étamines (les mâles) avec leurs capsules à ressort remplies de pollen (poussière fécondante), sont le prolongement du liber ou épiderme ; le pistil est un tube allongé d'où sort un stigmatte de nature poreuse et humide sur lequel s'attachent les poussières fécondantes des étamines.

— Chaque plante grande ou petite, che-

velure de la terre, fouille le globe de ses racines et se nourrit de ses suc; la terre leur dit sans cesse, en mère bonne et impartiale : prends petite mousse, prends grand chêne, car je dois nourrir abondamment le plus petit comme le plus grand !

— La population animale des mers est incalculablement bien supérieure à la population des terres ; par contre la population végétale des terres dépasse de beaucoup celle des mers. La mer rouge doit son nom à des algues (plantes microscopiques de couleur rouge) c'est de la poussière la plus ténue, tandis que certaines algues marines ont cinq cents mètres de longueur !

— Les plantes vénéneuses s'annoncent par des feuillages hérissés d'un vert noir ou vert taché de blanc ; voyez l'aconit, la jusquiame, la belladone. Dieu nous avise du danger !

— La plante est un être, presque un animal à demeure fixe, tirant sa nourriture de ses pieds, respirant par ses feuilles et se reproduisant par ses fleurs devenues semences pour assurer son éternité. L'homme, ce roi de la création, ce despote exigeant, impose à la terre les semences, c'est-à-dire les nourrissons qu'il lui confie, et traite en ennemis les intrus, les plantes adventices qu'il appelle des parasites car elles sont, non-seulement sans produit pour lui, mais détruisent ses meilleures récoltes. Il traite donc comme un ennemi l'animal sauvage et la plante adventice, car sa devise est : tout pour l'homme et rien que pour l'homme ! Gloire et profit au plus fort ! Mais qu'il oublie un coin de terre et la nature reprend ses droits égalitaires, la ronce et le chardon s'ébattent au soleil, le chiendent, le chapelet et l'ortie lui disputent la terre et s'en emparent en despotes, qui ont épines et piqures pour se défendre vaillamment.

— Les plantes puisent leur nourriture dans deux mamelles opposées : dans la terre par leurs racines qui y trouvent la fraîcheur ; dans l'air par leur feuillage absorbant l'humidité de l'air.

PLATON — est l'Homère et le Cicéron des philosophes ; son éducation commença

aux leçons de Socrate, plus tard il alla puiser sa science en Égypte auprès des prêtres et des vieillards égyptiens, de là en Italie (grande Grèce) pour s'instruire des principes et des dogmes de Pythagore, sa science ne fut donc si grande que parce qu'elle fut cosmopolite.

— Platon appelant Dieu pour régler le droit et la morale des hommes, était chrétien d'intention ; aussi, dans leur enthousiasme pour ses préceptes, qu'ils appelaient divins, quelques pères de l'Église voulaient en faire un saint.

— Ce qui reste d'une vérité évidente, c'est que l'éloquence, la morale, la législation et la philosophie de Platon ont ouvert un champ immense à tous les grands génies, à tous les penseurs, aux littérateurs illustres, aux savants théologiens qui sont venus après lui : c'est à ces sources brillantes qu'ont puisé Aristote, Démosthène, Cicéron, Zénon, Sénèque, Plutarque, Montaigne, tous les pères de l'Église, Pascal, Bossuet, Fénelon, Montesquieu, Rousseau, Bernardin de St-Pierre et tant d'autres.

PLAUTE, — auteur comique latin, né à Sarsine, sur les frontières de la Toscane, vint, dit-on, à Rome, après avoir perdu toute sa fortune dans le commerce ; ses premiers temps furent difficiles : encore inconnu, il aurait été obligé de se louer à un meunier pour tourner à bras la meule d'un moulin à farine, et c'est dans ses rares instants de loisir qu'il aurait composé ses comédies ; mais cela n'est pas prouvé, non plus que sa condition d'affranchi. Ces revers et ces circonstances malheureuses de la fortune n'étaient du reste pas rares chez les grandes intelligences, à une époque où la classe des esclaves était si nombreuse. Les philosophes Cléanthis, Asclépiade, avaient aussi tourné la meule.

Plaute, ayant relevé sa fortune, se mit à la tête d'une troupe de comédiens qui jouaient ses pièces ; il se fit une grande renommée, ses comédies, toutes populaires et assaisonnées du sel national, eurent un immense succès. On les jouait encore à Rome cinq cents ans après lui. Il a servi de modèle à nos meilleurs auteurs comi-

ques; Molière lui a pris *l'Amphytrion* et *l'Avare*, Regnard a imité ses *Menechmes*, Corneille son *Miles Gloriosus*, Beaumarchais lui a aussi emprunté une foule d'idées et de traits heureux, on attribue à Plaute plus de cent vingt pièces, mais vingt à peine sont authentiques.

PLEURS. — Le cœur ne souffre tant que lorsqu'il pleure sans répandre de larmes; car la souffrance sans larmes asphyxie ou étouffe.

— Beaucoup de gens ont le privilège de ne pleurer qu'en compagnie et lorsqu'ils peuvent recevoir des consolations, ou de se consoler de suite lorsqu'ils sont seuls; les malades devraient faire de même, et n'être malades qu'en présence du médecin: ce serait plus sûr pour tous.

PLUME. — Après le besoin de parler, qui est le plus fréquent et le plus utile, vient le besoin d'écrire pour parler au loin ou pour retenir, fixer, éterniser la pensée et en faire la passion, la délectation de tous. L'instrument de cette œuvre intelligente et délicate, la plume débris de l'aile d'un oiseau, avait été bien choisie; c'était lui enlever son cachet poétique que de la remplacer par un petit morceau de fer.

— La plume c'est l'esprit au vol léger si le sujet caresse le cœur, lourd s'il soulève des répugnances.

— Aux mains du génie, de l'intelligence, de l'envie ou de la méchanceté, la plume, ce faible tuyau ou ce fragile morceau de fer a une puissance incalculable.

— C'est avec des plumes d'oie que nos grands et vieux auteurs sont devenus des aigles.

— Chacun de nous peut dire: cours ma plume, vole, annonce la bonne nouvelle, tu es aujourd'hui l'aimable messagère d'un vif espoir, d'un tendre amour ou d'une douce consolation, peut-être un jour, hélas! ma main allourdie entravera ta marche; c'est que mon cœur sera désolé, mes yeux remplis de larmes, mon corps tremblant, c'est que le vent du malheur aura soufflé sur ma vie et m'aura enlevé avec toutes mes affections mes dernières heures de bonheur

PLURALITÉ DES FEMMES. — Il ne faut pas s'y tromper, la pluralité des femmes en Orient a dû nécessairement faire naître en elles le désir correspondant et logique de la pluralité des hommes, d'où la nécessité de la garde la plus sévère des harems et la répression plus sévère encore des fautes commises; car en toutes choses tout fait a sa conséquence logique et obligée; cette conséquence fut-elle monstrueuse! car les vices se multiplient toujours les uns par les autres.

PÔ, — Padus, ancien Eridan, le plus grand fleuve d'Italie, prend sa source dans le Marquisat de Saluces en Piémont et traverse toute l'Italie septentrionale de l'Ouest à l'Est en arrosant dans son parcours les plus magnifiques et les plus fertiles plaines.

— Le Pô, peut-être parce qu'on l'a trop entouré de digues, a tellement comblé son lit, près de Ferrare, qu'il a fallu toujours surélever ces digues, si bien que le fond du lit est maintenant au-dessus du niveau des maisons et que le niveau des eaux est à la hauteur des toitures de ces maisons! Cette position n'est-elle pas des plus menaçantes? On ne voit rien de semblable et de si dangereux qu'en Hollande.

POÉSIE. Il y a deux choses dans la poésie, l'imagination et le sentiment: ceux qui sentent sont de vrais poètes, car ils ont la science du cœur et parlent au cœur.

— Les grands événements font les grands poètes: il suffit au génie de respirer l'air des jours agités pour peindre ce qu'il voit, pour exprimer ce qu'il éprouve, et devenir poète.

— La poésie s'amasse dans la jeunesse, dans la saison des roses de la vie; car la poésie est une fille preste et brillante qui éclate et sourit à ses propres souvenirs et les pare de toutes les beautés imaginables.

— La poésie est un rêve magique, estompé, lumineux et doré; elle ressemble en mieux aux merveilles de la lanterne magique.

— La poésie ancienne avait mis le ciel au niveau de la terre, la poésie nouvelle

tend à élever de plus en plus la terre vers les cieux.

— La poésie et l'art sont deux fontaines dangereuses et perfides, il faut les redouter et craindre les désenchantements qu'elles cachent derrière elles.

— On peut avoir le goût de la poésie et ignorer le métier de poète, aimer les vers sans savoir les faire, car le goût ne suppose pas toujours l'aptitude et le talent.

— La poésie a le tort, avec ses impérieuses exigences de la rime, d'obliger souvent le poète à dire le contraire de ce qu'il pense, ou de ce qu'il voudrait dire ; il n'en est pas de même de la prose, puisqu'elle a toute liberté. Défiez-vous donc des poètes, et de leur poésie, c'est une musique, c'est un chant fantastique plus souvent qu'une vérité.

— La poésie est la reine de la littérature, le charme de la vie ; si on ne se lasse jamais de la poésie, c'est que nos passions et nos illusions sont insatiables aussi bien que nos aspirations vers le plaisir. L'imagination, qui est la mère de la poésie, anime tout, peuple tout, elle donne à tout une âme, une voix, un langage, elle place une divinité au fond de la source qui murmure, dans l'arbre qui parle sous le vent, dans l'étoile qui brille au ciel, dans le soleil qui nous réchauffe, dans la lune qui éclaire si tristement les ténèbres de la nuit.

— La poésie est comme les sons éloignés, les harmonies étranges produites par le vent, elle dit ce que notre imagination lui fait dire : elle est rêveuse quand nous sommes portés à la rêverie, elle se passionne si nous sommes irrités, elle rit chante et pleure avec nous ; c'est l'écho lointain mais exact et fidèle de nos sensations les plus intimes.

— La poésie est la plus enivrante des gloires, la plus attrayante des occupations, pourvu que la vie matérielle soit assurée.

— La poésie est une langue à part et presque individuelle, sous-entendant plus qu'elle ne dit, indiquant la pensée plutôt que l'exprimant. Elle risque donc toujours d'être incomprise, de là tant de mécomptes pour le poète ! Elle n'a de véritables

charmes que pour les esprits éveillés et ardents.

— Les poésies sont les fleurs de l'esprit et de l'imagination, la prose n'en est que l'encadrement et le gazon.

— La poésie, c'est la nature en travail dans la tête de l'homme, c'est l'imagination qui crée ce que ne lui fournissent pas l'expérience, la science, la mémoire, enfin c'est un jet coloré et mouvementé de la pensée douce et calme ou animée, emportée ou fougueuse !

— La poésie est la langue la plus complète et la plus puissante, car elle saisit le cœur par des émotions, les sens par des sensations, l'esprit par des pensées et des déductions, l'âme par toutes les grandes aspirations de l'humanité.

La poésie est une peinture parlante, la peinture une poésie muette. DUFRESNOY.

— La poésie a ses racines dans la jeunesse ; il faut être jeune et bien portant pour faire des poésies valides, faible et souffrant pour faire des vers attendris et langoureux.

— La poésie doit être brillante comme un rayon de soleil, belle comme la Vénus antique, pure comme la jeune vierge au sourire d'enfant, fraîche comme la plus petite et la plus modeste des fleurs.

— La poésie doit trouver sa place dans l'instruction, car elle stimule l'imagination, agrandit les idées et les fixe plus sûrement dans la mémoire, enfin elle exalte l'imagination et adoucit les mœurs.

— La poésie est une fleur délicate et odorante, sortie souvent de la pensée d'un poète pauvre, sale et repoussant.

— La poésie est la musique du cœur, elle est le charme des âmes naïves et simples, elle répond à leurs élans, à leur nature, à leurs impressions et à leurs sentiments ; lorsqu'elle ne les éprouve pas, elle les reflète et toujours elle provoque et stimule la pensée, la développe et la complète : le poète est un guide, un maître bienveillant et chéri, un ami dont vous suivez avec confiance les conseils et les impulsions.

— Quel vaste champ pour la poésie que ces beautés féeriques de la nature : le soleil aux prismes radieux, aux éclats splen-

dides, à la chaleur fertilisante ; la lune, ce soleil des nuits, laissant briller comme des étincelles ces myriades d'étoiles du firmament ; ces forêts profondes, chevelures de la terre et réduits impénétrables sous lesquelles se dessinent des cathédrales de feuillage ; cet immense Océan, image de l'infini, toujours en mouvement, toujours aspirant et respirant sous ses ondes ; ces larges fleuves se promenant gravement dans les plaines somptueuses ou tombant en bruyantes cascades ; ces montagnes de stature gigantesque, aiguilles ou dômes somptueux toujours couverts de glace et de neige, comme pour attester leur antique vieillesse ; enfin toutes ces races d'animaux, de poissons, etc., vivant à la surface du globe ou dans les eaux et soumis aux lois, à la puissance et aux caprices de l'homme.

— A l'origine de l'antiquité païenne la poésie et la musique, sœurs jumelles, s'appelaient la langue des dieux, et le peuple divinisa ceux qui parlaient ces deux langues. C'est ainsi qu'Orphée et Musée chez les grecs furent presque classés comme demi-dieux, que Moïse, David et Salomon furent des prophètes pour les Hébreux.

— L'étymologie du mot poète en grec est *invention* ou *création* ; le poète est en effet créateur en ce qu'il sort du monde réel, en ce qu'il ne fait rien, ne dit rien, ne chante rien, ne sent rien vulgairement. C'est un être à part, un privilégié de la nature et de Dieu.

— Que de poètes qui font des vers, comme un pharmacien fait des pilules, c'est-à-dire suivant la formule.

— Il y a des poètes en actions, tentant de révolutionner, de bouleverser le monde avec rimes telles quelles, mais sans raison !

— Les poètes brillent plus par l'imagination que par la vérité ; il faut donc les admirer plutôt comme magiciens que comme penseurs, autrement on quitterait la terre pour les suivre et marcher en l'air... Quel réveil et quelle chute !

— La nuit est l'heure des inspirés et des poètes, elle laisse le champ libre à l'imagination, les yeux se ferment ou regardent sans voir, l'imagination seule

vit et fonctionne, la terre disparaît, le ciel s'ouvre et la poésie a la parole.

— La poésie permet, dans le monde, de faire une déclaration d'amour à une femme devant son mari, à une jeune fille devant sa mère ; la fiction cache la réalité et lui sert ainsi de passe-port.

— Que de poètes auxquels on peut dire : aligne des vers, accouple des rimes, mais tout cela te prouvera bientôt que la vie est en prose, que la poésie n'a nourri et élevé que quelques rares privilégiés d'un talent hors ligne, et favorisés par un succès inespéré et souvent de hasard.

— L'imagination fait souvent des poètes, de vrais prophètes, car l'imagination entrevoit l'avenir à travers le nuage brillant et doré de la poésie exaltée.

— Dans le monde social, un poète serait presque une inutilité si un plaisir aussi doux qu'il est élevé pouvait être inutile.

— Que de poètes, après avoir péniblement enfanté un vers ne font que répéter un vers ancien et faire revivre ce petit animal prosodique dormant au centre d'un vieux bouquin. Que de nouveautés ne sont que des vieilleries ainsi ressuscitées !

L'homme n'est qu'un perroquet, il croit trouver, il retrouve seulement ; il croit inventer, il ne ramasse qu'une vieille idée.

— Les poètes, presque tous improvisateurs, remontent à l'antiquité la plus reculée. Les Pharaons d'Égypte honoraient les almées constituées en corps savants, chantant et dansant, bayadères populaires, accueillies partout avec enthousiasme et passion ! L'Illiade et l'Odysée paraissent appartenir à des improvisations transmises par les rhapsodes voyageurs et chanteurs populaires. Les Juifs importèrent les improvisateurs chez eux, à leur retour d'Égypte. Ils furent en honneur chez les Grecs dans la personne de Tyrtée, d'Alcée et de tant d'autres ; les Romains, et par suite les Italiens, les reçurent des Grecs. Plutarque commença par être improvisateur ; il fut le chef et le point de départ de cette école nombreuse composée de l'Arétin, Christoforo Saffi, etc., jusqu'à Maroni, favori du pape Léon X, de Poetino et surtout de Perfetti, le dernier et le plus célèbre de tous.

— Les poètes augmentent en nombre,

le titre de poète est si flatteur ! Qui croirait que dans un concours ouvert, en mars 1864, par la ville de Paris pour des cantates, odes, hymnes, chansons, etc... et destinées à être mises en musique populaire, deux mille cinq cents poètes ont concouru !

— Les poètes en poursuivant des beautés idéales ou impossibles, les imaginent et les peignent parfois ; ils créent ainsi des horizons nouveaux, étendent nos sphères et grandissent l'humanité de toutes les profondeurs de leur génie et des lumières éclatantes de leur imagination en travail et en feu.

— Le poète est un exilé volontaire agissant et courant vers un monde plus heureux, plus brillant que celui qu'il quitte.

— Les poètes n'ont que des idées poétiques, s'ils avaient des idées réelles, solides et pratiques, ils tomberaient dans la vulgarité de la raison et cesseraient d'être rêveurs et spiritualistes, c'est-à-dire *poètes* !

— Les poètes nous charment en nous faisant entrevoir de loin des pays inaccessibles au vulgaire, le ciel où on aime, où on est aimé, brillants rayons que tant d'hommes doivent ignorer sur la terre et qu'ils ne connaissent que par de poétiques légendes, leurs lectures et leurs rêveries.

— Certains poètes aiment les femmes plutôt comme muses que comme femmes ; ils éprouvent plus d'adoration respectueuse que de désirs réels.

— Nos poètes les plus délicats et les plus sensibles parce qu'ils sont voués à une mort prématurée, encensent et saluent l'humanité avant de mourir comme faisaient les fanatiques gladiateurs des Césars !

— La souffrance est plus éloquente dans ses cris que le bonheur dans ses transports, la preuve en est dans les poètes qui ne sont si éloquents et si sublimes que dans leurs douleurs et qui restent froids et apprêtés dans leurs joies. A génie égal, le plus grand n'est pas celui qui est heureux, c'est celui qui souffre.

— Un poète vous charme par ses œuvres ! On pense qu'il est fait à l'image de ses héros, on s'en fait ainsi une idole, on le recherche ; mais on ne l'a pas plus tôt

vu que l'illusion disparaît et qu'il ne reste plus qu'un homme, quelquefois inférieur aux autres, car d'une extrême estime on tombe trop souvent dans un extrême mépris.

— Pauvres poètes, c'est-à-dire pauvres fous ! qui prenez au sérieux les mots pompeux de liberté et de patrie, vous rêvez une société où la puissance serait au plus fort et au plus dévoué, les récompenses aux plus honnêtes et aux plus dignes ; le bonheur à tous !

— La jeunesse rêve les plus beaux poèmes, mais il faut quelquefois la maturité de l'âge pour les exécuter ; ainsi Milton n'a brillé que dans sa vieillesse.

— Que d'œuvres poétiques qui n'ont de la poésie que la forme extérieure, c'est de la pauvre prose ourlée et festonnée des rimes.

— Je ne comprends guère un poème ou une pièce de vers commandés à un poète, car je crois la poésie un élan de l'âme dans toute sa liberté et sans autre direction précise que celle de la logique des idées vers un but rêvé, entrevu ou deviné par le poète lui-même dans son élan d'inspiration.

— La France se glorifie de ses poètes, mais à part la poésie tragique ou comique et parfaitement dite au théâtre, le français s'amuse peu de la poésie, à moins qu'elle n'entre dans les passions du jour et qu'elle ne soit l'écho d'un sentiment tout populaire.

— C'est la poésie surtout qui détache, plus nettement la spécialité du genre ou du talent : Corneille n'a pu faire aucune poésie légère, Delille, si brillant et si multiple dans ses genres, si varié dans ses formes, n'a cependant pu réussir dans le genre badin. Les Grecs ont leurs poésies légères et surtout épigrammatiques avec Aristophane ; les Romains y ont excellé avec Horace, Catulle, Tibulle, Martial...

— Anacréon est le poète, déjà flétri et usé par les plaisirs qu'il chante ; aussi est-il le plus correct et le plus académique des poètes ; Horace a plus de mouvement de fougue ; il est, par son style concis, le Tacite des poètes, mais il est aussi le matérialisme dont les Romains se sont faits les héritiers et les exagérats Tibulle et leurs.

et Catulle, avec le même reflet, forment la transition entre Horace et Virgile, l'inspirateur de notre Racine. Que ne puis-je continuer cette énumération des grands génies littéraires et indiquer, comme je la comprends, et par chaque chaînon illustre, cette filiation du génie humain, avec les espérances que j'en conçois pour l'avenir; mais ce n'est pas ici le lieu!

— Les grandes œuvres sont le fruit des grands efforts et des puissantes natures. On n'est pas malgré soi Eschyle, Corneille, Racine ou Shakespeare. On l'est volontairement et comme entraîné par sa propre nature.

— Virgile et Homère n'ont point d'égaux parmi les modernes pour la poésie épique: dans la tragédie, Corneille, Racine, Voltaire et Crébillon peuvent balancer le mérite des anciens tragiques leurs maîtres qu'ils ont imités, mais de beaucoup surpassés. Nos comédies sont supérieures à celles de Plaute et de Térence. On ne trouve dans l'antiquité aucun comique à comparer à Molière, à Régnard, à Marivaux, etc...

— L'art poétique de Boileau, ses épîtres, celles de Voltaire peuvent être comparées aux épîtres d'Horace et à son art poétique. Les odes de J.-B. Rousseau ne sont pas inférieures à celles de Pindare, etc.

— Dubelloy, Ronsard et Jodelle sont, en date, les trois premiers poètes et littérateurs français qui, désertant le gaulois, aient tourné, vers l'imitation du latin, la constitution de la langue française et l'aient jetée ainsi dans la voie qui devait l'élever et l'illustrer.

— Malfilâtre et Gilbert, tous deux poètes jeunes et inconnus, ouvrirent en France, cette suite trop nombreuse de jeunes poètes morts de désespoir ou de misère avant d'avoir pu produire, dans le calme et le repos les œuvres qui eussent pu faire d'eux des illustrations heureuses et applaudies.

— Quelle distance entre la poésie du Nord et celle du Midi; entre Ossian et le Tasse, entre Milton et L'Arioste! C'est cependant la même race qui pense, parle et

chante, mais ce ne sont pas les mêmes cœurs!

— On crut longtemps que les poésies galliques d'Ossian, publiées à Londres en 1760 par Macpherson, étaient l'œuvre de ce dernier, bien qu'il les eût annoncées comme traduites de la langue gallique. On ne doute plus maintenant qu'il n'ait dit la vérité, et que ces vers magiques ne soient l'œuvre d'Ossian, fils de Fingal roi de Morven et poète écossais, vivant vers 350, puisque Macpherson, dans l'édition de 1765, donna le texte gallique en regard de sa traduction.

— Nous avons tant de grands poètes, non-seulement en France mais encore dans quelques autres nations, qu'on ne parle que des sommités, et qu'on néglige les petits mérites. Nous nous faisons un devoir de réparer cette injustice et de rappeler le nom de nos poètes populaires.

En commençant par les plus célèbres, les plus goûtés et les plus appréciés, nous citerons naturellement ceux dont la profession était déjà une incitation au travail littéraire, aussi bien qu'une initiation naturelle et en quelque sorte forcée; je parle des ouvriers typographes ou compositeurs dans les imprimeries.

Par ordre de mérite nous avons à nommer: Béranger, le roi de nos chansonniers populaires et patriotiques;

Hégésippe Moreau, mort jeune et dans un hôpital comme le pauvre Gilbert;

Le célèbre maître Adam, de Nevers, aux chansons duquel, à cause de son métier de menuisier, on a donné le nom de *Chevilles*;

Agricol Perdiguier, d'Avignon;

Durand, de Fontainebleau, qui chante la forêt et le palais;

Fayeule, de Boulogne-sur-Mer, auteur de comédies;

Michel de Vernon;

Ganny;

Les coiffeurs sont nombreux: Jasmin, d'Agen, en tête, avec ses chansons patoises et ses délicieux poèmes;

Daveau, de Carcassonne;

Jean Naponne, qui a chanté Napoléon;

Breton de Mamers, qui a pleuré sur ses misères.

De la tête en passant aux pieds, nous arrivons aux cordonniers : Françon, de la Drôme, bottier célèbre sous le premier Empire ;

Pierre Colau, son contemporain, chanteur des bergers et des bergères, des braves et des amis de la liberté ;

Frémolle, qui a écrit en vers et en prose ;

Tampucci, grand déclamateur ;

Lapointe, écrivain correct et fort goûté ;

Jean Lóiseau, plus tard journaliste.

Les forgerons si bruyants chez eux, sont aussi entrés en lutte dans la poésie et dans la prose : Le Guay, du Havre, serrurier à Pontoisé, passait ses dimanches à composer des chansons ;

Magnus l'imitait dans ses *Étrennes aux prolétaires* ;

Rousselot, d'Argenteuil, rimait et chantait aussi ;

Enfin Serisot défendait le peuple contre ceux qui le dévoraient.

Après les forgerons, devaient venir leurs diminutifs, les horlogers : Louis Festeau, le chansonnier inépuisable ; et comme tous les métiers ont voulu chanter, Poncy, le maçon de Toulon, a écrit les *Marines*. Deux frères, plâtriers à Beaumont (Dordogne), et Pélabon, l'ouvrier voilier, ont égayé le pays de leurs rimes populaires.

POIGNARDS. — Le moyen âge, à Rome et à Venise, avait inventé un poignard plus dangereux qu'une lame empoisonnée : c'était un poignard de cristal qu'on cassait dans la plaie au lieu de le retirer.

POIGNÉES DE MAINS. — Les anglais donnent des poignées de mains aux dames ; ils serrent, ils secouent ce que nos gentilshommes français demandaient la faveur de baiser avec respect.

POINT DU JOUR. — La première heure du jour rappelle nos premières années, alors que tout était soleil, gaieté, illusions ! Jolis oiseaux du matin de la vie, pourquoi ne nous poursuivez-vous pas plus longtemps de vos gazouillements et de vos chants ? Pourquoi vous taisez-vous pendant l'hiver si triste de nos vieilles années ?

— Le point du jour est un moment d'al-

légeance pour tous : l'ouvrier se réveille reposé ; le malade voit la fin de ses longues nuits sans sommeil ; la vie semble recommencer pour tous avec une lueur d'espérance, mais c'est un bonheur d'un moment, les souffrances humaines reprennent bientôt leur empire et l'existence ordinaire continue.

POINTS DE VUE. — C'est toujours un tort de vouloir examiner de près ce qui plaît de loin : c'est une illusion qu'on s'enlève ; c'est un désenchantement qu'on se prépare et souvent au prix de marches très-pénibles : c'est ce qui arrive surtout dans les pays de hautes montagnes.

POISON. — Une pensée pénible désorganise l'homme plus lentement, mais aussi plus sûrement que le poison : c'est un des mystères de notre nature si compliquée et si délicatement constituée.

— Le corps s'habitue au poison sous la forme du tabac et autres narcotiques, mais il l'ingère, l'amasse, le conserve, le fait passer dans le sang et les organes, ce qui détermine des accidents divers, des désordres intérieurs, et par suite des maladies de toute nature. Après le tabac, citons l'exemple des spiritueux : de l'absinthe... du chenevis en hatchis, de l'opium... Le tabac agit sur le cerveau et la moëlle épinière, la belladone sur les nerfs des yeux, la digitale sur les nerfs du cœur qu'elle calme. Ingérez un peu de nicotine dans les narines d'un cheval, et bientôt ses jambes paralysées fléchiront, il tombera et mourra frappé dans la moëlle épinière, organe du mouvement. Les prisonniers cellulaires de Mazas se sont surpris empoisonnés par la fumée du tabac. Les fumeurs qui fréquentent les tabagies s'y endorment et se réveillent souvent hébétés.

POISSONS. — Les grands et moyens poissons peuvent être appelés les oiseaux de l'élément liquide, car les baleines, les requins, les thons, les brochets, les perches et les nombreux poissons plus petits nagent plus vite que ne volent les oiseaux les plus forts et les plus rapides, les aigles, les vautours, les pigeons, les tourte-

relles, les hirondelles. Leur forme aplatie les fait glisser dans l'eau qui ne leur offre aucune résistance: ils dépassent de beaucoup la grande vitesse des chemins de fer!

— Les coquillages, les poissons même destinés à être mangés froids, devraient être cuits presque vivants pour les empêcher de maigrir, de s'altérer, de se gâter.

POITIERS (Bataille de). — La défaite de Poitiers où le roi de France, Jean II, fut fait prisonnier, puis le traité de Brétigny (1360), qui abandonnait huit belles provinces françaises à l'Angleterre, constituait une vice-royauté puissante sur nos provinces méridionales et le littoral océanique. Il ne faut donc pas l'oublier, le roi d'Angleterre, Henri V, avait presque des droits au titre de roi de France lorsqu'il envoya un héraut d'armes pour sommer Charles VI de lui délivrer la France sinon qu'il la prendrait, et il débarquait en effet au Havre, le 23 août 1415, battait l'armée française à Azincourt, et s'emparait de Paris.

POITRINAIRES. — Les phthisiques, ou malades de la poitrine, avec le sentiment de leur fin prochaine, sont doués d'une exquisite délicatesse, et recherchent l'ombre et le repos; ils aiment le chant des oiseaux, car ils le comprennent; le doux soleil, car c'est leur besoin; ils sont bons, charitables, indulgents, car ils se rapprochent de Dieu; ils sentent tout très-vivement et expriment leurs impressions avec un charme infini: témoin le poète Millevoye qui souffre et meurt dans ses poésies, et Gilbert poétisant son épitaphe à l'hôpital sur le lit où il expira.

POIVRE. — C'est un français, Poivre, qui, le premier, apporta des îles Molluques à l'île de France, vers 1720, les semences des épices et donna son nom à la plus utile, la plus populaire et la plus répandue. Le poivrier est un arbrisseau articulé et rampant, mais qu'on élève sur des appuis jusqu'à cinq ou six mètres de hauteur: ses fruits forment des grappes de grains rouges d'abord, puis verts, enfin bruns-noirs; il produit dès la seconde année; on en fait du poivre blanc (quand on veut augmen-

ter son prix) en le trempant souvent et en le blanchissant dans de l'eau de mer.

PÔLES. — Le pôle Nord a la prépondérance des continents, des masses terrestres, et dès lors des populations humaines; le pôle Sud a la prépondérance des masses maritimes; au Nord celles-ci eussent été inutiles, au Sud elles renferment la vie et le mouvement, car, toutes les masses terrestres au Sud eussent été des terres de feu et inhabitables.

— Le pôle visible dans notre hémisphère européen s'appelle pôle Arctique, celui qui est au-dessous de notre horizon s'appelle Antarctique.

POLICE. — La substitution d'une lieutenance générale de police à l'autorité municipale du Prévôt des marchands fut un coup d'État parisien datant de 1667. Lareynie fut le premier lieutenant de police; la création de cette nouvelle fonction eut pour résultat de supprimer les privilèges de la bourgeoisie et de rendre le roi maître absolu de la capitale; c'était en même temps la confiscation de la liberté parisienne.

— La police, en France, est trop disposée à faire la chasse aux repris de justice; il faudrait distinguer entre les repentants et les endurcis, et faire bonne part aux premiers: mais, direz-vous, ils se repentiront tous! Eh bien! on sera trompé une fois et on aura le droit d'être très-sévère une seconde.

— Comme la justice est aveugle, elle doit avoir à son service des chiens flairant les pistes, c'est-à-dire des mouchards plus clairvoyants qu'elle, actifs et résolus; elle a eu longtemps le célèbre Vidocq pour chef de ses agents, et elle a enregistré avec soin toutes ses formules, ses moyens, ses souricières; on n'a pas encore retrouvé son pareil.

— La police est la doublure du gouvernement: celui-ci est avoué et en vue, celle-là reste aussi inconnue que possible et cependant elle doit tout voir, tout savoir pour agir et prévenir, aussi est-elle la bête noire et l'effroi de tous les mauvais sujets, de tous les repris de justice en

surveillance, escrocs, coupe-bourses, coupe-jarrets, voleurs et assassins... Avant d'être admis dans la police, secrète surtout, il faut avoir fait ses preuves d'adresse, de discrétion, de coquinerie, d'escroquerie, on veut des scélérats complets, dangereux, audacieux; la police, on le comprend, est divisée en nombreuses classifications.

— Que chacun balaie le devant de sa maison et les rues seront propres, et la police sera bien faite, et les mœurs seront sauvegardées.

POLICHINELLE — n'est pas seulement le rêve et l'amusement des enfants; dans les gouvernements despotiques il s'est fait la soupape de l'opposition; il a pu, avec Guignol pour interlocuteur, rire de tout, parler de tout, alors que le silence était imposé.

POLITESSE. — Manière d'agir honnête, convenance parfaite dans tous nos rapports de société, dans nos paroles et nos actions vis-à-vis des autres; la politesse est la bienveillance civilisée: elle a ses formes multiples, nuancées et variées comme les rapports sociaux eux-mêmes; elle est le résultat d'une convention tacite, destinée à les adoucir; elle est la plus aimable des qualités, puisqu'elle les orne toutes en atténuant tous les petits défauts.

L'homme vraiment aimable est toujours poli.
ANTISTHÈNE.

— La politesse est encore plus dans le cœur et la pensée que dans l'expression; ici on peut exagérer, feindre ou tromper, là on ne le peut pas!

— Dans le monde, chaque position, chaque âge, on pourrait même dire chaque profession, fonction ou emploi a, dans la politesse, sa mesure et sa formule; on permettra la distraction à un savant, l'absorption à l'homme politique, la préoccupation à l'homme d'affaires, l'égoïsme au vieillard et l'étourderie au jeune homme, pourvu qu'on retrouve dans chacun d'eux, avec les principes de la politesse, une bienveillance aisée et affectueuse.

— Les politesses d'usage sont faites pour confirmer à chaque instant les conventions mondaines et les distances qu'elles consacrent et qu'il faut respecter.

— Dans le monde la politesse n'a que la valeur d'un vernis: la haine, le mépris, tous les sentiments hostiles peuvent rester polis. Elle apprend à n'avoir que des discussions adoucies, des colères voilées, des inimitiés modérées, ce qui diminue beaucoup le danger de toutes ces passions.

— Il est impoli de blesser dans leurs sentiments et dans leur caractère les personnes avec qui on est en conversation; partout on fait preuve de bonne éducation en plaçant ses amis sous le jour le plus avantageux, en leur ménageant les moyens de plaire, etc. Il ne faut pas surtout s'emparer de la parole, lorsque d'autres ont envie de parler à leur tour.

— Il n'y aura jamais de politesse naturelle et distinguée qu'autant qu'elle sera inspirée par la bonté ou la bienveillance.

La politesse est l'expression ou l'imitation des vertus sociales.
DUCLOS.

— On peut avoir la notion sans avoir l'habitude de la politesse, alors c'est une politesse disparate, gauche, souvent ridicule, plus souvent en retard et mal placée.

— La première condition de la politesse du monde, c'est d'accepter ou d'écouter le mensonge avec la confiance d'une dupe, pourvu que ce mensonge ne blesse personne.

— La politesse n'eut jamais d'inconvénients et elle a au contraire une foule d'avantages, ne serait-ce que ceux d'adoucir des frottements trop rudes, de substituer la douceur à la brutalité, de modérer, au moins en apparence, la haine, l'envie et toutes les passions hostiles, de cimenter et d'entretenir la bienveillance, l'amitié et les meilleurs rapports.

— Les politesses faites aux bons sentiments, aux vertus, aux mérites d'une personne sont de bonne aloi, celles faites à la personne seule sont une flatterie, souvent une honteuse adulation.

La politesse excessive et par trop cérémonieuse est non-seulement fastidieuse, mais même suspecte et fait perdre la confiance de ceux avec qui on se trouve.
BACON.

— La politesse, ne fut-elle qu'un masque, il faudrait encore mettre ce masque dans l'intérêt de la société.

— La politesse n'est souvent que la dorure du vice.

— Une politesse exagérée n'est qu'un mensonge continué et chronique.

— Jadis la politesse était si bien dans nos instincts et nos habitudes, qu'elle était une seconde nature; c'est cette politesse facile et coulant de source qui constitue la distinction, qualité des vieilles races, et si rare aujourd'hui, qu'elle finira par se perdre; car toutes les bonnes choses s'usent dans notre vie plus fatiguée et brûlée que vécue.

— Si la franchise, si le naturel et les manières sont rudes et brusques jusqu'à la grossièreté, je leur préférerais l'hypocrisie mondaine ou plutôt la modestie et la retenue se produisant dans le savoir-vivre, cette politesse qui affecte la bienveillance, comme la bienveillance elle-même affecte l'amitié.

La politesse est à l'esprit ce que la grâce est au visage.
VOLTAIRE.

— Pourquoi la politesse dans un frère ou un ami est-elle si rare? C'est qu'elle s'altère souvent par la familiarité.

— Les enfants qui ne resteront pas affectueusement polis avec leurs frères et sœurs, seront forcément rudes et grossiers avec tout le monde.

— Entre hommes et femmes, la politesse doit être l'arme des hommes, précisément pour faire accepter par la forme ce qu'il y aurait d'excessif dans l'obéissance qu'ils exigent.

— La politesse et l'indulgence sont la grâce de la vieillesse; c'est plus qu'une politesse, c'est une condescendance affectueuse.

— On reconnaît une politesse naturelle à sa régularité et à sa constance: elle est passée en habitude; elle ne s'exerce pas par accès intermittents, elle est continue, car elle puise sa source et sa cause dans l'individu lui-même.

— Aujourd'hui les hommes cessent d'être polis dans la crainte de le paraître trop; c'est un excès dont il faut se garder.

— Un diamant brut a sa valeur cachée, mais n'est diamant et ne brille que lorsqu'il est poli et taillé; il en est ainsi de

l'homme en société, quel que soit son esprit, il n'est pas apprécié s'il manque de savoir-vivre.

— Chez toutes les nations les formules de politesse ont le même but: c'est, en rentrant dans les usages reçus, de faire présider la bienveillance et la gracieuseté à tous les rapports sociaux, d'adoucir ainsi tous les contacts, tous les frottements et de rendre, sinon impossibles, au moins très-difficiles des luttes que l'intérêt, la vanité ou l'orgueil provoquent incessamment.

— C'est bien comprendre la politesse que de ne pas chercher à blesser le monde par des contrastes qui équivalent à des leçons; que de prendre avec simplicité ses mœurs, ses coutumes, ses manières; pour se faire aimer, pour plaire, il faut faire comme lui, mais avec sagesse et modération en évitant ses travers, encore plus ses défauts et ses vices.

— La politesse la plus exquise et la plus goûtée dans le monde est le langage du cœur mis en action.

— La politesse met à leur aise tous ceux dans les habitudes desquels elle est passée: elle les rend contents d'eux-mêmes et des autres; elle prévient les chocs, les tiraillements et les discussions.

— La politesse est une enveloppe heureuse qui ne dispense pas des qualités de fond. Entre les deux mérites, le second serait préférable, car il faut juger l'arbre moins par son écorce que par son fruit.

— L'intimité de la famille, la familiarité du coin du feu, n'autorisent jamais la plus légère impolitesse entre personnes bien élevées.

— Il vaut mieux être gauchement poli que d'être impoli avec aisance, c'est un petit ridicule au lieu d'un défaut.

— La politesse consiste souvent à s'oublier pour ne penser qu'aux autres, à leurs désirs ou à leurs mérites.

— Dans le Midi la politesse découle des sentiments naturels, c'est de la bonhomie, de la bonté ou de la bienveillance, exprimées avec une franchise primitive et dans des termes plus naïfs que recherchés.

— Les Turcs, les Grecs, les Orientaux sont naturellement polis; les Italiens et les Espagnols sont expansifs et remplis de

cordialité ; le Coran comme l'Évangile, imposant l'amour du prochain ; n'est-ce pas là le principe fondamental de la douceur des mœurs, dès lors de la politesse qui en est la forme.

— Par politesse les Européens ôtent leur chapeau, les Orientaux leur chaussure.

POLITIQUE. — Dans le gouvernement d'un État, il est bien plus difficile de gouverner et de bien grouper ses amis, que de tenir tête à ses ennemis ; le succès devient même un péril, car, le danger cessant, l'union qu'il commandait cesse avec lui et la discorde divise les vainqueurs.

— En politique il faut choisir l'occasion, le moment, les hommes et les moyens de tirer parti de tout, de profiter de toutes les fautes, de toutes les lacunes, de toutes les imprudences... Ne se laisser jamais de réfléchir, n'oublier rien, tout deviner, tout prévoir en vue de tous les événements possibles.

— En politique, les luttes élevées des partis développent les grandes et généreuses passions : c'est dans ces luttes que se retrempe et se reconstituent les forces des nations ; au contraire, dans les petites intrigues, les forces nationales s'usent en frottements inutiles et se pulvérisent en coteries : c'est ce qu'on voit de nos jours.

— Depuis que tous les principes de gouvernement ont été renversés, ce n'est que par leur conduite tortueuse que les pouvoirs politiques ont pu se maintenir et se défendre.

— En politique il ne faut jamais s'offrir, on doit même se faire prier pour accepter ce qu'on désire ! On ne peut non plus sans danger tourner à tous les vents comme une girouette, autant vaudrait le rôle plus tranquille d'une borne, symbole d'une profonde conviction.

— La vraie politique d'un peuple est de conserver des mœurs assez guerrières pour se défendre, en montrant assez de justice pour respecter l'indépendance de ses voisins.

— Il y a beaucoup de prestidigitations en politique ; on affecte de viser à un but pour en atteindre un autre : tout est donc double en politique ; ce qui est simple, c'est le

public qui croit à la vérité de ce qu'on lui fait voir.

— Dans une politique de hasard, tout se joue, non aux échecs, mais aux dés, c'est-à-dire à l'aventure et non d'après les règles de la raison !

— La politique est nécessairement passionnée ; car elle doit avoir une opinion, et opinion implique passion !

— En politique, l'important serait de pouvoir fixer le droit en le puisant dans la position vraie de la nation ; pour cela, il faudrait que ce droit ne fut pas écrit au point de vue du plus fort.

— C'est quelque chose de singulier que la destinée des projets politiques ! Le plus souvent ils enrichissent ceux qui les font aux dépens de ceux pour qui l'on déclare qu'ils ont été faits !

— L'homme d'État est un véritable architecte : édifiant, avec les matériaux qu'il connaît, l'édifice des nationalités ; tirant de tout le meilleur parti, cherchant la solidité, la durée en maintenant la régularité et la logique des faits.

— Les hommes de passion et de parti périssent par où ils ont péché ; ils ont heurté, persécuté, frappé, ils sont renversés et frappés à leur tour : c'est la peine du talion ; mais c'est aussi un mauvais exemple, un désastre public, qu'il faut prévenir et rendre impossible.

— Les hommes politiques de notre époque sont assez adroits pour se trouver toujours dans les rangs du parti vainqueur : c'est ce que le peuple appelle savoir retomber sur ses pieds ; c'est l'habileté des singes, des chats et des écureuils.

— Les philosophes et les politiques anciens étudiaient longtemps les mœurs des peuples avant d'aborder les questions de législation et de gouvernement ; la vanité moderne pousse nos contemporains à écrire avant d'avoir étudié, et à compromettre ainsi l'autorité de leur parole et l'avenir des nations.

— Tous les gouvernements étant dans la dépendance de tous et de chacun de leurs administrés, ne peuvent jamais se montrer trop prudents, trop inoffensifs et trop bienveillants, car la moindre faute amasserait contre eux tant de jalousies,

tant de rancunes, tant de haines et d'irritations, qu'ils se réveilleraient un jour entourés de l'inimitié générale et obligés de capituler honteusement ou de fuir en abdiquant le pouvoir.

— L'antagonisme social et la lutte des partis sont la plaie de la France, et ont pour cause l'exagération de l'amour de l'égalité, la haine des abus anciens de la royauté, de la féodalité et de la noblesse, le septicisme, l'instruction hors de la famille, le partage forcé du pouvoir par les dilapidations et les abus des fonctionnaires, enfin l'esprit d'intolérance politique en tout.

— Les peuples ont dans leur caractère leurs penchants, leurs aptitudes, leur position géographique des besoins et une politique commandés par ces conditions diverses et leurs combinaisons entre elles. C'est ce qu'on appelle les besoins et la politique d'une nation : tout gouvernement doit obéir à cette loi suprême et tirer le meilleur parti possible des forces nationales dans le but de contracter des alliances avec les nations voisines ayant des besoins et des aptitudes contraires, pour arriver à l'échange, et une politique commune pour arriver à l'alliance et à l'association des forces.

— La bonne politique recherche plus les petits princes qui sont des alliés utiles sans être dangereux, que des voisins puissants qui sont toujours à redouter ; car l'ambition est comme l'avarice, elle veut toujours et toujours entasser provinces sur provinces : ses appétits sont insatiables.

— Quelle politique extravagante et contradictoire que la nôtre ! Quelle confiance pouvons-nous inspirer au monde ? Nous nous sommes faits les instruments des idées égoïstes, marchandes et corsaires de l'Angleterre ; ne pouvant lier des alliances sérieuses et utiles, nous nous sommes jetés de dépit dans des alliances stupides, extravagantes, odieuses ! Nous avons aidé à détruire, à Sébastopol, la flotte russe, notre alliée naturelle et forcée, renouvelant ainsi la faute commise à Navarin contre la flotte Turque. Que l'Angleterre s'allie maintenant à la Russie pour détruire la flotte française et

la trilogie sera complète ; et l'Angleterre restera contre tous les intérêts du monde et de la France surtout, la reine absolue des mers !

— Nous avons vaincu la révolution chez nous, c'était là le mérite de la combinaison Napoléon, l'œuvre unique du second Empire. Nous étions allés la vaincre à Rome que nous avons occupée dans ce but et cependant nous nous laissâmes entraîner à devenir les auxiliaires, les meneurs de la révolution dans cette Italie même où nous l'avions combattue et vaincue. Quelle contradiction ! Nous ouvrons la brèche aux idées révolutionnaires et nous maintenons chez nous le despotisme le plus absolu, le plus odieux, même celui de la pensée. Ce que j'écris ici n'eut pu être imprimé en France sous l'empire de Napoléon III ; pas un journal n'eut osé l'insérer !

— Les ecclésiastiques sont en général d'assez mauvais politiques ; on cite cependant Ximénès, Suger, Richelieu, Mazarin Fleury ; c'était, il est vrai, de grands politiques, mais égarés dans la vie ecclésiastique.

— Les mœurs et les principes politiques manquent en France, dès lors nulle fixité dans la marche du gouvernement, nulles routes tracées, nuls programmes possibles : tout est livré aux folles ambitions humaines et à toutes les coalitions populaires.

— Les grandes fonctions politiques donnent des joies de vanité sur la durée desquelles il ne faut pas compter, car la politique détruit souvent et rapidement ce qu'elle a rapidement créé : joies éphémères, puisqu'elles ne reposent que sur les engouements ou les caprices d'un souverain.

— Dans l'ordre politique, les forts voient jusqu'au bout de leur carrière, grâce à leur absolutisme effréné : ainsi Henri VIII d'Angleterre et Élisabeth la Grande, puis Louis XIV de France : ce sont leurs successeurs plus faibles qui paient pour eux, ainsi Charles 1^{er} d'Angleterre et Louis XVI.

— Avec deux chambres, la lutte, l'éclat seront toujours dans la chambre populaire : elle représente réellement, et dès lors passionne les masses ; c'est elle qui

dirige l'opinion, l'entraîne ou la calme, la modère ou l'exalte; là est la vie de la nation! La chambre populaire perd à se personnifier dans un homme: sa force, pour être grande et durable, doit s'asseoir sur l'opinion et les intérêts de la nation.

— Dans la position présente des nations nombreuses dont la puissance n'est équilibrée que par des alliances, les guerres ne peuvent être heureuses qu'à la condition d'être soutenues par des alliés; elles sont nécessairement malheureuses lorsqu'une nation isolée doit lutter contre une coalition, car tout s'équilibre, les hommes comme les choses, et la force est aux nations les plus peuplées, les plus civilisées, et les plus militairement organisées.

— En politique, persécuter et tuer c'est s'obliger à continuer... Le père disparaît, mais les enfants restent pour le venger, et au lieu d'un ennemi on en a dix!

— En politique, l'appréhension des grands événements et des grands malheurs finit par produire les uns et les autres; les faire craindre, c'est les provoquer et les amener.

— Chez les nations antiques les affaires publiques et la politique nationale étaient la principale préoccupation; c'est le contraire dans certaines nations modernes, le gouvernement s'occupant seul de la direction, le peuple a dû trouver un autre emploi ou passe-temps: il court après le bonheur, les richesses, de là les professions, le commerce, etc...

— La politique ridicule est de toutes les époques: Aristophane, dans sa comédie des *Chevaliers*, produit un marchand de viande de porc qui discute la politique de Périclès!

— Les plus petites causes, en politique, produisent parfois les plus grands événements: la baronne de Krudner avait prédit à l'empereur de Russie que Napoléon s'échapperait de l'île d'Elbe, ce qui était parfaitement probable; de ce fait réalisé naquit la confiance absolue de l'empereur Alexandre dans la parole de cette dame, cœur aimant et dévoué à l'excès, religieuse et illuminée, charitable, séduisante et entraînant, c'est peut-être à elle qu'on dut que la France ne fut pas plus dépouil-

lée, car l'empereur Alexandre allégea par son intervention personnelle les dures conditions de la paix. Il affirmait qu'il croyait faire ainsi preuve d'une grande prudence et écarter le danger d'une levée en masse que conseillaient tous les grands agitateurs et surtout les chefs de l'armée.

POLOGNE. — J.-J. Rousseau chargé de rédiger une constitution pour la Pologne, avait étudié son histoire et résumait l'état présent sous les couleurs les plus sombres: c'était un grand corps, mais dont tous les membres étaient morts, affaiblis et désunis; aucune communauté de vues, d'aspirations ou d'intérêts entre les provinces: la division, l'antagonisme, la jalousie partout! Dès lors une nationalité sans cohésion et sans force, la dissolution menaçante, la paralysie à chaque effort demandé.

— En Pologne, la noblesse (c'est-à-dire un vingtième au plus de la population) *était tout*; la bourgeoisie, cette force puissante et agissante de toute nationalité, *n'était rien*; les dix-neuf vingtièmes opprimés et souffrants n'avaient aucun intérêt dans la vie nationale. Une nation ainsi constituée ne pouvait que périr! Elle fut dépécée et partagée à la grande satisfaction du peuple, sans résistance de la bourgeoisie et avec une résignation apparente de la part de la noblesse.

— Ce qu'on ne sait pas bien en Europe, c'est que la Pologne ne ressemble pas aux nations qui l'entourent et qu'elle a ses opinions, ses instincts, ses préjugés particuliers; d'abord la femme, en Pologne, a plus d'action et de puissance que la femme d'aucun autre pays; elle a plus d'instruction, plus d'intelligence, plus d'activité d'esprit, plus de volonté que l'homme! Disons le mot, c'est elle qui règne et domine, c'est l'homme qui obéit; d'un autre côté la Polonaise est essentiellement religieuse et catholique et se laisse diriger par les prêtres. C'est donc la religion et le prêtre qui gouvernent en Pologne par la femme; c'est avec ces éléments combinés qu'il faut apprécier la situation.

— La Pologne était une nationalité aussi utile comme équilibre Européen que comme barrière protégeant l'Allemagne

contre la Russie et la Turquie, aujourd'hui que cette barrière est renversée et que la Russie a doublé ses forces par ses conquêtes sur la Pologne, elle est devenue terrible et menaçante pour l'Allemagne autant que pour la Turquie.

POLTRONS. — Chez les Romains, le peuple le plus guerrier du monde, tout citoyen valide était soldat (loi prussienne d'aujourd'hui), les timides se coupaient le pouce de la main droite pour se rendre impropres au service ; de là le mot poltron en français de *pollex truncatus*, pouce tronqué, coupé !

— Un belge, qui venait d'acheter de très-beaux pistolets pour se défendre au besoin, refusait un jour de les prendre dans la crainte que les voleurs les lui enlevassent !

POLYGAMIE. — Le divorce étant permis à Rome, les Romaines en usaient largement : il était rare qu'elles restassent plus d'un an avec le même mari ; aussi pouvait-on citer un grand nombre de femmes qui comptaient autant de maris anciens que d'années de mariage.

POLYPES. — En tenant rapprochés deux polypes pendant quelque temps, ils se soudent et n'en font plus qu'un seul. En coupant en deux un ver de terre, l'un des bouts coupés pousse une tête, l'autre une queue et le ver est complété ; en le coupant en trois, le morceau du milieu pousse une tête et une queue et se recomplete aussi. Qu'on coupe une patte à une salamandre aquatique ou à une écrevisse, la patte repousse autant de fois qu'on la coupe.

POMME DE TERRE. — Ce précieux tubercule était déjà connu en France en 1600, où il fut introduit par Bouhin. Il était cultivé dans l'Ardèche, sur le domaine de M. de Laroche (Manhoa, en 1689) ; on le vendait 4 sols la quarte (20 kilos au marché d'Annonay, mais il ne se répandait pas et était accusé d'être trop acqueux et d'engendrer des maladies sans nombre ! Le mérite de Parmentier est d'avoir réha-

bilité et popularisé la pomme de terre, non de l'avoir importée.

POMPADOUR (Jeanne-Antoinette Poisson, marquise de) — naquit en 1722 ; son père, était boucher des Invalides ; il malversa, prit la fuite et devint plus tard rat de cave (employé des droits réunis). La jeune Poisson charma par sa beauté le fermier général Lenormand d'Étioles, qui l'épousa ; le roi la remarqua, en fit sa maîtresse, lui conféra le titre éteint de marquise de Pompadour, nom illustre du Limousin, et lui donna un appartement au palais.

— Le château de M^{me} de Pompadour était à Choisy-le-Roi, sur le bord de la Seine, là où on ne voit plus que des bateaux de blanchisseuses.

POMPÉI, — ville peu ancienne, placée au fond du golfe de Naples, à deux lieues environ de Néapolis (nouvelle ville), fut ensevelie sous une pluie de cendres, l'an 79 de Jésus-Christ, et découverte en 1750 seulement. On dirait une ville en miniature qu'on aurait parfaitement conservée dans un but historique.

— En déblayant Pompéi, on trouva des affiches de théâtres semblables aux nôtres et collées sur les murs : « Vingt-cinq gladiateurs combattront aux nones, les voiles seront éployées. — Combat de chasse pour le 5 des nones d'avril. — La troupe de N. P. Rufus donnera une chasse à Pompéi le 4^e jour des calendes de novembre et le 12 des calendes de mai. — Octavien présidant aux jeux, Salut ! »

PONTS. — Il est curieux, dans les grandes capitales, de s'arrêter sur les ponts fréquentés : à Paris, par exemple, sur le Pont-Neuf, et de voir un fleuve de peuple apparaissant comme une révolution en marche, croiser, en le traversant, un fleuve d'eau coulant paisiblement et lui faisant contraste.

— Les vieux ponts étaient presque toujours fortifiés et défendus par des tours : ainsi le vieux pont de Cahors, qui a trois tours, dont une au centre.

— Le pont romain, bâti sur le Tage, près d'Alcantara, est élevé de 70 mètres au-

dessus de l'eau et à 225 mètres de longueur divisés en six arches ; un autre pont, sur le Danube, était plus gigantesque encore : il avait 100 mètres au-dessus de l'eau et 1,600 mètres de longueur divisés en vingt et une arches de 20 mètres de largeur et de longueur ; cet ouvrage, sans égal, ne fut jamais surpassé.

— Le pont sur le Mançanarès, édifié par Philippe II, a 400 mètres de longueur ; l'eau ne coule dans le fleuve que pendant les deux ou trois mois d'hiver ; pendant tout le reste de l'année il est à sec.

PONT-A-MOUSSON. — Il y a des villes, même en France, qui ne sont connues que de leurs habitants : je cite Pont-à-Mousson qui n'est qu'à sept lieues de ma ville de naissance, Bar-le-Duc (Meuse-et-Lorraine), et que je n'ai jamais vue. Pour la France et pour les villes voisines, Pont-à-Mousson n'est sortie de terre qu'en 1862, ayant été nommé par Victor Hugo dans ses *Misérables* ; mais comment l'a-t-il découverte ?

POPES, — prêtres russes, se mariant et devant être mariés *avant* d'être ordonnés ; car au début, se trouvant plus libres et plus aisés dans le célibat que dans le mariage, ils ne voulaient pas se marier. Il leur est cependant interdit, s'ils deviennent veufs, de contracter un second mariage !

POPULACE. — Dans tous les pays la population est la même : c'est la dépravation dans la misère ; c'est l'abjection dans le vice ; seul, le peuple moral et instruit, a sa physionomie et ses dissemblances.

POPULARITÉ. — Le peuple ne prise rien tant dans ses chefs que la popularité, et il a raison ; car c'est par la popularité que celui qui gouverne acquiert la connaissance des besoins du peuple, et contracte dès lors l'engagement de les satisfaire.

— Aujourd'hui il faut plus de courage pour appuyer le pouvoir que pour l'attaquer. Les popularités stupides s'attachent à une opposition aussi extravagante et intéressée qu'elles ; car l'intérêt est au fond de toutes les opinions.

— Après tant de révolutions, la société

veut être gouvernée pour ne pas périr, et cependant, par une funeste tradition, la faveur populaires'attache aux agitateurs ; sa défiance mine, menace et attaque toujours le pouvoir.

POPULATIONS DU GLOBE.

L'Asie a	755 millions d'habitants.
L'Europe,	275 —
L'Afrique,	200 —
L'Amérique,	60 —
L'Australie,	3 —
En tout, en 1873, de	1,300 à 1,400 millions.

PORCELAINE. — Depuis bien des siècles la Chine met en œuvre le kaolin ; c'est elle qui, la première, a fabriqué la porcelaine dure et transparente. La Saxe découvrit le secret de cette fabrication en 1711. Enfin la France, en 1765, où un médecin de Saint-Yrieix (Haute-Vienne) reconnut le kaolin dans l'argile dont se servait sa femme, à l'exemple des paysans, pour décrasser son linge. C'est donc de là que la porcelaine dure prit son essor en France. La première fabrique de porcelaine tendre fut installée, par un industriel de St-Cloud, près de Paris. Louis XV en fit établir une autre à Chantilly, qui fut transportée ensuite à Vincennes et de là à Sèvres où elle est encore aujourd'hui.

— Les pays qui renferment le kaolin révèlent cette richesse par des terres ou plutôt un turf d'un *blanc de neige* : c'est une fortune que l'ignorance populaire a laissée sans emploi pendant bien des siècles et qu'il faudrait s'empresser d'utiliser ; on trouve une mine inexploitée en Périgord, sur le chemin de Monpont à St-Aulaye, un peu après Bel-Arbre (Dordogne). Nul doute qu'il n'y ait là de nombreux gisements, avec le secours desquels on remplacerait avec grand bénéfice notre grossière faïence.

— La manufacture de porcelaine de Sèvres, la première établie en France, a été longtemps sans rivales ; mais aujourd'hui qu'il s'en est élevé plusieurs dans de bonnes conditions, pouvant assurer le succès et donnant des produits presque aussi parfaits que ceux de Sèvres, les économistes s'étonnent, à bon droit, que le budget reste grevé des énormes subventions accordées à

la manufacture de Sèvres. C'est, dit-on, que le chef de l'État a le droit d'y puiser, soit pour offrir en cadeaux aux souverains étrangers les chefs-d'œuvre de cette manufacture, soit pour en faire des dons aux particuliers qui ont mérité cette faveur, ou encore pour son usage personnel; rien de mieux, mais dans ce cas, ne serait-il pas plus convenable de payer chaque objet à sa valeur et de laisser, au lieu du privilège favorisant une seule fabrique, le succès à celle qui l'emporterait par ses perfectionnements en tout.

PORTS. — Les villes essentiellement commerçantes, les ports de mer surtout, perdent une partie de leur nationalité par le mélange des étrangers. Amsterdam, en Hollande, présente un exemple remarquable dans ce genre, la population est un déplorable croisement de toutes les races et de toutes les nationalités; les infirmités de tout genre y abondent: les bossus, les bancals, les boiteux, les borgnes, les aveugles, les goîtreux, des êtres petits, rabougris, étiolés. On peut à bon droit appeler les habitants d'Amsterdam les invalides et les estropiés du grand commerce.

— Les ports, cités mouvantes de mâts et de navires, accourus de tous les coins du monde aux incitations du commerce, sont de vraies villes flottantes et bruyantes, concentrées momentanément dans les ports pour leur chargement et leur déchargement.

PORTRAITS. — On éprouve une émotion inquiète à la vue du portrait d'une personne qui intéresse déjà vivement, et qu'on ne connaît que par oui-dire.

— Quand une personne n'a été entrevue que muette et immobile, son portrait devient en quelque sorte la personne elle-même, et on entre en communication avec elle. Aussi bien le portrait, avec ses yeux toujours fixés invariablement vers le spectateur, se laisse regarder et interroger sans impatience, sans honte, avec une complaisance absolue et comme s'il désirait se faire bien reconnaître.

— Souvent on trouve deux portraits pour le même original, c'est lorsque chaque

peintre l'a composé et animé de sa propre passion.

— Un touriste avait crayonné sous le beau portrait de St-Bruno, à la Chartreuse: « Que la règle le laisse donc parler! »

— C'est le propre du portrait des empereurs et des rois de donner à leur image sur métal la valeur garantie de un centime à cent francs.

— Il faut se garder de faire un homme trop dangereux et trop entreprenant, si on ne veut donner aux femmes la tentation de le voir, de l'apprécier et de l'apprivoiser, ce qui amènerait probablement bien d'autres conséquences.

— En inventant le miroir qui retient l'image réfléchi, c'est-à-dire la photographie, Daguerre a tué et supprimé presque absolument le portrait en miniature.

— Les grands portraitistes, comme de Vinci, Titien, Raphaël, Vélasquez, Murillo, Vandyck..., ne peignent pas seulement la figure matérielle, mais la physionomie morale, avec ses instincts, son tempérament ses passions, ses aspirations... C'est ce qui manque à la photographie, sans traits ni physionomie, mais par contre, donnant, avec une complète exactitude de lignes, la ressemblance matérielle qui est incontestable.

PORTRAITS DE FAMILLE. — Dans leur immobilité de glace, les portraits de famille paraissent accuser la transformation et la perversité du siècle présent; ils grondent la jeunesse, accusent la vieillesse et feraient croire que la joie, le rire, la folie n'existaient pas encore de leur temps; placez un bal au milieu d'eux et le contraste sera complet, car il ajoutera encore à leur air austère et grondeur.

— J'aime cette légende allemande, racontant qu'un jeune chevalier, entraîné au mal par de mauvais conseils et de mauvais exemples, n'osait plus traverser la galerie de portraits de ses aïeux. Ces vieilles expériences, ces consciences pures dont les yeux, quoique inanimés, le suivaient dans tous ses mouvements et sans tourner la tête, étaient pour lui un cruel et sanglant reproche. Un jour cependant, s'accusant de faiblesse et de lâcheté, il résolut de les braver; mais dès les premiers pas, il s'ar-

rêta terrifié : chaque personnage paraissait sortir de son cadre, chaque portrait exprimait une douleur sévère ou un blâme dédaigneux ! L'illusion était si forte qu'il sembla même au malheureux jeune homme que les figures si douces et tant aimées de sa mère et de son aïeule étaient inondées de larmes. C'en était trop ; il fut vaincu, et tombant à genoux, il s'écria : pardon ! pardon ! je serai dorénavant digne de vous.

PORT-ROYAL. — Sur la route de Versailles à Chevreuse, à deux heures de marche de Versailles, dans un vallon étroit, au fond duquel descend une route ravinée et pavée irrégulièrement de larges blocs de pierres, était située la célèbre abbaye de Port-Royal, fondée en 1204, par Mathilde de Garlande, femme de Mathieu de Montmorency, lors du départ de celui-ci pour la croisade avec Philippe Auguste ; son église ne fut terminée qu'en 1229. Après quatre cents ans d'une vie obscure commencée religieusement, puis insensiblement relâchée comme dans la plupart des couvents du monde chrétien, Port-Royal ne reprit vie et ne se révéla de nouveau que par la réforme de 1609, introduite par Jacqueline Arnaud, sœur Angélique en religion ; cette réforme fut rigoureuse et absolue : les religieuses ne pouvaient *rien* posséder, tout tombait en communauté, clôture absolue, loi du silence, jeûnes continus, prières incessantes, austérités en tout sur la terre pour être digne de la vie céleste. Jacqueline Arnaud, née dans une famille de magistrats, de mœurs chrétiennes et sévères, était la petite fille, par sa mère, de Simon Marion, avocat général au parlement ; cet éminent magistrat était le vrai stoïcien du christianisme, sa postérité peupla Port-Royal, pendant ces cent années, d'illustrations, de directeurs, de religieuses, de solitaires renommés.

Jansénius, depuis évêque d'Ypo, et saint Cyran, depuis directeur de Port-Royal, avaient étudié ensemble dans le séminaire de la rue des Postes, à Paris ; ils avaient adopté la religion si sévère et si austère de saint Augustin, sur la grâce et le libre arbitre ; leurs principes étaient : foi absolue dans tous les mystères et les dogmes chré-

tiens ; hors la foi point de salut ; dans la foi même, peu d'élus ; la volonté humaine impuissante sans la grâce ; la grâce soufflant où il plaît à Dieu, sans que par lui-même l'homme puisse la mériter et l'obtenir. C'était l'acétisme dans la religion chrétienne, la morale la plus pure de la primitive Église, la rigueur la plus grande dans l'application de la morale. Les Jésuites combattirent une partie de ces principes ; outrés, suivant eux, et constituant une hérésie. La lutte s'engagea et devint si vive qu'elle passionna tout le monde chrétien : Nicole, de Sacy, Pascal, dans ses *Lettres provinciales*, écrites à Port-Royal même, réfutèrent les Jésuites avec un grand succès. Les papes cherchaient à concilier et à calmer, mais restaient indécis. Louis XIV se prononça ; et le pape Clément XI, en 1708, ordonna que Port-Royal ne recevrait plus ni vœux ni religieuses et *s'éteindrait graduellement dans le personnel de 1708*. Avant 1700 étaient morts les directeurs les plus célèbres : saint Cyran, de Sacy, les frères Arnaud, sœur Angélique... Parmi les solitaires, Pascal, Nicole, Tallemant, M^{me} de Longueville...

La plus jeune des religieuses avait cinquante ans, en 1709 ; Louis XIV ne voulut pas attendre l'expiration du délai. Le 1^{er} octobre 1709 (la réforme avait eu lieu le 25 octobre 1609, les cent ans n'étaient pas accomplis), l'abbaye fut occupée militairement, les religieuses *enlevées et dispersées* dans des couvents différents où la persécution les suivit. En 1710 on démolit *tout* le monastère, et les bâtiments accessoires, y compris même l'hôtel bâti par la comtesse de Longueville ; en 1711 on exhuma les morts qui remplissaient tout le pourtour du cloître formant la promenade habituelle des religieuses, puis on rasa tout, l'église même, à la hauteur de huit pieds du sol, pour *éterniser* l'expiation, la punition et l'exemple ! De Port-Royal il ne reste plus que des ruines et seulement la ferme et le moulin de l'abbaye.

— Quoi de plus intolérant, de plus odieux que cette destruction de Port-Royal ! On ne se contenta pas de disperser les pauvres religieuses et ses pieux solitaires, on commanda encore la démolition plécomte de

cette antique et grande abbaye, afin qu'on put promener la charrue sur le sol des bâtiments *et y rétablir la culture!*

POSITIONS. — Mieux vaut être le plus grand des petits que le plus petit des grands :

Je préfère être le premier dans une bicoque que le second dans Rome ! CÉSAR.

— Chacun connaît les désagréments de sa position et de son état, souvent sans soupçonner les désagréments de la position des autres : ce qui fait qu'on a tort d'envier un sort qui n'est pas le sien.

— Que de gens se font un mérite de qualités qui dérivent bien plutôt de leur position que de leur raison.

— Les hommes sont rarement à leur véritable place sur la terre : c'est un danger et une perte énorme pour la société, un grand malheur pour chacun d'eux, car ils sont déclassés et hors de leur voie d'appétitudes et de vocation, c'est-à-dire presque bons à rien !

— Une position est tolérable ou intolérable suivant qu'on a la sagesse de s'y résigner ou le tort de lui résister ; le bonheur dépend donc souvent de la volonté.

— Les plus grands contrastes dans les classes humaines ressortent des différentes manies de la société ; car ce qui signale la supériorité et le rang, ce n'est ni la somptuosité du luxe ni l'éclat et la puissance de l'or, c'est l'élégance dans le langage, la distinction dans les manières, la simplicité et l'aisance dans la démarche, le calme et la discrétion en tout.

— Dans les positions naturelles et bien amenées, on reste toujours maître du ton qu'on veut prendre et des choses qu'on veut dire.

— La femme a dans le monde une position si délicate, si fragile, si exposée, qu'elle ne doit jamais braver ni les convenances, quelque puériles qu'elles soient, ni l'opinion, cette opinion fut-elle évidemment une erreur ou une superstition.

— Dans les petites villes de province les positions paraissent être coulées en bronze, et la tradition y a une puissance qu'elle n'a pas ailleurs ; aussi ne peut-on changer la position hiérarchique de cha-

cun, tout paraît immuable ; les révolutions même sont impuissantes devant la puissance du fait ancien.

— La naissance sans fortune paraît une ombre sans corps ; la médiocrité élevée a besoin de dorure : son piédestal doit être la fortune lorsqu'il n'est pas le talent.

— Dans quelque position sociale qu'on soit placé, on sera heureux si on sait s'y tenir honorablement et en remplir résolument les devoirs.

— Il y a dans les positions irrégulières quelque chose d'incertain, d'étrange, d'ambigu qui trahit un besoin impérieux de mystère.

POSSESSION. — Le propriétaire et le possesseur, même en laissant à part les maris et les amants, sont souvent deux personnes différentes.

— L'homme est toujours possédé par ce qu'il possède ; le mari par sa femme, l'amant par sa maîtresse, l'avare ou le riche par la fortune, le vaniteux par son orgueil et son ambition.

POSTES. — Cette institution, éminemment utile et civilisatrice, ne commença à fonctionner en France que sous le grand Empereur Charlemagne, et ce ne fut qu'en 1464 que Louis XI l'organisa par des dispositions précises et des édits ; tous les rois ses successeurs y introduisirent des améliorations ; les plus importantes et les meilleures sont celles qui y furent apportées par Louis XIII et confirmées par Louis XIV. de ce jour la France jouit d'un réseau de communications s'étendant sur tous les points de son territoire, moins complet, bien entendu, que celui qui existe aujourd'hui, car, depuis l'établissement des chemins de fer, le service postal a acquis une célérité, une exactitude et une sécurité qui, en se généralisant, ont produit les plus grands bienfaits.

— On sait que le transport des lettres était fait autrefois par des courriers à cheval d'abord, puis par des voitures appelées malles-poste.

POST-SCRIPTUM. — Une lettre n'est qu'une préface destinée à masquer le but de la

correspondance; le post-scriptum est presque toujours la pensée dominante et exclusive, mais discrètement exprimée de la lettre.

POTS-DE-VIN. — Que de dignitaires croient n'être ni voleurs, ni prévaricateurs en recevant des pots-de-vin et des commissions, des parts dans des marchés de travaux, etc. Les moins effrontés se contentent du titre, assaisonné d'appointements, de membres d'un Conseil de surveillance, qui, dans sa confiance extrême, ne surveille rien, bien entendu, et lâche la bride à tous les mauvais instincts d'une administration avide et corrompue!

POUDRE. — Mélange de salpêtre, de soufre et de charbon qui sert à charger les canons, les fusils et toutes autres armes à feu. Ce seraient les Chinois qui auraient inventé cette combinaison et qui, les premiers, en auraient fait usage; fait aussi difficile à prouver que sa négation. Quoiqu'il en soit, la poudre ne fut pas employée en Europe avant le XIII^e siècle, mais elle était évidemment connue avant la date qu'on assigne à sa découverte. Bacon, né en 1216 et mort en 1291, décrivait sa composition et ses effets: « Nous pouvons composer avec le salpêtre et d'autres substances un feu particulier qui imitera les éclairs, le tonnerre, et tous leurs effets et qui, si on le veut, détruira une ville entière avec une petite quantité de cette substance! »

POULES. — La campagne offre souvent à notre contemplation un coq superbe, présidant son harem de poules: c'est l'image d'une Turquie sur l'herbe.

— Les poules mères, si attentives, si courageuses, si passionnées, ne sont cependant pas bonnes épouses: lorsque leur malheureux coq est devenu vieux ou infirme, elles se jettent sur lui, l'assaillent à coups de bec et le harcèlent jusqu'à ce qu'il succombe.

POULS. — On ne sait pas assez que le nombre des pulsations du pouls varie suivant l'âge: dans la première enfance, il

est de cent trente à cent quarante; vers cinq ans, de cent dix; à dix ans, de quatre-vingt-cinq; à la puberté, de quatre-vingts; à vingt-cinq ans, de soixante, à soixantedix; à soixante ans, de soixante; et diminue insensiblement jusqu'à cinquante pulsations et même moins. Un aveugle pourrait donc juger de l'âge par le pouls.

POUPÉE. — Ce jouet féminin n'est pas d'invention nouvelle et sans repousser l'étymologie qui lui ferait tirer son origine de Poppœa, femme de Néron, si habile entre toutes les grandes dames romaines de son temps, à se parer, se coiffer, s'ajuster, nous pouvons dire que la poupée a existé de tous temps sous ce nom ou sous un autre. Voyez cette enfant des campagnes, elle n'a jamais vu la civilisation des villes, elle n'en a pas la moindre idée. Eh bien! elle invente la poupée pour jouer à la maternité; elle réunit des morceaux d'étoffes, elle les enroule, elle cherche à leur faire figurer une tête, des bras, des jambes et lorsque son œuvre est achevée, qu'elle en est satisfaite, elle berce cet objet informe, elle le caresse, elle lui parle, comme elle a vu sa mère bercer et caresser son petit frère ou sa petite sœur; elle éprouverait une joie délirante et l'illusion serait complète si elle arrivait à posséder une de ces belles poupées qu'elle n'a jamais vues, mais qu'elle a devinées.

POUVOIR. — Bossuet disait à Louis XIV: « Sire, vous n'avez plus rien à craindre que l'excès de votre pouvoir! » Cette parole eut été plus applicable encore à Napoléon le Grand, car ce fut l'immensité de sa puissance et de ses conquêtes qui le perdit!

— Tous les pouvoirs ont contre eux une foule d'ennemis acharnés: ce sont les prolétaires, les ambitieux non satisfaits, les déclassés par leurs vices ou leur paresse, c'est la misère, l'impôt, la conscription, la réaction contre la police, les libertés non satisfaites de la parole et de la presse.

— Les puissants, trop élevés pour avoir des amis, ne s'entourent que de respect et ne trouvent à combler le vide que devant le *bien* qu'ils peuvent faire et la reconnaissance qu'ils peuvent en obtenir.

C'est le but suprême à atteindre, car c'est la conciliation et l'union intime des gouvernants et des gouvernés.

— Le pouvoir s'étend à tant d'objets, dans l'ordre matériel aussi bien que dans l'ordre moral, qu'on s'étonne qu'on en puisse nier la nécessité; et du reste, comme l'a dit un spirituel écrivain: « Est-ce qu'il y a une meilleure preuve de l'existence de l'autorité que la résistance qu'on lui fait? »

— Toute puissance doit être basée sur l'estime publique: c'est l'opinion populaire qui élève et détruit les trônes, c'est la sanction du bien comme la peine infligée au mal; parfois le tribunal suprême de l'opinion publique faiblit et s'égare; mais il revient bientôt à la vérité, et répare avec générosité le mal un instant commis.

— Au lieu de complaisants, de serviteurs et de valets, le pouvoir gagnerait à employer des hommes convaincus et poursuivant un système bien arrêté et bien étudié.

— Le pouvoir doit s'appuyer sur l'aristocratie et la démocratie pour les paralyser l'une par l'autre; il est arbitre entre elles, et l'équilibre fait la vie des peuples, chaque élément politique agissant par son poids, sa force matérielle et ses influences morales!

— Quand le pouvoir tombe en mains infimes, c'est qu'il est négligé par les plus capables; les eunuques ne gouvernent que si les chefs abdiquent.

— Le pouvoir absolu a ses avantages, il faut le reconnaître, mais il a aussi ses dangers: s'il s'arrêtait au chef de l'État, il serait évidemment modéré et supportable; mais nécessairement et forcément il descend insensiblement d'étage en étage, tombant au mains des plus vulgaires, des plus ignorants, des plus passionnés; il devient donc un immense abus, dès lors une continuelle provocation à la résistance; le plus infime employé se croit, en effet, le représentant délégué du chef de l'État et il se fait plus tyran que lui, plus absolu, de telle sorte que le despotisme, se multipliant par ses salariés de tous étages, devient la taquinerie la plus insupportable qui se puisse imaginer.

— Dans les circonstances graves, le

pouvoir doit spontanément sauver la société, malgré la société elle-même; son premier devoir est de se sacrifier pour elle sans hésitation aucune, sans tergiversation.

— Lorsqu'on scrute les gouvernements monarchiques ou absolus, on trouve rarement la volonté d'un seul appliquée librement au gouvernement; il se place presque toujours, auprès de la faiblesse individuelle d'un seul, un pouvoir parallèle, supérieur ou influent, qui s'impose au souverain: tantôt c'est un ministre dominateur, tantôt un corps puissant comme la Féodalité d'autrefois, ou influent comme la noblesse de cour, ou mystérieux comme un institut religieux (l'imagination a exagéré celui des Jésuites en France), ou secret comme une influence féminine, ou redouté comme les sociétés secrètes, ou militaire comme les Janissaires en Turquie, les Mameloucks en Égypte, les Strélitz en Russie, la Camarilla en Espagne, et les favoris partout!

— Les règles générales qui gouvernent l'univers paraissent limitées à la puissance de Dieu même, leur créateur, leur ordonnateur, tandis que la puissance absolue de l'homme sur l'homme est sans limites et sans frein; n'y a-t-il pas là quelque chose d'effrayant pour l'humanité, pour l'homme, ce souverain suprême de la terre, pour les empereurs, les rois, les princes et leur entourage, pour tous les pouvoirs apparents et secrets.

— Un pouvoir sans contrôle et sans avis indépendant, est un navire sans boussole et sans voiles: le danger est partout.

— Le pouvoir absolu rend soupçonneux et cruel: depuis Constantin le Grand, meurtrier de son fils Crispus, jusqu'à Pierre le Grand, meurtrier de son fils Alexis, et Philippe II de son fils Don Carlos, que de meurtres n'ont pas été commis pour conserver le pouvoir?

— On raconte que Michelet disait que le pouvoir absolu avait le danger de conduire à l'épilepsie ou à la démence; en faisant la part de l'audace d'expression naturelle à ce fou misanthrope, il faut reconnaître que la tyrannie a toujours produit

les plus grands excès en tout : la tyrannie des rois n'ayant aucun contre-poids.

— Le ministre de la guerre fait du pouvoir comme il ferait la guerre d'après la position et le moment ; il triomphe sans égard aux principes, au profit de l'État ou du chef de l'État, et surtout de l'ordre ; car ce n'est qu'avec l'ordre qu'on peut délibérer froidement et sagement.

— Les pouvoirs qui comptent sur les armées calculent mal ; car la *racine* de toutes les armées est dans le peuple, ce qui est l'explication de toutes les révolutions et de toutes les insurrections.

— Le propre des pouvoirs militaires c'est d'aimer l'ordre en tout et de soutenir le pouvoir quand même.

— Le pouvoir exécutif n'est que le bras, le pouvoir délibérant est la tête, c'est le premier à persuader ; le pouvoir exécutif a besoin de force et d'unité, il doit être un ou peu nombreux, logique et persistant comme la vérité.

— Le pouvoir personnel a cela de très-dangereux qu'il dirige toutes les rancunes, toutes les inimitiés, tous les périls sur la clef de voûte de l'édifice national ! Tandis que dans le système constitutionnel, les ministres seuls sont responsables et qu'un changement de ministère efface toutes les fautes passées et présentes, ouvre la voie à une politique nouvelle d'oubli et de réparation et commande l'apaisement, en éveillant l'espérance d'un meilleur avenir et en étouffant ainsi dans leurs germes le danger des révolutions !

— Le pouvoir a ses instincts, ses vanités, ses paresse, ses défaillances, son orgueil ; il ne veut ni conseils ni remontrances, encore moins de reproches ou de discussions ; il veut réserver son initiative en tout, son autorité sur tout, ne pas se laisser prévenir, discuter ou entraver ; par paresse, il redoute tout ce qui peut l'obliger à réfléchir, à étendre, améliorer ou progresser, et craint jusqu'à son ombre.

— La terre, le globe matériel que nous appelons de ce nom, a eu ses stratifications successives que nous appelons couches terrestres ; le monde, la partie vivante de la terre, représentée par l'homme, a eu de même ses stratifications politiques infi-

nies et mélangées à ce point que l'histoire en ferait un cahos si elle n'avait un nom à donner à chacune d'elles ; étudier l'histoire des peuples, c'est donc sonder et étudier chacune de ces stratifications distinguées par des noms multiples pour indiquer les variétés des genres depuis le pouvoir théocratique, le plus absolu de tous, jusqu'à la liberté démagogique, la plus illimitée de toutes les libertés.

— C'est au VIII^e siècle et sous Pépin que le pouvoir temporel fut constitué au profit du Pape et avec des précautions telles que le Pape ne pouvait jamais rien faire sans la participation du collège des cardinaux ; le Pape était donc enserré par cette puissance théocratique qui gouverna de fait et de droit pendant 1100 ans. Avant cette époque l'empereur Constantin, en transportant l'empire Romain à Byzance, n'avait-il pas édicté que par cette mesure il voulait donner à la religion chrétienne la puissance la plus complète en livrant toute l'Italie au pouvoir temporel des papes.

— La puissance temporelle dut son succès à la civilisation religieuse qu'elle apportait ; sa décadence commença lorsqu'elle devint un obstacle au progrès de la civilisation et de la liberté des nations : Grégoire VII fut l'initiateur, Innocent III le couronnement de l'œuvre du pouvoir absolu et temporel des papes.

— La lutte des pouvoirs temporels contre le pouvoir spirituel des papes date de très-loin, car elle remonte aux successeurs de Constantin et de Charlemagne ; sa phase la plus accentuée recommence aux empereurs Henri IV, Frédéric Barberousse, Frédéric II, et les autres descendants de la maison de Souabe, sectaires puissants et déjà presque protestants. Ce fut là le beau temps du saint Empire et celui de la guerre des Guelfes et des Gibelins, alors l'empereur germanique s'appuyait sur les livres saints pour se proclamer le roi des rois et le protecteur, mais aussi le chef temporel du Pape. Rome put résister et rester maîtresse chez elle dans ce duel entre le saint empire Germanique et la Tiare, le Pape voulant être un César religieux, l'Empereur un pape laïque ; vinrent ensuite Henri VIII d'Angleterre, Louis XIV et derrière

lui Bossuet, dans les déclarations de 1682, puis la Révolution française et Napoléon le Grand.

Nous ne parlons pas de la situation actuelle : la puissance temporelle est perdue, et la puissance spirituelle est menacée d'être obligée de demander quartier et de solliciter un gîte des puissances catholiques.

PRASLIN. — Dans le meurtre de la duchesse de Praslin, le peuple vit la dégradation, dès lors la déchéance de la noblesse en masse ; pour le peuple, ce n'était pas le duc de Praslin qui était un assassin, c'était la caste nobiliaire : un crime dans les sommités sociales équivaut à plus de mille crimes dans les bas fonds de la société.

PRATIQUES RELIGIEUSES. — Les actes religieux n'ont de mérite que lorsqu'ils sont spontanés, non lorsqu'ils sont inspirés par la terreur de la mort ; pratiquer est certainement ou doit être au moins une preuve de foi, mais comme le dit très-justement l'Évangile : la foi réelle est toujours accompagnée de bonnes œuvres.

PRÉCAUTIONS. — Pour obtenir le succès, il faut souvent exagérer les précautions ; et quand on croit les avoir toutes prises, il faut encore chercher si on n'a rien oublié.

PRÉCEPTEURS. — On confie un enfant à un précepteur, qui devient son ombre, ne le quitte plus et doit le rendre au bout d'un certain nombre d'années instruit selon le programme universitaire et prêt à subir ses examens.

— La première chose à faire par les parents c'est de bien renseigner le précepteur qu'ils ont choisi, sur les instincts, les passions, le caractère, les vices, les défauts, les mauvaises habitudes de leur enfant, puis de laisser toute liberté au précepteur en le surveillant très-discrètement et sans trop se presser de le juger.

Les meilleurs précepteurs sont ceux qui travaillent le mieux à se rendre inutiles.

FONTENELLE.

PRÉCIPITATION. — L'homme trop pétulant accuse sa faiblesse ou son incapacité ;

il faut faire une grande différence entre la diligence qui est le bien, et la précipitation qui est l'excès.

PRÉCISION. — Une qualité indispensable à un homme instruit, c'est d'être aussi précis et aphoristique dans sa conduite qu'il est bref et accentué dans sa parole, dont le texte concis et clair ne s'allonge jamais que de commentaires obligés et logiques.

PRÉCOCITÉ. — Un grand talent dans l'enseignement, c'est de nourrir, sans le presser, l'esprit d'un enfant, c'est de modérer l'ardeur et le désir d'obtenir trop et trop tôt, car toute précocité est payée très-cher ; si elle se révèle, il faut l'atténuer, c'est un état anormal contraire aux lois de la nature, dangereux pour l'avenir ; un fruit qui mûrit trop vite est toujours mauvais !

— Quand l'esprit a été cultivé de bonne heure, on obtient malheureusement trop souvent, la précocité des sentiments : c'est un danger sérieux, car la raison est trop jeune pour faire contre-poids aux passions.

— Certaines jeunes filles naissent femmes soit par la force de leur âme, soit par la précocité de leurs instincts et de leurs passions ; d'autres sont corrompues avant d'avoir perdu l'innocence de leur cœur. C'est presque toujours parce que la protection d'une mère bonne et éclairée a manqué à leur enfance et à leur jeunesse.

PRÉDICATEURS COURTISANS. — Veut-on savoir comment les prédicateurs de certains rois de France en usaient avec eux ? Un des plus célèbres parlant de la mort devant le roi, disait : Nous sommes tous égaux devant Dieu et devant la mort, car nous mourrons tous ! Et comme il vit que le roi pâlisait, il ajouta sans remarquer le sourire général qui accueillait ses paroles : Oui nous mourrons presque tous.

PRÉFÉRENCES. — L'égalité dans la position des enfants est autant dans la nature que dans nos mœurs, il faut la respecter : favoriser un enfant, c'est lui faire perdre plus qu'il n'obtient, car il perd l'affection de ses frères et sœurs ou de ses jeunes

amis, pour lesquels il devient un objet d'envie, ce qui produit la jalousie, la haine, le désaccord et bientôt la désunion.

— Une prédilection maternelle devient le fléau de la famille et la menace des plus grands dangers. Est-elle secrète, elle est une cause de tourments, de combats incessants, de dissimulations dangereuses ; est-elle patente, elle brise l'union de la famille et fait le malheur de tous, mais plus peut-être encore, celui des enfants préférés que des enfants déshérités d'affection.

PRÉJUGÉS. — Madame Necker de Saussure a dit : « L'homme doit se mettre au-dessus du préjugé, et la femme s'y soumettre. » Nous partageons cette opinion en ce qui regarde la femme, car en raison de la faiblesse de sa nature et du rôle modeste quoiqu'important qu'elle est appelée à remplir, elle doit toujours, dans une juste mesure, respecter les idées généralement reçues.

— Certains préjugés, certaines idées fausses et puériles qui nous semblent des fils, sont en réalité les chaînes les plus puissantes et les plus lourdes : ainsi les méseances, les duels.

— Les préjugés vivent autant que l'homme : ils ont la durée de la vie du corps ; tandis que le sentiment le plus vif, l'amour, n'est qu'un éclair dans notre existence.

— On appelle souvent préjugé ce qui est goût pour une chose et antipathie pour une autre, dans ce cas on peut dire avec Dubay, que : « de même que l'habitude le préjugé est une seconde nature. »

— Un heureux préjugé dans certains pays à maladies endémiques et terribles protège ceux qui en sont frappés : ainsi les crétins, dans les Alpes et autres pays de glaciers, sont réputés porter avec eux une heureuse influence, et sont accueillis et protégés par tous.

— Les préjugés résistent aux progrès et aux lumières : dans l'Inde, c'est un crime de manger de la viande de bœuf et de ses congénères ; manger du pigeon en Russie est une impiété, le pigeon représentant le Saint-Esprit ! Presque partout on résiste à l'idée de manger du cheval ; mais s'il est ridicule de céder à d'aussi absurdes pré-

jugés, il est quelquefois raisonnable de se conformer à ceux qui, dans l'ordre moral, ont eu la sanction du temps, ou des bases respectables.

— Un esprit médiocre se soumettant aux préjugés et aux convenances aura beaucoup plus de chances de bonheur qu'un homme de talent ou de génie qui rencontre rarement sa place là où, au contraire, les médiocrités trouvent facilement la leur.

PREMIER PAS. — Il est aussi facile de ne pas commencer une sottise qu'il est difficile de ne pas l'achever, le monde étant un mécanisme à engrenages fort dangereux.

PRÉSENTATION. — La gravité anglaise cache une frivolité de formes et d'usages qui paraissent incompatibles avec la raison, et qui se rapprochent de la raideur et de la morgue. Ainsi en France il suffit d'être admis dans une salle de bal pour avoir le droit d'inviter toutes les dames, l'entrée qui prouve l'invitation étant déjà une recommandation. En Angleterre, au contraire, il faut avoir été formellement présenté, ce qui équivaut à dire garanti.

PRESSE. — Les institutions sont comme les hommes, elles ont leur enfance, leur jeunesse et leur âge mûr ; la liberté de la presse se signale au premier rang pour s'être ainsi constituée : son enfance est inquiète, turbulente, désordonnée, dangereuse ; sa jeunesse raisonne davantage, mais elle est plus emportée ; son âge mûr produirait ses qualités propres, mais les gouvernements ne savent pas patienter et attendre l'explosion de la vérité. Ils se croient menacés, ils sévissent par la suppression ou par l'oppression, la liberté disparaît avant qu'elle n'ait atteint son âge mûr, et c'est à recommencer la période des épreuves. C'est dans ce cercle vicieux qu'ont gravité le premier Empire, les deux Restaurations, le gouvernement de Louis-Philippe, la République de 1848 et enfin le second Empire.

— La presse est aujourd'hui une puissance capable de lutter avec les gouverne-

ments les plus forts, puisqu'elle en a tant renversés ; mais qu'elle y prenne garde, si dans ses victoires sur les tyrannies elle a tiré grand parti des abus des despotes, elle pourrait elle-même tomber dans les mêmes abus et être renversée à son tour. Cela est d'autant plus logique que pour vaincre, la presse a dû presque toujours avoir raison, et qu'elle s'exposerait à une défaite si la raison se trouvait du côté de ses adversaires.

— Pour que la presse soit libre et respectée, il faut qu'elle se respecte elle-même en respectant les autres, et qu'elle donne ainsi l'exemple de la modération.

— La liberté de la presse, sous des lois sérieusement et sévèrement répressives, doit être la garantie des peuples dans toute espèce de gouvernement : c'est la seule assurance contre les erreurs, les abus, les iniquités des gouvernants. On peut donc dire qu'elle est le véritable parachute de tous les bons gouvernements.

— La presse libre est, comme dans toutes les machines à vapeur, la soupape qui garantit la liberté contre les révolutions qui sont l'explosion par la pression intérieure des passions populaires ; l'abus de la vapeur crée l'explosion, l'abus de la liberté amène les plus terribles désastres : les révolutions !

Un remède à l'abus de la liberté de la presse périodique, ce serait l'obligation d'insérer un communiqué combattant, non pas seulement un fait faux, mais une discussion agressive ; et alors le public pourrait s'éclairer et choisir entre le pour et le contre.

— La liberté de la presse est la question la plus difficile et la plus complexe, car elle est soumise aux circonstances les plus multiples et les plus variables, aux incidents les plus divers et aux grandes fluctuations de la politique.

— Si l'instruction est pernicieuse parfois dans le peuple, la presse l'est bien davantage, car dans le choc de ses opinions, l'homme ignorant, incapable de discerner le bien du mal dans les théories politiques ou morales dont il ignore le premier mot, se laisse prendre aux plus dangereuses qui caressent ses mauvais

instincts, ses aspirations vers la richesse, son envie naturelle contre les classes riches et nobles, le clergé, etc...

— La presse la plus dangereuse, est la presse populaire avec ses théories implacables et ses haines contre la société : c'est un organe de révolution, et le peuple qui s'alimente de ces lectures devient un soldat de l'insurrection.

— Si la liberté de la presse a des inconvénients de destruction, elle a des avantages bien supérieurs : ainsi elle peut maintenir dans la voie de l'ordre, de l'exactitude, de la modération, de la justice, du travail, une foule de fonctionnaires si disposés à abuser, à ne rien faire ou, par une tyrannie sans motif, à solliciter, par leur odieuse conduite, des haines populaires contre le gouvernement.

— Avec la liberté de la presse, la liberté reste toujours victorieuse, tandis que, sans la liberté de la presse, tout ce qui ne peut s'imprimer se chuchotte, se répand clandestinement, ce qui provoque les mensonges les plus odieux, les calomnies les plus dangereuses, les nouvelles à la main comme les nouvelles à l'oreille, sans responsabilité !

— *Les presses anciennes* tiraient à 100, 200 exemplaires à l'heure, puis en 1800, de 3 à 400 ; en 1814, chaque presse du *temps* donnait 1,200 exemplaires à l'heure ; en 1830, 1,500 ; en 1847, la presse Hoé, à Philadelphie, donnait 10,000 ; en 1856, une autre presse donnait 25,000 ; nous eûmes bientôt les mêmes résultats en France.

PRESSSENTIMENTS. — Les rêves, les pressentiments, la seconde vue, ne sont-ils pas des avis mystérieux, enfants du Ciel et gages d'une protection inconnue ! Qui pourrait éclairer la question ? La raison nous dit que ces prétendues intuitions de l'esprit, que ces soi-disant prophéties du cœur ne sont que les cauchemars produits par la maladie ou une excessive fatigue, peut-être aussi par un affaiblissement moral.

— Chez les personnes croyant aux pressentiments, il y a quelque chose qui ressemble à un don surnaturel, à une aptitude toute personnelle, ce serait un

sens nouveau dont elles seraient douées et qui s'expliquerait par leur extrême sensibilité et la surexcitation causée par des craintes incessantes ou une continuelle tension d'esprit.

— Ceux qui croient aux pressentiments, aux révélations, aux rêves, sont si convaincus par eux-mêmes qu'il faut renoncer à les dissuader.

PRÊTS. — L'homme bon et loyal est heureux de rendre un service, même le plus risqué de tous, un service d'argent : l'homme expérimenté et pratique est disposé à le refuser parce qu'il a vu tant de fois l'inconvénient de ces prêts, qu'il doit les redouter ; les services d'argent causent presque toujours des difficultés douloureuses, car elles brisent l'amitié et dévoilent l'ingratitude ; le prêteur est non seulement dupe, mais surpris et trompé : les questions d'argent sont des affaires où le sentiment ne doit pas entrer.

— Quand vous prêtez à un ami, à un parent surtout, il faut, pour ne pas éprouver de déconvenue, prévoir que vous ne serez jamais remboursé, qu'en réalité vous faites un don, car cela s'est *presque toujours* réalisé, et la meilleure règle de conduite est de n'agir jamais qu'en vue des probabilités et des conséquences inévitables de nos actions.

— Quand on vous demandera un emprunt, ne donnez que la moitié au lieu de prêter la somme entière, l'affaire sera bonne pour votre emprunteur, meilleure encore pour vous qui ne perdrez que moitié ! Créancier ! Mais c'est une peine à subir, un tourment, une torture, un fer rouge dans la main et dans l'esprit surtout, avec des frais de poursuites, pour se faire rembourser, et ce qui est plus coûteux encore, les frais de saisie et de vente, les procès enfin et leurs suites terribles !

PRÉTENDANTS. — On peut aimer et estimer un homme comme homme du monde, et le repousser comme mari, comme gendre, etc... Ici tout est différent et tout change, le point de vue est donc tout autre !

— C'est un grand tort dans une femme,

c'est de la méchanceté et de l'ingratitude, si ce n'est pas une vanité odieuse, que de chercher à rendre ridicule le prétendant qui lui déplaît : la supériorité de la femme motive ses sentiments, elle doit de la pitié et non de la moquerie ; car celle qui a blessé doit guérir ou chercher à guérir.

— Tous les pères sont des tyrans et des cruels lorsqu'ils pensent et veulent autrement que leurs filles sur des choses de la plus grande importance : le choix d'un gendre par exemple.

— C'est quand la question est résolue, que le parti est pris par deux étourdis consultant leur passion et leur cœur plutôt que leur raison, qu'on arrive à s'enquérir de l'opinion du chef de la famille : il est bien temps ! Ce n'est plus un avis qu'on demande, c'est un consentement qu'on sollicite ou plutôt qu'on impose ! Si le père examine, pèse, discute, c'est un importun, un contrariant, un despote.....

PRÉTENTIONS. — Il est toujours dangereux de chercher à paraître plus grand et meilleur qu'on n'est : c'est appeler l'attention des autres sur ses prétentions et solliciter une vérification presque toujours dangereuse !

— Rien de trop est une règle qu'on ne peut assez observer, car l'excès gâte tout : viser à trop d'esprit c'est compromettre celui qu'on a ; tendre à un plus grand succès c'est risquer de perdre celui qu'on a obtenu !

— Certaines gens, profonds à leur manière, c'est-à-dire bêtement profonds, réussissent toujours à être profondément bêtes et ridicules ; c'est à eux qu'on pourrait justement appliquer le mot de Talleyrand : « Profonds dans le sens de creux ! »

— Il est de bon ton et très-profitable à soi-même de reconnaître à chacun la valeur qu'il s'accorde ; on s'en fait un ami : quel avantage trouverait-on à s'en faire un ennemi en résistant à ses prétentions, qui, si elles sont un ridicule, portent avec elles leur punition.

— Un homme raisonnable fuit, comme dangereuse pour son bonheur, une femme à prétentions : il sait que le plus souvent telle jeune fille qui brille dans le monde

par ses saillies, ses mots heureux, sa gaiété naïve, devient une femme nulle dès qu'elle n'est plus excitée par l'approbation de la foule; il sait encore que ce genre de triomphe dessèche le cœur de la femme, qu'il la dégoûte des plaisirs si doux de la vie intime et recluse; que les femmes prétentieuses ne sont bonnes tout au plus que pour meubler un salon les jours de grande réception, qu'elles n'offrent à un époux d'autres perspective qu'une vie remplie de scènes fâcheuses, d'extravagantes prétentions ou de récriminations amères, qu'elles n'ont, presque toujours, aucune qualité pour faire supporter la supériorité qu'à tort elles s'arrogent!

PRÊTRE. — La mission du prêtre a deux faces, l'une rayonnante comme le Ciel où elle puise ses inspirations, l'autre attristée par les vices de la terre au milieu desquels le prêtre doit vivre et lutter sans trêve ni repos.

— Le prêtre est le soldat de l'Évangile, il combat pour la foi. Ses premiers et ses plus grands mérites sont sa bonté, son humilité, son obéissance à ses supérieurs ecclésiastiques, l'ardeur de sa charité, la simplicité naïve de sa foi! Malheureusement il agit trop comme prêtre, il devrait plus souvent s'inspirer de l'homme et des besoins de l'humanité, il serait mieux compris, mieux écouté, mieux obéi, tandis que souvent il reste méconnu dans ses actions, ses efforts et ses sacrifices.

— Il y a dans tout bon prêtre un cachet, une auréole de dignité qui reflète Dieu et sa sainte parole.

— Le bon prêtre ne croit qu'en Dieu, aux vertus et aux choses saintes et pratiques: il enseigne l'abnégation et la résignation qu'il doit s'imposer à lui-même! Ne doit-il pas en tout, partout, et toujours commander par l'exemple?

— Le monde n'honore que les vertus d'éclat, que les succès publics portant déjà cependant leur récompense avec eux, tandis qu'il devrait élever bien plus haut les vertus modestes et discrètes, les sacrifices ignorés, les luttes et les triomphes intimes. Le courage militaire est un acte d'émulation, d'orgueil, d'entraînement, il

s'accomplit au milieu de l'ivresse et des fureurs des combats; le courage du prêtre n'a que lui seul pour témoin et l'approbation silencieuse de Dieu pour récompense.

— Le plus grand nombre des prêtres d'avant la Révolution ne ressemblaient en rien à nos prêtres d'aujourd'hui; ceux-ci font du sacerdoce de tous les instants, les autres étaient tout entiers au monde et aux habitudes les plus frivoles, en même temps qu'entourés de bien-être, de luxe, de considération, de respect, et comblés de gros traitements et de sinécures.

— Il y a de modestes prêtres qui sont les meilleurs conseillers de leurs paroissiens, la suprême consolation des pauvres et des affligés; la dure frugalité de leur table s'explique par leurs nombreuses et discrètes aumônes.

— Les vices qu'on reproche aux prêtres sont presque tous excusables, car ils sont ou les vices du siècle ou les vices de l'éducation, ou encore ceux de l'humanité.

— Les vertus du prêtre sont les plus discrètes et les moins récompensées. Quelle satisfaction à prêcher des gens qui n'ont pas de foi, à consoler des pauvres sans moyen de les secourir, à voir ses vertus traitées d'hypocrisie, ses combats entourés de mépris, sa religion tournée en ridicule et même mise en doute!

On lui impose la chasteté et le célibat qui sont contraires à la nature; la charité le place auprès du condamné à mort, au chevet des mourants, au milieu des hôpitaux et des plus dangereuses épidémies qui l'attachent, pour ainsi dire, à chacun des cercueils qu'il doit conduire à l'église, puis au cimetière jusqu'à ce que la terre les ait recouverts. On lui fait un précepte de la mortification qui lui défend les sensualités de la table et de la maison, de l'abnégation qui implique le pardon des injures, la résignation en tout; toutes ces vertus simplement, noblement accomplies ne constituent-elles pas un grand et véritable sacrifice humain?

— Un bon prêtre est la réalité de la perfection; on ne peut calculer le bien que son exemple et sa parole peuvent produire sur un village, une ville, sur un peuple entier!

— Le bon prêtre se réfugie toujours dans sa conscience ou vers Dieu ; sa foi est tolérante, sa charité bienveillante et douce ; le mauvais prêtre, au contraire, est susceptible et hargneux dans sa foi ; sa charité est soupçonneuse et armée ; il commande et veut être obéi.

— L'égoïsme affectueux du prêtre lui donne une force sans pareille, en l'isolant de tout ce qui pourrait l'influencer, en même temps que son aggrégation à l'association sacerdotale donne à un seul la force de tous !

— On doit respecter le prêtre, quel qu'il soit, à cause de la dignité dont il est revêtu, et lui accorder la même protection qu'on accorderait à une femme ou à un enfant ; sa robe lui imposant le calme et la résignation, et lui interdisant l'attaque et presque la défense.

— Il n'y a que trop de prêtres qui, comme Lamennais, au lieu de retenir simplement la loi du séminaire, veulent la vérifier par l'étude la plus sérieuse et la plus approfondie, et finissent par trouver la lacune entre les traditions et la vérité : de là l'écroulement de la foi et la perversion de la morale.

— Le prêtre armé pour sa foi et son Dieu, doit avoir le même prestige que le militaire armé pour sa patrie et pour son roi.

— La loi sur la prêtrise est logique : les prêtres ne se marient pas parce que la famille, en les absorbant, les éloignerait de leur mission ; le recrutement par la vocation était donc la seule formule applicable, quoiqu'elle donnât encore peu de garantie de continuité dans la vocation, souvent inspirée par la paresse et la vanité de s'élever artificiellement au-dessus des autres, et de commander au lieu de servir.

— Le prêtre doit autant que possible ne se mêler en rien des affaires du monde ; il ne doit pas non plus se servir de la religion pour arranger ou asseoir des intérêts terrestres ; la religion noble, sainte, grande et chaste ne doit lever son voile que près des cœurs qui souffrent : quelle que soit la blessure de l'âme ou du cœur, elle doit tenter de la guérir et de la soulager ; la mission du prêtre est immense au-

tant qu'elle est belle ; pourquoi la rapetisser jusqu'à en faire un élément d'intrigues et d'intérêts personnels ou matériels ?

— Le prêtre et le soldat se touchent par bien des côtés ; tous deux sont soldats, l'un de Dieu, l'autre de la patrie ; tous deux sont soumis, disciplinés, réglés en tout, résignés et parfois fatalistes ; obéir toujours, commander rarement, vivre de peu pour les autres et dans les autres, en les secourant dans leurs besoins et leurs maladies, en les consolant dans leurs souffrances, en partageant leurs peines et leurs misères.

— Un grand tort, en France, c'est de ne pas chercher à élargir la voie dans laquelle se traîne en général le clergé catholique ; il devrait utiliser ses loisirs dans l'étude, comme faisaient les anciens Bénédictins ; et avec l'expérience que donnent les révélations de la confession sur les mouvements du cœur et de l'esprit, sur les mobiles de la conduite, le prêtre deviendrait un savant et un moraliste aussi adroit que séduisant ; car la confession révèle l'homme : c'est une mine sans fond pour celui qui sait la fouiller et la sonder ; mais malheureusement le prêtre manque trop souvent, en France, d'une origine moralisante et de l'éducation première qui pose les bases de l'intelligence et prépare le développement de tous les sentiments élevés et délicats : il a été bercé par l'ignorance et la superstition, élevé dans un milieu obscur et grossier, dans une terre pauvre ; ses racines, sont trop courtes et insuffisantes à sa mission.

L'instruction tardive et sèchement scolaire qu'il reçoit dans les séminaires, ne lui donne que des connaissances et non des sentiments et des habitudes ; l'homme pêche par la base, par le cœur, par les instincts, par les sentiments innés ; je le comparerais à un arbre civilisé par la greffe, si la greffe ne donnait, par cette magique et mystérieuse opération, tous les mérites de la civilisation la plus complète ! Que ne peut-on greffer les hommes et leur donner ainsi, par une simple incision, toute la puissance d'une grande intelligence, d'un grand cœur et des sentiments les plus élevés ? Les masses igno-

rantes disparaîtraient ; l'humanité serait douée des plus grandes vertus et d'aptitudes supérieures.

PREUVES. — Prouver ! Beau mot qui suppose deux personnes en désaccord dans une discussion ; mais où trouver quelqu'un qui nous permette de prouver ! Quant à moi, jusqu'ici je n'ai encore pu rien prouver que matériellement, là où la vérité était incontestable !

— Pour faire des preuves, c'est dans les faits et les actions qu'il faut les trouver et non dans les paroles ou les arguties exhalant la mauvaise foi.

PRÉVARICATION. — Crime public commis par des fonctionnaires ou officiers ministériels, contrairement aux règles de la morale, des lois et règlements ; la prévarication, la malversation, l'exaction, le péculat, la simonie sont des faits plus nombreux qu'on ne le suppose ; le gouvernement, pour ne pas se discréditer dans ses agents, étouffe dans leur principe ces révélations scandaleuses, au lieu de poursuivre et de faire condamner les coupables.

— Les ministres du second Empire parurent un instant vouloir réprimer les prévarications ; les vols et les rapines trop manifestes dans les administrations de chemins de fer, dans les sociétés par actions et obligations en commandites ou autres dont les actions s'écoulaient à la Bourse, et ils commencèrent des poursuites contre Mirès, Millaud. . ; mais s'apercevant bientôt de la profondeur et de l'immensité du mal, ils s'effrayèrent des faits qui allaient se révéler et des circonstances terribles de ces déclarations, et reculèrent devant la honte qui allait en résulter ; faisant bien vite volte-face et se jetant dans une idée contraire, ils osèrent supprimer la seule loi qui put frapper les banqueroutiers frauduleux, les débiteurs de mauvaise foi, les escrocs audacieux ; ainsi disparut la contrainte par corps. De telle sorte que le mal put impunément s'aggraver et le scandale augmenter sans que la répression fut possible !

PRÉVISION. — Comme elles n'ont rien prévu, les femmes sont plus surprises et plus vivement touchées que les hommes par un

événement malheureux. Elles paient ainsi par une douleur plus cuisante l'appréhension qui leur a manqué et la prévision qui leur a fait défaut.

— La prévision, l'économie, l'ordre, la probité, l'activité et la persévérance sont dans les affaires, l'industrie et le commerce, les vertus éminentes sans lesquelles le succès n'est pas possible.

PRÉVOYANCE. — Ceux qui ne savent rien prévoir et dès lors rien éviter, sont réservés à bien des souffrances, que la prévoyance et l'intelligence éloigneraient ou adouciraient.

La prévoyance a toujours gâté chez moi la jouissance ; j'ai vu l'avenir en pure perte et n'ai jamais pu l'éviter. J.-J. ROUSSEAU.

Quelle contre vérité ! Quel sophisme audacieux ! La prévoyance est la mère de l'abondance et de la richesse : elle double dès lors toutes les jouissances de la vie, elle prévient, elle écarte tous les accidents, tous les malheurs ; comment alors oser affirmer et imprimer qu'elle gâte la jouissance alors qu'en réalité elle la crée !

— Dieu a placé hors de notre atteinte les choses nécessaires à notre vie : la rage des hommes a beau détruire, la nature prévoyante répare tout ; le soleil se lève tous les jours, la terre produit toujours et sans relâche, et ce qui a été consommé la veille se renouvelle le lendemain par de nouveaux et incessants travaux, récompensés par les récoltes.

— La prévoyance est la protection des grands et des petits intérêts humains, la vie et l'honneur compris ; c'est dire combien cette qualité, je pourrais presque dire cette vertu, est utile.

PRIÈRE. — Il y a plus de consolation, de nourriture et de force inspirée dans une seule et courte prière que dans la science la plus profonde.

— La prière, les chants et les parfums sont les formules consacrées à l'adoration d'un Dieu créateur et maître souverain.

— Les prières du soir font le calme de la nuit ; les prières du matin préparent la sérénité du jour.

— L'homme religieux confie son âme à la prière comme à une ancre de salut.

— La prière doit adorer, supplier, gémir et pleurer: son chant harmonieux doit exprimer tous ces sentiments.

— La prière n'est si bonne, que parce qu'elle est calmante, moralisante et qu'elle donne, avec l'espérance, la sécurité de la vie.

— La prière, si douce pour le faible cœur des femmes, est leur refuge et leur salut dans les grands dangers.

— Les prières, secours d'une âme à une autre âme, sont une œuvre bien méritante, car elles n'ont pour récompense que la valeur d'un bienfait.

— La prière émane des facultés les plus élevées de l'esprit, et des exaltations les plus ferventes du cœur; la prière chrétienne surtout fait vibrer les cordes les plus exquis de l'être intellectuel et moral.

— Ce n'est rien que d'adorer Dieu par la prière, car ce qu'il faut c'est l'adorer par nos actions.

— Priez dans toutes les langues, car Dieu les entend toutes, surtout celle du cœur.

— La véritable prière ne consiste pas à murmurer beaucoup de mots incompris, mais à adorer Dieu avec simplicité, à sonder son âme avec candeur et à prendre avec soi-même et avec Dieu la ferme résolution de devenir meilleur.

— Les longues prières ne sont pas les meilleures, elles amènent la distraction, elles deviennent machinales, les mots perdent leur sens, la prière n'est plus qu'un bruit, tandis que la véritable prière est une pensée profonde, une bonne résolution.

— Les prières vulgaires ont le tort de ne pas appartenir à celui qui prie: la véritable prière est le cri de chaque âme, l'expression d'un besoin personnel et non la banale et insignifiante formule écrite depuis dix-huit siècles.

— Le premier besoin de l'homme et sa première satisfaction dans les circonstances douloureuses ou critiques, c'est de s'inspirer de Dieu et de recourir à lui par la prière et la supplication.

— La prière est pour un croyant la puis-

sance la plus forte contre le désespoir; on a vu les hommes les plus irrémédiablement malheureux, les plus abattus et les plus démoralisés, se relever calmes, résolus et résignés après quelques minutes d'une prière intime, isolée et fervente.

— La prière aide à souffrir, et la souffrance c'est la vie!
DESCOMBES.

— Dans les premiers temps du christianisme les fidèles priaient debout et les bras étendus en croix. Ce n'est que plusieurs siècles après Jésus-Christ qu'on a adopté une attitude moins fatigante, plus reposée et permettant une prière plus longue.

— Nous devons une prière, une aspiration vers Dieu à chaque beau paysage qui frappe notre vue, à toutes les beautés du Ciel qui excitent notre admiration, au beau temps désiré, aux pluies bienfaisantes, au soleil qui dore les moissons.

— Dans les pays mahométans le Muedzyin chante les prières du matin et du soir et les répète quatre fois en se tournant successivement vers les quatre points cardinaux; ces prières se disent sur le ton le plus passionné.

— *Amen*, ainsi-soit-il, est le mot final de toutes les prières adressées à Dieu: si ce n'est pas la réponse à toutes les prières adressées à l'homme, c'est que l'homme n'a pas la puissance de Dieu.

— La prière populaire en Bretagne, dite prière de saint Bonsens, demande à Dieu:

De nous préserver: des hommes de la cour; des femmes de la ville; et des loups des champs.

— Dans sa prière, le Normand demande à Dieu, non pas de lui donner beaucoup de terres, mais de lui accorder quelques petites parcelles entre les grandes parcelles des riches.

PRINCES. — L'amour qu'on témoigne à un prince n'est souvent que la conséquence de la haine passionnée portée à son compétiteur! Les rois devraient donc être plus défiants devant de pareils témoignages.

Les princes détrônés coûtent beaucoup d'argent aux gouvernements qui les accueillent et, en outre, offrent aux peuples l'exemple dangereux de leur incapacité et parfois de leur indignité.

— Les meilleurs princes sont ceux qui

savent se maintenir, par leurs vertus, leur moralité et leurs mérites, à la tête de ceux qui les servent et leur obéissent.

PRINCIPES. — Il faut s'habituer et habituer la jeunesse à flétrir le défaut de principes, et à ne jamais transiger sur ce point.

— Les principes qui n'ont pas leurs racines dans le cœur, mais qui ne sont qu'un produit du cerveau, n'ont ni force ni vitalité : ce ne sont pas des principes, ce sont des maximes habillées et une morale qui n'oserait se produire dans sa vérité.

— Les principes portent leurs conséquences, bonnes ou mauvaises, comme les arbres leurs fruits.

— L'homme imite malheureusement les aéronautes : les principes sont le but de la vie, et cependant il s'en débarrasse souvent pour avancer, pour monter, pour vivre.

— Les principes sont la véritable garantie d'une vie vertueuse ; ce sont ces règles sévères et sacrées qui, seules, soutiennent l'homme et le dirigent honorablement à travers les écueils de son existence.

PRINTEMPS. — Quoi de plus gracieux que le printemps, ce réveil de la nature : la pervenche jette la première ses réseaux de verdure, puis vient l'anémone des bois qui cache de son tapis vert les ruines du dernier automne, puis la primevère aux fleurs dorées, la violette et les marguerites qui suivent, et la jacinthe bleue et la croisette jaune sentant le miel, puis le muguet, cette fleur des amants, puis l'odorant genêt, et bientôt cette armée de fleurs éclatant aux premières chaleurs du printemps.

— Le printemps est cette magique saison, réveil de la nature, qui ramène le vol et le chant des oiseaux, les fleurs et les papillons, la chaleur et la verdure, la vie enfin partout.

— L'air parfumé du printemps, tiède et doux comme une caresse d'amour, enivre les sens des plus délicates sensations, des sentiments les plus tendres, des plus mystérieux enchantements, l'homme rêve le Ciel et son âme s'y repose déjà.

— C'est une belle et pieuse coutume,

dans certaines contrées que de parer les autels des premières fleurs de l'année, c'est faire entrer le printemps dans l'Église, c'est remercier Dieu de ses premiers bienfaits.

— Le zéphir est changeant, le printemps est trompeur comme la femme sans cœur.

— Le printemps est surtout si attrayant, parce que, succédant aux rigueurs de l'hiver, le contraste est frappant et tout en faveur de la saison nouvelle.

— La sève du printemps ranime toutes les torpeurs de l'hiver, elle éveille les cœurs et les corps, comme elle éveille la terre et les plantes ; ses premières moiteurs vivifient tout, tout s'anime, s'étire, se remue ainsi que le corps aux premières lueurs de l'aurore.

— Le printemps est la jeunesse de l'année, et comme la jeunesse il ne fait que promettre, c'est une espérance souvent trompeuse.

PRISON — La prison destinée à punir le vice et à le faire disparaître ne réussit qu'à le fortifier et à le multiplier, car c'est une école où s'enseigne le crime. Quoiqu'on en dise, la prison cellulaire avec de l'air, du soleil et de la vue restera seule comme peine, comme lieu de réflexion et d'amendement. La punition qui ne réforme pas, qui ne corrige pas est inutile ; celle qui pervertit est plus dangereuse encore que le crime qu'elle voulait punir.

— L'isolement et le travail qui écartent du prisonnier tous les mauvais conseils, les dangereux contacts, les incitations perverses en même temps qu'ils livrent le coupable à la bienfaisante influence des directeurs et des prêtres, sont un merveilleux moyen de moralisation. Par quel entraînement irréfléchi a-t-on pu supprimer cet excellent système !...

— La femme engraisse dans le repos des prisons ; l'homme y maigrit et s'y étiole. C'est que la constitution musculeuse de l'homme lui commande le travail énergique, tandis que la constitution lymphatique de la femme lui impose le repos.

— Les prisonniers se consolent avec des oiseaux en cage : ils se permettent ainsi ce qu'ils blâment et ce qu'ils maudissent en introduisant une prison dans une prison !

— L'incarcération de certains hommes de talent ou de génie, en leur donnant de longues heures de réflexion et de solitude, a souvent inspiré leurs meilleures œuvres. C'est en prison que Boèce fit son livre de *la Consolation* ; Grotius son *Commentaire sur saint Martin* ; que Buchanan composa, en Portugal, sa *Paraphrase des psaumes de David* ; que Magius fit, en Turquie, ses deux *traités des Cloches et du Chevalet* ; c'est à la *Bastille* que Voltaire corrigea son *OEdipe*.

— La prison préventive est une atrocité légale, si elle dure plus de quelques heures ; car le premier besoin des sociétés est le respect de l'homme et de la liberté des citoyens de toutes classes, égaux devant la loi. Cet homme arrêté et incarcéré peut être innocent et sans tache et vous en faites un coupable déshonoré sous la main du gendarme et sous les verroux de la prison. N'arrêtez donc qu'avec des demi-certitudes et n'incarcérez qu'avec des certitudes absolues ; dans tous les cas, ne perdez pas un moment pour vous renseigner si vous ne voulez pas être, au lieu de juges intègres et consciencieux, des juges odieusement prévenus et des bourreaux aveugles et passionnés. Ne dormez donc pas, ne mangez qu'en courant pour asseoir au plus vite votre conviction en bien ou en mal et agir en conscience ; autrement cet homme que vous soupçonnez sera ruiné d'honneur et d'argent, sera perdu à toujours quand vous le rendrez à la société, et avec lui sa femme, ses enfants, sa famille et ses amis seront frappés d'infamie. Songez donc, ô magistrats de tous ordres ! à vos responsabilités morales ; songez à l'homme innocent qui pourrait mourir en prison sous le coup d'une injuste prévention !

— On ne sait pas assez que les plus grands secours prodigués à nos prisonniers républicains sur les pontons de l'Angleterre leur étaient donnés par leurs adversaires les émigrés.

PRIVATIONS. — Il faut avoir passé par la privation et la misère pour connaître le prix de tout ce que méprisent ceux qui ont l'aisance, la richesse et l'opulence.

— Une privation momentanée est un moyen d'obtenir un plaisir plus vif ; des

jouissances continues deviennent un besoin et cessent d'être des jouissances ; aussi quand elles manquent, elles changent de nature et se transforment en privations cuisantes.

PRIVILÈGES. — Je suis ennemi des privilèges, disait Napoléon le Grand, car un privilège est plus qu'une plaie irritante, c'est une injustice !

— Les privilèges sont contraires à la nature ; les biens véritables sont à tout le monde sans conteste, ainsi : la jeunesse et la santé, la force, le talent, la vertu !

— Les privilèges ont été inventés par l'orgueil humain.

— Les grands ont ce privilège odieux, c'est que sans talents et sans mérite ils s'emparent parfois d'une position qui ne devrait appartenir qu'aux plus méritants et aux plus dignes.

PROBITÉ. — Dans ce siècle de grands voleurs et d'escrocs célèbres, la probité paraîtrait bannie du monde si nous ne trouvions pas fréquemment dans tous les degrés sociaux, même dans le peuple, des exemples nombreux de la plus grande probité : citons ces garçons de caisse vivant de privations et de pauvreté alors qu'on leur confie, avec un salaire de 5 à 6 francs par journée, 1 million par jour à récolter sur Paris et son immense banlieue, à compter et à transporter.

— La probité sera toujours le calcul le plus sûr et le plus avantageux, la condition la plus certaine pour arriver à l'aisance avec toutes les sympathies et les bienveillances qu'elle commandera.

— La probité de bien des gens tient à la honte d'une réputation avilie ou à la crainte de la loi pénale ; car il y a au moins autant de crimes punis que de crimes impunis, et les crimes heureux paraissent difficiles dans une société où tous les crimes connus sont menacés ou sous le coup, presque toujours certain, d'une punition sévère.

— Être honnête par peur de l'enfer, n'est pas une vertu ; il faut être honnête par principe, par conscience par besoin et parce qu'on ne pourrait être autrement.

— La probité n'est réellement une vertu que dans le pauvre et le nécessiteux ! Chez le riche c'est moins qu'une vertu banale, c'est une loi de protection pour lui-même, un principe qui sauvegarde sa richesse et qu'il a intérêt à afficher et à commander ; le riche n'a donc pas de mérite à être probe, car il ne doit jamais éprouver la tentation de ne l'être pas.

— Un homme qui a du talent et de la probité a la première de toutes les noblesses : celle du cœur et de l'esprit.

— La probité est une si belle chose que les plus fripons cherchent à s'en parer ; il n'en est pas qui ne trouvent moyen de se justifier à leur propre tribunal, et de rendre ainsi hommage à la vertu qui leur manque.

PROBLÈMES SOCIAUX. — Pour le philosophe, les douloureux problèmes soulevés par les sociétés souffrantes, causes incessantes des révolutions, se posent de plus en plus clairement et impérieusement dans nos sociétés modernes, comme si l'idée était mûre et la solution commandée par le temps et imposée d'urgence.

PROCÉDURE. — Dans tous les pays, la procédure se compose d'une multitude de petits mécanismes inventés pour le profit des hommes de loi, et la ruine des familles et des plaideurs !

Pourquoi tant de pièges et de machinations, la justice serait plus belle et plus respectée dans sa simplicité et sa vérité !

— La procédure est le démon dévorant de la justice et de l'équité, c'est le labyrinthe inventé pour dérouter la justice ; car dans le code de procédure, on explique *très-nettement* que *la forme l'emporte sur le fond*, c'est-à-dire *sur le droit* ! Monstruosité qui, *à elle seule*, condamne à mort *tout le code de procédure*, compilation de formalités stupides qui retardent la justice et la rendent impossible ; détruisez donc tout cet abominable labyrinthe de pièges et d'entraves, n'épargnez ni la tête, ni la dernière griffe du monstre !

— A chaque page, à chaque ligne de procédure, vous trouvez le timbre de plus en plus surtaxé, l'amende, l'enregistre-

ment si ingénieux, si exigeant avec des tarifs qui partent de 1 pour cent et s'élèvent jusqu'à 12 et 16 pour cent auxquels il faut ajouter les décimes, les doubles décimes, les droits de greffe et leur tarif varié. Mais ce n'est pas tout : la procédure, avec ses formalités superposées, surabondantes, extravagantes, disons même folles et stupides, ne tend qu'à enrichir inutilement et odieusement le fisc et à enraver, avilir, étouffer la justice. Aussi fallait-il auprès d'un tribunal de trois juges, président compris, instituer cinq et jusqu'à dix et douze avoués. Paris, avec ses sept chambres, a cent vingt avoués ; ce n'est pas tout, les avoués ne suffisant pas, on a inventé les huissiers, comme si la poste n'eut pas existé avec son droit de 10 à 20 centimes pour porter les actes à bien meilleur marché par le facteur ! Alors que par l'huissier, l'acte porté coûte de 4 à 20 francs, parfois plus, et que sa rédaction par l'avoué avait coûté de 3 à 5 francs, parfois de 20 à 30 fr. et plus.

— En matière criminelle, ce n'est pas en scrutant les intentions qu'il est permis d'aggraver les faits, c'est par les faits qu'on doit démontrer les intentions.

— Dans les temps primitifs et avant l'invention barbare de la procédure, le plaignant invitait son adversaire à le suivre devant le juge et, en cas de refus, le prenait par l'oreille pour l'y conduire : de là le mot se faire tirer l'oreille ; la formule était naïve et dangereuse, mais l'assignation et ce qui s'en suit l'est encore plus !

PROCÈS. — Rien ne frappe plus dangereusement la morale publique que ces procès scandaleux entre mari et femme, entre les pères et mères et les enfants, enfin entre frères et sœurs ; cette guerre intestine doit faire soupçonner la vertu et la délicatesse de toutes les parties, car une transaction entre membres de la même famille est toujours commandée par l'intérêt commun et une réconciliation est indispensable au bonheur, à la sécurité, à l'avenir de tous.

— Dans un procès, toujours les deux parties sont en perte ; tous les bénéfices

sont pour les avoués, les avocats, les greffiers, les huissiers, les agréés, etc.

— Un procès pour l'homme pauvre est une ruine, pour l'homme aisé une grande tribulation et toujours une importante perte; et cela parce que la justice rend souvent l'injustice; c'est triste à dire, mais c'est *l'effroyable vérité!*

— Sous tout gouvernement bien réglé, ce qu'il faut éviter avant tout, ce sont les procès politiques et la passionnalité épidémique qu'ils développent en se multipliant les uns par les autres: aucun gouvernement ne résistera à cette action délétère et corrosive.

PRODIGALITÉ. — Il n'y a pas de petite prodigalité, de petit désordre, de petit gaspillage, tout cela devient considérable par la fréquence qu'impose l'habitude, tout cela est l'entrée de ce parcours immense et sans fin qu'on appelle la vie et dont la durée est inconnue, fait qui, par lui-même, commande l'ordre, l'économie et le travail.

— Les prodiges soutiennent que c'est faire injure à la Providence que de ne pas compter sur elle pour les besoins journaliers de l'homme, que :

Aux petits des oiseaux Dieu donne leur pâture et qu'il doit encore plus à l'homme, fait à son image. Cela serait ingénieusement trouvé si cela ne conduisait pas tout droit à la misère, à la mendicité, à l'hôpital et au cimetière.

— Un prodigue vendait tous les ans un angle de sa propriété, il appelait cela *s'arrondir*; il arriva ainsi à zéro: c'était en effet un rond!

— Le prodigue qui a jeté sa fortune par les fenêtres perd la tête et s'y précipite souvent lui-même à la suite de ses derniers écus.

PRODUCTIONS. — Chaque pays a ses productions naturelles et matérielles: ici l'olivier, là le vin, ailleurs le blé; la fraise vient du Chili, le lilas de Perse, la luzerne de Médie, le platane d'Orient, la pomme de terre et les acacias d'Amérique, les marronniers de l'Inde, d'Asie, les oreilles d'ours des Alpes, les tulipes de Chalcédoine, le sorbier du Canada; le thuya de l'Afrique et de la Chine...

Aux îles Philippines et aux Moluques on récolte les fruits du giroflier; le poivre nous vient de Sumatra, la muscade de Java, la cannelle de Ceyland, le moka nous arrive d'Asie, les gommes, du Sénégal, et les parfums, de l'Arabie.

En continuant, nous voyons l'Indien de la Corée pressant ses balles de coton, le Brésilien tordant ses cordes de tabac, le Chinois effeuillant le délicat arbrisseau qui lui donne le thé, le Mexicain récoltant la cochenille, les habitants de Caracas les gousses de cacao dans leurs fertiles vallées, et les Siliques de la vanille sur les crêtes des rochers; la nature semble avoir voulu doter chaque climat d'une richesse, d'un objet d'échange et relier ainsi entre eux, comme des frères, tous les habitants de la terre.

PROFESSEURS. — Dans l'ordre suivant de leur importance: l'éducation, l'instruction, les sciences en général, la science spéciale en particulier, méritent toute la sollicitude du gouvernement, l'appointement le plus élevé, la considération la plus grande: le professeur est en effet l'initiateur, le bienfaiteur, le dieu du monde intellectuel et moral; sa parole est une semence sacrée, une pluie d'or pour l'humanité. Il devrait être honoré à l'instar d'un demi-dieu, tant peuvent fructifier les bienfaits de sa parole! Et qu'on ne s'y trompe pas, la considération dont nous voulons l'entourer devient elle-même un moyen puissant d'instruction par la confiance et le respect qu'elle inspire; en un mot on ne peut trop faire pour le professorat tant les bienfaits de l'enseignement sont immenses et durables sur l'avenir de l'humanité!

— En Angleterre, cette terre classique du trafic, les professeurs sont cependant largement payés; en France, dans les institutions religieuses, les professeurs ne reçoivent que les besoins de la vie et encore de la vie cloîtrée et célibataire, c'est-à-dire de la rude vie du jeûne et de l'isolement le plus absolu; si on mesure le mérite au dévouement et au sacrifice, quelle estime ne doit-on pas accorder à de pareils hommes!

— Le cœur d'un bon élève est toujours

reconnaissant de l'instruction qu'il reçoit d'un professeur bienveillant. Le cœur du maître, au contraire, s'ouvre plus difficilement à l'affection; il ne s'attache que par la grandeur du succès qu'il obtient, c'est-à-dire par l'importance du bienfait qu'il accorde.

Tous les professeurs donnent la science à leurs élèves, sans prévoir que cette science éclaire, développe et entretient leurs sentiments: l'instruction et l'âge aident donc concurremment au développement des passions.

— Je ne connais rien de plus triste que le professorat spécial: ainsi professeur de septième, *Lhomond et l'Épitome*; de sixième, *Lhomond et l'Appendix*; cinquième, *Quintecurce*. C'est le chien du cloutier tournant incessamment dans la même roue: il y a un véritable mérite à persévérer dans une pareille tâche!

— Un professeur consciencieux, qui, après une longue lutte contre les difficultés de l'enseignement, se trouverait lui-même dégoûté et découragé, devrait reconnaître *qu'il est hors de sa voie*, impropre à ce qu'il fait, incapable de remplir sa mission, et en homme d'honneur et de conscience, il devrait abandonner une carrière dans laquelle il ne pourrait faire que le mal, tromper la confiance de ceux qui lui confient ce qu'ils ont de plus cher au monde: leurs enfants!

— Que de professeurs savants et modestes, pouvant s'illustrer par la perpétuité de leurs actes, ont sacrifié ce plaisir à la satisfaction de faire des élèves instruits, des fils tendres et dévoués, des sujets fidèles et illustres, des chrétiens fervents et charitables, apportant ainsi leur pierre taillée et façonnée à l'édifice des nations!

— Les leçons d'un grand professeur, sont des lueurs immenses, des travées, des traînées de feu; ce sont les portes lumineuses de la science, grandes ouvertes; c'est le soleil promenant sa lumière éclatante sur l'univers entier!

— Souvent un professeur, s'il disait ce qu'il pense, parlerait ainsi à ses élèves: il est fort ennuyeux d'apprendre le latin, de pâlir sur un livre, d'écrire des choses

qu'on ne comprend pas, pendant qu'on désire courir les champs, s'ébattre au grand air; vivre de mauvaise soupe, tandis qu'on pourrait vivre de pâtisseries et de friandises; d'être esclave lorsqu'on pourrait être libre. Mais ne faites pas attention à tout cela, ne vous amusez pas, et apprenez que le bonheur entier de la vie dépend de l'instruction acquise, et que s'instruire c'est thésauriser pour soi-même, c'est se donner le choix entre toutes les plus belles carrières, et jeter les fondements d'un avenir de gloire, de considération et de fortune.

PROFESSIONS. — Le premier besoin de la vie est un but, une occupation, une spécialité! Le navire qui met à la voile doit savoir où il va; l'homme doit être artiste et adorer l'art, sinon ouvrier et avoir une profession, savant et poursuivre la science, soldat et courir aux armes..... Celui qui n'est rien sert de marche-pied aux autres, de poussière aux chemins!

— La fatigue d'une profession ne se mesure pas au bruit et au mouvement; elle est souvent plus grande là où elle se cache, que là où elle se produit et se fait admirer et acclamer!

— Dans toutes les professions il faut avoir de la santé, de l'intelligence, de l'instruction, de la mémoire, du bon vouloir... Et qui n'a pas tout cela? dira-t-on. Ne pourrais-je pas répondre: tous ceux qui croient l'avoir!

— Les professions libérales présentent ce danger, qu'elles flattent singulièrement l'amour-propre et font prendre pour une vocation des velléités vaniteuses: sur vingt avocats ou médecins un seul réussit, dix-neuf végètent; mais celui-là est en vue, il brille, et de ses succès on conclut que la profession est magnifique, tandis qu'on ne voit pas les autres, précisément parce qu'ils vivent d'une vie obscure et misérable! Il faudrait donc aller plus au fond des choses pour se décider et vérifier le succès ou l'insuccès.

— Le principe que l'homme honore la profession est plus vrai que celui que la profession honore l'homme; on s'éteint, on meurt de faim dans le barreau, le notariat,

la médecine, les beaux-arts, les lettres, parce que tout le monde, par orgueil, court vers ces emplois : ne vaudrait-il pas mieux vivre tranquillement et honorablement dans des positions fort à tort qualifiées d'inférieures ?

— Certaines natures sont nées et élevées pour commander, tant elles ont de dignité et imposent le respect ; aussi ne connaissent-elles que deux carrières : l'état militaire ou la profession magistrale, l'épée ou la toge, et méprisent-elles tout ce qui a le gain pour but, tout ce qui a la religion de l'argent, et cependant aussi la vanité pour mobile !

— Chaque profession a des obligations particulières, des devoirs spéciaux et inhérents à sa position. Ainsi un médecin, un chirurgien, un pharmacien sont presque autant qu'un prêtre, obligés à la commisération, à la bienfaisance ; s'ils vivent sur les misères humaines, c'est à la condition de les comprendre et d'y compatir. L'indifférence, la dureté de cœur y seraient plus odieuses qu'ailleurs, et l'opinion publique les punirait dans leur réputation ; on ne pardonnerait pas à des médecins ou chirurgiens d'être exagérés ou intraitables sur leurs prix ! Plus une profession est utile ou indispensable, plus sont grands les services qu'elle rend, plus elle doit être exercée dignement dans la forme et modérément dans la rémunération. Car un médecin et surtout un chirurgien trop exigeant paraîtrait emprunter le langage des voleurs de grande route : *la bours' ou la vie !*

Dans la vie, chaque profession a son boulet à traîner : le commerçant a son carnet d'échéance ; l'avocat doit subir la morgue ignorante de la magistrature ; le médecin les caprices des femmes à la mode ; les fonctionnaires publics, le poids d'une autorité supérieure ; l'agriculteur les intempéries des saisons : pluie, grêle ou gelée, etc.

Une biographie de chaque état ou profession, écrite techniquement et avec sa couleur propre, serait un excellent livre et un bon guide à répandre dans la classe ouvrière qui, suffisamment renseignée, pourrait plus facilement et plus sûrement faire un choix et commencer plus jeune

un apprentissage qui aurait plus de durée et de perfection.

— Toutes les professions ambulantes introduisant l'homme au sein des familles étrangères, le rendent conteur, babillard : ainsi les barbiers, les couturières, les étameurs, etc.

— Les hommes ont si bien envahi les professions réservées aux femmes, qu'il ne reste plus rien pour celles-ci ; ainsi il y a des tailleurs, des coiffeurs pour femmes, il y a des marchands de modes, des lingiers, des fabricants de fleurs artificielles, des chemisiers. Les accoucheurs ont remplacé les sages-femmes. Quelle place laissera-t-on à l'industrie des pauvres femmes ?

— L'imprimerie, l'instruction primaire, devraient être exclusivement réservées aux femmes, aussi bien que les branches nombreuses du petit commerce ; les patentes pour les femmes devraient être trois fois moindres que pour les hommes.

PROFITS ET PERTES. — Les négociants, plus exposés que d'autres aux risques des affaires, ont introduit ce chapitre dans le budget de leurs comptes. Le rentier doit faire de même la part de ces risques, et s'habituer à leur appliquer une portion de ses gains. C'est le moyen de maintenir un niveau uniforme et d'éviter un déficit dangereux, pouvant grever l'année suivante et menacer l'avenir.

PROGRÈS. — Dans nos civilisations progressistes la loi doit suivre leur marche, ne jamais rester en arrière, refléter les mœurs et satisfaire aux idées et aux besoins nouveaux.

— Dans le développement des bienfaits humanitaires, le progrès commence dans la sphère des idées et des goûts, et se continue dans la direction du bien-être et de l'aisance.

— Tous nos musées, toutes nos expositions, tous ces souvenirs du passé, sont le plus grand relief des merveilleuses découvertes, des grands progrès du présent, et celui-ci sera un échelon de plus vers les succès de l'avenir. Chaque génération apporte sa pierre, son labour, son étude, son

dévouement à l'œuvre d'avenir de l'humanité.

— Ce qui a tant grandi l'humanité, c'est le concours séculaire et réel, quoique non apparent, de toutes les nationalités progressant et se civilisant à l'envi, chacune d'elles prenant à l'autre ce qu'elle a de mieux et toutes se trouvant ainsi dotées des mérites et des perfections de chacune ! Trente siècles ont ainsi porté leurs fruits et élevé successivement l'humanité au point où nous la trouvons aujourd'hui !

— C'est une époque merveilleuse, car c'est une grande gloire qui commence, que celle qui s'appelle le progrès, qui a vent en poupe et s'avance majestueusement vers ce grand but de la vérité et de la perfection en tout ; elle prépare l'apogée des nations, que tous donc y applaudissent et y aident ! Dans ce mouvement, tout grandit à la fois, tout s'élève pour faire un siècle illustre comme furent les siècles de Périclès, d'Auguste, de Léon X, de Louis XIV.

— L'histoire nous apprend que tous les progrès de l'humanité sont dus à l'impulsion, à l'entraînement imprimé par les grands esprits de leur époque ; le génie se fait le conducteur des peuples, il montre la voie et on le suit ! Un seul homme produit les plus grands progrès, et c'est ainsi que le monde a pu successivement asseoir ses grandes conquêtes ; en les illustrant, l'histoire a payé à ces grands hommes la dette de reconnaissance due par tous les peuples.

— Chaque siècle a ses prétentions à l'illustration dans les sciences, les arts et les productions de l'esprit ; et chaque siècle est dépassé tour à tour par les succès imprévus du siècle suivant : c'est la loi du progrès. Chaque siècle porte donc son fruit, récompense de sa peine. Ainsi grandit l'humanité !

— Le progrès continu des arts et des sciences peut être un malheur pour certaines industries dépassées et annulées ; mais en bénéficiant par la baisse des prix, les révolutions industrielles ne sont pas, comme les révolutions politiques, presque toujours un malheur public, elles produisent sur le prix des objets de première nécessité et même de luxe, une baisse qui, en

ajoutant à l'épargne, introduit insensiblement l'aisance et la richesse dans les classes populaires.

— L'industrie est une belle chose, en ce qu'elle crée des valeurs nouvelles plus importantes, plus utiles et à plus bas prix : c'est ce dernier résultat qui lui constitue la faveur populaire ; mais il ne faut pas perdre de vue que les beaux-arts, la littérature, la poésie, les sciences, sont les véritables incitateurs de l'esprit humain, qu'ils l'éveillent, l'encouragent, le stimulent et l'entraînent dans ses autres développements pratiques ; que là, dès lors, est le mobile du progrès, le ressort principal de la civilisation et de la richesse des nations. L'industrie, le commerce et ses accessoires ne viennent qu'au second rang, mais comme entraînés, non comme entraîneurs.

— Pour être sûr, le progrès, cette marche collective du genre humain, doit être progressif, c'est-à-dire ni précipité ni brusqué, sous peine de commettre une faute ou de subir un échec, dès lors un désastre !

— L'homme n'est que trop porté à jeter ses projets dans la direction de ses goûts, et à compromettre ainsi son avenir en le mettant sous la dépendance de ses jouissances personnelles.

— Le développement de l'art et du travail a d'abord pour conséquence le progrès de la richesse, et celui-ci engendre bientôt la corruption, dit M. Leplay (page 2, 1^{er} volume). Cela n'est pas vrai, la richesse n'engendre jamais nécessairement la corruption, elle soustrait au contraire l'homme à la pression d'un besoin et le pousse dès lors dans la voie de la probité et de la morale.

— L'homme, dans son besoin de vivre, n'a satisfait encore que ses besoins les plus urgents, il n'a pris que le plus nécessaire et le plus utile, et a négligé une foule de conquêtes importantes. Aujourd'hui que sa puissance est acquise, c'est le moment de jeter un coup d'œil en arrière sur tout ce que l'homme a négligé de s'approprier : dans le règne animal d'abord qui se compose de plus de cent quarante mille espèces, sur lesquelles nous n'en avons pas utilisé plus de quarante-trois mille, dit-on ; mais, en admettant que nous en ayons conquis

ou domestiqué déjà cent mille, que de conquêtes nouvelles n'aurions-nous pas encore à faire !

— La société d'acclimatation a ouvert l'idée et la voie, il faut la suivre avec ardeur et persévérance ; l'appliquer au règne végétal comme au règne animal, enfin à tout ce qui existe sur la terre et même dans l'air, où nous devons dominer aussi bien en maîtres que sur les grandes mers, autrefois inconnues et si redoutées. A l'œuvre donc, car la science nous éclaire, nous précède, nous sollicite et nous pousse, et, si j'en crois nos prévisions instinctives sur l'avenir, nos conquêtes seront aussi merveilleuses qu'imprévues.

PROLÉTAIRES, — du latin *proletarius*, *proles*, race esclave de la terre, serf, vassal, ouvrier.

— Le prolétaire, ouvrier vulgaire et sans projets, vit au jour le jour d'un travail plus matériel qu'intelligent. L'ordre et l'économie lui donneraient l'aisance et le bonheur continu ; mais la fatigue et le dégoût lui commandent presque tous les excès, et la famille vit de misère, multipliée par l'inconduite, plaie sociale horrible, et que les caisses d'épargne et de secours mutuels peuvent soulager parfois, mais non guérir entièrement.

— Les prolétaires formaient à Rome la dernière classe des citoyens, la plus pauvre et la plus abjecte, propre seulement à la reproduction de la race, destinée à pourvoir aux besoins des armées ! Ils ne jouissaient d'aucuns droits civils, et se vouaient aux travaux les plus durs et les plus humiliants.

PROMENADE. — La promenade n'est douce que dans une belle campagne, sous de frais ombrages, des horizons riches et variés, sur de doux gazons auprès des fleurs odorantes ; car ici tous les plaisirs sont en dedans de nous ; la flânerie, appelée aussi promenade, est tout autre chose, c'est une distraction continue à travers les flots d'une circulation humaine, et rien au monde ne vaut la flânerie de Paris. Londres est un torrent bourbeux, sous un ciel froid et brumeux ; St-Petersbourg une

glacière informe et incolore ; Naples une fournaise poudreuse où la misère et la vermine pululent ; Paris seul est une lanterne magique où la vérité, le mouvement, la gaieté, l'aisance et le confortable se coudoient sous un ciel clément et dans des rues qui sont des promenades où les maisons et les magasins forment tableau et l'asphalte tapis ; la circulation est polie, attrayante et n'est pas encore la foule ; l'animation et la variété en tout s'harmonisent merveilleusement : chacun a son cachet, sa physionomie, sa pensée, son rôle ; l'observateur trouve là une pâture pleine de charmes : cette jeune fille parée, rougissante, à l'allure rapide, court au rendez-vous qui fait battre son cœur et donne des ailes à ses pieds. Cette autre, langoureuse et à la démarche lente, emporte avec elle des souvenirs heureux et des espérances consolantes ; ce jeune homme, impatient et inquiet, attend une figure sympathique et un cœur aussi ému que le sien ; ce vieillard s'ennuie, car Paris est transformé pour lui : il était gai pour sa jeunesse, il est froid et insensible pour sa vieillesse. Ce flâneur distrait est un politique ; cet autre, tout aussi absorbé que lui, est un poète pourchassant une idée ou une rime, ou un journaliste récoltant des faits pour ses revues, et cherchant le sujet d'un premier *Paris* ; ce monsieur qui parle haut, s'agite et gesticule, est un provençal étourdissant un pauvre germain qui ne dit mot. C'est cette circulation animée qui, en se croisant, double la rapidité du mouvement ; il n'y a pas place à l'ennui, car tout se renouvelle deux ou trois fois par seconde ; on se salue du regard, de la main ou du chapeau, on s'aborde, on se sépare, on cause, on discute, tout est vie ; passion ; emportement.

— La promenade est le charme des belles saisons, le stimulant de la santé, la satisfaction du corps et de l'âme, car tout se lie et se touche dans la vie intelligente de l'homme.

— La promenade doit être un exercice pour reposer du travail, de l'étude surtout et non une distraction dans l'oisiveté : Se promener dans d'autres conditions c'est avouer qu'on ne sait s'occuper ni à étudier,

ni à lire, ni à quelques travaux utiles, qu'on n'a ni parents, ni amis à visiter; enfin que l'intelligence et le cœur sont vides!

— Nos promenades publiques, quoique splendides, inspirent le même sentiment que la beauté sans pudeur; elles n'approchent pas du charme discret qu'on trouve au milieu des bois les plus sauvages; la nature primitive, la nature de Dieu, écrasera toujours par ses splendeurs natives et géantes, la nature petite et grimaçante faite par les hommes, à leur taille et à leurs goûts, souvent plus que mesquins.

— Les bois de Boulogne, de Vincennes, les Champs-Élysées, les jardins publics des grandes villes sont un peu la campagne, le matin seulement; à midi on y brûle, et le soir on y étouffe dans la foule, ou on y est blanchi par la poussière soulevée par des files de voitures et de cavaliers et par la tourbe populaire et bruyante des piétons.

— Toutes les promenades publiques qu'elles s'appellent avenues, corso, alameda, prado, sont agréables et recherchées par les femmes qui aiment à s'y montrer, à pied ou en voiture, et dans leurs plus belles toilettes. Une campagne splendide, mais solitaire, sera loin d'avoir pour elles les mêmes charmes.

— En Italie, en Espagne, les femmes ont imposé la même habitude; tous les jours au Corso, une promenade à heure fixe, où elles sont passées en revue, saluées, admirées, complimentées, adulées et adorées: chacune d'elles compte ses triomphes et connaît ses esclaves qu'elle retient et récompense par une foule de petits manèges et de petites mines: la vie des femmes est là, c'est leur petite guerre, leurs préambules, leurs triomphes; leur vanité y trouve pâture, leur amour-propre satisfaction, leur cœur expansion; c'est là que l'amour commence et grandit, que le germe se développe, mais c'est ailleurs qu'il s'épanouit.

PROMESSES. — Entre hommes, une promesse même futile serait sacrée, tandis qu'un serment fait à une femme qui y attacherait son existence et son honneur, n'engagerait à rien; ce serait une monnaie courante, une parole banale et de conven-

tion comme celles qui terminent les lettres et qui ne sont que de simples formules de politesse mondaine; cela ne peut se soutenir, c'est une infraction criminelle à la morale humaine et religieuse!

PRONONCIATION. — Ayez soin d'ouvrir la bouche et de desserrer les dents quand vous parlerez, d'articuler chaque syllabe distinctement, sous peine de ne pas être entendu ou compris; ceci doit passer en habitude pour ne pas torturer et annuler le merveilleux effet de la parole.

— Dans certaines langues, le gascon surtout, le *b* se prononce *v* et réciproquement: l'abbé Champy cite le mot *vivo* qu'on prononçait *bibo*, *vibo* ou *bivo*, de même en espagnol. La fille adoptive d'Espartero, charmante et aimable jeune femme, prononçait alternativement les deux mots *verger* et *berger* au rebours des deux règles grammaticales françaises. Ainsi: j'ai bu (*vu*) un veau (*beau*) *verger* (*berger*) dans un grand *berger* (*verger*).

PROPHÈTES. — Le temps des prophètes est passé; notre siècle sceptique vit au jour le jour et sur le temps présent; il se soucie peu du passé et s'inquiète encore moins de l'avenir; à quoi serviraient alors les prophètes, sa grande préoccupation est de vivre tranquille, heureux, riche et considéré.

— Annoncer publiquement un prophète, c'est le provoquer et le préparer; on trouve toujours réponse à une provocation agréable et flattant la vanité.

PROPRETÉ. — La première de toutes les parures est la propreté, c'est un acte de déférence et de respect pour les personnes avec lesquelles on vit, ou avec lesquelles on a des rapports de société; sans la propreté, la parure et le luxe sont des masques mensongers, la soie recouvrant la saleté est un contre-sens et une imposture.

— Nous ne saurions trop recommander la propreté au peuple, c'est la première preuve de respect de soi-même et de pudeur morale et physique, elle produit l'amour-propre, dès lors toutes les améliorations et toutes les perfections qui peuvent le flatter.



— La propreté est pour le corps ce que la décence est pour les mœurs, c'est une enseigne qui trompe rarement ; la propreté pourrait donc être regardée comme le signe extérieur de la pureté de l'âme.

— Beaucoup de jeunes femmes, jolies et gracieuses, après avoir considéré ces avantages comme les plus importants, s'oublent une fois mariées jusqu'à négliger même les soins d'ordre et de propreté sur leur personne ; c'est un tort immense, car un homme quelque sérieux qu'il soit, ne laisse jamais d'être sensible aux soins qu'on prend de lui plaire et de remarquer le défaut contraire lorsqu'il existe.

— C'est le luxe de la propreté dans certains accessoires de toilette comme les bas, le linge, les gants, qui constitue le véritable luxe, le luxe de bon ton.

— La propreté produit la santé de la peau et du corps, comme l'air forme l'aliment des poumons.

— La propreté est évidemment la révélation du respect de soi-même et de l'ordre matériel et comme celui-ci n'existe pas seul, il implique l'ordre moral, ensemble qui constitue l'homme parfait et complet.

— L'état de maladie doit faire exagérer toutes les précautions de propreté dans le linge du corps, dans les soins de toilette, dans le renouvellement de l'air, etc.

PROPRIÉTÉ. — L'homme a reçu la terre presque sans produits utilisables : le poisson, le gibier, des herbes, quelques tubercules, des fruits sauvages étaient alors la nourriture des animaux et des hommes. L'animal a continué sa vie sauvage ; l'homme a commencé sa vie de travail et d'amélioration ; il a défriché la terre, l'a plantée et cultivée, l'a rendue fertile par le travail et l'engrais, et a constitué ainsi sur elle son droit de propriété transmissible à sa race par le droit naturel du créateur et du père ; la propriété n'est donc pas un vol ! Acquis par le travail plus chèrement encore que par les formalités actuelles, l'argent, l'hérédité ou la donation, elle a créé ce droit sacré, base de toutes les sociétés anciennes et modernes. Ceux qui disent le contraire sont des fous.

Que leur servirait-il de partager un jour ? Au bout de l'an les prodigues seraient ruinés et demanderaient un nouveau partage, personne n'ayant aucun intérêt au travail, la misère et la famine résoudraient la question par l'extinction du genre humain.

— La propriété n'a pas sa base dans un droit antérieur à la société, partout elle n'a commencé qu'avec la société, il est évident qu'elle devra finir avec la société même ; la propriété tire sa légitimité du travail personnel, de l'aptitude et de la conduite ; comme elle s'acquiert à ce prix, elle devient évidemment un droit incontestable.

— La propriété immobilière a commencé par l'industrie à sa sortie de la vie nomade et pastorale ; le Deutéronome a consacré la prise de possession de l'agriculture ; la propriété littéraire est venue ensuite, puis la propriété artistique, enfin la propriété industrielle et d'invention.

— Ceux qui n'ont rien, font bon marché de la propriété, et la raison se devine facilement.

— La propriété c'est le vol, a dit Proudhon, c'est qu'alors le vol est une chimère, car rien n'est plus sacré que la propriété acquise par un travail passionné, persistant et honnête ; mais les révolutions se piquent de renverser la signification des mots, et aussi d'enlever à ceux qui ont sagement économisé pour donner à ceux qui ont tout dévoré !

— La propriété, loin d'être le vol, est la base en même temps que l'intérêt de toute société humaine ! Sans propriété, l'homme reste sans attache à la société ; il est nomade, rouleur, errant. C'est la propriété qui groupe la famille, comme c'est la famille qui la cultive et qui en tire son existence ; le lien, on le voit, se resserre de plus en plus et devient dès lors plus puissant.

— C'est la propriété qui attache au sol, qui constitue la patrie, qui lie la famille, qui fait le citoyen, qui entretient l'émulation et avec elle le travail et le progrès!!!

— En Amérique la propriété n'existait pas ; mais aussi le sol le plus fertile res-

tait inculte; les plus grandes richesses étaient sans valeur.

— Abolir la propriété, c'est détruire du même coup l'art, la science, l'industrie, le travail, l'économie, en un mot toutes les grandes qualités de l'homme.

La propriété, c'est le sacrifice des père et mère, le témoignage de leur amour et de leur sollicitude pour leurs enfants. C'est la terre qui recouvre leurs dépouilles, qui garde trace de leurs pas; c'est le sillon de leur travail.

— Le besoin a poussé à la culture; la culture a constitué la propriété, la propriété a amené le mariage, c'est-à-dire la famille, un des faisceaux de la nation, puis la civilisation.

— Le droit de propriété, poussé dans ses dernières limites par le droit de tester, est le meilleur encouragement au travail et à l'économie.

— Le gouvernement écrase la propriété agricole d'impôts énormes et, chose étrange, ne prend aucun souci de sa prospérité; il ne favorise que les opérations financières, l'agiotage: c'est toujours la poule aux œufs d'or dont l'existence est menacée.

— La force d'un peuple réside dans la division de la propriété et de la richesse, dans la généralité de l'aisance; chacun alors a le plus grand intérêt à l'ordre et à la défense de la patrie.

— La petite propriété, la division infinie de la terre amène cependant de déplorables résultats: la charrue ne peut plus se mouvoir sur de si petits espaces, le bétail n'y peut plus vivre, l'homme s'y substitue à la bête et s'abrutit sous un travail peu productif; on n'a plus de bétail, mais seulement de la monnaie de bétail; la chèvre, le mouton, l'âne, remplacent la vache, le bœuf, le cheval; il faut tout porter à dos, les fourrages, le bois, le fumier; la récolte de la petite propriété coûte donc le triple et le sextuple de ce que coûte la récolte de la grande.

— C'est en Argovie qu'on trouve peut-être l'exagération la plus accentuée de la division de la propriété: le sol est partagé en fractions infinitésimales, à ce point qu'un arbre se trouve souvent la propriété

de plusieurs. Argenteuil et ses environs, près de Paris, en France, sont aussi une démonstration évidente des graves inconvénients d'une division sans limites: c'est un vaste jardin appartenant à des centaines de propriétaires.

— Les grandes propriétés dépeuplent le pays, puisque un seul prend la place d'un plus grand nombre, ou qu'une grande ferme remplace dix petites cultures. Elles détruisent le patriotisme de ceux qui ont tout, en même temps que celui de ceux qui n'ont rien, car comme le dit Xénophon: les gerbes donnent à ceux qui ont le courage de les faire croître, le courage de les défendre.

— La propriété fait très-souvent du voleur un honnête homme.

— Depuis 1789 le travail et l'économie opiniâtres font le siège des grandes propriétés et les dépècent à prix d'argent, lutte incessante qui donnera au paysan devenu bourgeois toute la propriété du sol.

— Le petit propriétaire de campagne est collé à sa terre comme une huître à son rocher: le père a vécu là, le fils y mourra, les petits-fils aussi, et cela jusque dans les siècles les plus reculés.

— Si la propriété procure les avantages d'une vie fixe et tranquille, elle a aussi les inconvénients d'absorber l'homme, son activité, sa volonté, sa pensée et de ne laisser aucune place à des soins qui étendraient et développeraient son intelligence.

— Une des plus grandes propriétés du monde est celle du général Urquiza, près de Buenos-Ayres, dans l'Amérique du Sud. Elle a plus de 300,000 hectares nourrissant en liberté une si grande quantité de gros bétail qu'on en tue 50,000 têtes par année, ce qui ferait 250,000 têtes dans cinq ans!

PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE. — La propriété littéraire se condamne et est condamnée par une seule observation, c'est qu'appartenant à quelqu'un, l'œuvre pourra être détruite en entier, sans que personne puisse s'en plaindre; et comme la création du livre n'est pas due à l'auteur seul, mais aux écrivains anciens et modernes qui l'ont

instruit, qui ont inspiré plus ou moins son œuvre, il est évident que cette œuvre doit plutôt profiter à l'humanité qu'à un seul homme.

On pourrait cependant, par considération, accorder la propriété à l'auteur même comme créateur, mais sans qu'elle puisse passer à ses héritiers; son amour pour sa progéniture protégera l'œuvre écrite pour le genre humain. Ajoutons que l'imprimerie et le besoin des livres enrichissent les auteurs mêmes, ce qui fait leur récompense et leur gloire.

PROSATEURS. — Nos plus poétiques, nos plus élégants prosateurs : Bossuet, Fénelon, Buffon, Chateaubriand, Bernardin de St-Pierre... Tous cependant si rapprochés par leur style de la poésie, n'ont jamais réussi à faire un bon vers ! C'est que la difficulté est dans la forme qui doit être toujours superbe, souple et harmonieuse, dans le rythme, la rime, etc. Tandis que les vrais poètes paraissent nés pour parler en vers; et sans citer les antiques et les anciens poètes, nous avons dans nos contemporains Racine, Boileau, Molière, Voltaire, Béranger, Lamartine, Musset, des poètes enfin qui paraissent, au contraire, n'avoir leur perfection que dans la versification.

PROSCRIPTION. — Les nationalités fortes se doivent à elles-mêmes de ne proscrire qu'une chose, la proscription.

PROSÉLYTISME. — C'est n'être pas d'accord avec soi-même que d'entreprendre la conversion d'un autre homme, car celui qui est bien convaincu n'abjurera jamais sa religion; comment alors cherche-t-il à faire faire à un autre ce qu'il refuserait de faire lui-même ?

PROSPÉRITÉ. — On a remarqué que la fortune et un bonheur constant éloignent de la bienveillance et de la charité; c'est qu'on s'habitue à attribuer tous les avantages qu'on possède à son travail et à ses mérites, et qu'on est disposé à renvoyer tous les pauvres valides à l'emploi des mêmes moyens.

PROSTITUTION. — Nous avons en France, dans toutes nos grandes villes, à Paris surtout, des tolérances inqualifiables : la prostitution s'étale partout à la honte de la pudeur de nos femmes et de nos filles; nos fils y sont provoqués brutalement ou incités artificieusement et en public. De pareils scandales devraient logiquement être sévèrement réprimés et cependant ce métier ignoble est autorisé et même plus, patenté et imposé.

— La prostitution dérive presque toujours de l'indigence et des tentations qu'elle inspire, mais surtout de la paresse, de l'inoccupation; si on créait des ouvriers assez nombreux pour recevoir toutes les filles de douze à vingt ans, sans ressources et sans famille, avec le but de leur donner une industrie, on arriverait certainement à en arracher les neuf dixièmes à la misère et à la débauche.

PROTECTION. — On a dit avec vérité qu'un homme vous protège par ce qu'il vaut, par ses mérites personnels et sa position sociale; une femme, par ce que vous valez, c'est-à-dire par les éloges qu'elle vous prodigue; voilà pourquoi de ces deux moyens le premier est blessant par la supériorité qu'il affiche, et le second doux et flatteur par le dévouement qui l'inspire.

— Protéger une personne méchante ou indigne, c'est lui attribuer à tort une récompense qu'on doit réserver à ceux qui la méritent.

— Un grand moyen de réussir, c'est de se faire, non protecteur mais protégé, en intéressant l'amour-propre d'un autre à sa propre réussite : c'est de commencer par avoir la réputation d'un homme modeste pour commander ainsi l'obligeance et obtenir protection et succès.

— Le but de la protection pour l'enfant comme pour l'industrie, c'est de faire vivre, développer et grandir; l'industrie commence comme l'homme par l'enfance, mais la protection pour l'enfant cesse à 21 et 25 ans, la protection pour l'industrie peut durer cinq, dix fois plus, car il s'agit d'existences nationales qui comptent les années par siècles ! Le gouvernement a mission de la faire grandir et de fortifier l'industrie, par

la concurrence intérieure autant que possible (celle-ci a l'avantage de ne faire rien perdre à la nationalité), par la concurrence modérée à l'étranger, et, comme compensation, d'accorder à toutes les industries toutes les facilités possibles, tous les aides et secours : les voies de transport, surtout par eau, parce qu'elles sont à plus bas prix, les matières premières les meilleures et les plus abondantes, et avant tout, les débouchés extérieurs les plus vastes, car la richesse, l'abondance et le capital, sont, pour l'industrie, l'auxiliaire le plus utile et le plus fructueux.

PROTESTANTISME. — Le principe du protestantisme a commencé à se produire en religion avant de se produire en politique et en économie politique, et il a fait son chemin; après avoir discuté Dieu, il pouvait facilement discuter et renverser la royauté, comme il le fit de Charles I^{er} et de Louis XVI. Le reste n'est plus qu'une conséquence forcée et de détail.

— Le protestantisme a été le premier pas des peuples dans la voie révolutionnaire : en s'insurgeant contre Dieu, créateur du monde et de la loi religieuse et morale, on détruisait tout ordre et tout gouvernement. Ce serait donc fortifier la société que de la ramener à l'unité d'un catholicisme intelligent, tolérant et doux.

— Les protestants sont l'opposition en religion.

— Le protestantisme, provoqué par la démoralisation et les abus des papes, des évêques et du clergé, devint la cause de la guerre civile de trente ans, la plus sanglante de toutes les guerres, à ce point que certaines parties de l'Allemagne : Augsbourg, le Wurtemberg, la Bohême, furent réduits des neuf dixièmes; l'Alsace, les Cévennes et les Charentes, en France, perdirent de un tiers à trois quarts de leur population!

— Le protestantisme réussit en Allemagne par la raison d'État; il s'insinua en Angleterre à la suite d'un adultère; il s'est donc toujours soumis aux goûts des temps, aux passions des hommes, et à tous les caprices du cœur et de l'esprit.

— Le protestantisme, caché sous une

idée religieuse, est la plus grande des idées politiques : Henri VIII d'Angleterre s'empara pour grouper en une unité compacte, une nationalité divisée jusqu'à lui. C'est par cette idée que l'unité se fit et que l'Angleterre acquit toute la puissance dont elle jouit aujourd'hui; car la religion anglicane n'est pas seulement une réforme religieuse, elle est en même temps une réforme politique. Deux buts sont atteints : l'unité religieuse qui est la forme, l'unité politique qui est le fond et la réalité!

— La passion de Henri VIII pour Anne de Boleyn qui, dit-on, le décida à adopter le protestantisme afin de passer outre à son divorce avec Catherine d'Aragon, n'était qu'un prétexte, la raison politique était le but principal!

— Les protestants faisaient schisme en économie politique aussi bien qu'en religion : Calvin formula le premier, sur l'argent, une théorie contraire à la loi religieuse, qui défend l'intérêt lorsqu'il n'y a pas aliénation de l'argent. Il fit passer dans la loi religieuse et civile la perception de cet intérêt; l'argent est, en effet, la valeur la plus productive dans toutes les entreprises, car il y introduit le progrès, l'amélioration, un revenu qui peut être décuplé et même centuplé. C'est avec l'argent qu'on fait tant de fortunes et de merveilles dans l'industrie et le commerce!

— « Si j'étais né catholique, disait J.-J. Rousseau, je serais resté catholique, car la loi catholique défend l'examen et la liberté; mais né protestant avec le libre arbitre de ma religion de naissance et d'éducation, j'ai pu me livrer à l'examen et m'abandonner à ma raison faillible d'homme!

— Le protestantisme est un caprice de la raison humaine, qui cherche toujours plutôt à contredire qu'à approuver.

— On peut reprocher au protestantisme la pensée de faire une religion plus conforme aux goûts, aux tendances, aux opinions de chacun, c'est-à-dire une religion plus facile, plus agréable, et plus capricieuse que raisonnée.

— Le protestantisme permet aux prêtres le mariage et la vie de famille, c'est-à-dire la vie commune, sans sacrifices à la vie

religieuse, et ce qu'il y a de plus grave, il ôte son principal cachet à la religion catholique, en supprimant la confession, *suprême moyen* d'amélioration, mais aussi abnégation et humiliation profonde du caractère !

— Le catholicisme avait ses amis et ses ennemis ; l'Allemagne était plus exposée qu'aucune autre nation aux schismes, aussi se fractionna-t-elle entre les deux religions ; la Pologne, sous Sigismond, faillit tomber dans le protestantisme : la France elle-même était divisée et en péril, si bien que Pie V dut envoyer 5,000 hommes au secours de Charles IX !

— Le protestantisme devait naître en Allemagne, l'histoire ancienne nous l'apprend. Tacite signale les goûts d'indépendance, de sauvagerie des Germains, leur besoin d'isolement lorsqu'ils choisissaient pour bâtir leur habitation, non le voisinage un peu éloigné des autres habitations, mais le fond des plus sombres forêts pour se donner la liberté absolue du sauvage.

— Le protestantisme a cela de bon que c'est une religion pratiquant la tolérance la plus absolue, la plus indifférente même ; chacun y croit ce qu'il veut, laissant aux autres le soin de choisir leurs croyances !

— Le protestantisme tend, par le libre arbitre de la personne, à la multiplication infinie des sectes.

— Luther a commencé par nier l'infaillibilité du pape, ses successeurs sont arrivés jusqu'à nier la divinité du Christ !

PROVENÇAL. — Cette langue était, du x^e au xiv^e siècle, la langue d'une partie de l'Europe ; toutes les langues néo-latines en découlent, ainsi : l'Italien par ses substantifs, ses verbes, ses adverbes ; le Portugais de même, Portugal, vient de porto-gallo, port gaulois, et cela est surtout évident avec le Portugais écrit dans l'ancienne orthographe ; la langue d'où découle l'Espagnol est celle qui se parlait en Provence, en Guyenne et dans la France des Goths (Aquitaine). Si l'imprimerie eut été inventée plus tôt, c'est-à-dire vers le ix^e siècle toute l'Europe par-

lerait peut-être encore la langue la plus répandue de cette époque, le provençal.

PROVERBE — de *proverbium*, pour un discours ; au lieu d'un discours, un seul mot !

— Le proverbe est la science condensée et affirmative de l'ignorance populaire.

— Le proverbe est le seul esprit du peuple, parce qu'il s'apprend vite et se retient facilement, car il a son cachet et souvent sa rime plus ou moins hardie ; il est court et concis, pittoresque, dogmatique et s'incruste ainsi plus facilement dans ces têtes lourdes et ossifiées.

— Presque tous les proverbes sont combattus par un proverbe contraire, et on a osé les appeler la sagesse des nations !

— Comme beaucoup de proverbes, celui de *qui dort dîne* est sottement menteur, car le sommeil est toujours interrompu par le besoin de manger.

— *Le mieux est l'ennemi du bien* serait un proverbe absurde et prétentieux, s'il ne voulait pas dire, comme je le crois, que voulant trop, on n'obtient rien ou qu'on a le plus mauvais.

— Citons quelques excellents proverbes :

L'homme le plus intelligent peut se tromper.
Le sabre le plus tranchant peut ne pas couper.
Le meilleur cheval peut broncher.

Enfin un proverbe chinois qui est à lui seul un petit code politique :

Heureuses les nations où les épées sont rouillées et les bêtes luisantes, les prisons vides et les greniers combles, où les boulangers et les bouchers abondent, où les médecins gagnent peu, où les enfants et les vieillards sont en grand nombre autour du foyer, où la sagesse règne au sommet et dans les chaumières.

— Le mot de quatre-vingt-dix-neuf moutons, etc., est ainsi expliqué : du temps de César un arrêté de la municipe d'Augustobona décida que chaque troupeau de cent moutons paierait un droit à l'entrée de la ville. Un berger voulant frauder l'octroi se présenta avec quatre-vingt-dix-neuf moutons et le percepteur exigea le droit en disant que quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois faisaient cent bêtes !

PROVIDENCE. — La main cachée de la Providence replace toujours dans la main

de l'homme bienfaisant l'aumône que celui-ci prodigue.

— La providence est parfois si longuement patiente et paraît si oublieuse que l'homme fortement éprouvé ou frappé dans ses affections et ses sentiments, a des moments de faiblesse, de doute et de découragement, mais Dieu veille et le moment de punir ou de récompenser arrive toujours à son heure.

PROVINCES. — Chaque province a ses défauts : les plus gais sont les plus inoffensifs et les meilleurs : à ce titre le Gascon est amusant, il ne doute de rien, affirme tout, rit de tout, est bon convive et bon vivant ; le Provençal est plus absolu, plus cassant, mais il surprend l'étranger par sa hardiesse de langage, par sa gesticulation démesurée et ses exagérations fantastiques ; le Normand, l'Auvergnat sont au contraire sournois, chicaneurs, processifs, égoïstes, parfois fripons ; le Périgourdin est flatteur, traître, paresseux et gourmand ; le Lorrain laborieux et économe jusqu'à l'avarice la plus sordide, aussi s'enrichit-il toujours !

Nous avons donc du choix en France !

— La province, par suite de sa vie monotone et sédentaire, dépense toute son activité sur la curiosité : qu'une famille étrangère achète une maison ou en hérite, à l'instant même le siège est commencé par les yeux et les oreilles de toute la ville, c'est le but de toutes les promenades, c'est le point d'arrêt de tous les passants, d'observation de tous les oisifs ; la chronique journalière signale toutes les conquêtes faites sur le mystère. Inseñsiblement cependant la curiosité se calme, car elle est satisfaite et repue : on a découvert le nom, le nombre, le sexe et l'âge de chaque membre de la famille, sa manière de vivre, ses habitudes, ses ressources pécuniaires probables, son histoire ancienne et anecdotique, sa vie et son histoire présentes, ce qu'on ne sait pas on le devine ou on l'invente. Enfin la police par le public est la plus parfaite et la mieux renseignée.

— La vie de province est réellement automatique. Chaque heure a son emploi pour chaque personne, et on sait à l'avance où la trouver : c'est la vie d'habitudes bien

réglées, bien compassées et rigoureusement suivies.

— Ce qui tue la province, c'est l'absence de réunions, dès lors de communications et de mouvement d'idées, qui seules font vivre l'esprit et circuler le sang.

— Les provinciaux sont et resteront longtemps sans connaissance et sans goût pour les beaux-arts. Il faut donc des capitales et des artistes pour créer le goût et produire des amateurs et des juges.

— La province a partout la même formule, c'est de tout régulariser : les habitudes ont la solidité des fondations, et on fonde une soirée, un dîner comme une rente à perpétuité.

— Certaines provinces sont d'un demi-siècle en arrière de Paris, d'autres d'un siècle entier, parfois même d'un siècle et demi. On trouve ainsi, vivant et respirant, certains vieux tableaux de nos vieilles galeries, de nos vieux sentiments, de nos vieux souvenirs, des vieilles modes et des vieilles croyances.

On croirait découvrir, comme à Herculanum et à Pompéi, une société historique et fossile.

— On devrait recueillir et faire un faisceau des usages et des locutions de nos anciennes provinces. Ce travail serait aussi curieux qu'instructif et utile.

— La vie de province a cela de bon qu'elle nourrit le cœur et élève l'intelligence en lui permettant la méditation et l'étude ; la vie de Paris, au contraire, étourdit et fatigue, c'est une lanterne magique trop mobile, trop rapidement éclairée pour permettre l'observation ; puis la société et la mode donnent à tout, même à la figure, un masque banal.

— Malheureusement la province se dépeuple de toutes ses intelligences, de toutes ses fortunes qui adoptent les capitales ou au moins les grandes villes ; les commerçants retirés ou riches, le notaire, le médecin, le curé, forment les notabilités de toutes les petites villes : tout y est mesquin et vulgaire de ton, de manières, de vues, d'habitudes, d'idées, précisément parce que toutes les supériorités s'en sont éloignées.

— Les provinciaux, surtout avant le

développement des chemins de fer, faisaient les frais de toutes les galeries grotesques que Paris édite, comme si Paris incessamment recruté dans la province, n'était la province même et se moquait ainsi de lui-même, comme ferait un homme qui rirait de son portrait réfléchi dans la glace qui est devant lui.

— Si beaucoup de provinciales ne rapportent de Paris que leurs modes sans le secret de les faire valoir, il en est un grand nombre aussi qui en reviennent avec de la souplesse, du goût et une grande confiance en elles : une saison passée à Paris en fait des dominatrices et des autorités en province.

— La plupart des jeunes filles de province se font une réputation d'esprit et de gaieté en riant de tout sans jamais penser sérieusement à rien.

PROVOCATION. — On se trompe lorsqu'on place la force du raisonnement et de l'inculpation dans la violence du langage : l'excès compromet la cause au lieu de lui donner le succès, car l'excès commande l'excès, et les deux extrêmes se trouvant en présence, il faut forcément donner tort à la provocation et à l'exagération.

PROVINS. — Les anciens croisés et les pèlerins chrétiens affirment que cette ville ressemble beaucoup à Jérusalem et en donne une idée presque complète ; pour moi qui ai lu tout ce qu'on a écrit sur Jérusalem et entendu les récits de nombreux pèlerins, je proteste contre une comparaison aussi hardie que fautive. Jérusalem étant posée en grande partie sur d'arides et brûlants rochers, tandis que Provins, ancienne résidence des comtes de Brie et de Champagne, fertilisée et rafraîchie par sa jolie rivière de la Vouzie, est elle-même, avec ses champs de roses, une des oasis de la contrée.

Provins a ses débris de fortifications romaines et aussi sa tour de César.

PRUDENCE. — C'est une sage maxime que de se conduire avec nos amis comme s'ils devaient être un jour nos ennemis.

— L'homme prudent qui entre dans la vie devrait souvent s'élever sur la pointe

des pieds pour voir l'avenir au-dessus de la tête du présent.

— La prudence est le sentiment de l'avenir : les femmes sont trop préoccupées du présent, trop absorbées, pour avoir ce sentiment bien développé, c'est là un de leurs défauts.

— La prudence est le fanal et la boussole de la vie de l'homme, c'est la vertu et la sauvegarde de tous les instants ; c'est déjà de la clairvoyance et de la raison, c'est plus que le courage qui est la vertu des cas extrêmes, car elle prévoit et s'abrite.

— La prudence et la circonspection sont des qualités que l'on doit inspirer aux enfants et développer en eux, autrement ils seraient très-souvent punis de leur imprévoyance et leur étourderie.

— Une personne trompée appelle prudence de ne plus ouvrir son cœur aux sentiments naturels, dans la crainte d'être trompée une seconde fois.

— Une prudence étroite et pusillanime est une grande faute et un grand danger, car elle transmet une faiblesse dont on a peine à s'affranchir. Cette prudence ne peut pas produire la sagesse, mais, si par miracle, elle en sort, elle sera sans énergie et sans force.

— La prudence est la protection et la sauvegarde de l'humanité.

La prudence et la modération sont les présents les plus utiles que les dieux puissent faire aux hommes. SOPHOCLE, dans *Œdipe*.

— La prudence est la faculté de prévoir l'avenir avec le secours de l'expérience et de la raison, et de choisir les moyens les plus sûrs pour arriver à un but donné.

— Le ciel semble avoir pris à tâche de prouver aux hommes l'insuffisance et la vanité de ce qu'on appelle prudence humaine : car un rien suffit pour déconcerter toutes leurs prévisions.

— La prudence est presque toujours le préservatif de la dissimulation : on peut ainsi arriver honorablement au même but. Un homme qui s'engage imprudemment, se place toujours dans la nécessité de dissimuler et d'abaisser son caractère.

PRUDES. — Ninon de l'Enclos, la célèbre courtisane, disait que les prudes sont les

jansénistes de l'amour et que le diable n'y perd que quelques jours de retard !

PRUSSE. — Le grand Frédéric II fut le créateur de la nation prussienne, car il avait pris la Prusse avec deux millions deux cent cinquante mille habitants et un revenu de vingt-huit millions et, après quelques années de règne, il quadrupla le nombre de ses sujets et le revenu de son royaume.

— Aucune nation n'est constituée aussi militairement et aussi brutalement que la Prusse. C'est une armée, c'est un camp, ce n'est pas une nation, aussi tous les emplois civils sont-ils la récompense et la retraite du service militaire.

— La Prusse, état de création récente et de conquêtes nouvelles, état protestant et d'examen, était l'alliée naturelle des idées françaises de 1789 : car la France a un catholicisme libéral, constituant déjà un vrai protestantisme contre l'intolérance religieuse.

— Le gouvernement prussien est comme les animaux dangereux, il a du venin dans tous ses instincts ; il a été dressé en effet pour faire le plus de mal possible à tout et à tous, amis et ennemis, car la trahison, le mensonge, la fourberie, tous les pièges les plus odieux, les mieux tendus, les plus cruels sont dans ses instincts ; il n'en faut pas vouloir à la nation, mais à l'ambition et à la perversité de tous ses chefs hargneux, haineux, vindicatifs par nature et par éducation. La dernière guerre a prouvé que la Prusse était l'ennemie de l'humanité entière et qu'elle était prête à sacrifier *tout* à son intérêt personnel, à son envie, sa jalousie et sa haine contre toutes les nations du monde, ses voisines surtout, qu'elle regarde comme destinées à devenir ses esclaves !

— On ne saurait imaginer jusqu'à quelles limites la Prusse a poussé la gymnastique militaire et le *dressege* du soldat, le nombre, la forme, la durée, la direction droite ou oblique de tous ces mouvements si variés qui constituent l'homme de guerre. Ceci sans aucun souci du danger, de l'excès, dans tous ces moyens qui font du Prussien un automate, une machine, un engrenage,

un ressort, une détente. Tout a été fait à l'unisson : la fabrication des armes de guerre et comme nous ne l'avons appris que trop, le perfectionnement des canons dans tous leurs éléments constitutifs et dans tous leurs plus petits détails.

— La noblesse prussienne compte 800,000 têtes, c'est un noble par 28 habitants. Elle est aussi orgueilleuse que la féodalité du moyen âge et rien n'égale son insolence et sa morgue. Quant au souverain, il a, comme le Tzar de Russie, la prétention de représenter Dieu et de personnifier le protestantisme.

— Postdam, le palais d'été du roi, le Versailles de Berlin, est, par le chemin de fer, à trois quarts d'heure de Berlin : le parc et les châteaux sont dans une île de 16 kilomètres de tour formée par deux rivières, un canal et deux lacs. Postdam fut la création de Frédéric-Guillaume I^{er} ; Frédéric II y ajouta Sans-Souci en 1747 et le nouveau palais en 1769 ; Frédéric-Guillaume II construisit le palais de marbre ; Frédéric-Guillaume IV, le Charlotten-Hoff et Guillaume I^{er} le château de Babelsberg, de style anglo-gothique. On voit que l'ambition et l'orgueil continuent à se développer dans un royaume qui a eu de si petits commencements.

PUBERTÉ. — Dans les climats tempérés comme celui de France, la puberté commence chez les hommes de quatorze à seize ans, chez les femmes un peu plus tôt, de treize à quatorze.

— Lorsque l'obstacle à la puberté paraît se rattacher à la faiblesse des organes (ce qui arrive presque toujours dans les grandes villes), c'est le régime, c'est l'exercice, la distraction, les jeux, la promenade qu'il faut ordonner. Pour les personnes fortes et robustes, le régime doit être affaiblissant et rafraîchissant à la fois, des viandes blanches, des laitages, des légumes, de l'eau pure, un exercice fatigant, le grand air, des demi-bains, des injections, des fumigations émollientes. L'habitation est un point important, une chambre sans humidité au midi ou à l'est, plutôt aux étages supérieurs qu'aux étages

inférieurs, bien aérée et assez éloignée de l'eau.

— L'époque où apparaissent les signes de puberté n'est pas encore la puberté, c'est le commencement d'un état nouveau qui a besoin d'un certain temps pour s'asseoir sur des bases solides. On se tromperait fort si on mariait de suite les pubères, car on arriverait à l'énervation, à l'affaiblissement et à la mort.

PUBLIC. — Partout le public est le même, avec ses préjugés nombreux, ses jugements à la mode, ses commérages, ses habitudes et ses idées traditionnelles et dangereuses, il faut donc s'en défier et ne jamais lui livrer, même des apparences, dont il abuserait légèrement sans souci ni conscience.

— Le public est un capricieux, un libertin qui veut se réveiller aux choses et aux aventures nouvelles !

— Le public ressemble un peu à certaines femmes qui ne s'attachent qu'aux hommes qui les déprécient ou les méprisent.

— Tout ce que l'on fait en public manque de vérité, le masque est posé et solidement attaché ; la comédie humaine commence, l'intimité seule, secrètement observée, révélera la vérité ; depuis les cours qui sont les grandes scènes, les théâtres les plus grands et les plus largement subventionnés, jusqu'aux plus modestes salons tout est fictions et grimaces.

— Il est bien difficile de distraire ce roi de la terre, ce sultan si entouré, si flatté de tous, si blasé, si dédaigneux si impitoyable, qu'on appelle le public !

PUBLICITÉ. — L'arme du journalisme et de son immense publicité est si puissante qu'elle traîne à sa suite la formidable pression de l'opinion publique ; mais elle est si dangereuse dans ses entraînements et dans ses écarts que chaque coup qu'elle porte peut amener une destruction, une mort, une révolution avec tous ses désastres !

— C'est au grand jour, causé par l'impression, qu'on reconnaît les taches et les fautes d'un ouvrage, comme c'est à la re-

présentation que saillissent les beautés et les défauts des pièces dramatiques.

— La publicité est devenue aujourd'hui le nerf du commerce : on ne vend plus qu'à la condition d'annoncer, ce qui coûte souvent des sommes folles, double les frais généraux, et oblige à vendre beaucoup plus cher. C'est un énorme inconvénient auquel il faudrait remédier, mais les journaux sont là pour s'y opposer ; ils n'existent en si grand nombre que par le produit des annonces et remarquez que c'est le consommateur qui les paie et en pure perte pour lui.

— Que de gens, sous le nom usurpé de publicistes, occupent le monde de leur petite personnalité, de leurs prétentions gouvernementales et de leurs vanités ambitieuses.

— Sans la publicité judiciaire qui crée la crainte du scandale, on aurait cent fois plus de procès en séparation.

PUCERONS. — Petits insectes qui se nourrissent de la sève des végétaux. Vers l'automne on trouve des mâles parmi les femelles, celles-ci déposent sur les arbustes des œufs qui éclosent au printemps et ne produisent que des femelles. Ces femelles donnent, sans le secours des mâles, sept générations de petits sortant vivants du ventre de leur mère. C'est à la septième génération que les mâles reparaissent, puis les œufs, etc....

PUDEUR. — L'écriture dit qu'une femme pleine de pudeur a une grâce qui passe toute grâce.

— La pudeur est la vertu naturelle, la pudicité la forme sociale.

— La pudeur de la femme lui inspire une hypocrisie impénétrable pour l'homme le plus clairvoyant.

— La pudeur a quelquefois de l'audace et même de l'effronterie, c'est ce qu'on remarque dans les communautés de femmes vouées aux malades : le dévouement devant l'emporter sur la timidité, le dégoût, la nature même !

— Les femmes à émotions trop vives ne parviennent souvent qu'à se rendre ridicules, on les juge pour ce qu'elles sont, des

grimacières sans sensibilité et sans cœur, car si elles sentaient réellement elles auraient la pudeur de leurs sentiments intimes !

— C'est dans les ateliers de peinture et de sculpture que les plus belles jeunes filles perdent, après la pudeur du corps, celle de l'âme.

— Quand une femme a jeté son bonnet par dessus les moulins, elle ne peut plus reculer ou se repentir, car la base de toutes les vertus est la pudeur et la modestie qui en découle, et la pudeur ne se perd qu'une fois.

— Une femme vêtue inspire toujours plus de respect qu'une femme à demi-habillée : la pudeur ajoutant toujours au respect et à la dignité.

— Ce n'est pas l'éducation ou la défiance, c'est la nature, qui a mis au cœur de la jeune fille cet instinct de pudeur et de résistance qui continue la lutte alors que tout en elle la pousse à s'offrir et à se donner.

— Les jeunes filles réellement pudiques ferment leur chambre à toute autre personne que leur mère ; elles ne veulent ainsi laisser pénétrer personne dans ce sanctuaire discret et inviolé de leur vie intime.

— La pudeur morale qui craint de laisser deviner ses sentiments les plus intimes a, comme la pudeur physique, son charme et son aiguillon.

— Le sentiment et le cœur ont des pudeurs bien autrement délicates et effrayées que la pudeur du corps.

— La pudeur, ce délicat instinct de la femme, pourrait paraître parfois une gracieuse hypocrisie.

— La décence et la pudeur sont les plus beaux reliefs de la femme, elles révèlent l'âme en cherchant à voiler les beautés du corps.

— Il semble que la pudeur soit l'épiderme de l'âme, car elle en a les délicatesses les plus exquises.

PUISSANCE. — Le monde envie, estime, prône et encense les hommes que la faveur élève, comme si la faveur était une balance où se pèsent les hommes pour les placer selon leur mérite ; rien de plus trompeur que cette prétendue balance

où on ne pèse rien, où on ne balance rien ; le monde est le même partout, en haut comme au milieu, comme en bas, aveugle, capricieux, entraîné, non convaincu ! Le hasard y joue le plus grand rôle, souvent même c'est pis que cela, c'est l'intrigue, la fausseté, la rouerie qui réussissent.

Obéissons au pouvoir ce sera sagesse, mais ne nous engouons pas et n'estimons que ce qui est digne d'estime.

— Les puissants ont leur bonheur empoisonné par cette idée que l'amour, que l'amitié qu'ils inspirent, ils les doivent à leur puissance : ils ne croient donc ni à l'amour, ni à l'amitié, ni à la reconnaissance !

— La puissance des petits qui peuvent se glisser partout, a, parce qu'elle est imprévue, une force d'explosion bien supérieure à celle des grands qui s'endorment sur leur puissance et la paralysent ainsi.

— La puissance suppose la soumission de toutes les passions, car ce doit être le premier acte de l'homme puissant, c'est sur lui-même qu'il doit essayer d'abord son empire moral ; les passions entraînent à des illusions, à des erreurs, à des fautes trop sérieuses et trop funestes pour que l'homme puissant ose s'en permettre l'abus.

— Dieu n'est tout bon que parce qu'il est tout puissant et l'humanité n'est si impitoyable que parce qu'elle est toute faiblesse.

— Le pouvoir le plus solide est celui dont la puissance s'exerce sur les esprits et arrive par eux à atteindre les sentiments et à les placer naturellement dans la voie du droit, de l'équité, de la raison, de la justice, reine suprême des nations civilisées !

— L'antiquité a disparu, le moyen âge a été effacé, les grandes dynasties ont passé, trois grands empires ceux de Charlemagne, de Charles-Quint et de Napoléon le Grand se sont écroulés, la foi chrétienne s'est affaiblie ; toute puissance est donc en décadence et arrive par un cataclysme général au précipice qui doit l'engloutir !

— La puissance se perd infailliblement par la faiblesse ou l'indécision ; elle abdi-

que quand elle ne se prononce pas avec la résolution d'un esprit fort et juste.

— La puissance, la dignité, la fortune sont toujours, sinon un poids accablant, au moins un embarras, et donnent plus souvent l'apparence que les réalités du plaisir et du bonheur, car elles peuvent acheter et payer tout cela.

PUISSANCES RIVALES. — L'Autriche est, en Orient, la rivale forcée de la Russie, dès lors l'alliée nécessaire de l'Angleterre qui voit, avec raison, dans la Russie une rivale de puissance d'ambition, de principes politiques et religieux, de voisinage par l'Inde, etc. L'Autriche ne peut donc être que rivale ou vassale de la Russie à moins qu'elle ne se décide à s'allier solidement à la France contre la Prusse et la Russie pour arriver à la reconstitution de l'ancienne et puissante confédération germanique et de la Pologne; alors l'équilibre Européen, brisé par les audacieux envahissements de la Prusse sur la confédération du Rhin, sera reconstitué dans toute sa puissance et la paix du monde entier sera assurée.

PUISSANCE PATERNELLE. — Dans les familles nobles d'autrefois, la puissance paternelle était absolue et appuyée sur la richesse substituée, ou le régime dotal et inaliénable, dès lors! Dans les familles roturières, la puissance paternelle était insignifiante, sans base, sans relief, sans sanction, l'enfant seul y restait soumis, l'adulte y échappait.

PUITS. — Les puits, dits artésiens, étaient connus dans la plus haute antiquité, plus tard, mais très-anciennement encore, on en voyait en Sibérie, ils sont mentionnés dans le plus ancien livre connu, le livre de Job; le coup de baguette de Moïse faisant sortir l'eau d'un rocher doit être le récit sommaire de la création d'un puits artésien. Ils existaient chez les premiers Égyptiens; les Chinois faisaient aussi jaillir l'eau des plus grandes profondeurs de la terre, les Romains n'en eurent aucune idée, s'ils les eussent connus ils en auraient profité pour éviter les travaux gigantes-

quès et ruineux de leurs aqueducs. Les puits artésiens reparurent en Artois il y a sept cents ans, de là leur nom; le puits existant aujourd'hui encore à Lille remonte au XII^e siècle.

PUITS DE MINE. — En descendant dans le puits (appelé l'œil de la mine) on aperçoit le jour sous la forme d'une immense lune, puis cette lune se rapetissant dans une descente rapidement et dangereusement extravagante, n'apparaît plus que comme une étoile de la plus petite dimension.

PUNITIONS. — « Corrigez votre enfant et n'en désespérez pas, élevez bien votre fils il vous consolera et deviendra les délices de votre âme. »

Proverbes, ch. 29.

— Locke conseille de ne pas punir les enfants sur l'heure pour ne pas paraître les châtier sous l'impression de la colère, mais cela n'a-t-il pas un inconvénient, d'abord celui de laisser croire à l'enfant qu'il n'a fait qu'une chose peu répréhensible, puis de lui faire penser que l'action de ses parents est un ressentiment mûri et médité.

— C'est empiéter sur la clémence de Dieu, le blesser et même l'irriter que de punir sans nécessité absolue.

— La punition doit venir lentement et résolûment, sans colère, mais accompagnée de reproches qui la justifient; elle sera ainsi raisonnée et raisonnable, même aux yeux de l'enfant.

— S'emporter dans la punition, c'est s'exposer à sévir injustement et sans mesure, ce qui est presque un crime!

— Quand un enfant est en punition, l'effet est manqué s'il oublie un instant sa disgrâce, s'il parvient à s'amuser: devant la prévision de ce résultat, il faut inciter au repentir pour arriver à pardonner.

— Il ne faut pas montrer aux enfants un visage sévère; c'est par la douceur qu'on gagne leur amour; s'ils commettent quelque faute, il faut les en blâmer et ne les punir que lorsqu'un bon conseil ou un reproche bienveillant auront été inutiles ou insuffisants.

— Avant de punir les enfants il faut prendre leurs yeux, leur cœur, leur inexpérience; voir et sentir comme eux, avant de les juger, on évitera ainsi la plus redoutable erreur, une punition imméritée.

— Avec des enfants sensibles les punitions les plus légères suffisent, car un rien les touche, les affecte et les punit. C'est pour les caractères indolents, mous, entêtés et méchants qu'il faut réserver les punitions accentuées et énergiques.

Les punitions brutales, sans guérir le défaut qu'elles punissent, donnent d'autres défauts plus dangereux encore, ainsi frapper un enfant pour un défaut c'est presque l'autoriser à l'avoir.

J.-J. ROUSSEAU.

— Une bonne formule d'éducation, c'est de renvoyer l'enfant coupable à la justice de sa conscience avant d'en appeler à la punition : il se retrouve ainsi juge dans sa propre cause et ne peut récuser son jugement; cette formule convient surtout à la mère dont le cœur cherche toujours à retarder ou à supprimer la punition.

PURETÉ. — Certains cœurs sont si naïfs, si purs, si éclatants de limpidité qu'ils constituent pour moi la santé morale de l'esprit et du corps.

— Il y a quelque chose d'indécent dans cette pruderie de convention qui sépare les jeunes garçons des jeunes filles; les filles paraissent toujours sur la défensive et préoccupées d'un danger qui n'existe pas; cette pudeur, lorsqu'elle n'est pas ignorance, ne peut être qu'un instinct d'impureté; ne semble-t-elle pas dire: nous comprenons ce que vous voulez, soyez sûrs que vous ne l'obtiendrez pas.

PYRAMIDES D'ÉGYPTE. — Les recherches générales sur la date de la construction des pyramides d'Égypte prouvent qu'elles datent du roi Chéops qui régnait 34 siècles avant l'ère chrétienne: elles auraient donc 5,300 ans d'existence! Ce sont des monuments funéraires voués aux deux divinités égyptiennes, Toth et Annubis.

— L'érection des pyramides égyptiennes, les plus gigantesques monuments qu'aient

élevés l'humanité, est due à une idée religieuse, à la croyance dans une résurrection qui devait arriver au bout de six mille ans, aussi trouve-t-on des pyramides dans toute l'Égypte. Ce sont les villes des morts; on ne parle que des pyramides de Ghizeh parce que ce sont les plus grandes et les mieux conservées, mais il y en a partout, même dans l'île de Méroë (Sennaar).

— Les Pyramides de Ghizeh s'aperçoivent du Caire; ce sont de véritables montagnes édifiées, plus élevées que la croix qui domine St-Pierre de Rome ou la flèche de Strasbourg. Elles sont construites sur un rocher qui a déjà cinquante mètres de hauteur: chaque assise de pierres est en retrait et forme ainsi gradin ou escalier; aucun ciment ne les lie entre elles; elles étaient recouvertes en pierres lisses qui se sont toutes détachées de la grande pyramide et une partie seulement de la petite. Le sommet est une plate-forme carrée dont la vue s'étend sur toute la basse Égypte; une foule de noms y sont gravés et surtout des noms français appartenant à l'ancienne armée de Napoléon et de Kleber. On pénètre dans l'intérieur de la pyramide par un boyau si étroit qu'il faut marcher à genoux et sur les mains, on arrive ainsi à une chambre sépulcrale formant le centre, ayant près de onze mètres de long sur cinq et demi de large, au fond de laquelle se trouve un très-beau sarcophage de granit noir, mais violé, encore ouvert et vide; une seconde chambre sépulcrale est au-dessous de la première, et un puits profond descend jusqu'au niveau du Nil.

— Les pyramides grandes et petites ne recevaient pas seulement les corps d'hommes et de femmes décédés, elles recevaient aussi des corps d'animaux, particulièrement de ceux qui étaient au nombre des divinités égyptiennes: crocodiles, ibis, ichneumons, serpents, etc....

PYTHAGORE — écrivait sous le règne des tyrans, aussi voilait-il ses doctrines en usant de figures symboliques, langue obligée des croyances et des religions persécutées.

Q

QUAKERS, — (trembleurs) membres d'une secte religieuse qui se forma en Angleterre vers le milieu du xvii^e siècle. Dans les premières années de leur établissement les Quakers manifestaient leur enthousiasme par des contorsions et des tremblements, d'où leur surnom ; ces sectaires révolutionnaires d'abord, s'organisèrent avec ordre sous des chefs intelligents : Samuel Fisher, Georges Keith, William Penn et Robert Basklay ; le culte des Quakers est d'une extrême simplicité : ils n'accordent rien à l'extérieur, c'est-à-dire à l'apparence ; ils proclament l'égalité la plus absolue, ne saluent personne, n'admettent aucune supériorité, même entre maîtres et domestiques, tutoient tout le monde, sans en excepter les empereurs ou les rois ; ils refusent de prêter aucun serment, la parole d'un honnête homme valant tous les serments du monde ; ils repoussent le luxe, l'homme devant se contenter du nécessaire ; ils se refusent les spectacles, les jeux, la chasse, et jusqu'aux plaisirs les plus innocents ; ils ne doivent jamais discuter vivement, se disputer, ou se battre, ou plaider ; il leur est interdit de se défendre, même en paroles ; le mariage entre eux s'accomplit par une simple déclaration faite en public et signée devant les amis réunis, en résumé la quiétude est leur règle et la plupart de leurs principes sont excellents.

QUALIFICATIONS. — Il y a des mots très-blessants pour les nationalités auxquelles

on les applique et qui, quelques vrais qu'ils soient en général, comme ils ne le sont pas absolument à cause des nombreuses exceptions, devraient être supprimés : ainsi de nos jours la foi punique des Carthaginois a été reportée sur les Romains, puis a passé aux Grecs ; qui dit Grec aujourd'hui dit trompeur au jeu, c'est-à-dire escroc ou voleur, imputation dès lors trop grave pour être convenable dans sa généralité ! On dit aussi : ivre comme un Polonais, ce qui n'est pas plus juste. On devrait donc proscrire ces expressions de tout langage honnête et impartial.

QUALITÉS. — En éducation, on doit compter sur toutes les vertus qu'on rencontre, puisque l'éducation ne peut que les fortifier, et on doit espérer se débarrasser des vices, des défauts ou des mauvaises habitudes, car c'est là le but que se propose l'éducateur ; il ne faut donc pas se décourager, puisque le bien ne peut qu'augmenter et que le mal doit être diminué.

— Les grandes qualités s'ignorent elles-mêmes, car elles sont un sentiment, une passion, une chose ordinaire dès lors, non une contrainte ou un effort : elles existent sans qu'on les connaisse ou même qu'on les soupçonne, tant elles sont intimes, simples, naïves et modestes.

— Les qualités de l'âme peuvent s'acquérir aussi bien que les grâces extérieures, que l'instruction, la science et même la vertu ! Quel puissant encouragement

pour les hommes intimement et passionnément vertueux !

— Nos qualités, aussi bien que nos passions, sont choses journalières et d'habitude, comme tout le reste.

— Certaines qualités, certains mérites dans des hommes très-laid et surtout d'apparence vulgaire, surprennent autant que le ferait un beau fruit sur une ronce, une épine ou un sauvageon.

— On devine facilement chez les autres des qualités qu'on possède soi-même et on apprécie d'autant mieux ces qualités qu'on les pratique et qu'on s'en honore.

— Dans un homme il se trouve toujours quelque chose dont on peut tirer parti : vertu, qualité, habitude, penchant ou agrément.

— De toutes les qualités de l'âme la plus éminente est la sagesse, la plus utile est la prudence.

— Ce qui domine dans la femme ce sont les sentiments expansifs et tendres, bien plus précieux que les sensations qui impressionnent et bouleversent.

— Certaines qualités sont, par elles-mêmes, la base d'une réputation solide, ainsi sans la probité, la franchise, les bonnes manières et les bonnes mœurs, on ne peut réussir qu'un instant et jamais asseoir une réputation durable.

— Que de gens se connaissent assez peu pour dépriser et ignorer les qualités qu'ils ont, et s'attribuer étourdiment ou audacieusement celles qu'ils n'ont pas !

— On perd plus vite ses bonnes qualités qu'on ne se corrige de ses défauts, car les défauts sont de mauvaises habitudes qui, elles-mêmes, sont si impérissables qu'on les a justement qualifiées de seconde nature !

— Chaque étoffe a son envers, il en est de même des qualités et des vertus dont l'envers est d'autant plus laid que les mérites paraissent plus grands et plus sérieux.

— La propreté, l'égalité d'humeur et la bonté de cœur sont les trois diamants qui doivent attacher à toujours l'homme à la femme et cimenter les plus doux rapports.

— Dans les salons et dans le monde les qualités de l'esprit, même leurs appa-

rences, sont cotées plus haut qu'un cœur loyal et bon.

— Les meilleures qualités sont celles qui produisent le plus d'effet sur tout le monde et que tous exaltent et applaudissent.

— On se fait bien mieux aimer et apprécier en admirant et en louant les qualités d'autrui, qu'en cherchant à inspirer l'opinion de ses mérites personnels : c'est le secret de bien des succès et de bien des grandes fortunes : faire valoir l'esprit de ceux à qui on veut plaire, les écouter avec attention, leur témoigner les plus grands égards, se faire modeste mais non trop petit, pour laisser toute sa valeur à l'admiration, voilà le code de certaines gens dont la réussite paraîtrait inexplicable !

— La nature a mis dans le cœur des enfants le germe de toutes les vertus et de toutes les qualités, c'est ce germe que l'éducation est appelée à féconder et à développer.

— Les qualités des hommes ne vont guère mieux aux femmes que leurs défauts, car dans les unes et les autres il y a quelque chose de rude et de masculin qui contraste avec leur nature timide, faible, délicate et timorée.

— Si les qualités et les défauts créent entre ceux qui suivent les mêmes voies, une fraternité extérieure et apparente, chaque animal pourrait prendre place auprès des hommes dans les cadres de l'humanité : le paon qui représenterait la vanité, la taupe l'aveuglement, la pie le bavardage, le singe la malice et la méchanceté, le chien la fidélité et l'obéissance, le chat la trahison, etc. L'animal personnifierait presque ainsi l'humanité entière.

QUARANTAINE. — Quel désenchantement, après un voyage enchanteur et lorsque brûlant du désir de revoir votre pays, de vous asseoir à votre foyer, de raconter à votre famille et à vos amis les péripéties de votre vie de touriste, vous vous voyez obligé de passer quarante jours et souvent plus, dans une espèce d'hôpital appelé Lazaret, sans communication aucune avec vos compatriotes, délaissé, redouté même comme un pestiféré ! C'est

acheter et payer bien cher, n'est-ce pas, les distractions, les plaisirs et l'instruction que vous êtes allé chercher si loin.

QUATRAIN. — Assemblage de quatre vers renfermant un sens complet et convenant surtout aux inscriptions et aux épigrammes. Nous en citons quelques-uns tombés de la plume de Voltaire :

Du repos, des riens, de l'étude,
Peu de livres, point d'ennuyeux,
Un ami dans la solitude:
Voilà mon sort, il est heureux !

Danchet, si méprisé jadis,
Fait voir aux pauvres de génie,
Qu'on peut gagner l'Académie
Comme on gagne le Paradis !

Savez-vous pourquoi Jérémie
A tant pleuré pendant sa vie ?
C'est qu'en prophète il prévoyait,
Qu'un jour le Franc Le traduirait !

QUENOUILLE. — Canne légère, petit bâton, que l'on entoure à son extrémité supérieure de soie, de laine, de chanvre ou de lin : c'est l'instrument de filage le plus ancien et le moins compliqué ; il remonte aux temps mythologiques, car la quenouille et son accessoire, le fuseau, figuraient dans les attributs des Parques, divinités païennes présidant à la naissance, à la vie et à la mort des humains.

— La quenouille était au moyen âge d'un usage général dans les châteaux, aussi bien que dans les chaumières, car plus d'une belle châtelaine entourée de ses suivantes, à tous les étages de la domesticité, leur donnait l'exemple du travail en filant de ses doigts habiles et en faisant tourner le fuseau qui transformait en fil délié la matière textile qui chargeait sa quenouille.

— Aujourd'hui que le rouet et les machines ont remplacé cet instrument primitif, on ne le rencontre plus guère que dans le midi de la France ou de l'Italie, aux mains des femmes de la campagne jeunes ou vieilles, estropiées ou valides.

QUERELLES. — Il arrive souvent dans une discussion un peu vive que deux interlocuteurs n'aient nulle envie de se querel-

ler, lorsque survient une troisième personne avec des intentions, soi-disant conciliantes, et qui envenime si bien la question et la pousse sur un terrain où il est impossible de la suivre sans aigreur et sans colère.

Défiez-vous donc de ces gens qui, sans en être priés, entrent audacieusement dans votre conversation avec un ami, se donnent le rôle d'arbitre et vous disent, comme s'ils avaient autorité pour cela : J'espère bien que vous ne vous querellerez pas alors que leur ton semble au contraire vouloir provoquer une querelle !

QUESTIONS. — Il ne faut jamais craindre de faire des questions ayant un but utile et d'instruction ; en les accompagnant d'une excuse polie on ne sera jamais regardé comme un indiscret, un impertinent ou un impitoyable questionneur.

— Il ne faut jamais cacher à un enfant l'empêchement ou l'insuffisance de répondre à ses questions : il faut lui dire la vérité ou remettre au lendemain pour le satisfaire, au lieu de lui donner une raison incompréhensible ou mauvaise.

— Le meilleur professeur est celui qui sait utiliser et même stimuler la passion questionneuse des enfants ; il aide ainsi à apprendre au lieu de chercher à enseigner ; c'est la méthode naturelle d'analyse et de comparaison ; il faut amener l'enfant à poser la question pour avoir l'occasion de lui répondre dans le sens même où la question a été posée : alors ce n'est plus le maître qui enseigne, c'est bien l'enfant qui apprend ; c'est son intelligence qui agit dans son originalité et sa force, c'est elle qui butine, qui s'approprie et s'enrichit.

— Il ne faut jamais toucher à ces questions générales, grosses de vieilles et vivaces querelles, car elles sont insolubles et resteront à toujours des questions, c'est-à-dire des champs de luttés et de batailles.

QUESTION. — Formule judiciaire des temps de barbarie, où on arrachait par les tortures les plus atroces les aveux qu'on voulait obtenir pour punir les grands criminels, mais qui manquait son but, parce que le torturé faisait souvent des aveux

ménsongers pour échapper aux atroces douleurs de la torture !

— On cite ce fait : qu'un homme soumis à la question pour lui faire avouer qu'il avait tué sa femme, finit, quoique innocent, par confesser comment, quand, et dans quelles circonstances il avait commis le crime. L'arrivée inopinée de sa femme qui, après avoir fui le domicile conjugal et s'être réfugiée chez son amant, où elle avait appris l'accusation qui pesait sur son mari, prouva toute l'impuissance de cette horrible et barbare formule !

La question ne fut complètement abolie en France qu'à la grande Révolution !

QUÊTES. — La mode abuse trop souvent des égards qu'on s'accorde entre gens bien élevés pour tirer de l'argent des personnes qui composent la société et au moyen de quêtes charitables ; c'est là un abus trop fréquent et que son but bienfaisant n'excuse pas toujours !

QUIÉTUDE. — État de repos s'appliquant à l'esprit et au corps : c'est la sécurité la plus complète, le calme le plus doux ; la quiétude est le fruit de la santé aussi bien que le résultat d'un cœur pur ; elle peut être facilement troublée, mais tant qu'elle existe, elle fait la vie heureuse et tranquille.

QUINQUINA. — Les chinchonas ou arbres dont l'écorce fournit le quinquina (spécifique contre les fièvres, intermittentes surtout), croissent spontanément

dans les forêts placées aux plans intermédiaires de la chaîne des Cordillères, (Amérique du sud). Ces arbustes ont été introduits dans l'Inde, à Java et dans l'île de la Réunion par les Anglais et les Hollandais ; on les importe aujourd'hui en Algérie où le climat leur est favorable et la consommation assurée par la fréquence des fièvres.

La chimie française a extrait le sulfate de quinine de la poudre de quinquina : c'est la quintessence du remède, ce qui permet de l'administrer à doses très-minimes. Le vin de Seguin n'est qu'une infusion de poudre de quinquina dans une bouteille de vin vieux, autant que possible de Médoc. c'est un *fortifiant* en même temps qu'un excellent fébrifuge.

QUIPROQUO. — On ne s'expose jamais à de plus étranges quiproquos que lorsqu'on poursuit une idée fixe en face d'un interlocuteur qui, de son côté, a une autre préoccupation personnelle ; chacun poussant sa pointe, s'écoutant lui-même et s'écartant de plus en plus de l'opinion de son adversaire, si bien qu'à un moment donné la conversation est embrouillée, incompréhensible et presque ridicule.

QUITTANCE. — de *quitus*, acte constatant la libération incomplète ou finale d'une dette, circonstance heureuse pour celui qui se libère, et qui prouve l'amélioration de sa position pécunière : c'est le premier pas vers l'aisance et la fortune.

R

RABACHAGE. — La vieillesse n'est que trop disposée aux longs et fastidieux sermons, qui fatiguent et dégoûtent plus qu'ils n'encouragent à bien faire, et vont ainsi contre leur but.

RABAIS. — La concurrence amène forcément le rabais, ce qui est un écueil et un échec dans le commerce et réduit souvent les bénéfices à un chiffre tellement insignifiant que l'année se solde par des

pertes ; on se décourage alors, on se laisse aller à la fainéantise et tout est compromis.

RABELAIS, — auteur de *Gargantua* et de *Pantagruel*, fut d'abord cordelier, puis bénédictin, mais peu disposé à subir la discipline ecclésiastique, il quitta l'habit religieux pour étudier la médecine à Montpellier; les services qu'il rendit à la faculté de cette ville le firent prendre et tenir en haute estime, il abandonna cependant Montpellier pour Lyon, suivit ensuite l'ambassadeur Jean Dubelloy à Rome, où il obtint du Pape, grâce à ses saillies et à son esprit, le pardon de son apostasie ; il devint chanoine, puis curé de Meudon. Homme de science, d'un esprit fin, délié, observateur et satirique à la fois, il eût pu occuper, dans la littérature, une place distinguée ; son nom, il est vrai, a survécu, mais à part quelques personnes ayant le goût des choses bizarres, et excentriques, qui lit aujourd'hui Rabelais?..

— On reconnaît donc généralement que, malgré les plaisanteries ingénieuses et d'une gaieté entraînant, semées dans son livre, il eût pu faire un meilleur usage de son esprit caustique, enjoué et varié.

Les anecdotes racontées sur Rabelais sont presque toutes apocryphes, ainsi celle de Lyon où, retenu par le manque d'argent, il aurait fait des petits paquets de farine ou de poudre quelconque sur lesquels il aurait écrit : poison pour faire mourir le Roi, poison pour faire mourir la Reine, poison pour faire mourir le Dauphin... Et que, dénoncé, suivant ses prévisions, il fut transporté en poste à Paris, où il arriva commodément et sans frais ; l'histoire de toutes ses pasquinades en présence du Pape doit être aussi de pure invention.

— Il mourut à Paris, rue des Jardins, en 1553, et fut enterré dans le cimetière de l'église St-Paul, au pied d'un arbre qui depuis porta son nom.

RABOT. — Il y a des instruments de travail qui sont les symboles de la puissance, de la patience et de la persévérance : ainsi le rabot, qui enlève un à un le plus léger des copeaux et réduit en minces rubans la plus grosse pièce de bois en s'arrêtant à la forme et à la grosseur désirée.

RACCOMMODEMENT. — En amour, une brouillerie est, dit-on, le premier acte d'un raccommodement : je ne conseillerais cependant pas d'abuser de ce moyen, car la brouillerie implique divergence de goûts et d'opinions, et lorsqu'il s'agit de sentiment, ce ne sont pas les contraires, c'est l'harmonie, c'est la confiance, qui produisent et donnent le bonheur.

RACES. — Chaque partie du monde a son climat et dès lors sa couleur dans la race humaine : l'Européen est blanc, l'Africain est noir, l'Asiatique est jaune, l'Américain est rouge, d'autres couleurs ou nuances naissent en outre du croisement de ces races.

— La race blanche possède toutes les qualités de l'homme supérieur : l'intelligence, le courage, l'amour du travail et de la famille ; la race noire, au contraire, a tous les vices et tous les défauts : la paresse excessive, le libertinage continu et brutal, la fausseté, l'insoumission, l'entêtement et surtout la méchanceté et la cruauté !

— Les races humaines les plus anciennes paraissent appartenir aux pays de montagnes ; probablement parce que c'est dans les montagnes seulement qu'elles ont pu échapper aux grands déluges, que c'est au pied des montagnes que les eaux ont déposé la plus grande épaisseur de terres alluvionnaires et fertiles dès lors, que tous les fleuves y prennent naissance, que la terre et l'eau, la chasse et la pêche, ont pu d'abord nourrir l'homme avec plus d'abondance, et lui donner le plus de force, d'énergie et d'intelligence.

— C'est par sa multiplication et ses succès que la race humaine s'est divisée en nations antagonistes les unes des autres ; c'est l'augmentation croissante de la population qui, en amenant les disettes, a dû causer les discordes et les guerres.

— Le sentiment fait à la race humaine une existence à part : l'homme jouit d'une sorte d'immortalité terrestre, car si les animaux se succèdent les uns aux autres, l'homme seul, grâce au lien social, se continue indéfiniment dans sa race.

— La race humaine, déjà si vieille d'années, n'a pas perdu son temps, car

elle s'est perfectionnée en tout, a élevé sa force et sa puissance dominatrice sur tous les animaux, tous les éléments et le monde entier; elle a fait plus, elle a amassé de générations en générations, dans des écrits, et aujourd'hui dans des livres impérissables, des trésors de science, d'arts de toutes sortes, de littérature, de morale, de religion, qui font, en ce moment, le patrimoine, toujours grandissant, et glorieux de l'humanité entière.

— La race humaine a sa lie et son écume, produites par l'affaiblissement du corps, l'abaissement de l'intelligence ou l'avilissement moral : comme les lépreux, les goitreux, les crétins, les cagots, les scrofuleux; les bohémiens de tous noms : gitanos, zingari gypsies, zigueners, les races maudites comme les parias, les juifs, les races perverses comme les thugs, dans l'Inde, les assassins de grands chemins et les brigands partout!

— C'est par l'instruction généralisée qu'on a pu mêler et fondre entre elles les races diverses isolées et souvent antipathiques, l'adoucissement des mœurs et la tolérance religieuse aidant!

— Comme individus nous sommes fragiles et mortels; comme race, comme nation, nous pouvons nous croire immortels! A nous voir tous groupés comme nous le sommes sur tous les échelons de la vie, on comprend la perpétuité de la race humaine: qu'une famille s'éteigne, elle est remplacée de suite par une ou plusieurs autres familles; partout la population du globe terrestre augmente dans les proportions de la civilisation et des nombreuses et puissantes découvertes ou inventions.

— Il se conserve encore, dans quelques parties du globe, des races d'hommes primitifs et d'élite: la race saxonne se retrouve souvent pure en Angleterre, la race slave à St-Petersbourg et à Vienne ou dans les provinces voisines; la race franque dans nos provinces montagneuses de France, les Pyrénées, les Alpes, les Cévennes; il est bien à regretter que le gouvernement ne cherche pas à tendre vers l'amélioration de la race humaine, au moins pour contrebalancer la dégradation qu'y introduit la conscription, lorsqu'elle ne prend

que les hommes d'élite, et réserve pour le mariage et la reproduction tous les rebus de la race française! Formule effrayante pour l'avenir de l'humanité et qu'on imite presque partout!

RACHEL. — Un grand artiste dramatique peut constituer à lui seul une renaissance; ainsi fit Rachel dans ses trop courtes années de triomphe, ainsi a fait plus tard, à l'Opéra, Adelina Patti, la suave et enchanteresse cantatrice!

— Rachel, qui avait la figure correcte, la taille souple et irréprochable, n'était pas belle à cause de son excessive maigreur, mais sur la scène, elle était plus que belle, elle était superbe et splendide de grandeur et de dignité: rien ne peut donner une idée de la majesté de ses gestes, de l'expression de ses traits, du timbre émouvant de sa voix aux accents passionnés et vibrants! Elle pénétrait son auditoire, le tenait en suspens et le faisait passer par toutes les émotions qu'elle savait si bien exprimer: la joie, la douleur, la haine surtout! Rachel restera la tragédienne incomparable et par excellence du monde entier, car nous devons craindre qu'elle ne soit jamais remplacée!

— Rachel s'est essayée dans une bluette intitulée le *Moineau de Lesbie* et, chose étrange, elle s'y est montrée aussi gracieuse, aussi piquante et spirituelle comédienne qu'elle était admirable tragédienne; quand elle exprimait les péripéties de la vie de l'oiseau, le moineau perdu et retrouvé, le nid dans le buisson, les premiers cris, le premier vol, c'était presque son histoire personnelle! Enfant perdue, bohémienne abandonnée, chantant le soir devant une chandelle allumée sur l'asphalte des boulevards, un petit panier à ses pieds pour recevoir les sous d'un public, souvent peu sympathique... Qui soupçonnait alors que cette toute jeune fille, misérable et souffreteuse soulèverait un jour, par son merveilleux talent, des trépignements d'enthousiasme sur le premier théâtre du monde, le *Théâtre français* de Paris!

RACINE, — né à la Ferté-Milon, le 21 décembre 1639, fut élevé à Port-Royal-des-

Champs, de là son style doux, harmonieux et réglé qui est le type des esprits de cette grande école. Il se destina d'abord à l'état ecclésiastique, mais sa vocation poétique l'appela à Paris, où il débuta en 1664 par sa première pièce de théâtre, *la Thébaine* ou *les Frères ennemis*; ce coup d'essai, malgré les nombreux défauts de l'œuvre, fut un coup de maître; deux ans après il fit sa tragédie d'*Alexandre* bien inférieure à *la Thébaine*, quoiqu'elle renferme assez de beaux vers pour constituer une pièce de premier ordre. C'est à cette époque qu'il répondit à une lettre critique de Nicole contre les gens de théâtre; il écrivit une seconde lettre plus acerbe et plus mordante encore et allait continuer la polémique engagée avec ses anciens maîtres de Port-Royal, lorsque, sur le conseil de Boileau, et sur son observation que ce serait un acte d'odieuse ingratitude, il supprima cette seconde lettre et retira tous les exemplaires de la première. Ce ne fut cependant, qu'après son mariage en 1677, qu'il se réconcilia avec les solitaires de Port-Royal, qui avaient refusé de le voir depuis qu'il s'était consacré au théâtre!

Il donna *Andromaque*, en 1668, et dans la même année, sa spirituelle comédie *des Plaideurs*, imitée des *Guépes*, d'Aristophane, le comique grec par excellence. Son *Britannicus*, 1670, ajouta un nouveau lustre à sa gloire, *Bérénice* eut un immense succès, mais est bien inférieure à ses autres œuvres; le public de la Cour révéla que Racine avait peint Louis XIV dans Titus, et Mme de la Vallière dans Bérénice; dix ans plus tôt, ce rôle eut été plus applicable à Marie de Mancini, nièce de Mazarin, car on faisait dire à Louis XIV, par celle-ci, lors de leur séparation ordonnée par le cardinal-ministre :

Vous êtes roi, vous pleurez et je pars!

Bajazet, 1672, donna un nouveau relief au génie de Racine, *Mithridate*, 1673, *Iphigénie*, 1675, furent de nouvelles preuves de sa facilité et de sa puissance poétique. Enfin sa *Phèdre* qui fut représentée, pour la première fois, en 1677 et eut un médiocre succès, tandis que celle de Pradon, rimailleur sans talent, fut applaudie avec enthousiasme; il faut ajouter que le triomphe de

ce dernier avait été préparé par une coterie acharnée contre Racine, qui prit l'année suivante, une revanche éclatante. Mais, trop sensible aux critiques du public, notre grand tragique en ressentit un si violent chagrin qu'il résolut de renoncer à la carrière théâtrale et de se faire chartreux! son confesseur, homme prudent et sage, lui conseilla de s'arrêter à un parti moins extrême et de se réfugier, par un mariage heureux, dans le calme et les joies de la famille. Cet avis fut suivi, c'est alors que le roi Louis XIV nomma Racine son historiographe, conjointement avec Boileau: entièrement dégoûté du théâtre, Racine avait imposé silence à sa muse pendant plus de dix ans, lorsque la dévote M^{me} de Maintenon le pria de lui faire une pièce religieuse pour être jouée à St-Cyr; il fit *Esther* dans laquelle on retrouva les personnages les plus importants de la cour de Louis XIV: Assuérus, le roi; Vasthi, l'altière M^{me} de Montespan; Esther, M^{me} de Maintenon; Aman, le ministre Louvois..... Cette tragédie fut jouée en présence de toute la cour par les demoiselles de St-Cyr, en 1689, et fut fort applaudie; elle eut moins de succès à la lecture; *Esther* est cependant, pour les spécialistes, dès lors les meilleurs juges, un des chefs-d'œuvre de Racine. En 1690, encore par ordre de la cour, Racine fit une seconde pièce religieuse, *Athalie*, qui fut représentée en 1691, c'est le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre de la scène française; élégance de la poésie, noblesse des caractères, terreur toujours croissante et de plus en plus accentuée, conduisant au triomphe moral et sublime de la religion et de la justice prêchées aux peuples et aux rois; et cependant, par un fait inexplicable, *Athalie* à son début n'eut aucun succès, ce qui acheva de dégoûter Racine d'une profession qui ne lui causait qu'ennuis et déceptions!

— Après quelque temps de grande faveur à la cour, Racine tomba en disgrâce. Voici ce qu'on raconte: à la sortie d'une représentation d'*Esther*, le roi seul, sans suite militaire, avec M^{me} de Maintenon, mais le père Lachaise et son escorte de Jésuites, causant avec Racine, lui demanda pourquoi la *Comédie italienne* (le *Théâtre fran-*

çais d'alors), était si peu suivi, Racine répondit : C'est qu'au lieu de jouer le bon répertoire, on joue le mauvais... Scarron avec tous ses acolytes ! qu'alors la veuve de Scarron s'était éloignée d'un air courroucé, que le roi et tout le reste la suivit laissant le poète dans la plus grande confusion. Une autre version au sujet de cette disgrâce nous paraît bien plus probable : M^{me} de Maintenon, touchée de la misère du peuple, avait demandé à la plume éloquente de Racine un mémoire sur les causes et sur les remèdes à apporter à cet état cruel des masses ; l'historiographe du roi, en écrivain consciencieux, avait sondé cette plaie sociale et montré de nombreux défauts d'administration et de gouvernement ; le roi surprit cet écrit entre les mains de M^{me} de Maintenon et fut vivement irrité de la hardiesse des appréciations de l'auteur et défendit à M^{me} de Maintenon de le revoir en lui disant : *Parce qu'il est poète veut-il être ministre ?* Il n'est donc pas douteux que ce fut là la véritable cause de la disgrâce de Racine, de son chagrin, de sa maladie et de sa mort, arrivée à Paris, le 22 avril 1699, rue des Marais-St-Germain, 21 (aujourd'hui rue Visconti, ancien hôtel de Rennes, sur l'emplacement du petit pré aux Clercs), quinze ans après Corneille et quatre vingt-dix ans avant la grande Révolution française.

— Racine et Boileau étaient grands amis, et ce fut à cette amitié que Racine dut la grande perfection de son style ; mais ce qu'on aura peine à croire, c'est que le fond de son caractère était extrêmement satirique, qu'il était fort redouté pour la causticité de son langage et qu'il se fut aliéné insensiblement tous ses amis et protecteurs, s'il ne fut devenu extrêmement religieux, ce qui, naturellement, mit un frein à son humeur frondeuse. Ces deux illustres amis disaient souvent : « La poésie ne donne qu'un nom et des lauriers, » mais Boileau recevait quinze cents livres sur la cassette du roi et Racine rapportait parfois de Versailles des bourses de mille louis !

RACINE (Louis), — fils du grand tragique, fit des poésies qui ne sont pas sans mérite ;

les dernières années de sa vie furent empoisonnées par un immense malheur domestique : son fils unique, jeune homme de savoir et de distinction, voyageait en voiture sur la plage de Cadix le jour où Lisbonne fut presque détruite par le terrible tremblement de terre de 1755, les vagues de la mer remontèrent si inopinément et si furieusement qu'elles entraînent dans l'abîme la voiture et le voyageur !

RAFFINÉS. — Nom qu'on donnait autrefois aux jeunes hommes qui ne se signalaient à l'attention publique que par des prétentions exorbitantes, des costumes recherchés et extravagants ; cachant ainsi leur nullité et leurs vices sous une apparente amabilité et une fausse franchise ; ils savaient se rendre agréables aux coquettes, aux femmes de la cour et brillaient dans toutes les sociétés futiles. Ils eurent pour successeurs les roués, les incroyables, les dandys, les lions, les fashionables, les petits crevés, etc..., toutes catégories d'hommes reniant plus ou moins la dignité de leur sexe !

RAGE — ou hydrophobie, délire furieux, accompagné d'envie de mordre ; un des symptômes de cette terrible maladie est une horreur invincible pour les liquides et les objets réflecteurs, l'eau, les surfaces polies et transparentes, les miroirs... Dans les temps où la foi chrétienne existait dans toute son ardeur naïve, les hydrophobes allaient en pèlerinage, à l'abbaye de St-Hubert, dans la petite ville de ce nom, au milieu des Ardennes françaises ; on faisait, à ceux qui avaient été mordus par des chiens enragés, une légère incision au front et on introduisait dans la plaie un petit morceau de l'étole du Saint, puis on isolait le malade, on l'enfermait dans une chambre noire où il restait un temps déterminé pour qu'il n'y eut plus à craindre le danger de la funeste maladie !

Trois religieux avaient la garde du tombeau et de la relique miraculeuse et pouvaient seuls y pénétrer, à la mort de l'un d'eux, on élisait un remplaçant ; les cas d'hydrophobie étaient malheureusement si nombreux dans ce pays de forêts qu'on

avait dû approprier une aile de l'abbaye pour servir d'hôpital ! La légende raconte, (car à côté de l'histoire il y a toujours une légende) que, lorsque le délai de 40 jours, au bout duquel éclate, dit-on, la maladie, était près d'expirer et que le malade craignait de ne pas avoir le temps d'arriver à l'abbaye, il se mettait en quête, ce qui n'était pas difficile à trouver, d'une personne ayant été taillée (cérémonie de l'incision), s'agenouillait devant elle et lui demandait, au nom de Dieu tout-puissant et du grand apôtre Saint-Hubert, un *répit*, (délai) de quelques jours, faveur que le pèlerin pouvait accorder !

— On a dit à tort, que si les chiens, les loups, les chats, deviennent enragés, c'est qu'ils ne transpirent pas ; il faudrait dire : c'est qu'ils ne transpirent que par une très-petite partie de leur corps, par les parois de la gueule et par les muqueuses de la langue. Voyez le chien échauffé respirer avec passion, il se rafraîchit ainsi par un mouvement qui mettrait l'homme en nage ! Museler le chien, c'est donc le priver de la seule formule de respiration ardente et saccadée qui le soulage ; le rafraîchit et le sauve de la rage. Enfermez-le, si vous avez des craintes, mais ne le muselez jamais !

RAILLERIE. — Petitesse vaniteuse de l'esprit, s'étudiant à jovialiser, à abaisser, à mystifier les autres ; tour caustique de l'imagination qui lui fait voir en ridicule la personne ou l'objet qui se présente à elle.

— Ne te mets jamais du parti d'un railleur, tu t'exposerais à l'imiter et même à l'exagérer, et te ferais un ennemi de sa victime qui serait aussi la tienne !

— Celui qui raille devrait toujours comprendre qu'il est au moment de blesser, afin de savoir retenir la plaisanterie dans des limites inoffensives.

— C'est grande folie que de perdre un ami pour une raillerie, mais il n'y a pas, ce me semble, moins de folie à se faire un ennemi d'un indifférent, et cela pour l'amour d'un bon mot !

— Le railleur peut se faire supporter, mais le goguenard est aussi insupportable qu'un moucheron venimeux et acharné !

— La tentation de décocher quelque trait piquant et spirituel, ce que l'on appelle un bon mot, et l'applaudissement malin avec lequel on a coutume de l'accueillir, ont attiré plus d'inimitiés implacables que d'approbations sincères.

— Défiez-vous de la pointe acérée de votre esprit, elle pourrait blesser et provoquer des rancunes et des revanches ; ce n'est pas par le sarcasme et l'ironie que vous vous ferez aimer, c'est par l'aménité de vos manières et par l'égalité de votre humeur ; ne cherchez pas trop à briller, car, ce serait solliciter l'envie et vous exposer à ses morsures.

— Une épigramme, une plaisanterie, un mot piquant, causent dix fois plus de peine là où ils s'adressent, qu'ils ne donnent de satisfaction à celui qui se les permet, il n'y a donc pas compensation.

— Le défaut d'une assurance spirituelle et railleuse donne, à celui qui l'a, une espèce de domination et une apparence de supériorité sur ceux qu'il dérouté, intimide et irrite : mais la punition ne se fait pas attendre et le railleur est bientôt cruellement atteint par les revanches qu'il a vaniteusement provoquées.

— Le railleur se complait dans la mordante raillerie, dans l'ironie plus ou moins amère, dans la méchanceté voilée, dans le piquant sarcasme, jeux à deux faces, armes à deux tranchants qui blessent et déshonorent la main qui en fait usage.

— Il y a une manière de railler, délicate et flatteuse, qui touche seulement les défauts que les personnes dont on parle veulent bien avouer, qui sait déguiser les louanges sous les apparences du blâme, et qui découvre ce que ces personnes ont d'aimable en feignant de le cacher ; c'est la seule raillerie qui soit permise et qu'on puisse employer sans danger.

Nous dirons cependant avec Pascal que s'il y a des choses qui méritent d'être jouées et moquées, c'est certainement la vanité des sots et des ignorants.

RAISINS. — Le soleil est tout dans les pays de vignobles, c'est le soleil qui mûrit et dore ces magnifiques raisins qui parent nos tables et satisfont notre gourmandise. Le roi des raisins de table est le chasselas,

cultivé en si grande quantité et avec tant de succès à Fontainebleau et dans ses environs, qu'il est connu sous le nom de chasselas de Fontainebleau. Ceux du village de Thomery ont encore une plus grande renommée, ils font la richesse de ce pays qui vend son vin en grains, dans ses enveloppes naturelles, doux, sucré, parfumé, car personne n'a jamais pensé à faire du vin fermenté avec le beau et si délicieux chasselas de Thomery.

— Montauban, qui fait avec Paris et l'Angleterre un assez important commerce de chasselas, cultive aussi l'espèce à gros grains de Fontainebleau, puis un raisin dit de Montauban à grains plus transparents. Les chasselas rosés et rouges sont aussi fort répandus en France; il y en a plusieurs espèces donnant des raisins d'un goût exquis.

— Les raisins de la Madeleine, les premiers arrivés à maturité, sont de petits raisins d'un rouge noir, pas très-bons, mais qu'on recherche parce qu'ils sont mûrs avant que les autres espèces soient encore même en verjus.

— Les muscats sont des raisins blancs ou rouges, fort doux et parfumés, ne mûrissant que difficilement ailleurs que dans nos provinces les plus méridionales; les malagas et autres espèces de gros raisins doux, rares aussi dans les pays tempérés, sont l'objet d'un commerce important lorsqu'ils sont séchés. On les prépare en plongeant le raisin frais dans une lessive alcaline, puis en le séchant avec soin, soit dans une étuve, soit au soleil. Les raisins sans pépins, dits de Corinthe, et servant aux puddings et aux gâteaux, viennent des îles Ioniennes et surtout de Céphalonie, ils sont séchés de la même façon. La médecine emploie les raisins secs comme fruits pectoraux et adoucissants, les raisins frais jouissent de la même faveur, lorsqu'ils sont à l'état de maturité parfaite et sont le fruit le plus sain et le plus agréable pour les malades.

RAISON. — La raison est cette clairvoyance naturelle, qui permet à l'homme de découvrir la vérité, quelque cachée ou

obscurcie qu'elle puisse être sous les sophismes.

— La raison est la première, la meilleure et la plus sûre amie de l'homme, sa protection en tout.

— La raison est le guide de l'homme à travers la vie; elle est bien au-dessus de la science puisqu'elle est appelée à la contrôler, à la contredire, au besoin, à l'éclairer et à la confirmer.

— L'homme est le seul être abandonné à la providence de sa raison, mais aussi est-il doué d'une raison cent mille fois supérieure à celle des animaux.

— Sans la raison pour les guider, l'intelligence et l'esprit de l'homme ne seraient qu'un danger et un abîme où s'engloutiraient fatalement les générations humaines!

— Il y a tout à gagner avec un adversaire raisonnable, rien au contraire, avec un adversaire spirituel seulement; la raison se rallie de suite à la raison, les mêmes éléments se recherchent et se combinent, tandis que l'esprit est une lueur capricieuse, plus subtile que solide, plus brillante que juste et sérieuse.

— La raison, pour diriger utilement la vie, doit toujours être indépendante et jamais exposée au piège de l'intérêt personnel qui fausse tout, même la vérité.

— La raison a souvent le tort d'être verbeuse dans sa logique; et l'éloquence à celui de manquer de générosité dans ses emportements.

— Dans ces existences ardentes et entraînées qui constituent la vie active des sommités nationales, la raison et la réflexion perdent leur valeur et leur empire, comme fait le cheval emporté et haletant, qui brûle l'espace sans le mesurer et l'apprécier: il va droit devant lui sans prévoir où l'arrêtera l'épuisement de ses forces!

— En affaires sérieuses et de cœur, le cœur est le plus dangereux des guides, il entraîne toujours dans la voie par lui désirée; c'est la passion qui parle seule, qui raisonne et discute, car la passion est toujours et en tout, bien plus forte que la raison!

— Si on pensait à quoi tient la raison, on serait toujours dans l'appréhension de perdre cette sublime et divine faculté de l'âme !

— Toutes les raisons, même les plus futiles, sont bonnes entre amis, c'est le cœur, toujours si juste et si débonnaire, qui apprécie, mais les meilleures raisons sont sans force entre ennemis, car c'est la prévention et la haine aveugles qui jugent et prononcent.

— Il n'y a pas de raison et de justice sans une modération inaltérable, sans un calme complet d'esprit.

Quand la raison n'est pas contrariée par une pensée quelconque, elle va droit à la justice.

PLUTARQUE.

— Dans la vie, la raison ne console pas toujours des sacrifices qu'elle impose, il faut trouver ailleurs cette consolation, car elle existe ; ce sera dans le repos de l'âme, dans la satisfaction de la conscience, dans l'échange d'affections réciproques ; car la vertu porte toujours sa récompense avec elle.

— Qu'ils sont doux et suaves ces instants où l'esprit se recueille dans le demi-sommeil de la pensée, déroulant lentement et logiquement cette chaîne lumineuse qu'on appelle raisonnement et qui conduit sûrement à la vérité et à la sagesse.

— Il y a du vrai dans tous les raisonnements humains, il ne s'agit que de les voir par le côté de l'intérêt ou du sentiment qui les dicte.

— Jésus-Christ, par sa parole, apaisait la tempête de la mer de Galilée : n'est-ce pas une magnifique image de la puissance de la raison sur les tempêtes des passions humaines ?

— La raison ne s'apprend pas dans les écoles, où tout le monde est sage, elle s'apprend dans le monde le plus fou, où les mauvais exemples abondent et servent de leçons à ceux qui, sachant rester froids, apprécient et jugent sainement.

— Sur certains points où la nature est plus forte que la raison, on ne peut songer à raisonner avec les femmes, car leur nature n'a ni oreilles, ni raison, elles sen-

tent et se laissent entraîner par leurs sensations et leurs sentiments, c'est là leur côté faible et la cause évidente de leurs faiblesses et de leurs chutes.

— Il n'y a que les mauvaises raisons pour séduire les esprits faux : c'est ce que j'entendais dire souvent à Dupin, jeune, avocat aussi distingué que pénétrant, en parlant de la magistrature d'alors (1830) : il me faut trois ou quatre bonnes boulettes pour entraîner et satisfaire ces vieux din-dons ! car la vérité et la raison les touchent peu, et leur excessive vanité les aveugle !

RAMADAN OU RAMASAN — neuvième mois du calendrier Turc ; nous avons dit à l'article carême que c'est pendant ce mois que les mahométans observent depuis le lever jusqu'au coucher du soleil la plus rigoureuse abstinence.

RAMBOUILLET. — C'est dans l'hôtel de ce nom que se réunissait une espèce de petite académie où on jugeait toutes les œuvres littéraires de l'époque, mais comme le jugement et le bon goût ne présidaient pas toujours à ces appréciations, que des auteurs infimes ou prévenus se permettaient d'y censurer les plus brillants génies, le public en appela souvent des décisions de l'aristocratique tribunal et attaqua son influence par le ridicule. Cependant, malgré l'afféterie des littérateurs et des beaux esprits qui fréquentaient l'hôtel de Rambouillet, cette société produisit, par son initiative et son exemple, de grands avantages : le premier et le plus important alors fut la réconciliation des partis si divisés par les guerres de religion et par la ligue ; le second de grouper les littérateurs, le troisième d'adoucir les mœurs si rudes de ces temps de troubles et de guerres civiles, et de substituer aux mauvaises nouvelles des luttes sanglantes, les bonnes nouvelles des luttes inoffensives de la littérature naissante. Et si, comme nous l'avons dit, l'hôtel de Rambouillet, dans ses petits jeux d'esprit, altéra l'énergie de la pensée et la pureté de la langue, il n'en traça pas moins une voie qui fut suivie par les plus mâles intelligences et par les esprits les plus sérieux, ce qui démontre le bienfait !

RANG. — Pourquoi envier le rang d'autrui et trouver injuste la destinée qui nous a placés plus bas ! Chaque homme dans sa sphère, chaque être dans la création : animal, minéral, végétal, tout n'est-il pas classé suivant son utilité, sa beauté, son mérite ?

— Les rangs sociaux sont loin d'être une chimère ; dire le contraire c'est parler comme un journaliste radical ou comme un envieux : au spectacle on ne changerait pas sa place d'avant-scène contre une place de parterre ou de paradis ; il en est de même de celle qu'on occupe dans le monde.

RAPHAEL. — Un des plus illustres peintres de cette Italie qui en a tant produits ; le beau et gracieux Raphaël, mourut jeune pour avoir aimé trop sensuellement la Fornarina et non platoniquement comme Pétrarque avait aimé la belle Laure de Noves ; le Dante, sa Beatrice ; et Michel-Ange, Vittoria Colonna.

RAPIDITÉ. — Notre siècle aura eu l'éclat d'un météore imprévu, s'emparant de la vapeur pour activer tous nos travaux et nous transporter d'un endroit à un autre avec une rapidité vertigineuse et s'appropriant les foudres de Jupiter tonnant, non pas pour les faire servir à la punition des méchants, mais pour porter au loin nos ordres et nos pensées.

RARETÉS. — La manie des choses rares et gothiques se développe de plus en plus et devient une véritable passion ; le gothique, le vieux, fussent-ils sans vestige d'art et de perfection, se vendent à des prix fous et soulèvent les plus ardentes concurrences.

RAVAGES. — L'humanité n'est malheureusement que trop exposée à de nombreux et terribles fléaux, mais quand ils ont une cause naturelle, qu'on ne peut en rendre personne responsable, on attend, on prie, on espère, on s'arme de courage, et le désastre passé, on cherche à réparer le mal, heureux d'avoir la vie sauve ! Il n'en est pas de même lorsque les désastres sont le résultat de la guerre : quoi de plus effra-

yant que ces immenses contrées ravagées par le passage des armées ennemies : les champs sont dévastés, les récoltes foulées aux pieds, les maisons n'offrent plus que des ruines fumantes, celles qui n'ont pas été détruites par l'incendie sont désertes et abandonnées, le sol est arrosé de sang humain, à chaque pas on trouve une trace effrayante de la dévastation et tout cela est l'œuvre, non de criminels et de monstres féroces, mais d'hommes, soi-disant civilisés, de chrétiens, de philosophes !!!

RAVENNE, — ancienne et célèbre ville du royaume d'Italie, est un des nombreux exemples du retrait de la mer ; du temps d'Auguste, Ravenne était le meilleur et le plus grand port de mer des Romains ; aujourd'hui elle en est à plus de six mille mètres.

— Ravenne a l'honneur d'avoir la plus ancienne des églises chrétiennes : bâtie au VI^e siècle, par Amalasantè, fille de Théodoric le grand, et l'archevêque de Nion : son église octogone de Saint-Vital et le baptême de saint Jean sont de très-belles imitations de Sainte-Sophie de Constantinople.

RAZZIA. — Formule des pays sauvages et pauvres demandant par le vol et par le pillage aux pays plus riches, des moyens d'existence qu'ils ne trouvent pas chez eux : c'est en petit, une imitation des anciennes invasions barbares, se jetant sur les contrées les plus fertiles pour s'emparer d'abord de leurs produits, puis, pour y former des établissements lorsque la terre et le climat leur offraient des avantages sérieux et réels.

RÉACTION. — Tout est suspect, tout est danger pour qui a souffert, pour qui a été trompé surtout. Le passé réagit sur le présent et soulève la défiance et la crainte dans un esprit où elles n'existaient pas. L'appréhension est déjà une garantie et une protection, la surveillance est une assurance plus sérieuse.

— La réaction commence par dépasser le but, mais la force des choses et la réflexion y ramènent.

RÉALITÉ. — Il y a deux parts dans la vie, l'une réservée à l'idéal, l'autre à la réalité : il faut la prendre ainsi et ne pas s'en dégoûter, uniquement parce qu'elle ne réalise pas toutes nos chimériques illusions.

RÉBELLION. — Il est rare que la tyrannie et le despotisme, même poussés à l'excès, entraînent le peuple à la rébellion, ici, j'entends parler du vrai peuple, du peuple honnête, travailleur et religieux ; dans beaucoup de cas, il y aurait sans doute pour le faible, quelque chose d'excusable à demander à la force ce qu'il ne devrait obtenir que de la justice sage et paternelle des gouvernants ; mais le bon peuple n'y pense même pas, il obéit, patiente et se résigne : ce qui le pousse à la révolte ce sont les incitations, les séductions, les bavardages, les sophismes de quelques ambitieux qui ont besoin de lui pour s'en faire un piédestal ; les prolétaires, les paresseux, les envieux, les misérables, perdus de vices et veulant vivre et jouir sans travailler et aux dépens des autres, prennent la tête, et le peuple sage mais égaré, les suit, sans se douter qu'il court à sa ruine !

REBOUTEURS. — Les préjugés ont encore dans les campagnes une force, une puissance incalculables : ainsi les paysans qui ne croient pas à l'habileté des meilleurs médecins, ont une confiance aveugle dans les rebouteurs, espèces de charlatans qui ont des *secrets* (non des remèdes), pour guérir toutes les maladies et raccommoder les membres cassés ou endommagés, car ils sont encore plus chirurgiens que médecins. Autrefois il en était de même dans les villes où le rebouteur le plus en vogue était le bourreau : on introduisait ce sinistre personnage dans la maison où il y avait un blessé ou une opération à faire ; au départ on le payait grassement, puis on le reconduisait avec les mêmes précautions mystérieuses, qui avaient signalé son arrivée. Il est juste d'ajouter que le succès accompagnait presque toujours les cures de ces étranges guérisseurs, ce qui permet de supposer qu'ils avaient fait certaines études médicales.

RÉCALCITRANT, — de *recalcitare*, ruer, regimber. C'est bien là en effet l'allure de ces caractères emportés, en même temps que maussades, accoutumés à ne faire que leur volonté, à n'obéir jamais et à braver toute contrainte. J'en ai connu qui, prêts à agir dans un sens raisonnable, renoncèrent à un projet longtemps caressé, précisément parce qu'il leur attirait les éloges et l'approbation de tous !

RÉCAPITULATION. — En récapitulant on a cet avantage que l'instruction acquise se grave indélébilement dans la mémoire et que les idées apparaissent plus claires et sous un jour nouveau.

RECHUTE. — Une chute devrait être un conseil utile pour empêcher une rechute, mais ce conseil n'est pas toujours compris ou entendu, l'humanité s'égaré ainsi dans la voie de la routine, de la faiblesse, de la légèreté, du vice, et se laisse même parfois entraîner jusqu'aux crimes les plus monstrueux.

RÉCIPROCITÉ. — En bonne morale la réciprocité doit être le remboursement d'un bienfait ; la doctrine divine du Christ va plus loin, elle nous impose de rendre le bien pour le mal, elle ne dit pas seulement : « aimez qui vous aime » elle veut encore que nous aimions qui nous hait, que nous secourions qui nous blesse, que nous pardonnions à notre ennemi le plus cruel et le plus acharné ! Morale admirable et essentiellement pure et divine !

— La réciprocité est le germe, le principe, le stimulant de la fraternité, qui elle-même est un élan du cœur.

RÉCITS. — Il y a plaisir à entendre raconter, avec l'accentuation d'un homme qui a vu, entendu et touché, les choses éloignées et étrangères à nos habitudes ; ainsi les soupers babyloniens et excentriques de Catherine II de Russie, les mœurs et la vie étrange des sultans.

— Dans les récits du monde, la vérité serait souvent trop monstrueuse et trop peu amusante, on y ajoute donc, on la transforme, on la dénature, ce n'est plus

la vérité, c'est le mensonge, plus ou moins possible.

— J'aime ces récits harmonieux et tranquilles, où tout s'enchaîne et se déduit dans un ordre naturel et vrai et où rien n'étonne et ne surprend : cette instruction est agréable, utile, amusante et instructive.

RÉCLAME. — Les petites causes, on a raison de le dire, ont souvent produit de grands effets : ainsi des industries infimes, sans aucune espèce de vitalité apparente, ont donné de splendides résultats et assuré la fortune de leurs inventeurs, ceci, au moyen de la réclame ; il a fallu, il est vrai, sacrifier des sommes importantes dépassant souvent des 9/10^{es} le chiffre des bénéfices probables, c'était s'exposer beaucoup, mais la marchandise, la découverte, étaient annoncées par les mille voix de la presse périodique et cela suffisait pour leur donner une valeur que presque toujours elles n'avaient pas ; la réclame hardie et audacieuse comme l'a pratiquée Véron a donc fait et fera encore la fortune des découvertes des auteurs, des inventeurs, auxquels elle prêtera sa puissance de publicité générale et de transmission.

RÉCLUSION. — La loi pénale sur la réclusion des enfants condamnés, doit être rectifiée : on ne devrait pas les condamner à une peine infamante, puisque la loi elle-même veut qu'ils soient élevés et non jugés et reconnaît sagement qu'ils ont agi *sans discernement* ; elle devrait les envoyer dans des maisons professionnelles de travail et d'instruction, car étant éducatibles on leur doit l'éducation, la moralisation et le métier qui doit les nourrir.

RÉCOMPENSES. — On a blâmé les récompenses et l'émulation, mais c'est là un tort suivant l'histoire, car tous les peuples ont agi de même : la Grèce ne récompensait-elle pas ses héros ? Rome n'instituait-elle pas ses triomphes offerts en récompense aux vainqueurs illustres ? Un enfant ne peut-il donc accepter et désirer ce qu'ambitionnaient et acceptaient ces grandes illustrations historiques ?

Les hommes ne sont que des enfants de plus grande taille.

DRYDEN.

— On récompense splendidement par la croix d'honneur l'ardeur dans les massacres d'une armée ennemie, et on ne récompense que peu dignement, par des médailles, le mérite d'avoir sauvé, aux risques d'y périr, la vie de ses semblables ! Un sauveur ne devrait-il pas être deux fois mieux récompensé qu'un tueur ?

— Dans les récompenses, il ne faut en promettre que de nobles et d'utiles, jamais de futiles, car en toutes choses, l'enfant ne doit désirer que ce qui mérite d'être désiré et honoré.

— En éducation on pourrait faire une récompense d'une chose déjà utile en elle-même, ainsi une lecture serait faite à haute voix par l'enfant qui aurait bien mérité de l'instituteur ou de l'institutrice.

— Quoi de plus dangereux que cette éducation, cependant la plus commune, qui consiste à récompenser les petites filles par la parure ou par des friandises et qui crée ainsi deux défauts, la gourmandise et la coquetterie : Si vous êtes sage, vous aurez une robe neuve ; si vous étudiez bien vous aurez du gâteau ; si vous êtes obéissante, nous sortirons avec votre beau chapeau ! Comment la pauvre enfant résisterait-elle à de pareils et si dangereux entraînements ?

RÉCONCILIATION. — Pour réconcilier deux personnes, il faut les y préparer de longue main, puis, les mettre en présence et leur inspirer un sentiment commun de bienveillance et d'amitié. Ce sentiment sera l'aimant qui les rapprochera et créera entre elles une amitié infrangible.

— Les réconciliations, comme tout ce qui relève du cœur, exigent du mystère, et un concours spontané aussi cordial d'un côté que de l'autre ; trop de précipitation compromettrait le succès !

RECONNAISSANCE. — Ce sentiment est un des plus naturels et des plus doux, aussi conduit-il tout droit et naturellement à l'amour ! L'amour est partout dans l'être humain et surtout dans le cœur qui est le foyer brûlant de toutes les affections, de toutes les tendresses, de tous les sacrifices ; l'homme est donc né pour aimer.

puis l'amour n'est-il pas le germe du mariage, le mariage, la racine de la maternité et de la paternité, c'est ainsi que se forme la chaîne impérissable de la famille directe, et accessoirement et par surcroît, la force de la famille collatérale et même d'alliance. Ajoutez à ces douces chaînes humaines le lien raisonné, sérieux et affectueux de l'amitié, celui de la reconnaissance, enfin les devoirs et les droits naturels qui forment le dernier cercle et le complément des sentiments d'affection ; et de la petite famille restreinte à celle qui descend du mariage, vous arriverez à la grande famille qui constitue la nation : plus loin enfin, à l'unique, à l'immense et grandiose famille qui s'appelle l'humanité.

— Les sentiments produits par la reconnaissance ont un caractère religieux, précisément parce que c'est, avec l'amour, le sentiment qui rattache le plus l'homme à Dieu ; la reconnaissance élève et fortifie toujours l'âme qui la ressent.

— La reconnaissance est une vertu obligatoire, et en même temps une vertu très-productive, car elle engage même le bienfaiteur, et provoque de nouveaux bienfaits.

— Auprès d'un cœur noble, d'une âme sensible, le plus petit service, la plus légère attention sont un mérite provoquant la reconnaissance.

— On protège plus volontiers les jeunes gens que les vieillards, d'abord parce qu'ils ont naturellement plus de déférence, plus de respect, et qu'ils ont le temps de payer, par leur reconnaissance, l'avance qu'on leur a faite en bienfaits.

— Un enfant bien élevé comprend qu'en remplissant tous ses devoirs, il apporte le bonheur à la personne chargée de son éducation, qu'il reconnaît les soins qu'on lui donne et paie ainsi à l'avance sa dette de gratitude.

— La plus grande reconnaissance qui puisse animer et exalter le cœur du jeune homme, se tourne vers son père qui l'a fait honnête, fort, instruit, expérimenté ; vers sa mère qui l'a doté de vertus plus douces, plus séduisantes : la bonté, la douceur, la compatissance !

— Si la reconnaissance doit nous encourager à faire le bien et à partager le bonheur que nous donnons, il serait déplorable de nous laisser arrêter en si beau chemin par des actes d'ingratitude. Il faut être de bronze contre ces erreurs de la nature et continuer à suivre la voie en tendant la main à tous les malheureux, car la meilleure récompense se trouve dans la satisfaction d'un cœur bienfaisant.

— Les artistes, les auteurs, donnent ce qu'ils ont, et expriment leur reconnaissance à leur manière et en y faisant participer leur art ; Homère, au rapport de Plutarque, inscrivait les noms de ses hôtes dans son Odyssée et payait ainsi l'hospitalité qu'il en avait reçue.

Michel-Ange sculptait ou peignait avec délices, disait-il, les figures de ses amis ; parfois même, mais en mal et sous la forme d'un vice, celle de ses ennemis, comme il fit dans son jugement dernier pour le pape Jules II.

Raphaël faisait de même.

Bernardin de St-Pierre écrivait dans son *Amazone* les noms de Taubenheim, Duval, Bellart, ses bienfaiteurs.

— A en juger par Horace, le sentiment de la reconnaissance était très-vif à Rome : il chante Mécène dans les termes les plus pompeux et finit par dire :

C'est un Dieu qui nous donne les loisirs de la poésie !

Deus nobis hæc otia fecit !

A la naissance de la poésie en France cet exemple fut suivi, mais en petit et sous des formes moins dignes et moins bienveillantes, car le poète entrait dans la domesticité du grand seigneur pour y vivre et lui jeter au nez l'encens le plus brutalement pensé.

— Comptez sur la reconnaissance de ceux à qui vous avez rendu de petits services ; mais craignez l'ingratitude de ceux qui vous ont de grandes obligations !

RÉCRÉATION. — Si dans l'enfance, on peut s'amuser sans réfléchir, dans l'adolescence et la jeunesse tout doit être raisonné et pesé ; les récréations mêmes peuvent servir à l'enseignement de fort bonnes choses : faire bien ce qu'on fait,

doit s'appliquer à toute action, au plaisir comme à l'étude, car le plaisir porte aussi son enseignement : telle récréation aura pu donner plus d'instruction qu'une journée de travail, et cela en écoutant ce qui se dit, en voyant ce qui se fait, en cherchant les moyens de mieux faire encore.

RÉCRIMINATIONS. — On ne gagne rien aux récriminations acerbes ; elles divisent au lieu d'unir, elles affaiblissent dès lors ; l'humanité est vouée à l'erreur, puis, ce qui est fait est fait, et la récrimination ne peut qu'ajouter au mal ; mieux vaut donc oublier et pardonner au besoin, en profitant ainsi de la leçon reçue.

RECU. — Quand on a mal engagé une affaire et si on s'en aperçoit quand le mal n'est pas encore irréparable, il est sage et prudent de ne pas passer outre et de recommencer sur de nouvelles bases en justifiant d'un droit nouveau.

RÉFLEXION. — Il faut un esprit bien sérieux et bien logique pour se condamner à réfléchir et à penser à toute heure ; la plupart des personnes qui mettent leur tête dans leurs mains pour mieux méditer, atteignent un but plus doux et moins fatigant, le sommeil, qui, quelque en soit le danger, suspend toute incertitude et livre l'avenir à tous les hasards !

— Quelque projet qui se présente à notre esprit, nous devons nous consulter deux et trois fois, avant de l'accomplir ; trop de précipitation serait une faute, et pourrait amener un regret !

— On ne doit manifester ce que l'on sent, qu'après avoir réfléchi à l'opportunité de cette manifestation ; car il y a souvent nécessité de le cacher ou d'en modifier l'expression.

— Comme il est trop tard pour réfléchir pendant qu'on parle, il faut bien réfléchir avant de parler.

— La réflexion est la gymnastique de l'esprit, comme l'exercice est la gymnastique du corps qu'elle fortifie et protège.

— La réflexion est la puissance de se replier sur ses idées, de les examiner, de les modifier, de les combiner de diverses

manières : elle est la base du jugement et du raisonnement.

— La plupart des hommes sentent plus juste qu'ils ne raisonnent, et l'erreur commence souvent avec la réflexion, précisément parce que la question se complique d'examen et de discussion avec soi-même.

— Un esprit étendu et réfléchi considère les êtres dans leurs rapports mutuels ; il saisit d'un coup d'œil les ramifications des choses, il les réunit à leur source et dans un centre commun ; il les place sous un ou plusieurs points de vue, enfin il étudie et épuise la question sous toutes ses faces.

— Lorsque la réflexion penche vers la résignation, elle console de bien des peines.

— Un enfant réfléchit à sa manière, c'est-à-dire légèrement, inconsidérément et sur des bases fausses ! C'est là ce qu'il faut rectifier en lui, c'est l'instrument, l'épreuve de la réflexion qu'il faut lui donner. Buffon a dit justement qu'un enfant ne réfléchit à rien ! il faut donc l'habituer à la prévision et à la réflexion longue et sérieuse qui doit assurer l'avenir de sa vie.

RÉFORME. — Après les siècles de barbarie du moyen âge et les abus que la force avait imposés, la renaissance, en dissipant les profondes ténèbres du passé, devait faire prévoir bien des protestations et bien des luttes, et en effet, les réformes réclamées furent nombreuses. Une, entre toutes, par sa haute importance, absorba toutes les autres, ce fut la réforme religieuse de Zuingle, de Melancton, de Luther et de Calvin.

— Les flagellants du moyen âge, dans leur lutte contre le clergé régulier, avaient jeté les fondements et les pierres d'attente de la réforme.

— La réforme dut son succès, non-seulement aux abus du papisme, seule raison donnée par une politique menteuse, elle le dut encore à l'ambition des princes, empressés de s'affranchir du joug des papes et de réunir dans leurs mains les deux pouvoirs ! Elle le dut aussi à l'avidité des nobles désireux de s'enrichir des dépouilles des abbayes, des couvents, etc. Enfin au be-

soin d'indépendance des peuples du Nord, antipathiques au despotisme d'un pouvoir méridional.

— Tandis que le catholicisme s'unissait dans le concile de Trente, la réforme se divisait à l'infini dans les formules les plus variées et dans des discussions sans fin; c'était la révolution dans la religion avec toutes les saturnales, tous les excès, toutes les extravagances, tous les fanatismes des révolutions religieuses.

— La réforme jetait dans tous les esprits un besoin si capricieux de détruire et d'innover, que le protestantisme se pulvérisa en cent sectes différentes et livra ainsi la foi chrétienne au mépris de l'incrédulité! Théodore de Bèze écrivait lui-même: «Je sais à peine ce que le protestantisme pense aujourd'hui, et j'ignore ce qu'il pensera demain!»

— Le protestantisme eut des excès inouïs dans les socialistes d'Allemagne connus sous le nom d'Anabaptistes; dans les paysans de Munster qui massacrèrent plus de cent mille hommes, dans les niveleurs d'Angleterre, etc.

— Le danger créé par la réforme produisit les plus vaillants soldats du catholicisme, et pendant un siècle, la papauté fut représentée par des grands hommes ou des saints, dont trois s'étaient signalés au concile de Trente.

— La religion chrétienne, inspirée par celui qui est le génie universel, Jésus-Christ, sait occuper et absorber toutes les facultés de l'esprit et de l'âme; si elle ne dit pas: Réfléchissez avant d'agir et de parler, de crainte de regretter plus tard d'avoir suivi vos premières impulsions, elle vous invite à rentrer au-dedans de vous-même, à sonder les replis de votre propre cœur et de votre intelligence, à étudier les mouvements et les tendances de vos pensées, afin de vous prémunir pour l'avenir, contre ces emportements insensés, dont le souvenir laisse tant de regrets dans nos âmes, et, afin de chercher le remède aux plaies que nos passions ont laissées dans notre cœur.

— En Allemagne, le libre examen n'est pas un mot vide de sens; une foule de réformateurs nouveaux s'entourent de nom-

breux prosélytes; cette ardeur, en religion, se porte de même sur la politique, où les idées, exaltées jusqu'au délire, discutent les théories républicaines les plus radicales, c'est la réaction logique de la féodalité, qui pèse encore de tout son poids sur l'Allemagne.

— Les réformateurs sont tous les mêmes, ils se proclament inventeurs et novateurs, se placent sur un gigantesque piédestal, prennent leur élévation pour leur taille et se posent en grands hommes de l'humanité; le peuple rit de cette outrecuidance, mais l'homme petit persiste à croire à sa petite grandeur!

— On ne peut nier que l'esprit d'examen qui domine en Europe, depuis la réformation, ait fait faire des progrès à l'intelligence et aux idées philosophiques, morales et tolérantes.

— Tous les gouvernements sont aveugles, au point de vue des intérêts nationaux; les gouvernements anciens n'avaient pas prévu que l'intolérance religieuse et civile qui frappait les protestants devait, en les désintéressant de toutes les affaires de l'État, laisser toutes leurs forces disponibles et les pousser à l'association pour les augmenter; n'ayant, comme moyens d'existence et de fortune, que l'industrie et le commerce, ils devaient dans cette carrière unique, obtenir une supériorité marquée et des succès éclatants.

— Ce n'est pas dans les temps de crises, c'est au contraire au repos et dans sa puissance reconnue, qu'on peut examiner ce qui peut être amélioré et se mettre de suite à l'œuvre; c'est ainsi que les réformes utiles préviendront les révolutions toujours désastreuses.

— Les réformes sont, au grand corps de l'association nationale, ce qu'est l'hygiène au corps de l'homme passant d'une saison de l'année à l'autre, car chaque siècle n'est qu'une saison pour les nationalités qui se modifient lentement, mais sûrement; l'humanité qui marche toujours, qui s'améliore ou s'altère, ne pouvant s'accomoder d'une règle éternelle.

— Le premier danger pour la nationalité française, c'est l'instabilité; la mobilité du caractère français: l'opinion du jour

n'est plus celle du lendemain et la réforme réclamée hier est repoussée aujourd'hui. Comment gouverner sur une mer aussi variable dans ses tourmentes ?

Le deuxième danger, c'est l'innombrable division des opinions politiques ; on conçoit la division entre les classes superposées de la société, car les uns jouissent sans travailler, d'autres travaillent sans jouir ; la misère des uns, l'opulence extrême des autres, doivent écarter l'union et la sympathie ; mais en France, chaque classe elle-même est divisée et morcelée, les opulences diverses se jaloussent et se haïssent ; rien n'est uni, le faisceau n'existe pas, et la faiblesse nationale est le résultat de cet état maladif ; la guerre civile est dans tous les esprits, aussi les dangers de révolutions sont-ils imminents.

Le troisième danger, c'est la richesse et le luxe désirés par tous avec une impatience fébrile : le pauvre exècre le riche, et sa haine s'exalte par ses souffrances ; tous ceux qui travaillent et sont économes s'élèvent et s'enrichissent insensiblement, on le voit, on le touche, mais presque tous ne veulent pas attendre ; puis le luxe dévore les fortunes acquises, l'éducation décline ceux que l'aisance ne peut soutenir, et voilà un nombre énorme d'infortunés, maudissant la société, s'armant contre elle des armes révolutionnaires, portant l'émeute dans la rue, et la révolution dans l'État, provoquant ainsi la dissolution sociale et voulant étouffer l'ordre sous l'anarchie !

— Le réformateur se rend désagréable à la société par ses avis, et il s'irrite contre ceux qui n'y ont aucun égard ; vouloir réformer, n'est-ce pas entrer réellement et dangereusement en guerre civile ?

RÉFRACTAIRE. — Conscrit en fuite, ou se cachant pour échapper au service militaire. A la suite des quinze ans de guerres républicaines ou napoléoniennes, les réfractaires étaient très-nombreux ; ceux qui avaient quelques ressources, mais insuffisantes pour racheter leur liberté, passaient à l'étranger, car dans les derniers temps du grand Empire, l'achat d'un remplaçant était monté jusqu'à 30,000 francs ! tant les risques de mort étaient grands !

REFUS. — Il est toujours pénible pour un bon cœur d'avoir à formuler un refus, et cependant, telles demandes sont si injustes, si audacieuses, qu'elles devraient plutôt soulever l'indignation et le mépris que le regret de ne pouvoir les accorder. C'est alors qu'il faut allier la sévérité du regard à la dignité du ton pour faire bien comprendre le sentiment qui dicte la réponse.

— Quand vous demandez un service et qu'avant de vous répondre catégoriquement, on commence par s'excuser, attendez-vous à un refus, car l'excuse est une préparation à le faire accepter.

— Les refus sont choses qui font horreur aux enfants gâtés, habitués qu'ils sont à être obéis, mais c'est les aimer mieux et leur préparer un avenir plus doux que de ne leur accorder que les choses utiles et raisonnables.

REGARD. — La vue est le sens le plus magnétique : qui d'entre nous n'a senti une ou plusieurs fois dans sa vie la puissance d'un regard pénétrant, attentif et scrutateur fouillant dans les derniers replis de notre conscience, interrogeant toutes les nuances de notre physionomie et tous ces indices, si délicatement variés, qui peuvent trahir la pensée et les sentiments intimes !

— Au milieu de circonstances qui lui rappellent les faits les plus anciens, mais aussi les souvenirs les plus amers et les douleurs les plus cuisantes de toute une vie de lutttes et de souffrances ; l'homme le plus énergique, le plus sûr de lui-même, trahit dans son maintien toutes les sensations qui l'animent, et ses regards brûlants tueraient l'objet de sa haine si un reproche sanglant et mérité pouvait donner la mort.

— Certains regards ternes et froids ressemblent à ce regard d'un mort, dont la paupière a été relevée par un doigt audacieux et impie.

— Ce qui distingue le regard des enfants, c'est une transparence éclatante et un reflet divin qu'ils paraissent avoir apportés du ciel sur la terre.

— Le regard est bien plus expressif que

la parole, et entre bien plus profondément dans les secrets du cœur qu'il veut interroger; aussi déconcerte-t-il bien plus tôt le mensonge et la dissimulation.

— Les yeux des hypocrites, des fourbes, des gens habitués à la dissimulation, se détournent facilement et naturellement de la figure de leur interlocuteur; leur regard manque de force et de droiture: on excuse un pareil embarras chez une femme timide, mais non dans un homme qui ne doit avoir que des allures droites et franches.

— Trop d'audace dans le regard a quelque chose de blessant et laisse deviner une nature ardente et passionnée à l'excès, tandis qu'un regard vif, ouvert et bienveillant, fait briller en jets lumineux et éclatants les reflets d'une grande et belle âme.

RÉGENCE. — Philippe d'Orléans, neveu et gendre de Louis XIV, régent pendant la minorité de Louis XV, arrière-petit-fils de Louis XIV, livra la France aux intrigues du cardinal Dubois, vendu lui-même à l'Angleterre, de laquelle il recevait une pension secrète de cinquante mille livres sterling (1,250,000 francs)!!!

— La régence de Philippe d'Orléans fut une honte et une décadence pour la France; elle prépara et précipita la grande révolution par ses actes, ses turpitudes, ses dilapidations et ses vols éhontés.

— La régence, c'était Louis XIV abaissé, Versailles tripot, c'était la cour dans la rue, c'était la noblesse en guenilles et au cabaret; c'était la duchesse de Berry entretenant Riom, celui-ci entretenant à son tour une fille du peuple, celle-ci entretenant le comte de Horn qui portait les louis d'or de la cour dans les bouges les plus infects et assassinait pour voler quand l'argent de la duchesse n'arrivait pas jusqu'à lui; c'était Law, chassé de France, ouvrant un brelan à Venise.

— Philippe d'Orléans, l'athée, l'esprit fort, l'audacieux libertin, croyait fermement au diable, au sorts et à la magie; il ouvrit la carrière aux études et aux recherches hermétiques, il accueillit Cagliostro, écouta Mesmer et arriva jusqu'à ajouter foi aux prophéties de Cazotte.

RÉGÉNÉRATION. — Les peuples affaiblis, dégénérés ou humiliés, ont besoin d'éléments nouveaux et d'une volonté énergique pour reconquérir leur ancienne position; c'est ce qu'on appelle une régénération.

RÉGICIDES. — Il est incroyable que notre nation ait pu produire un si grand nombre de régicides! Clément, Ravailac, Damien, les deux Robespierre, Marat, Saint-Just, Louvel, Fieschi et cent autres, constituent dans notre loyale France, une lignée continuée d'assassins odieux et atroces contrastant avec l'esprit généreux et brave des Français.

RÉGIME. — Le premier soin et sans contredit le plus important de tous, pour qui veut jouir d'une bonne santé, ou qui veut en améliorer une mauvaise, est d'observer un bon régime, c'est-à-dire se nourrir d'aliments qui conviennent à l'estomac et au tempéramment et n'en prendre que la quantité indispensable pour entretenir ou réparer les forces de la nature, ce qui implique que le régime pour les malades doit être mesuré à l'état où ils se trouvent. En général la nourriture la plus simple et la moins excitante est la meilleure.

— Le régime et la nourriture sont, suivant Gallien, les gardiens des mœurs et de la santé.

— Les habitudes régulières dans la vie conviennent au corps, comme une règle uniforme dans le travail convient à l'esprit, ce n'est qu'ainsi qu'on peut arriver sans tiraillements à obtenir des enfants une dose d'application que leur âge et leur raison refuseraient autrement.

RÉGIMENTS. — Corps de troupes formé de plusieurs compagnies. Ce fut Henri II qui, en 1558, donna le nom de régiments aux divisions de ses armées.

— Les régiments français rapportèrent d'Italie, comme d'Algérie, de Rome, du Mexique et de Crimée, dans les plis flottants de leurs drapeaux déchiquetés, les preuves éclatantes de sanglantes batailles et de glorieux triomphes, que ne pourront faire oublier nos récents et terribles désastres.

— Les régiments sont les victimes désignées de la guerre!

RÈGLES. — Chacun peut et doit se tracer des règles de conduite, sans faire attention aux railleries de ceux qui ne méritent pas qu'on compte avec leur opinion : être réglé comme une horloge n'est pas un défaut, c'est une qualité ; l'homme doit être constamment en vigilance pour ne pas dévier de cette régularité.

— Il faut des règles absolues de conduite et se défier surtout des transactions avec soi-même, car d'échelon en échelon, on arrive à entamer les principes les plus respectables et les plus sacrés.

— Les règles des institutions publiques d'éducation sont uniformes, inflexibles et, dès lors, injustes ! puisqu'elles ne reconnaissent pas d'exceptions ; là, point de cœur indulgent qui compatisse, point d'œil vigilant qui devine, point de main secourable qui soutienne, ou qui relève ; c'est la force qui décide ! à elle la parole et l'autorité ! La seule excuse à cette vie tourmentée, à ces inflexibles règles, c'est que c'est le monde en petit et l'apprentissage de la vie.

RÉGNARD. — Peu d'existences furent aussi accidentées que celles de Régnard ; il eut d'abord la passion des voyages et eut la singulière idée de commencer par la Laponie, où il alla aussi loin que le lui permirent les glaces et les neiges ; puis, dans un autre voyage, il fut pris en mer par des corsaires algériens et fait esclave ; à demi-corsaire lui-même, il enleva la femme de son maître. Rentré en France il s'associa avec Dufresny pour le théâtre, puis écrivit seul. Il mourut de chagrin et de dégoût. Régnard était, comme Molière, joueur, galant, et bohème surtout.

RÈGNES. — Les règnes se suivent dans l'ordre naturel des choses, mais se ressemblent peu : quand un mauvais roi a abaissé une nation, il faut tendre à une régénération, c'est la tâche qui nous incombe aujourd'hui à la suite des lourdes fautes et des désastres qui ont marqué la fin du règne de Napoléon III.

REGRETS. — L'absence a ses douceurs ; elle nous remémore les qualités et les vertus de ceux que nous aimons ; les regrets qu'elle nous inspire nous attachent à eux plus fortement : quand nous ne pensions pas devoir les quitter, nous ignorions nous-mêmes la force de notre affection, c'est lorsqu'ils sont loin de nous ou perdus pour toujours que nous comprenons la place qu'ils tenaient dans notre cœur et dans notre vie. Quelle leçon !

— Le regret d'avoir mal fait portera un fruit utile, si on y trouve une leçon pour l'avenir, et la résolution de réparer complètement le passé !

RÉGULUS. — Dans l'antiquité le droit paraissait se révéler de temps à autre dans des traits sublimes : Régulus, victime de la force, est le martyr éclatant et illustre de la conscience humaine !

RÉHABILITATION. — On frémit quand on songe aux nombreux coupables, aux gens sans moralité aucune et capables des plus grands crimes, aux profonds scélérats qui coudoient à chaque heure du jour les plus honnêtes gens, et qui, sûrs de l'impunité sous leur apparence trompeuse, sont une menace incessante pour la société tandis qu'une foule de malheureuses victimes de cette même société, attendent, d'une justice toujours trop lente, la réparation d'une erreur qui leur a enlevé plus que la vie, l'honneur et la considération, qui, *seuls* donnent aux infortunés le courage de supporter les revers de la fortune et les injustices du sort.

RÉJOUISSANCES. — On a remarqué que ce ne sont pas seulement les peuples sages, prospères et scumis, qui ont la passion des jeux publics et des réjouissances de toutes sortes, mais que ce sont surtout les peuples turbulents, abaissés, avilis et en décadence qui font de ces réjouissances, une occasion de luttes, d'insubordination, d'orgies et de saturnales ; cherchant ainsi à satisfaire leurs passions mauvaises et leurs vices, comme s'ils prévoyaient leur fin prochaine et voulaient abuser de leurs derniers jours.

RELACHEMENT. — Quelle que soit la condition d'un homme et les aptitudes ou les circonstances qui la lui ont faite, il se doit à lui-même d'y tenir la meilleure place possible, de ne jamais se relâcher des devoirs de son état, car le plus léger oubli, la négligence la moins importante en apparence, peuvent avoir des conséquences funestes et le conduire, par une pente insensible, au dérèglement, au désordre et à la ruine.

— Le relâchement des mœurs amène celui de toutes les vertus, en livrant les sociétés humaines aux débordements les plus effrénés, ce qui commande les mesures de répression qui peuvent seules faire triompher la morale et la justice.

RELATIONS. — Certaines gens, pour se donner de la consistance, affectent d'avoir des relations avec des personnes considérables; quel mérite cela peut-il leur donner? Ce ne pourrait être qu'un mérite d'emprunt, et les riches n'empruntent jamais aux pauvres!

— Il est de bon ton, de bonne diplomatie et même de bonne guerre et de bon intérêt, dans les relations de la famille et du monde, de ne se permettre aucune plaisanterie ou moquerie, encore moins d'agressions; de ne se défendre de celles-ci que par l'aménité et la raison et au besoin, de déclarer résolûment qu'on préfère se taire, et même plutôt se retirer, que d'accepter la lutte! A quoi servent, en effet, dans les familles ou dans le monde, ces discussions et ces débats? à empoisonner la vie! N'est-elle pas déjà assez tourmentée par elle-même, par les morts, les maladies, les accidents de toutes sortes, les échecs de fortune, l'ingratitude, la méchanceté, la mauvaise foi? L'intérêt général et l'intérêt particulier ne font-ils pas une loi absolue de cette fraternité intime et générale, prêchée et commandée par la sublime morale du Christ? Et cette fraternité n'est-elle pas la loi suprême du bonheur général et personnel?

— Les relations entre les nations ont lieu par la voie de leurs journaux: c'est leur diplomatie libre et populaire, devant, dans l'intérêt commun, tendre toujours à la concorde, et mieux encore, à la fraternité.

RELIGION. — Tous les peuples ont eu et ont encore leur religion, tous ont reconnu au-dessus d'eux une puissance surnaturelle, supérieure et régulatrice, tous ont éprouvé le besoin de demander à ce pouvoir supérieur protection pour leur faiblesse. Cette croyance a parfois même constitué leur gouvernement, comme chez les Juifs et les Égyptiens, sous le nom de Théocratie, ou (gouvernement de Dieu).

— Les fondateurs ou chefs des religions anciennes, Minos, Zaleucus, Confucius, Bouddha, Moïse, Mahomet... ont tous eu ou cru avoir la morale pour but: la religion devant être en effet la morale épurée et portée à son plus haut point de perfection.

— Chaque race d'hommes s'est donnée une religion qui favorisait ses goûts et qui paraissait avoir été inspirée par ses instincts et son climat: témoin tous les peuples qui ont passé sur la terre, depuis l'Indien, l'Égyptien, le Grec, le Romain, le Franc, le Germain, l'Arabe..., jusqu'aux nations modernes.

— Les plus grandes philosophies n'ont jamais fondé qu'une école, tandis que les religions les plus incomplètes ont fondé des nationalités puissantes; c'est que la philosophie n'est qu'une spéculation de l'esprit et que la religion est un besoin du cœur et même de l'imagination.

— L'histoire nous apprend que la vie religieuse des peuples est la mesure de leur vie politique et de leur puissance. Pas de religion, alors plus aucune morale, plus de force, plus d'unité, plus de lien! Ce serait la dissolution flagrante, l'agonie, et ensuite la mort des grandes sociétés appelées nations.

L'homme n'est grand, n'est sociable, n'est gouvernable qu'avec Dieu. J'ai vu à l'œuvre l'homme sans Dieu de 1793 à 1804, cet homme, on ne le gouverne pas, on le mitraille comme je l'ai fait à St-Roch! Que la religion soit donc l'âme de nos écoles!

NAPOLÉON devant M. DE FONTANNES.

— Les croyances religieuses sont la source, la base indispensable et nécessaire de l'ordre intérieur, de la moralité, de la puissance extérieure et de la richesse des nations. La loi commande incomplètement,

la religion seule unit, unifié et protège l'existence des peuples.

Quand on a brisé les liens du Créateur, nul autre motif n'est capable de fixer l'esprit, de soumettre le cœur.

Abbé GAUCHAT, *Lettres critiques*.

— De tout temps Dieu a été au fond de toute conscience humaine; les religions successivement reconnues sont là pour prouver que la croyance en Dieu est le ressort indispensable à la vie de l'humanité.

— Quand les religions vieillissent, elles conservent un mélange des mœurs qu'elles ont traversées avec les contradictions des opinions qu'elles ont éclairées.

— Les religions anciennes avaient leurs joies et leurs jours de fêtes et parfois même leurs saturnales : les religions actuelles sont plus morales, plus dignes, plus solennelles, dès lors plus respectées.

— En religion on ne peut espérer toucher le peuple par l'intelligence; on y réussit seulement par l'exemple et par l'autorité des choses mystiques qui agissent sur l'instinct populaire, bien plus énergiquement qu'une autorité seulement logique.

— En fait de religion, ce que croient les plus sceptiques, c'est qu'il en faut absolument une! N'est-ce pas déjà un fait fort important acquis à la religion? et dans le doute, la question ne peut se résoudre que par le choix de la religion la plus morale, la plus bienfaisante et la plus consolante: dès lors la religion chrétienne!

— La religion qui sauva la société dans les temps de barbarie, qui assouplit et civilisa la barbarie elle-même, qui affranchit les serfs et fonda l'unité de la race dans des centaines de races diverses, qui commença la civilisation et l'amena au point où nous la trouvons aujourd'hui, malgré les excès religieux ou anti-religieux, peut seule compléter son œuvre et asseoir solidement la liberté civile sur la liberté religieuse.

— La religion est le principal élément de l'union, du bonheur et de la force des nations: c'est le premier lien de la cohésion nationale, c'est la base de tous les gouvernements; quand dans l'an de Rome 753, la religion du Christ, sortant d'une étable du plus petit village de la Palestine, vint tomber sur le monde romain, l'unique et

puissant dominateur du monde entier, on l'appela invasion et folie révolutionnaire, révolutionnaire en effet! car elle changea pour toujours la face de l'univers.

— Jamais religion nouvelle ne fut, plus que le christianisme, contraire aux mœurs, aux idées, aux habitudes, aux préjugés de la vieille mais puissante société païenne, au milieu de laquelle elle se produisait avec la faiblesse du brin d'herbe, poussant seul au milieu de la rue la plus fréquentée! Qu'étaient en effet ces prédicateurs de la foi nouvelle? D'ignorants et pauvres pêcheurs, de la nation la plus petite, la plus ignorée, la plus méprisée, la plus avilie. Que prêchaient-ils? *Le contraire de tout ce qui se faisait et se pratiquait alors*. C'était la révolution la plus radicale dans les idées reçues. Comment furent-ils accueillis? Par des tortures sans nom, ne finissant que par la mort! Et cependant ils réussirent, et leur parole ignorante, mais inspirée par l'esprit céleste du Christ, triompha de tous les gouvernements et des forces les plus formidables, parce qu'elle délivrait le peuple de l'esclavage le plus cruel, de la misère la plus profonde, des croyances les plus abjectes et les plus honteuses! parce qu'elle ouvrait des horizons nouveaux et immenses à l'humanité souffrante et, en lui conseillant la morale la plus pure, lui promettait, pour ses vertus, une récompense éternelle dans le ciel. L'heure était venue où les prophéties devaient s'accomplir; la grande lumière du christianisme allait éclairer et illuminer le monde entier et faire connaître à tous, le fils de Dieu fait homme et rédempteur de l'humanité!

— Le succès de la religion chrétienne est la chose la plus étonnante, car elle ne fut appuyée que par les hommes et par les moyens les plus infimes. Les persécutions sanglantes seules lui donnèrent le ressort, l'admiration et la puissance qui la firent triompher partout où fut portée la sainte parole du Christ.

— La religion du Christ, à son début, eut pour auxiliaires tous les membres souffrants des sociétés antiques, où l'esclavage l'ilotisme et le servage constituaient l'immense majorité des nations. Ce furent les mots de liberté, d'affranchissement, d'é-

galité devant la loi religieuse, ce fut le principe de fraternité entre les hommes, de bienveillance et de charité pour tous, qui conquièrent les masses à la nouvelle religion : seuls les rois et les puissants s'acharnèrent cruellement sur des doctrines et des principes subversifs de leur autorité, mais la majorité étant aux peuples qui rentraient dans leurs droits naturels et éternels, la nouvelle religion s'établit malgré les sanglantes et longues persécutions qui produisirent tant de milliers de martyrs, semence effective de tant de nations, aujourd'hui chrétiennes.

— Au droit ancien et brutal de la force, le Christ substituait le droit plus juste de la morale, de la raison et de l'amour mutuel entre tous les hommes, de l'émulation dans le bien et de la haine du vice : telles furent les bases et les causes puissantes et agissantes de la civilisation moderne ; ce n'était pas seulement la meilleure des religions c'était la meilleure des philosophies, mettant toutes les vertus, toutes les générosités, tous les mérites au concours et entraînant l'humanité dans cette voie de progrès et de perfection qui doit aboutir logiquement à la paix générale et à la fraternisation des peuples, sans acception d'origine, de religion ou de philosophie.

— Quelle religion a inspiré autant d'ardentes croyances, autant de grandes abnégations, a produit autant de grands penseurs, de puissants génies, d'éminents moralistes ? Quelle religion a jamais eu, dans sa couronne, autant de beaux noms que ceux des nombreux pères de l'Église ? Toutes ces âmes d'élite acceptant le christianisme comme l'expression la plus sublime de la vertu, ne forment-elles pas l'autorité la plus puissante que l'humanité ait jamais groupée !

— C'est à la religion, et à la civilisation qu'elle introduisit chez les barbares du Nord et du Midi, que nous devons les grandes basiliques chrétiennes : Ste-Marie Majeure, St-Pierre de Rome, Notre-Dame de Paris, la Ste-Chapelle, St-Ouen, la cathédrale de Rouen, les cathédrales de Reims, de Bourges, d'Amiens, les basiliques espagnoles, celles d'York, de St-Paul en Angleterre, de Anvers, Malines,

de Ste-Gudule, en Belgique, enfin les nombreuses basiliques d'Allemagne, de Spire, de Worms, etc... N'oublions pas Ste-Sophie de Constantinople, œuvre de Constantin le Grand.

— Plus la religion perdait dans sa foi, plus elle cherchait à se relever dans la pompe de ses cérémonies ; en cela la politique du clergé était intelligente et logique : il fallait imposer d'autant plus qu'il y avait moins de croyance et de ferveur, car il y a dans la vie des peuples, en outre des temps de bouleversement et de révolution, comme dans la vie humaine, des temps de relâchement, d'incrédulité, d'immoralité, de passionnabilité effrénée qui, ainsi que les épidémies et les pestes, altèrent et mettent en péril la base et l'existence des nations.

— La religion chrétienne, dans ses cérémonies, parle à la fois à l'âme et aux sens : l'orgue avec ses sons éclatants et ses vibrations célestes, l'encens avec ses senteurs enivrantes, l'autel rayonnant de ses feux, le costume somptueux et imposant des prêtres, ces processions aux longues files de blanches jeunes filles suivant leurs bannières éclatantes et s'avancant lentement et solennellement au bruit des chants et de la musique ; tout cela n'est-il pas fait pour transporter et entraîner l'esprit le plus matériel, l'intelligence la moins ouverte et l'exalter instinctivement jusqu'aux splendeurs des cieux ?

— Auprès d'un Dieu tout-puissant, et dès lors terrible, la religion chrétienne a placé, comme intermédiaire et adoucissement, le fils de Dieu fait homme, connaissant dès lors les misères de l'humanité et par là disposé à leur pardonner. Elle a fait plus, elle nous a donné dans la Sainte-Vierge, un cœur de femme, un cœur de mère, plein de pitié pour les fautes humaines et toujours prêt à intercéder auprès de son divin fils en faveur des pauvres pécheurs qui ont recours à elle.

— Les religions antiques exaltaient le courage, les nouvelles exaltent la bienfaisance sous les admirables et célestes inspirations de la doctrine du Christ.

— La religion chrétienne, par sa morale d'amour, doit amener les peuples aux ci-

vilisations les plus avancées ; cimenter leur union, et créer des nations puissantes, fortes et justes !

— La religion chrétienne met en action et exalte toutes les vertus humanitaires, elle leur accorde toutes ses récompenses, elle fait vibrer toutes leurs cordes, elle les harmonise entre elles : voyez le fils affligé d'une perte cruelle déverser à pleines mains l'aumône dans la main du pauvre, avec la pensée que Dieu en tiendra compte au profit du père et de la mère qu'il a perdus !

— L'idée religieuse dérive des sentiments les plus élevés de l'humanité ; ainsi elle paraît découler de la sensibilité de l'âme, des sentiments les plus doux de la vie, de la tendresse maternelle, de la piété filiale, de l'amour conjugal, de la reconnaissance, etc.

— Les hommes sages indiquent sur la terre les sentiers de la morale, de la vertu et de la raison ; les hommes religieux montrent, de leurs mains pieuses, le chemin du ciel !

— La loi civile a placé dans ses codes deux indications avec les mots : route du bien et route du mal. Mais cela ne suffit pas ! la religion chrétienne a -ait mieux : elle a ouvert plusieurs voies qui ramènent de la route du mal à celle du bien, c'est le repentir, l'amour, l'espérance, la foi ; et la parabole de l'enfant prodigue est venue traduire en fait, les conseils de l'Écriture !

— Le sentiment religieux est le plus utile de tous, car il crée tous les bons sentiments, les stimule, les dirige, en même temps, qu'il comprime tous les mauvais.

— Sans la religion, la vieillesse n'a pas d'avenir, elle voit arriver avec effroi le moment de la mort, car la mort sera pour elle la destruction entière de son être et un éternel oubli ; mais avec la religion, au contraire, elle attend la fin de la vie avec une douce résignation, je dirai même avec bonheur, car la vie à venir qui lui est promise doit la mettre en possession d'un repos éternel, d'une jeunesse nouvelle, dont aucun chagrin, aucune maladie, aucune catastrophe ne pourra la déposséder !

— Pourquoi l'homme de guerre, pour-

quoi le marin surtout, doublement menacé, sont-ils religieux par instinct et souvent par une énergique conviction ? C'est qu'en face du péril, et se sentant impuissants pour l'écartier, ils n'entrevoient de salut que dans cette immense et mystérieuse puissance qui a si merveilleusement organisé l'univers et permis le danger pour éprouver l'homme et le récompenser en lui donnant la foi !

— On ne tolère pas chez l'homme religieux l'apparence menteuse du mal, et on exalte dans le méchant la menteuse apparence du bien ! c'est là le plus grand éloge de la religion !

— Un homme religieux obtiendra un degré de confiance de plus ; un homme irréligieux, quelque vertu qu'on lui suppose, un grand degré de confiance en moins.

— Quel homme de sens voudrait prendre une femme irréligieuse et incrédule ! Celle qui ne sait pas honorer Dieu, saura-t-elle honorer et respecter son mari ?

— La femme religieuse, au contraire, a sa carrière toute tracée, c'est la carrière de la vertu, sa vie est dans l'amour qu'elle prodigue à son époux, à ses enfants ; sa récompense est dans l'affection, dans la confiance de tous ceux qui l'entourent.

— La religion et la philosophie doivent apprendre à la femme à résister à de vaines alarmes ; qu'elle soit ferme contre certains périls imprévus, qu'elle garde son sang-froid dans ses appréciations, qu'elle ne s'effraie que devant de grands dangers, pour les combattre plus énergiquement et plus sûrement !

— L'homme peut, plus impunément que la femme, laisser sommeiller tous ses sentiments religieux, la faiblesse de la femme a un besoin indispensable de ce soutien, elle y trouve appui, force et persistance.

— En France, les femmes presque seules sont religieuses et fréquentent les églises ; notre société masculine est peu croyante, elle poursuit même parfois la religion, sinon de sa haine, au moins de ses plaisanteries.

— Le Français n'a plus de religion de l'État ou de la majorité, il n'est ni catholique, ni protestant, ni juif ; il est indifférent ou plutôt tolérant. Il est à craindre que ce ne soit bientôt l'histoire de toutes

les religions, de toutes les croyances, car malheureusement l'indifférence gagne ce que perd la foi chrétienne!

— A notre époque, lorsqu'une nation n'a pas de religion, on ne peut lui en donner une, c'est la croyance qui manque au cœur: un concordat n'est donc qu'un mot vide de sens et de raison.

— L'instinct religieux, la foi, la religion, ne se donnent pas, ils s'imposent, ils préexistent en nous *et malgré nous*, ils ont la force d'un fait et non d'une volonté. L'éducation pourra chercher à contrarier ces instincts, à les transformer, mais sans obtenir de succès!

— Dans le Concordat, Napoléon n'a pris la religion que comme auxiliaire gouvernemental, comme frein moral contre les révolutions, comme élément calmant et adoucissant!

— Dans notre siècle, où il n'y a plus beaucoup de foi, la religion n'est plus à proprement parler qu'une dévotion instinctive, c'est une obligation, un besoin de croire, bien plus qu'une croyance.

— Sans la foi religieuse et la morale chrétienne, la philosophie est bien faible et bien impuissante pour combattre nos passions! Les plus grands philosophes de l'antiquité n'ont ils pas failli?

— Une bonne religion fait une bonne et sainte vie, mais je blâme les religions inquiètes et hargneuses qui ne sont contentes ni d'elles-mêmes, ni des autres, c'est un tourment, et non une consolation et un enseignement!

— La vraie dévotion n'est point un sentiment qui n'inspire que des pensées sombres, qui exclut toute idée des plaisirs permis à la jeunesse; au contraire, il n'y a rien qui dispose autant à une joie pure et qui produise des plaisirs aussi vrais, qu'une religion calme, éclairée et naïvement pratiquée.

— En Espagne, la religion est partout et se mêle à tout; en France, on l'exclut poliment de beaucoup de choses et on la confine habilement et discrètement dans les églises.

— La religion chrétienne, en faisant espérer et entrevoir le bonheur de la vie future, assure en même temps le bonheur

de la vie présente: c'est encore là une de ses suprêmes supériorités sur *toutes* les religions du monde ancien et moderne.

— Il y a deux choses bien distinctes dans toutes les religions et plus particulièrement dans la religion chrétienne: la morale et le dogme. La morale du Christ est essentiellement humanitaire, philosophique et fraternelle, en ce qu'elle prêche la fraternité la plus intime, la bienfaisance la plus passionnée, l'aumône la plus abondante et presque la communauté des biens! La morale en est donc de tous points admirable, le dogme seul est discutable; mais les gens sensés l'acceptent sans examen, tant est parfaite et au-dessus de toute critique, la divine morale de Jésus-Christ.

— La morale chrétienne n'a donc jamais soulevé la contradiction: le dogme seul a été contesté; c'est que le dogme est de création humaine, que la morale est d'inspiration divine; depuis les règles dogmatiques, que de protestations et de dissidences: les Ariens, au quatrième siècle; au cinquième, les Pélagiens; après eux les Origénistes, les Monothélites, les Iconoclastes, les Hussites et enfin les trois grands triomphateurs allemands: Luther, Calvin et Mélanchton!..

— La religion chrétienne se distingue de toutes les autres en ce qu'elle ne parle qu'à l'âme et au cœur, tandis que les autres parlent aux sens, aux passions, à l'intelligence orgueilleuse de l'humanité!

— Si la religion est si utile à tous, elle est indispensable aux hommes assez faiblement doués pour ne pas trouver dans leur cœur, dans leurs instincts, dans leurs vertus actives, assez de force pour entrer et se maintenir dans la bonne voie; elle doit donc venir en aide aux imperfections humaines: c'est là son droit et son mérite, et elle ne peut que fortifier et encourager ceux qui sont assez complètement doués pour marcher seuls et par la seule autorité de leur raison.

— L'homme qui veut voir au delà de la vie terrestre, est comme l'enfant présomptueux qui tente au delà de ses forces et qui se brise contre l'impossible; il croit s'avancer dans la voie de la religion et il

s'enfonce parfois dans le gouffre de la superstition ou de l'incrédulité!

— La sagesse ne suffit pas toujours pour dompter les mauvais instincts, c'est une lutte entre deux principes, dès lors douteuse comme le serait une lutte entre deux hommes égaux en force! L'homme qui a une religion n'a plus à lutter ni à discuter, il ne s'appartient plus! il *doit* obéir à la loi religieuse, précisément parce qu'elle est la loi de tous, et, pour parler de notre religion chrétienne spécialement, parce qu'étant la plus humanitaire et la plus raisonnable, elle a le droit d'être la plus impérieusement absolue!

— La religion chrétienne a cette supériorité sur les autres religions, qu'elle se base sur la morale la plus pure, sur la justice la plus désintéressée, et qu'elle a rendu le mal et la douleur supportables en en faisant un mérite et un titre à une éternelle récompense!

La religion chrétienne est consolante pour le pauvre et pour l'infortuné: elle leur parle un doux langage, elle leur enseigne, non à jalouser ou envier les riches, mais à estimer en eux le travail persistant et l'ordre qui les a enrichis; elle leur fait du malheur, de la résignation et de l'obéissance, des titres de bonheur et de gloire pour l'éternité.

DE MAISTRE.

— La religion chrétienne, c'est l'humanité, c'est la paix, le courage, le dévouement et tous les sentiments généreux, échauffant le cœur de tous ceux qui la pratiquent.

— En Europe et en Occident, les religions sont raisonnées, intérieures, méditatives et silencieuses: en Orient, elles sont extérieures et démonstratives, car elles ne sont ni raisonnées, ni comprises; on s'agenouille souvent, on rêve ou on paraît rêver, on salue, on prie tout haut, mais on ne réfléchit pas: ce sont des formules qualifiées religieuses, ce ne sont pas des prières.

— Les religions ne doivent pas être discutées, elles ont leur mission de moralisation et d'apaisement, et il faut laisser à chacun le droit de croire et dès lors la liberté de conscience. Spinoza, en cherchant à démolir l'ancien Testament, l'allemand Straap, en attaquant le nouveau,

ont donc dépassé le but et fait une mauvaise action, sans rien prouver cependant!

— La religion chrétienne ouvrant une route précise à toutes les vertus qui assurent le bonheur de la vie humaine, soulage la pensée et remplace l'examen par l'obéissance et la foi.

— Les croyants ont le thème tout fait du catholicisme: c'est-à-dire de la religion écrite et imposée; ce n'est même pas, comme dans le protestantisme, la religion soumise à l'examen de la raison, c'est une formule générale, dite catholique, arrêtée par les Pères de l'Église et fixée par de nombreux conciles.

— Le sort de la religion est d'être toujours attaquée, et sa gloire de rester toujours triomphante! Comme Dieu dont elle émane, elle est patiente, parce qu'elle est éternelle, *Patiens quia æterna!*

— La religion, qui a été dans l'origine du monde et dans les temps de ténèbres, la créatrice, aussi bien que la conservatrice de la science, la religion ne craint pas la science, elle ne craint que l'orgueil et l'enivrement si prompts à s'emparer de l'esprit de l'homme étonné de vivre de cette étincelle de Dieu!

— La religion ne doit jamais se discuter dans le monde, ce n'est pas une place propre à un sujet aussi sérieux; c'est là ce qu'il faut dire aux esprits forts et sceptiques; cette sage retenue les humiliera plus que la discussion, et évitera le scandale que cause toujours l'expression d'une opinion anti-religieuse. Avec de pareils esprits, nous le répétons, il faut se garder de toute controverse et ne pas s'abaisser jusqu'à discuter sur un sujet si respectable et si sacré!

On pourrait encore dire: « Je ne m'entends pas sur la morale et la religion, parce qu'elles parlent pour leur compte, mieux que je ne pourrais le faire, et qu'elles ont d'ailleurs, partout, des interprètes éclairés, sûrs, et d'un dévouement inaltérable! »

Respectez toujours la religion; tout meurt, elle seule ne meurt pas!

SOPHOCLE, dans *Philoctète*.

— La religion chrétienne, aura dans vingt-cinq ans, vingt siècles d'existence, et, quoique arrêtée presque mille ans dans

sa marche par les plus grandes, les plus terribles et les plus sanglantes persécutions religieuses, elle grandit toujours et grandira encore en absorbant le monde entier !

— La religion chrétienne est une religion de consolation et de réhabilitation, car elle pardonne tout, elle efface tout par le seul repentir ! Elle relie et relève tout ce qui était brisé et renversé, elle crée l'homme à nouveau : d'un être avili, elle fait un homme vertueux et estimé. N'est-ce pas un miracle ? C'est dans tous les cas une amnistie générale et généreuse en faveur de l'humanité !

— Les vertus morales sont la base de la religion chrétienne ; avec leur secours et les formules qu'elle donne, la religion protège sans tyranniser, entraîne sans fanatiser, instruit sans rebuter et couronne la vertu sans l'imposer !

— La religion dispense à la société tout ce qui élève l'âme, tout ce qui apaise les passions ; elle calme les douleurs, allège la misère, lave les fautes dans le repentir et familiarise avec l'attente de la mort qui cesse d'être un effroi, pour devenir une suprême et ardente espérance !

— La vraie morale, la vraie religion commandent la charité dans la fortune, l'humilité dans les grandeurs, aussi bien que la résignation et même l'espérance dans la détresse !

— Nous avons en France, à Paris surtout, bien des religions, depuis la catholique et la juive jusqu'aux nombreuses sectes dissidentes de ces deux anciennes religions ; mais si ce ne sont pas les mêmes temples ni les mêmes lois, c'est toujours le même Dieu !!!

— La religion sert souvent et naturellement de refuge à des douleurs profondes, quoiqu'elle n'ait pas été un principe dans l'instruction et l'éducation de la jeunesse...

— La religion est une chaîne dont le premier anneau touche la terre, le dernier le Ciel.

— La vraie religion se recommande par la pratique des premières règles de la morale : le respect des lois, la charité pour

tous, la piété envers les parents et les vieillards...

— La religion de leurs pères et le souvenir de leurs vertus comme exemple et comme legs, doit être l'héritage aimé et sacré des enfants, le fanal ou l'étoile qui doit les guider dans leur vie !

— Qu'on se garde surtout d'excès dans les pratiques religieuses, que l'enfant ne puisse se trouver fatigué ou froissé à l'occasion de la religion, car il la prendrait en haine ou en dégoût ! ce qui serait le plus grand des malheurs.

— Comment veut-on qu'un enfant croie en Dieu lorsqu'on commence par lui apprendre la religion païenne et mythologique ? On lui enseigne bien en même temps la religion du Christ, mais entre ces deux morales, tout à fait contraires, entièrement opposées l'une à l'autre, à laquelle s'arrêtera-t-il ? Dans l'âge des passions naissantes, avant la raison, ne préférera-t-il pas la religion des passions entraînant et absorbantes, à la religion des passions condamnées et comprimées ? Dans tous les cas ces deux doctrines contraires n'embarrasseront-elles pas sa logique et son jugement non encore formé, et ne le jetteront-elles pas dans la dangereuse voie du doute !

— Puisque nous regardons la religion comme le moyen le plus efficace d'éducation première et de moralisation, et que l'enfant possède cet appui dans l'éducation qu'il reçoit de sa mère, nous croyons qu'on doit l'exiger dans l'instituteur et surtout dans l'institutrice ! Rollin et d'autres excellents maîtres, sans être dévots et peut-être même sans être croyants, se sentaient obligés d'être religieux pour prêcher d'exemple et douer plus sûrement les enfants de ce moyen puissant de moralisation et de soumission ; aucun grand éducateur ou instituteur, quelque sceptique qu'il fut, n'a osé manifester son incrédulité et s'est soumis honorablement aux principes que nous venons de poser.

— Les religions les plus absolues, les plus exaltées dans leur fanatisme, celle de Mahomet par exemple, ont rencontré des hommes, même des chefs de nation, qui ont bravé leurs principes, ainsi : le sultan Amurat IV (Mourad) publia une loi en

1639 qui permettait, non-seulement la consommation, mais la vente publique et autorisée du vin et des boissons fermentées, eau-de-vie et alcool..., c'était la violation la plus flagrante du Coran, qui en défend rigoureusement, et sous peine de mort, l'usage aux croyants !

— Le Mahométisme c'est l'intolérance excessive, c'est l'extermination des idolâtres, c'est la guerre sainte, menace incessante à tous les autres peuples ! Mais menace peu dangereuse aujourd'hui que la puissance Mahométane est si abaissée qu'il a fallu que la France et l'Angleterre la défendissent chez elle contre les prétentions conquérantes de la Russie ; les Turcs, on ne le remarque pas assez, furent et resteront les barbares de la force grossière ; les Arabes en furent relativement la civilisation, la science, l'industrie, comme furent chez nous, à distance moindre en civilisation, le Franc et le Gaulois !

— Les plaies et les vices de la religion de Mahomet sont : le fatalisme qui éteint toute énergie humaine, toute espérance, toute volonté ; la polygamie qui fait de la femme une esclave, qui supprime la famille et son unité puissante, en créant des troupes d'enfants hostiles entre eux, comme le sont entre elles, les mères elles-mêmes ! Ainsi donc, pas de famille, le désordre, l'inimitié, la dissolution profonde des mœurs, la jalousie, la guerre dans la maison ! Un homme seul et isolé, un maître, sans conseils, sans affections sérieuses pour le défendre. Voilà ce qui explique l'écroulement de la puissance mahométane, si grande un instant, si formidable avant que l'action délétère du vice de sa constitution eut pu produire encore ces effrayants résultats.

— La religion de Mahomet a perdu son unité en Algérie où elle a trouvé son protestantisme : il y a là la religion pure des Turcs, appelée pour cela Anéfi, dont le centre religieux est à Constantinople : la dissidence la plus importante est dans les Maleki-Arabes, dont le centre religieux est au Maroc ; une tribu Algérienne, les Béni Mezab, ont aussi un rite à part ; on sait qu'en toute religion le protestantisme

provoque une haine plus acharnée qu'entre deux religions tout à fait différentes.

— Entre la religion juive, qui suivait la loi de Dieu reçue par Moïse, en attendant le Messie promis, qui devait donner l'empire du monde à ce petit peuple Juif, et le Christianisme, religion d'amour et d'abnégation s'il en fut, inspirant la force et le courage de traverser une vie d'épreuves et de souffrances pour aboutir à une vie éternelle de joies les plus pures, est venue se placer la religion de Mahomet promettant aussi son paradis de femmes célestes, alors que sur la terre il asservissait la femme et l'abrutissait en l'abaissant à l'état d'instrument de plaisir ! Les temps approchent où l'empire des conquérants mahométans s'écroulera et avec lui sa religion toute matérielle et tyrannique !

— On doit croire que si le Christianisme eut été prêché chez des peuples moins démoralisés et moins ergoteurs que les Grecs dégénérés du bas empire Romain, il n'eut laissé aucune place à la religion de Mahomet et se fut bien plus rapidement étendu ; mais dès le début il fut sacrifié à l'esprit de discussion, de controverse ardente qui caractérisait le peuple Byzantin et qui amena tant de dissidences et tant de schismes que c'est miracle que le Christianisme ait pu résister à de pareils assauts.

— Lherminier a osé dire et professer : que Dieu s'était montré juste en livrant l'Occident à Jésus-Christ et l'Orient à Mahomet, comme si on pouvait comparer la doctrine divine et si pure du fils de Dieu aux idées toutes matérielles et grossièrement bestiales de Mahomet !

— Les Chrétiens savent pourquoi ils n'aiment pas les Juifs, assassins de leur Dieu ! mais quelle raison ont les Musulmans de les exécrer encore plus ?... Mépriseraient-ils dans les Juifs, l'abaissement de la race, la bassesse des instincts, la rapacité des besoins, la servilité du caractère, l'amour honteux et exclusif de l'argent ? Car les Mahométans affirment qu'on peut tout, tout absolument obtenir d'un Juif pour de l'argent !!!

— On a dit à tort que la religion juive seule, si fortement fondée par la loi de Moïse, confirmée par les livres saints et

les prophéties, avait conservé son unité et échappé aux schismes qui ont divisé la religion chrétienne : la vérité est qu'elle a eu, et qu'elle a encore *de nombreuses* sectes, comme les autres religions, et qu'à Paris même ces sectes ont leurs temples séparés ! Le rite Allemand, dans la synagogue de la rue de Nazareth ; le rite Portugais, dans le temple de la rue Lamartine...

— Les excès religieux poussent au protestantisme ; c'est une des plus grandes calamités, en ce sens qu'ils détruisent la religion qui est la plus solide base de la société et que, comme ils sont le résultat du fanatisme, ils ne respectent rien, assassinent et détruisent au nom d'un Dieu qui défend rigoureusement le meurtre et la destruction !

— Je ne connais pas de plus grands adversaires de la religion que ceux qui exagèrent ses principes et en font une tyrannie irritante au lieu d'un culte civilisateur, et qui, s'ils étaient seuls et souverains, finiraient par revenir aux cruelles doctrines de l'inquisition.

— Le massacre impitoyable des Albigeois, les Dragonnades et la St-Barthélemy sont la trilogie historique la plus odieuse ; plus odieuse cent fois que les égorgements de 93, car ici c'était la politique qui tuait, là c'était la religion du Christ qui faisait couler le sang dans un massacre impie. L'abbé de Citeaux, portant la parole pour Innocent III ne criait-il pas : tuez, tuez tout le monde ! les catholiques seront nos martyrs et monteront au Ciel !

— L'antiquité, dont la religion était toute matérielle, cruelle et impitoyable, ne connut pas les guerres religieuses, si odieusement barbares sous la religion chrétienne, qui a cependant pour base l'amour entre tous les hommes ; ce fut aussi cette religion d'amour qui inventa l'inquisition ! Étrange contre-sens, monstruosité éclatante, qui prouvait que les chefs de la religion chrétienne oubliaient ses principes et les foulaient aux pieds lorsque leurs intérêts ou leurs passions étaient en jeu ; rien alors de plus froidement cruel que ces persécuteurs ! Voyez les rois excommuniés, traités sans pitié et comme les malfaiteurs les plus

dangereux ! Voyez la mère de saint Louis, pieuse et indignée, arrachant, sans crainte pour sa personne, aux prisons ecclésiastiques, où ils mouraient de faim et de misère, les serfs de l'Église punis pour des peccadilles, ou parce qu'ils ne soldaient pas leurs dîmes ! Voyez les guerres de religion, guerres sans pitié, sans commisération, même pour les femmes et les enfants qu'on massacrait aux cris de : « Exterminons l'hérésie ! même dans ses germes ! »

— Tant qu'il n'y eut à peu près qu'une religion en Europe, l'intolérance et l'inquisition eurent leurs coudées franches ; mais après le triomphe du protestantisme, l'inquisition et l'intolérance n'eurent plus leur raison d'être ; ce qui était à cent lieues de là, et quelquefois tout près, une croyance honorée et nationale, ne pouvait être un crime ailleurs !

RELIQUES. — Dans les reliques que nous laisse à sa mort, une personne tendrement aimée, ce n'est pas l'objet matériel qu'on aime, c'est le souvenir qu'il rappelle, c'est l'idée qu'il inspire, l'affection qu'il ranime, ce sont tous les sentiments anciens auxquels il rend la vie, enfin c'est ce portrait vivant qui s'anime devant le souvenir et produit une véritable apparition, causant d'abord un sentiment de terreur et insensiblement consolant l'âme dans les pensées les plus tendres et l'espérance chrétienne et calmante d'une réunion future : ici l'incrédule est vaincu, son affection passionnée en fait un chrétien !

— Les Croisés s'arrachaient les reliques chrétiennes conservées en Orient : ainsi Martin, abbé de Paris, enlevait les os de saint Jean-Baptiste, et le bois de la vraie Croix ; Galon de Sarton, chanoine de St-Martin de Pecquigny, prenait la tête de saint Christophe, les bras de saint Eleuthère et de saint Georges pour déposer ces reliques dans la cathédrale d'Amiens ; le doge de Venise s'emparait des corps de sainte Luce, de saint Simeon et d'une fiole du sang de Jésus-Christ pour en doter St-Marc de Venise.

RÉMISSION. — Dieu est si miséricordieux qu'il est toujours prêt à nous pardonner

nos fautes, même nos crimes, quand il voit dans nos cœurs un profond et sincère repentir.

REMONTRANCES. — En politique les remontrances sont des suppliques respectueuses, signalant les fautes commises par les chefs des gouvernements et les grands fonctionnaires, en éducation ce sont de bons conseils précédant la répression des fautes ou leur punition.

REMORDS. — Il y a parfois dans la vie certains moments terribles et solennels où l'homme stupéfié et comme jeté hors de lui par un bouleversement profond, perd son masque et laisse lire au fond de son cœur l'intime pensée qui entache sa nature, le vice odieux qui le ronge, le crime atroce qu'il a commis dans le secret; n'est-ce pas là une punition divine.

— Il suffit d'un remords pour empoisonner et flétrir la plus belle des existences humaines!

— Le remords est l'amertume et la punition des consciences coupables et des vices enracinés et persistants.

— Quand le remords parle, le criminel est toujours disposé à croire que c'est l'histoire d'un autre dont le remords l'entretient.

— Une vilaine action tourmente peu au moment où elle vient d'être commise; le remords ne vient que lentement et plus tard, par le souvenir, la réflexion et l'effroi!

Le remords s'endort dans un destin prospère et s'aigrit dans l'adversité.

J.-J. ROUSSEAU.

— Le remords est au moral ce que la souffrance est au physique.

— Le remords a ses marées comme la mer, seulement elles sont plus fréquentes et moins réglées.

RÉMUNÉRATION. — Chaque service rendu, mérite rémunération; le désintéressement est une belle chose, mais il est rare et il est prudent de reconnaître et de récompenser, ne fut-ce que par esprit de justice, un bienfait de quelque nature qu'il soit.

RENAISSANCE. — L'âge dit de la Renaissance commence vers 1500 dans le seizième siècle, c'est le réveil de l'intelligence et de l'humanité; mais le mouvement fut lent d'abord, car la vie de tous était isolée, on pourrait dire murée: chacun vivait chez soi, et presque sans relations au dehors; les savants s'ignoraient, les littérateurs se connaissaient à peine, tout lien social s'était relâché ou plutôt était disparu dans les dix siècles écoulés pendant les effrayantes et continues invasions barbares.

— L'époque de la Renaissance a porté la peinture, la sculpture et l'architecture à leur apogée; depuis lors, c'est le déclin, avec quelques réveils, quelques éclairs, mais inférieurs au grand réveil; la musique seule et les sciences ont progressé!

— Au dix-septième siècle la vie publique était devenue plus calme sous la main du despotisme royal; le luxe se développait, partout on se réunissait, la vie commune se généralisait et poussait au développement des idées, l'Académie se formait, l'imprimerie vulgarisait les connaissances humaines et le dix-huitième siècle s'annonçait par Corneille et Molière, il commença par Racine pour finir par les philosophes, l'encyclopédie et la grande révolution!

— La Renaissance fut un siècle de triomphes pour les artistes et pour le génie; c'est Dante et le Tasse, c'est Cervantès et le Camoëns, c'est Bacon et Montaigne en présence de Michel-Ange et de Raphaël, de Léonard de Vinci et du Titien, de Cellini et de tant d'autres artistes, sculpteurs, peintres, littérateurs poètes, etc.

RENAN — est un transfuge de sa première vocation; ses études faites au séminaire, il a reculé devant la tonsure, mais a retenu frauduleusement son instruction; aussi marche-t-il les yeux baissés et timidement, comme un coupable qui a conscience de sa faute.

— Pour Renan, le Christ n'est pas l'homme-Dieu, mais seulement l'homme divin, c'est le philosophe le plus moral, le plus parfait de l'humanité entière. S'il ne vient pas du ciel, on doit l'en croire

tombé pour le bonheur et la consolation de l'humanité; Renan ose nier la divinité de Jésus-Christ, mais non flétrir sa doctrine!

RENDEZ-VOUS. — Il y a des femmes qui donnent des rendez-vous par faiblesse et y manquent par remords; ce fait seul signale un grand danger! On s'est trop exposée, on s'est trop approchée de la faute, pour n'y pas revenir et se perdre!

RENÉGATS. — Il était réservé à notre malheureuse époque de voir les renégats de 93 devenir partisans du despotisme napoléonien; puis, après avoir chanté la guerre, applaudir au triomphe de la paix, relever la légitimité que la révolution avait décapitée, passer de 1815 à 1830, se retrouver en 1848 partisans du pouvoir inauguré par Caussidière, Blanqui et tant d'autres fous!

— Presque tous nos anciens opposants libéraux se sont mis en liquidation devant les excellentes positions qu'ils ont sollicitées et obtenues du second Empire, au grand scandale de l'opinion publique. Le nombre est trop grand, chez nous, pour qu'on ose entrer dans cette liste interminable de renégats politiques; la honte de pareils faits nous oblige à cacher tant de honteuses misères!

RENOMMÉE. — Nous aspirons tous à la gloire, au moins à la renommée, mais les moyens de la conquérir, quoique nombreux, répondent rarement à notre attente: la vertu, le talent, la bravoure, restent souvent en chemin, alors que l'intrigue, la vanité, l'ambition, atteignent promptement et sûrement le but; la renommée est donc souvent trompeuse et ne couronne pas toujours le plus digne!

— La véritable renommée est la mémoire d'un fait ou d'un nom conservé par l'histoire et planant sur tous les siècles.

— La renommée a ses caprices et ses passions; certaines célébrités ont l'appointement et le galon, mais n'auront jamais la gloire.

— Quelle vanité que celle de vouloir vivre dans la mémoire des hommes, lors-

qu'on n'est connu que de ses parents, amis et voisins!

RENONCIATION. — Sentiment presque idéal, car il existe peu dans la pratique; la renonciation en religion, témoigne d'un grand esprit de soumission à la volonté de Dieu et d'un détachement complet des choses de la terre; en politique, c'est le sacrifice de l'intérêt personnel à l'intérêt général et au bien de tous! sacrifice révélant un cœur grand et puissant!

RENTIERS. — La fortune des capitalistes est presque toujours le résultat de leurs spéculations, et la récompense méritée de leur travail, si elle a été acquise par des moyens honnêtes. Elle ne donne pas autant de sécurité que la terre, mais elle est sujette à moins de variations et procure plus de loisirs. Car quelle plus douce vie que celle du rentier, son existence est assurée, ses revenus sont rigoureusement établis, il peut les prendre pour base du budget le plus clair et le plus logique, et s'il a la prudence de laisser en réserve une somme déterminée pour chacun des chapitres *économie et imprévu*, il aura toujours une vie exempte de tourments; s'il aime la littérature, la peinture, la sculpture, la musique ou l'agriculture et le jardinage, etc..., il n'aura qu'à se livrer à ses goûts favoris, sans souci du lendemain et sous l'empire des bons souvenirs de la veille.

RÉORGANISATION. — Il y a toujours plus de difficultés à réorganiser qu'à organiser, car c'est vouloir changer une organisation ancienne, probablement pour ses vices, ses imprévoyances ou ses travers; le fait pourrait être commandé aussi par un changement complet dans les éléments de l'organisation générale, comme il arrive souvent à la suite de découvertes nouvelles, de traités de commerce modifiant les rapports anciens, ou encore à la suite de conquêtes ou d'annexions.

RÉPARATION. — Il y a cet inconvénient dans la réparation d'un tort resté presque inconnu, de livrer le nom et la conduite de la victime à la malveillance et à l'exa-

men d'un public toujours disposé à voir le mauvais côté des choses et à chercher, dans un fait ignoré jusque-là, des motifs de doute, de critique et de médisance cent fois plus dangereux que la réparation n'est utile!

— Une juste réparation, lorsqu'il s'agit de l'honneur d'une personne innocente, est plus qu'une bonne action, c'est un devoir impérieux.

— La réparation par les armes, d'un tort causé à un homme dans sa réputation, ne prouve rien, et a souvent en outre le malheureux résultat de priver de la vie celui auquel on a déjà enlevé l'honneur!

REPAS. — De tous les moments de la journée, les plus doux et les plus sociables sont ceux des repas, du souper surtout!...

— L'ouvrier, le paysan ne mange pas vite, car un repas pour lui est en même temps un repos, un plaisir et une distraction. C'est cependant au travail, si redouté des paresseux, qu'il doit la réunion de toutes ces jouissances.

— L'élégance et la mode tendent à retarder de plus en plus les repas : déjeuner de onze heures à midi, on devrait dire dîner ! dîner de sept à huit heures du soir, ne devrait-on pas dire souper ? C'est le suprême bon ton ! Haro sur le provincial qui arrive à cinq heures précises ! Que faire en attendant l'heure imposée par la mode ? L'embarras est pour le maître et la maîtresse de la maison, obligés d'amuser les premiers venus en attendant les retardataires.

REPENTIR. — Les hommes ne connaissent qu'une expiation au crime, c'est la mort du coupable ! Dieu seul est assez puissant pour être miséricordieux et ne demander que le repentir.

— La faute d'Adam dans l'Ancien Testament, et celle de saint Pierre dans le nouveau, prouvent que la loi ancienne et la loi nouvelle ont été faites en vue du repentir, autant que de l'innocence.

— Certains coupables couvrent leurs fautes de tant de regrets, de repentir et

de vertus, que si ces fautes ne peuvent devenir un mérite

Le repentir au moins en devient le rachat.

— Le repentir sincère après la faute
Remplace le coupable à l'état d'innocence.

Ainsi le dit le poète Saadi dans son *Jardin des Roses*.

— Le mérite du repentir est souvent aussi grand que le mérite de la vertu et celui de l'innocence : c'est le principe religieux et chrétien où tous les mérites sont comptés.

Jésus-Christ l'a proclamé hautement dans sa doctrine, lorsqu'il a dit qu'il y aurait plus de joie au ciel pour la conversion d'un pécheur que pour la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes.

— Il ne suffit pas de se repentir du mal qu'on a causé, il faut aussi regretter le bien qu'on a omis de faire !

RÉPÉTITION. — Certaines gens se font écho à eux-mêmes en répétant deux fois la même phrase ; ce qui prouve la faiblesse de leur volonté.

REPOS. — Un sage a dit : « L'espérance du repos vaut mieux que sa réalité, car le repos est souvent l'ennui pour la généralité des hommes laborieux.

— Après les grandes luttes républicaines, St-Just, conduit à l'échafaud, disait : « Quel bonheur que de pouvoir se reposer, même dans la tombe ! »

— C'est dans le repos du cœur, dans l'activité de l'intelligence, que le poète, le littérateur, le savant, préparent le travail de l'esprit.

— Les hommes ardents se fatiguent plus qu'ils ne l'avouent : Luther, errant dans le cimetière de Worms, disait : « Je n'envie qu'une chose, c'est le repos.

Le repos de ces corps endormis dans la mort.

— Pour bien apprécier le plaisir du repos, il faut pratiquer le travail.

REPRÉSAILLES. — A défaut de bonté et de bienveillance, le plus simple bon sens, sinon l'égoïsme et l'intérêt personnel, devraient empêcher de faire le mal, car il est rare que les personnes qu'on a frappées dans leur fortune, leur honneur ou leurs

affections ne trouvent l'occasion d'user de représailles et de se venger des mauvais traitements qu'on leur a fait subir, des médisances ou des calomnies dont elles ont été victimes!

REPRÉSENTATIONS THÉÂTRALES. — Les publics choisis pour l'approbation dans nos premières représentations, sont bien loin d'être des publics d'élite; les premiers succès sont donc souvent peu mérités, mais le véritable public est trompé, l'amorce est préparée, le piège est tendu et la véritable pièce n'est pas au théâtre, elle est aux portes; nos directeurs de théâtres ne se doutent pas du tort qu'ils font ainsi à leur industrie, en trompant le public, en frelatant et en demandant aux auteurs de frelater leur marchandise, ils en sont souvent pour leurs frais énormes de mise en scène et ils ont mérité leur punition!

— C'est en 1568 qu'en Espagne le gouvernement permit des représentations en plein vent sous la condition d'une redevance à deux confréries: on jouait sur les places publiques et dans des cours, les spectateurs étaient debout, les balcons et les fenêtres servaient de loges.

RÉPROBATION. — La première punition des grandes fautes ou des grands crimes est cette réprobation publique qui se manifeste avec la rapidité de la foudre, ce ne sont pas des paroles ou des menaces qui se font entendre, ce sont de sourds grondements qui annoncent que la conscience générale attend avec impatience que la loi intervienne pour faire justice des coupables!

REPROCHES. — N'est-il pas plus doux d'être repris et corrigé par des parents ou des amis toujours affectueux et bienveillants que par des étrangers, souvent rudes et mal disposés, dans tous les cas, libres dans leurs allures.

— La mère intelligente, lorsqu'elle doit réprimander, peut se laisser aller à mêler ses larmes aux larmes de son enfant, et, après avoir établi par là entre elle et lui une sympathie irrésistible, elle lui donne des conseils assaisonnés de douces caresses.

— Les reproches sont rarement utiles, à moins qu'ils ne soient aussi justes que bienveillants.

— Un reproche aigrit si on ne sait lui donner la forme d'un bon conseil.

— Entre gens criminels ou coupables il faut compter sur de continuelles récriminations.

RÉPUBLIQUE. — L'histoire de toutes les républiques connues prouve contre cette forme de gouvernement: les républiques anciennes ont eu à peine quelques siècles d'existence et cependant leur population étant clair semée, elles trouvaient au tour d'elles des ressources abondantes par la chasse, la pêche et les productions naturelles de sol, mais elles n'en étaient pas moins tourmentées par l'instabilité des institutions républicaines, ce qui les entraînait à se réfugier sous la puissance d'un seul, appelé tyran; ce qui ne voulait pas dire abusant du pouvoir, mais le dirigeant dans l'intérêt de la tranquillité et du bien-être de tous.

— Mais après Périclès, qui seul donna le repos à ces nations en détresse, le despotisme régna pendant de longs siècles: dans le monde ancien avec Rome, dans le monde moderne, d'abord avec la féodalité, ensuite avec les monarques absolus comme les empereurs d'Allemagne, les rois de France, d'Espagne, d'Angleterre, etc... Puis l'épreuve républicaine se répéta: ainsi en Italie où de grandes et petites républiques se partagèrent presque tout son sol, mais la turbulence populaire bouillonna depuis le commencement jusqu'à la fin de ces éphémères gouvernements, on ne se battait pas seulement avec ses voisins, la guerre civile éclatait partout, divisait tout, ensanglantait tout, et il fallut de nouveau le despotisme pour mettre un terme à l'incessante lutte du moyen âge et préparer la renaissance des arts et la reconstitution des richesses nationales.

— Les républiques du moyen âge avaient trempé les cœurs Italiens d'une énergie barbare éteinte aujourd'hui: la tyrannie autrichienne qui suivit, avait avili ce que la liberté avait élevé!

— La république, c'est-à-dire le gou-

vernement de tous par tous, crée naturellement et forcément une agitation si générale, une lutte si passionnée de volontés et d'opinions contraires, que le repos, la sécurité, le bien-être manquent presque toujours! *La République peut donc être considérée comme un danger incessant et continu, causant justement de perpétuelles inquiétudes.*

— Le gouvernement républicain a-t-il jamais créé ou respecté la liberté? Athènes avait des esclaves; Sparte des Ilotes, sur lesquelles on avait le droit de vie et de mort; Rome avait des esclaves plus nombreux que ses citoyens. Venise tremblait sous son gouvernement d'espions et de délateurs... Les États-Unis ont autant d'états à esclaves, que d'états sans esclaves! Sous Cromwel, la mort, les supplices et la prison inauguraient la liberté; il en fut de même sous les Robespierre et Marat; des massacres sans nombre faisaient haïr cette liberté folle et ardente. Où donc la république a-t-elle jamais donné la liberté? Nous ne l'avons connue que dans les livres, elle nous a ruinés, terrifiés et assassinés sous son effrayant et odieux gouvernement!!!

— La république, dans nos mœurs actuelles, est le rêve inapplicable des gens instruits et honnêtes, la monomanie des sots et des vaniteux, la ruine des riches, la misère pour tous.

Quand je faisais, à Paris, le *fier républicain*, je sentais, en dépit de moi-même, une prédilection secrète pour la nation et le gouvernement que je frondais si vivement! J.-J. ROUSSEAU.

— L'état républicain inspire à tous un désir insensé de liberté, d'illustration, de gloire personnelle; l'orgueil et l'ambition poussent à tous les excès, à tous les désastres, à tous les maux; la carrière est ouverte à tous et les esprits ardents s'y précipitent à l'envi, de là l'agitation incessante du flot populaire et l'inquiétude de tous!

— La république eut pu être possible en France en 1848 et 49, si le parti républicain eut été modéré et raisonnable, mais ce parti ne rêvait que le despotisme des clubs et de la populace, la haine des nobles, des riches, de la religion et l'expulsion des

prêtres, la destruction de toutes les monarchies du monde et par contre, elle vouait le socialisme! le communisme! la terreur! Avec de pareilles idées dans ses prôneurs, la république était impossible et perdue. Ainsi on abolissait la religion, on détruisait la famille, on supprimait la propriété, toutes choses conduisant à l'abîme, à la dévoration de la nation par la nation!

— *La République*, de Platon, la *Vision de Dieu*, de Mallebranche, les *Hallucinations*, de Pascal, les *Tourbillons*, de Descartes, les *Mondes*, de Leibnitz, ne sont que des spéculations où l'esprit humain dégage les idées les plus variées et les plus étranges, aussi ces travaux ont-ils étonné le monde sans le convaincre.

— Les sociétés qui commencent par la république sont gouvernées par l'intelligence, c'est-à-dire par l'aristocratie de l'esprit; ce qui amène une monarchie contrôlée ou constitutionnelle: celles qui commencent par des chefs militaires absolus arrivent à la suprématie du plus fort d'entre eux, de là à la royauté ou à l'empire avec le contre-poids des grands corps de l'État; tel fut le second Empire! C'est là le cercle fatal: on commence par un extrême pour arriver à l'autre extrême, et réciproquement; de bonne foi est-ce le cas de tant discuter?

— La république, par ses excès et sa mobilité incessante et capricieuse, est destinée à se tuer elle-même, ou à commander les excès les plus contraires; la tyrannie militaire, toute effrayante qu'elle soit, serait préférable à l'anarchie républicaine. La première république a rendu nécessaire le despotisme du premier Empire; la seconde a commandé le despotisme du second, la république du 4 septembre nous replace sous l'autorité militaire, après nous avoir presque écrasés sous l'Anarchie et l'affreuse guerre civile de 1871!

RÉPULSIONS. — L'homme est bien moins fort et persistant dans ses goûts et ses penchants que dans ses répulsions et ses antipathies: car goût, suppose penchant, volonté; répugnance, immobilité sans action, ce qui implique plus de durée.

— Les plus terribles maladies sont celles de l'âme, lorsqu'elles se matérialisent et créent ces antipathies nerveuses, ces répulsions magnétiques, inexplicables et inexplicables !

— Henri III se trouvait mal à la vue d'un chat ;

Le maréchal de Brézé devant un lapin ;

Le duc d'Epéron devant un cochon de lait ;

Wladislas, roi de Pologne, devant des pommes ;

Erasme devant du poisson ;

Scaliger devant du cresson ;

Bacon devant une éclipse de lune ;

Bayle lorsqu'il entendait couler l'eau...

RÉPUTATION. — C'est presque toujours au prix de ses vertus que l'homme du monde acquiert la réputation d'un homme accompli.

— La réputation d'une personne est une caution, sinon une garantie de sa bonne conduite ; un homme qui a quelque chose à perdre offre plus de sûretés que celui auquel il ne reste plus rien à risquer.

— Nul n'est prophète dans son pays : la sottise, parce qu'elle a eu le même berceau que le génie, ne se décide jamais à croire à son incapacité : comme si le talent d'un seul, devait humilier tous ses rivaux, alors qu'il doit, au contraire, les encourager à mieux faire encore dans l'intérêt du progrès social.

— La réputation tient à si peu de chose, qu'elle doit non-seulement viser à la vertu vraie, mais encore à la vertu apparente : il importe donc beaucoup de ne laisser aucune prise au soupçon ou à la malignité, car l'esprit humain est si méchant que le plus petit prétexte lui suffit pour juger en mal : qu'importe à une femme honnête d'être appelée prude ! Il vaut mieux exagérer la vertu que l'oublier ou transiger avec elle.

— Une jeune fille qui accepte certaines recherches en secret, entre dans un complot contre elle-même et sa vertu, et s'expose aux plus grands dangers ; le moindre de tous est de compromettre sa réputation et de l'isoler ainsi du monde estimé et respecté.

— Les réputations ressemblent aux rayons du soleil traversant des vitraux de couleurs différentes, elles prennent la nuance des esprits qui les forment.

— Les femmes à la mode, les hommes en renom sont des fleurs à haute tige, d'autant plus admirées qu'on les sait plus fragiles, et qu'on s'étonne et s'irrite de leur durée.

— Certains hommes compromettent et étouffent leur esprit en voulant affecter un talent qu'ils n'ont pas, et comme leur réputation est plus grande qu'eux, ils se perdent en voulant se faire plus grands que leur réputation.

— Une bonne réputation est un renseignement général favorable, mais qui ne dispense nullement du besoin où tout homme se trouve, de posséder des qualités et des mérites tout spéciaux, les seuls qui le recommandent à la faveur publique !

— La réputation d'une femme est comme les ailes du papillon, une fleur si délicate qu'une fois touchée par le souffle empoisonné de la médisance ou de la calomnie, elle ne reprend jamais ses anciennes et resplendissantes couleurs.

— Un homme loyal sera toujours assez circonspect pour ne jamais prêter aux mauvaises pensées de ceux qui se sont fait une gloire et une habitude de juger basement et méchamment toutes les femmes. Aucune précaution ne sera donc de trop pour conserver intacte la réputation des femmes, car cette réputation, après leur innocence même, est leur plus beau trésor ; on doit donc mépriser et repousser de toute société qui se respecte, l'homme qui pourrait accepter, avec un plaisir secret, la supposition qu'une femme a eu pour lui quelque penchant, je ne parle pas d'une faiblesse, car cela est plus difficile à croire, et ce serait une atrocité que l'opinion publique qualifierait justement d'infamie !

— Il est fâcheux d'avoir l'apparence de l'ignorance aux yeux d'un imbécile ; mieux vaudrait avoir l'apparence de la bêtise aux yeux des gens d'esprit.

— Une femme ne peut trop se méfier d'elle-même, elle peut être sûre de sa conduite, mais elle ne l'est jamais de sa réputation ; puis elle doit savoir qu'elle est

femme et pétrie de la même argile que tant d'autres femmes qui ont failli.

— Combien de réputations sont dues à la morgue et à la réserve d'un esprit orgueilleux et borné!

— Apprenons aux enfants à être jaloux jusqu'au scrupule de la pureté de leur caractère moral; qu'ils sachent que la calomnie n'ose s'attaquer qu'à des parties déjà faibles et soupçonnées; elle grossit et envenime les choses, mais elle se risque rarement à les créer; pour être respecté, il faut se rendre et se maintenir respectable; il faut se montrer susceptible et chatouilleux à l'endroit de sa réputation, sous peine de la voir se ternir: c'est sa limpidité qui en accentue la pureté.

RÉSERVE. — Sur certains sujets, une femme, même en le voulant, ne pourrait pas s'affranchir de certaines réserves: la réserve lui est commandée par sa nature même, par le sentiment de la timidité, de la modestie et des convenances qu'on ne brave jamais impunément!

— Une certaine réserve se fait respecter parce qu'on sent qu'elle voile des impressions si noblement délicates, qu'elle serait incomprise du vulgaire, et doit rester entre Dieu qui l'inspire et les âmes d'élite qui l'éprouvent.

— Dans le monde, où tout est artifice, une âme émue doit, comme par pudeur, cacher ses vraies et naturelles impressions.

— La réserve, qui est le caractère et la loi suprême de la conduite des femmes, dérive d'un sentiment de timidité dont Dieu les a heureusement douées: c'est un excellent parachute contre les tentations si nombreuses et les agressions du monde.

— Une jeune fille doit être toujours modeste et réservée avec tout le monde, mais cette réserve doit rester timide et latente et non effarouchée, ce qui serait l'excès!

— Peu de gens savent se tenir dans un juste milieu: les uns sont ridiculement mystérieux sur des bagatelles, d'autres communiquent imprudemment tout ce qu'ils savent ou ne savent pas, ce sont les indiscrets les plus dangereux.

RÉSIGNATION. — Quoi de plus attendris-

sant que la vue d'un homme bien méritant et cependant injustement frappé, mais n'accusant ni Dieu ni personne; il trouvera sa consolation dans l'unanimité de la compassion et des vœux de tous, ce qui lui donnera des concours et des appuis bienveillants.

— La résignation est le plus grand palliatif de la douleur, elle rassied et calme l'esprit et soulage le cœur.

— La résignation est la vertu obligée de la femme, car qui dit mariage et maternité, dit soumission, souffrance et résignation et non résistance et luttes.

— Les personnes disgraciées physiquement n'ont qu'un moyen de rendre leur vie supportable, c'est de la prendre du côté de la résignation commandée par la religion.

— Il y a de la force à savoir plier sous la nécessité et à se résigner; le sacrifice est toujours récompensé, au moins par le calme et par la satisfaction d'un devoir rempli.

— Ce n'est pas porter le joug que de le maudire, ce n'est pas boire le calice que de se plaindre de son amertume, la résignation ne se révolte pas, elle se soumet!

— Que celui-là qui souffre, songe à la mobilité des choses humaines, à l'inconstance de la fortune et aux malheurs qui frappent la richesse aussi bien que la pauvreté; qu'il se fortifie dans l'amour du travail, qu'il suive son sillon avec persévérance et ténacité, l'aisance récompensera bientôt sa conduite et ses vertus.

— Le grand remède à toutes nos peines, après la vertu et la prudence qui les préviennent ou les écartent, c'est la résignation chrétienne, éminente et sublime vertu base suprême de la religion du Christ!

— La résignation fait de la douleur une victoire et une conquête, elle brise, l'une après l'autre, toutes les épines de sa couronne et conquiert ainsi son repos.

— Dans la vie il faut savoir se contenter de ce qu'on a, et ne pas porter ses regards au-dessus de la position sociale que nous tenons de la naissance.

— La résignation, vertu chrétienne s'il en fut! ressemble quelquefois à la pusillanimité, car elle est antipathique à toute

idée de résistance, de fermeté, de courage.

— Le courage passif, la patience dans les souffrances, la présence d'esprit, le calme et la résignation dans le danger, sont des qualités qu'on a le droit d'exiger de toute créature humaine et à demi-raisonnable.

— Le vrai chrétien porte selon Dieu les douleurs que la vie terrestre n'épargne pas à l'humanité, il souffre, se résigne, prie, et achète ainsi la vie éternelle par la vie présente.

— Il n'y a qu'un moyen d'honorer Dieu et d'obtenir des consolations dans les afflictions qu'il nous envoie, c'est de les accepter, de les supporter avec résignation comme des épreuves méritées.

— La résignation trouve force et courage, là où l'orgueil ne trouverait que résistance et désespoir.

— La résignation est la force de la faible, c'est une vertu intéressée et bien-faisante et cependant bien difficile !

— Il y a sagesse, obligation et devoir à accepter la position que Dieu nous a donnée sur la terre, quelque humble que soit cette position ; le bonheur est dans la résignation entière et sans regrets à la volonté de Dieu.

— Une longue misère imprime une profonde tristesse au caractère et donne l'habitude de la résignation.

— Nous sommes d'autant meilleurs que nous sommes plus résignés, et d'autant plus heureux que la vie souffrante est acceptée par nous avec simplicité et sans arrière-pensée.

— Le malheur des autres ne console pas, ce serait même un très-mauvais sentiment ! mais il rend la résignation plus facile.

— Lorsque tu auras à souffrir dans la vie, disait une mère mourante à son fils, souviens-toi de ta mère qui, un pied dans la tombe et au milieu d'atroces souffrances, avait encore des sourires pour son enfant ! seul bonheur de sa vie et sa consolation en tout et toujours !

RESPECT. — A différents degrés et à la mesure que lui impose la loi des conventions, le respect constitue l'autorité qui

les dirige, le lien qui les unit, la raison qui les inspire et les gouverne : le respect est donc la base de toute société et encore plus de la famille qui est le commencement et la base des nations. Il faut donc respecter les lois, et la magistrature qui en est l'organe, la religion, et ses ministres qui en sont les apôtres, le souverain, et les fonctionnaires qui sont ses mandataires, les vieillards qui sont les doyens de la société ; les citoyens qui forment la nation doivent se respecter entre eux dans l'intérêt de tous et de chacun, enfin nous devons avoir le respect de nous-mêmes, comme protection et garantie de notre propre moralité : toute autorité a donc pour principe le respect et la bienveillance qui sont la première et la meilleure formule de la civilisation.

— Pour se faire respecter, il faut se respecter soi-même et dès lors être respectable pour tous !

— Le respect pour soi-même inspire la pudeur qui est la vertu de tous les âges, si respectable dans la jeunesse et l'âge mûr, âge des tentations ; si vénérable dans la vieillesse, et sous l'aurole des cheveux blancs : le respect n'est-il pas aussi la sauvegarde et la perfection de l'amour et de la pureté du mariage. Le respect est à son dernier degré lorsqu'il s'appelle vénération pour l'homme ou adoration pour Dieu.

— Plus la position de l'enfant devra être élevée, plus on devra lui inspirer de respect pour les hommes vertueux, autrement sa place sociale lui inspirerait l'orgueil et le mépris.

— Les lois chinoises prononcent l'exil contre les enfants qui manquent de respect à leurs parents ; la mort est la peine appliquée pour les offenses graves !

— En famille, trop de respect éloigne ou refroidit l'affection qui se complait surtout dans l'amitié et l'intimité

— Les anciennes religions avilissaient la femme, la femme qui comme mère était la créatrice, l'éducatrice, le bon génie de la famille ! Dans les nouvelles, quelques-unes, comme le Mahométisme, l'abrutissent ; le Christianisme seul la releva, l'esprit de chevalerie l'exalta : il serait bien étrange que les descendants de ces

anciens chevaliers, de ces pieux chrétiens, chrétiens eux-mêmes, songeassent à la rabaisser; que penser d'un homme qui dans la femme ne sait respecter ni sa mère ni sa sœur, ni la mère de ses enfants?

RESPONSABILITÉ. — On accuse souvent les femmes d'être plus légères et futiles que sérieuses, sans réfléchir que la responsabilité n'en doit pas toujours retomber sur elles: jeunes filles on ne les a initiées à aucune des affaires importantes de la vie; jeunes femmes, les maris ont maladroitement et inconsidérément continué d'employer avec elles le même système: c'est à peine si on leur laisse l'initiative du gouvernement intérieur de leur maison! Dans les ménages les mieux réglés et sous prétexte de les habituer à l'économie, on fixe bien le chiffre de ce qu'elles doivent dépenser pour leur table, les gages des domestiques, leur toilette et celle de leurs enfants, mais cela se borne là; on leur laisse ignorer les ressources réelles de la communauté, le chiffre du revenu; s'il y a des affaires difficiles, des pertes, on le leur dissimule, qu'ont-elles besoin de savoir tout cela, elles doivent s'en tenir à la question d'économie, proprement dite, ... ce n'est pas assez: la femme est la compagne de l'homme, son amie, son *alter ego*, elle doit partager avec lui, dans la limite de son intelligence et de ses capacités, tous ses travaux, toutes ses préoccupations, tous ses soucis pour lui venir en aide et être en tout son meilleur auxiliaire et son plus intelligent conseiller; dans ces conditions elle aura une responsabilité réelle, utile et bienfaisante.

— La responsabilité se proportionne au pouvoir et à la richesse, on doit donc faire d'autant plus de bien qu'on est plus puissant.

RESSENTIMENT. — « La vraie gloire de l'homme, a dit Salomon, c'est de mépriser les offenses. » Cette maxime ne peut malheureusement pas toujours être mise en pratique, car ne pas relever une injure publique serait s'exposer inévitablement à un soupçon de lâcheté, que l'homme le plus magnanime, je dirai même le chré-

tien le plus fervent, ne pourrait supporter sans se déshonorer.

— Le ressentiment que l'on nourrit en secret, au lieu de le manifester et que l'imagination aggrave continuellement, finit par devenir la passion dominante de la vie: quelle situation horrible que celle où les sentiments de bienveillance et de tendresse sont remplacés par l'irritation, la rancune et la haine!

— Un ressentiment est souvent mal fondé, on se croit offensé, l'imagination s'échauffe et rend le souvenir plus amer! Il serait bien plus sage d'oublier la blessure, faite peut-être involontairement à notre amour-propre, on éviterait ainsi une cuisante douleur, car de la rancune à la haine il n'y a qu'un pas et celle-ci va toujours grandissant.

RESTAURATION. — Lors des deux restaurations, le parti légitimiste se trompa sur le mouvement de l'opinion publique en France; il crut un instant avoir rallié toutes les opinions à son parti, et ce réveil de la nation, qu'il avait la prétention de se croire favorable, était au contraire le réveil d'un ennemi humilié par un gouvernement *importé* et *imposé* par les baïonnettes étrangères, au prix de défaites sanglantes, de hontes, de trahisons, de turpitudes nationales et de la ruine de la patrie! Le peuple comprenait déjà qu'on lui accordait à regret et avec réticences, les prétendues libertés qui ne devaient même pas durer, la lutte commença donc de suite, se continua sans interruption pendant 16 ans et finit, comme on pouvait le prévoir, par l'expulsion des rois, qui avaient été ramenés par l'étranger.

— La restauration imposée par trente armées étrangères et victorieuses, Confédération Germanique et Angleterre comprises, à un peuple enthousiaste comme l'est le Français, était une honte trop infamante pour être longtemps supportée. Ajoutons qu'elle condamnait la France à trois règnes de vieillards usés, à intelligence décroissante: Louis XVIII, le premier roi par rang d'âge, avait au moins de l'esprit, mais Charles X était aussi entêté et orgueilleux que stupide, mais le duc d'Angoulé-

me était idiot et sa femme hautaine et pleine de rancunes passionnées contre la France! Le duc de Berry était inculte et brusque comme un soldat; la duchesse, futile comme une enfant, et passionnée comme une napolitaine, était encore la meilleure individualité de la famille!

— La restauration avait le tort de rapporter en France les idées du siècle passé à la suite d'une émigration qui avait duré plus de vingt-cinq ans; c'était la vieille royauté et les vieux courtisans rentrés dans une France si complètement transformée qu'ils n'y trouvaient plus ni leurs croyances, ni leurs mœurs, ni leurs habitudes, ni leurs instincts, encore moins leurs opinions: la France éblouie avait été pendant ces vingt-cinq ans la maîtresse du monde Européen, elle avait étonné l'univers par cent victoires plus éclatantes dix fois que les victoires des vingt siècles passés, et, dans la crainte probablement que la disparate ne fut pas assez grande ils y arrivaient dans leur vieil et ancien costume, espèce de mascarade grotesque, moins choquante encore que leur esprit et leurs idées rétrogrades, car ils pensaient d'abord à *punir la France de ses forfaits*, à la dompter et à la faire rentrer sous le droit divin et le bon vouloir de la royauté.

— La restauration trouva cependant de nombreux appuis: dans M^{me} de Staël, que Louis XVIII traita en alliée, elle était le Jean-Jacques Rousseau des femmes, elle traînait à sa suite les anciens républicains et les jeunes libéraux; dans Châteaubriant, gentilhomme breton, ancien diplomate de Napoléon, poète échevelé à la façon d'Ossian: enfant il avait vécu rêveur sur les bords de la mer, jeune homme, dans le camp errant de l'émigration, puis dans les forêts d'Amérique, ensuite à Londres et enfin à l'étranger comme diplomate, secrétaire d'ambassade à Rome, puis consul à Sion (Suisse); dans M. de Bonald, homme sérieux, honnête et passionné qui se dévoua à la vieille race royale avec Joseph de Maistre, gentilhomme de Savoie, absolutiste et religieux, homme de la Bible encore plus que de l'Évangile, apôtre plutôt qu'écrivain; avec Lamennais, prêtre breton, phi-

losophe comme Jean-Jacques, logique comme Bossuet.

RETARD. — Dans la vie commune on devrait s'attacher à montrer en tout la plus scrupuleuse exactitude, car être en retard c'est avoir été oublieux ou négligent, défauts qui peuvent amener des conséquences quelquefois terribles, mais toujours fâcheuses: ainsi en affaires, un retard, même insignifiant, est souvent une cause de ruine.

RETENUE. — Chez les femmes, cette qualité est l'accessoire obligé de la pudeur, elle est aussi une preuve de savoir-vivre et fait le mérite et le charme des sociétés distinguées.

— La retenue, si naturelle aux femmes, leur inspire certaines réticences qui seraient qualifiées de dissimulation chez les hommes. Ainsi on admet qu'elles peuvent dissimuler la préférence que leur cœur éprouve; ici leur modestie devient leur excuse et même leur protection.

— C'est par cette pudeur instinctive de la jeune fille, et la retenue qui en est la conséquence, qu'elle éloigne les familiarités, les inconvenances, les entreprises si dangereusement terribles de l'autre sexe!

RÉTICENCE. — Quand on parle des absents et qu'on emploie certaines réticences, on laisse supposer qu'on en sait beaucoup plus que l'on n'en dit, ce qui est plus hostile qu'une médisance hautement avouée et exprimée. La réticence est quelquefois une variété du mensonge et de la dissimulation, elle annonce la ruse et commande, lorsqu'elle est constatée, l'appréhension contre les intentions hostiles de la personne qui en fait usage.

RETRAITE. — Se céler, fuir le monde, annonce des chagrins cuisants ou seulement de la misanthropie, ou encore un grand amour de l'étude, du raisonnement et de la contemplation.

RÉUNIONS. — Le droit de réunions partielles résulte logiquement du droit même des nationalités; puis les questions politiques ne sont pas seules à traiter, les ques-

tions sociales de secours mutuels, d'assistance, de solidarité : les questions morales touchant à l'éducation, à l'instruction, à la moralisation, le bien-être ou le mieux être, la question d'humanité, de dévouement national ou provincial, de dignité populaire, d'honneur national, doivent rester le patrimoine respecté des peuples libres. Qui ne sait que les grandes réunions ont l'instinct des grandes et bonnes choses à un point bien autrement lucide et exalté qu'une ou plusieurs individualités élevées mais isolées, quelque complètes et parfaites qu'elles soient ! Comme dans nos églises tous les esprits s'exaltent dans la prière en commun, de même dans les réunions nombreuses, les meilleurs entraîneront les bons et les mauvais dans une unanimité qui témoigne de l'excellence et de l'utilité de ces grandes réunions : le mal n'y pourrait poindre sans soulever un orage spontané de réprobation universelle, car tout ce qui est bien est alors acclamé à l'unanimité, c'est le plus bel enseignement que puisse recevoir un peuple libre !

RÊVERIE. — Rêver éveillé c'est faire voyager son esprit dans un monde imaginaire et fantastique, c'est le promener dans les sentiers qu'on aime, c'est le faire jouir de tout ce qu'on désire, c'est faire vibrer enfin les cordes les plus sensibles de son imagination.

— La rêverie est un acte dangereux, un esprit léger s'y égare, seul, un esprit droit et profond arrive par là à la méditation ; comme le corps, l'esprit dort, sommeille et rêve et ces divagations ont leurs dangers car elles entraînent l'esprit le plus intelligent et le plus solide.

— Pourquoi ne peut-on commander au sommeil et aux rêves?.. Le pauvre passerait ainsi une moitié de sa vie dans l'abondance, le travailleur une moitié de la sienne dans le repos fortifiant ; l'amant recevrait un baiser de sa maîtresse adorée, la jeune fille un aveu passionné qu'elle attendait tous les jours, car il était annoncé par sa mère ; tous les mortels jouiraient en rêve de ce qu'ils désirent quand ils sont éveillés, le bonheur serait ainsi départi à tous : aux uns la réalité pendant le jour,

aux autres l'ombre du bonheur, la fiction, le songe heureux pendant la nuit.

REVERS. — Aucune existence n'est à l'abri des vicissitudes qui sont le lot de l'humanité, les revers sont de tous les temps et de tous les lieux ; heureux ceux qui savent accepter la médiocrité et lutter contre la misère ; courage ou résignation sont les deux partis entre lesquels l'homme doit choisir ! L'homme faible se soumettra trop facilement peut-être à ce qu'il appelle la nécessité.

RÉVOLUTION. — Cette chose, pour le plus grand nombre, n'a que la sonorité d'un mot historique ; quand on la voit si ardente et si passionnée on n'eût jamais pu prévoir les anxiétés et les tortures intérieures éprouvées en présence de l'hydre révolutionnaire déchaînée, accomplissant son œuvre effroyable de destruction et de massacres.

— Les révolutions détruisent la richesse nationale, transforment l'aisance en pauvreté, vident les caisses d'épargne, soulèvent ou raniment la guerre civile et effacent cette communauté d'intérêts qui fait la force et l'honneur des nations ; elles sont en outre un véritable interrègne : en bouleversant tout, elles produisent le trouble et l'obscurité, et ce n'est qu'à la longue et à la suite de terribles désastres que l'ordre se rétablit.

— Un peuple en révolution ressemble à un navire en mer dont l'équipage révolté a tiré sur ses chefs, brisé son gouvernail, sa boussole, ses instruments de précision et se réveille devant l'immense danger d'une navigation impossible.

— Les révolutions détruisent et bouleversent tout par un continuel va et vient de l'anarchie au despotisme et du despotisme à l'anarchie. Ce sont des volcans qui étonnent d'abord, font spectacle ensuite et finissent par tout anéantir autour d'eux.

— Il y a dans le monde moral aussi bien que dans le monde physique, des forces latentes qui couvent et grandissent pour éclater et détruire, comme feraient les volcans et la foudre.

— Les révolutions ne créent pas seulement des ruines, l'instabilité qu'elles entretiennent détruit l'esprit d'ordre, de travail, d'économie, et allume un insatiable besoin de jouissances sensuelles : l'avenir est sacrifié au présent !

— Les révolutions ne sont que des ébullitions sociales, bonnes pour détruire et déblayer si on veut, incapables de rien asseoir, car le calme réfléchi peut seul fonder, avec chance de durée.

— Les révolutions ont des révélations terribles ! elles mettent en lumière et à nu les plaies sociales ; elles placent en présence et en lutte les intérêts matériels, elles convient au champ clos de la guerre civile et font couler dans la rue le noble sang qui ne devrait couler que sur les frontières et pour la défense de la patrie commune.

— Les révolutions sont comme les ouragans, elles font monter à la surface la lie et l'écume, elles font surgir tous les animaux immondes ; tous les hommes avilis, déclassés et tarés, s'attribuant audacieusement un rôle, un titre, une fonction, que la faiblesse des gouvernements naissants a la lâcheté de confirmer ou de tolérer !

— Ce n'est que par les révolutions qu'on peut établir le bilan de la moralité et de l'immoralité (actif et passif) des nations ; toutes les nations ont leur législation appropriée aux mœurs anciennes et successivement influencées par les mœurs nouvelles ; l'action des lois est de modérer le mal, puis de le réprimer ; le mal est donc comprimé et latent ; mais arrivent les révolutions, la loi est infirmée par la force brutale et le mal éclate avec ces emportements et ces fureurs qui sont des explosions de liberté et de sauvagerie, mêlées à tous les mauvais instincts que recèlent les cœurs haineux et les rancunes exaspérées de toutes leurs souffrances. C'est le jour de la revanche du passé sur l'avenir, des tortures sur les jouissances, c'est une vieille dette à payer à un créancier impitoyable, c'est plus que cela, c'est le triomphe de tous les vices, de toutes les plus odieuses ambitions : les voleurs, les assassins, les échappés des bagnes marchent effronté-

ment en tête ! Que ne doit-on pas redouter ?

— Dans les temps de révolutions et d'émeutes permanentes, notre société française offre un composé de fortunes rapides dues à l'audace, de ruines éclatantes, résultat des plus folles prodigalités, l'escroquerie y marche la tête haute et le bouleversement est si complet, les dangers si continus, qu'on s'habitue à tout braver, qu'on vit au jour le jour, qu'on accepte toutes les positions, c'est une vie exceptionnelle, fantastique, où rien n'est stable. Personne n'a confiance dans l'avenir, une fièvre incessante, une crainte perpétuelle, animent tous les esprits, on s'étourdit, on cherche l'oubli dans la philosophie du plaisir en narguant le lendemain !

— A chaque révolution, le rebut de la population des provinces et des nations voisines déborde sur la France et Paris à la rescousse et à la curée. Argonautes volant vers la Toison d'or, mirage et proie de tous les ambitieux.

— Pour le peuple, révolution veut dire *Saturnale de la liberté*, déplacement de la propriété ; à chacun son tour : le pauvre doit prendre la place du riche. Ces envahisseurs prodigues et imprévoyants eussent bien vite, après quelques années de calme, rendu leur place aux anciens propriétaires ; c'est ce que me disait en 1848 mon cocher de cabriolet : « Bah ! je serais millionnaire que j'aurais bientôt tout bu et que je reviendrais forcément à mon vieux caisson numéroté ! »

— Les révolutions peuvent s'asseoir par surprise, dans le cahos qu'elles créent elles-mêmes, mais quand l'ordre se fait, quand le niveau social qui reparaît force chacun à reprendre sa place, et qu'on juge par leurs œuvres, ceux qui des derniers rangs sont arrivés aux premiers, l'opinion contre-révolutionnaire se groupe, s'organise, se compte et expulse une à une du pouvoir les incapacités et les avidités qui étaient parvenues à l'usurper !

— Les révolutions sont plus terribles encore que les guerres, elles sont la plaie des nations, comme la discorde est la plaie et la destruction des familles.

— On trouve dans les nations comme

dans les familles des enfants terribles, des scélérats caractérisés, enfin des révolutionnaires en furie et des buveurs de sang.

— L'esprit révolutionnaire qui bouleverse aujourd'hui nos sociétés est un mélange d'orgueil qui veut s'affirmer, d'ambition délirante, de besoin de richesses et de plaisirs matériels, d'aspirations folles et incertaines : c'est le vertige et la folie.

— Quand les révolutions commencent par l'utopie, elles finissent par les massacres, les exactions et les hontes.

— Pour avoir valeur et durée, il faut qu'une révolution ait à améliorer et veuille opiniâtrément et loyalement le faire sans arrière-pensée et faux semblant, et si elle n'a que cela à donner, qu'elle donne au moins des lois et des institutions meilleures : si elle ne fait rien, elle est comme deux incendies partis de points opposés et qui ne se rejoignent que pour s'éteindre forcément dans le vide et faute d'aliments.

— Dans les grandes crises politiques, les grandes défaites, les grandes calamités sociales, l'homme effrayé fuit la patrie pour semurer dans le foyer, s'isoler de tout et se réfugier dans l'égoïsme de la peur, lâcheté des nationalités vieillies et usées, égoïsme des individualités avilies et tremblantes !

— La révolution violente devient la création du chaos, puis, si on réussit, le chaos est discipliné pour arriver à la révolution modérée ; idée bâtarde et mot contradictoire s'il en fut ! car il n'y a pas et on n'a jamais vu de révolution modérée ; la révolution étant réellement et matériellement une insurrection de la populace haineuse, enragée et furieuse contre l'aristocratie de nom, de richesse, de talent et de vertu !

— Les révolutions sont comme les ouragans, elles n'abattent que ce qui leur résiste : ainsi les grandes institutions ou les aristocraties les plus glorieuses ; elles laissent debout les petites choses, les futilités, les positions médiocres, les petits talents, car ils plient comme le roseau.

— Les révolutions détruisent et ne savent pas réédifier, elles ne savent même pas ce qu'elles mettront à la place de ce qu'elles veulent renverser, elles sont donc essentiellement destructives, rien de plus, la reconstruction, la réparation viendront

quand et comment elles pourront. C'est le dernier souci des démolisseurs.

— Les révolutions, en frappant, comme fait la foudre, toutes les positions justement acquises, découragent tous les grands cœurs, démoralisent toutes les consciences, bouleversent tous les sentiments : toutes ces ruines tournent au profit des plus corrompus, des plus audacieux, des plus indignes, ainsi sont effacés les vieux principes et les vieilles règles du juste et de l'injuste, malheur aux faibles, honneur et fortune aux forts, aux audacieux, aux vicieux qui peuvent affronter l'infamie ! Ne parlez plus de vertu, le temps en est passé, la morale est proscrite et le sentiment public est faussé ! Voilà ce qui explique toutes les turpitudes qui naissent et jaillissent des révolutions, cataclysmes effroyables en ce qu'ils font disparaître les sentiments de probité, de moralité, d'honneur, de religion !

— Chaque révolution est une crise dangereuse et mortelle qu'on ne parvient à arrêter et à guérir qu'en voilant, pour un temps plus ou moins long, la statue de la liberté, les excès populaires appelant et commandant tous les excès contraires, la compression, la tyrannie...

— Toutes les révolutions se ressemblent, l'histoire nous l'apprend, elles abattent aussi bien un pouvoir tempéré, une monarchie constitutionnelle, bienveillante et bienfaisante, qu'un pouvoir tyrannique ; elles substituent à la tyrannie d'un seul ou à un pouvoir modéré, la tyrannie la plus dangereuse de toutes, celle de la populace ignorante et pervertie, et de cette anarchie, sort brutalement un pouvoir nouveau, cent fois plus abusif et plus absolu que le pouvoir renversé, de telle sorte qu'on a perdu en sécurité et en liberté dix fois plus qu'on n'a gagné !

— Toute révolution recèle trois inconnus qu'il faudrait, avant tout connaître : D'où vient-elle ? Que veut-elle ? Où ira-t-elle ?

— En révolution le pouvoir est d'abord trop divisé, il appartient à tous ! c'est le Corps électoral, c'est l'Assemblée nationale, les Conseils, puis la Commune, puis un Gouvernement élu, puis un Directoire

à cinq, un Consulat à trois, enfin un Empereur, c'est-à-dire une main de fer!

— En temps de révolution, même déjà calmée, l'insubordination et la révolte sont dans l'air et dans les masses populaires, le mot de liberté exalte tout, en bien et en mal et cette exaltation est l'incendie qui menace l'existence de la société; chaque jour, chaque heure ayant son péril avec une idée nouvelle à laquelle s'attellent avec fureur les instincts révolutionnaires.

— L'opinion du géant du XIX^e siècle, de Napoléon le Grand, était que dans toute la révolution, c'était le peuple ou plutôt les chefs du peuple, chefs inconnus et presque sans nom, et non les meneurs de la convention, qui poussèrent aux excès: c'étaient les clubs enfin, les criards, les aboyeurs, les ruinés, les enragés, les fous et les furieux, et derrière ces hontes et ces infamies populaires, quelque chose de plus infame encore, les repris de justice en rupture de ban, les surveillés, les souteneurs de la débauche la plus effrayante, celle des boulevards et des rues!

— Une chose bien remarquable en même temps que bien redoutable, c'est que les favoris d'un peuple sont ceux qui se distinguent par les passions les plus furibondes et parfois par les crimes les plus audacieux. Il semble, en vérité, que le peuple trouve en lui-même tant d'instincts de férocité, qu'il ne s'arrête devant aucun crime, et que, pour le satisfaire complètement et retenir sa faveur, il faille enchaîner toujours et toujours sur l'audace dans la passion et dans la cruauté! Autrement il sacrifie ses chefs et demande à d'autres des crimes plus grands encore, des atrocités nouvelles. C'est là cependant l'enseignement de toutes les révolutions et des nôtres surtout, une fois sur la pente des excès, le crime semble se multiplier par lui-même, grandir en besoins et vouloir étonner autant qu'effrayer l'humanité!

— Chaque siècle a ses luttes d'idées: tantôt ce sont des luttes entre deux religions, tantôt entre le fort et le faible, entre l'esclave et le maître, plus tard entre le pauvre et le riche. Dans cet ordre d'idées tout est matière à révolutions, l'abus d'une force, d'un intérêt, d'une croyance,

produit des froissements et des souffrances qui engendrent infailliblement les fureurs révolutionnaires.

— Les révolutions portent si haut l'exaltation nationale dans les deux camps rivaux, que la mort n'effraie plus personne; n'avons-nous pas vu sous la Terreur et en 1793 les victimes montrer plus de courage devant la mort qu'il n'en aurait fallu pour vaincre leurs assassins fanatisés, on ne songeait pas alors à s'unir pour combattre on se résignait à mourir, c'était un courage plus qu'humain.

— On est heureux de mourir dans les temps de révolution, car la mort est une vraie délivrance!

— Quand une société se manque à elle-même, au point d'abandonner le pouvoir qui est sa force et son drapeau, elle subit bientôt la peine de sa faiblesse, en payant de sa considération, de sa richesse, de sa liberté et de son sang la reconstitution d'un gouvernement nouveau.

— Les révolutions ne font que des ruines; les survivants n'ont ensuite qu'à refaire une société nouvelle avec les débris de l'ancienne, tâche non-seulement difficile, et pleine de dangers, mais presque impossible, car il faut réparer les énormes pertes causées par la suspension du travail, les déplacements de fortunes, le déraillement du mouvement général des industries humaines!

— Une révolution peut changer le gouvernement, mais non la chose gouvernée; la nation, mais non les traditions et les habitudes; dans ces conditions ce sont les vaincus qui finissent par absorber les vainqueurs et leur commander.

— Nos successives et multiples révolutions doivent nous apprendre la tolérance puisque le vaincu de la veille est le vainqueur du lendemain; aussi tous nos fonctionnaires sont-ils des Janus à deux faces, l'une remerciant du présent, l'autre attendant tout de l'avenir.

— En révolution, le premier de tous les remèdes est de maîtriser, en le dirigeant, le mal qu'on ne peut empêcher; le gouvernement doit être le paratonnerre qui attire la foudre pour la conduire dans le puits où elle doit forcément s'éteindre.

— Après la lutte sanglante des révolutions, le calme ne peut se faire, on change d'armes seulement et la parole parlementaire prend la place du glaive.

— En révolution, quand les fautes ont été accumulées, on cherche à en écarter la responsabilité en la rejetant sur ce complaisant contumax qu'on appelle le hasard !

— Notre position est devenue effrayante à tous les points de vue : les révolutions ont tout changé, tout transformé, tout bouleversé ; nous sommes hors de notre voie, c'est un déraillement général ; c'est la révolution dans la révolution, c'est le luxe dans la misère, c'est la banqueroute imminente. Quand trouverons-nous des hommes d'État à la mesure de si grands dangers ?

— Les révolutions, dans leur enthousiasme ardent et nouveau, découvrent avec audace toutes les plaies sociales : de 1789 à 1793, que de théories extravagantes ! Babœuf, Darthé et autres illuminés, la déesse Raison inventée par Robespierre et qui nous laissa les Théophiles ; en 1830, pareille ébullition produisit semblable folie : ce fut le saint-simonisme, d'abord appuyé par le globe, en 1832, le fourriérisme, prêché par le phalanstère et la démocratie pacifique, le communisme vint ensuite avec Cabet, son journal le *Populaire* et son programme ayant pour titre : *Voyage en Icarie*. Un grand banquet à Belleville constata la présence de six à sept cents adeptes ; en 1848, vinrent les néo-chrétiens, la queue de la bête ! c'était son dernier souffle, l'extravagance après la folie, car tous les fléaux s'enchaînent.

— Dans les temps de grandes transformations, c'est-à-dire à l'approche des révolutions, le parti frappé tombe en caducité et le vide se fait ainsi ; l'écroulement annonce l'avenir, la vie nouvelle, mais encore inconnue, de la renaissance nationale.

— La continuité des disettes, puis les crises commerciales sont les éléments préparateurs des révolutions : l'événement le plus petit et le moins prévu les fait alors éclater.

— Les élans populaires ressemblent à ces terribles trombes ou tourbillons qui enlèvent et brisent tout et multiplient

leurs forces dans la rapidité vertigineuse de leur mouvement !

— Le plus terrible ministre, le plus dangereux représentant d'une nation, c'est le peuple déchaîné : ce n'est plus la raison qui prononce, c'est la force brutale, aveugle, passionnée qui commande, et souvent le hasard qui décide.

— Les révolutions françaises doivent avoir appris aux gouvernements que les masses appartiennent à qui veut et sait s'en emparer par la flatterie ; que ces masses ne désavouent jamais ceux qui osent parler avec audace en leur nom, que pour tout bouleverser, il suffit d'un petit mouvement de surface conduit par des meneurs ambitieux, tandis que l'immense majorité de la population, la population aisée, intelligente et tranquille s'endort dans sa richesse, ne sait rien faire pour se défendre et n'a dès lors aucune force matérielle !

— Les révolutionnaires sont partout les mêmes : ils flattent le peuple et le trompent par de fallacieuses promesses ; puis, venu le moment d'organisation, on désorganise tout, et les réorganisations indispensables ont l'apparence d'une réaction et la révolution est honnie et justement prise en haine pour ses propres fraudes !

— En menaçant tous les intérêts, les révolutions suscitent dans les partis contraires des défenseurs à l'ordre social, et consolident, au lieu de l'ébranler, la force du droit.

— Les souffrances individuelles forment le germe des révolutions, celui dont les affaires sont en péril désire voir tout le monde à son niveau, il veut le désordre et le bruit pour cacher sa position et courir des chances nouvelles, où son audace lui fait espérer des succès.

— Dans toute société il y a des souffrances, le gouvernement doit faire tous ses efforts pour les rendre supportables, pour les alléger, autrement la révolution est la conséquence ou la suite de ces excès de misère publique et populaire.

— Les révolutions séduisent d'abord par leurs idées nouvelles et les espérances qu'elles inspirent, mais bientôt l'agitation remplace le travail, l'ouvrier abandonne l'atelier, l'extrême misère envahit tout,

la réaction se justifie par le malaise général, et la révolution succombe par ses excès.

— A l'heure des révolutions, l'homme de bien s'effraie de l'avenir, car c'est le peuple, rarement calme, jamais éclairé, souvent emporté et furieux qui prononce; la raison se cache quand la passion menace; toutes les révolutions entraînent donc des désastres, des ruines, des misères que cent années de calme ne répareront pas! C'est donc le cas de se contenter de peu et d'améliorer lentement, au moins cela reste et ne s'achète pas à des prix désastreux et à des risques effrayants.

— Les révolutions, en abaissant la haute société, en portant au sommet les instincts et non les intelligences, ont tué le bon sens, l'esprit français et le bon ton: les grands rôles sont presque tous joués aujourd'hui par des nullités, des doublures et des ambitieux surtout!

— Les révolutions éteignent la pitié et inspirent la cruauté, car elles terrifient les bons et enhardissent les méchants.

— Quels droits l'aveuglement des révolutions n'a-t-elle pas demandés? Le droit à l'insurrection, le droit à l'égalité absolue en tout, le droit à l'instruction, le droit à l'assistance du budget de l'État, le droit au partage égal entre tous, sauf à recommencer le lendemain quand l'inégalité réparaîtrait, le droit au travail, le droit à vivre sans travailler, et combien d'autres droits encore!

— La prodigalité de Louis XIV, la perversité de la Régence, les mœurs dissolues de Louis XV: cette démoralisation de trois longs règnes successifs, les encyclopédistes, la bonté faible de Louis XVI, avaient préparé la révolution de 1787; le concours de la France à la guerre de l'indépendance américaine avait, au retour de l'armée, propagé des idées d'émancipation et de liberté; l'affaire du collier, exploitée par une intrigante audacieuse et un prélat ambitieux et libertin, avait avili dans l'opinion la reine innocente et le trône avec elle. Tout cela réuni avait abaissé la royauté, démoralisé la nation, inspiré des idées de révolte et de bouleversement: la faiblesse et la bonté du roi permirent tout et la révolution éclata et se développa avec une

énergie modérée dans ses commencements, mais qui crût et s'envenima dans sa marche, après la prise de la Bastille, jusqu'à arriver aux plus grands excès.

— Louis XVI fut, avec saint Louis et Henri IV, l'un des rois les plus aimés; malheureusement il fut entraîné, et ne pouvant plus gouverner, il en appela aux États Généraux pour gouverner à sa place; c'était une abdication! C'est de ce jour qu'il cessa d'être roi comme la suite le prouva, et qu'il entra dans la voie douloureuse de son calvaire, car elle le conduisit au supplice!

— Louis XVI consentait à des réformes graduées et progressives, mais l'esprit du temps les voulait radicales et instantanées: la révolution, comprimée un instant, agit comme la vapeur, elle éclata le 10 août avec une violence si formidable qu'elle renversa le trône et bouleversa toutes les grandes villes et la France entière à leur suite!

— Les idées républicaines étaient si bien dans tous les esprits que ce fut par la cour même de Louis XVI que Beaumarchais emporta d'emblée l'autorisation, jusque-là refusée, de faire jouer *le Mariage de Figaro*; ce fut donc la haute noblesse qui permit qu'on la jouât elle-même et qu'on la ridiculisât dans la personne du comte Almaviva, si jovialement chagriné et bafoué dans tout le cours de la pièce!

— L'esprit d'opposition contre la cour était si général qu'il était partagé par une partie de la cour même et que la popularité s'attachait au ministre le plus novateur et le plus révolutionnaire, ainsi la duchesse de Lauzun, une des plus grandes dames de la cour, ne put-elle entendre froidement parler mal de Necker dans le jardin public des Tuileries et à ce sujet apostropha très-violemment un inconnu qui ne lui adressait seulement pas la parole.

— L'idée révolutionnaire entraîna tout, même au cœur de l'aristocratie, si bien qu'à son arrivée en France, où il venait solliciter notre concours contre les Anglais, Franklin fut reçu en triomphe par la noblesse et accueilli surtout par les dames de la cour qui applaudissaient à la

déclaration des droits des peuples promulguée par l'Assemblée révolutionnaire.

— Le 1776 des États-Unis d'Amérique est notre 1789 : Louis XVI en accordant son concours aux états insurgés, ne soupçonnait pas qu'il préparait la révolution française. Ce furent en effet nos troupes, sous la conduite de Lafayette et de Rochambeau, qui rapportèrent du Nouveau-Monde ces idées d'affranchissement et d'indépendance qui, exaltées jusqu'au délire, produisirent tant et de si terribles événements !

— Les révolutions s'annoncent par des exagérations en tout : avant 1789 la noblesse tendait à monter de plus en plus et la bourgeoisie à s'élever plus haut ; les magistrats voulaient l'égalité, les prêtres l'omnipotence de Rome, les philosophes la liberté et la fraternité : tout s'agitait, tout sortait de sa voie, tout tendait à la révolution et au choc ; le choc se fit donc et le peuple conquit l'égalité ! Mais devant la ruine, la misère, le désordre, la dissolution sociale effective et formidable,

On ne s'arrête pas en excès politiques, la révolution de 89 ne le prouve que trop : les encyclopédistes commencèrent l'attaque, les parlements vinrent à leur aide ; puis les États Généraux avec Mirabeau, Barnave, Lameth, Lafayette ; après eux les girondins, puis ensemble les jacobins et les girondins, enfin les terroristes seuls, c'est-à-dire la punition et le précipice qui devait engloutir les innocents et les coupables.

La grande révolution fut plus qu'une révolution, elle fut un déluge détruisant tout et créant un monde absolument nouveau, transformé, non reconnaissable, si bien que depuis lors, l'histoire de France paraît être l'histoire d'une nation d'hommes différant totalement dans leurs idées, leurs instincts, leur caractère, leurs habitudes, leurs sentiments et leur costume ; leur langage même était tout changé, et leur sans-gêne grossier contrastait avec le caractère français connu jusque-là par sa politesse exquise et sa fière délicatesse.

Les préludes de la grande révolution se déroulèrent de 1775 à 1789 :

1775. — Pillage des marchés sous Louis XV.

1778. — Promenade triomphale de Voltaire comme incrédule.

1787. — Lutte du roi contre le Parlement.

1788. — Départ de Brienne, émeute.

1789. — Incendie de la papèterie Réveillon au faubourg St-Antoine.

20 juin. — Serment du jeu de Paume.

16 juillet. — Prise et démolition furieuse et acharnée de la Bastille !

— La révolution fut grande et solennelle en 1789, populaire en 1790, révolutionnaire en 1791, exaltée et exaspérée en 1792, atrocement cruelle et sanglante en 1793 ! les révolutionnaires les plus exaltés s'entretuent en 1794 : Danton et ses affiliés sont exécutés en avril, Robespierre et ses forcenés adeptes, à la fin de juillet 1794 ! De ce jour, la force révolutionnaire s'affaissa sur elle-même, la réaction avec les poltrons prit le dessus et le gouvernement arriva au Directoire, pouvoir bâtard, corrompu, sans énergie et sans force qui se démit dans le Consulat, qui lui-même se rendit à l'Empire ! Que de sang et d'atrocités pour revenir à un despotisme militaire plus pesant que le despotisme de Louis XIV.

— La grande révolution française tombée aux mains des buveurs de sang, tua tout ce qu'elle devait admirer et envier : ainsi la science dans le célèbre Lavoisier ; l'innocence dans les jeunes filles de Verdun qui furent massacrées pour avoir obtenu que la ville ne fut pas incendiée ; la vertu et le talent dans les girondins ; le malheur dans les deux mille pauvres femmes faites veuves par la guillotine, puis sacrifiées à leur tour comme veuves d'aristocrates !!!

— Les crimes de quelques exécrables meneurs furent multipliés par l'ignorance et la démence de milliers de sectaires exaltés, de là tant d'orgies et de massacres. Ce n'était plus la révolution, c'était la démagogie, le socialisme, tels qu'ils se sont représentés de nouveau en France en 1871 !!!

— La terreur produite par les atrocités commises, fut la principale force des révolutionnaires. Dix scélérats, suivis de tous les malfaiteurs flétris par la loi et arrachés aux prisons, suffisaient pour ensanglanter une ville, et encore était-on obligé de faire les arrestations pendant la nuit,

et d'expédier rapidement sur Paris. L'immense majorité de la France ne prit que la part de la peur et de l'intimidation dans les excès révolutionnaires. La guerre aux frontières, entraînant les plus exaltés, prépara la réaction de Thermidor et tira réellement la France des griffes des assassins.

— En juin 1792, avec le *Ca ira*, on chantait à la suite, vive Henri IV; mais après le 10 août toutes les statues royales, même celle du Pont-Neuf (d'Henri IV) étaient renversées; à partir du 10 août, la démocratie remplaça la royauté, la démagogie ne vint qu'un peu plus tard, mais elle s'attaqua à la cruauté des sans-culottes envers les aristocrates naissants des contrastes et de l'aversion profonde de ces hommes grossiers pour des délicatesses et des manières chevaleresques, distinguées et polies qui les rétonnaient et les irritaient tout à la fois.

— Comme les arrêts de mort de la grande révolution ne frappèrent d'abord que des sommités des plus honorées, les plus drométés, les plus probes, la mise en accusation, la mort elle-même n'était plus une infamie! C'était plutôt un honneur! puis l'habitude de voir mourir préparait à la mort. Le courage devant la mort devint donc la vertu de tous.

— Glorifier la révolution de 1793, c'est dire, en quelque sorte, qu'en se multipliant, les crimes grandissent et se justifient; la sublimité de cette époque est dans les victimes, la gloire est dans l'échafaud! Il n'y eut de surnaturel que l'atrocité des révolutionnaires!

— Combien d'odieuses profanations n'a pas accomplies la révolution de 93? Toutes les églises détruites ou mutilées; tous les monuments ravagés, les bibliothèques jetées au vent et au fleuve comme en 1848 à Paris! Avignon, avu son palais des papes saccagé, tous les sépulcres violés et fouillés, et, par d'affreux sacrilèges, les squelettes dressés debout contre les murs de l'église, coiffés du bonnet rouge, s'appuyant sur un balai et salis par de grossières inscriptions.

— La population parisienne alla plus loin et prouva, que non moins cruelle, elle était aussi moins intelligente que la popu-

lace de nos grandes et petites villes du Midi. Lors de l'invasion de Versailles par les bandes forcenées qui saccageaient tout, frappaient tout ce qu'elles rencontraient, elles étaient allées jusqu'à massacrer toute la ménagerie de Versailles, animaux rares exposés à la curiosité publique.

— L'épigraphe de la révolution de 1789 était *liberté, égalité*, la révolution de 93, par dérision évidemment, y ajouta *fraternité*, qu'elle écrivait au moment même où elle massacrait ses frères! Napoléon fit effacer partout ces trois mots qui le blessaient et lui faisaient horreur par les massacres et les atrocités qu'ils rappelaient.

— La révolution était faite par la France dans l'élection de la Constituante, les principes nouveaux jaillissaient de cette grande manifestation générale, et il ne restait plus que les conséquences à en tirer: le serment du Jeu de Paume fut la première étincelle de l'incendie; il produisit la prise de la Bastille, puis les effrayants et déplorables excès qui suivirent!

— On a dit que Paris avait fait la révolution, c'est là une lourde erreur! Paris a ensanglanté la révolution, il en a commis les excès, mais c'est la France entière qui a commandé et exécuté la transformation de la nationalité française.

— La révolution, odieuse dans ses excès, s'est légitimée plus tard par les principes qu'elle a consacrés: elle a inauguré la liberté modérée, l'égalité sociale aussi bien que l'égalité devant la loi. Ces principes sont si justes qu'ils sont devenus le droit européen et que là où ils ne sont pas encore entièrement développés comme chez nous, ils ne tarderont pas à l'être.

— Il faut s'abstenir de juger le passé de la grande révolution. C'est un fait à accepter, non à discuter, car la conquête est trop puissamment assise pour qu'on puisse songer à l'effacer!

— On n'a pas assez remarqué en France combien les bouleversements de 1789 à 1815 avaient aidé au développement rapide des idées révolutionnaires et les avaient inculquées dans l'esprit français: les massacres des nobles, des prêtres, de toutes les sommités, parce qu'elles étaient intelligentes et puissantes, les guerres civiles

et acharnées qui ont précédé les longues et sanglantes guerres de l'Empire, ayant fait place nette de tout obstacle, de toute résistance, ont rendu facile et naturelle l'infusion des idées nouvelles de liberté et de tolérance et préparé, non pas seulement en France, mais dans le monde entier, les transformations sociales qui continuent à s'accomplir de nos jours.

— Le principal but de la grande révolution française, fut de vouloir des nations instruites, pensantes et libres, prenant la place des anciennes nationalités asservies et ignorantes. La philosophie révolutionnaire, si pure à son début, si faussée dans ses excès, commence à se dégager de toutes ses fautes, à entrevoir et comprendre la liberté dans la fraternité et la raison, but suprême et bonheur complet des nationalités humaines.

— Avec quelle rapidité les trois années de révolution sanglante et cruelle de 93, ont transformé la France, les idées et les hommes! Cette puissance fut si rapide et si écrasante que les vieux soldats conquièrent sous Napoléon le monde entier, non seulement à la France, mais à ses idées, ils firent de 93 la conquérante du monde; plus tard, la vieille noblesse vint payer sa dette à la France nouvelle dans les Châteaubriant, les Lamennais, les Lamartine.

— La grande révolution effaca en France toutes les illustrations des provinces au profit de la capitale seule, les capitales de provinces déchéant au rang de villes, chef-lieu de département!!! Le temps a achevé cette destruction déplorable à plus d'un titre: l'émulation et l'animation, l'activité, les sacrifices privés, Paris a éteint tout cela! Pauvres villes découronnées! elles ont subi même les outrages de ces bataillons marseillais qui se donnaient la mission de supprimer la religion et de saccager tous les monuments religieux. C'était l'invasion d'une barbarie, plus dangereuse que celle des temps reculés de l'histoire de notre pays; la Vendée, la plus française, peut-être de nos provinces, fut la plus éprouvée!

— Les excès comme les succès des jacobins extrêmes de la Montagne, ne s'ex-

pliquent que par leur fougue et leur fureur sans mesure et sans limites! Otez la passion furibonde et la révolution est vaincue et les Prussiens entrent à Paris et la réaction, aussi sanglante que la terreur, double le nombre des victimes avec l'humiliation de la défaite et de la conquête étrangère! Voilà cependant la vérité sur cette terrible et effrayante époque de notre histoire! La lutte se fut prolongée avec des chances diverses et dès lors des désastres toujours renaissants, sans le triomphe de la Montagne qui, cette fois, sauva miraculeusement la France et prépara sans s'en douter la réaction thermidorienne et le grand Empire.

— Quelle transformation dans la vie française de 1789 à 1800, quelle autre transformation de 1800 à 1815 et à la suite de nos trop nombreuses révolutions; on devait se croire dans les parties du monde les plus éloignées et les plus dissemblables! —

— Si on passe en revue toutes les révolutions faites depuis 1789, on trouve qu'elles sont toutes, une seule exceptée, l'œuvre des avocats les plus infimes, passant par leur bêtise à la politique, en soulevant successivement tous nos gouvernements. Napoléon I^{er} disait d'eux: « Ces bavards effrontés et avides feraient fondre un gouvernement de granit! »

— Après les grandes révolutions sociales la nature reprend ses droits, ainsi à la renaissance de la vie sociale sous le Directoire, de 1795 à 1802, l'aristocratie était le talent chez les hommes, la beauté chez les femmes.

— Les troubles viennent de la force brutale qui n'édifie jamais rien, mais les révolutions viennent des idées et les idées viennent d'en haut; ce sont bien les idées et les grandes idées qui ont fait la révolution de 1789, le peuple leur a prêté sa force et tout a été bien tant qu'il a obéi; le mal s'est produit quand il a voulu commander lui-même et a accepté pour chefs les exaltés et les intrigants qui eussent tout perdu, si les hommes sensés, alors débordés, n'eussent ressaisi la direction, rétabli l'ordre, et assis le gouvernement puissant et formidable de Napoléon I^{er}.

— Comment la France a-t-elle pu, après

un régime aussi complètement, aussi cruellement républicain et niveleur que celui de 1791 à 1793, tomber sous l'absolutisme soldatesque du premier Empire? C'est qu'en toutes choses les extrêmes commandent les extrêmes; c'est que l'horreur de la république de 1793 avait précipité la nation sous le pouvoir le plus absolu qui ait jamais existé; on ne pouvait trop réagir contre les horreurs de 93, de là l'Empire. Après l'abus des grandes guerres survint la réaction de la paix à tout prix, deux conquêtes successives de la France par l'Europe coalisée, puis la paix à tout prix sous la Restauration, le même système à peu près, continué sous Louis-Philippe, et le coup de main républicain de 1848, révolution avortée et qui disparut par le coup d'État sous la main de Napoléon III, empereur! Ainsi que nous le disions, toujours les extrêmes se succèdent en tout!

— Les bouleversements politiques provoquent les migrations; il y a danger et inconvénient à braver par sa présence un pouvoir hostile et absolu: on passe donc à l'étranger, mais comme émigré, c'est-à-dire, modestement, sans bruit, et presque incognito; c'est le marin qui entre au port, le plus voisin et cargue les voiles pour attendre le retour du beau temps et la sécurité pour son navire, sa cargaison, et son équipage entier!

— Jamais civilisation ne fut plus vaniteuse et plus bouffie d'orgueil que la nôtre, et cependant depuis quatre-vingt-quatre ans, elle a détruit une à une chacun des gouvernements qu'elle s'était donnés, et cela au moment où ils fonctionnaient normalement et régulièrement, et où ils allaient faire la part de la liberté et satisfaire au courant d'idées qu'on appelle l'opinion publique.

— Révolution de 1830. — Quoiqu'on ait pu dire, la révolution qui fit descendre Charles X du trône s'accomplit sans excès et sans violence; la France n'avait jamais pardonné aux Bourbons leur retour à la suite et dans les bagages de l'ennemi; leur gouvernement, nous l'avons dit ailleurs,

semblait prendre à tâche d'augmenter les antipathies qu'il avait inspirées à la nation. Après la grande révolution, une bonne politique devait se maintenir dans le progrès; profiter de toutes les expériences, de toutes les leçons et détrôner les libertés qui avaient coûté si cher! Mais loin de là, Louis XVIII d'abord et Charles X, après lui, reprirent, sous l'influence de leurs ministres, aussi rétrogrades qu'eux-mêmes, tous les errements de la vieille Monarchie absolutiste, et manifestèrent hautement leur prétention de faire revivre les mœurs et les coutumes anciennes, de rétablir les privilèges. Ce qui porta à son comble l'irritation de la nation, si humiliée déjà de l'abaissement de la royauté française devant les autres royautés européennes. Des tentatives furent faites par les libéraux, dans le sens le plus modéré, pour obtenir de sages concessions; tout fut inutile, le roi, fort de ce qu'il appelait son droit, continua systématiquement ses résistances, la nation, de son côté, confiante dans sa force, protesta énergiquement contre les fameuses ordonnances insérées au *Moniteur* du 26 juillet 1830: suspension de la liberté de la presse, dissolution de la chambre, modification et presque suppression de la loi électorale; c'en était trop! Le 28 des attroupements se forment et bravent la force armée qui veut les dissiper, on tire sur le peuple, le sang coule, le tocsin sonne, on court aux armes, on construit des barricades, la guerre civile a commencé; les troupes sont victorieuses pendant toute cette journée, mais elles n'ont ni l'entrain, ni l'ardeur qui les animent devant l'ennemi, elles repugnent à massacrer leurs compatriotes, leurs frères, aussi le lendemain, 29, l'avantage reste-t-il tout entier aux parisiens; les négociations s'ouvrent et Charles X envoie, le 30 juillet, au duc d'Orléans, nommé lieutenant général du royaume, son abdication et celle de son fils, le duc d'Angoulême, en faveur d'Henri, jeune fils de la duchesse de Berry, mais il était trop tard, la monarchie constitutionnelle était faite! Du reste on remarqua alors que le mot d'ordre de l'armée de Paris, le 28 juillet 1830, était *Philippe*

et Paris, le but à atteindre était donc déjà et d'avance bien fixé!

En 1830 les systèmes nouveaux marchaient parallèlement avec des sociétés secrètes et des conspirations: la carbonnerie s'était organisée vers 1818, elle avait été frappée à mort en 1822 par le procès des quatre malheureux sergents de la Rochelle; après la révolution de Juillet les républicains se montrèrent au nombre de 5,000 dans une célèbre pétition; de nombreuses sociétés se formèrent, celle des amis du peuple en tête; c'était la plus ténébreuse et la plus effrayante; le maréchal Lobeau la combattit avec les seringues gigantesques des pompes à incendie opérant sur les révolutionnaires entassés place Vendôme; ils furent ainsi ridiculisés; en 1832 les 6 et 7 juin, l'émeute fut sérieusement écrasée par le même maréchal; la société des amis du peuple se reforma sous le nom de Société des droits de l'homme avec Puyraveau, d'Argenson et le général Cavagnac comme chefs; les mutuellistes étaient une annexe, ils s'insurgèrent le 9 avril 1834 à Lyon et le 13 à Paris; leur défaite fut sanglante; mais chose à noter, aucun des chefs ne se montra! En 1835 Barbès et Blanqui organisèrent la société des familles dont les membres furent jugés et condamnés en 1836.

— L'amnistie du 8 mai 1847 rendit la liberté à tous les conspirateurs, ils se remirent à l'œuvre dans la société des saisons, appuyée par le *Moniteur républicain*, d'où sortit l'affaire sanglante du 12 mai 1848; la Société des nouvelles saisons ramassa tous les débris épars; ici se placent les trop célèbres et ridicules banquets et l'entrée en scène des Baroche, Caussidière, Ledru-Rollin, Chenu, Odilon-Barrot.... On voit avec quel acharnement les partis persistent dans leurs dangereuses conspirations et la raison nous dit bien haut qu'un gouvernement fort devrait à tout prix et par des mesures suprêmes et décisives, arrêter dans leur origine, leur essor et leur développement des passions aussi demoralisatrices, aussi destructives de tout bon gouvernement.

Les libéraux banquetteurs conduits

par Odilon-Barrot, Baroche et Duvergier de Hauranne furent pris au piège tendu par leur petite ambition à la dynastie de Louis-Philippe; ils se réveillèrent républicains, le 25 février. Leur déconfiture fut immense, le pouvoir passait au-dessus de leur tête pour tomber aux mains d'autres ambitieux: que fit la France? Egalitaire par tradition et par sentiment, elle accepta la forme républicaine pour sauver le principe de gouvernement représentatif sagement et progressivement libéral; c'était tuer à l'avance le gouvernement nouveau qui, n'ayant pas d'adversaires, se trouvait désarmé dans ses tendances, dans ses utopies, et devait tomber dans un ridicule mépris. Les banquetteurs assirent un pouvoir présidentiel et la république napoléonienne prépara à son aise le deuxième Empire; l'histoire de la France nouvelle alla rétrograder de trente trois ans pour recommencer à 1815 et aux traditions de cette époque; voilà cependant où nous conduisirent l'échauffourée des banquets et la surprise du 24 février! Traquenard où les renards furent pris honteusement d'abord, et d'où ils se sauvèrent plus honteusement encore en se mettant au service du nouveau régime; l'ennemi était doublement conquis, il était non-seulement battu, mais même rallié, humilié, travesti; l'affranchi d'hier rentrait volontairement dans l'esclavage doré des cours.

— La révolution de 1848 fut le cri d'une petite émeute hurlant très-haut au milieu du silence effrayé de la nation; quatre à cinq mille clubistes, lie éhontée de la capitale, conduits par quelques ambitieux qui composèrent le gouvernement en se choisissant précipitamment eux-mêmes!!!

— Quel imbroglio que cette révolution de février faite par la stupidité de la garde nationale de Paris et accomplie par la faiblesse du roi, de la reine et des princes! Ce fut la vraie journée des dupes, car la garde nationale fit tout le mal en s'unissant aux meneurs et en menaçant de s'interposer entre le peuple et l'armée si l'armée osait attaquer! C'est cette folie, cette menace qui attéra le roi, lui fit sacrifier le ministère et le laissa désarmé devant l'émeute: le soir du 23, la garde nationale

se dispersa pour illuminer Paris et abandonna la rue aux émeutiers et à la populace.

— Le 24 février, 1848 à midi et demi, les députés étaient réunis en séance publique et M. Sauzet, président, montait au fauteuil ! La princesse Hélène avec le comte de Paris et le duc de Chartres à chacune de ses mains, le duc de Nemours et ses aides de camp entrèrent dans la salle au milieu des applaudissements et s'assirent dans l'hémicycle, aucun des ministres n'était présent : M. de Lamartine était dans un bureau en conférence avec les chefs du *National* et de la *Réforme*. M. Dupin aîné qui avait amené la princesse et ses enfants refusa d'abord la parole que lui donnait M. Sauzet, président, puis se ravissant il montait à la tribune et proposait la régence, M. Sauzet allait la mettre aux voix lorsque M. de Lamartine demanda que la discussion cessât jusqu'à ce que la duchesse d'Orléans et ses enfants fussent sortis de la salle ; le Président approuva la motion et, malgré elle, la princesse fut entraînée avec ses jeunes fils par le couloir du milieu jusqu'aux bancs supérieurs ; Marrast arrivait alors avec les clubistes, et Caussidière avec les sociétés secrètes, M. Odilon Barrot les suivait, mais au lieu de parler il dut s'asseoir pour se remettre de son émotion ! Marie et Crémieux invoquèrent la légalité contre la motion de la régence, Barrot monta alors lentement à la tribune et parla dix minutes pour ne rien dire, M. Dupin exalté s'écria : parlez vous-même Madame la duchesse, et celle-ci commença d'un ton ferme : « *Je suis venue ici avec ce que j'ai de plus cher au monde...* » mais la voix de M. Barrot reprenant son discours l'interrompit pour déclamer et proposer de nouveau la régence, il ne fut pas écouté ; la salle étant instantanément envahie par une nouvelle bande en armes et menaçante, l'entourage effrayé de la duchesse l'entraîna au dehors ; l'émeute était à la tribune, Ledru-Rollin se décida à y monter ; il rappela 1789, 1791, 1815 et 1830, mais ne conclut pas, il attendait les sections ! Lamartine demande la parole, on l'écoute ; il propose énergiquement la république par son nom propre et un gouvernement provisoire. Dupont de

l'Eure avait pris le fauteuil de la présidence, beaucoup de députés avaient fui. Lamartine mit en avant quelques noms mais le tumulte couvrait sa voix, enfin Dupont de l'Eure put se faire entendre et lire la liste des noms des futurs gouvernants : Lamartine, Ledru-Rollin, Emmanuel Arago, Marie... Et les applaudissements témoignèrent de la satisfaction de tous.

La réforme nommait au même moment dans ses bureaux un gouvernement dans lequel figuraient à peu près les mêmes noms plus Flocon, Louis Blanc, Garnier Pages, Marrast et Martin dit Albert : et la république était fondée !

— Après la révolution de 1848 et les élections, la Constituante réunie compta ses partis et leurs forces ; la république la plus avancée, c'est-à-dire la république ardente et socialiste était représentée par Dupont de l'Eure, Voyer-d'Argenson, Carrière, Ledru-Rollin, Marie, Michel de Bourges, Raspail, Garnier Pages, Pierre Leroux, L. Blanc, J. Reynaud, Barbès le puritain exalté, l'enfant perdu, l'enfant terrible du parti, enfin un mélange hétérogène d'opinions multiples, absolues et contraires dans leurs bases et dans leur but ; pandémonium où la passion ardente était le seul sentiment commun, ce qui rendait toute politique impuissante et impossible !

— Ordinairement les révolutions amènent aux affaires les hommes jeunes et nouveaux : la révolution de 1848 fit tout le contraire, elle envoya à l'Assemblée nationale une quantité considérable de vieillards, autant d'hommes dans l'âge mûr et très-peu de jeunes hommes, car la France étonnée était en grande défiance contre cette révolution.

— La révolution de 1789 avait un but immense à atteindre, mais elle l'avait atteint au prix de tant de sang et de crimes que l'histoire ne peut que la flétrir ; la révolution de 1848 n'avait réellement plus rien de raisonnable à demander, elle était donc sans but ; elle pataugea dans le vide, elle s'égara dans les utopies et les projets les plus aventureux et les plus ridicules ; de là ses échecs successifs.

— Résumons l'histoire de la révolution de février : elle a voulu la liberté et elle

nous a donné la dictature et le despotisme, elle a proclamé la fraternité et nous avons eu quatre ans de guerre civile; elle a mis le bonheur du peuple à l'ordre du jour et jamais le peuple n'a été si misérable et si affamé, elle a voulu l'affranchissement des nations et les nations insurgées sont retombées sous un despotisme plus sévère et plus intolérant!

— Les dictateurs de février n'ont jamais su ce qu'ils voulaient et où ils tendaient; leur gouvernement était un ballon obéissant à tous les souffles populaires!

— Les hommes de février, n'ont produit qu'une éclatante et honteuse bouffonnerie! Dans vingt ans on aura oublié les noms de ceux qui composaient si déplorablement le gouvernement provisoire, à l'exception de ceux de Lamartine et François Arago, uniquement parce qu'ils signifièrent poésie et science.

— Les épreuves de la révolution de février sont un immense enseignement, le drapeau de la liberté a été porté et avili par les mains de l'intrigue, de l'orgueil, de l'égoïsme, de l'incapacité.

— En 1848, grâce à leur ambition repue et satisfaite, les adversaires du pouvoir, devenus gouvernement eux-mêmes, défendaient les principes de l'ordre aussi énergiquement qu'ils avaient d'abord mis de passion à les attaquer!

— La république de 1848, a tellement effrayé la France, que la lutte, si acharnée de tous les partis, la cessé comme par enchantement et que l'union s'est faite contre l'ennemi commun; la république est une forme de gouvernement qui satisfait toujours en France la passion de l'égalité, elle fut donc acceptée, puis mise habilement en laisse et conduite insensiblement sous la puissance qui l'avait déjà enterrée une fois; le deuxième empire fit, comme le premier, suite à la république en passant par la présidence.

— Certains faits ont une incroyable portée morale et politique, ainsi la mort de l'archevêque de Paris, Monseigneur Affre, tué sur les barricades, alors que le Crucifix en main il y portait des paroles de paix et de conciliation, a vaincu la révolution par l'horreur universelle et pro-

fonde qu'inspirent les grands crimes. La révolution avait assassiné l'éminent prélat, l'indignation publique condamna et terrassa du même coup la révolution. Les archevêques de Paris paraissent avoir le privilège des morts glorieuses, ainsi après Monseigneur Affre, Monseigneur Morlot, enfin Monseigneur Darboy!!!

— **REVOLUTION D'ANGLETERRE.** — En France toutes les luttes des partis s'adressent au pouvoir qui est obligé de se défendre de la révolution. En Angleterre, le pouvoir reste spectateur et neutre, acceptant la *l'attente*. Le résultat de toutes les luttes entre les deux partis qui se combattent, jamais le pouvoir suprême n'est en jeu, jamais il n'est menacé, la dynastie régnante reste en dehors de ces conflits et continue à être respectée; c'est un exemple à suivre.

— Remarquons que la vieille révolution anglaise fut locale et égoïste, qu'elle ne déborda pas sur le monde, comme le fit la révolution française qui, en germe et dès 1774, alla donner la liberté à l'Amérique pour l'offrir ensuite et la donner au monde entier après 1789.

— En Angleterre et en France, nous avons de grands et terribles exemples de la justice du peuple, dans l'exécution de deux rois condamnés à mort par des assemblées délibérantes: Charles I^{er} et Louis XVI, en Espagne, où l'inquisition devait faire supposer plus de cruauté, nous trouvons des mœurs plus douces et pas d'exécution de rois, seulement Henri IV, roi de Castille, universellement détesté, fut officiellement déposé à Avila par les représentants de la noblesse et des villes en 1465. Un mannequin couronné était debout sur l'estrade; on fit lecture à haute voix des griefs populaires et il fut successivement dépouillé des insignes royaux, puis précipité de son trône, aux frénétiques applaudissements du peuple. L'exécuteur fut l'archevêque Primat de Tolède. La noblesse de Castille passe pour être la plus noble et la plus justifiée du monde, elle se croyait l'égalé des rois, qui, dans les premiers temps étaient, il est vrai, élus par les nobles et par les villes.

— La hache qui fit tomber la tête de

Charles I^{er} d'Angleterre, frappa à mort la constitution, car le despotisme de Cromwel fut autrement pesant que celui du pouvoir royal. C'est l'histoire de la révolution anglaise, aussi bien que de la révolution française, car toutes les révolutions parcourent fatalement le même cercle : désorganisation et avilissement!

— Charles I^{er} fut comme Louis XVI, un roi humain, sage, modéré ; tous deux accordèrent des réformes et en promettaient d'autres. Les révolutionnaires eux-mêmes sont d'accord sur ce point, mais il leur fallait une révolution, et deux têtes innocentes tombèrent!

RHODES — ou Ophinsa, l'île des serpents, capitale du même nom, supposée le séjour de Minerve, renfermait, dit-on, plus de trois mille statues ; un colosse, la statue en bronze d'Apollon, les jambes écartées sur deux rochers à fleur d'eau, pour laisser passer les navires était une des merveilles du monde, les rochers sont encore là, mais la statue fut renversée peu d'années après son exécution par un tremblement de terre, et après neuf cents ans on retrouva assez de ses débris pour charger sept cent quatre chameaux!

RICHARDSON, — célèbre romancier anglais, est, par sa finesse d'observation, sa grâce naturelle, la vérité répandue dans les détails les plus intimes, les plus discrets, les plus délicats de ses récits, le plus admirable conteur de l'Angleterre et même du monde entier. On a dit de lui avec raison qu'il avait, sinon créé, au moins agrandi et prodigieusement développé la science du cœur humain, sondé ses replis les plus profonds, ses mystères les plus cachés : sa première œuvre, *Paméla*, annonçait les deux chefs-d'œuvre qui suivirent, *Clarisse Harlowe* et *Grandisson*. Richardson, né à Derby en 1689, mourut à Londres en 1761, à l'âge de 72 ans.

— *Clarisse Harlowe*, *Paméla*, *Grandisson* sont des livres de détails infinis, des livres à part ; y retrancher c'est tout détruire, en retirer les longueurs, l'ennui si on veut, c'est en retirer l'intérêt, car l'attrait le plus puissant se trouve dans cette broderie

fine et légère des plus petits détails, des plus délicates nuances!

— Clarisse Harlowe est une anglaise pur sang, belle, raide et froide, elle peut écrire longuement, elle n'a que cela à faire! mais le loup dévorant qui fait le siège de la brebis, peut-il avoir les mêmes loisirs et écrire les mêmes lettres? Évidemment le siège traîne trop en longueur et il faut la finesse d'observation de Richardson pour que ces mièvreries et ces riens microscopiques qui forment la vie de ses romans, vous enserrant et vous retiennent enchaînés, comme l'est la mouche dans les filets de l'araignée.

— Le jeu de Clarisse et de Lovelace est une partie bien liée : ce sont deux orgueils aux prises, aucun des deux ne veut se sacrifier, si Clarisse ne veut pas être la maîtresse de Lovelace, Lovelace ne veut pas être le mari de Clarisse.

— Lovelace, misérable esclave de l'opinion, et plus vaniteux encore qu'orgueilleux, serait mort de honte si le monde l'eût raillé sur son échec près de Clarisse, car il aime moins les femmes que leur amour et leur défaite! Ce qu'il poursuit c'est le scandale, le triomphe, voilà son but! Le plaisir et la possession le tentent beaucoup moins! N'est-ce pas là le portrait de tant de misérables séducteurs qui ne s'introduisent dans les familles que pour y porter le trouble et le déshonneur avec le but d'une liaison passagère, la satisfaction de la plus cruelle, de la plus odieuse vanité!

— Lovelace a été repoussé! et la résistance de cette belle et sage jeune fille, ses mépris, ont exalté sa passion, il lui faut une vengeance et il l'obtient indigne et odieuse : si Clarisse a eu trop de confiance au début en se laissant circonvenir, en fuyant la maison paternelle, ce qui ne serait pas arrivé si elle eut été catholique et eut eu l'appui de la confession et des conseils du prêtre, il y a pour elle bien des circonstances atténuantes, tandis que Lovelace est resté le type odieux et infâme d'un séducteur impudent et d'un misérable assassin.

— Le roman de *Grandisson*, non moins parfait comme style et comme détails,

pèche par le peu de vraisemblance du caractère du héros principal. Tant de vertus dans un jeune homme, une grandeur d'âme si peu commune nuisent à l'intérêt du roman, éminemment moral du reste, comme toutes les œuvres de Richardson.

RICHESSE. — Suprême bonheur, être riche, suprême espérance, devenir riche! Voilà, malheureusement, la grande préoccupation du siècle!

La richesse n'est pas seulement le résultat de la production de la terre et des mers, elle s'acquiert encore, soit par la transformation multiple, soit par le transport des matières premières, par le déplacement seul d'un pays à un autre, c'est-à-dire de ce qui sera abondant dans l'un et manquera absolument dans l'autre!

— Les grands leviers de la production et de la richesse sont le capital et le crédit fait à la terre; isolés, ils sont presque impuissants, unis, ils produisent des merveilles, et passent au-dessus des impossibilités audacieusement affirmées!

L'homme riche a plus de besoins et de soucis que l'homme qui travaille à s'enrichir: ici le mouvement est donné, il n'y a qu'à continuer, à suivre la route agréable et entraînante de la fortune; là au contraire il faut lutter contre l'amour-propre qui conseille orgueilleusement le luxe, contre les passions nouvelles qui entraînent vers la prodigalité. Il faut lutter contre tous ceux qui nous entourent, nous envient, nous jalourent, et veulent nous entamer: cette lutte, toute défensive, est plus pénible, plus ingrate que la lutte vers l'acquisition de l'opulence, qui a devant elle, l'espérance et la récompense du succès.

La richesse est un don dangereux pour certains esprits étroits qui n'en savent ni user sagement ni abuser honorablement; ils prennent cet avantage pour un mérite, s'en glorifient comme d'une qualité et deviennent plus vaniteux, plus irascibles, dès lors plus exigeants. Pour eux c'est une arme d'égoïsme, non un but d'humanité; ils s'éloignent de leurs amis, de leurs parents et, ce qui est effrayant, finissent par se voir entourés de parasites

qui les dominent en les flattant, sauf à les blâmer et à les calomnier par derrière!

— Le riche ne regarde pas le pauvre, la bonne société ne s'occupe pas du peuple, si ce n'est pour l'éviter, et c'est là un très-grand tort, car ce qu'il y a d'honorable dans la bonne société devrait chercher à deviner tout ce qu'il y a d'honorable dans le peuple pour le protéger, l'encourager, l'élever jusqu'à elle! C'est ainsi que ce qui devrait se grouper pour se défendre en commun, se fuit et se sépare au grand détriment de l'union intime et cordiale des citoyens. La religion du Christ est plus juste, elle proclame l'égalité devant Dieu et devant la vertu.

— Ce qui rend la vie des riches si monotone c'est que jouissant de tout, ils n'ont le temps de rien désirer, ils se reposent avant d'être fatigués, mangent avant d'avoir faim, boivent avant d'avoir soif... Tout chez eux précède le désir, tout dès lors est sans saveur et sans plaisir!

— C'est se faire pauvre qu'afficher une richesse qu'on n'a pas, ne faisons plus semblant d'être riches et nous cesserons réellement d'être pauvres, surtout si nous restons laborieux et économes!

— Personne, dans notre monde, ne veut accepter la place qui lui est faite, tous veulent la choisir et la prendre d'assaut; tous passent à envier la fortune, le temps qu'ils devraient employer à l'acquérir: personne ne peut se résigner à rester pauvre, ni à travailler pour ne plus l'être, c'est là le terrible préjugé de l'époque, peste continue, bien autrement dangereuse que le choléra, la fièvre jaune..., qui n'ont qu'un temps et disparaissent souvent pour des siècles!

— La protection du riche sur le pauvre doit être affectueuse et partir du cœur, si elle veut obtenir la gratitude et la reconnaissance qu'elle mérite: le cœur seul attire le cœur; pour ne pas exciter l'envie et la jalousie le riche a besoin d'obtenir l'affection, aussi doit-il prendre un sérieux intérêt à ses subordonnés, à ses ouvriers, ses débiteurs, ses fermiers, métayers et locataires...

— La richesse a tant de puissance et de prestige que, non-seulement elle com-

mande et séduit, mais qu'elle charme, captive et asservit, pour peu qu'elle soit bienveillante.

— La richesse des enfants est assez souvent un indice de l'avidité et même de l'improbité des aïeux; bien des grandes fortunes remontent à de grands fripons qui ont amassé pour des gens meilleurs qu'eux; d'où ce proverbe outrageusement audacieux :

Heureux les fils dont les pères ont été pendus!

Mais si c'est le bonheur matériel, c'est le deshonneur moral, dès lors une honte cuisante et inacceptable pour tout cœur honnête!

— Dans les sociétés sages, la richesse ne fait guère plus d'étalage que l'aisance, elle vit d'abondance plutôt que de luxe; l'intervalle qui les sépare est peu apparent et au lieu d'exciter la jalousie elle crée l'émulation dans le bien!

— L'homme riche peut toujours, par la générosité, la bienfaisance et la charité, acheter une renommée qui fera le charme de sa vie et les délices de son cœur.

— S'il est vrai qu'on n'estime les hommes que pour leurs richesses, n'est-il pas logique qu'ils se croient estimables parce qu'ils sont riches; ils ne prennent d'eux-mêmes que l'opinion qu'en ont les autres; ils sont donc excusables, et c'est l'opinion publique qui ne l'est pas.

— Les gens les plus riches sont ceux qui amassent le plus et dépensent le moins; sous cette règle la fortune ne peut manquer de les combler indifféremment de ses faveurs!

La richesse enfante toujours ou l'avarice ou l'orgueil.

— La richesse est souvent insuffisante devant la prodigalité et les desirs sans bornes; il y a deux moyens d'être riche, le premier c'est d'acquiescer au delà de ses desirs, le second c'est de désirer au-dessous de son au-dessus de ce qu'on a le pouvoir de se donner.

— La richesse et l'aisance ne doivent être qu'un moyen d'affranchir l'esprit et de lui donner toute liberté de développement du travail manuel ou intellectuel; la fortune commande l'étude, l'instruction, la science, et avec leur aide elle doit doter l'humanité de richesses et de produits

nouveaux, autrement on reste déshonorablement au-dessous du but qu'on avait le droit et le devoir d'atteindre avec gloire et éclat!

— La richesse fait désirer l'opulence et on ne s'arrête plus dans des desirs de plus en plus insatiables!

— Il faut estimer les richesses, en ce sens surtout que leur possession procure le bonheur d'obliger, tandis que leur absence entraîne souvent à la dure nécessité de solliciter ou de mendier pour obtenir! Haine aux riches! Alors haine aux grands fleuves navigables, car la richesse est un moyen qui se multiplie par lui-même, c'est une route, un canal, un chemin de fer, un port maritime, un levier enfin, gouvernant les grandes comme les petites choses, les supérieures comme les plus petits intérêts!

— La richesse seule ne fait pas le bonheur, c'est le moyen, mais rarement le résultat et la fin; cette méprise a fait bien des malheureux dans le mariage et n'a cependant rien appris aux grands parents qui continuent, en courant toujours après la richesse seule, à sacrifier et à perdre l'avenir de leurs enfants.

La toilette, c'est-à-dire la richesse, est la première aspiration des femmes; c'est la soie, la fourrure, les cachemires, les dentelles, les diamants, l'équipage qui poussent dans les bras des vieillards riches les jeunes filles jetant un long regard de regret sur le gracieux profil d'un danseur jeune et aimé, d'un jeune homme du monde, instruit, élégant, vertueux et encore naïf.

— La richesse ne fait pas la vertu, mais elle la relève, la fait valoir, la met en vue et en relief et, la donnant en exemple, en fait un bienfait humanitaire; elle la prépare même; car elle la place dans un milieu où les meilleurs sentiments sont plus tôt encouragés et sollicités que mis en péril.

— On peut facilement constater par des exemples que ce n'est pas la génération qui a élevé de grandes fortunes qui en jouit réellement; elle n'a que la satisfaction d'avoir amassé pour les siens; c'est la génération qui suit qui jouit quand elle est sage, le plus souvent elle ne jouit qu'en

détruisant les biens amassés par plusieurs générations.

— La fortune fait presque toujours payer ses faveurs par les travaux du passé ou par les folies de l'avenir.

— La richesse n'est si bien appréciée que par ceux qui ont connu la misère; un manteau de laine n'a tant de valeur que pour celui qui en a été privé.

— On aime mieux s'indigner contre les inégalités sociales, tant désirées cependant par celui qui s'indigne, que de travailler pour les créer à son profit, tant la jalousie contre la position des autres peut fausser le jugement!

— Dans ce temps de passions ardentes et fiévreuses, l'immoralité ne vient pas seulement du vice, elle vient surtout du besoin immodéré des richesses et toujours de l'ambition et de la vanité.

— Comme la gloire est le besoin des grandes âmes, la foi le besoin des âmes aimantes, la richesse peut devenir le besoin des hommes à instincts grossiers, et matériels.

— Il n'y a pas de mal à rechercher sagement la richesse en vue des satisfactions honnêtes et modestes qu'elle procure, car elle impose des devoirs moraux, car elle sollicite, inspire et assoit de précieuses et d'estimables qualités, tout en portant secours aux mérites sans ressources matérielles.

— L'existence des sociétés est aussi sérieusement menacée par le goût effréné de la richesse que par la révolte brutale.

— La suprême richesse de l'homme c'est la santé du corps, la pureté du cœur, la santé de l'esprit, la rectitude du jugement, la modération et la probité en tout.

— Les riches doivent tenir pour certain que leurs devoirs augmentent avec la richesse qui n'est tolérée et excusée qu'autant qu'elle accorde plus à la bienfaisance qu'au luxe et à ses plaisirs: formule toute chrétienne qui sera le préservatif contre les honteuses et folles exigences du communisme!

— L'homme riche ne devrait être, vis-à-vis de l'homme pauvre, que comme un frère plus heureux que lui et disposé à l'aider et à le secourir.

— Le riche qui sait rester simple et sans orgueil dans la fortune a autant de mérite que le pauvre qui reste vertueux dans la misère.

— Les riches ont une maison opulente pour y passer leur vie, et une autre maison, appelée tombe, après leur mort: la pierre qui les recouvre est aussi lourde et aussi froide que peut l'être l'oubli de leurs héritiers!

— Que de gens qui vivent pauvres pour mourir riches! Pour ceux qui n'ont pas de famille, la vraie philosophie serait de vivre riches, sauf à mourir pauvres.

— La prodigalité et l'avarice sont les deux grands écueils de la vie des riches: la prodigalité épuise la richesse, l'avarice en paralyse les bienfaits, si bien qu'avec l'un ou l'autre de ces deux vices, l'homme opulent se donne toutes les misères et les privations de la pauvreté!

— L'activité se multiplie par l'activité, l'argent par l'argent, le succès par le succès; le travail persistant et l'effort encore plus, font toujours merveille!

— La richesse conquise par le travail, fortifie l'homme au lieu de le corrompre, le rend économe et non prodigue, prévoyant et non luxueux: témoin le Hollandais, l'Anglais, l'Américain, qui ont su tirer leur opulence du travail, sans se laisser aller à la prodigalité: et au contraire, l'Espagne qui dévora en quelques années, sans en retenir aucune parcelle, toutes les immenses richesses métalliques or, argent, platine, qu'elle tira du Pérou; ce ne fut pas un usage, ce ne fut pas un emploi, ce fut une ivresse née de l'or et de l'argent, un gaspillage qui ne durèrent que cinquante ans à peine, et laissèrent l'Espagne dans cette misère honteuse qui la frappe et la déshonore encore aujourd'hui et qui amena sa démoralisation et son abaissement, causes réelles et évidentes de ses inqualifiables révolutions! Les riches dépouilles des Perses avaient autrefois amolli et transformé l'armée d'Alexandre. Rome, maîtresse de l'Europe et de l'Asie, s'éteignit de même dans le luxe de cette opulence conquise, et disparut à son tour sous cette loi impitoyable qui foudroie les for-

tunes mal acquises : ces exemples sont-ils assez concluants ?

— Quelque indépendant que nous soyons, nous subissons la tyrannie des idées du monde qui nous entoure et de nos valets eux-mêmes. Ainsi le peuple et le valet surtout, n'estiment que la richesse et ne saluent qu'elle, ils tiennent à honneur de ne servir que des gens riches, dès lors obligés à être généreux, même prodigues, parce que l'entourage en profite ; si, au lieu de la richesse, ils trouvent la gêne, alors on les a trompés affreusement, car il n'y a que les gens riches et généreux qui aient le droit de se faire servir, les gens pauvres sont leurs égaux, qu'ils se servent eux-mêmes ! Ainsi nous subissons les idées et les préjugés des autres ! Notre indépendance est un mensonge. Nos valets sont nos maîtres et nous méprisent si nous n'avons pas le courage d'avouer que nous ne pouvons nous accorder que le nécessaire, et non le superflu !

— La richesse, lorsqu'elle est honorable, est une belle et bonne condition humaine ; mais en l'appréciant, il faut ne pas oublier ce qu'elle a dû coûter à acquérir et quelles charges elle impose. Le riche a souvent le mérite d'avoir acquis laborieusement l'opulence et toujours celui de savoir la conserver, puis il est entouré d'une foule de charges qu'il doit accepter avec résignation : entre le mendiant qui l'obsède, le pauvre qui attire sa compassion bienfaisante et l'impôt écrasant qui lui fait chèrement payer sa richesse en prenant une bonne part de son revenu, viennent se placer toutes les obligations qui découlent de la fortune : la représentation, le luxe, l'éducation, l'instruction des enfants, l'impôt des parasites, des voisins, des amis, avec lesquels il faut partager ; le riche a une foule d'obligations accessoires envers ses débiteurs, ses domestiques, ses fermiers, aussi le proverbe a-t-il dit justement : fortune oblige !

Elle fait plus, elle contraint ! Elle déshonore en faisant donner au riche qui manque de générosité le nom odieux d'avare, et à celui qui s'est ruiné par sa folie le nom de prodigue.

— Le riche recherche avec trop de complaisance les vices du pauvre, pour pou-

voir s'excuser de ne pas le secourir, triste excuse qui ne trompe personne !

RICHTER (Jean-Paul), — contemporain de Goethe et de Schiller, est un des écrivains allemands les plus originaux ; les allemands l'ont surnommé l'unique (Der Einzige) ! Il a écrit 60 volumes dont quelques-uns ont été traduits en français, mais sans conserver la clarté et le mérite qu'ils ont dans la langue de l'auteur. Jean-Paul est allemand pur sang, il a dit que les français avaient l'empire de la terre, les anglais l'empire des mers, les allemands l'empire des airs où ils aimaient à plonger leurs idées pour y caresser leurs douces et toujours amoureuses rêveries, et il justifie bien cette dernière opinion, dans son *Titan* surtout, où l'étrange, le vague, l'incompréhensible se partagent l'esprit du lecteur et l'entraînent dans un monde idéal où il a peine à se reconnaître, malgré son parti pris de deviner et d'admirer.

RIDES. — Ce ne sont pas seulement les vieillards dont la peau se plisse et produit ces légers sillons qu'on appelle rides, ces signes de décrépitude se produisent à tous les âges et même dans l'enfance malade ; les penseurs, les personnes passionnées se rident prématurément, aussi est-il vrai de dire que les rides précoces sont les stigmates douloureux de nos déspitées.

RIDICULE. — Voulez-vous vous venger avec courtoisie ? frappez par le ridicule, on n'en revient jamais et on n'en meurt pas !

— C'est dans les classes inférieures en France, depuis que les révolutions ont élevé leurs prétentions et sollicité leurs avidités et leur vanité, qu'on trouve les ridicules les plus exagérés.

— Marseille, la Gascogne, l'Auvergne, Quimper-Coréentin... ont reçu le ridicule à tant de couches, qu'il est complet et inefaçable !

— Le monde est ainsi fait, que le plus léger incident, ne fût-ce qu'une inflexion de voix, peut faire tomber dans le ridicule la parole la plus vertueuse, la plus sublime ; il prendra pour une dérision ce qui était un sentiment vivement senti, et il en rira avec autant d'entrain qu'il en eût été

touché sans le futile incident dont nous avons parlé.

L'admiration pour les plus grandes choses peut être déconcertée par la plus petite plaisanterie.

Mme DE STAËL.

— J'ai quatre-vingts ans, disait Fontenelle, je suis français et je n'ai pas donné dans ma vie le plus petit ridicule à la plus petite vertu!

— Il n'est point de ridicule qui ne vienne d'un vice du cœur; une femme ayant des prétentions exagérées, sera nécessairement vaniteuse; celle qui voudra par dessus tous attirer l'affection et les honneurs, aura un grand fonds d'égoïsme et d'orgueil.

— On peut plus justement encore dire du ridicule ce qu'on a dit de la calomnie: il en reste toujours quelque chose!

— Le monde cherche sans pitié à punir par le ridicule ceux qui tentent d'être heureux sans lui; car le monde n'est si puissant que dans sa solidarité.

— L'influence de la position et de l'entourage est immense: telle action d'un homme célèbre, puissamment riche ou dans une haute situation est encensée et admirée qui eût été blâmée et ridiculisée si elle eût été le fait d'un modeste employé, d'un petit propriétaire ou d'un honnête commerçant.

— Un malheur est d'autant plus grand qu'il a été mêlé de ridicule; la tâche alors est ineffaçable.

— Il faut vivre dans la société comme la généralité du monde; se faire des habitudes à part, avoir de grandes vertus, mais les exercer autrement que tout le monde, c'est se faire accuser d'originalité d'abord, puis se rendre ridicule ce qui est pire quelquefois que de se rendre coupable d'une mauvaise action.

— Il n'y a de position ridicule que celle qu'on n'accepte pas franchement: pour fuir un ridicule imaginaire on tombe dans un ridicule réel et on révèle ainsi sa maladresse, plus encore, sa bêtise!

— Le ridicule qui s'attache à certains hommes est une conséquence de l'exagération qu'ils mettent dans leurs habitudes, leur langage, leurs vêtements. Il augmente avec leurs prétentions à paraître aimables, élégants et spirituels.

— Combien de choses qui paraissent ridicules et ne sont que des habitudes, des mœurs, des coutumes appartenant à des pays, à des temps différents: s'il s'agit de choses apparentes comme l'habit, l'ameublement, le costume surtout; prenez un album de dessins de modes de toutes les époques et vous y trouverez à côté de costumes, rajeunis de notre temps, les toilettes les plus étranges et les plus grotesques, recherchées cependant alors que goût et l'art n'étaient pas au-dessous de ce qu'ils sont aujourd'hui!

— Il est difficile d'exprimer le ridicule d'une manière fine et plaisante, sans blesser ceux qui en sont affectés.

— On devient ridicule en prétendant à une trop grande estime, car l'estime ne se commande pas, et on ne l'obtient qu'en la méritant du sentiment public et général.

RIENS DIFFICILES. — Tant qu'on s'amusa de ce que les Romains appelaient *difficiles nugæ*, les riens difficiles, l'esprit égaya la conversation que le bon goût assaisonnait, mais aujourd'hui, avec les *anas*, les bêtises, les rébus, les jeux de mots, les calembourgs, on est tombé dans le trivial, l'absurde, le ridicule.

RIME, RYTHME. — Que de gens confondent le rythme qui est la coupe du vers en parties variées, de l'alexandrin par exemple, en deux divisions de six syllabes chacune, et la rime qui est la finale de deux vers, se faisant écho à eux-mêmes, c'est-à-dire finissant par le même son:

Qui je viens dans son temple adorer l'éternel,
voilà le rythme de deux fractions de six syllabes, chacune formant le vers alexandrin de douze syllabes:

Je viens suivant l'usage antique et solennel,
voilà la rime: éternel
solennel
on ne peut donc pas confondre le rythme avec la rime.

En poésie la rime est l'agrafe qui rattache la pensée aux deux mots à terminaison semblable et la fixe dans la mémoire du lecteur; la rime est encore l'écho qui appelle l'oreille au secours de la mémoire.

La rime est nécessaire à nos jargons nouveaux,
Enfants demi-polis des Normands et des Goths,
Elle flatte l'oreille et, souvent la césure,
Plait, je ne sais comment, en rompant la mesure.

VOLTAIRE, *épître à Horace*.

RIRE. — En France la plaisanterie, et le rire dès lors, se mêlent à tous les incidents de la vie, c'est le palliatif à toutes les tribulations : je m'en ris !

— Le rire est l'expression d'un sentiment presque brutal qui appartient à toutes les natures ; le sourire est la traduction d'un sentiment plus délicat et moins vulgaire : tout le monde sait rire.

Le cœur d'élite seul, sait parer son sourire !

— Rire intérieurement c'est presque toujours rire méchamment :

Le rire qui se cache, est un rire qui mord.

— Les sculpteurs et les peintres savent qu'il n'y a qu'une imperceptible différence entre l'expression du rire et du pleurer : un élève peu habile fait souvent rire la figure qu'il voulait faire pleurer, et réciproquement.

— Les tempéraments apoplectiques sont les plus expansifs, les plus rieurs : le faune grec en est le type !

— Le sourire est la formule du bonheur modeste, de la beauté naïve de la bienveillance cordiale ; le rire est l'expression de la franche gaieté ; le ricanement signale la méchanceté, sinon la haine..., tous les mauvais sentiments enfin ; c'est la grimace et le mensonge du rire !

— Toutes les jeunes filles sont disposées à folâtrer, à rire, mais il en est peu qui puissent rire avec intelligence et distinction, c'est le monde qui le leur apprendra sans risques pour elles, espérons-le !

— Rire follement et continûment, est souvent la cruelle réaction d'un cœur navré et cherchant à cacher ses larmes !

— Autant le rire naturel est doux et agréable, autant le rire bruyant et grossier est pénible, moins cependant que le rire sardonique qui, comme un acide noircit, brûle et corrode tout ce qu'il vise et menace.

— Le rire sardonique n'est si blessant que parce qu'il exprime un mélange de mépris pour les autres et de confiance et d'estime pour soi-même.

— Le rire bruyant et animé des enfants

est, pour leurs parents, la plus douce, la plus caressante, la plus enivrante des musiques !

— Le rire qui n'est pas exclusivement gai et qui touche à la malignité est un rire blessant, irritant et hostile.

— Un sourire perpétuel, lorsqu'il n'est pas le masque de la nullité, dissimule souvent une pensée haineuse ou jalouse.

— Le rire des jeunes filles est l'expansion de cet invincible instinct de naïveté et de gaieté qui trahit le passage de l'enfance à l'adolescence ; c'est le sentiment, c'est l'esprit, c'est l'imagination qui s'éveillent déjà mais insciemment en elles !

— Le rire est souvent un non-sens ou une stupidité ; celui qui ne peut comprendre, se décide à rire pour paraître penser quelque chose ou pour cacher son embarras de ne pas comprendre.

— Le rire est souvent une éruption naturelle, un besoin du corps et de la vitalité ; on ne pourrait expliquer autrement ce besoin de rire qui devient contagieux comme l'est le bâillement !

— Quels sont les peuples sachant rire ? Ce sont les peuples simples et naïfs : l'Anglais ne rit jamais, le Français rit discrètement, l'Italien et l'Espagnol rient avec exaltation, avec délire, leur gaieté est une espèce de folie.

— Les enfants rient naturellement et de gaieté réelle, l'homme mûr ne rit guère qu'artificiellement ou malicieusement.

— La nourrice, pour faire rire son nourrisson, se couvre la figure de son tablier, l'enfant cherche, elle se découvre et il se prend à rire : si elle tarde à se montrer l'enfant pleure pour se réjouir ensuite plus bruyamment !

RISÉE. — Les ridicules qu'on se donne dans le monde par une conduite excentrique ou extravagante provoquent nécessairement la risée, c'est-à-dire le blâme du public.

RISQUES. — L'homme qui a tout perdu est toujours disposé à tout risquer, précisément parce qu'il n'a plus rien à perdre et qu'il lui reste encore des chances de gain !

RIVAGES. — Rosette et Damiette, bâties sur la mer il y a près de mille ans, en sont à deux lieues aujourd'hui. Depuis 1800, à l'embouchure du Rhône, le Continent s'est avancé de trois lieues dans la mer. Venise voit ses lagunes se combler et on peut prévoir le temps où elle joindra la terre ferme; Ravenne, au temps où écrivait Strabon, était comme Venise, entourée par la mer, aujourd'hui Ravenne en est à une lieue; la ville d'Adria, en Lombardie, autrefois port de l'Adriatique, à laquelle elle donna son nom, en est à vingt-cinq kilomètres. Depuis 1804, les rivages de la mer, à l'embouchure du Pô, se sont éloignés de douze kilomètres!

— Les rivages de la Méditerranée furent le berceau des premières civilisations; la douceur tempérée du climat produisit la douceur des mœurs; d'un autre côté la mer conviait à la multiplicité des rapports et des échanges, à l'extension du commerce, dès lors à la fraternité des peuples par le partage de leurs richesses diverses et de leurs idées nationales; chacun ajoutant ainsi à la masse commune les progrès nouveaux de sa civilisation.

RIVALITÉ. — L'éloge donné à un rival est une morsure d'autant plus douloureuse que c'est un soufflet donné à nos sentiments les plus vivaces, et le blâme le plus adroit déversé contre nous.

— C'est une chose étonnante que la merveilleuse perspicacité de la femme pour découvrir les moindres imperfections du physique, du caractère et de la toilette dans une autre femme. La plus petite rivalité aiguë encore cette faculté d'investigation et cette petite cause suffira pour produire de grands effets; nourrir et créer une haine qui pourra, selon les circonstances, devenir terrible et ineffaçable.

— Dans les habitudes du monde luxueux il est rare qu'il ne s'établisse pas de nombreuses rivalités entre les femmes coquettes et agréables qui s'y rencontrent habituellement; la lutte alors est acharnée et accentuée et aussi amusante pour le public que désastreuse pour les maris et les familles.

— Lorsqu'une femme pardonne une

infidélité c'est le plus souvent pour déjouer les projets d'une rivale dont le triomphe l'importune et l'effraie: ce n'est plus l'amour qui est en jeu, c'est la vanité, l'amour-propre et la coquetterie.

— Une infidélité est toujours un grand chagrin pour la femme qui aime sincèrement, mais ce chagrin devient une douleur poignante s'il s'y mêle les blessures de la vanité, ainsi, si elle est quittée pour une rivale plus belle, plus brillante, faisant partie de sa société, de son intimité surtout.

RIVIÈRES. — La nuit, au clair de la lune, les rivières transparentes jettent le reflet terne d'un miroir d'acier; dans les eaux agitées, chaque ondulation, au contraire, jette un éclair de feu qui reflète le rayon lunaire et anime le paysage.

RIZIÈRES. — En Italie on ne peut semer de riz à moins de deux kilomètres des villes, villages et écarts: les rizières devant être continuellement couvertes de trois ou quatre pouces d'eau, sont comme les étangs non encaissés, et produisent les fièvres intermittentes, les plus dangereuses de toutes. Les rizières sont donc défendues près des habitations comme culture insalubre; ajoutons que la récolte de riz, entièrement nourri d'eau, est bien moins nutritive que le froment, produit unique d'une terre desséchée et normalement engraisée, cultivée et arrosée.

ROBESPIERRE — était le plus calme des hommes; c'était le feu le plus ardent sous la cendre la plus froide en apparence; jamais passions ne furent plus concentrées et mieux dissimulées!

— Le peintre David répétait souvent: « Quel malheur qu'on ait si peu connu et si mal apprécié Robespierre! » On ne l'a que trop connu par ses œuvres! Ne fut-il pas l'inspirateur de Carrier, de Joseph Lebon, de Tinville de St-Just et de tant d'autres buveurs de sang?

— Le frère de Robespierre, qui avait pour lui une affection passionnée, partagea tous ses excès; leur sœur indignée ne craignit pas d'exprimer hautement l'horreur que lui inspirait leur conduite: un ordre

d'arrestation fut délivré, mais elle parvint à y échapper.

— Orphelin, Robespierre avait été protégé par l'évêque d'Arras, qui l'avait fait entrer gratuitement au collège de Louis le Grand.

— Quand Robespierre disait: « La mort est le commencement de l'immortalité, » il ne s'attendait pas à la réponse du comité de salut public: « Alors remercions-nous, car nous faisons de toi un immortel. » Il ne devait pas croire possible que l'intelligence infernale, que la main de fer qui avaient courbé, ensanglanté et broyé la France pendant une si longue période, dussent, à leur tour, être vaincues; les exemples ne lui avaient cependant pas manqué; il avait vu tour à tour guillotiner Louis XVI et sa famille, puis tout ce qui avait un nom illustre ou une notoriété de savoir ou de vertu, les Girondins eux-mêmes, car la révolution sacrifiait jusqu'à ses enfants; son heure devait venir logiquement, mais son exaltation dans le crime l'aveuglait!

ROBINSON-CRUSOÉ — est un livre amusant, utile et précieux, en ce qu'il décrit l'origine naturelle de toutes les industries humaines avec l'homme sauvage et isolé. L'enfant, qui est lui-même, au point de vue de l'ignorance et de l'incapacité, un véritable petit sauvage, se trouve mis sur la voie et entraîné pas à pas dans la science la plus simple et l'instruction la plus facile, c'est ainsi qu'il faudrait enseigner tout à l'enfance! Ce livre est positivement la base la plus naturelle, la plus persuasive, la plus sûre et la plus solide de l'enseignement infantin; de nos jours, et à ce point de vue, il mériterait un prix Monthyon. Je ne me permettrai donc pas de lui comparer les contes de Perrault, de Bertin..., qui lui sont bien inférieurs en résultats utiles, pratiques, intelligenciels et moraux.

ROGATIONS. — Quoi de plus attendrissant que ces processions dites des rogations: le prêtre va jusque dans les campagnes bénir les récoltes, les instruments de culture et les laboureurs eux-mêmes,

glorieux des belles espérances que donne la terre et remerciant Dieu à l'avance des promesses du printemps.

ROIS. — L'éducation des héritiers du trône fut partout et toujours l'emploi le plus élevé de l'État, car l'avenir de la nation est réellement dans la main de celui qui la gouverne! Louis XIV donna pour gouverneur à son fils le grand Dauphin, l'illustre Bossuet, et au Dauphin, son petit-fils, le sage et doux Fénelon.

— Les rois ont été d'abord plus instruits que les peuples, de là leur omnipotence; quand les peuples seront aussi instruits et aussi honorables que les rois, la république sera faite partout, car elle sera de droit populaire et mérité.

— Connaît-on beaucoup de grand génies ou de grands rois qui soient nés à l'ombre du trône ou dans une position presque aussi élevée et qui soient supérieurs à leur destinée et à la nation entière qu'ils sont appelés à gouverner?

— Les rois et les souverains ne devraient jamais oublier que leur sceptre a commencé par être la houlette du berger, et qu'ils n'ont été et ne sont encore que les conducteurs, les protecteurs et les pères de leurs peuples. Par une juste réciprocité qui assurerait la paix et le bonheur de tous, les peuples devraient se montrer soumis à la loi et aux autorités légales, c'est par ces principes que l'Angleterre a pu asseoir sa tranquillité intérieure et échapper aux désastres des révolutions!

Il n'y a de vrai roi que celui qui règne bien.
ST-JEAN NÉPOMUCÈNE.

— On peut juger par les flatteries publiques jetées avec tant d'audace à la figure des souverains, de ce que peut être la flatterie faite sans témoins! Un pouvoir ainsi flagorné et encensé serait déjà perdu s'il n'avait en lui ce grand sens qui redresse et rectifie tant de platitudes éhontées!

— En asservissant, en corrompant la noblesse, les rois de France concentrèrent le pouvoir en leurs mains, mais au jour du danger ils s'aperçurent qu'ils avaient désarmé la royauté en présence de la révo-

lution des peuples; de là leur chute si éclatante et si terrible en 1793!

— Les rois sont bien les pères des peuples, mais les peuples, comme les enfants, deviennent majeurs et hommes et croient avoir droit à leur liberté, aussi en abusent-ils à qui mieux mieux pour s'en repentir bien douloureusement plus tard, quand les semences révolutionnaires commencent à éclore.

— Les rois, dont la puissance a besoin de prestige, ne doivent pas trop se mêler au peuple qui les croit toujours supérieurs: par exception, la bonhomie fait un excellent effet, témoin Henri IV et sa poule au pot! mais en se prodiguant, en se familiarisant, en se faisant connaître ils perdraient ce prestige qui fait la force de leur autorité.

— Nos rois les plus absolus furent presque toujours les plus libertins; ils plaçaient leur puissance sous le nom de Dieu auquel ils ne croyaient pas, et, par ce mensonge, ils tentaient d'opprimer le peuple; cette formule: par la grâce de Dieu, était donc un vain mot, mais elle persista parce qu'elle était chrétienne!

— Les alliances entre familles souveraines créent les plus grands embarras et font courir les plus graves dangers aux nationalités; témoin les mariages prussien et danois qui n'ont pas permis à l'Angleterre de défendre le Danemarck contre la Prusse et l'Autriche.

— Les rois, quoiqu'en disent les démagogues toujours en fureur, sont *presque toujours* bons et bienfaisants par nature.

— Les rois ont en général tous les caprices des enfants, et comme ils ont les griffes du lion, c'est-à-dire la puissance, cela constitue deux grands dangers.

— Un roi mange ou gaspille souvent en un jour plus que tout un peuple de trente millions d'âmes en une semaine! Les empereurs romains s'enorgueillissaient de ces effrayantes dépenses, sans but utile, sans autre raison d'être que la vanité la plus facilement, mais la plus chèrement et la plus stupidement satisfaite!

— On racontait au roi de Prusse tous les détails d'un grand lever du roi Louis XV. Si j'étais roi de France, disait-il, je ferais

faire tout cela par mon valet de chambre! Mais à quoi la vanité humaine et l'orgueil n'ont-ils pas poussé? N'oubliez pas ce fonctionnaire de toutes les anciennes royautés de France, le *porte-coton*, le papier de soie eut été trop dur et trop vulgaire!

RÔLES. — Ce n'est pas sur le théâtre seulement qu'on trouve de vrais histrions, c'est dans le monde surtout que se rencontrent ces acteurs souples et déliés qui savent prendre tous les rôles, sentir ce qu'ils imitent si bien, s'identifier tellement avec eux, qu'ils croient eux-mêmes à la sincérité de ce qu'ils expriment.

— Dans le monde chacun se fait acteur et se donne une spécialité: l'homme d'humeur morose est naturellement censeur, un caractère gai se fait le boute-en-train de la société, par contraste la tristesse affecte souvent la gaieté, les vieillards se font conteurs; la politique et les bruits du jour servent de thème banal à tous ceux qui manquent d'idées, chacun fait ainsi sa partie dans cette espèce d'orchestration sociale.

— La naïveté se cache lorsqu'elle va dans le monde et surtout au bal: on y apporte un maintien de convention, un rôle étudié, bien souvent opposé au caractère véritable, soit que la timidité fasse redouter les regards, soit que la vanité les fasse rechercher.

ROMANS. — Presque tous les romans n'atteignent qu'un but, celui d'enflammer l'imagination, de nous faire vivre dans un monde souvent plus faux que vrai et de nous égarer ainsi dans une voie que nous ne connaissons pas.

— A certaines époques on fait du roman, à d'autres on en écrit, et il est encore moins dangereux d'en lire que d'en faire!

— Le moment où la lecture des romans est la plus dangereuse est l'âge de quinze à vingt ans, aussi ne doit-on laisser aucun roman à portée des jeunes filles ou des jeunes gens.

— Si les jeunes filles trouvent dans leurs lectures une exaltation factice qui les sauve des triviales erreurs, elles y puisent aussi trop souvent l'idée et la har-

diesse de dangereuses imprudences : plaçant le bonheur dans les nuages, il n'est plus à portée de la vie simple, modeste et murée qui leur est réservée comme protection indispensable.

— Les romans sont moins dangereux pour les jeunes gens à constitution forte et active que pour cette jeunesse faible et étiolée sur laquelle l'idée domine sans contrepoids et sans partage !

— Que lire en 1874 où le roman vulgaire, trivial, sans idées, sans style, sans talent déborde de plus en plus ? Repousser ces inqualifiables productions et s'en tenir à quelques nouveautés sérieuses et à nos bons et vieux livres d'élite, nos ancêtres en littérature ou en poésie.

— Les romans honnêtes sont rares depuis cinquante ans et le deviennent de plus en plus dans notre littérature actuelle ; combien peu nous en trouvons à la façon de Richardson dont *Clarisse Harlowe* est le chef-d'œuvre.

— Le roman le plus ancien et qu'on pourrait appeler la bibliothèque des romans anciens et modernes, est la *Mythologie païenne*, aussi reste-t-elle le plus scandaleux et le plus vieux type de la déraison humaine.

— Le roman pourrait parfois compléter l'histoire, celle-ci burinant à grands traits élève l'homme par la grandeur et la majesté de l'acte ou du fait ; le roman entrant ensuite dans les détails donnerait à l'histoire, par la réalité agissante du récit, la couleur humanitaire de la vie intime, l'homme viendrait expliquer le héros.

— Certains romans célèbres ont fait plus que l'histoire pour les lieux par eux décrits, ainsi du *don Quichotte* de Cervantès, le chef-d'œuvre des romans espagnols.

— Les romans actuels et comme on en produit tant depuis trente ans, ne conviennent pas aux lectures en commun ; les romanciers visant plus à intéresser qu'à moraliser, s'il y a dans leurs livres quelques rares et bons enseignements il s'y trouve aussi les paradoxes les plus étranges, les plus dangereux, les plus monstrueux ; autant de citations, les plus intéressantes en apparence, autant de sophismes audacieux, d'erreurs et de sentiments faux.

— Pour être intéressant, le roman peut

dépasser le vrai pour aller jusqu'au possible, mais s'il veut faire accepter ses hardiesses, il faut que tous ses détails soient empruntés à la vie réelle, honnête et intime.

— *Gilblas* est un de nos meilleurs romans, *La nouvelle Héloïse*, *Paul et Virginie*, *Réné*, *Corinne* avaient placé le roman dans les sphères les plus élevées de la littérature, Bernardin de St-Pierre, Florian, Ducray-Dumesnil avaient modestement fait école ; aujourd'hui le roman est échevelé, incompréhensible et démoralisant.

— Le roman devient de plus en plus la formule facile et banale de toutes nos petites ambitions littéraires : c'est une plaie suppurante de notre littérature malade et épuisée ! Tout le monde en fait, tout le monde en essaie et en abuse !

— Le XIX^e siècle a ce cachet particulier qu'il a produit déjà dans sa première moitié des masses incalculables de romans : tel auteur, s'il vit encore dans dix ans, donnera mille volumes, sous forme de feuilleton ! ce chiffre a été dépassé par Alexandre Dumas père.

— Quand ma tête est fatiguée, disait Daubenton, je mets mon esprit à la diète en lisant des romans : que dirait-il donc des romans-feuilletons de nos jours, 1874 ? C'est un déluge de paroles sans idées, de stupidités sans vergogne, de rêvasseries sans fin, ajoutez un sens faux, une lecture vide, n'apprenant rien, mais altérant ce qu'on sait et suant la corruption et le vice !

— Les romans sont des mines à passions fausses et dépravées, des surexcitants terribles ; leur moindre danger est de dégoûter des bonnes lectures, d'altérer, d'abaisser et de pervertir la conscience et la moralité publiques !

— Bien des jeunes beaux du grand monde osent se dire romantiques ; ils seraient trop embarrassés de se dire classiques, si on leur demandait où ils ont fait leurs classes !

— Gardons-nous du roman réaliste, c'est la fange de nos rues, la boue des ruisseaux, c'est la démoralisation de nos bagnes et de nos prisons, c'est l'abrutissement du peuple, c'est tout ce qu'on devrait voiler ou cacher pour éviter l'épidémie, c'est

tout ce qu'on ne rencontre que trop souvent, le décrire c'est centupler le danger! Le roman doit être une œuvre d'art, une peinture de mœurs avec délicatesse de coloris, de poésie, de philosophie, de moralité, d'enseignement: il sera ainsi, non plus repoussant, mais plein d'attraits; au lieu de corrompre, il moralisera, au lieu d'ennuyer, il distraira et instruira.

— Eugène Sue est le premier romancier entré dans l'exposition, je pourrais dire la glorification des plus grands criminels: Hugo le suivit et ne l'imita que trop! Dumas le père et Dumas le fils continuèrent, enfin Ponson du Terrail vint à son tour et ne fut pas le dernier: cette littérature est dangereuse, car elle familiarise avec le crime et en atténue l'horreur; c'est déjà trop des grands drames judiciaires si fréquents de nos jours pour donner la célébrité aux crimes les plus atroces et habituer le peuple à mettre en pratique ce que le gouvernement et la censure permettent d'imprimer et de vendre! Si on ne permet pas la vente des poisons, c'est qu'il y a danger, ici il n'est ni moins grand ni moins effrayant!

— Les romans héroïques sont délaissés et oubliés, ceux dont l'enthousiasme fait la vie et le ressort se rapprochent beaucoup du roman héroïque, mais ils sont rares: *Corinne*, de M^{me} de Staël, est le drapeau brillant et presque unique de ce genre; *le Dernier des Abencérages*, de Châteaubriand, ne vient qu'après *Corinne*.

— Le roman dialogué a dû conduire à la comédie, telle fut en Espagne en 1480, la pièce de Célestin en vingt et un actes.

— Dans notre siècle où le goût est faussé par la mauvaise littérature, le bruit, le succès, l'éloge, la vente même d'un mauvais livre ne nous étonne pas, car la mode a été trop longtemps aux œuvres excentriques, malsaines et dangereuses: dans de si déplorables conditions le succès et la vente prouveraient donc plutôt contre que pour le livre; en temps de peste toutes les règles d'hygiène publique ne sont-elles pas changées?

ROMANCIERS. — Tous les romanciers, dans leurs premiers ouvrages, puisent

dans leur propre fond, tracent leur portrait, et racontent leur vie, ce n'est que plus tard et lorsqu'ils sont épuisés, qu'ils glanent sur les autres et travaillent avec leur intelligence et leur imagination personnelles.

— Tout romancier est un être impersonnel qui passe dans le corps de son héros pour le faire penser, parler et agir; il joue le rôle d'un souffleur au théâtre, d'inspirateur dans son cabinet de travail.

— Si vous fréquentez l'asphalte à la mode, on vous fera voir cinq ou six écoles diverses: les penseurs, les rêveurs, les échevelés, les coloristes, les réalistes, les peintres de mœurs, le bohémien pauvre, le bohémien riche, le grec, le jockey-club, tout cela flanqué de littérature dramatique à la mesure des trente théâtres de Paris, des théâtres de la banlieue, des troupes nomades explorant la province!.. Je laisse de côté la vraie et bonne littérature qui devient de plus en plus rare, c'est de l'aristocratie! Ces messieurs les démocrates la méprisent comme la science, l'histoire, la politique..., comme tout ce qui est estimé, respectable, de bonnes mœurs et de bon ton!

— Beaucoup de romanciers, nécessaires par leur luxe, forcent leur imagination, violentent leur muse et n'obtiennent de ce travail contre nature que des productions vulgaires, tristes, bilieuses et licencieuses! ce sont des riches qui se plaisent à échanger leur or contre des gros sous et à produire la quantité plutôt que la qualité.

ROME ANTIQUE — réunit toutes les supériorités: elle triompha du courage des Gaulois, de la constance énergique des Ibères, de l'orgueil des Bretons, de l'astuce des Carthaginois, de la bravoure et de l'art des Grecs; avec sa prétention à la domination du monde entier, elle avait lancé ses armées sur les points les plus divers et était allée ainsi éveiller et provoquer chez eux ces masses de barbares qui couvraient l'Orient, le Nord, le Midi et le Couchant; elle y recueillit, il est vrai, autant de gloire que de richesses, mais cette dangereuse initiative suscita la con-

voitise de ces hordes sauvages qui bientôt amenèrent ces formidables invasions dont l'Europe eut à souffrir pendant plus de cinq siècles!

— Rome ancienne s'illustra donc par ses grandes guerres et ses conquêtes et aussi en appelant chez elle les beaux-arts et la littérature: Virgile se forma à Naples, alors grande Grèce, à l'école des grecs les plus instruits; Cicéron parlait aussi bien le grec que le latin (langue du *latium*, premier territoire romain), les Grecs affluaient à Rome, où ils élevaient de superbes monuments qu'ils remplissaient de chefs-d'œuvre d'architecture, de sculpture surtout; les romains qui admiraient leurs travaux les payaient généreusement mais les imitaient peu, Rome étant restée jusqu'à la chute de l'Empire plus guerrière qu'artiste. Elle avait cependant l'ambition de concentrer dans sa capitale les plus grandes curiosités et les plus beaux monuments des arts et des sciences!

— On s'étonne de voir les collines de la Rome républicaine effacées aussi bien que la roche du Capitole; mais la Rome des empereurs avait déjà détruit et remplacé la Rome des consuls; mais les premiers temples étaient plutôt un autel couvert, une statue abritée, qu'un monument; mais les invasions des barbares, mais l'incendie de Rome sous Néron, avaient amassé des ruines telles, qu'elles ont pu niveler les sept collines et effacer entièrement l'ancienne et haute roche du Capitole!

— L'ancienne Rome revit dans ces immenses monuments qui peuplent encore et surchargent la ville et le forum: les ruines du Colisée suffiraient seules pour révéler la grandeur de la Rome antique.

— Rome moderne renferme deux villes: Rome ancienne posée au centre de sept collines, s'étageant sur elles, s'étendait du Capitole actuel (nord) à St-Jean de Latran (midi) et du Quirinal (levant) à l'Aventin (couchant): elle s'établit sur le sol d'un grand marais que d'énormes travaux firent disparaître en créant un fleuve souterrain formé des eaux des sept collines et s'engouffrant dans un large entonnoir derrière le Capitole; au levant était le vaste

champ de Mars servant aux exercices militaires de la jeunesse et de l'armée, *c'est là que fut édifiée la Rome moderne* avec son capitole chrétien, St-Pierre, œuvre gigantesque de Michel-Ange; on ne pouvait songer à rester dans l'ancienne Rome dont tous les monuments s'écroulaient; mais pour bâtir il fallait démolir et déblayer, et l'œuvre était trop grande! La ville nouvelle s'empara donc du champ de Mars déjà entouré et peuplé de monuments: c'est du Pincio au nord-est ou du couvent des Dominicains de Ste-Sabine sur l'Aventin au sud-ouest, qu'on peut apprécier l'ensemble de la Rome moderne; si on veut au contraire embrasser d'un coup d'œil la Rome ancienne, il faut se placer dans le jardin des frères Passionnistes, sur le mont Célius. Du Jarnicule à la fontaine Pauline sur les terrasses du Vatican, on découvre les deux villes: la ville des Consuls et des Empereurs et la ville des Papes, car ce sont les papes seuls qui ont fait la ville moderne, elle avait à peine treize mille habitants mal logés alors qu'ils commencèrent à l'agrandir et à l'embellir.

— On avait calculé que la Rome ancienne, dans ses six enceintes successives, avait pu renfermer huit à neuf cent mille habitants.

— C'est par les croisades, par l'autorité et le prestige qu'elles donnèrent aux papes, par les missions les plus nombreuses et la propagande la plus active que la Rome religieuse devint la reine suprême du monde chrétien!

— A Rome, le désert commence aux portes mêmes et aux murs de la ville éternelle, c'est l'épuisement matériel de la terre qui n'exhale plus que des poisons, témoin ces grands travaux de culture tentés par Napoléon aux jours de sa plus grande puissance. Dix mille prisonniers des plus valides furent envoyés pour rendre sa fertilité au désert de la campagne romaine, et la terre défrichée ne produisit que des maladies qui enlevèrent en peu de mois les deux tiers des travailleurs, il semblait que ce fut une terre infectée, empoisonnée et maudite!

— Les fièvres paludéennes sont en effet, endémiques à Rome même, la population

est habituée au mal et brave le danger, ce qui ajoute au désastre!

ROSÉE. — Rien n'est curieux comme le parisien romantique ayant le courage de se lever matin pour jouir des premières fraîcheurs d'une belle journée d'été; veut-il traverser une prairie, il pose ses pieds dans l'herbe l'un après l'autre et avec précaution dans la crainte de déranger la rosée et pour ne pas éteindre brutalement les diamants que fait scintiller le soleil du matin, peut-être aussi pour ne pas remplir ses chaussures d'eau glacée.

ROSES. — Si le printemps a des roses qui durent quelques jours, le soleil d'août dévore vite les siennes et a déjà brûlé à midi, les roses épanouies le matin!

— C'est la rose mousseuse qui compose les pastilles de rose, c'est la rose impériale, la rose thé et la rose du Bengale qui fournissent nos meilleures essences. L'eau astringente de roses est tirée de la rose de Provins.

— Dans les fables persanes, la terre, qui a produit les roses dit: « Je n'étais qu'une grossière argile, mais je parfume parce que je suis née et que j'ai vécu sous les roses! »

— On croit que les roses ne sont qu'odorantes et charmantes, mais leurs feuilles tombées sont aussi une nourriture recherchée par les poules et sont pour elles, en cas de maladie, un remède d'instinct comme le chiendent pour les chiens.

— La rose appartient aussi à l'histoire, elle était la fleur par excellence des romains; ils choisissaient ses plus belles et ses plus odorantes variétés pour en tresser les couronnes dont ils se paraient dans leurs festins et qu'ils effeuillaient dans leurs coupes; chez eux, la rose était aussi l'emblème du silence, de la prudence et de la discrétion.

En France, l'églantine ou rose sauvage, était au nombre des prix décernés par l'académie des jeux floraux, fondée par Clémence Isaure (l'églantine d'argent). C'est aussi une rose d'or que le Pape bénit tous les ans, le quatrième dimanche de carême pour l'offrir en cadeau à un souverain ou

à tout autre grand personnage du monde catholique.

— Enfin pendant la longue et sanglante guerre civile qui désola l'Angleterre lors de la compétition au trône des maisons de Lancastre et d'York, les signes de ralliement étaient des roses de couleur différente que chacun des deux rivaux portait sur son écu, et à leur exemple tous leurs partisans: Lancastre avait la rose rouge et York la rose blanche; cette terrible lutte ne se termina que par la célèbre bataille de Bosworth (1485) où fut tué Richard III.

ROSSINI (Joachim), — naquit à Pésaro, sur le golfe de Naples, le dernier jour de février dans l'année (bissextille) de 1792, dès lors au début de la révolution française; son père était un pauvre joueur de cor, sa mère, Anna Guidarini, était une seconde prima donna, tous deux attachés à des troupes ambulantes, c'est-à-dire de pauvres comédiens.

— A dix-neuf ans (1811), Rossini était déjà chef d'orchestre et compositeur.

— Rossini est le compositeur le plus abondant et le plus riche qui ait existé, mais, par contre, il n'est ni le plus ordonné, ni le plus correct; il mêle ses richesses et les jette pêle-mêle, en désordre et en disparates, c'est un cahos aussi brillant qu'étincelant!

— Rossini, sous l'aiguillon de la misère, écrivait quatre ou huit partitions par an et vivait misérablement; à trente ans il n'avait encore aucune épargne; une pension de 3,000 fr., lui eut permis de choisir ses sujets, de revoir et de corriger ses chefs-d'œuvre et, au lieu de quarante œuvres, dont les trois quarts imparfaites, d'en laisser vingt de parfaites et irréprochables, des monuments enfin de grande musique!

— Rossini était le plus gai des conteurs, fin mais vulgaire, c'était le mime le plus adroit et le plus parfait, il contrefaisait, et faisait la charge, singulièrement amusante, de tous ceux qu'il connaissait ou rencontrait: c'était sa distraction habituelle.

— Ce qui a fait le succès et la supériorité

rité de Rossini, c'est que sa musique est plus facile, plus populaire, plus parlante, plus enjouée, plus vive, plus alerte qu'aucune autre musique!

— Le mérite de Rossini n'est ni dans la force italienne, ni dans l'opéra *Seria*, c'est dans le genre intermédiaire dit: *Medio-carattere*, comme son *Italiana in Algeri*...

— Rossini épousa en 1824 M^{me} Colbrand, chanteuse italienne qui lui apporta 30,000 livres de rente ce qui est un très-gros lot en Italie! c'est de là que jaillit sa grande fortune née de ses loisirs dorés.

— La musique de Rossini, toujours brillante et bruyante, était dans le goût italien! Puis elle convenait parfaitement et paraissait faite pour les deux salles italiennes, la *Scala et son Carlo* qui sont immenses; elles reçoivent 3,500 spectateurs, si à leur aise, qu'en France on en placerait presque le double, mais à Naples où la chaleur est trop souvent excessive, l'entassement parisien ne serait pas seulement insupportable il serait certainement asphyxiant et souvent mortel!

— Rossini composait avec une facilité prodigieuse, aussi n'est-il pas châtié! la composition n'était donc pas un travail pour lui; la corvée était dans les interminables répétitions et les corrections forcées qu'exigeaient les défauts et les imperfections de la voix des chanteurs.

— Rossini était grossier, trivial et ignorant, mais intelligent, ardent et spirituel; il avait été cependant un peu civilisé et poli par sa première maîtresse, la comtesse P. de Pezzaro.

— Rossini, même dans le commencement de ses succès, adressait ainsi toutes ses lettres à sa mère: « Al Amatisima signora Rossini, madre del celebre maestro » la modestie n'est pas de style italien ou rossinien!

ROUÉS. — Certains hommes affichent de très-honnêtes femmes pour se les faire attribuer comme maîtresses et les préparer ainsi à le devenir; c'est la plus odieuse des machinations et le plus honteux des moyens!

ROUGEUR. — C'est une grande erreur

que de trouver dans la rougeur qui monte au visage, l'aveu tacite d'une faute soupçonnée: c'est très-souvent le noble ressentiment d'une belle âme indignée d'un outrageux soupçon!

— Ceux qui, par des discours inconvenants cherchent à faire rougir les autres, prouvent par cela même qu'ils sont incapables de cette délicatesse et de cette pudeur qui fait monter le sang au visage!

ROUSSEAU (Jean-Jacques), — fils d'un horloger descendant d'un français réfugié à Genève pour cause de religion, naquit en 1712. Ce philosophe ne dut pas seulement sa célébrité à son talent: le roman de sa vie, son humeur et ses habitudes changeantes et fantasques, la hardiesse de ses sophismes, contribuèrent beaucoup à le mettre en relief et en vue; puis il attaqua la société et l'ancien ordre de choses, à l'époque où commençait l'ébullition de l'opinion que les encyclopédistes préparaient et allumaient; il fut un des deux écrivains qui donnèrent une base aux griefs populaires et un drapeau réformateur à la bourgeoisie impatiente et emportée vers la liberté.

— J.-J. Rousseau ne s'explique que par une sensibilité orgueilleuse et malade, aigrie et envieuse, la plus insupportable et la plus détestable de toutes les espèces de misanthropie!

— Dans son *contrat social* il dit: « que tout repose sur des conventions écrites, » tandis qu'il faut reconnaître que tout est régi par des lois naturelles, inhérentes à notre nature, gravées dans nos instincts, nos sentiments, nos besoins, notre intérêt même! Voilà l'ordre supérieur auquel il faut obéir et non, comme le dit J.-J. Rousseau, agir par la législation pour transformer la nature humaine.

— Qu'eût-il fallu à J.-J. Rousseau pour changer son talent agressif et hargneux en un génie libre et exempt de toute passion? Il lui eût fallu moins de misère dans les commencements, dès lors moins de rancune contre la société et une bonne femme pour adoucir son caractère, car Rousseau n'était qu'un aristocrate déclassé, orgueilleux et absolu à l'excès!

— Rousseau avait cependant autant à se louer de la société, qu'il aimait à s'en plaindre et il mentait aux sentiments qu'il eût dû ressentir en critiquant ses bienfaiteurs et en voulant follement entraîner son siècle dans un retour vers la pure nature, ce qui était alors un contre-sens social !

— Rousseau était naturellement rhéteur et sophiste, cela est si vrai qu'il voulait d'abord soutenir que les sciences et les arts avaient épuré les mœurs, et, que ce ne fut que sur l'observation de Diderot, qu'il était allé visiter dans la prison de Vincennes, qu'il se décida à soutenir tout le contraire !

— J.-J. Rousseau, si sauvage de sa nature, si peu chrétien qu'il changeait de religion par intérêt, dit de lui : « *Tout jeune que j'étais je sentis qu'en me convertissant, j'allais vendre ma religion, mentir à Dieu et mériter le mépris des hommes.* » Il ajoutait cependant : « Si Fénelon vivait je chercherais à être son laquais pour arriver à devenir son valet de chambre ! » Sa vie, avec de pareilles contradictions, devait être et a été très-malheureuse !

— Tout ce qu'il y a de satirique et de mordant dans les premiers écrits de J.-J. Rousseau, lui était, assurent ses rares amis, inspiré par Diderot, dont l'esprit incisif et ricaner constituait le dangereux mérite.

— J.-J. Rousseau, difficile à ébranler, l'était bien plus à retenir, car une fois lancé il ne s'arrêtait plus et remplaçait l'apathie par l'emportement et la fureur !

— Ce qu'il faut forcément admirer dans Rousseau, cet orgueilleux philosophe, c'est sa dignité sauvegardée par un travail manuel continu et rebutant ; l'homme qui pouvait en composer lui-même avec tant de succès, se résignait à ce servile travail de copier la musique des autres, uniquement pour vivre et se dire indépendant !

— Il avoue cependant dans ses *Confessions*, des actes d'une indécatesse évidente et extrême, ainsi : M. de Franceuil offre à J.-J. Rousseau un billet de spectacle, celui-ci se perd dans la foule, réfléchit que l'argent vaut mieux que le plaisir, et ressort avec son billet qu'il vend à la porte ! Ce n'était pas voler l'argent dit-il, oui,

mais c'était en voler l'emploi et contre l'intention formelle du donateur.

— Rousseau était extrêmement sobre, aussi dit-il : « Avec du laitage, des œufs, des herbes, du pain bis et du petit vin, on me réglera toujours ; mon bon appétit fera le reste, quand un maître d'hôtel et des laquais autour de moi ne me rassasieront pas de leur importun aspect ! »

— J.-J. Rousseau, reconnu par le peuple pendant ses promenades solitaires, supportait avec amertume le fardeau de son nom ; il écrivait donc : « Objet de curiosité pour les uns, de malignité pour les autres, on me poursuit comme une bête curieuse et, nulle part je ne puis trouver la tranquillité dont jouit le plus humble des hommes ! » Il s'irritait de ce qui eut flatté et honoré un caractère moins excentrique. Il disait aussi : « On regardait ma vie par des trous et des fentes, on voyait mal et on me calomniait ; en publiant mes *Confessions* j'ai ouvert portes et fenêtres pour mettre les calomniateurs dans leur tort ! » Il eut dû dire : pour afficher des faits qui étaient un scandale public, car les *Confessions* intimes de Rousseau ne sont que des ignominies entachant très-gravement son caractère et sa moralité même.

— On s'explique difficilement sa longue liaison avec cette Thérèse si effrontément grossière, vulgaire et abrutie, mais il trouvait cela le plus naturel du monde et s'en entretenait avec ses nobles protectrices du grand monde qui venaient le voir souvent et comblaient Thérèse de petits cadeaux. Voici dans quels termes il parle de cette amie de sa jeunesse qu'il finit par épouser : « Je ne rougis pas d'avouer que Thérèse n'a jamais su lire, quoiqu'elle écrive passablement, je passai plus d'un mois à lui apprendre à connaître les heures sur un cadran placé devant nos fenêtres, et à peine les connaît-elle encore aujourd'hui ! Elle n'a jamais pu suivre l'ordre des douze mois de l'année, elle ne connaît pas un seul chiffre malgré tous mes soins pour les lui apprendre ! Elle ne sait ni compter l'argent, ni le prix d'aucune chose, elle est bornée et stupide ! »

— L'amour paternel ne l'embarrasse guère : il a plusieurs enfants il les met aux

enfants-trouvés et il s'en applaudit : « Tout pesé, je choisis pour mes enfants le mieux ou ce que je crus l'être ; j'aurais voulu être élevé et nourri comme ils l'ont été ! « Après avoir mis mes enfants à l'hospice, cet arrangement me parut si bon, si sensé, si légitime que je le dis à tous ceux qui connaissaient ma liaison, même à M^{me} d'Épinay et plus tard à M^{me} de Luxembourg ... » « Si j'avais confié mes enfants à ces deux excellentes personnes, auraient-ils été plus heureux, auraient-ils été élevés en honnêtes gens ? Je me déterminai donc gaillardement et sans le moindre scrupule à envoyer mes enfants à l'hospice des enfants-trouvés, c'est-à-dire pour moi dans la république de Platon ! »

— J.-J. Rousseau habita en 1743 la rue Neuve-des-Petits-Champs, en face l'hôtel de Pontchartrain ; en 1747 ou 1748, rue Jean-St-Denis, près l'Opéra (l'opéra était alors rue Mauconseil ; en 1749 il loua un petit appartement rue de Grenelle-St-Honoré, au petit hôtel du Languedoc, enfin il quitta ce dernier domicile pour s'installer à l'Hermitage, le 9 avril 1756.

— L'Hermitage était une petite maison tombant en ruines, appartenant à M. d'Épinay ; elle était située à l'extrémité du parc de son château de la Chevrette, dans la partie où était le réservoir des eaux et près de la forêt de Montmorency, c'est cette petite maison qui fut réparée et augmentée pour être offerte, gratuitement bien entendu, à J.-J. Rousseau qui l'accepta.

— Après la mort de M. d'Épinay, le château et le parc furent dépecés et vendus ! Grettry acheta l'Hermitage où il demeura jusqu'à sa mort arrivée en 1813. Le nouveau propriétaire, époux d'une nièce de Grettry, fit de l'Hermitage une relique consacrée au souvenir de Rousseau et de Grettry.

— Lors de la condamnation de *l'Émile*, à Genève, Rousseau crut devoir, devant une pareille injustice et une si odieuse tyrannie, abdiquer son titre de citoyen de Genève, ne voulant pas appartenir à une république qui foulait aux pieds la liberté !

— C'est dans l'hiver de 1757 que Rousseau mit au net les deux premières parties de *la Nouvelle Héloïse*, « employant de beau

papier doré, de la poudre d'azur et d'argent, de la non pareille bleue pour attacher les cahiers..... Tous les soirs il en lisait une partie à Thérèse et à sa mère : la première sanglottait, la mère n'y comprenait rien et restait impassible, seulement, dans les moments de silence elle répétait toujours : « Monsieur cela est bien beau ! »

— Rousseau prétend que *la Nouvelle Héloïse* ne peut être très-bien comprise que par des âmes d'élite, que la quatrième partie de ce roman est le chef-d'œuvre de l'ouvrage et peut-être mise en parallèle avec *la Princesse de Clèves* !

— Ce qui est à remarquer dans *la Nouvelle Héloïse*, c'est la simplicité du sujet et l'intérêt toujours concentré entre trois personnes, sans hors-d'œuvre, sans aventures étranges ou romanesques, sans malices ou épigrammes.

— Dans les premiers jours de la publication de *la Nouvelle Héloïse* l'enthousiasme était si grand qu'on louait chaque volume jusqu'à dix et douze sous par heure ! ce livre faisait fureur ! on l'attendait, on se l'arrachait réellement, en le divisant en quatre ou huit parties ! et souvent plus !

ROUSSEAU (Jean-Baptiste). — Les poésies de ce poète sont parfois comme la nature au théâtre : ici de la couleur à la brosse, là de la poésie dans l'entassement des mots, mais J.-B. Rousseau a ses chefs-d'œuvre éclatants de poésie chrétienne et qui suffiront à son immortalité : il mourut proscrit et exilé pour des vers satiriques qu'il n'avait pas faits : il était fils d'un cordonnier et fit ses premiers essais dans la littérature dramatique : sa comédie *le Flatteur* est la meilleure, mais le succès qu'elle eut à la scène fut suivi d'une infamie : le père de J.-B. Rousseau, tout heureux, courut au foyer du théâtre et se jeta en pleurant au cou de son fils qui le repoussa en disant : je ne connais pas ce manant ! Un exil injuste parut être la meilleur punition d'un pareil crime !

ROUTE. — Une route droite, précisément parce qu'elle annonce l'infini dans la fatigue et sans distraction aucune, est

une chose insupportable; une route tortueuse laisse toujours, au contraire, une place à l'espérance et aux surprises.

ROUTINE. — Rien de si puissant que les préjugés et la routine, même dans les classes instruites de la société: ainsi, sous Louis XIV, Colbert voulant introduire en France les banques si éminemment utilisées en Hollande, se vit arrêté tout court par une décision de l'assemblée du clergé repoussant l'idée, en opposant son veto et parlant d'excommunication! Bossuet cependant figurait au nombre des délibérants!

— La routine a trop d'empire, partout elle aveugle le monde et arrête le progrès: on se plaint des ravages de certains fleuves, la Loire, le Rhône et de beaucoup de rivières; pourquoi ne pas les dédoubler et enrichir ainsi de leurs irrigations et de leur navigation les contrées voisines, cela suffirait pour supprimer les inondations; le canal pourrait retenir ces eaux et n'en prendre que le trop plein du fleuve; mais cette idée est trop simple et trop naturelle pour être venue toute seule à l'esprit de nos savants. Pourquoi, par imitation de nos voisins les Hollandais, qui ont arrêté dans son cours vers la mer un embranchement du Rhin pour le conduire dans la Meuse par le canal du Leck, ne diviserions-nous pas nos cours d'eau, dangereux par leurs débordements, pour les déverser, dans les grandes crues, dans un canal fertilisateur et recueillir trois bienfaits à la fois: la suppression du désastre des inondations, la navigation et l'irrigation par le canal! Au lieu de cela, on crée sottement de grands réservoirs très-exposés à crever, et des digues presque toujours emportées comme l'expérience l'a prouvé, de là des travaux inutiles et très-coûteux!

ROYAUTÉ. — Sous les anciennes dynasties, les rois pouvaient dire qu'ils tenaient leur droit d'une succession de soixante-cinq rois, leurs ancêtres, ce qui était un très-beau titre de possession et un droit réel à la reconnaissance des peuples.

— Louis XIV avait complètement usé

la royauté par son despotisme, ses amours effrontés et ses excessives dépenses; la régence, la banque audacieuse de Law, le règne de Louis XV, la lutte des parlements et leur avilissement sous la plume de Beaumarchais, la perdirent!

Un petit procès criminel où deux collégiens de dix-neuf ans, le chevalier Labarre et d'Etallende furent, pour avoir publiquement insulté la religion, condamnés par le tribunal d'Abbeville à la torture ordinaire et extraordinaire, à avoir la langue arrachée et la tête tranchée, excita vivement les esprits... Le parlement de Paris confirma la sentence avec cette atténuation que la langue ne serait arrachée qu'après la tête coupée, peine atroce pour une étourderie d'enfant! C'est par des faits si incroyables que se prépara la grande révolution!!!

— L'homme paraît être né partout avec les mêmes instincts et les mêmes idées: les relations sociales ont seulement légèrement modifié sa vie ordinaire. Le Français, depuis longtemps asservi par la royauté du droit divin, rompit brutalement ses chaînes et s'emporta dangereusement dans sa liberté nouvelle: de là les révolutions successives qui affligèrent, appauvrirent et jetèrent la France hors de sa voie.

— C'est parce qu'en Angleterre l'argent règne de fait, que la nation a pu changer de dynastie sans révolution. La royauté est une fonction souveraine, non un droit divin et indépendant, elle règne, mais ne gouverne pas; le roi peut faillir et disparaître, le pouvoir dirigeant est toujours là et protège la paix publique! ce qui équivaut en Angleterre à dire la fortune publique, car l'Angleterre est une puissance d'argent.

— Si on doit être tolérant pour les défauts du peuple, on a le droit de protester contre l'incurie et les fautes des gouvernants; leur mission leur impose toutes les perfections, car le bonheur des peuples est la loi suprême des nations.

— La femme tient le sceptre comme on tient une fleur; une reine pourrait donc se concilier tous les suffrages! précieuse ressource dans un moment donné, d'insurrection et de révolution par exemple!

ROYALISME. — Le royalisme est le patriotisme personnifié dans un Roi ou un Empereur absolu et restant maître souverain de la destinée du peuple et du gouvernement du pays : la confiance bien méritée est donc la condition essentielle de ce gouvernement.

— Le métier de roi est évidemment d'être royaliste ; douter ou hésiter, ce serait abdiquer ; à cette hauteur il faut être tout un, toujours un et résolûment un !

RUDESSE. — « Ne sachant pas être poli, j'affectai de mépriser la politesse, et me fis cynique et caustique par honte ! mon âpreté prenait l'intrépidité de la vertu ! »

J.-J. ROUSSEAU.

RUES. — On ferait un livre bien intéressant si on racontait l'origine, la vie des personnages, des institutions, des établissements industriels, artistiques et religieux, des faits politiques et militaires qui ont donné leur nom aux places, aux ponts, aux rues, aux édifices de Paris : ce serait un dictionnaire pittoresque aussi instructif qu'amusant et qui éterniserait l'histoire de Paris ancien et moderne.

— La vue attentive de la rue est un véritable spectacle où tout le monde est acteur, et acteur naturel, où la pièce jouée est la vie quotidienne dans sa simplicité, sa naïveté et sa variété toujours mouvante.

RUINE. — Si on calcule encore un peu lorsqu'on commence à se ruiner, le mal n'est pas sans remède, on peut s'arrêter et rétablir l'ordre dans ses affaires par une sage administration et une économie bien entendue, ou en sacrifiant une partie de sa fortune pour sauver l'autre partie ; mais lorsque la misère est un fait acquis, on est en présence d'un abîme sans fond, on est saisi de vertige et on s'abandonne trop souvent à la pente du désespoir !

— Se ruiner jeune n'est qu'un demi-malheur, parce qu'on peut prendre sa revanche et refaire sa fortune ; ce malheur est complet quand on se ruine dans la vieillesse, alors qu'on n'est plus propre à rien, que la santé est perdue et l'activité éteinte !

RUINES. — Les ruines sont les seules choses réelles qui restent de la vie ancienne, elles sont la légende, la personnification, le squelette des temps écoulés et des nations disparues.

— Les ruines sont le plus grand et le plus utile des enseignements pour les esprits méditatifs et droits : ce sont les cendres de l'histoire.

— Tout dans la nature est destiné à vivre puis à périr : Thèbes, Babylone ont vécu et sont mortes ; Athènes, Corinthe, Pompéi, Herculaneum ont vécu et sont en ruines, ou encore enterrées sous les laves et les cendres, l'ancienne Rome, elle-même n'est qu'un débris, la terre entière est donc le cimetière des hommes, des animaux et des choses.

— Une ruine, trop oubliée par le touriste, et qui en Italie devrait arrêter son admiration autant que les temples de Pœstum, est la cathédrale Byzantine de Ste-Apollinaire, reste unique de la cité maritime de Classis près Ravenne, détruite au huitième siècle par Luitprand ; que de débris précieux ne cache-t-elle pas encore ?

— Il faut aller en Asie pour trouver des ruines et des désastres comparables à ceux de l'Italie, ainsi dans Babylone et Ninive, Tyr et Sidon, Thèbes, Memphis.....

— Les ruines, les cités déchues, ont des bruits qui parlent aux âmes abattues et souffrantes comme elles ; il y a entre ces ruines mortes et ces ruines vivantes d'émouvantes et mystérieuses communications !

— Les ruines antiques ou gothiques sont les vieilles existences, dégradées par les siècles ; si on les répare, il faut leur laisser leur unité, leur cachet général, leur style en un mot, et ne pas les estropier comme on le fait trop souvent au grand préjudice de l'art et du bon goût.

RUISSEAUX. — Que de jolis ruisseaux dans nos campagnes ! c'est une source modeste qui coule longue et étroite entre une prairie de cressons avec quelques mares formant miroir ! C'est une source jaillissante dont le ruisseau sert de suite à l'irrigation de quelque grande prairie, elle coule

abondante et tranquille dans sa dignité et son utilité, les troupeaux y courent à l'envi pour s'y abreuver ! C'est une petite cascade tombant d'un rocher en nappe mince, limpide et miroitante sur des mousses d'une claire verdure, puis coulant tranquille et en petits flots sur un lit de sable fin.

— Le ruisseau est un sentier qui marche en reflétant le ciel et le soleil, il est la demeure des poissons, l'abreuvoir des oiseaux et des animaux, la providence des prairies et la joie du voyageur altéré.

RUOLZ — n'a rien inventé, car tout était déjà faux en France, lorsqu'il annonça ses couverts et sa vaisselle plate ; mais on lui doit l'argenterie fausse à bon marché ; c'est un progrès important dans l'emploi de la richesse publique et dans notre vie luxueuse et vaniteuse, cela peut grossir le revenu général de la France de plus de cinq cents millions !

— Pour récompenser logiquement Ruolz il eut fallu lui décerner une chaîne en chrysocale, ou des breloques en maillechort, ou une couronne en plaqué : il se tient du reste pour très-bien récompensé par son immense fortune.

RUPTURE. — Quand on veut rompre avec quelqu'un, c'est mettre en péril cette résolution que d'entrer dans la voie des reproches, des explications, etc... C'est s'irriter davantage, se dégrader souvent et perdre une dignité que le silence eut sauvegardée ! le seul moyen honorable est de s'éloigner, sans aucune explication.

— Les ruptures secrètes tournent toujours au préjudice du plus digne, car elles laissent le masque de l'amitié sur la figure d'ennemis acharnés !

RUSE. — Il faut se défier des gens trop habiles, même à notre profit, car la ruse trop condensée, trop éveillée et affinée est l'indice, presque toujours certain, de la tromperie et même de la friponnerie !

— Si la ruse n'est pas le droit, elle est au moins la ressource des faibles et des opprimés.

RUSTICITÉ. — Les personnes incultes et franchement rustiques ne sont pas toujours les moins attrayantes : la nature leur

donne souvent une amabilité native et spontanée ayant plus de charme que l'amabilité étudiée, cérémonieuse et grimacée !

RUSSIE. — L'Empire russe est le plus vaste empire qui ait existé, même plus étendu que le gigantesque et antique Empire romain, car la Russie a plus de vingt millions de kilomètres carrés dans un seul sens, de Petropartofs à Kalisch, 3,500 lieues françaises ou 14,000 kilomètres, le double de l'Europe entière, et la sixième partie de l'étendue du globe terrestre ! Cette étendue, en disproportion énorme avec la population, signifie déjà que les deux tiers des terres sont incultes, et affaiblissent, au lieu de l'augmenter, la puissance de la Russie. Ce qui ensuite ajoute à cet affaiblissement c'est que la population, au lieu de constituer une nation homogène, unie et compacte, se divise en un nombre infini (80) de peuples différents, de races variées et hétérogènes, barbares et disséminées sur tous les points de l'Empire dont la vieille Russie, Russie noire ou Moscovie, est le seul noyau assez uniforme ; le reste se compose de peuples conquis et pas encore assimilés.

— La race Finnoise, presque aussi nombreuse et d'origine aussi ancienne, est la plus civilisée. La race Tartare, au midi, joignant le Caucase, est la race la plus indépendante et la plus guerrière, elle est soumise aujourd'hui. Schamyl fut son dernier et glorieux chef ! Sous Ivan III en 1462, la Russie comptait cinq à six millions de population, à la mort d'Ivan IV, douze millions. Pierre le Grand, en 1689, la prit à quinze millions et la laissa à vingt millions ; Catherine II, la Grande, l'avait portée à sa mort en 1796 à trente-six millions ! Développement attribué à la vitalité de la race Slave qui faisait alors la force la plus active de la Russie et qui fonda, sur un immense espace, les grandes villes de Moscou, Kief, Novogorod, Vladimir et beaucoup d'autres. La Russie, qui avait reçu sa religion de Constantinople, reçut sa civilisation des Grecs dont ses conquêtes l'avaient rapprochée, puis de l'Allemagne et de l'Europe qu'elle touchait par la Baltique.

— La Russie est aussi inconnue que la Chine aux autres peuples Européens ; sans avoir la fameuse muraille de Chine elle est peut-être plus fermée encore aux investigations de ses voisins, protégée qu'elle est par ses glaces et son territoire sans fin, qui se perd dans les neiges de la triste et meurtrière Sibérie.

— La Russie souffrait de la puissance de la Suède, son avenir voulait qu'elle minât cette puissance : Pierre le Grand abandonna résolûment sa vieille capitale, Moscou, et vint planter sa capitale nouvelle en face de l'ennemi, avec cette menace toujours debout : Sachons qui vaincra !

— Depuis deux siècles la Russie donne l'exemple d'un grand empire absorbé dans l'altière personnalité de son tzar ; jamais absolutisme ancien ou moderne ne s'est élevé au niveau de cette tyrannie égoïste et de glace.

— Depuis l'installation du Tzarisme on peut qualifier la Russie par trois mots formant un triangle fermé : servitude, corruption, fanatisme ! Trinité affreuse et déplorable !

— Les Russes n'ont de la civilisation que le vernis qui recouvre la barbarie d'un peuple à sa naissance, en même temps que la corruption d'un peuple en décadence ; leur politesse, leur élégance, leur amabilité, leur esprit, leur savoir-vivre, leur luxe, tous leurs mérites enfin sont un clinquant, non une réalité ; un mensonge et non une vérité. Qu'on aille au fond et on trouvera l'abjection la plus profonde, la démoralisation et l'avilissement du caractère national, l'adulation la plus audacieuse et tous les vices sociaux les plus enracinés et les plus honteux ! La tromperie et le vol surtout y sont endémiques, même dans la haute société et à la cour, car la concussion elle-même est dans toutes les administrations ; je n'ai pas eu occasion de voir, mais j'ai recueilli les témoignages publiés ou verbaux de tous les voyageurs honorables, sérieux et véridiques.

— La nation russe est divisée en quatorze classes militaires et civiles : c'est ce qu'on appelle le Tchine, qui est un commencement de noblesse personnelle. A la huitième classe, cette noblesse devient

héréditaire ; certains ordres honorifiques donnent aussi un titre de noblesse.

— Les Slaves rêvent la liberté aussi bien que l'unité ; ils remarquent que les Russes ont toujours été sous la tyrannie étrangère. Les Mongols ont gouverné la Russie pendant deux cents ans, les Tartares pendant cent ans, les Allemands la gouvernent depuis le tzar Pierre III.

Tout a péri sous la main de fer de la race allemande, nos forêts seules, nos fleuves, nos montagnes se sont obstinés à garder leurs noms Slaves.

KOLLAR, poète libéral russe.

— Si le Slavisme réalisait les projets de ses Tzars, la Turquie et ses dépendances deviendraient une province russe conquise, ce qui resterait de l'Europe aurait grand-peine à faire, par son union forcée contre-poids à une pareille puissance !

— La Russie n'a été jusqu'ici qu'une nation composée de cinq ou six mille familles nobles et aristocratiques, entourées d'un bétail humain de soixante millions d'âmes, et grouillant à ses pieds dans les immensités d'un territoire presque sans limites, car les terres et les glaces inconnues du pôle nord lui appartiennent de droit et de fait !

— En Russie il n'y a pas de lois proprement dites ; la loi, c'est la volonté du tzar, c'est un ukase, et un ukase peut en modifier un autre.

— Le code russe compte trente-six mille ukases informes et contradictoires, réunis dans quatre-vingts ou cent volumes !

— Chaque commune russe a dans son sein un tribunal des anciens, légalement chargé de prononcer souverainement sur toute espèce de débat ou de procès.

— La peine capitale fut abolie en Russie par Élisabeth la Clémente. On ne coupe pas la tête, on ne pend pas et comme la peine des verges existe, on fait mourir sous le bâton, le knout, ou en Sibérie sous les glaces ; quelle clémence horrible et menteuse ! »

— Le tzar ne permet pas plus d'approuver que d'improver ses paroles, ses actes, ou ceux du gouvernement, car approuver, c'est déjà se constituer juge, et en Russie il n'y a qu'un seul juge c'est le tzar !

— En 1837 le palais d'hiver de St-Pé-

tersbourg fut anéanti par un incendie, le ministre reçut ordre de le relever dans un an, jour pour jour, cela était impossible à cause de l'hiver qui dure huit mois, et parfois plus ! Nicolas imposa sa volonté ! et trois à quatre mille ouvriers périrent dans ces travaux, sous le froid et les intempéries !

— Dans les procès criminels il était admis en Russie de battre l'accusé jusqu'à ce qu'il fit l'aveu de son crime, et lorsqu'il n'avouait pas, de battre l'accusateur jusqu'à ce qu'il eut rétracté son accusation !

— En Russie le ressort national est la religion, l'Empereur est à la fois empereur spirituel et empereur temporel.

— La force des tzars de Russie est dans le maintien de la foi catholique grecque ; sur ce point leur politique a su si bien fanatiser le peuple qu'ils sont en même temps que souverains, les chefs de la religion russe !

— Le tzar est donc de fait et de droit chef suprême de l'Église grecque russe ; le Saint Synode, qui remplace le patriarche à Moscou, lui obéit sans observations.

— Le pouvoir du prêtre et du moine, leur influence sur le peuple, ne découlent ni de leur caractère, ni de leurs mœurs, ni de leur instruction ; ils naissent du fanatisme aveugle et ignorant de la population russe, aussi bien que de la qualité des deux clergés qui sont les véritables agents du pouvoir impérial.

— Le clergé russe est incapable de prosélytisme religieux : il est, par lui-même et par ses exemples, le plus grand ennemi de la religion qu'il professe et l'obstacle le plus sérieux à la moralisation et à la civilisation du peuple !

— Le clergé russe est adonné à tous les vices, particulièrement à l'ivrognerie, on voit très-souvent les paroissiens obligés, pour avoir la messe le dimanche, de garder à vue leur pope depuis le samedi soir. De là le proverbe russe : Il faut être pope pour dîner deux fois !

— Il y a deux sortes de clergé en Russie : le clergé noir qui se compose de l'ordre monastique, des couvents ; le clergé blanc constituant les fonctions religieuses actives ; les moines et les prêtres. Le gouver-

nement pousse beaucoup au développement du clergé noir qui est son appui le plus dévoué ; le clergé blanc est lui-même un moyen de gouvernement, il est obligé à une espèce de police, particulièrement de dénoncer les déserteurs et les serfs fuyards, aussi bien que les conspirations, les idées et les paroles criminelles contre le chef de l'État, ses ministres.....

— Les différences entre le culte catholique et le culte grec sont si insignifiantes que le schisme grec ne s'explique que par l'ambition des patriarches de Constantinople et par l'orgueil des tzars visant à la suprématie universelle ; en effet les dissimilitudes ne sont que sur les formes du culte non sur les dogmes : les églises russes repoussent les images, la musique instrumentale et les cloches ; on n'officie qu'une fois le dimanche, deux fois les jours de fête ; les prières publiques sont plus longues, les jeûnes plus fréquents : les grecs ont quatre carêmes, enfin ils font, au contraire des catholiques, le signe de la croix de droite à gauche. Ce schisme n'a donc rien de sérieux ! et il est suprêmement ridicule dans ses causes !

— En Russie le mariage est *obligatoire* pour le clergé blanc, *il est interdit au clergé noir* : le prêtre une fois veuf, ne pouvant se remarier n'a donc qu'une ressource, celle d'entrer dans le clergé noir, c'est-à-dire dans un couvent.

— L'établissement des colonies militaires russes sous Alexandre I^{er} avait pour but de faire un soldat de la Russie entière, comme l'a fait en Prusse le nouvel empereur d'Allemagne. Ce projet échoua devant l'invincible antipathie des paysans pour la carrière militaire : la conscription resta donc un impôt frappé sur les propriétaires d'esclaves !

— L'impôt de la conscription est en Russie de cinq hommes sur mille, de vingt ans à quarante.

— J'ai entendu dire, mais je ne le crois pas, qu'on liait les conscrits russes deux à deux et qu'on les conduisait ainsi, au besoin à coups de verges, entre deux rangs de soldats dans les pays les plus éloignés où ils apprenaient, aussi à coups de knout, l'exercice et la manœuvre.

— Le serf peut se racheter de la conscription à des prix très-variables suivant les provinces, 600 à 1,200 francs. Il y a des exemptions de droit pour les marchands inscrits dans l'une des trois guildes, les voitures du commerce, les bourgeois et les conseillers municipaux.

— Le gouvernement russe demande à chaque seigneur, d'après la population de ses serfs, un contingent annuel de recrues. Le seigneur choisit les plus mauvais sujets pour les punir et en débarrasser la nation, de là la nécessité de la discipline si sévère de l'armée russe.

— Le service dans l'armée russe est de 15 ans; en rentrant dans la commune qui l'a vu naître, le soldat russe trouve son maître dégagé de toutes ses obligations envers lui et lui refusant tout secours, aussi déjà vieux et ayant perdu l'habitude du travail ne lui reste-t-il d'autre ressource que de vagabonder et de voler...

— Chose remarquable, ce fut par l'élection que la famille Romanoff parvint, en 1613, au trône des tzars; les représentants du clergé, de la noblesse et de la bourgeoisie réunis en conseil au Kremlin élurent pour tzar un enfant de seize ans, Michel IV Romanoff, fils de Philarète Romanoff, métropolitain de Moscou. C'est à Pierre III, en 1761, que commence la dynastie allemande des Holstein-Gottorp.

— Catherine, qu'on peut appeler *la Grande*, car aucun tzar ne fut aussi puissant, paraît avoir fait pour le théâtre un drame appelé *Oleg*, après avoir fait pour l'histoire, la grande et sanglante tragédie intitulée *Pierre III*. Cléopâtre par sa beauté, Messaline par ses mœurs, elle visa à la réputation de bel esprit; de ses douze favoris presque tous étaient des hommes sans instruction mais choisis seulement pour leur jeunesse, leur beauté ou la force suprême de leur constitution!

— Pierre III était né protestant, Catherine II, sa femme, était allemande et protestante aussi. La Russie affichait donc alors une tolérance qu'elle n'avait pas!

— En Russie, la conspiration du 26 octobre 1825 fut formidable par le nombre et par la qualité des conjurés. Leur cri de : vive Constantin voulait dire vive la liberté,

vive la république! L'empereur Nicolas le comprit et se jeta bravement au milieu des troupes fidèles en se ruant sur les conjurés; son triomphe fut complet, les conspirateurs furent massacrés et des milliers de grands seigneurs et d'hommes puissants allèrent mourir en Sibérie! Ce fait révèle l'existence d'un parti sérieux, puissant et très-dangereux en Russie!

— Nicolas se crut un instant sûr de la possession de Constantinople au moyen d'un mouvement slave puissamment organisé, mais qui avorta par l'intrigue du clergé noir. Les Slaves, en effet, réunis formeraient une nation de quatre-vingt millions d'hommes; les Russes et les Polonais d'une part, d'autre part les Slaves de Turquie et les Slaves d'Autriche, c'est-à-dire la Serbie, la Bosnie, l'Albanie, la Bulgarie, l'Illyrie, la Bohême, la Lusace... Devant une pareille agrégation l'Europe devait disparaître et s'appeler Empire russe: c'était la réalisation du prétendu testament de Pierre le Grand!

— Un grand poète a dit que Nicolas portait une épée sous la forme d'une croix, et un sceptre sous celle d'un knout. Il fut en effet le souverain le plus absolu qui ait jamais existé! Il imposait sa religion à tous ses sujets et persécutait les catholiques comme les empereurs romains avaient autrefois persécuté les chrétiens.

— Nicolas écrasa la Pologne sous les mesures les plus tyranniques et sous les peines les plus sanguinaires: il fallait plier ou périr, la force annula nettement et audacieusement le droit!

— Nicolas fit publier un livre intitulé: *Du Culte qu'on doit rendre au Tzar!* Il était si absolu à l'intérieur qu'il se crut invincible au dehors; de là ses insolences politiques, la guerre de Crimée, ses défaites et sa mort, causée par le désespoir, car Nicolas avait un caractère élevé avec des convictions profondes, et il était russe dévoué et fanatique exalté!!!

— L'empereur Nicolas eut beaucoup d'amourettes, mais très-discrètement conduites: une grande dame russe, connue par la rigidité de ses mœurs s'étonnait qu'on put croire qu'il eut jamais trouvé de résistance et comme on lui posait à elle-

même un point d'interrogation, elle répondait: *Vous n'y pensez pas, mon mari ne m'eut jamais pardonné une hésitation, il m'eut tuée pour un refus!* Ce mot peut seul faire comprendre la corruption des mœurs en Russie aussi bien que l'absolutisme sans limites du pouvoir!

— Les russes appellent l'honneur une chimère française!

— Le bonheur n'est pas seulement dans les satisfactions matérielles des appétits du corps, on vit plus encore dans le sentiment et l'exercice de sa liberté, dans la possession de soi-même, l'inviolabilité de la famille, de la fortune acquise, dans son amour-propre et dans ses espérances, cette vie là est inconnue en Russie!

— Dans leur froid et triste pays, les russes et autres peuples du Nord et du Levant, cherchent à s'éveiller dans les fêtes et dans les plaisirs, mais ils n'y réussissent pas et leur idée fixe est d'échapper à cette prison et d'accourir à Paris pour s'y griser de plaisirs et de distractions de tous genres, comme font les marins après des années de vie de mer. C'est cette passion si exaltée, si générale et si dangereuse que le tzar cherche à modérer en limitant rigoureusement le nombre des passe-ports pour l'Europe et la durée de l'absence. Si tous les Russes aisés étaient libres, vous les verriez imiter les Huns, les Vandales..., et marcher en colonne serrée vers nos doux climats, vers nos riches contrées. Un jour viendra certainement où ce flot de barbares gravitera vers Paris, l'Italie et l'Espagne, mais espérons qu'ils ne saccageront pas les contrées où ils voudront s'arrêter et où ils seront accueillis en bons voisins et en frères.

— Les femmes russes sont en général aussi charmantes que séduisantes, leur voix vibrante et limpide a le timbre de l'or; elles sont gracieuses et souples, mais ces qualités extérieures cachent souvent bien des défauts parmi lesquels, la ruse et le mensonge sont les plus développés.

— Les femmes russes doivent l'énorme ascendant qu'elles exercent autour d'elles et sur leurs maris, à la supériorité de leur éducation. Elles sont en effet bien plus instruites que les hommes et tiennent le

haut pas dans tous les étages de la société, depuis le salon le plus aristocratique jusqu'à l'isba, (chaumière) du plus humble moujik, ou serf!

— La Russie a, depuis longtemps, l'habitude d'ajouter à la police de ses ambassades la police plus voilée, plus adroite de ses grandes dames, ouvrant un salon où la légèreté française qui sait tout, vient se faire l'auxiliaire de la police russe; les femmes ont une ressource qui manque aux hommes, c'est l'amour! aussi la Russie ne salue-t-elle que les femmes, espions et agents secrets, qu'elle trouve bien supérieurs aux agents de police pour ces discrètes fonctions.

— Dans les grandes calamités de la famille la mort révèle le néant humain aux plus puissants comme aux plus humbles et les rappelle à la nature. L'Empereur et l'Impératrice de Russie, à la fin de l'hiver de 1865, à Nice, ensevelissant eux-mêmes leur enfant, l'embrassant au front, le portant de leurs mains sur le char funèbre, le suivant jusqu'à son inhumation et parcourant ainsi près de mille lieues sous le poids de cette terrible douleur, ne sont plus des souverains orgueilleux, ce sont de désolés parents essayant de tromper leur douleur en couvrant de fleurs toujours fraîches le cercueil qui cache une fleur humaine prématurément fanée.

— Les femmes du peuple en Russie ont une mode qui déforme leur corps: elles réunissent les deux seins sur l'estomac, et cette bosse unique, placée ainsi sous le menton est aussi disgracieuse que contraire à la nature.

— Il fallait les chemins de fer pour enlever à la Russie le monopole des voyages rapides; dans cet immense Empire la nécessité de rapprocher les plus longues distances avait commandé la rapidité de la course, les chevaux paraissaient de fer et de feu et on abusait encore de leur force, car là, hommes et bêtes ne comptent pour rien!

— En hiver on voyage en Russie en traîneaux: et on fait cinq à six lieues à l'heure, dans un relais de douze à quatorze lieues: trois chevaux sont attelés de front et le cocher reste debout, les guides

enroulées autour du poignet. En Sibérie, les traîneaux ont pour attelage de grands chiens qu'on amène d'un relais à l'autre et qu'on tient en réserve pour ces voyages; ils retournent chez eux attelés et avec plus de célérité encore que les chevaux sans bride, seulement un anneau en fer est placé à l'arrière du véhicule pour y ficher une barre effilée qui, entrant profondément dans la neige, arrêterait le traîneau et les chiens, s'ils voulaient suivre une piste sur la neige et chasser au lieu de retourner droit à leur chenil.

— La bourgeoisie russe est une espèce de noblesse inventée par Catherine II sous le nom de Guilde, divisée en trois classes; les deux premières donnant le droit de commerce avec l'étranger; la troisième avec l'intérieur seulement; la Guilde est un échelon par lequel on peut arriver aux fonctions publiques et aux grades de l'armée.

— C'est dans la bourgeoisie russe qu'il se commet le plus de délits, aussi, quoique très-riche, n'a-t-elle aucune influence ou considération.

— La guilde peut posséder des maisons et des terres en ville, mais non des terres avec paysans. Le bourgeois peut être privé de son titre s'il commet un délit ou une action déshonorante, mais ce que nous avons dit de la profonde démoralisation russe a du faire comprendre que la plus grande tolérance accueille les plus grands crimes et délits. Sans l'âpreté du climat, la Russie serait le lieu d'asile de tous les criminels européens et même du monde entier.

— La bourgeoisie, la glèbe russe à sa suite, marchent évidemment vers l'émancipation qui sera l'anéantissement de la noblesse.

— Le vol administratif est passé dans les mœurs et est excusé par tous, car fonctionnaire veut dire aussi dilapidateur, les profits sont décuples du traitement! Alexandre disait: On me volerait mes vaisseaux si on trouvait à les vendre, ou à les cacher!

— Le vol, dans les finances et les grandes administrations russes, est si bien passé dans les habitudes qu'il est toléré en tout dans la vie commune; les Russes

s'autorisant de l'exemple des Spartiates, dressés aux vols dans des concours publics où on couronnait les vainqueurs. Les vols matériels découverts dans les dépenses de la guerre de Crimée ont dépassé trois cents millions.

— On découvrit qu'on entretenait à grands frais depuis soixante-neuf ans dans le port de Cronstadt un navire de guerre démoli depuis soixante-dix ans.

— Un solliciteur demandait la place la plus insignifiante, ainsi deux serins de l'Impératrice à nourrir! se faisant fort, sur ses profits de nourriture, de subvenir largement aux besoins de toute sa famille.

— L'Abrock est la redevance personnelle imposée arbitrairement par le maître à l'esclave: tous les habitants de la commune sont *solidaires*, ce qui peut *seul* assurer la perception de l'impôt.

— Le paysan voit dans le noble son seigneur, son ennemi le plus direct et le plus acharné, car c'est l'homme qui le presse à outrance! Aussi compte-t-on tous les ans par centaines les nobles assassinés par des serfs. Le Tzar, au contraire, apparaît au peuple comme le redresseur des torts de la noblesse, car parfois, mais rarement, il intervient pour réprimer les trop grands excès.

— Le seigneur russe placé entre le despotisme de fer du gouvernement et la haine profonde de ses paysans est dans la position la plus précaire et la plus intolérable, c'est lui qui sera sacrifié au premier élan de liberté, son autorité sera la première concession faite au peuple; la noblesse russe n'existe donc que de nom.

— Le servage en Russie se composa d'abord de prisonniers de guerre, de criminels condamnés, d'esclaves achetés aux nations voisines, mais Boris-Kodounoff, assassin du tzar Fœdor et son héritier, déclara, dans l'intérêt de la noblesse, que tous les paysans engagés comme colons ou fermiers au service de la terre seraient serfs: c'est de ce jour que commença en Russie le servage général. Kodounoff avait un double but: s'attacher la noblesse d'abord, puis lui fournir les moyens de payer l'impôt dont la base est le nombre des esclaves car, sous le régime précédent, les

propriétaires étaient obligés de cultiver par eux-mêmes ou par régisseurs; dans le premier cas c'était une rude tâche, dans le second cas c'était se livrer au vol, si facilement pratiqué et toujours excusé ou même toléré en Russie. Il fallait en outre, pour tirer parti des produits agricoles, les transformer en produits fabriqués, autre opération exposée à des inconvénients plus graves encore; l'intérêt des propriétaires les poussa à s'affranchir de tant de travaux et de risques en affermant leurs terres au prix d'une redevance annuelle, mais comme les paysans ne donnaient aucune garantie de paiement, les propriétaires inventèrent, *fort habilement*, la location générale avec la solidarité des locataires entre eux, ce qui assura solidement les revenus des propriétaires!

— Le serf ou moujik russe est comme l'esclave dans les colonies: il est choyé et apprécié comme une pièce d'or, assez bien nourri, doté quand il se marie, *car il doit produire des enfants!* soigné quand il souffre car c'est, comme le nègre en Afrique et en Amérique, une richesse importante et qu'on veut conserver; on lui doit même une bière et un enterrement, car le russe est fanatiquement religieux.

— Le serf russe naît agriculteur, mais il est trafiquant par goût et redoute par dessus tout l'état de soldat: il se coupe les doigts, se crève un œil, s'enfuit au loin pour échapper au recrutement: une fois enrégimenté l'excessive rigueur de la discipline militaire en fait forcément un bon soldat et vivant de peu.

— En Russie, le propriétaire d'esclaves les arrache à la culture pour les louer à l'industrie: ce bail ne doit pas dépasser quatre-vingt-dix ans! Le serf est donc enfermé dans les fabriques et obligé à un travail à outrance; la Russie compte plus de quarante-trois millions de serfs.

Le serf, ainsi écrasé et avili, se réfugie dans la ruse, le vol, la voracité, l'ivrognerie et la débaûche.

— Il n'y a pas deux puissances en Russie, car la noblesse n'a aucun pouvoir, aucun privilège, c'est un esclave qui a lui-même des esclaves; c'est le chien du berger!

— Le noble est aussi esclave du souve-

rain que le serf; il peut être passé par les verges, seulement, il est déclaré dégradé avant la flagellation. Les gentilshommes russes ne sont donc que des serfs titrés!

— Les domestiques russes appellent leur maître *petit père* et leur maîtresse *petite mère*, mais sans qu'on en puisse conclure à aucune affection réciproque: le mensonge est dans la langue comme dans l'usage.

— En Russie, où la population est divisée par classes rigoureusement échelonnées, la déférence la plus servile est affectée par les inférieurs, ainsi l'inférieur dira toujours: avez-vous daigné manger, avez-vous daigné marcher; on a même entendu dire; son excellence a daigné être malade!

— En Russie, un homme soupçonné de libéralisme est un homme perdu: on l'incarcère, on le ruine par la confiscation, on le déporte en Sibérie où il doit forcément mourir; c'est là ce qu'on ose appeler des mesures préventives!

— S'il existe un slavisme politique, il existe aussi un slavisme littéraire dont le siège est dans la Bohême, et dont les chefs sont Schafarick, Hanka, Palatzki, enfin en Croatie: Kollar, « Honte à l'allemand, dit Kollar, s'il était né pour la liberté il respecterait celle des autres, car celui-là sera enchaîné qui réduit son voisin en esclavage! »

— Pouchkine est le créateur de la langue russe actuelle, c'est le plus grand poète de la Russie, il avait le sentiment de la liberté, l'intelligence et l'énergie; il fut arrêté et condamné aux verges pour une pièce de vers qui pouvait toucher à la politique; il fut impitoyablement flagellé et depuis lors il enchaîna son génie dans les poésies lyriques; depuis Pouchkine la langue russe est, disent les russes, une des plus belles de l'Europe. Ce poète aurait fait pour elle ce qu'eurent Corneille, Racine, Boileau, pour la langue française! Il mourut le 2 janvier 1836, dans un duel qu'il eut avec Danthès soupçonné d'être l'amant de Mme Pouchkine.

— Pouchkine avait pour prédécesseurs Lomonozoff le pêcheur d'Arkangel, Derschwin le Tartare, Kryloff le fabuliste,

Joukowsky représentant le romantisme allemand, Batuchkow imitant le romantisme italien et espagnol, Viasemski, imitateur du romantisme français, il mourut dans les faveurs de Nicolas qui l'avait nommé gentilhomme de sa chambre et historiographe de la Russie.

— Le poète Lermontoff cria vengeance contre le meurtrier de Pouchkine, Nicolas qui voulait le silence le déporta au Caucase où le malheureux poète mourut aussi dans un duel.

— Le poète Ryleif avait aussi comme Pouchkine publié des poésies trahissant le libéralisme. il mourut courageusement de la main du bourreau avec Pestel, Shakoski, Mourawicff, Bestuchef, ... après l'insurrection de 1825!

— Polevoï l'un des plus illustres traducteurs de la pensée slave fut exilé et annulé comme les autres écrivains russes; Tchedaoff sous prétexte de folie fut enfermé dans une maison d'aliénés.

— Le poète Gogol vint ensuite : il eut l'habileté de couvrir son libéralisme de formes amusantes et sa critique d'une jovialité inoffensive; la censure laissa imprimer, et la Russie étonnée put lire des appréciations nouvelles et des pensées insolites. Nicolas ne s'y trompa point, mais au lieu de briser la lyre il l'acheta en la menaçant. Gogol reçut un jour un petit volume avec ces mots : je vous envoie un petit livre de ma composition et vous engage à le lire et à en profiter : le petit livre ne se composait que de billets de banque ! Gogol répondit qu'il acceptait avec respect et espérait un second volume; puis il ne produisit plus rien et mourut bientôt après, il avait, dit-on, détruit la seconde partie de son chef-d'œuvre : *les Ames mortes*; on crut à un suicide, et un peu aussi à un empoisonnement!

— La comtesse Rostopchine est un des meilleurs poètes russes qu'imitèrent M^{mes} Panaef, Pauloff...

S

SABLES. — Ne parlez pas des dangers de la mer aux habitants des grands déserts d'Afrique, ils rient de pitié, car les vagues de sables sont autrement dangereuses que les vagues d'eau : celles-ci vous soulèvent, vous aident et vous poussent naturellement vers le rivage, un canot, une ceinture, une planche, une épave peuvent vous sauver; mais les vagues de sable vous ensevelissent et vous étouffent instantanément ! La chaleur vous brûle, la soif et la fatigue vous tuent ! Si votre monture, cheval, chameau ou dromadaire succombe, vous restez en arrière et vous êtes perdu; des grandes caravanes de pèlerins chrétiens et mahométans surtout, ont été enterrées sous ces sables roulants et personne n'a échappé ! Ces désastres sont les légendes les plus communes du désert !

— D'après le savant ingénieur Brémontier, les dunes de sable de *la petite lande de Bordeaux* avançaient régulièrement dans les terres, de vingt mètres par année; en Égypte, les sables se sont tellement amoncelés que les aiguilles des minarets apparaissent seules encore; ces constructions, si récentes cependant, sont presque entièrement ensevelies déjà; dans un siècle elles auront complètement disparu !

SACRE. — Cérémonie fort ancienne, puisqu'elle remonte aux temps hébraïques et par laquelle les nations civilisées consacraient leurs empereurs ou leurs rois en leur déférant le pouvoir suprême avec la couronne qui en était le symbole et en leur promettant le respect et la soumission des peuples.

— Depuis Pépin, le fondateur de la se-

conde race de nos rois, sacré à Soissons par l'archevêque de Mayence et plus tard à l'abbaye de St-Denis par le pape Étienne III, tous ses successeurs furent sacrés à Reims, excepté Henri IV qui le fut à Chartres et les deux Napoléon à Notre-Dame de Paris.

— Le sacre du grand Empereur fut une représentation, non seulement écrite, mais dessinée et étudiée à l'avance : l'Empereur s'empara résolument de la couronne et la posa sur son front et sur celui de l'impératrice Joséphine.

SACRIFICES. — Ne demandez jamais de demi-sacrifice, c'est une transaction toujours mêlée de regrets ; un sacrifice absolu, au contraire, tranche dans le vif et ne laisse derrière lui que la satisfaction d'avoir su le faire sans hésitation.

SAGESSE. — Quand on a essayé de tout, on trouve, comme Salomon, que tout est vanité, et le dégoût de la folie fait retourner à la sagesse.

— On n'est pas encore sage, tant qu'il reste en soi une seule passion dont on ne soit pas le maître absolu !

— Le sage oppose la raison à l'erreur, la conscience à l'opinion, la vérité au mensonge, et reste ainsi dans la bonne voie.

— La sagesse est dans la pratique continue des vertus austères, modérées par les vertus douces et bienfaisantes de la vie commune.

— Certaines âmes tranquilles, naïves et heureusement douées, acceptent les joies qui leur arrivent sans chercher à donner un nom à leur bonheur, c'est la véritable sagesse !

— Un jeune homme doit être sage sans affectation et un vieillard doit conserver au moins, les apparences de la sagesse sous peine des plus grands scandales ! car la vieillesse doit l'exemple de toutes les vertus.

— Être vertueux avec ce rigorisme qui repousse indistinctement tous ceux qui ne le sont pas, c'est manquer le plus noble but de la vertu, celui de corriger par son exemple, son contact et ses conseils, ceux qui se sont écartés des voies de la sagesse et de l'honneur.

— Il ne faut pas toujours croire que la sagesse réside dans les années et que la folie soit le partage forcé de la jeunesse ; c'est le cas le plus commun, mais ce n'est pas un fait constant !

— La sagesse est comme la pierre de touche qui ne conserve l'empreinte que du métal le plus précieux, l'or ! Elle ne se laisse conduire que par ce qui est bon, juste et logique.

— L'homme sage jouit des plaisirs sans en abuser, du repos sans s'y habituer et sans s'affaiblir, du bonheur sans satiété, de la fortune sans la compromettre, et il arrive ainsi à bon port à la fin de sa vie, sans connaître le regret, jouissant de l'existence comme du sommeil, en se sentant doucement vivre.

— Toute sagesse est en Dieu et doit être demandée à Dieu qui l'accorde toujours comme le plus grand des bienfaits.

La base de la sagesse, c'est la passion du bien, ce qui implique le goût des joies sérieuses et le dégoût des joies frivoles ; je veux que la sagesse naisse en vous comme elle naîtrait dans son sol propre, dans sa propre demeure.

SÉNÈQUE, lettre, 23.

— Les Dieux et les sages d'autrefois n'étaient pas sages, témoin Jupiter le maître des Dieux auprès de Leda, d'Europe, d'Io, de Danaé... Témoin Salomon et ses mille et trois maîtresses... Ce sont de bien dangereux précédents pour les religions modernes, heureusement plus morales que les anciennes !

— *L'Écriture sainte* dit dans ses proverbes : « La femme qui possède la sagesse bâtit sa maison, tandis que l'insensée détruit de ses mains, celle même qui était déjà bâtie. »

— Ne demandons à nos filles que d'être foncièrement prudentes, sages et honnêtes, le reste ne sera jamais qu'un accessoire naturel et forcé.

SAGOUIER ou **SAGOUTIER**, — genre de la famille des palmiers : cet arbre croît dans les îles Moluques et dans diverses parties de l'Inde, en Afrique... Sa fécule, le sagou, existe en abondance dans le tissu cellulaire analogue à la moelle. Lorsque l'arbre a de sept à huit ans, on le coupe, on fend le tronc qui est plus herbacé que

ligneux et on recueille la moelle qui est très-abondante; on en retire les filaments, on la sèche au soleil, puis au feu, on la fait tremper plusieurs jours dans de l'eau et on la sèche une seconde fois à l'air ou au feu; on la pile pour la réduire en farine et on la passe dans un tamis; on granulise cette fécule en lui faisant traverser de force les mailles d'un tissu un peu lâche et en l'exposant ensuite une dernière fois au soleil; le sagou sert d'aliment dans les contrées où on l'obtient, dissous dans du lait ou du bouillon il constitue un de nos meilleurs potages de luxe.

SAINTE-SACREMENT. — On nomme ainsi l'ostensoir, soleil d'or ou d'argent qui est destiné à renfermer l'hostie consacrée, mais par extension seulement, car le Saint Sacrement est l'eucharistie elle-même.

— Dans les temps de foi ardente, une pauvre et pieuse bergère eut l'idée d'enlever de jour le Saint Sacrement de l'autel et de le porter pour l'adorer plus à l'aise dans les bois où paissait son troupeau: on le retrouva sous un rosier et sur une pierre; on cria au sacrilège et la bergère fut brûlée vive!

SAINTE-BEUVE. — Qui croirait Sainte-Beuve, mon doux condisciple au lycée Charlemagne, capable d'exalter la passion, dans son roman de *Volupté*, et désireux d'avoir écrit *Mlle de Maupin*, peut-être même *Faublas* et les *Bijoux indiscrets*? Sainte-Beuve avait la tournure et l'étoffe d'un abbé libertin et il l'était dans sa conduite comme dans son livre de *Volupté*; plus tard, et dans sa vieillesse anticipée et démoralisée il se proclame irréligieux et incrédule en conviant publiquement ses amis à ses dîners du vendredi pour n'y manger que des plats gras: le plus grand de ses dîners annuels était celui du vendredi saint! Il n'y avait que du gras, c'était de la folie au premier chef! Physiquement Ste-Beuve était le plus chétif, le plus étioilé, le plus rabougri, le plus laid des hommes, et à cheveux plats et roux! Son testament fut logique et d'accord avec ses actes; il exigeait un convoi purement civil et non religieux, et ses exécuteurs testamentai-

res crurent devoir se conformer à ses dernières volontés; son meilleur ouvrage est sans contredit ses *Critiques et portraits*; quoique le style en soit aussi torturé, incompréhensible et embarrassé que celui de ses autres productions, car il n'observe pas, il analyse, il dissèque, il épluche toujours. L'idée principale lui échappe souvent, l'idée accessoire jamais! Le moindre petit détail est pour lui le point de départ de la dissertation la plus longue et la plus embrouillée, il n'oublie rien et laisse tout à deviner en paraissant écrire des charades et des énigmes. Il suivit en Suisse l'usage anglais des lectures, et donna, dans des séances qui durèrent une année, son *Port-Royal* qu'il publia à son retour en France; personne n'ignore ses longues et terribles tribulations comme professeur au collège de France, je le plaignais, car il n'en fallait pas tant pour exaspérer son caractère aigri et maladif, et le conduire lentement et cruellement à la mort!

SAINTE-SIMONISME. — Le comte de Saint-Simon était né à Paris, en 1760; il était de la famille de Vermandois et prétendait descendre de Charlemagne! Il fut militaire et fit la campagne d'Amérique sous Rochambaud, puis prit sa retraite pour se livrer à des études humanitaires à la suite et à l'imitation de Vico: de là sa religion nouvelle qui étant mal accueillie, l'amena en 1823, à s'estropier en voulant se brûler la cervelle! Il mourut de maladie quelques années après en léguant son système à son élève Olinde Rodrigues qui fonda, vers 1831, l'institution saint Simonienne sur la colline de Ménil-Montant, faubourg de Paris. Infantin, Rodrigues et Bazard étaient les chefs de la secte, à la suite venaient les adeptes, *Vulgum Pécus*! Barrault, d'Eichtal, Émile Péreire, Isaac Péreire, Louis Jourdan, Talabot, Arlès Dufour, Blaise, Baud, avocat, Amail, Laurent, Duveyrier, Transon, Carnot, Pierre Leroux, Jean Reynaud, Michel Chevalier, Jules Chevalier, L'herminier, Cazeaux, Guérault, Saint Chéron, Alexis Petit, Tamisier, Félicien David, Fournel...

L'opinion publique accueillit avec surprise d'abord, avec pitié ensuite, cette as-

sociation de jeunes gens cherchant leur avenir dans une philosophie religieuse extravagante ; ils succombèrent sous la risée publique ; mais voyez la force de l'association : obligés de pourvoir à leur existence ils se livrèrent au travail en se prêtant un appui mutuel et la fortune vint couronner les efforts des plus obstinés, des plus persistants, et tous ceux qui ne furent pas riches, très-riches ou opulents, conquièrent au moins l'aisance !

— De 1850 à 1860 les saints Simoniens ont gagné et se sont partagés assure-t-on, mais je n'y crois pas, plus de cinq cents millions sur les valeurs de Bourse, c'est le cas de dire que l'union, même artificielle, fait la force ! De l'idée mère il ne reste *que le ridicule*, mais ce groupement, cette vie en commun d'une très-petite confrérie, cependant bien vite dispersée, a créé un lien d'amitié et d'union d'une force puissante ; rentrés dans la vie normale les corréligionnaires ont maintenu leurs relations anciennes, l'association d'intérêts solidaires s'est formée, le premier arrivé a tendu la main aux autres et tous se sont élevés et enrichis, c'est là de la bonne camaraderie !

— Bazard fit bientôt scission contre Infantin et Rodrigues, et fut exclu de la petite Église qui se groupa autour de son chef Infantin, ancien élève de l'école polytechnique, puis ingénieur en Égypte, voyageur au Levant, maître de poste à Lyon, caissier de la caisse hypothécaire sous Rodrigues, qui en était directeur, ingénieur en Algérie dans la mission scientifique de 1841, enfin administrateur en 1845 de la compagnie du chemin de fer de Paris à Lyon, ce fut sa retraite. Infantin mourut le 31 juillet 1864, à Paris, il est enterré au père Lachaise entre Saint Simon et Rodrigues.

— Avant Saint Simon, Auguste Comte et Fourier, l'humanité avait eu d'autres fous qui se recommandaient cependant par une grande science : Thomas Morus, religieux d'abord, porté ensuite au sommet des honneurs, ministre d'un roi, put composer un livre de réformes d'une extravagance inouïe et méritant le nom qui était son titre *Utopie* ! C'était une préface

précédant de plusieurs siècles l'Icarie de Cabet ! Inutile de répéter ces folies que n'ont que trop imitées nos modernes réformateurs.

— Les mémoires du comte de Saint-Simon, aïeul du fondateur du saint Simanisme ont été écrits sous la dictée des vieilles femmes de la cour qui prenaient grand plaisir à médire des beautés qui les avaient remplacées !

— Saint-Simon est bien loin d'avoir le style de Tacite, comme on a osé le dire ; mais il en a l'encre, c'est-à-dire le mordant, l'acéribité.

SAISON. — Le printemps et l'automne sont les douces modérations des températures extrêmes, les riantes transformations de la nature qui va s'éveiller ou s'endormir, enfin les fêtes de la vie intelligencielle et matérielle, c'est dans le corps et l'esprit, ce doux mouvement qui constitue la vie active, forte, reposée et heureuse ! Ce n'est ni l'hiver qui nous engourdit et nous glace, ni l'été qui nous énerve, nous affaiblit et nous brûle, c'est le bain du corps, parfumé au printemps par les fleurs, en automne par les fleurs encore et par les fruits. Vivons donc au printemps et en automne et reposons-nous, abritons-nous, recueillons-nous en hiver et en été ; la sagesse humaine trouvera toujours le bonheur et la santé dans l'exemple bien raisonné des saisons extrêmes !

— Le printemps est uniforme et presque monotone dans sa verdure et dans ses beautés ; l'automne, au contraire, est animé par la variété de ses couleurs et de ses nuances, là où le printemps étale une verdure continue, l'automne resplendit par des reflets variés ; dans une forêt chaque essence d'arbre étale successivement les teintes de sa vieillesse : le hêtre rougit, le chêne jaunit, le tremble et le bouleau blanchissent, l'aulne noircit, le peuplier éclaircit sa verdure et le saule dépouillé annonce la mort.

— Quand souffle le vent doux des nuits du printemps, il semble que la parole soit donnée aux plantes, aux petits animaux nocturnes... C'est un concert de soupirs et de voix basses, de petits cris, de chants

timides, tout paraît vivre de cette vie douce et mélancolique de la nature : dans les nuits d'été l'animation augmente, c'est l'époque de jubilation et de bonheur de la vie naturelle, les végétaux prennent leur bain de rosée, et, en aspirant la fraîcheur de la brise réparent les souffrances causées par les ardeurs du jour, de même des animaux qui le peuplent : tout vit, tout parle, tout chante et se réjouit, pourquoi l'homme ne prendrait-il pas sa part de ces joies universelles ? Pourquoi ne dormirait-il pas sous les ardeurs du soleil où le mouvement est une fatigue sinon une douleur ? Pourquoi ne vit-il pas de nuit comme on le fait du reste dans les contrées les plus ardentes ? Pourquoi cette obstination à vivre en été comme on a vécu en hiver, au lieu d'obéir aux saisons qui commandent si impérieusement le contraire ?

SALINES. — Les montagnes des Vosges ont dû former autrefois un archipel nombreux préparant et offrant un abri sûr et tranquille aux dépôts immenses de sel gemme, sel fossile, sel naturel, sel en pierre : ces roches sont là pour l'attester ! Aujourd'hui ces montagnes sont au centre du continent européen !

— En outre des sels gemmes en profondes carrières souterraines, la France, dont les rivages maritimes sont si étendus, a des quantités d'étangs plus ou moins grands et dont beaucoup sont immenses, qui, peu profonds et sillonnés de petits canaux sont, aussitôt qu'ils sont remplis, fermés à la mer pour être desséchés successivement pendant les chaleurs de l'été ; c'est *ce sel marin* qui alimente les trois quarts de la France. Le curieux en villégiature sur une rive maritime, est étonné de voir ces petites montagnes de sel sans abri et exposées à fondre sous les orages d'été aussi bien que sous les pluies d'automne et de printemps, mais le risque est si léger qu'on n'y croit pas et qu'on ne s'en effraie pas !

— L'Espagne a également ses mines de sel ; ainsi Cardona, sur la route de Perpignan à Barcelone, près de laquelle se remarque une montagne de sel pur de plus de cent mètres d'élevation.

— L'Angleterre est le sol le plus riche

du monde, non à sa superficie, mais dans les profondeurs de son sol : elle a le sel gemme pur dans le Chester-Shire en deux couches séparées et superposées de trente mètres chacune d'épaisseur, elle l'a aussi dans Worshester-Shire en couches plus puissantes encore que nos sels gemmes des Vosges.

— Le sel, ce sucre du pauvre, est un don spontané de la nature, elle le donne en blocs dans les puissantes mines d'Angleterre et des Vosges, elle le donne aussi sur tous les rivages des mers : c'est bien là un présent de Dieu ! Pourquoi faut-il que le budget de l'état le dispute au pauvre qui en assaisonne toute sa nourriture pour la rendre plus digestive et plus facilement assimilable au corps. Pourquoi faut-il puis qu'il est en surabondance partout et que c'est un don de Dieu que l'État s'empare de ce produit pour l'imposer de plus des trois quarts de sa valeur !

— La Russie, outre ses lacs salés du voisinage de la mer Noire, a des salines considérables surtout dans le gouvernement de Perm.

— En Afrique, le sel est déjà un luxe de table, car dire qu'un homme a du sel, c'est dire qu'il est riche, et comme cette matière est rare, les enfants le sucent comme chez nous en France ils sucent le sucre, c'est leur régal !

— C'est le sel qui conserve pures et sans putréfaction les eaux des mers.

— Le sel est à la fois un aliment, un condiment et un remède ; il existe normalement dans le serum du sang, il doit donc faire partie de l'alimentation. En outre, des recherches toutes récentes ont démontré que l'acide du *suc gastrique*, c'est-à-dire du suc qui sert à la digestion, est l'acide chlorhydrique, le sel trouve donc encore là une confirmation éclatante de son utilité alimentaire.

Le régime ordinaire de l'homme réclame impérieusement l'emploi du sel : s'il en est privé pendant trop longtemps, il tombe dans le marasme. Qui ne sait combien notre héroïque et malheureuse garnison de Metz a eu à souffrir du manque de sel ? Quel est le chef militaire qui ignore le prix attaché au sel par le soldat en campagne ? La santé

des animaux même éprouve la plus salutaire influence de l'emploi du sel, chez eux, c'est surtout comme *condiment*, c'est-à-dire comme excitant de l'appétit, qu'il reçoit des applications aussi nombreuses qu'utiles : un bœuf à l'engrais exige un pour cent du poids de sa nourriture en sel marin ; les volailles les pigeons surtout, retirent également de notables avantages de l'addition du sel à leur nourriture. Il n'est pas jusqu'à l'agriculture qui n'ait demandé et obtenu des services de l'emploi du sel pour la fertilisation de certaines terres.

— La médecine use aussi du sel comme condiment : ainsi, additionné à l'huile de foie de morue, il en diminue la saveur et en assure la digestion ; mêlé au lait il donne à l'estomac une tolérance particulière pour cet aliment naturel si éminemment réparateur ; en bains il est préconisé, chez les enfants surtout, dans les cas de faiblesse générale, de lymphatisme.

— Le sel de la Méditerranée est plus beau et, à quantité égale, plus salé que celui de l'Océan : moins le bassin est étendu, moins il reçoit d'eau des grands Océans, et plus l'élément salé est condensé.

SALOMON, — roi des Juifs, fils de David et de Bethsabée eut une puissance sans égale dans le monde, dit l'*Écriture*, mais ses richesses, sa grandeur et sa prépondérance sur les peuples voisins, élevèrent son orgueil à un si haut point, qu'il abandonna le culte du vrai Dieu, sacrifia aux idoles de ses alliés et se livra à tous les vices qui, du roi le plus sage qu'il était d'abord, en firent le plus corrompu des hommes !

Le luxe de Salomon n'a été surpassé par aucun souverain, pas même par les empereurs romains qui faisaient paver d'or les écuries de leurs chevaux et revêtir le sol de leurs palais de pierres précieuses : ses palais, ses ameublements, sa vaisselle étaient d'une magnificence indescriptible ; il avait quarante mille chevaux, mille quatre cents chariots recouverts d'or, et d'admirables peintures ; le nombre de ses concubines s'élevait à plus de trois cents, en outre de ses sept cents femmes légitimes, ce qui ne fait l'éloge ni de sa continence ni de sa sagesse : il écrivait cependant alors ses

Proverbes et l'*Ecclésiaste*, monument précieux élevé à la morale et à la religion ; on lui attribue aussi la composition du *Cantique des Cantiques* !

— Ce fut Salomon qui bâtit le temple merveilleux de Jérusalem, brûlé par les ordres de Nabuchodonosor (six cents ans avant Jésus-Christ). Salomon a donné son nom aux grands sectaires arabes et turc Soleyman, Soliman...

SALONS. — Sous l'ancien ordre de choses, et avant la grande révolution française, les salons étaient la seule tribune de la philosophie et de la politique : c'était là que se discutaient les grandes questions du pouvoir et que se manifestait l'opinion publique ; certains salons se distinguaient des autres par les talents qui s'y faisaient écouter et donnaient ainsi une base sérieuse et discutée à la politique du jour.

— Les assemblées délibérantes ont diminué de beaucoup l'importance et l'autorité des salons anciens, mais cependant ces réunions particulières ont encore leur importance et font écho et critique à nos grandes assemblées nationales.

— Les salons les plus célèbres, après l'hôtel de Rambouillet dont nous avons déjà parlé, furent l'hôtel de Bouillon, où Lafontaine commença à lire ses fables et Lesage ses comédies ; plus tard le salon de M^{me} de Tencin où se réunissaient Marmontel, Fontenelle, Marivaux, Montesquieu ; puis le salon de la marquise du Chatelet ; celui de M^{me} Dubocage ; enfin celui de M^{me} du Deffant se reposant de ses galanteries et se distrayant par les lettres ; on y trouvait des encyclopédistes avec Montesquieu, Voltaire et le plus amusant de tous, Rivarol ; ajoutons le salon de M^{me} Lenormand d'Étioles, depuis maîtresse de Louis XV sous le nom de marquise de Pompadour : nous passons les petits salons, mais, avant de finir, il nous faut citer une société d'abord appelée des bons drilles, puis, qui envahie par les grands seigneurs, reçut le nom de *Société de ces Messieurs* où brillaient les comtes de Caylus et de Maurepas, Duclos le moraliste, dépaysé dans cette réunion décrite qui avait pour principal cachet Montcrif, Crébillon fils, Vadé, etc... Le salon plus

populaire de M^{me} Doublet ouvert dans le couvent des filles St-Thomas précisément là où est aujourd'hui la Bourse de Paris, et qui reçut pendant cinquante ans la bonne société de la capitale et du monde entier ! ainsi : Bachaumont, Marivaux, les abbés de Chauvelin, de Voisenon, de Rothelin, Coip-pel, Mirabeau, les deux frères de Sainte-Palaye, d'Argental, Piron ; La Poplinère, célèbre et riche banquier, bel esprit, ouvrit aussi un salon dans son bel hôtel de Passy, c'était lui qui appelait son salon la *ménagerie de mes artistes et gens de lettres*, en se posant ridiculement en Mécène et en patronant les réputations naissantes.

— Plus récemment encore le salon de M^{me} de Staël où se réunissaient, avec l'élite et l'aristocratie de la littérature, tous les frondeurs du grand Empire, et celui de M^{me} Récamier, à l'Abbaye-aux-Bois, qui était le Cénacle de tous les talents et de toutes les gloires de la Restauration et où on remarquait surtout la fréquente présence de Chateaubriand, l'inspirateur et l'âme de cette société !

— Le salon est la meilleure école de mœurs et de bonnes mœurs, d'instruction supérieure et de civilisation ; les hommes y apprennent aux femmes à réfléchir, à penser, à causer sérieusement, alors que de leur côté, et en échange, les femmes leur enseignent la douceur, la tolérance en même temps que la grâce dans les manières, la tenue et le langage ; les salons donnent donc le dernier mot de la civilisation de l'époque.

— Un salon est un champ clos où toutes les vanités sont en présence, où tous les amours-propres se produisent et cherchent à se grandir ; là chacun est acteur et spectateur tout à la fois, approuvant ou critiquant à son tour ; c'est un véritable théâtre et un spectacle très-amusant pour ceux qui savent observer.

— Le charme des salons est dans le savoir-vivre d'abord, dans les causeries faciles et spirituelles, dans la liberté attique des bons mots et des mots pour rire, dans la vivacité des réparties, dans le choix, la nuance, la qualité des idées, et aussi dans la variété, la dissemblance même des esprits !

— En entrant dans un salon, il ne faut pas perdre de vue qu'on est sous le coup de centaines d'yeux presque aveugles pour les qualités et très-clairvoyants pour les défauts, les travers, les gaucheries, les maladresses et surtout les ridicules, si petits qu'ils soient !

— Une bonne maîtresse de maison est l'âme, l'inspiratrice de son salon ; elle sait faire asseoir telle personne auprès de telle autre qui lui est sympathique, elle placera auprès d'un esprit orné mais endormi, un esprit éveillé et provoquant ; elle séparera deux orateurs prolixes pour les mettre en contact avec de vrais penseurs : en général elle accouplera les contraires en humeur et les similaires en science ; elle sera enfin comme le chef d'un grand orchestre, commandant l'ordre et assurant l'harmonie en tout et partout.

— La plupart de nos salons ont perdu leur principal attrait, la conversation ; ce sont de vraies salles de jeu qui, bien que modéré, éteint toutes les idées dans un silence et un calme énervant ; une causerie, même à voix basse, distrait les joueurs et leur inspire des reproches qui vont droit et brutalement aux causeurs indiscrets.

— Quand on entre dans un salon de Paris, on admire l'entrain et le babil animé des dames, et, pour peu qu'on prête attention à ces rapides et ébouriffantes conversations, on a peine à comprendre que de si longues langues puissent tenir et se mouvoir avec tant de volubilité dans de si petites bouches !

— Il se joue deux rôles dans les conversations générales des salons : les plus hardis ou les plus discrets gardent la parole, posent et cherchent à se faire admirer ; les autres écoutent, cherchent à profiter ou tout au moins à faire croire qu'ils comprennent par des sourires et des gestes de complaisance, d'approbation ou de contradiction.

— C'est à l'aristocratie nouvelle, si orgueilleuse, qu'on doit l'idée de faire annoncer pompeusement et par les valets, l'entrée des invités ou des visiteurs dans le salon : chaque nom surmonté de son titre relève les personnalités annoncées et glorifie le salon où elles entrent ; les valets annon-

cent plus bas et en bredouillant les noms bourgeois et vulgaires, et avec éclat les noms aristocratiques ou illustrés par le talent ou ce qui est plus commun et plus facile, par la guerre ou l'opulence!

— Dans certaines saisons, les salons de Paris ressemblent à des salons de villes de bains, où toutes les nations sont représentées, toutes les décorations, tous les uniformes, sont mêlés et confondus, espèces d'hôtelleries où on parle toutes les langues et où s'entrecroisent toutes les nations, toutes les passions, toutes les prétentions et tous les ridicules superposés!

SALUBRITÉ. — L'habitation, et avec elle la culture, assainissent certains pays, naturellement malsains, en ouvrant la terre aux infiltrations des eaux; on complète le bienfait en créant des fossés, des ruisseaux et des canaux qui assèchent et égouttent et, en moment convenable, irriguent les prairies et les jardins.

— Au temps de la puissance romaine l'Italie était réputée pour la salubrité de son air, mais depuis lors, la population décroît, la culture et les assèchements avec elle, et on peut, dans cette voie dangereuse, si on ne remédie pas à cette décadence matérielle, prévoir l'époque où la plus riche contrée du monde d'autrefois deviendra insensiblement un désert improductif et malsain: les Marais Pontins et les Maremmes pontificales et toscanes sont déjà des pays de peste par leurs fièvres intermittentes et tenaces: le marécage augmente tous les jours et si on n'obvie pas au mal, l'Italie, menacée qu'elle est par deux mers qui la baignent dans son étroite longueur, et devraient faire sa fortune commerciale, périra par le mauvais air (*mal-aria*) et la fièvre qui en est la conséquence forcée!

— Qui ne se rappelle les dix mille soldats français morts dans le défrichement, par l'armée française, d'une partie de la campagne de Rome?

Les montagnes de Volterra avec leurs eaux boraciques, presque bouillantes et jaillissantes, ne sont-elles pas, quoique élevées de trois mille pieds au-dessus du

niveau de la mer, la contrée la plus pestiférée du monde?

— L'ancienne Lutèce, avec son territoire, était aussi un lieu infect et empoisonné, son nom même signifiait boue; emprisonnée dans les deux ou trois bras de la Seine, elle était bâtie au centre de véritables lagunes malsaines et pestilentielles; ce ne fut que lentement qu'elle se transforma; devenue capitale sous le nom de Paris, les assainissements furent commandés par son importance et sa richesse; ce ne fut cependant, que vers 1740 que la salubrité de Paris devint l'objet des préoccupations sérieuses du gouvernement; le progrès réel qui ne date que de 1800 ne s'est complété que sous Napoléon III par le percement de voies nouvelles et splendides, et l'établissement de squares nombreux au centre et dans tous les quartiers de Paris.

SALUT. — Il y a corrélation parfaite entre notre mode de saluer par une inclination et de saluer à la clôture d'une lettre, ainsi: votre très-humble serviteur. Le salut consiste à se faire petit, à s'abaisser devant la personne qu'on salue. En Orient, où le despotisme crée l'abaissement matériel, on s'incline plus bas encore on s'agenouille, on touche la terre de son front, on embrasse le pied; dans les États libres, au contraire, on se tend la main en signe d'égalité!

— Le salut de l'homme, incommode et sans raison par le déplacement du chapeau, s'est maintenu par la force de la routine et malgré toutes les bonnes raisons qui doivent le faire remplacer; ne vaudrait-il pas mieux en effet saluer par une inclination de tête comme font les dames pour saluer cérémonieusement, ou par un mouvement de la main pour saluer amicalement; les chapeliers seuls en souffriraient, car c'est par cette formule extravagante de salut que le chapeau s'use le plus! Il y a quelques années déjà que le club de Brunswick s'est prononcé pour l'usage de saluer avec la main! Ne disons donc plus que les Allemands ne sont pas révolutionnaires!

— Les Arabes ne saluent que des yeux, au contraire de nos Provençaux; les pre-

miers placent leur dignité dans une immobilité absolument impassible, ceux-ci ne s'expriment qu'à grand renfort de gestes; figurez-vous ces deux personnalités en présence ! L'une aussi froide et muette qu'une pierre, l'autre aussi bavarde, agitée et glapissante qu'un perroquet ou un singe effrayé ou en colère !

SAMOS et PATHMOS. — La première de ces îles, située dans la Méditerranée, au sud du golfe d'Ephèse, est fertile en fruits de toutes sortes et jouit d'un si beau climat que tous ses produits donnent une double récolte; elle fut la patrie de Pythagore, de Créophile, le protecteur et l'ami d'Homère, de Rhécutus et de Théodore, sculpteurs habiles, de Conon l'astronome qui, en adroit courtisan, plaça la chevelure de la reine Bérénice, sœur et femme de Ptolémée-Evergète, parmi les constellations, pour consoler la reine lorsque cette chevelure consacrée aux Dieux par suite d'un vœu pour la conservation de son époux, eut disparu du temple, où elle était déposée.

— Pathmos, qui n'est séparée de Samos que par un canal, est un affreux rocher; c'est le lieu de refuge choisi par l'apôtre Saint-Jean pour écrire son Apocalypse; le monastère de St-Jean est bâti au centre de l'île, il est fortifié, car les ports de Pathmos sont infestés de pirates ! Au loin et sur ses bords on trouve cependant quelques vallées fertiles, mais incultes !

SAND (Georges), Amantine-Aurore Dupin, baronne du Devant, — née à la fin du siècle dernier est un de nos romanciers les plus justement célèbres, mais les plus déplorablement licencieux, *Indiana* fut son début éclatant et son chef-d'œuvre, bien que son opinion personnelle soit que *Lélia* lui est supérieure comme œuvre poétique et d'imagination, le second volume surtout, qui fut publié longtemps après le premier et composé à La Châtre pendant le procès en séparation que plaïda Michel de Bourges, est, dit-on, son œuvre de prédilection, elle l'écrivit en effet « dans des conditions de son choix, entourée de ses meilleurs amis et dans une belle maison avec jardin en terrasse, d'où on jouissait

d'une vue immense sur les plus belles et les plus riches campagnes ». Les publications de cette femme étonnante se succédèrent rapidement et sans interruption : après *Indiana*, *Valentine*, puis *Lélia*, le *Secrétaire intime*, *Jacques Mauprat*, *l'Uscoque*, *André*, *Léone-Léoni*, *Simon*, la dernière *Aldini*, les *Maîtres mosaïstes*, *Pauline*, *Spiridion*... Plus tard *Horace*, la *Petite Fardette*, *Consuelo*, *Jeanne*, *Fanchette*, la *Mare au Diable*, les *Maîtres Sonneurs*, etc.

— M^{me} Sand dit elle-même, comme je le pensais autrefois en la lisant, qu'elle écrivait avant d'exister, c'est-à-dire avant de se connaître; qu'elle écrivait au hasard de sa tête, de sa fantaisie; de son imagination, de sa plume; elle parlait de l'inconnu, elle philosophait dans les brouillards, elle rêvait plus qu'elle ne pensait ! Si au lieu d'écrire avant d'être née pour la pensée, elle eut attendu le développement complet de ses forces intellectuelles, Georges Sand, cette femme homme, eut étonné le monde par son génie, et si la logique lui fut venue en aide accompagnée de la morale, elle eut été le génie féminin de l'humanité; au lieu d'être romancier brillant, mais inégal, soulevant incessamment des doutes et des problèmes, souvent profonds, mais parfois, et le plus souvent fantasques et sans solution possible !

— Il est donc grandement regrettable que M^{me} Sand, au lieu de mettre son talent si spontanément naturel et vigoureux au service de la morale, ait été amenée à le mettre au service d'utopies extravagantes et anti-sociales, ce qui explique l'acharnement des critiques sérieux et convaincus du danger de pareilles doctrines; on s'étonne même que certaines de ses œuvres aient pu surnager, mais le lecteur est si friand de nouveautés, d'énigmes de cette nature, si délicatement ombrées, qu'il trouve un vrai plaisir à les fouiller et à les deviner. Il faut ajouter cependant que depuis *Indiana*, *Valentine*, *Lélia*, *Spiridion* le talent de M^{me} Sand a subi une grande transformation, l'âge et l'expérience lui ayant apporté des conseils qu'elle a sagement écoutés et suivis.

— On lit avec délices les romans de M^{me} Sand à cause des magies de son style,

de la poésie réaliste de ses pensées et surtout de la hardiesse de ses paradoxes et de la naïveté brillante de certaines descriptions de caractères, de mœurs, de paysages; on se laisse entraîner et séduire, on ne juge pas! Mais que ces romans viennent prendre le relief du théâtre, se personnifient dans des acteurs qui agissent, marchent, parlent et paraissent vivre de notre vie présente, alors tout ce qui est faux et contradictoire dans le roman se révèle tout à coup en paroles et en actions dans ce cadre étroit et lumineux de la scène et le voile tombe, et l'illusion s'évanouit!

— Dans tous ses romans M^{me} Sand a pour but d'établir la supériorité de la femme sur l'homme: Michelet, Feuillet, Laboulaye se sont laissés convaincre; les femmes si intéressées cependant dans la question, ont été plus habiles, elles ont gardé le silence.

— Bonne et bienfaitrice, autant qu'aimable et hospitalière, M^{me} Sand a de nombreux amis dont elle est l'idole; à son château de Nohant où elle vit retirée en famille, ils lui composent le plus affectueux entourage.

— Georges Sand aime les distractions enfantines, elle est fort habile dans les tours de carte et de passe-passe, elle est passionnée pour le jeu de dominos: c'est un moyen de distendre son attention et de reposer son esprit fatigué.

SANG. — (Chair coulante de Bordeu) fluide par excellence de l'organisme animal; c'est lui qui reçoit tous les bénéfices de la digestion, mais c'est lui aussi qui, par une série d'opérations encore mystérieuses pour la science, la transforme en éléments vivants, chair, muscles, os... La composition du sang humain étant très-complexe, cette complexité implique la multiplicité des avantages qu'il résume pour le jeu de la machine animale.

— Un des plus grands problèmes de la médecine depuis Harvey, qui découvrit la circulation, jusqu'aux *hématologues* les plus distingués tels que Andral et Gavarret, est: 1^o de déterminer aussi exactement que possible chacun des éléments isolés dont l'ensemble constitue le sang; 2^o comme con-

séquence pratique de trouver le moyen de rendre au sang *en quantité* ou *en qualité* ce qu'il peut avoir perdu de ses principes essentiels: de là l'idée de donner du *fer* sous une foule de formes, dans les pâles couleurs; le sang contenant normalement une quantité déterminée de ce métal; du phosphate de chaux aux rachitiques, ce sel étant indispensable à la formation des os, etc. Des chercheurs moins patients et plus *synthétiques* ont cru plus sûr, et par suite préférable, de donner *en bloc* aux malades tous les éléments constituant du sang: c'est là le point d'origine de la transfusion du sang, idée logique, simple, essentiellement scientifique, mais singulièrement menacée dans son avenir par des insuccès constants ou précaires, malgré l'habileté des opérations et le perfectionnement des appareils; la transfusion tend à être supplantée par l'administration à l'intérieur, du sang, soit *frais* et en nature, soit soumis à certaines préparations *pharmaceutiques* dont le nombre grossit chaque jour; ici encore on peut dire: *vita brevis ars longa*, car souvent le malade n'est pas en état d'attendre et de supporter les longues recherches de la science.

Ni l'art ni la médecine ne sont coupables, ils portent la peine d'une faute qu'ils n'ont pas commise: donnez-nous, disait un hippocrate aussi naïf que sérieux, le secret de la vie et nous n'aurons plus de raison d'être!

SANG-FROID. — Une des qualités les plus précieuses dans le monde, c'est de rester toujours maître de son humeur et de savoir conserver, même dans les circonstances les plus émouvantes, ce calme d'esprit, cette sérénité de physionomie, ce sang-froid imperturbable qui démentent toutes les émotions: l'homme qui ne peut dominer ses sentiments se met à la merci du premier venu qui sait lui tendre un piège et agir sur lui par la vanité, l'intérêt ou la colère; l'homme sage sait se taire tant qu'il éprouve une émotion quelconque, et attend que le sang-froid soit revenu pour donner la parole au bon sens.

— Nous prenons quelquefois pour le sang-froid une passion sérieuse et concen-

trée, qui fixe toutes les pensées d'un esprit ardent et le rend insensible aux autres choses; il est un autre sang-froid que donne la force d'esprit soutenue par l'expérience et de longues réflexions, c'est le plus rare et le plus apprécié.

— On ne peut raisonnablement parler avec colère à des gens de sang-froid; la forme seule serait déjà un tort.

SANGSUE. — Petit animal fort disgracieux, mais très-utile, ressemblant à un gros ver (vermes de Linné) et classé par les naturalistes dans les annélides, c'est-à-dire dans la classe des animaux dont le corps est divisé (au moins en apparence), en une série d'anneaux ou segments successifs (de 18 à 140).

— Les sangsues sont des animaux très-curieux à étudier, même pour les personnes du monde un peu sérieuses et instruites; leur étude est attrayante et utile à la fois au point de vue des variétés, de la nutrition, de la respiration, de la circulation et de leur emploi en médecine.

— Il y a plusieurs espèces de sangsues: les unes vivent dans l'eau douce ou la terre simplement humide, les autres dans l'eau saumâtre, les dernières en pleine mer.

— Les noms des diverses espèces de sangsues sont aussi barbares que leur aspect est repoussant: on peut les réduire à neuf, qui sont: 1° la Poudobdelle; 2° le Branchellion, vivant toutes deux dans l'eau de mer; la Poudobdelle est parasite de plusieurs poissons de mer; le Branchellion vit presque exclusivement sur la *Torpille*, poisson électrique que tout le monde connaît, au moins de nom, le Branchellion doit être, par suite, peu sensible aux décharges électriques; 3° la Piscicole qui vit en parasite sur les poissons d'eau douce; 4° le Branchiobdelle se nourrissant du sang des poissons et des crustacés avec une préférence marquée pour les écrevisses; 5° la Néphélis et la Procheta, très-ressemblantes extérieurement; elles se nourrissent de petits animaux vivants qu'elles trouvent dans les eaux douces; 6° l'Aulastone qui mange les larves d'in-

sectes, les lombrics qu'elle avale vivants, elle est très-commune dans les eaux douces de France; 7° la sangsue proprement dite et l'*Hoëmopis* cette dernière qui, en apparence, paraît être la même que la sangsue proprement dite, en diffère essentiellement en ce que ses mâchoires trop faibles ne lui permettent pas de percer la peau des vertébrés, elle vit en parasite des *muqueuses*, c'est-à-dire de la peau qui tapisse les organes internes des animaux, elle est très-abondante en Algérie, elle a souvent causé des accidents chez les bœufs, les chevaux et même l'homme: ainsi, les annales de nos troupes en Algérie rapportent que des soldats pressés par la soif ont avalé des *Hoëmopis* qui se sont développées, soit sur la muqueuse du pharynx, soit sur celle de l'œsophage et ont donné lieu à des hémorragies foudroyantes et mortelles. La vraie sangsue (*hirudo* des latins) est la sangsue médicinale, celle qui nous intéresse le plus et dont nous parlerons; 8° la *Bdella*, très-commune dans les eaux douces d'Égypte; 9° les *Clepsines*, très-curieuses en ce que, contrairement à toutes les autres, elles peuvent nager et sont armées d'une trompe exsertile à l'aide de laquelle elles saisissent les petits mollusques qui constituent leur régime alimentaire.

— Au point de vue de la nutrition, les sangsues se divisent naturellement en deux grandes classes: *celles qui avalent leur proie vivante* (*Néphélis*, *Trochéta*, *Aulastone*, *Bdella*...) et *celles qui sucent simplement le sang des animaux*. Les sangsues à proie vivante ont un intestin relativement long puisque leurs victimes doivent y séjourner plus ou moins longtemps, celles qui sucent le sang ont un intestin très-court et un estomac très grand; ceci explique un fait, étrange en apparence pour bien des personnes, c'est que la sangsue puisse avaler une aussi grande quantité de sang; en effet, chez elle l'estomac occupe à peu près la moitié de la longueur du corps, il est divisé en plusieurs compartiments et présente à droite et à gauche de nombreux prolongements, qui augmentent d'autant la capacité de l'organe, ce sont des réservoirs; par là on comprend

le temps que met une sangsue à digérer (cinq à six mois), le pouvoir qu'elle a de rester pendant des années sans nourriture, enfin la difficulté et souvent même l'impossibilité de faire prendre des sangsues qui ont servi depuis plusieurs mois.

La *respiration* de toutes les sangsues se fait avec une extrême lenteur et très-peu d'intensité, cela est si vrai qu'on peut les tenir plusieurs jours dans le vide de la machine pneumatique sans que leur vitalité en soit altérée. La *circulation* de ces animaux est tout à fait rudimentaire, ils manquent absolument de cœur : cet organe est représenté par quatre gros vaisseaux sanguins, qui, par un mouvement de va-et-vient intermittent assurent la circulation. La *reproduction* a lieu par deux individus *hermaphrodites*. Les sangsues sont *toutes ovipares*. Pendant un certain temps on a cru que les Clepsines étaient vivipares, ce qui eut été une exception, il n'en est rien : l'erreur venait de ce que leurs œufs étant adhérents à la face ventrale on voyait leurs petits *vivants* avant d'avoir constaté la présence des œufs ; les œufs sont contenus dans une enveloppe à forme ovale ou arrondie ; chez la sangsue médicale l'enveloppe ressemble beaucoup pour la forme au cocon du ver à soie.

— Tout le monde connaît la sangsue médicale : sa queue est formée par un disque arrondi qui se fixe sur les objets par adhérence, elle lui sert uniquement pour marcher ; sa tête est aussi un disque à l'aide duquel elle se fixe par *succion* en faisant le vide, elle sert à la sangsue pour marcher et pour se nourrir ; ainsi lorsque la sangsue veut marcher elle pose d'abord son disque postérieur, c'est-à-dire sa queue, puis son disque antérieur ou tête, une fois le disque antérieur fixé, elle lâche l'objet sur lequel elle était attachée à l'aide de son disque postérieur, et ramène le corps en avant, fixe de nouveau le disque postérieur et celui-ci solidement attaché, elle avance la tête et ainsi de suite.

— Le disque antérieur a la forme d'une ventouse ; à son centre est une espèce de fleur de lys constituée par trois mandibules dont l'un des bords présente un nombre considérable de dentelures, visibles au

microscope seulement, et qui en font une véritable petite scie, de sorte que la piqûre de la sangsue a toujours la forme d'une étoile triangulaire ; lorsque la sangsue veut mordre, elle fait le vide, la peau forme alors un petit bourrelet qui vient s'engager dans sa ventouse et elle le scie à l'aide de ses trois petites scies ; c'est cette opération qui chez les personnes nerveuses, rend une application de sangsues plus insupportable que la saignée même.

— Les sangsues en mordent si bien que sur des parties propres : leur odorat et leur goût sont donc développés jusqu'à un certain point, ce qui facilite leur application ; ainsi étendus sur la peau le lait, le vin, l'eau sucrée, les excitent à prendre, c'est-à-dire à commencer la succion.

— Le meilleur moyen de conserver les sangsues n'est pas de les tenir dans un bocal dont on renouvelle souvent l'eau, il faut les mettre dans un vase dont le fond soit rempli d'argile ou de tourbe : comme leur respiration se fait presque exclusivement par la peau, elles essuient, en passant dans l'argile, le liquide épais et glaireux qui les recouvre, ce qui facilite singulièrement leur respiration : ainsi les sangsues qui meurent dans des bocaux bien propres ne meurent pas de faim, comme on pourrait le croire, mais succombent à une *asphyxie lente* produite par la suppression de la respiration cutanée.

— Les sangsues connues des Grecs et des Romains comme capables de sucer le sang des animaux, n'ont été employées en médecine que longtemps après l'ère chrétienne ; depuis, leur histoire a subi bien des vicissitudes : elles ont eu leur temps de gloire ! Broussais, un des plus grands génies de la médecine au XIX^e siècle (1803, 1830) en faisant reposer toutes les maladies sur une base unique l'*inflammation*, multiplia l'emploi des sangsues, à tel point qu'on fut menacé d'en manquer... La trace de ces idées exagérées sur l'utilité des sangsues s'est maintenue dans le peuple avec une intensité et une ténacité souvent révoltantes pour nos médecins modernes, tombés peut-être eux-mêmes dans un excès contraire, mais à coup

sûr moins funeste : on est donc aujourd'hui infiniment plus sobre dans l'emploi de ces disgracieux annélides ; les marchands y perdent, mais des gens aussi désintéressés que compétents, prétendent que la santé publique y gagne beaucoup.

— La sangsue médicinale est surtout commune aux environs de Bordeaux, en Algérie et en Sardaigne.

SANSKRIT. — Il n'y a guère qu'un siècle et demi que le sanscrit était un mystère pour la science européenne et un secret religieusement gardé par les Bramines, prêtres indiens, dépositaires des livres sacrés ; ce fut par un tour d'adresse et de persévérance que d'autres prêtres, les missionnaires anglicans, parvinrent à se faire initier à la connaissance des lettres et de la langue sanscrites où ils trouvèrent la révélation, jusque là inconnue, des origines de l'Inde ; l'histoire de l'Inde devrait donc être bientôt écrite et publiée et on est en voie de faire cette curieuse conquête qui en amènera cent autres, grâce à la ténacité et à l'ardeur passionnée de la science.

SANTÉ. — Les anciens, nos maîtres en beaucoup de choses, avaient fait de la santé une divinité, c'est dire s'ils en appréciaient les bienfaits ! Cette bonne déesse avait ses temples nombreux ; aujourd'hui ils sont remplacés par les cafés, les restaurants, les casinos, les brasseries... et autres lieux où l'homme moderne gaspille à plaisir les forces vives de son organisme, ce qui le conduit rapidement à la ruine inévitable de ses facultés morales et intellectuelles les plus précieuses !

— On s'étonne généralement et à tort de la diminution de la longévité humaine, cela tient à des causes multiples : la vie humaine a gagné en activité et en intensité ce qu'elle a perdu en durée, on vit trop et trop vite à la fois, il semble qu'on ait hâte de se fatiguer et de s'user ; en effet, à côté des progrès réalisés au point de vue de l'habitation, du vêtement, du chauffage, de l'alimentation..., il faut reconnaître que la civilisation a traîné après elle un long cortège de vices et de besoins artificiels très-nuisibles à la santé de l'homme.

— La santé, menacée souvent par des excès de travail intellectuel, est plus souvent encore compromise par des écarts de régime de tout genre : l'abus du thé, du café, de l'alcool, du tabac, de l'absinthe... a donné lieu à des maladies inconnues des anciens, le *délirium trémens*, ou délire des ivrognes, l'*amaurose nicotinique*, causée par l'abus du tabac, la *syphilis* qui nous vient du nouveau monde, le *nervosisme*, dû à l'abus des plaisirs des sens et donnant lieu à des symptômes aussi nombreux que variés.

— Mais à côté de tant de maux il y a des remèdes plus ou moins efficaces : la tempérance et la sobriété en première ligne, car si c'est un devoir pour l'homme d'étendre ses facultés par l'instruction, c'en est un aussi d'augmenter ses forces, de fortifier la santé, qui est le premier des biens, par l'exercice, l'hygiène et une alimentation suffisante ; car un homme faible et souffreteux est une anomalie : sa mission est une mission forte, énergique, et il doit s'armer pour cette mission.

— La santé est au corps ce que la liberté est à l'intelligence et à l'esprit ; la circulation libre du sang est la condition de la vie, comme la circulation de la pensée est le besoin le plus impérieux de l'esprit.

Suprema felicitas : mens sana in corpore sano.

Un esprit sain dans un corps sain est le plus grand des bonheurs.

— La santé complète du corps est la condition indispensable à l'exercice d'une volonté hardie et aux libres énergies de l'âme et du cœur : sans la santé du corps qui est l'agent actif et le serviteur obéissant, l'instrument fait défaut au commandement qui reste impuissant et inobéi !

— La santé se perd le plus souvent par défaut d'exercice, alors le sang circule mal, l'appétit diminue, l'estomac s'affaiblit et tout le reste du corps avec lui, car l'estomac est l'organe principal de la vie.

— Le travail de l'intelligence est celui qui prend le plus à la santé parce qu'il commande le repos le plus long et le plus calme, parce qu'il est un travail contre la nature matérielle, surtout contre la digestion.

— Notre santé a coûté tous les siècles d'étude qui nous séparent d'Esculape, et

notre instruction tous les âges de l'humanité, plus de 3,000 ans!...

— Une débile constitution et une petite santé bien dirigées peuvent conduire plus loin qu'une constitution et une santé robustes mal ménagées ou gaspillées follement.

— La santé est un bien inconnu de ceux qui en jouissent et on n'en apprécie la valeur que lorsqu'elle est détruite et que la débilité et la maladie prennent sa place pour toujours!

— Les enfants, les jeunes gens et même les hommes faits comprennent rarement qu'il faut être dix fois plus économe de sa santé que de son argent, aussi leur incurie est telle qu'ils compromettent très-souvent ce bien si précieux! c'est cependant une chose unique qu'on perd sans retour lorsqu'elle disparaît, tandis qu'une perte d'argent peut toujours se réparer par un gain d'argent ou même plus facilement encore par l'économie, l'ordre et le travail!

— Si l'homme donnait à sa santé les soins et l'attention prévoyante qu'il donne ordinairement à sa fortune, il serait rarement indisposé; il éviterait bien des maladies, s'il ouvrait à sa santé le compte d'observations qu'il ouvre à son industrie; il économiserait plus ses forces que son argent, il éviterait plus souvent un excès qu'une dépense, mais dans son fol entraînement ou sa routine, il fait tout le contraire!

— Quand Dieu lui rend la santé, le malade devrait comprendre qu'il doit la conserver par la prudence et la circonspection, car celui qui est malade pourrait rarement affirmer qu'il mérite, par les soins qu'il donne à sa santé, de se bien porter.

— Il faut entretenir soigneusement la santé du corps, car de la santé du corps dépend souvent celle de l'âme et toujours celle de l'esprit et de la raison.

— Soigner sa santé c'est écarter la maladie, c'est protéger sa force et fortifier sa vitalité et celle de sa descendance.

— La santé exige un exercice modéré du corps et une excitation animée de l'esprit, c'est en même temps une récréation et une pratique hygiénique.

— Platon met la santé avant la beauté, mais c'est l'homme qui parle! La femme,

avec son désir inné de plaire, a toujours placé la beauté en première ligne!

— Pour sentir toute l'importance de la santé, il faut avoir concentré son affection sur une existence délicate et avoir supputé douloureusement les jours qui lui sont comptés!

— La santé des enfants dépend absolument de l'hygiène des deux ou trois premières années de leur vie.

— Dans la vie matérielle, l'important est d'équilibrer la dépense et la recette; le repos et la nourriture devront être proportionnés à la fatigue; l'homme qui pourra s'accorder une nourriture substantielle et régulière, un repos absolu et tranquille, pourra et *devra même* se fatiguer beaucoup, car l'équilibre est la condition de la santé.

SATIÉTÉ. — Le plus dangereux de tous les écueils dans la passion, c'est la satiété qui amène le dégoût, la fatigue, l'anéantissement de toutes les forces matérielles et morales!

SATIRES. — Plus une satire est courte et aiguë, plus elle blesse, plus elle est dangereuse, car elle reste dans toutes les mémoires.

Le satire est une manière de mesdire d'ung chascun à plaisir et de blasonner les vices et les défauts.

RABELAIS.

— Dans les jeux de la Bazoche, à Paris et en France, les satires étaient débitées par des personnages déguisés en sátyres anciens, d'où le nom de satires.

— Quand le cœur se dessèche, la tête s'irrite et l'esprit s'aiguise: il se produit alors en traits mordants, incisifs et satiriques

— Nos écrivains ont le tort d'abuser du blâme et de la critique, contre la société présente; ils feraient beaucoup mieux de faire son éducation dans leurs livres pour avoir le droit ensuite de fouetter des verges de la satire ceux qui se permettraient de dévier.

— C'est une honte pour notre siècle que de trouver un si grand nombre d'hommes qui, n'ayant pas le courage de leur opinion délaient, dans leur encrier, tous les mots

les plus injurieux sans oser en écrire nettement un seul, en laissant à l'envie ou à la haine le soin de comprendre et d'exprimer ce qu'ils n'osent imprimer ni signer !

SAUTERELLES. — Beaucoup de personnes regardent comme un conte, ou une fausse légende, la description, de l'invasion d'une nuée formidable de sauterelles, parmi les plaies d'Égypte, dont Dieu frappa ce royaume, en punition de sa cruauté envers le peuple Juif : rien n'est plus naturel cependant et moins fantastique ; les pluies ou nuages de sauterelles sont très-fréquents dans ces contrées ; elles ont aussi, mais à de plus rares intervalles, dévasté diverses parties de l'Europe, ainsi : l'Espagne, l'Italie, la France, la Turquie, la Russie, la Pologne et la Suède ; là où elles passent elles causent d'aussi graves désastres que ceux décrits dans l'Exode : « Elles mangèrent toute l'herbe épargnée par la grêle et tout ce qui se trouva de fruits sur les arbres, et il ne resta rien de vert ni sur les arbres, ni sur les herbes de la terre dans toute l'Égypte. »

— A la suite des pluies de sauterelles, d'immenses étendues sont couvertes de leurs cadavres qui, se décomposant rapidement, exalent une odeur si infecte que l'air en est instantanément vicié, ce qui produit souvent des pestes effroyables, mais le premier et l'infaillible résultat de ce terrible fléau, c'est d'occasionner la famine partout où il a passé puisqu'il a détruit toutes les récoltes jusque dans leurs germes et leurs racines.

— Les sauterelles qui désolent l'Orient et obscurcissent parfois la lumière du soleil, ont deux ou trois pouces de longueur et des ailes rouges et doubles ; elles sont en Afrique et en Arabie une bonne nourriture pour les hommes et pour les chameaux : on les mange grillées ou bouillies après leur avoir enlevé la tête, les pattes et les ailes ; séchées au soleil et réduites en poudre, on les mêle à la farine pour les pétrir et on fait cuire la pâte qui résulte de ce mélange dans de la graisse, du beurre, du lait ou de l'eau salée. Les chameaux sont très-friands de sauterelles desséchées ou cuites ; dans les premiers

temps du mahométisme les sauterelles s'envoyaient en cadeau comme un mets très-recherché.

— La sauterelle a la tête du cheval, les yeux de l'éléphant, le cou du taureau, les ailes de l'aigle, les pattes de l'Autruche ; elle a six pattes dont deux à la poitrine, ce sont ses mains, deux à la taille et deux autres derrière qui sont ses jambes ; elle vit en troupe et avec un chef, absolument comme les abeilles.

SAUVAGES. — Les hommes à l'état de nature, c'est-à-dire non encore civilisés, ne sont pas tous des êtres dangereux comme on s'est plu souvent à nous le dire, ils ont dû forcément se défendre contre des attaques dont ils ne comprenaient ni le motif, ni la portée ; mais laissés à leurs solitudes ou traités avec douceur on les trouvait généralement doux et hospitaliers ; puis la nature inspire plutôt les vertus que les vices et c'est, avec le commencement des sociétés et le groupement d'un grand nombre d'hommes, qu'ont dû commencer les haines, les luttes et les guerres : ce groupement était cependant nécessaire, car seul il pouvait amener la solidarité du concours à la suite de la solidarité des besoins ; pour se développer, l'intelligence devait faire appel à l'intelligence, et c'est en se réunissant dans une pensée commune que les hommes pouvaient réaliser les étonnants progrès aujourd'hui acquis.

— Il y a encore des sauvages en assez grand nombre : ainsi les habitants de la Sénégambie, de la Cafrérie, quelques tribus ou peuplades américaines ou indiennes... Nous ne parlons pas des anthropophages et des cannibales, ce ne sont plus des sauvages, ce sont des bêtes fauves !

Le sauvage est un enfant robuste.

HOBBS.

Il arrive cependant que l'homme errant, sans habitation précise, ne vivant que de racines, de légumes ou de poissons, quelquefois, mais plus rarement du produit de sa chasse, manque d'énergie et de vigueur, s'étiole et dépérit dans ses forêts ou ses déserts.

— L'énergie du sauvage signale le commencement des sociétés civilisées ; l'habi-

leté cauteleuse de la diplomatie, la fin des sociétés corrompues.

— Chez les sauvages l'instinct est bien plus développé que chez l'homme civilisé : ainsi des Indiens d'Amérique qui ont le flair des chiens et l'ouïe du sanglier !

— Les sauvages ont eu de tout temps une formule très-simple de produire le feu, c'est de frotter, rudement entre elles, deux branches de bois vert jusqu'à ce qu'elles prennent feu et soient enflammées.

SAUVAGERIE. — On rencontre dans le monde certains esprits avides d'isolement, vivant avec eux-mêmes dans un monologue perpétuel ; quand ils ont du fonds et de l'instruction, ils grandissent et peuvent signaler de grands penseurs, mais quand ce fonds manque, ils marchent vers l'idiotisme, la folie ou l'extravagance !

SAVANTS. — L'homme ne peut être sérieusement universel : il se gaspille en s'étendant trop, et tel savant qui représente dans sa généralité dix hommes de mérite n'aura de valeur qu'à la condition de se fondre en une seule unité !

— Les savants qui passent leur vie à penser, à raisonner logiquement, n'ont ni le temps, ni l'envie de se sentir vivre et de se voir vieillir, aussi ne se réveillent-ils que sous la secousse d'une grande maladie et l'anxiété de leur médecin, et c'est leur convalescence qui leur révèle la vieillesse acquise.

— Il ne suffit pas toujours d'être savant pour être estimé tel, il faut encore avoir les apparences de la science ; un extérieur frivole compromettrait le savoir le mieux acquis et le plus sérieux !

— Le savant, dans sa dignité, continue, approfondit ses études, mais se refuse à la polémique qui est un exercice inférieur et à la mesure tout au plus des gladiateurs de la langue, des avocats ! D'ailleurs la polémique ne prouve jamais rien, elle fatigue, elle use, elle irrite, elle dégrade dès lors ; c'est un vrai pugilat de clameurs et de cris !

— Les esprits largement philosophiques n'ont jamais étudié que l'humanité en général, jamais un homme en particulier ;

ils ignorent le monde pour s'en être éloignés ou l'avoir vu de trop haut !

— Si les savants ont moins de préjugés que les ignorants, en revanche ils tiennent bien plus énergiquement à ceux qu'ils ont !

— Si les savants sont parfois originaux, maniaques, bizarres et naïfs, les ignorants sont toujours et sans exception bêtement ridicules.

— Les lauréats de la science restent souvent ce qu'ils sont : des savants dans le monde des idées, des ignorants et des ingénus dans le monde pratique et des faits.

— Il faut déjà être savant, clairvoyant et véridique pour savoir et avouer qu'on ne sait rien !

— Les savants et les philosophes doutent, les ignorants, qui forment presque la généralité de la race humaine, ne connaissent que leurs besoins matériels, et les appétits qui en naissent.

SAVOIR. — Une poignée de bonne vie, vaut mieux qu'un plein muids de savoir.

Vieux proverbe français.

— Le meilleur savoir est le plus clair et le plus limpide, c'est celui que nous exprimons avec le plus de lucidité, et qui porte la lumière dans l'esprit des autres.

— Les dehors heureux doivent orner la science et lui ouvrir les portes du monde ; le savoir ressemble à un gros diamant brut que l'on peut très-bien conserver dans un coffret, par pure curiosité ou pour sa valeur intrinsèque, mais que l'on ne pourra porter et qui ne brillera jamais s'il n'est travaillé, ciselé et poli.

— Portez votre savoir comme votre montre dans une petite poche réservée ; vous ne la tirez point, ne la faites passer uniquement pour faire voir que vous en avez une ; si on vous demande l'heure qu'il est, vous le dites, mais ne criez pas de vous même toutes les heures comme font le watchmann en Angleterre, le sereno en Espagne, le muedzin à Constantinople et chez les Turcs.

Les sages cachent leur science ; la bouche de l'ignorant est toujours prête à s'attirer la confusion.

Proverbes, Ch. 10.

La langue des sages orne la science, celle des insensés se répand en folies.

Proverbes, Ch. 15.

SAVOIR-VIVRE. — L'élégance ancienne et la distinction ont dû s'habituer et se faire au nouveau sans gêne de la liberté; mais il n'en coûte pas moins aux délicatesses de l'esprit, du cœur et du savoir-vivre d'avoir à se résoudre à cet abaissement, à le tolérer par politesse, à le subir par résignation et faute de pouvoir obtenir mieux!

— Il y a toujours avantage à se trouver en contact avec des gens bien élevés; s'ils ne valent pas mieux au fond, ils ont au moins la forme pour eux, et, dans le monde la politesse, l'apparence sont souvent plus appréciées que les qualités réelles et sérieuses.

— Se conduire dans un salon contre les règles du savoir-vivre, c'est prouver qu'on était indigne d'y entrer.

— Tant de petites choses sont comprises dans le savoir-vivre et le bon ton, que, prises à part, elles paraissent sans valeur, tandis que groupées, elles sont d'un poids énorme dans les affaires et les succès du monde!

— Le savoir-vivre, en général, est dans la connaissance de chacun des usages du monde en particulier, il forme souvent la seule valeur, tout le coloris personnel d'une foule de jeunes gens qui n'ont traversé les collèges et les lycées que pour la forme et sans y avoir appris autre chose que les mauvaises mœurs, l'art de la paresse et l'aplomb d'une science qui n'existe pas.

— Céder avec urbanité, mais sans bassesse est le grand secret du savoir-vivre.

— Les grâces du monde s'accordent parfaitement avec le savoir-vivre des salons; qu'une femme aimable ayant, avec des qualités, un grand fonds de naturel, vienne à se produire, elle aura un immense avantage sur les autres, car elle fera ressortir leur affectation, même dans les nuances les plus légères.

SAVOIR-FAIRE. — Le savoir-faire d'un homme d'esprit consiste à tirer quelque connaissance utile, quelque enseignement nouveau de toutes les personnes avec les-

quelles il converse, quelque ignorantes qu'elles soient!

SCANDALE. — Autrefois on lavait, comme on le disait, son linge sale en famille, aujourd'hui on a moins de pudeur, on cherche à le laver en public et dans des lettres étalées dans les journaux: c'est l'audace et l'effronterie du scandale, avec l'orgueil de la notoriété, même honteuse!

— Les plus grands scandales sont bientôt recouverts et effacés sous le mouvement rapide et bouillonnant de la vie sociale, ainsi le veulent l'habitude et l'intérêt du monde!

SCEPTICISME. — La France a bien changé! après avoir mérité le titre de fille aînée de l'Église, elle mérite aujourd'hui celui de fille aînée de Voltaire; c'est le scepticisme et l'incrédulité remplaçant la foi! un très-grand nombre de prêtres créent le scandale au lieu de le prévenir et de l'arrêter; les cours et tribunaux rendent *plus souvent* l'injustice que la justice; les grands, moyens et petits fonctionnaires ne donnent aucun travail; la grande loi du devoir est foulée audacieusement aux pieds; le désordre, la mauvaise foi, le vol et le crime sont partout... nous courons aux abîmes!

— Le scepticisme, l'ennui, le dégoût de la vie sont nos maladies incurables et même contagieuses: défiez-vous du contact de ceux qui en sont atteints, ils vous habitueront à leurs raisonnements, à leurs conclusions et vous verrez comme eux la vie à travers une âme sans croyances, un cœur sans sentiments, une intelligence sans lucidité: le sophisme, l'erreur, remplaceront la raison, mauvais conseils! effrayante école!..

— C'est toujours une impertinence que cet esprit sceptique et railleur qui se jette, par un mot piquant, au travers d'une démonstration sérieuse!

— Le scepticisme est un des plus grands malheurs qui puissent frapper l'âme et l'esprit de l'homme, car il ôte aux affligés leur dernière et suprême consolation, aux puissants de la terre le seul obstacle qui puisse arrêter et atténuer leurs passions et leurs vices!

— Le scepticisme du siècle de Voltaire a tout dépoétisé : on doute de tout, ballotté qu'on est entre le bien et le mal, le cœur et le sophisme, l'imagination et la raison !

— Si la crédulité est une faiblesse de l'esprit et du bon sens, le scepticisme, qui est le point d'interrogation devant l'incertitude et le doute, est quelquefois le moyen de chercher et de trouver la vérité.

— Le scepticisme est la rouille et la gangrène de l'esprit.

SCHISMES. — En religion, les dissidences sont plus futiles encore qu'en politique, ainsi : le schisme des Grecs en 1043 avait des causes réellement ridicules, les opposants adressaient à l'Église chrétienne les quatre reproches suivants : 1° d'user de pains azimes (pain sans levain) pour l'Eucharistie ; 2° de permettre l'usage du lait dans le carême ; 3° de jeûner le samedi ; 4° de supprimer pendant le carême le chant de l'*Alleluia* !

SCIENCE. — L'homme suit souvent une fausse voie, il ignore ce qu'il a le plus besoin de savoir et il acquiert parfois une science sans valeur et dont il n'a pas l'emploi.

— C'est nuire à la science qu'on a, et la compromettre, que d'afficher celle qu'on n'a pas !

— Suivons en province l'exemple de Paris, où cependant la science a moins de loisirs et de liberté ; que ce foyer incandescent qui anime Paris, s'étende à la province, patrie naturelle de l'étude et de la méditation, c'est en ce sens que la décentralisation doit être entendue, comprise et appliquée : car si Paris couronne, c'est la province qui, par sa tranquillité et ses loisirs, prépare, élève et arme les savants ; c'est généralement elle qui les fournit.

— La science est un abîme où il faut s'enfoncer avec prudence ; pour certains esprits superficiels, la science est impossible, elle est dès lors un écueil et crée un véritable danger !

— La science est le premier des biens après la vertu ; la richesse ne peut lui être comparée, car elle se perd souvent ou se gaspille, tandis que la science, qui sup-

pose déjà une intelligence d'élite, ne peut que s'étendre et grandir.

— La science est comme l'humanité qu'elle doit éclairer et diriger, elle avance toujours en traçant sa voie au monde entier : l'antiquité avec ses grands génies, Homère, Pythagore, Socrate et Platon, se trompait sur les grandes lois du monde, ainsi que l'ont démontré plus tard Galilée, Newton et Kléper ; la science et l'humanité progressent donc toujours, il leur a fallu mille ans d'études pour découvrir une seule grande vérité !

— Au LX^e siècle du monde, au XX^e bientôt après Jésus-Christ, nous ne sommes pas encore à moitié chemin du temps où le triomphe de la science sera complet et où tous ses secrets seront arrachés à la nature ! car la nature a des forces mystérieuses inexplicables, incompréhensibles, invisibles, ainsi : l'aimantation, l'électricité, les résistances atmosphériques, la navigation aérienne, ceci dans l'ordre physique ; le magnétisme dans l'ordre animal, le spiritisme dans l'ordre surnaturel !...

— La science est la vraie et la plus utile richesse du monde humain ; c'est son présent et son avenir, sa caisse d'épargne et son patrimoine héréditaire, patrimoine augmentant toujours et, grâce à l'imprimerie ne pouvant plus jamais se perdre !

— La science est le positivisme rationnel et mathématique du génie humain.

— C'est en étudiant les détails qu'on crée un ensemble de faits probants, et, en généralisant ensuite, qu'on embrasse l'ensemble d'un coup d'œil : aussi l'illustre Bacon disait-il que les sciences n'étaient que des faits complétés et généralisés.

— Dans toutes les choses intellectuelles, en science même et en philosophie, c'est l'amour ardent, c'est la curiosité, c'est la passion en tout qui donnent le mérite et le succès : ne me parlez pas de ces caractères tièdes et indifférents, ils peuvent fleurir, mais non produire et donner des fruits !

— L'homme s'est fait Dieu par la science, car il s'est fait créateur, car il a imaginé ces gigantesques machines ayant la force de cent, de mille, de dix mille chevaux ! Machines dévorant des masses de char-

bon, suant le feu et la vapeur et remplaçant en effet des forces presque incalculables, car elles n'ont besoin d'aucun repos et marcheraient sans interruption des mois, des ans et des siècles si l'usure ne les frappait dans un ou plusieurs de leurs mille organes.

— La science est une belle chose, mais voyez quel contraste ! jetez le premier de nos savants sur une terre quelconque d'un pays habité par des sauvages, et il se trouvera plus embarrassé qu'aucun de ces barbares ; il ne saura pas comme eux, à un brin d'herbe couché dans une telle direction ou de telle manière, quel pied ou patte a passé là, depuis combien de temps... Tandis qu'au premier coup d'œil le sauvage saura tout cela ! C'est que le sauvage est savant à sa manière, et dans la limite de ses besoins, comme l'homme civilisé l'est lui-même dans la mesure de la science et de la civilisation de son pays.

— Les habiles ont une manière de se donner du mérite et de la science, c'est de questionner leur interlocuteur sur tout ce qu'il ne sait pas et de se donner la gloire de le lui apprendre.

— Trancher souverainement sur tous les sujets, c'est produire infailliblement son ignorance sur beaucoup et révéler une présomption extravagante et ridicule.

— Le sage sait qu'une science, si petite qu'elle soit, n'est pas à dédaigner, car l'arbre de la science a ses milliers de branches plus petites les unes que les autres comme l'arbre de la végétation.

— L'étude et le temps favorisent la marche des sciences exactes ; il n'en est pas de même des sciences abstraites, elles semblent fondées sur le doute et l'obscurité que ne peuvent dissiper quelques éclairs du génie humain.

— Approfondissez, pénétrez jusqu'au fond des choses : tout ce que l'on ne fait, ou que l'on ne connaît qu'à demi, n'est, selon moi, ni fait, ni connu et ne peut que conduire à l'erreur !

— Il ne faut demander à la science que ce qu'elle peut donner : le travail toujours, le plaisir quelquefois, la renommée rarement, la richesse plus rarement encore !

— La science est une richesse, on doit la rechercher autant dans l'intérêt de la

société que dans son intérêt personnel ; mais comme on peut être bon et sage sans être riche, on peut l'être de même sans être savant.

— Les plus insoucieux, les plus égoïstes, peut-être les plus sages, pensent comme Montaigne : « Que le mol et doux chevet de l'ignorance et de l'incuriosité, fait plutôt le bonheur de la vie que l'ardente passion de l'étude et la recherche d'une vérité nouvelle. » Mais où en serait l'humanité sans ces génies ardents, éveillés, passionnés dans l'étude et à la poursuite opiniâtre d'une idée ou d'une découverte ?

La science a des semences amères, mais des fruits très-doux. ARISTOTE.

— On ne réussit dans la science que quand on s'y livre tout entier et sans distraction aucune, qu'on en fait son culte et sa vie et que chaque jour devient un chaînon de plus dans cette chaîne de vérités logiques qui conduit sûrement à la solution du problème posé. Le vrai savant doit donc s'isoler et rester presque étranger au monde qui l'entoure ; dans ces conditions on comprend que la science exige des aptitudes et une vocation spéciales, qu'elle ne peut être accessible qu'à un petit nombre et que vouloir étendre le cercle de ses adeptes, faire une nation de savants, c'est faire fausse voie et détourner sans profit des forces qui ont un plus sûr et meilleur emploi.

— La science de la vie présente est la plus utile, la plus indispensable de toutes les sciences, c'est la carte de bord du navire, c'est l'indication de tous les écueils au milieu desquels se traîne la vie active et fiévreuse des sociétés modernes.

— Connaitre l'homme pour le deviner et pressentir ses qualités et ses défauts, ses vertus et ses vices, pour utiliser ses aptitudes, fixer sa vocation et sa voie, est la première de toutes les sciences, car elle est la plus utile : le premier livre à lire c'est Labruyère en traduisant cependant ses admirables et éloquents portraits en style plus familier et en idées plus pratiques, Labruyère ne peignant l'homme qu'en costume brillant et de cour, et non l'homme du peuple destiné à la carrière des métiers.

— La science humaine est trop multiple et trop variée pour être embrassée par dix existences d'hommes et le moyen de ne rien savoir est de vouloir tout apprendre, comme celui de mal voir est celui de tout regarder.

Qui trop embrasse, mal étreint !

— Ne conviendrait-il pas, dans une prévision possible d'un grand déluge, de chercher à sauver la science humaine ? Ne faut-il pas tout prévoir, surtout ce qui est déjà arrivé !

— Les sciences exactes ont ce danger, qu'elles nous amènent à n'être jamais satisfaits de l'évidence morale et à nous montrer exigeants sur des démonstrations matériellement impossibles.

— L'homme recherche, surtout dans les sciences, celle qui a le plus de secrets pour lui : il semble qu'il soit conduit par une insatiable curiosité, c'est ce qui explique son amour aveugle et obstiné des sciences occultes et cabalistiques, abandonnées cependant aujourd'hui, mais qui ont encore des adeptes dans le peuple ignorant et superstitieux, dans les vieilles bonnes femmes surtout.

La science des nombres cabalistiques a été longtemps en grand honneur et a fait écrire beaucoup de livres ainsi : Cliethovée, Paris, 1513 ; Oncieu, Lyon, 1584 ; Bungie sur le nombre 1 ; Morel sur le nombre 2 ; Turnèbe sur le nombre 3 ; Ausonne sur le nombre 4 ; Huralt sur le nombre 5...

— Les deux peuples les plus savants de l'antiquité, les Grecs et les Romains, croyaient au destin et aux présages, ne nous étonnons donc pas que la France ancienne même sous Louis XIV ait cru aux sortilèges, à la puissance des nombres, à l'astrologie, aux devins et aux sorciers !

— La fin du monde fut annoncée deux fois par les clergés du monde chrétien et produisit d'immenses donations aux couvents et aux églises ; l'annonce de déluges nouveaux fit construire des milliers de barques ; Charles V, dit le Sage, créa un collège d'astrologie ; le grand Charles Quint ne faisait rien sans consulter son astrologue, le pape Urbain anathématisa tous les ennemis de l'astrologie ; tous les empereurs, rois, ducs..., croyaient à l'as-

trologie, Louis XI et Catherine de Médicis avec fanatisme ! la colonne avec observatoire, encastree, comme souvenir, dans la rotonde de la halle aux farines de Paris, fut érigée par Catherine de Médicis pour consulter le ciel et lui obéir ! Richelieu et Mazarin partageaient ces croyances et il fallut Colbert, esprit positif s'il en fut, pour combattre toutes ces folies et défendre l'enseignement astrologique en encourageant l'enseignement astronomique seulement.

— Autrefois on parlait de fées, de lutins, de génies, de miracles... Aujourd'hui la science a remplacé tout cela. Ce métal grossier jeté dans l'eau tout noir et ressortant argenté ou doré (Galvanoplastie), ce miroir qui pour avoir reflété pendant moins de un dixième de seconde une figure, un paysage ou un objet quelconque, en conserve l'empreinte à toujours (photographie) ne sont-ils pas autant de miracles ?

— Les peuples modernes ont dérobé aux anciens tout ce qu'ils savaient, comme les esclaves romains s'approprièrent les restes d'un festin.

SCRIBE (Eugène), — fils d'un marchand de drap sous les piliers des Halles, élève de Ste-Barbe, puis clerc d'avoué, débuta en 1811 par le *Derviche*, joué au Vaudeville. On peut dire de lui qu'il est le vaudevilliste par excellence, qu'il a conquis le monde entier et amusé le genre humain, car il a été joué, traduit, pillé et contrefait partout ; son théâtre a pour devise probité, bienveillance, douceur et pureté de mœurs, grâce, gaieté franche, esprit fin et délicat... Il composa seul près de deux cents vaudevilles et cent en société, parmi lesquels plusieurs grands opéras et opéras comiques !

SECRETS. — Il ne faut livrer son secret à un autre qu'en lui prenant le sien pour garantie : en d'autres termes la confiance entre amis doit être réciproque et égale.

— Un secret sérieux est toujours très-difficile à garder ; il est comme le champagne mousseux, poussant constamment le bouchon qui l'emprisonne et finissant toujours par s'en débarrasser.

— Un secret possédé en commun est une sorte de chaîne qui unit deux cœurs, tandis qu'un secret possédé séparément est un mur qui sépare et tend à isoler de plus en plus.

— Pour être sûr d'un secret il ne faut en parler ni devant un mur, ou une porte, ni sous un arbre, ni près d'une cave..... toutes choses ennemies des secrets : il ne faudrait même pas se contenter de ne pouvoir être entendu, il faudrait encore ne pas être vu, car certains gestes, certaines poses, certains mouvements ont une signification précise, équivalant presque au langage pour quelqu'un qui est à la piste d'un secret à découvrir.

— Entre amis, il ne doit y avoir aucun secret, si ce n'est le secret d'autrui.

— Un secret est une chose sacrée, on ne peut le sacrifier à aucune amitié, à aucune affection ! Ce serait un abus de confiance, pis encore ! un crime, une trahison !

— La confiance des secrets du cœur est, entre jeunes filles, le ciment de l'amitié et entre jeunes femmes une cause de désunion : c'est que ces secrets sont dangereux aussitôt qu'ils cessent d'être innocents !

— Un secret entre une jeune fille et un jeune homme est une chose très-dangereuse ; il crée l'intimité et la dépendance et entraîne souvent les conséquences les plus fâcheuses.

SECRÉTAIRE. — La personne qui a besoin d'un auxiliaire pour ses travaux, ses affaires, sa correspondance ne saurait le choisir avec trop de soin et de prudence, car un secrétaire intime doit être un coffre-fort qui reçoit et qui rend ce qu'on lui a confié, sans chercher à le comprendre encore moins à le juger !

SECTES. — La religion chrétienne eut, même dans les premiers siècles de son origine, des sectes nombreuses et diverses se prétendant toutes l'écho de la parole du Christ et reprochant aux autres sectes de n'en être que l'erreur : ces dissidences se continuèrent depuis lors invariablement et surtout jusqu'à la grande réforme de Henri VIII d'Angleterre, puis de Mélanchton, de Luther et de Calvin.

— Les sectes exagérées ou ridicules à

distance, vues de près se font souvent comprendre et accepter, si leur mobile est la vertu, la religion et la charité.

SECONDES NOCES. — Une femme est presque toujours plus heureuse dans un second choix que dans un premier, car elle y apporte toujours plus de maturité, de raison et d'expérience ; ce n'est plus alors l'amour ou la passion qui parle c'est un jugement froid, réfléchi et expérimenté qui prononce.

SECOURS A DOMICILE. — La loi de Vendémiaire an XI dit : « Tout malade, domicilié de droit ou non et qui sera sans ressources, sera secouru à son domicile de fait ou à l'hospice le plus voisin. » Voilà une loi à la fois utile et indispensable à relever et à appliquer.

— Le secours à domicile est la perfection de l'hospice qui est l'effroi de tous, car c'est l'extrême misère seule qui s'y résigne, les cas de fracture exceptés. Quitter sa famille, ses parents, ses amis, son coin de feu..., pour entrer dans ces entassements de malades qu'on appelle salles d'hospices, pour rester là seul et isolé pendant toute la nuit et les neuf dixièmes du jour, c'est effrayant pour tous, autant pour les parents que pour les malades !!!

SÉDUCTION. — En général et malgré l'apparence, les hommes n'éprouvent pas un amour idéal et d'entraînement : ils veulent froidement atteindre le but qu'ils se sont marqué, la séduction ! Vanité insolente, odieuse et cruelle !

— Les femmes se laissent le plus souvent séduire par leurs propres moyens de séduction et sont surtout plus disposées à croire au génie et aux vertus d'un homme jeune, beau, aimable, flatteur, qu'aux qualités d'un homme plus vrai, mais plus simple et plus modeste.

— Une jeune femme recherchée ou attaquée, n'a qu'un moyen de se défendre, c'est d'éviter résolument toute rencontre nouvelle ; agir autrement, c'est avouer qu'elle peut pardonner, c'est encourager, c'est accueillir et approuver, c'est presque provoquer !

— L'ange du mal ou de la séduction est personnifié chez nous dans don Juan, chez

les Anglais, dans Lovelace, enfin il prend partout des formes diverses, mais c'est toujours un séducteur audacieux parfaitement armé et dangereux.

— La séduction la plus dangereuse est celle exercée par un jeune homme follement amoureux, allant devant lui de bonne foi, sous l'entraînement de la passion, sans ménagement et sans scrupule des choses du monde, et communiquant à la femme qu'il aime cette fascination, cette hardiesse qui l'emportent et menacent son avenir et sa vie entière.

— Les hommes qui jouent dans le monde le triste rôle de séducteurs, croient avoir fait acte de contrition lorsqu'ils ont dit qu'ils savent bien qu'ils ne jouent pas le rôle des bons anges ! C'est un moyen hypocrite et odieux de se tirer d'embarras !

— Un homme qui parvient à toucher le cœur d'une jeune fille dans un but de séduction est, pour la famille, plus qu'un incendiaire et qu'un voleur ! car après lui avoir fait croire qu'il ne lui demande rien qu'avec l'approbation de son père, il lui arrache tout violemment, en profitant d'un moment de trouble et de faiblesse !

— Les hommes ne sont que trop disposés à faire ce qui, dans leur pensée, n'est pas un crime, mais plus tard, en faisant un retour sur eux-mêmes, combien ne doivent-ils pas trembler pour leurs femmes et pour leurs filles !

— Pour une femme clairvoyante, le trop plein de l'esprit révèle la vanité du cœur ; l'homme qui n'aime pas est plus naturellement aimable, plus rusé, plus dangereux, mais aussi l'homme qui aime est plus sympathique et plus entraînant ; tout est donc danger pour les femmes !

— Quoi de plus affreux que de faire perdre à une femme son affection pour son mari, que de ravir en même temps à celui-ci l'affection de sa femme ; deux coups de poignards seraient moins cruels et moins punissables, car il n'y a pas de réparation possible !

— Un homme dont une femme repousse les tentatives est toujours fâché de les avoir faites : ce qui ne l'empêche pas de recommencer jusqu'à réussite complète ; dans le premier cas, il est honteux d'avoir

été repoussé, dans le second, il s'enorgueillit d'avoir réussi et pense de suite à d'autres conquêtes flattant sa vanité, bien plus que sa passion !

— La plupart des jeunes filles ne se perdent que par innocence ; elles ignorent le mensonge, la flatterie, la ruse et, dans leur simplicité, elles croient à la loyauté des séducteurs qui ne pensent, eux, qu'à se glorifier de leurs conquêtes pour devenir hommes à bonnes fortunes ! Qualification bien agréable pour des libertins qui gardent note et se vantent de tous leurs succès.

— Il n'y a pas un homme sur cent qui éprouve les sentiments qu'il témoigne à la femme ou à la jeune fille qu'il veut séduire, mais la naïveté et la vanité des femmes sont les complices les plus actifs et les plus complaisants de cette odieuse tromperie !

— Ce que les méchants croient glorieux et honorable, est qualifié de honte et d'infamie par les gens vertueux : un libertin ne se trouve par déshonoré par la séduction qui peut devenir un meurtre, un indiscret par des sourires qui sont une atroce trahison !

— Une jolie femme n'entre pas plutôt dans un salon que la volée des insectes séducteurs l'enveloppe, l'étourdit et l'éblouit : tout ce monde roucoule, chante ou fait la roue ; comment une femme futile et dont le cœur est resté vide, pourrait-elle résister à tant de séductions !

— Se concilier la foule en l'éblouissant, est la méthode des chasseurs d'allouettes attirant l'oiseau avec un miroir à nombreuses facettes, et tournant sur lui-même ; dans leur fatuité les gandins du monde pensent que les femmes ne sont que des allouettes à éblouir et à séduire.

SÉLECTION (choix). — Ce choix a lieu tantôt par hasard chez les végétaux, les animaux et même l'homme, c'est la sélection *naturelle et inconsciente* ; d'autres fois, au contraire, l'homme a choisi des végétaux ou des animaux à caractères accidentels ou bizarres qu'il a voulu perpétuer en les exagérant ; dans d'autres cas, il a voulu simplement transmettre aux descendants, en les accentuant davantage,

les qualités naturelles ou acquises des parents, tant pour les végétaux que pour les animaux; dans les deux cas il a fait de la *sélection raisonnée*. Les Arabes, en résistant si longtemps aux unions étrangères, les Juifs en épousant presque toujours des Juives..., ont fait des sélections inconscientes et dangereuses!

— La sélection raisonnée a sa source dans ce fait d'observation se réalisant également pour les végétaux, les animaux et même l'homme.

Que tous les êtres vivants transmettent à leurs descendants, avec plus ou moins d'intensité, les caractères naturels ou acquis qui les distinguent.

DE QUATREFAGES.

— On pourrait dire que la sélection raisonnée est une exploitation utile ou capricieuse et bizarre, suivant les cas, des principes de l'*hérédité* et des influences du milieu où on vit.

— L'homme, de nos jours surtout, pétrit pour ainsi dire les organismes, et en tire les formes les plus utiles à ses besoins et à ses caprices; les premiers sont bientôt satisfaits dans ce qu'ils ont de réel; les seconds exigent chaque jour quelque chose de nouveau et s'attachent à ce qui est bizarre, inutile, nuisible même, plutôt qu'à ce qui peut servir. En général, cependant, si l'homme a à se reprocher l'invention d'une foule de types ridicules (chiens microscopiques), il a réalisé aussi dans l'ordre végétal et animal des progrès incontestables, mais il s'est, on peut le dire, oublié lui-même, car il a toujours fait peu de chose pour perfectionner sa race; la raison en est, non dans un désintéressement de lui-même qu'il n'a pas, mais dans la multiplicité des motifs de privation physique ou morale que la sélection raisonnée imposerait à l'homme: ainsi Frédéric II, qui voulait *avant tout* faire de son pays une puissance militaire, avait compris l'utilité de la force physique chez le soldat; aussi en mariant les géants de sa garde avec les plus belles femmes et les mieux choisies avait-il réalisé une race admirable! Mais dans le cours ordinaire de la vie ne voit-on pas à chaque pas des géants épouser des naines, des hommes très-intelligents mais pauvres s'unir à des fem-

mes riches, mais représentant le *crétinisme matériel et intellectuel*, des vieillards cacochymes prendre pour compagnes des jeunes filles à peine *maturæ viro*? Ne voilà-t-il pas autant de causes de déchéance dans l'espèce ayant leur source dans une erreur de sélection!

— Lycurgue, en *supprimant* tous les enfants mal conformés, ne faisait-il pas de la sélection plus barbare, mais non moins réelle que celle de Frédéric II?

— C'est à la sélection raisonnée que nous devons le bœuf Dislhey créé par Backwel, le Durham, le porc Leicester (tout graisse), le cheval anglais si rapide à la course et tout muscle...

— L'homme, par la sélection raisonnée, mettant à profit deux leviers d'une puissance incalculable, l'hérédité et la domestication, peut pour ainsi dire façonner à sa guise les animaux de son choix, de manière à en tirer la plus grande somme possible de profit ou d'agrément; reconnaissons qu'il a usé et abusé de cette science, seulement il n'a guère encore osé se l'appliquer à lui-même, il y a là cependant une lacune bien regrettable: corriger l'hérédité *par la sélection* tel est le plus grand problème d'économie anthropologique que la science moderne puisse se poser; le résoudre, serait éviter à nos descendants une déchéance physique que le mélange continu et toujours croissant des races, dû à nos rapides et nombreux moyens de transport dans tous les pays du monde, ne fera qu'accentuer de plus en plus, jusqu'à l'heure où les plus beaux attributs de l'homme, l'intelligence et le sens moral, en ressentiront la délétère influence.

SEINE, — l'antique *Sequana*, un des plus grands fleuves de France, a sa source en Bourgogne, près de Chanceaux (Côte-d'Or), là elle n'est qu'un filet d'eau, à Romilly elle devient un ruisseau, à Montereau une rivière, à Paris un fleuve, à Honfleur un Océan! Ainsi va l'humanité, ses œuvres immortelles s'augmentent de siècle en siècle en s'éloignant de leur origine.

— La Seine, à sa sortie de Paris, paraît, par ses nombreux contours et retours sur

elle-même, s'obstiner à rester attachée à Paris, son affection, sa gloire et sa passion!

SEMAINE. — Les anciens peuples païens ou mythologiques ne connaissaient pas la semaine. Elle vient de Moïse et de la Judée où le jour du repos ou du sabbat était le samedi : les chrétiens, dont la religion dérivait de la religion juive, prirent pour jour de repos le lendemain dimanche, afin de se distinguer de la race odieuse qui avait crucifié leur Dieu ; les Mahométans, par contraste, choisirent le vendredi!

— Depuis Moïse, la semaine a été chez tous les peuples la mesure du temps ; on travaillait pendant six jours et on se reposait le septième, c'est l'application des principes de la Genèse, de la tradition biblique, de la création du monde par le Dieu des Hébreux.

SÉNAT. — Il existait un immense préjugé contraire à la dignité et à la capacité du sénat, il y avait cependant un moyen de démontrer la vérité et de faire apprécier le Sénat selon ses mérites, c'était de donner la publicité à ses séances et d'appeler le public à juger lui-même ; il y avait encore un autre avantage, celui de stimuler par l'amour-propre les capacités des sénateurs : un nombreux auditoire échauffé, anime, inspire l'orateur et le talent, l'éloquence même peut résulter d'un effort d'amour-propre : d'ailleurs pourquoi frappait-on ainsi d'infériorité le sénat comparé au Corps législatif? Fermer ses portes au public, c'était faire injure à ses capacités, aussi bien le huis clos, dans les assemblées délibérantes ou rendant la justice, doit toujours être une exception, car il ne donne aucune garantie morale, et au contraire, il accrédite toutes les défiances!

Le décret qui rendit publiques les délibérations du Sénat releva donc cette grande institution du rôle passif qu'on lui faisait jouer.

— On parle en ce moment, sinon de rétablir le Sénat ancien, au moins de former une seconde Chambre ; ce serait un bienfait, à la condition de n'y faire entrer que des capacités reconnues et choisies dans le monde politique et financier, dans les

grands corps de l'État : haut clergé, armée, magistrature..., il y aurait là sûrement un puissant contre-poids aux empiétements, toujours grandissants de la Chambre des députés.

SÉNÉGAL, — possession française, à cinquante lieues nord du cap Vert, c'est la plus dangereuse, la plus malsaine, mais la plus rapprochée de nos colonies d'Occident ; elle nous fournit des produits rares et recherchés en nous donnant le commerce de ces contrées : ainsi la gomme, le coton, la datte, le coco, l'indigo, le poivre et autres épices.

SÉNÈQUE, — Seneca à Rome, était né en Espagne, où ce nom se retrouve encore ; ce philosophe stoïcien, favori de l'empereur qui l'avait comblé de biens, se prélassait sur une table d'or massif, dans une maison somptueuse et écrivait avec une plume d'or son traité sur le mépris des richesses ! Combien de prôneurs de la pauvreté mentiraient comme Sénèque si l'occasion leur offrait toutes les jouissances du luxe.

SENS. — Les esclaves du corps, les intelligences dégradées, ne cultivent que le sol aride et matériel des sens ; aussi ce sol ne produit-il que des vices et des défauts, des ronces et des orties, au lieu de produire le myrthe et le laurier.

— Il ne faut rien accorder aux sens, quand on veut leur refuser quelque chose, autrement ils s'en autorisent pour faire passer en habitudes leurs passions, leurs goûts et leurs manies.

— Les sens délicats veulent des émotions douces et tendres à l'unisson de leur nature aimante et de leur caractère timide et modeste.

— Le plus grand malheur qui puisse frapper une femme c'est de ne trouver dans l'homme qu'elle aime que des sens, de la brutalité et du caprice.

— Ce n'est que chez les animaux ou les sauvages qu'on trouve la vraie puissance, c'est-à-dire l'aptitude à ressentir l'effet des choses matérielles et extérieures.

— Nos cinq sens sont les instruments,

les moyens donnés à l'âme pour se diriger et se conduire; la plupart des animaux ont certains sens plus fins, plus éveillés et plus déliés que ceux de l'homme, aussi l'homme a-t-il dû s'approprier ces animaux, se servir d'eux et en faire ses instruments d'investigation, de surveillance, de travail et de chasse...

— L'homme a deux sortes bien distinctes de sens: l'odorat et le goût, sens de second ordre comme matériels; l'ouïe, sens de premier ordre comme organe de la parole portée et reçue, question et réponse; le toucher, sens mixte, car il sert à deux fins: un serrement de main devient l'expression d'un sentiment profond, le toucher impressionnant souvent plus vivement que la parole; enfin la vue, le plus actif et le plus utile de tous, car dans bien des cas il peut remplacer le toucher et même l'ouïe; le goût est l'auxiliaire de l'appétit; l'odorat un peu moins utile est le sens dont la perte est la moins sensible; tout cela explique la supériorité de la vue, mais ce qui la confirme et l'augmente encore, c'est que l'œil a par lui-même, dans l'organisme animal, une autre action que celle de voir, car on apprécie, on raisonne, on discute par la vue.

— Le regard a un sens, une pensée, on pourrait même dire qu'il a une parole; dans l'habitude il en a une en effet, il a souvent même parfois la signification d'un geste, d'un commandement, d'une défense, d'une prière, d'un remerciement, d'un aveu ou de tout autre sentiment de circonstance et de spontanéité! Ces grandes et multiples facultés des yeux donnent au regard une puissance et une action incommensurables; certains yeux animés, spirituels, énergiques prêtent à l'homme une autorité, un prestige presque sans limites, multipliant sa force, je dirai même grandissant artificiellement sa taille et sa puissance! cela est incontestable. Le regard, comme le geste est aussi l'auxiliaire de l'éloquence: si de chacun des sens nous passons à tous, nous tombons dans le plus riche des systèmes d'organisation, car la supériorité prodigieuse de l'homme résulte précisément de la puissante solidarité des cinq sens dans leur application multiple.

— Chacun de nos organes ou de nos sens a son luxe attiré: le luxe des tentures, des tableaux, des parcs..., répond aux besoins de la vue; la parole, le chant, la musique, répondent aux besoins de l'ouïe; les fleurs, par leurs odeurs, tous les parfums naturels et artificiels, flattent et caressent l'odorat; tous les comestibles et particulièrement les plus délicats comme les bons fruits, le cacao, le café, le sucre, les truffes, le poisson, le gibier, les viandes de toutes sortes, les vins et liqueurs, satisfont les besoins de l'estomac en passant par la bouche, qui en apprécie les délicatesses; enfin le cinquième sens, le toucher, nous fait jouir des bons lits, des sièges élastiques, des carrosses suspendus... Un sens oublié dans le nombre, le sixième dès lors, l'amour, consacré le plus souvent par le mariage, trouve ses délices dans l'union discrète des sexes et la reproduction des individus.

— Le sens du toucher s'émousse dans les frottements résultant des travaux habituels de la main, le maniement continu d'un outil en altère la délicatesse.

— On a remarqué que la perfection du toucher était mesurée au développement de l'intelligence animale, ainsi: après l'homme viendrait l'éléphant qui touche par sa trompe, le castor qui touche par sa queue.

— Pour l'oreille, comme pour le nez et le goût, l'état de mollesse et d'humidité de la membrane principale est la condition essentielle de la perfection de ce sens.

— Entre tous les animaux, l'homme paraît être celui dont le goût atteint la plus grande perfection.

— Le goût, destiné à juger des saveurs et dès lors de la qualité des aliments, paraît une sentinelle placée à l'entrée des voies digestives; ce sens est peu développé chez les enfants qui sont plus avides et plus gloutons que sensuels.

— La perfection d'un sens ne s'achète jamais qu'aux dépens des autres: ainsi les aveugles donnant plus d'attention aux ébranlements ressentis par l'ouïe et le toucher étonnent par la finesse de ces deux organes; de même au physique, la suppression d'un membre accroît la force

des autres membres, les forces vitales se partageant entre un moins grand nombre de parties prenantes : un invalide qui avait eues les deux bras coupés, pouvait faire vingt lieues sans fatigue ; ceci nous amènerait à supposer que certains tempéraments débiles pourraient être fortifiés par des accidents nécessitant la suppression d'un ou plusieurs membres ; c'est ainsi que dans un arbre on double la force des rameaux en diminuant le nombre de ceux-ci.

SENS COMMUN. — L'esprit a son ordre et sensens, c'est le sens commun ; le cœur a le sien aussi, c'est le sens moral et sentimental, ils sont rarement en désaccord, la nécessité et la force irrésistible des choses peuvent seules amener une contradiction.

— Le sens commun est chose rare, et cependant c'est le guide unique de la vie humaine, c'est le premier et suprême bienfait de l'éducation et de l'instruction.

— Le sens commun est la base et le moyen usuel et précieux de tout esprit raisonnable, intelligent et civilisé.

SENSATIONS. — La nature nous porte, dans notre intérêt, à rechercher ce qui nous est utile et à aimer les causes de nos sensations agréables.

— Les sensations opposées et extrêmes, le plaisir et la douleur, se rapprocheraient presque par l'habitude, l'habitude atténuant le plaisir et rendant la douleur supportable.

— L'esprit est trop souvent prévenu par la sensation, car la sensation est un verre coloré et nuancé à travers lequel perçoit et regarde l'esprit et qui donne ses propres couleurs à tous les objets.

— Dans ses jugements, l'homme est toujours esclave de ses sensations présentes, ce sont elles qui commandent à ses sentiments, ses habitudes, ses désirs et ses goûts.

— La vive émotion éprouvée par une jeune fille n'est-elle que l'effet d'une sensibilité féminine et neuve ou est-elle née d'un sentiment plus tendre et se rattachant à une personnalité attrayante ? Dans ce cas c'est une sensation dangereuse :

voilà ce que la mère seule peut éclaircir et vérifier.

SENSIBILITÉ. — Cette espèce de sensibilité qui ne consiste qu'à trembler de frayeur à l'approche d'un danger, à pleurer au récit d'une aventure touchante, la sensibilité en un mot qui ne sait s'exhaler qu'en larmes, en cris ou en paroles, est plutôt un défaut ou un danger qu'une qualité. La vraie sensibilité est courageuse, ferme et dévouée, si elle fait sentir vivement, elle rend aussi capable des actions les plus généreuses et les plus énergiques ; elle cherche d'autant mieux à soulager les peines des autres qu'elle sait mieux les comprendre et y compatir.

— La sensibilité est un don exquis, et s'il est vrai que par sa vivacité d'impressions elle ajoute aux peines éprouvées, elle procure aussi des jouissances infinies, inconnues des caractères égoïstes, froids ou indifférents.

— La sensibilité se montre surtout par l'empressement qu'on met à soulager les souffrances, et l'affection par des efforts assidus pour contribuer au bien-être et au bonheur des personnes qui nous sont chères.

— Un cœur affectueux et compatissant est un vrai présent du Ciel, mais ce serait une cause de malheur s'il devait ressentir aussi vivement les peines des autres que les siennes propres ; la vie ne serait plus qu'une douleur continue, qu'une maladie sans interruption, que peines, chagrins, contrariétés sans nombre. Autre chose est de compatir dans une juste mesure et de consoler que de sentir et de souffrir toujours et partout !

— Les scènes pathétiques et attendrissantes doivent se représenter rarement, afin de ne pas épuiser la sensibilité par trop d'épreuves ; rien ne fatigue plus l'homme faible de santé et même l'homme fort et énergique, que les émotions ou les douleurs morales ; car les émotions paraissent éprouvées dans la mesure des forces physiques.

— La sensibilité, la chaleur d'affection, sont des qualités infiniment aimables, lorsqu'elles sont naturelles et soumises à l'em-

pire de la raison, mais il n'y a rien qui désenchante comme l'affectation qui veut les contrefaire ou la complaisance calculée qui s'y abandonne sans mesure.

— Il y a des hommes doués d'une grande sensibilité, mais qui, par cela même, sont inconstants dans leur douleur; la mobilité de leur esprit et de leur cœur leur fait un besoin de l'oubli et le leur rend facile.

— La sensibilité implique la mobilité puisqu'il suffit d'une sensation pour entraîner une opinion ou une action même dangereuse.

— Si la sensibilité est un charme dans l'intimité, elle est un danger dans le cours ordinaire de la vie et des intérêts : ici c'est le bon sens et la raison, non le cœur qui doivent avoir la parole.

— Le plaisir et la peine sont les deux emplois principaux de la sensibilité, c'est dire que la femme en fera l'emploi le plus fréquent et qu'elle tombera facilement d'un excès dans un autre. L'homme, au contraire, penchera moins de chaque côté, aura moins de peine, mais aussi moins de plaisir : nous n'hésitons pas à dire que cette condition est la meilleure pour la santé.

— Que de jeunes filles cachent sous une insensibilité apparente une ardente sensibilité qui ne doit s'éveiller qu'aux atteintes de cette étincelle électrique née du choc de deux cœurs !

— Dans les meilleures éducations de jeunes filles, on trouve ce dangereux écueil d'exalter la sensibilité ; rien n'ouvre et n'éclaire l'esprit comme le sentiment, et c'est un levier qu'il faut toujours ménager.

— Tel homme, précisément parce qu'il est très-sensible, affecte la plus grande insensibilité et paraît rougir des faiblesses de son cœur.

— Pour un cœur sensible, les larmes des autres ont la puissance irrésistible de faire couler les siennes, car la sympathie est fille de la sensibilité.

— Une sensibilité trop prompte ne permet aucune dissimulation et produit au dehors, avec un véritable danger, les sensations les plus intimes.

— Plus la sensibilité est vraie, plus elle est contrainte, moins elle est expansive, on la devine quoiqu'elle se dissimule.

— Les femmes pleurent plus facilement que les hommes, et chez elles cette action est quelquefois mêlée d'un certain plaisir; les pleurs indiquent ordinairement une douleur légère : on pleure au théâtre plus qu'ailleurs, les larmes ne sont donc pas toujours le thermomètre de la sensibilité, elles sont le résultat de l'attendrissement, parfois aussi de l'habitude.

— Si les enfants et les femmes pleurent avec tant de facilité c'est parce que tout les affecte, ce qui implique en même temps que tout les affecte légèrement.

— Si l'imagination exalte l'esprit et l'élève au-dessus de l'opinion vulgaire et des préjugés, en stimulant et éveillant la pensée, elle agrandit le cœur et le rend capable des vertus les plus puissantes et les plus parfaites.

— Les femmes trop délicates, trop sensibles et impressionnables doivent tout faire pour modérer ces impressions et calmer ces émotions trop vives qui usent les organes et altèrent souvent la santé.

— Une sensibilité active et éveillée perçoit l'ombre et le reflet des sensations avant les sensations elles-mêmes.

— La sensibilité vraie est douce, expansive et affectueuse ; la sensibilité fouguese et malade ne peut durer, son ardeur la dévore trop rapidement !

— Les peuples du midi sont physiquement bien plus sensibles que les peuples du nord ; Montesquieu a dit de ceux-ci que ce n'est qu'en les écorchant qu'on les chatouille.

— L'embonpoint émousse la sensibilité physique, la graisse s'interposant entre le corps et les impressions extérieures.

— La sensibilité, même physique, s'affaiblit dans les frottements causés par les actes de la vie, aussi est-elle plus grande dans l'enfance que dans l'adolescence, dans l'adolescence que dans la jeunesse, la décroissance vient ensuite.

SENTIMENTALITÉ. — Une femme sentimentale promène ses poursuivants dans les vallons les plus mystérieux et sur les sommets les plus élevés de la rêverie et de l'amour, au risque de leur donner le ver-

tige et de tomber avec eux des plus grandes hauteurs dans les abîmes les plus profonds !

SENTIMENTS. — Si nous n'entretenions, ou si nous ne développions pas par l'habitude nos sentiments les plus énergiques et les plus naturels, ils finiraient par s'affaiblir et s'éteindre.

— Dans l'enfance de tous les peuples comme dans celle de tous les particuliers, le sentiment a toujours précédé la réflexion et a été, dès lors, le premier maître de la vie.

— Plus on sent facilement, moins on sent profondément ; les émotions se modifient, s'attédisent et s'effacent les unes par les autres, elles perdent en durée ce qu'elles gagnent en multiplicité.

— C'est souffrir que sentir trop vivement ; tous les extrêmes créent leurs périls.

— L'âme sensible et intelligente a la discrétion innée de ses sentiments ; elle tient ses plus intimes en réserve et ne les laisse échapper que sous la pression d'une émotion vraie ou d'une joie sympathique au bonheur des autres.

— On n'inspire en général que les sentiments qu'on éprouve soi-même, cette loi du talion paraît et doit être une loi naturelle et absolue.

— Si le sentiment attendrit et dérouté ; le calcul, en desséchant le cœur, tue le sentiment, dès lors la sensation, dès lors le vrai plaisir ; le vide se fait alors dans le cœur avec ses conséquences les plus décourageantes !

— C'est par les sentiments vertueux et bienveillants que l'âme grandit et touche à la perfection et au bonheur, car la vertu seule donne une félicité pure et parfaite !

— Le sentiment n'est guère de mise dans le monde, et la preuve c'est qu'on n'y acquiert la réputation de beau conteur qu'à la condition d'être plus plaisant que sentimental et simple.

— Le premier degré du sentiment agréable de notre existence est la gaieté ; la joie est un sentiment plus animé, plus pénétrant, plus expansif.

— Le sentiment n'est pas toujours bon juge, en amour surtout, il se trompe souvent ; n'a-t-on pas vu les meilleures na-

tures sacrifier tout à un choix indigne, et regretter éternellement une erreur que la réflexion et le jugement eussent dû prévenir.

— Les sentiments tendres n'ont toute leur douceur que dans la discrétion et le silence d'un bonheur voilé.

— C'est par une secousse ou un éclair de sentiment, plutôt que par le raisonnement qu'on ramène les masses à des sentiments vrais.

— Les paroles dictées par un sentiment spontané ont une force et un cachet que ne donnerait pas un sentiment réfléchi, c'est un coup de fouet, une répartie, un bon mot.

— Sous l'impression de certains sentiments on croit penser, mais on ne fait que sentir, on prend son cœur pour sa tête.

— L'expression d'un sentiment qui n'existe pas, a toujours un côté faible ou maladroit qui signale sa bâtardise et sa fausseté.

— Dès qu'il pose devant le public, l'homme le plus timide devient, sans le soupçonner, comédien par besoin d'approbation ; aussi ne sommes-nous sûrs de nos vrais sentiments qu'après l'épreuve de la solitude et du recueillement.

— Il est des sentiments profonds qui ne sont l'ouvrage ni de l'éducation, ni de l'opinion, c'est Dieu lui-même qui a gravé au fond de tous les cœurs ces sentiments ineffaçables qui forment *la loi naturelle*, c'est lui qui nous inspire le remords et la pitié, l'amour de la justice, l'horreur du crime.

— Tout sentiment profond est un trésor personnel, le plus sûr de tous, car on ne peut l'enlever à celui qui le possède : c'est un poème dont jouit seul celui qui en est animé et inspiré.

— Les sentiments uniques prennent dans la solitude un développement infini, rien ne les arrête, rien ne leur fait partage, rien ne les distrait, le danger est là !

— Les imaginations ardentes paraissent plus sensibles que les autres, non pas qu'elles aiment mieux, mais parce qu'elles oublient moins et que, se reportant de suite aux temps les plus éloignés et aux situations analogues, elles rentrent dans l'illusion des sentiments anciens restés viva-

ces : ainsi une personne qui a aimé pour la première fois au printemps, est rappelée tous les ans aux mêmes sentiments par le parfum sympathique des premières fleurs.

— Les sentiments qui exigent de la réciprocité sont un échange, celui qui donnerait seul finirait par ne plus rien garder pour lui.

-- Les sentiments ne raisonnent pas ; ils n'ont ni ordre, ni raison, ni logique : plus ils sont profonds et sérieux, plus ils sont emportés, plus ils entraînent et absorbent.

— L'énergie la plus persistante, le courage le plus soutenu, la fatigue la mieux supportée découlent des sentiments qui se retrempe aux sources les plus vives, celles du cœur et de la raison.

— Les sentiments exaltés et sérieux ont le tact de la sensitive, ils pressentent, ils devinent, ils soupçonnent les nuances les moins prononcées.

— Tous les sentiments humains sont toujours plus vivement sentis qu'exprimés, car l'homme est dans la création de tous les êtres, l'être le plus délicatement constitué pour sentir et souffrir, et les langages humains, œuvres des hommes, sont tous insuffisants pour exprimer toutes les nuances et les délicatesses de ses sensations et de ses sentiments ; les natures les plus délicates deviennent alors les plus puissantes !

Les sentiments ne se décrivent bien que par leurs effets.

J.-J. ROUSSEAU.

— Quand il s'agit de sentiment, une femme est presque toujours en dehors du vrai, ou elle admire, ou elle méprise, ou elle déteste, ou elle aime avec passion ! Elle sort donc presque toujours de la voie de la raison ! de là ses chutes et ses malheurs si nombreux !

— Le sentiment du bien peut s'acquérir, se perfectionner, se compléter : rien de semblable pour le sentiment du beau en chaque art, il est né en nous et pour s'y développer à l'occasion et avec passion, ou il n'existera jamais ! On ne l'apprend donc pas, on l'agrandit, on le perfectionne ; ceci s'applique à tous les arts et plus particulièrement à la musique qui exige une

organisation toute particulière, spéciale et rare, essentiellement innée et probablement dès lors, basée autant sur les conditions matérielles du corps et des sens que sur les facultés supérieures de l'intelligence et de l'esprit, je dirais presque de l'âme si je ne craignais de penser en matérialiste !

— Le sentiment religieux rend l'homme moins vulnérable au blâme du monde, car il en appelle à la morale évangélique, à ses croyances et à sa confiance en Dieu.

SÉPARATION. — Le plus grand tourment de la vie est la séparation, c'est l'écartèlement du cœur : le paradis sur terre serait la réunion d'une famille liée par toutes les affections ! Mais à un moment donné chacun va où l'entraîne sa destinée, on vit divisés, on s'écrit au lieu de se voir et de se parler : on souffre des deux côtés !

— Dans la séparation celui qui part est toujours le premier consolé, car les distractions l'entourent, tandis que celui qui reste est accablé par les tristes souvenirs d'une douloureuse absence, constatée à toute heure et par des milliers de sensations, de sentiments, de causes et d'objets différents.

— Une personne aimante qui s'éloigne de ses affections y trouve la plus cuisante des douleurs, plus heureux est l'égoïste qui n'aime que lui, ne pense qu'à lui et ne s'en sépare jamais ; mais l'égoïste est puni par son vice même, son châtement est de vivre isolé et délaissé.

— L'heure des séparations révèle les secrets inconnus du cœur et très-souvent une puissance d'affection à laquelle on s'était habitué sans la constater.

-- Quoique séparés par d'immenses distances, les cœurs de deux véritables amis s'entendent et se répondent, c'est là un des miracles des affections intimes et profondes.

SÉPARATIONS DE CORPS. — Les séparations de corps sont le plus douloureux indice de la maladie de nos sociétés modernes ; en France on évalue à plus de cinquante mille le nombre des séparations de corps existant ; la séparation de corps im-

plique la séparation de biens, mais la séparation de biens n'entraîne pas la séparation de corps parce qu'il ne s'agit que d'intérêts matériels ; on évalue à plus de deux mille par année les demandes en séparation, les séparations volontaires et de fait sont de cinq à six fois plus nombreuses. Ces résultats de la statistique sont désespérants, car le respect du mariage et sa solidité sont les bases de la famille et dès lors de la nation !

SÉPIA. — Seiche ou encrier, poisson pourvu d'un sac rempli d'un suc noirâtre et qu'il jette au dehors pour troubler l'eau et échapper ainsi à la poursuite de son ennemi. Les Italiens recherchent ce poisson pour dessécher ce suc, employé alors comme peinture et que nous appelons sépia.

— On découvrit récemment en Angleterre des poulpes fossiles et, dans leur intérieur, la sépia encore plus brillante que celle trouvée en Italie : un peintre célèbre, enthousiasmé de sa couleur, demandait l'adresse du fabricant ? Le fabricant demeure au Ciel, c'est Dieu !

SÉPULTURES CHINOISES. — Les Chinois enterrent leurs morts dans leurs jardins, si nous ne les imitons pas c'est que nous avons la fibre plus sensible et que nous redoutons les souvenirs tristes, mais souvent doux autant que la douleur même ! Un arbre planté immédiatement sur la fosse serait le meilleur gardien de notre sépulture ; sa vie végétale continuerait la vie humaine éteinte et conserverait plus longtemps le souvenir et le nom de la personne inhumée.

SÉPULTURES CHRÉTIENNES. — Les apôtres et les saints eurent d'abord le privilège exclusif d'être ensevelis dans les églises, puis ce droit ne fut plus accordé qu'aux rois, aux princes et puis successivement à tous les degrés de noblesse et même aux roturiers puissants pouvant payer chèrement ce dernier asile.

— L'Égypte est couverte de monuments destinés aux sépultures. C'étaient d'immenses caveaux appelés nécropoles, villes des morts, où on entassait embaumés non-

seulement la race humaine, mais presque toutes les races d'animaux : une grotte célèbre, la grotte d'Ellora, dans la vallée supérieure du Nil a de vastes et nombreuses salles qui peuvent donner une idée de ces grandes conceptions, elle s'ouvre par un magnifique portique.

— Les Gaulois plaçaient successivement dans le même cercueil de pierre, en les superposant, les corps de la femme, du mari, des enfants... réunissant ainsi dans la mort toute la famille unie dans la vie.

SÉPULTURES ROMAINES. — L'usage de Rome païenne d'enterrer le long des grandes routes ne put être suivi lorsque le christianisme fut toléré, parce que souvent à cause des guerres du moyen âge, les tombeaux eussent été exposés aux déprédations ; on ensevelit alors dans les églises, puis autour d'elles pour que la protection fut assurée.

SERMENT. — Prêter un serment, ce mot n'indiquerait-il pas déjà que la chose est provisoire : car on ne prête que pour un temps, *très-limité* et avec condition de rendre capital avec intérêts.

— Dans notre siècle, la foi jurée n'est souvent qu'un hardi mensonge et le parjure un affranchissement honteux de la parole donnée.

— Le serment politique est souvent un faux serment, une impiété publique, dès lors une immoralité flagrante : on ne devrait donc pas jouer avec un pareil scandale.

— Le serment est un contre sens dans la liberté, car il ferme la porte du corps législatif aux hommes indépendants et ne l'ouvre qu'aux dévouements absolus et sans condition, ou encore au mensonge, à l'ambition et à la mobilité. Il suffirait de faire jurer la soumission au pouvoir suprême et aux lois de la France !

— Le serment politique n'engage évidemment que pour le moment présent, surtout lorsqu'il s'adresse à une personne ou à une dynastie qui peut changer : on ne peut l'interpréter autrement, car il est certain que le changement de conduite de

la part de celui qui règne dégage de suite celui qui jure et promet !

— Le serment du jeu de Paume doit être signalé par ses immenses conséquences sur la régénération de la France et par ce fait qu'il fut rigoureusement tenu par tous les révolutionnaires modérés.

— Chose à remarquer, c'est que la religion du serment est la vertu la plus exaltée dans la classe qui n'a aucune vertu, dans la classe des brigands et des voleurs de profession.

— Les serments qui paraissent être une monnaie sérieuse entre hommes ne sont de fait qu'une fausse monnaie ou une plaisanterie odieuse vis-à-vis des femmes : un faux serment flétrit un homme, dans le premier cas et le recommande presque dans le second ; c'est au moins une espèce de bien joué dans les jeux du cœur où les pauvres femmes sont toujours victimes lorsqu'elles sont sincères et aimantes.

SERPENTS. — Tous les peuples de l'antiquité, les Romains surtout, accordaient un culte superstitieux aux serpents ; ils en faisaient des animaux domestiques élevés comme nos chiens dans la maison et nourris souvent à leur table.

— Le serpent devin (*boa constrictor*) a souvent plus de dix mètres de longueur et fait sa proie des plus gros animaux, mais il n'est pas venimeux ; dans l'Inde il sert de nourriture à l'homme et on le débite en tronçons sur tous les marchés.

SERVICES. — Le monde est plus disposé à rendre une justice qui ne lui coûte rien qu'à rendre des services qui lui coûtent parfois trop, aussi prend-il le premier parti pour s'exempter du second.

— On s'attache peut-être plus encore pour avoir rendu un service que pour l'avoir reçu, car le souvenir d'un service rendu est honorable et agréable tout à la fois ; l'obligé est en quelque sorte, une croix d'honneur pour le bienfaiteur.

— Un service rendu discrètement est un grain confié à la terre, il produit une plante qui est la plus agréable des rémunérations pour un homme dévoué et désintéressé.

— Remercier un ami d'un service rendu, c'est supposer qu'il eut pu ne pas le rendre, sa récompense doit être dans sa propre satisfaction et dans celle qu'il sait avoir donnée.

SERVILISME. — C'est à la cour qu'on découvre le mieux la bassesse et le servilisme de l'humanité : depuis le laquais qui porte orgueilleusement ses galons, le courtisan ses broderies, le chambellan sa clef brodée, tous sont dans la même dépendance, tous portent le signe plus ou moins doré qui est le signe consacré de leur servitude.

SERVITEURS. — Quand on se sert soi-même, on est toujours content de son service et cependant on soupire toujours après l'affranchissement que donnent l'aisance et la richesse en permettant de se faire servir.

— L'homme riche ou aisé qui a besoin de serviteurs ou d'ouvriers, ne jouira de leurs services qu'en les gouvernant paternellement, qu'en les traitant comme membres de sa famille ; si cela ne lui réussit pas, il ne doit pas hésiter à les changer et à ne retenir auprès de lui que ceux qui lui seront dévoués comme à un père ; c'est la seule formule en effet pour obtenir un travail consciencieux, un service utile et complet : tels étaient autrefois nos anciens domestiques, comme leur nom l'indique, *attachés à la maison, domus*.

— Aujourd'hui le type de l'ancien serviteur est rare, sinon perdu, ce n'est plus guère qu'une figure historique ; en général nous n'avons que des mercenaires, plutôt au mois qu'à l'année, plutôt au jour qu'au mois, ennemis nés de celui qui les paie, de celui qui les fait vivre, et toujours prêts à se venger de prétendues injustices ou froissements.

— Les bons serviteurs sont familiers parce qu'ils sont aimants, dévoués parce qu'ils sont reconnaissants et qu'ils prennent l'intérêt du maître qui devient leur propre intérêt, qu'ils s'identifient si complètement avec la personnalité du chef de famille qu'ils se croient intéressés au succès, au bonheur commun et disent *nous* en parlant de la famille !

— La haine des serviteurs a toujours

poursuivi instinctivement le remplaçant du maître, l'intendant, celui qui surveille et qui commande, qui est le plus payé et qui ne travaille pas ou travaille moins.

— Les serviteurs sont les premiers juges, parfois équitables, mais souvent injustes de la conduite privée du maître.

— Les radotages de serviteurs vieux et affectionnés peuvent importuner l'oreille, mais trouvent grâce devant le jugement du cœur.

— Les jeunes filles du peuple qui ont commencé leur vie de travail par l'emploi de servantes, se dégrossissent au contact des familles qu'elles servent, elles acquièrent, avec l'habitude de l'obéissance, une certaine douceur de caractère et une délicatesse de sentiments qui les rendent plus tard bien supérieures à leurs maris.

— Il faut tout tenter pour se faire aimer de ses subordonnés, autrement on serait méchant soi-même, car on irriterait leurs souffrances au lieu de les soulager, car on leur ferait maudire leur sort et on les pousserait dans la voie des basses convoitises et de l'envie haineuse et acharnée ! Les supérieurs, dans leur intérêt, aussi bien que dans celui de tous leurs employés doivent donc chercher à s'attirer leur affection et leur reconnaissance.

— Aimez et admirez ces braves serviteurs dont le dévouement au maître est si complet qu'ils s'incrument dans la maison et la famille comme des enfants gâtés ! Autrement, et surtout dans les modestes conditions de la bourgeoisie aisée, ils s'asseyaient au bout de la table des maîtres, avaient leur libre mais respectueux babil, et se croyaient justement aussi aimés qu'ils étaient eux-mêmes affectueux. Il n'était pas rare de voir ces vieux serviteurs entrant si au vif dans les familles au milieu desquelles ils avaient longtemps vécu, qu'ils en prenaient tous les sentiments de haine ou d'affection.

SERVITUDE. — La plus terrible des servitudes, c'est la servitude domestique, c'est le serpent dans le ménage, c'est le tartufe dévot ou le serviteur despote et haineux.

— La servitude dorée ressemble à des guirlandes de fleurs sculptées sur marbre :

ce sont bien réellement des fleurs pour ceux qui les regardent ; c'est le plus lourd et le plus glacé des fardeaux, ce sont de pesantes chaînes pour ceux qui les portent.

— La servitude ancienne avait tellement abaissé l'esclave et avili son caractère qu'elle lui avait fait aimer son maître et adorer son tyran ; c'était l'instinct, c'était le dévouement forcé du chien pour celui qui le nourrit et le soigne en même temps qu'il l'asservit et souvent le brutalise.

— La servitude empoisonne tout, témoin nos serviteurs les plus dévoués en apparence, les plus anciens dans nos familles et qui nous quittent aussitôt que leur épargne leur assure une existence modeste.

— La servitude n'est si terrible que lorsqu'elle est puissamment assise, alors plus d'espoir de liberté.

SÉVÉRITÉ. — Une trop grande sévérité dans l'éducation des enfants les pousse infailliblement vers le mensonge et l'hypocrisie, c'est là un danger trop sérieux pour qu'on puisse oser l'affronter.

— Avec les jeunes garçons, avec les jeunes filles encore plus, il faut se garder d'une sévérité outrée, d'une dignité exagérée, comme cela se pratiquait dans des siècles où le despotisme étant sur le trône on croyait devoir l'imiter dans la famille ! Cette formule d'éducation serait dangereuse aujourd'hui : ce n'est pas en les éloignant de soi qu'on peut diriger de jeunes cœurs, de jeunes intelligences, ce n'est pas en les effrayant qu'on les entraînera à se révéler et à faire connaître leurs sentiments et leurs penchants : en éducation, au contraire, on a besoin d'obtenir la confiance et l'expansion des enfants, et pour cela il faut se rapprocher d'eux, vivre avec eux de cette vie commune qui loin de l'affaiblir anime et rend plus tendre le respect filial.

— La sévérité dans la censure réussit mal auprès de la jeunesse, toujours disposée à croire que le censeur regrette le temps plus heureux où il pouvait commettre les fautes qu'il blâme lui-même aujourd'hui.

— Tel père qui est rigoureux et exi-

geant devant ses enfants, a souvent cet excellent motif de les pousser plus loin dans la voie du bien ; à part lui, il sait leur rendre justice et leur paie en affection ce qu'il leur ôte en expansion et en éloges, c'est à leur bonheur solide, durable et complet qu'il vise fermement et continûment.

— Pour être utile, pour rendre l'obéissance facile, il faut que l'autorité soit douce et toujours affectueuse.

SÉVÉRITÉ DE L'OPINION. — Le monde paraît oublier, mais il n'oublie rien et réserve ses griefs et ses armes ; il semble pardonner mais ne pardonne jamais et conserve ses droits de vengeance ; il a condamné une fois et la condamnation sera maintenue pour voir le jour à l'occasion : ces armes sont à tous, voilà le danger ! Le palliatif c'est que chaque jour a sa victime et ses entraînements, puis le nouveau passe avant l'ancien, sauf à revenir à l'ancien quand l'occasion s'en représentera ou que les victimes manqueront au sacrifice.

SÉVIGNÉ (M^{me} de), — née de Chantal, fut l'élève de Chapelain et de Ménage qui lui apprirent le latin, l'italien et l'espagnol ; veuve en 1651, à l'âge de trente-cinq ans (M. de Sévigné fut tué en duel), elle refusa les plus beaux mariages pour élever son fils et sa fille (depuis M^{me} de Grignan, épouse du gouverneur de Provence), c'est à cette séparation, 1671 à 1695 (24 ans) date de la mort de M^{me} de Sévigné, que nous devons ses *Lettres*, espèce de journal de la cour et du monde élégant.

— Ce qui fait le mérite des lettres de cette femme célèbre, c'est le complet abandon de la pensée et du cœur, dans la correspondance d'une femme passionnée et aimable avec sa fille unique et bien-aimée ; c'est le développement si varié dans la forme, si naturel, si simple, si expansif de tous les sentiments tendres et affectueux, c'est l'entrain et presque la furie dans l'amour maternel ; c'est la causerie entraînant, la gaieté folle d'une mère heureuse et fière des beautés et des perfections de sa fille !

— Chez M^{me} de Sévigné l'esprit a illus-

tré le babil naturel et la fantaisie amusante. Elle remue à pleines mains dans ses *Lettres* toutes les pierres précieuses de son imagination légère, gracieuse, passionnée et aimante.

— M^{me} de Sévigné a doté notre langue d'une souplesse d'expressions qu'elle n'avait pas, d'une simplicité qu'elle cherchait, d'une variété dont le caractère ne lui était pas acquis, d'un esprit léger qui ne demandait qu'à passer dans le style, enfin d'une effusion sans afféterie et d'une pureté sans pédantisme.

— M^{me} de Sévigné n'est si entraînant que parce qu'elle unit l'action au sentiment : tout l'affecte, l'intéresse ou la passionne, rien ne lui est indifférent, elle se mêle à tout et de tout cœur !

— M^{me} de Sévigné était cependant misanthrope à ses heures car elle écrivait : « Si à ma naissance on m'eut demandé mon avis et que j'eusse pu le donner, j'eusse demandé à mourir sur le sein de ma nourrice. » Ce vœu ne se comprend pas dans une vie aussi heureuse que celle de M^{me} de Sévigné ! On ne lui a pas connu de grands chagrins, pas même des chagrins de cœur !

— Avec d'excellentes qualités elle eut cependant les travers de son époque, une légèreté plus que cruelle pour tout ce qui n'était pas de sa caste ; ainsi elle riait au lieu de s'appitoyer sur les tortures infligées aux paysans bas Bretons soulevés ; mais ne résistant plus et s'enfuyant en criant grâce ! Pendre quatre-vingt paysans pris au hasard, chasser de Rennes tous les habitants d'une rue, même les malades et les femmes en couches, avec défense de les recueillir sous peine de mort ! et rire de cela ! écrire : « La penderie me paraît un rafraîchissement ! » N'est-ce pas aussi incroyable qu'odieux ? et que lui avaient fait ces malheureux pour l'irriter et l'exaspérer à ce point contre eux ?

— M^{me} de Sévigné habitait en Bretagne le château de Buron, on n'y trouve plus d'autre souvenir d'elle que quelques lettres autographes et sa chambre à coucher, petite pièce écartée à six pans et encore garnie de meubles du xvii^e siècle aux boiseries sculptées. Buron est près d'Orvault

(vallée d'or) non loin de la chapelle de Bon-garant, élevée par François II, voisin du hameau de la Thébeaudière et de la lande de Treillères. C'est dans cette contrée si boisée que le paysan ne vit que de la forêt, où il trouve de l'herbe et du gland pour ses bestiaux, du bois pour lui et l'écorce de houx avec laquelle il fabrique la glu, pour la chasse aux oiseaux, objet de commerce dont il a le monopole et dont le produit le fait vivre !

— Près de la gare de Vitré se trouve l'hôtel de la famille de Sévigné, hôtel devenu auberge : si on veut voir le castel, appelé Les Rochers, séjour d'été tant aimé de la célèbre femme, il n'est qu'à sept kilomètres de distance : c'est une habitation à deux corps de logis, formant angle avec une tourelle octogone à l'angle intérieur et extérieur : du temps de M^{me} de Sévigné ce castel était encore plus petit, il n'avait dans chaque côté, que deux fenêtres de façade, mais la beauté de la campagne rachetait tout. Près de là était la chapelle du château, petit bâtiment isolé, coiffé d'un clocheton de la forme d'un gâteau de Savoie.

SEXES. — Dans les premières années de la vie, l'homme et la femme ne paraissent différer en rien : ce n'est que plus tard que chaque sexe prend le cachet qui lui est propre : la mollesse des formes que conserve la jeune fille disparaît insensiblement chez les jeunes garçons à commencer vers sept à huit ans, le système musculaire se développe, le teint revêt une nuance plus chaude, la voix une accentuation plus forte ; de douze à quinze ans, la transformation est encore plus sensible : à vingt ans elle est déjà complète, tandis que la jeune fille reste ce qu'était l'enfant, et tout en grandissant et en grossissant conserve la délicatesse de ses formes.

— Dans la première enfance on distinguerait plus facilement un petit garçon d'une petite fille par la nature de leurs penchants que par leur apparence extérieure : le jeune garçon cherche à prouver sa force et à l'augmenter, tandis que la petite fille tend toujours à plaire et à perfectionner ses agréments : la petite fille

procédera toujours par la finesse, le jeune garçon par la volonté, le commandement impérieux, l'obstination même.

— Les sexes n'existent que lorsqu'ils se sentent vivre, s'ils commencent à quinze ans, ils finissent à cinquante, ils ont donc trente-cinq ans d'existence. Non éveillés encore dans l'adolescence, ils s'endorment et s'effacent ordinairement après cinquante-cinq ou soixante ans, certaines natures plus vivaces vont jusqu'à soixante-dix par exception, mais alors il y a danger !

— On se tromperait si on croyait que le corps seul, dans l'humanité a plusieurs sexes : l'âme, le cœur, l'intelligence, l'instinct même ont chacun leur sexe et leur nature, sinon contraires, au moins différents ; la femme peut parfois, par un don du génie humain, paraître l'égale de l'homme, mais c'est une exception, car la femme et l'homme sont dissemblables en tout et ont en chaque chose des aptitudes et des tendances opposées ; la médiocrité seule a une apparence de ressemblance qui paraîtrait un niveau mais non une égalité.

SHAKESPEARE. — Que d'opinions contradictoires sur cet admirable génie, le véritable créateur de l'art dramatique en Angleterre et qu'il est si difficile de juger par la traduction de ses œuvres, car quelque parfaite que soit une traduction, elle ne rend jamais complètement l'expression, la pensée, le sentiment d'un auteur, c'est donc dans l'original seul qu'on peut justement l'apprécier si on connaît toutes les délicatesses, les formes, la richesse de la langue dans laquelle il écrit.

— Shakespeare vivait dans un siècle où en Angleterre comme chez nous, la langue n'avait pas encore revêtu cette forme de convention qu'une civilisation plus avancée, disons, si vous voulez, plus corrompue, a pu lui donner, puis il devait naturellement sacrifier au goût des classes populaires qui composèrent d'abord son public ; son éducation et son instruction personnelles avaient été fort incomplètes ; son père, gentilhomme ruiné, dit-on, ne put lui faire continuer ses études et lui fit épouser la fille d'un paysan ; elle avait vingt-six ans, Shakespeare moins de 19. Ce n'est

guère dans une pareille société qu'il pouvait développer le goût des belles manières et du beau langage; il faut au génie, pour se produire, le choc des contrastes et le contact des intelligences, des idées de toutes les classes sociales, car l'étincelle part d'un grand spectacle, d'un cercle de jolies femmes, de l'atmosphère parfumée d'un salon luxueux, aussi bien que de la vue des mœurs populaires, triviales, honnêtes ou perverses; la belle, la simple, la majestueuse nature peut faire de grands peintres, d'illustres astronomes des naturalistes distingués, des savants en tout genre, de sublimes poètes, mais le génie dramatique ne s'éveille qu'au cœur de la société qu'il doit faire penser, parler et agir; chaque caractère doit être pris sur le fait, soit pour compléter un caractère historique et déjà connu en l'humanisant, soit pour le peindre d'après nature: ce ne fut donc que de son arrivée à Londres que date l'apparition du génie de Shakespeare; cette vie de la grande ville lui ouvrit tous les nouveaux horizons que son esprit inventeur et grandiose devait parcourir.

— Un des grands mérites de Shakespeare c'est que, malgré leur prestige poétique et scénique, ses personnages n'en sont pas moins des hommes et des femmes ayant les passions, les vertus et les vices de l'humanité, avec cette nuance, que même dans leurs plus grands écarts, même criminelles, les femmes de Shakespeare ne sont jamais dégradées ou avilies. C'est avec raison qu'on reproche à Voltaire d'avoir jugé Shakespeare avec prévention et légèreté surtout: il l'accuse de n'avoir pas la moindre étincelle de bon goût et aucune connaissance des règles dramatiques et théâtrales; mais la puissance de son génie, sa fécondité, le naturel de ses descriptions, le sublime de ses créations, les grandes pensées, les nobles sentiments qu'il exprime si admirablement, les situations touchantes qu'il dépeint avec tant de délicatesse et de charme, tout cela ne suffit-il pas pour mettre sa gloire au niveau de celle de nos Racine et de nos Corneille.

— N'oublions pas que, comme Molière, notre premier auteur comique, Shakespeare était acteur en même temps qu'auteur et

qu'il eut aussi à souffrir de l'infériorité de la position que lui créait son titre de comédien.

— Les principales pièces de Shakespeare et les plus estimées sont: *Othello ou le More de Venise*, *les Joyeuses Commères de Windsor*, *Hamlet*, *Macbeth*, *Jules César*, *Henri VI*, *la mort de Richard III*... Shakespeare, né en 1564, à Stratford dans le comté de Warwick, mourut en 1616, à 52 ans.

SIBÉRIE. — Avant le déluge, la Sibérie a dû être une contrée à climat tropical, c'est-à-dire brûlant et on doit croire que c'est la catastrophe du grand déluge qui, ayant abaissé son pôle, en a fait, tout d'un coup, une contrée glaciale.

— De nombreuses générations d'hommes et d'animaux ont dû périr dans ces cataclysmes naturels car les grandes et nombreuses rivières de Sibérie charrient constamment des ossements de toutes sortes.

— Les naturels du pays qui habitent les forêts sont encore dans la barbarie la plus complète.

SICILE. — Grande île de la Méditerranée, entre l'Italie et l'Afrique, conquise par des Normands-Français, Robert Guiscard d'abord, puis par son fils le grand comte Roger en 1072, date de la prise de Palerme, sa capitale; elle resta assez longtemps au pouvoir de cette dynastie normande; le nom de Ruggiero (Roger), se conserve encore dans la noblesse sicilienne; en 1262, Charles d'Anjou, frère de Louis IX roi de France en reçut l'investiture du pape Urbain IV, elle était sous sa domination lorsque Pierre III d'Aragon y fit massacrer tous les Français le jour de Pâques de l'année 1282 à l'heure des vêpres, ce qui fit donner à cette terrible boucherie le nom de Vêpres siciliennes! L'île érigée en royaume par Pierre d'Aragon, fut gouvernée par un vice-roi espagnol; en 1450 elle fut réunie au royaume de Naples.

— La Sicile est fertile en céréales, vins, pâturages et fruits de toutes sortes; elle a de magnifiques forêts de chênes, pins, sapins, hêtres... Sa plus haute montagne ou plutôt son volcan, l'Etna, fume toujours et jette continuellement des cendres et du feu, son cratère a mille mètres de circonférence.

— La Sicile, autrefois grande Grèce, est fille de la Grèce, et, comme fille, plus jeune que sa mère, elle conserve plus pures, plus fraîches, plus vivaces, les lignes d'ensemble et de détail de la physionomie grecque.

SIÈCLE, — du verbe latin *secare*, couper, c'est la section des années, c'est la grande coupure de la division du temps, c'est la plus grande durée de vie accordée à l'homme, c'est la période d'un peu moins de trois générations moyennes.

— Siècle n'a pas toujours signifié, comme il le signifie aujourd'hui, une période de cent ans : chez les Romains le siècle naturel fut de vingt-cinq à trente ans (âge moyen de l'homme d'alors) ; le siècle civil était de cent douze à cent seize ans, d'après Horace de cent dix ans. Pline appelle siècle une période de trente ans.

— Les siècles sont les grands vieillards de l'humanité ; ils se touchent et se donnent la main avant de se quitter.

— Périclès, Auguste, Léon X, François I^{er}, Louis XIV ont donné leur nom au siècle dans lequel ils ont vécu, car par leur influence ou par le concours du plus heureux hasard, les grands hommes et les chefs-d'œuvre se sont multipliés *autour* d'eux.

— Le xiv^e siècle est le siècle des luttes terribles : du schisme d'Occident, des révoltes de Rienzi et d'Artevelde, de luttes des papes et de empereurs (des Guelfes et des Gibelins), des Bourguignons et des Armagnacs, des guerres acharnées entre la France et l'Angleterre, du fanatisme dans l'inquisition et la Jacquerie, enfin de la lèpre et de la peste, terrible période de l'histoire de France et des peuples européens !

— Le xviii^e siècle qui avait commencé par les amours de Louis XIV et les déportements de la régence, s'est terminé plus mal encore par les derniers jours de Louis XV. La société française ne dut son salut qu'à la fièvre révolutionnaire, qu'à ce cataclysme effrayant de la terreur qui, en exaltant toute les passions, produisit l'ébullition qui purifia tout, créa des armées victorieuses et la gloire toute guerrière qui inaugura si splendidement pour

la France le xix^e siècle sorti de la pourriture et des excès du xviii^e !

— Si nous ne sommes plus aux siècles des invasions barbares, nous sommes au temps des invasions d'idées nouvelles, de passions, d'intérêts, présentant bien plus de dangers que ces terribles flots d'hommes arrivant du Nord, de l'Est et du Midi, car rien ne résiste à ces terribles avalanches d'idées qui menacent tous les principes d'autorité !

— Notre siècle est bien abaissé, le million y règne en souverain, appuyé sur un titre, des cumuls, des privilèges ou des faveurs.

— Chaque siècle a un cachet qui lui est propre et, dans chaque siècle, chaque homme d'élite a encore son individualité bien saillante.

— Les siècles les plus disgrâciés sont ceux qui ont cru l'être et qui n'ont rien fait pour eux-mêmes, ceux où l'esprit sommeille, où le génie manque, où les grandes et belles passions humanitaires sont assoupies ou éteintes, et où le lien national se relâche !

— Notre siècle est trop à la prose et à la réalité, non à la poésie : cette coupée d'or paraît vidée pour longtemps !

— En lisant l'histoire j'ai toujours remarqué que le règne de la pensée signale les grandes épreuves et les grandes actions, qu'au contraire lorsque le vide se fait dans l'esprit, toutes les futilités s'emparent de la vie publique et privée, et livrent la société humaine à tous les dangers de l'inconséquence et de la folie ; c'est là un moment de crise suprême et de graves périls ! Que les gouvernants se recueillent et avertissent énergiquement aux moyens de les écarter !

— Il faut être aveugle pour ne pas voir les horribles blessures faites à la société par les excès et les doctrines du siècle dernier.

— Le siècle est à la critique et au mécontentement, l'esprit d'opposition se glisse partout pour blâmer et dénigrer tout, pour se plaindre et adresser au gouvernement les reproches mérités par l'individu seulement !

SIESTE. — Le repos dans le milieu du jour et la vie de nuit sont une nécessité dans les pays chauds; pourquoi ne consacrerait-on pas au sommeil les heures où le travail devient une fatigue presque impossible et un danger pour la santé? pourquoi ne pas placer la vie éveillée et la vie active aux heures les plus tempérées de la journée? La sieste italienne, espagnole, le kief en Turquie, sont donc commandés par le climat, la prudence et la raison.

— Le repos de midi pendant l'été est pour les cultivateurs et ouvriers travaillant aux champs une excellente pratique, mais il faut le prendre à l'abri, non sur l'herbe ou sous l'ombre trop fraîche d'un arbre, encore moins dans un grenier rempli de foin nouveau!

SILENCE. — On a dit souvent que le silence était d'or, nous pouvons comparer la conversation sérieuse à de l'argent pur, le caquetage à du cuivre depuis longtemps en circulation.

— Le silence provoque la pensée et permet de la compléter et de l'étendre dans ses limites les plus utiles, les plus reculées et les plus séduisantes.

Le silence donne du poids aux actions et du crédit aux paroles. BACON.

— Pourquoi as-tu deux oreilles disait une mère intelligente à un enfant bavard, tandis que tu n'as qu'une seule bouche? C'est que tu dois écouter toujours et parler rarement.

Ne permets pas à ta langue de courir au devant de ta pensée, autrement elle pourrait l'égarer ou la fausser. Proverbe arabe.

— Les caractères droits s'aident plutôt du silence que du mensonge, c'est alors de la prudence et de la loyauté, non de la ruse.

— Le silence peut être souvent une calomnie, car dans certains cas la discrétion implique un secret à cacher.

— Le sage écoute beaucoup et ne parle qu'à propos.

— Le silence est pour le grand parleur un supplice cruel, et, par contre, le babilard ignorant est pour ceux qui l'écoutent un pesant fardeau: on le hait sans pouvoir l'éviter et c'est une amertume qui empoi-

sonne la gaieté et la quiétude de toutes les réunions.

— Le silence peut faire supposer le savoir, le bavard trahit toujours son ignorance.

Écoutez en silence, et votre retenue vous acquerra beaucoup de grâces. ECCLÉSIASTE.

— Nous parlerions rarement, si nous ne parlions que lorsque le temps et les circonstances l'exigent ou le permettent.

— Il y a dans la vie des instants solennels où le plus court des mots, le silence même, a une signification plus énergique et plus complète que la plus longue des phrases ou des réponses.

Garde le silence le plus souvent possible; ne dis que les choses nécessaires et toujours en peu de mots.

Si tu le peux fais tomber par tes discours, la conversation de tes amis sur des questions utiles et convenables; si tu es avec des étrangers garde le silence et attends l'occasion de dire de bonnes choses et de donner de sages enseignements.

Le silence est la parure et la protection des femmes. SOPHOCLE.

Une femme de bon sens est toujours amie du silence. ECCLÉSIASTE.

— La nature en nous donnant deux jambes, deux bras, deux yeux, deux oreilles, deux mains, deux narines, tandis qu'elle ne nous donnait qu'une langue a voulu nous conseiller de parler beaucoup moins et de travailler beaucoup plus par les bras et les jambes, de nous instruire toujours par tous les sens en écoutant, en regardant, en touchant, en sentant...

SIMPLICITÉ. — Le cœur de l'homme simple contient un fonds intarissable de bonheur et de quiétude.

Les meilleures et les plus belles choses perdent leur grâce si elles sont trop travaillées.

— La simplicité est l'image de la vérité et de la liberté.

La simplicité se perd lorsque l'orgueil commence.

— La simplicité découle toujours de l'innocence et de la bonté.

— J'entends une grande dame prétendre que l'aristocratie seule peut se permettre d'être modeste et simple sans crainte d'être prise au mot: qu'une petite bourgeoise peut seule penser à prendre de grands airs n'en ayant jamais naturellement.

SINCÉRITÉ. — On pourrait juger de la sincérité de chaque homme par le degré même de son intelligence, car s'il est intelligent il ne se fera pas menteur à plaisir.

— La sincérité est une expansion du cœur qui nous montre tels que nous sommes; c'est l'amour de la vérité, la répugnance à se déguiser, le désir de se débarrasser de ses défauts et de les atténuer même par le mérite de les avouer.

— La sincérité est la conséquence de la franchise avec laquelle elle est souvent confondue, de la candeur, de l'ingénuité et même de l'innocence.

— Rien n'est plus sympathique qu'un cœur qui s'ouvre avec les lèvres et une parole qui est la traduction naïve de la pensée.

— Si on a eu un tort, il y a noblesse à en convenir franchement, c'est du reste le meilleur moyen de le réparer et de le faire excuser.

— La sincérité dans les paroles et dans les actions est un des plus sûrs moyens de succès.

SINGES. — Tant de gens ont répété que l'homme descend du singe que quelques ignorants ont pu le croire! Mais cette opinion est stupide; les dissemblances sont nombreuses et capitales: l'homme est un être à part, grandissant toujours en intelligence, comme le prouvent les cavités du crâne humain, bien plus grandes dans les peuples d'aujourd'hui qu'au temps des Égyptiens, des Perses, des Romains et même de Charlemagne.

— Pour l'homme sérieux et instruit le singe n'est qu'un animal incomplet, sa peau n'est pas une peau, c'est un cuir, vingt fois plus épais que la peau de l'homme, un cuir plus fort, plus résistant que la peau du chevreau, de l'agneau, de la brebis, du vieux mouton, du renard... Le gorille, le chimpanzé surtout, qui se rapprochent le plus de la conformation naturelle de l'homme, en sont intellectuellement plus éloignés que beaucoup d'autres animaux, comme le chien qui comprend l'homme, comme le perroquet qui imite la parole de l'homme et le merle qui siffle

comme lui; les dernières découvertes de fossiles humains prouvent que l'homme existait du temps des grands animaux antédiluviens, qu'alors déjà l'homme avait une intelligence supérieure par ses idées et ses industries.

— Le singe est la caricature, la grimace de l'homme, c'est un animal à intelligence très-bornée, il est d'une méchanceté instinctive; de l'homme, il n'imité que les défauts et les vices: il est colère, vindicatif et gourmand, on ne peut l'appivoiser que dans sa première jeunesse!

SINGULARITÉS. — Les personnages les plus sérieux et les plus instruits, souvent même les plus savants, ont eu leurs singularités, quelques-unes sont si étranges qu'elles méritent d'être citées: Henri III ne pouvait demeurer seul dans une chambre où il y avait un chat; Bayle avait des convulsions lorsqu'il entendait le bruit que fait l'eau en sortant d'un robinet; le père Bourdaloue jouait toujours du violon avant de commencer à écrire un sermon; l'historien Mézerai ne travaillait qu'à la lumière, même dans le jour, et ne manquait jamais, par distraction, de reconduire en plein midi, jusque dans la rue, ses visiteurs son flambeau à la main; Corneille au contraire, travaillait presque toujours dans l'obscurité; quelques musiciens célèbres ont eu aussi leurs singularités de goûts et d'habitudes: Gluck faisait transporter son clavecin au milieu d'une prairie et composait ainsi à ciel découvert; Cimarosa aimait entendre autour de lui une conversation animée, le mouvement, la gaieté exaltaient son génie; Sacchini avait besoin d'avoir sa femme à ses côtés en compagnie d'une famille de jeunes chats; Méhul composait devant son piano sur lequel était posée une tête de mort!! Haëndel demandait trop souvent ses inspirations aux spiritueux...

— Le physicien anglais Cavendish avait rassemblé une magnifique bibliothèque qu'il avait mise à la disposition des savants et gens de lettres, mais afin de n'être pas dérangé, il l'avait installée à deux lieues de son habitation; lorsqu'il voulait un livre, il l'envoyait chercher, en donnait

reçu et le rendait ensuite avec la plus grande exactitude.

— Le jurisconsulte Cujas travaillait toujours par terre, couché sur le ventre, ses livres et ses papiers épars autour de lui et sous sa main.

— Le chimiste anglais Davy poussait l'originalité jusqu'à se vêtir de vert pour aller à la pêche et de rouge pour aller à la chasse, afin disait-il d'effrayer moins le poisson et le gibier !

— L'astronome Lalande mangeait les araignées et les chenilles et en avait toujours sur lui une provision dans une bonbonnière.

— La manie des singularités entraîne souvent les meilleurs esprits à des conseils extravagants : ainsi M. Laboulaye, dans le journal des *Débats*, émettait l'idée d'enseigner aux enfants la vieille langue française, étude attrayante pour un savant comme M. Laboulaye, mais inutile, mais dangereuse pour nos enfants qui ont d'autres études bien plus utiles à faire.

SOBIESKI — et l'armée Polonaise en 1680 sauvèrent la capitale de l'Autriche de la conquête des Turcs victorieux : dans sa reconnaissance l'Autriche participa au démembrement et au partage de la nationalité qui avait sauvé la sienne. L'histoire a enregistré cet acte d'odieuse ingratitude !

SOBRIÉTÉ. — Pythagore regardait la sobriété et le régime comme le premier moyen de santé à tous les âges et surtout pendant la vieillesse : aussi, suivant les affirmations des médecins grecs, l'existence Pythagoricienne échappait-elle aux souffrances physiques et aux maladies ; la mort des Pythagoriciens s'accomplissait sans préambules douloureux et sans secousses, ils s'éteignaient, ils ne mouraient pas !

— La sobriété est le préservatif le plus sûr de toutes les maladies et de la goutte particulièrement.

— Il faut être sobre à table, d'abord pour ne pas laisser entamer notre réputation sur cette facile vertu qu'on appelle la tempérance, et ensuite pour nous épargner ces folles paroles, filles du Champa-

gne et du bourgogne toujours compromettantes pour la raison.

— La sobriété nous rapproche de la condition de Dieu qui n'a aucun besoin matériel.

SOCIALISME. — La passion de l'égalité n'est si ardente que chez les déshérités de la fortune : cherchez bien et parmi les apôtres du socialisme vous ne trouverez guère que des paresseux ou des prodiges déclassés, des hommes aigris à tort ou à raison par les injustices de la société ; des ingrats qui veulent secouer le fardeau de la reconnaissance, des ambitieux qui ne peuvent se faire place que dans les ruines de la société et qui s'acharnent à sa destruction !

— Le socialisme n'est si dangereux que parce qu'engendré par l'oisiveté, la paresse, l'envie, la jalousie, tous vices qui produisent la misère et créent le besoin de vivre sans travailler, il devient le drapeau de tous ceux qui souffrent de leurs propres fautes ou des accidents ordinaires de la vie.

— Ce n'est pas sans effroi que l'intelligence humaine s'arrête sur les systèmes sans nombre du socialisme ; c'est à n'y pas croire tant ces idées son folles, ambulatoires et variées !

— Nos plus célèbres socialistes, sont bien les fils des encyclopédistes du siècle dernier ; ils prêchent simultanément l'égalité et recherchent les emplois et les sinécures, mais humiliés, plus que reconnaissants des faveurs de la fortune, leur insatiable orgueil les pousse à renverser tout ce qui existe et à travailler à leur propre ruine.

— Un socialiste disait : « Je ne croirais pas à l'égalité tant que je verrais des équipages éclabousser les passants, les riches vivre sans rien faire en présence des pauvres obligés de travailler pour vivre ! » C'est-à-dire : je ne croirais pas à l'égalité tant que je n'aurais pas le droit de prendre la voiture de mon voisin de me loger dans sa maison et de manger son dîner.

SOCIÉTÉS. — Il faut bien que l'harmonie règne sur la terre pour que les sociétés

humaines se succèdent, mais ne s'éteignent pas !

— L'homme a l'instinct de la sociabilité ; il vit rarement seul, l'individualité sociale c'est la famille, ou plutôt le ménage, puis le groupe de ménages, puis l'agglomération constituant le hameau, l'écart, le village, le bourg, la ville, enfin la nation, la plus grande des individualités sociales !

— L'homme est fait pour la société et pour la vie de famille ; malheur à l'homme isolé, car il est menacé d'arriver ou plutôt de retourner à la barbarie.

— Quand on naît avec les mêmes instincts et sur la même terre, qu'on parle la même langue, on est sûr de trouver le bonheur dans la vie en commun.

— L'homme sauvage et isolé n'est rien pour personne, il reste une unité multipliée par une unité, tandis que l'homme en société est une unité multipliée par les forces de la société tout entière !

— La société a toujours quelque chose à donner, car il est rare que chacun de ceux qui la composent ne possède pas une connaissance particulière quelle qu'elle soit et ne soit pas enchanté d'en parler.

— La société est, en général, une réunion de gens assez insuffisants, et assez nuls pour ne pouvoir s'amuser seuls !

— On appelle société l'entassement matériel des gens d'un monde très-mêlé, mais on ne devrait donner ce nom qu'à des réunions choisies composées d'esprits fins, moraux, polis et gracieux !

— Le sentiment du juste, du bon et de l'honnête, la religion, l'honneur et le respect de l'opinion, sont, dans nos sociétés civilisées, les auxiliaires les plus utiles des lois pénales.

— Dans les sociétés antiques, il y avait des chefs puissants en haut et des esclaves très-malheureux en bas, sans intermédiaires entre ces deux groupes ; dans les sociétés modernes les chefs sont moins élevés, les classes inférieures moins abaissées, l'intervalle est bien moindre et il disparaît devant cette foule d'échelons que forment les classes diverses d'une nation unie dans un intérêt commun.

— Dans les sociétés naissantes il n'y

avait donc que deux classes extrêmes : la classe aristocratique et la classe infime des travailleurs ; c'est par la civilisation et le travail tranquille qu'elle assure, que s'élèvent les classes intermédiaires qui font la principale force des nations européennes ; la bourgeoisie, le peuple industriel, sont l'heureuse conquête du travail persistant, opiniâtre et aussi de l'épargne ; l'instruction devient la conséquence de l'aisance et des loisirs qu'elle procure ; la richesse est donc alors le résultat de trois forces : le travail, l'instruction, l'intelligence. Malheureusement nos sociétés actuelles, dans leur civilisation contrariée, étriquée et mesquine, paraissent condamnées à une irrémédiable médiocrité.

— Les sociétés ont le même sort que l'homme isolé : elles commencent par des joies naïves, par des petits bonheurs sous les aubépines et sur les violettes ; les amertumes et les souffrances viennent plus tard et toujours trop tôt !

— Le vice radical de nos sociétés, c'est l'absence du sentiment du devoir, de la règle et des traditions morales qui sont le vrai ciment des nationalités.

— La société étant toujours jeune, puisqu'elle se renouvelle sans cesse, ne devrait pas parler comme les vieillards qui se plaignent toujours du temps présent : la société progresse toujours ! Les grandes catastrophes, les révolutions seules l'arrêtent et ne la font rétrograder que pour la faire ensuite avancer plus vivement.

— Admirez la construction de la société humaine : celle d'un édifice, d'une charpente, d'une machine n'est que l'œuvre de l'homme, éclairé il est vrai par un rayon divin ; mais la charpente sociale, l'édifice des sociétés humaines est l'œuvre de Dieu. Ici tout se touche, s'harmonise, s'appuie et se soutient ; le germe de l'homme, créature souvent si puissante, l'enfant, est d'abord l'être le plus fragile, le plus incomplet, le plus exposé qui se puisse rencontrer ; abandonné quelques heures à lui-même il périrait infailliblement ; mais Dieu a tout prévu, et l'amour passionné et absolu, la force, le dévouement, l'intelligence de la mère protègent son berceau, c'est ainsi que chaque âge plus fort apporte

aux âges plus faibles son affection, son appui, ses conseils.

— La société est un des plus grands besoins de l'homme, l'isolement ne va qu'aux esprits malades, aux cœurs ulcérés et encore cela ne peut-il durer ! C'est beaucoup pour l'homme que d'avoir des maisons autour de sa maison, des voisins autour de lui ; cela agrandit sa famille, ajoute à ses affections, à ses auxiliaires ; il s'habitue à tous, on l'appelle par son petit nom, on lui parle de ses affaires, on partage ses peines, il trouve là une foule de douceurs, de distractions qui allègent, qui animent, qui embellissent sa vie !

— L'histoire prouve que les sociétés humaines, appelées nationalités, subissent, comme corporation, la loi même de l'existence individuelle de l'homme ; elles sont frappées par les grands fléaux appelés pestes et épidémies ; elles ont leur enfance, leur jeunesse, leur virilité, leur vieillesse et leur décadence. Elles vivent de la vie et périssent de la mort de l'homme lui-même, qui les compose après avoir traversé les périodes diverses et variées du progrès humain.

— L'homme est fait pour la société : à l'état de nature, il aime et recherche ses semblables, c'est ce que prouvent toutes les tribus sauvages ; les plus primitives, les plus barbares sont celles qui pratiquent le plus complètement l'hospitalité, celles où la compassion paraît la plus développée, où la défiance est inconnue ; les vices seraient donc un effet de ce que nous appelons à tort la civilisation, car la vraie civilisation est toujours un progrès dans le bien.

— L'instinct, le besoin de se réunir en société n'est pas seulement dans l'homme, il est dans beaucoup d'espèces d'animaux : les castors, les abeilles, les fourmis, les singes, les harengs, les thons, les sardines vivent en sociétés organisées et groupées.

— La société qui se compose de millions d'existences individuelles à maintenir dans la vertu en réprimant tout ce qui est contraire aux lois et au salut public, doit sacrifier, autant pour l'exemple que par esprit de justice et de conservation, les individualités criminelles ou dangereuses

soit en les enfermant pour leur ôter le moyen de nuire, soit en les frappant de mort pour effrayer et donner l'exemple d'une sévère répression.

— Au lieu de se développer dans le sens naturel et logique, les sociétés humaines ont marché en sens contraire à la raison vers le despotisme politique et religieux ; de telle sorte que notre loi sociale manque de principes pratiques bien posés et n'est souvent qu'artifices et contradictions : il serait facile à nos philosophes de prouver cette anomalie et de la détruire, mais chacun a malheureusement son cadre spécial d'exploration et s'y attache par vanité et par orgueil.

— On ne peut, sans admiration, comparer nos sociétés existant depuis de longs siècles, civilisées et transformées par degrés, aux sociétés primitives où tout était à créer ; chez nous la vie est devenue facile par une série infinie d'amendements, de perfectionnements, de transformations. Avant que chaque homme eut marqué sa place et son aptitude dans un métier, dans un travail, dans une position donnée, chaque homme, ou au moins chaque famille, devait fournir à tous ses besoins, chasser ou pêcher pour vivre, plus tard cultiver et travailler, chercher en même temps à se donner un abri, un vêtement. Ce n'est qu'insensiblement que sont nés les métiers fractionnant la tâche commune de mille façons pour subvenir à des milliers de besoins différents. Le but est atteint par la civilisation actuelle.

— Les sociétés les plus parfaites sont celles qui réunissent, chez les individus, l'esprit d'initiative, l'esprit de tolérance et de fraternité, l'esprit de soumission à l'autorité, les convictions religieuses, et qui imposent aux fonctionnaires la responsabilité absolue de leurs actes.

— Notre société artificielle s'est tellement séparée des sentiments naturels à l'âme humaine, pour se créer une nature nouvelle et toute de convention, que l'homme pur et original est obligé de se cacher pour sentir, de se détourner pour jouir et de rougir presque de tout ce qui est sage et humain.

— Dans les sociétés énervées et avilies,

ce n'est plus la vertu qui préside au classement des citoyens, c'est le luxe et la représentation qui les échelonnet; quand il suffit de paraître il serait oiseux et extravagant de vouloir être.

— Chose remarquable, c'est dans les sociétés les moins civilisées qu'on trouve les sentiments naturels poussés jusqu'à leurs dernières limites; ainsi l'amour maternel est plus vif, plus exalté chez les nations sauvages que chez les nations civilisées, et cela se comprend, la vie et l'instruction y étant plus bornées, les ressources sont moindres et les dangers bien plus grands!

— Les sociétés devraient, au lieu de punir d'une peine inutile et infamante, obliger les coupables à racheter leurs fautes par une amende ou un service à rendre; le mal aurait ainsi ses compensations et le vice serait tiré de ses voies si démoralisantes, les prisons!

— Certains hommes, suivant le courant du vice et du monde, croient se civiliser en acceptant les vices de la société, ce sont presque toujours des jeunes gens entraînés par les mauvais exemples et les passions si ardentes de la jeunesse, envoyés au loin et dans les grandes institutions en faveur ou à la mode pour y recevoir la grande, mais dangereuse instruction universitaire; que d'écueils et de désastres dans cette voie où manquent complètement la surveillance et la direction indispensables de la famille!

— L'histoire nous apprend quelles transformations lentes et variées peuvent subir les sociétés humaines: toutes les nuances y apparaissent, tous les degrés, toutes les conditions, les qualités, les vices, les excès, les faiblesses, les préjugés, les erreurs, les petitessees et les grandeurs...

— Un des devoirs les plus sacrés des sociétés humaines, c'est de secourir les êtres souffrants et pauvres, car une société devient une individualité dans son ensemble et doit dès lors avoir l'égoïsme de chercher à guérir ses propres souffrances, ses maux, ses maladies et ses infirmités...

— Ce qui constitue la société c'est l'intérêt, ce qui la rend supportable c'est l'apparence du désintéressement; il ne faut

donc pas trop aller au fond des choses sous peine de trouver du cuivre sous l'enveloppe de l'or et un désappointement dangereux dans ses réactions et ses conséquences!...

— Il y a quelque mérite à choisir et à fréquenter la bonne compagnie sans en tirer vanité, et la mauvaise sans y contracter tous les vices qui la démoralisent et l'avalissent!

— Savoir choisir sa société, c'est-à-dire ses exemples, c'est déjà un commencement de sagesse: qui pourrait lâcher la bride à ses mauvais instincts, à ses défauts, à ses vices, au milieu d'une société vertueuse et sage!

— La société ne se préoccupe pas seulement de ses plaisirs, elle tient à pénétrer les secrets de tous, à entrer dans leur vie et ne pardonne pas à qui la dédaigne.

— On s'impreigne forcément et insensiblement de tous les travers, de tous les défauts, de tous les vices de la société que l'on fréquente.

— Chaque société a son type, ses préventions et ses antipathies: la banque critique la noblesse et réciproquement; à leur tour elles sont enviées et critiquées par la bourgeoisie qui elle-même est jalousée par le peuple!.. La vie des sociétés est donc l'écho continu de ces passions contraires.

— La société habituelle de personnes distinguées et instruites est indispensable pour compléter l'éducation des jeunes filles et celle des jeunes garçons, c'est là qu'ils apprennent comment ils peuvent utiliser l'instruction qu'ils ont reçue, comment ils peuvent s'en servir sans pédantisme, c'est là qu'ils puisent une foule d'enseignements accessoires que donne l'éducation du monde, mais que ne donne jamais l'instruction, même la plus complète.

— Dis « moi qui tu hantes et je te dirai qui tu es, » est le proverbe le plus vrai qui se puisse rencontrer, car nous cherchons toujours notre niveau et nous nous y arrêtons volontiers.

— Un homme instruit et sérieux ne s'ennuie jamais seul, ses pensées sont sa société, société d'élite pour lui, car elle est selon son goût et son cœur; c'est sa famille, ce sont ses filles chéries, il n'est donc jamais si bien entouré, si bien amusé que lorsqu'il

est seul avec elles, et, à l'inverse de ce qu'on pourrait croire, c'est dans le monde qu'il se trouve réellement isolé, car ce monde qu'il n'a pas choisi, l'ennuie et le fatigue souvent sans le distraire ou l'égayer.

— La société n'existe qu'au moyen de la politesse, des convenances et des usages du monde, ce sont ses vraies soupapes de sûreté.

— La mauvaise société n'est si attrayante que parce qu'elle donne toute liberté d'allures, de ton, de langage..., on est mieux que chez soi, car on n'est pas seul, et cependant on peut tout dire, tout faire, tout risquer et aux applaudissements de tous ! ce qui en fait le plus déplorable des enseignements et des exemples !

— On trouve encore dans les provinces des sociétés où règne la plus parfaite union ; les cœurs sont bons et simples, les mœurs douces, la bienveillance complète, les idées et l'éducation semblables ; pas de jalousie, peu de vanité et par-dessus tout une religion vraie, douce et tolérante.

— Dans la société des femmes, celui-là réussit le plus sûrement, qui parvient à briller le plus par sa toilette, son luxe et sa dépense ; c'est déplorable, mais trop vrai, et c'est aux femmes elles-mêmes qu'il faut s'en plaindre pour les avertir, les prémunir et les sauver !

— En société, c'est par l'échange des idées qu'on se fait bien accueillir ; l'homme riche d'idées sera justement fêté et entouré, et cela à plus juste titre que l'homme riche d'argent, car celui-ci garde tout ce qu'il a pour lui, tandis que toute la fortune de l'autre est semée par lui à pleines mains et devient commune à tous ceux qui peuvent entendre sa parole et s'en inspirer pour lui répondre et s'enrichir de la plus utile des richesses humaines, l'instruction !

— Ce que nous appelons société est un mélange bizarre d'amis envieux et jaloux, de rivaux inquiets et agressifs, de dévouements orgueilleux, protecteurs, et souvent faux, d'ennemis d'autant plus dangereux qu'ils se couvrent du masque de l'affection et de la bienveillance. Cette prétendue société est plus hostile que les étrangers les plus indifférents, car au moins ceux-ci ne s'occupent pas de vous et vous laissent

passer sans vous envier ou vous déchirer.

— La société est ainsi faite qu'on n'en rapporte guère que des choses inutiles et mauvaises, des défauts ou des vices, tandis qu'on y pourrait trouver et recueillir de bons exemples, d'excellentes idées, des pensées gracieuses ou profondes, des expressions heureuses et choisies... La société est donc une école où on ne prend généralement que le mal et où on néglige le bien !

— On a dit, avec une grande vérité, que toute compagnie dans laquelle un jeune homme ou une jeune fille se trouvent trop à leur aise devient pour eux un véritable danger : à cet âge il faut que le respect soit toujours là comme un parachute et enraie les entraînements d'une trop grande liberté.

— On citait avec éloges dans un salon, une société d'élite ; après examen, on lui trouva toutes les grandes vertus chrétiennes !

— Si la société des femmes adoucit les mœurs, elle les énerve aussi ; le remède à ce mal c'est d'élever indéfiniment l'éducation, l'instruction, l'énergie et la valeur des femmes.

— La société doit demander le sommeil des enfants, le silence des sots et l'inaction ou la punition des méchants.

— La vieillesse et la caducité des sociétés produisent cet encombrement de préjugés nés de la corruption, comme les champignons et les vers.

— Dans nos sociétés démoralisées, l'apparence et la mode tiennent lieu de talent, la politesse de mérite, l'intrigue de supériorité ; tout est masque ou porte masque comme en carnaval !

— La famille est une fraction infime de la nation, la nation est une fraction de la société humaine, celle-ci est donc le grand tout !

— Les bonnes sociétés s'enrichissent par le travail, les mauvaises par l'agiotage, les jeux et tripotages de bourse !

— L'ancienne société française était une pièce officielle de marquetterie nobiliaire : après Dieu venaient le pape, l'empereur, le roi, le prince, le duc, le marquis, le comte, le vicomte, le baron, le chevalier, le vidame, la chanoinesse, etc., puis les grandes

fonctions de l'État, les titres de cour, les grades militaires, les titres religieux... C'était à n'en pas finir, à chacun de ces titres était attribuée une fonction bien distincte et bien précise. Tout cela pris très au sérieux et entré dans les mœurs pour y dominer pendant sept ou huit siècles!

— Chamfort, le plus aigri, le plus brutal de tous les moralistes, disait que la société est un groupement de sots, de fripons, de volés, de dupeurs et de dupés.

— L'organisation sociale se compose d'habitudes calquées sur les instincts et les besoins naturels de l'homme, dès lors sur les penchants, les habitudes, les idées de tous.

— Quand une société est divisée dans ses opinions et ses tendances, la parole est impuissante pour la réconcilier avec elle-même, et empêcher les tiraillements civils.

— La société actuelle ressemble à une foule ardente et affolée, luttant à qui arrivera le premier, à qui montera sur les épaules des autres, à qui sera le plus riche, le plus grand, le plus admiré, le plus célèbre!

— Dans le mouvement si animé des sociétés modernes, on trouve des succès aussi grands qu'imprévus, des catastrophes aussi terribles qu'inattendues, tout cela est la conséquence de l'activité ardente de notre constitution sociale et encore plus de nos mœurs passionnées et de notre insatiable ambition.

— La société paraît à quelques misanthropes l'ennemie naturelle de tous ceux qui souffrent, c'est là une grande erreur: la société est au contraire, par instinct et par commisération, la protectrice émue et attendrie des malheureux, comme le prouvent nos si nombreux établissements de bienfaisance!

— Les sociétés humaines sont influencées par le climat sous lequel elles vivent: un soleil plus ou moins chaud, le voisinage ou l'éloignement de la mer, un pays de plaines ou hérissé de montagnes, donnent aux habitants des instincts, des goûts, des aptitudes, des passions diverses, d'où, des tendances, des besoins, des caractères différents; de là l'obligation de gouverne-

ments tout à fait variés et de nationalités à existence et histoire toutes dissemblables.

— On a fait grand bruit avec les sociétés de tempérance, en Angleterre surtout, où elles ont, en fin de compte, échoué complètement; elles n'ont réussi qu'en Norvège où on compte cent vingt-cinq sociétés et quinze mille membres, et en Hollande où il y a cinquante sociétés et treize mille associés.

— L'Angleterre a ses sociétés de consommation qui assurent aux associés le plus bas prix possible des principales denrées nécessaires aux ménages: la société se fait boulanger, boucher, brasseur, marchand de chaussures, d'habits, de linge, de bois, de vin... La France a pris exemple sur ces excellentes et utiles institutions et toutes ses grandes industries, ses compagnies de chemins de fer ont organisé de semblables associations.

— Les sociétés industrielles élèvent la richesse des nations, mais en retour, en entassant les ouvriers et ouvrières, elles effacent la moralité et créent la dépravation du peuple; je préfère donc de beaucoup l'aisance modeste des peuples cultivateurs, à l'opulence dangereuse des nations industrielles: l'Angleterre est là pour prouver l'éclatante vérité de l'affirmation!

— Les sociétés secrètes sont partout les *cadres permanents* des insurrections: voilà le plus grand des périls sociaux! Tous les paresseux, tous les prodigues, tous les libertins ruinés, tous les déclassés enfin, ne songent qu'à se venger des inégalités sociales, créées par leurs vices et leurs déportements mêmes!

SŒURS DE CHARITÉ. — Toute femme naît tendre et compatissante, c'est-à-dire sœur de charité par le cœur et par la vocation, il ne lui manque que l'uniforme religieux, saint Vincent-de-Paul savait cela et eut le mérite d'utiliser cette vocation des femmes en faveur des pauvres et des souffrants.

— Aucune religion n'a inspiré de dévouement aussi désintéressé, aussi absolu que celui dont nous voyons tous les jours l'exemple dans ces admirables filles, bien appelées sœurs de charité (sœurs d'amour);

rien ne les lasse, rien ne les rebute, près du lit des malades, au chevet des mourants, dans les hôpitaux, les ambulances des armées, même sur les champs de bataille on les voit toujours accourir avec la vivacité de la foi et l'espérance d'apporter avec leurs soins et leurs ferventes prières le soulagement du corps et de l'esprit.

— On vend au profit des pauvres, les cheveux des novices des sœurs de charité alors qu'ils sont coupés dans la cérémonie de la profession! Pauvres filles, c'est le découronnement de leur jeunesse et de leur beauté, mais c'est leur couronnement de sagesse et de sainteté!

SOINS. — Au physique certains soins peuvent perfectionner certaines qualités naturelles, diminuer ou dissimuler certains défauts: ainsi la peau défendue contre l'air, le froid, la chaleur, le hâle, conservera plus d'éclat et acquerra plus de velouté, plus de fraîcheur, plus d'égalité de teint; les mains seront plus effilées, plus délicates, auront le sens du toucher plus subtil par l'habitude de porter des gants, de s'abstenir de certains travaux matériels; les cheveux bien soignés sans être cependant trop fatigués par le peigne, en seront plus abondants, plus longs, auront plus de moelleux et de lustre; les contours du front, la forme des sourcils pourront gagner en rectitude par une légère épilation, les oreilles pourront être bien ou mal formées, élégantes ou arrondies au lieu d'être plates, agrandies et parcheminées par de mauvaises habitudes de coiffure, de nuit surtout; les pieds seront exemptés de toutes difformités, de cors et de durillons si douloureux, par l'usage de chaussures en cuir doux ou en étoffe souple, ni trop larges ni trop étroites.

— Par trop de soins on gâte la santé, comme on gâte les enfants en s'occupant d'eux avec trop de continuité, ce qui les rend plus exigeants.

SOINS DOMESTIQUES. — La perfection chez une jeune fille, c'est d'associer aux travaux intellectuels de son instruction, les soins du ménage, les travaux à l'ai-

guille, la surveillance des plus jeunes enfants...

SOL. — Il semble que le sol de la France soit plus particulièrement favorisé que celui des autres contrées, car il est d'une variété qui lui permet presque tous les produits: ainsi céréales, vins supérieurs, bois, tubercules de toutes sortes, plantes oléagineuses, fruits excellents, gibiers et poissons exquis...

— Le sol natal paraîtrait avoir d'autant plus d'attraits que les périls qu'il présente, les maux qu'il impose sont bravés et acceptés sans hésitation; témoin ces contrées malsaines et empoisonnées, ces pays exposés aux inondations, aux fièvres paludéennes, aux goîtres, aux volcans...

SOLDATS. — Il y a cela d'étrange dans la personne du soldat, qu'ayant toujours obéi, il a l'apparence du commandement le plus absolu, alors même qu'il ne fait rien sans consulter sa femme et qu'il lui obéit en tout et comme s'il était encore au régiment!

— Il n'est pas d'hommes plus doux que les vieux soldats, ce qui le prouve c'est leur amour pour les enfants; les soins, les tendresses qu'ils leur prodiguent sont empreints d'un véritable sentiment de maternité; à défaut d'enfants à qui se dévouer ils se passionnent pour les fleurs, les oiseaux; sevrés de la vie de famille, isolés moralement dans leurs casernes et dans leurs camps, ils n'ont eu pendant de longues années aucune des douces jouissances qui charment même les plus modestes existences, aussi leur jeunesse, interrompue par les rudes devoirs de la guerre, refléurit-elle sous leurs cheveux blancs pour s'épancher sur tout ce qui les entoure.

— La France est un soldat, a dit Chateaubriand, car si jeunes qu'ils soient les enfants jouent toujours à la bataille, ils pressentent et acceptent joyeusement déjà l'avenir de guerre qui leur est réservé par les empereurs, les rois ou les ambitieux.

— Heureux ceux qui n'ont pas entendu dans leur patrie les chants des soldats

étrangers leurs cris de guerre, leur langage incompris, et n'ont pas eu à pleurer sur les ruines qu'ils ont laissées comme trace de leur passage!

— On peut vaincre les généraux français, mais les soldats bien commandés et ayant confiance dans leurs chefs sont invincibles, en ce sens qu'il se font tuer pour l'honneur du drapeau et qu'ils ne sont vaincus que par le nombre ou la mort.

— Il ne faut pas voir un soldat isolément ni de trop près; un régiment a un relief et une beauté d'ensemble, de perspective, de poésie que n'a pas et que ne partage pas un militaire isolé.

SOLEIL. — La métaphore mythologique d'Apollon lançant ses traits contre les mortels est une vérité comprise seulement des habitants des pays chauds, où le soleil le plus ardent semble frapper par traits brûlants, acérés et mortels!

— Ne croyez pas que vous connaissiez toute la chaleur du soleil! Si notre atmosphère qui a soixante à soixante-cinq kilomètres d'épaisseur ne tamisait pas ses rayons solaires, notre terre serait brûlée, c'est ce voile atmosphérique qui modère et mesure à nos besoins la chaleur que le soleil nous envoie; c'est encore cette atmosphère qui atténue l'éclat de la lumière et la rend supportable à nos yeux qui, autrement, y perdraient instantanément la vue.

C'était l'opinion de Newton qui affirmait que sans l'atmosphère épaisse qui voile constamment le soleil, sa chaleur, déversée sur la terre, serait telle dans les jours caniculaires qu'elle produirait l'ébullition de l'eau, tuerait toute la végétation et anéantirait même la vie végétale et animale!!!

— Le soleil est un des besoins, une des ressources et le plus grand des bienfaits pour l'humanité: sans le soleil, la terre qui peut donner la vie aux plantes ne pourrait les faire mûrir et dès lors les rendre comestibles; sans lui la terre ne serait même pas habitable.

— L'aurore est le passage lent et solennel de la nuit au jour: le soleil s'annonce par des rayons horizontaux et éclate à son

lever comme une longue fusée de feu! c'est l'entrée splendide du Dieu de la terre, car nous devons la fertilité de notre sol au soleil qui fait fondre les glaces infertiles de l'hiver et qui réveille la végétation de nos guérets; c'est lui qui jette son or sur nos épis, nos raisins, nos fruits et nos légumes, qui rend leur verdure à nos arbres et à nos forêts; aussi quand il s'abaisse à l'horizon, que l'ombre de nos arbres, de nos églises, de nos châteaux, de nos chaumières s'allonge insensiblement et presque indéfiniment, ces grandes ombres, semblables à des voiles funèbres jetés sur la terre, sont l'image de nos regrets: le Dieu du monde nous quitte en nous lançant, comme à son entrée ces longs éclairs qui nous atteignent encore pour s'élever plus haut au-dessus de nos têtes et ne rayonner plus que sur ce ciel lentement obscurci au levant et laissant encore au couchant des lignes rouges et incandescentes.

— Rien de plus gai et de plus beau que les premiers soleils de mars, que la première tiédeur du printemps: c'est l'annonce, c'est l'aurore des beaux jours; les forêts sont encore nues et dépouillées, pas de verdure, pas même de bourgeons, le manteau de l'hiver est encore sur les épaules de la terre et cependant on devine déjà que le sang, la sève des végétaux se réchauffe, car les branches et les tiges se redressent, une transpiration de sève fait reluire l'écorce, la vie s'annonce partout et surtout dans les prairies dont l'inclinaison regarde le midi; là quelques fleurs hâtivement épanouies, semblent des enfants échappés à la surveillance de leur mère, le jour leur sourit, mais la nuit arrive et le lendemain les pauvres fleurs semblent grelotter et se pencher vers la terre pour y rentrer et mourir!

— On ne remarque pas assez les mouvements du soleil et ses effets variés à chaque heure du jour: en entrant en scène le matin ou en nous quittant le soir, il donne aux saillies de la terre, aux montagnes, aux tours ou flèches élevées, aux grands arbres, une longueur d'ombre qui mesure dix fois leur hauteur, tandis qu'à midi, ces ombres rapetissées, sont aussi courtes

qu'elles étaient grandes à leur début ! Sous les tropiques, c'est-à-dire sous un soleil perpendiculaire et à midi, il n'y a pas d'ombres !

— Au lever et au coucher du soleil, quoique la chaleur soit moins vive, les teintes du ciel sont plus chaudes et plus ardentes ! ce sont les vapeurs terrestres qui les rendent visibles en les reflétant, ce qui n'arrive pas à des distances plus grandes de la terre.

— Le soleil est l'horloge du monde entier et surtout des poètes et des amoureux ; une montre n'est qu'un objet de luxe, inventé par la vanité, un colifichet presque sans utilité, et la preuve c'est que tous les paysans trouvent une horloge aussi précise qu'une montre, dans le géant ardent qui éclaire et réchauffe l'univers, le soleil ! la plus bienfaisante des créations après Dieu qui a tout créé, tout ordonné, tout organisé dans l'intérêt de l'humanité trop peu reconnaissante !!!

— Le soleil est le réveille-matin du monde et le plus exact régulateur de la vie des plantes, des animaux et des hommes.

— Dans toute fête, champêtre surtout, le soleil est le premier et le meilleur invité, à lui les honneurs de la fête, à nous les plaisirs.

— Tout est mobilité et contraste dans la nature : en hiver on accueille et on recherche le soleil qu'on redoute tant en été.

— Le soleil est l'astre le plus capricieux en apparence ; il éclaire parfois de ses plus beaux rayons les scènes les plus lugubres et se voile de nuages devant les joies humaines ; il vit de sa vie et ne se préoccupe pas des autres astres ni de leurs habitants, n'est-ce pas l'image de l'égoïsme le plus atrocement absolu ?

SOLITUDE. — Les cœurs aimants recherchent la solitude avec ivresse, avec passion et n'arrivent jamais à la satiété, car la solitude, c'est l'infini en tout, c'est la pensée sans limites, c'est le caprice avec toutes ses variétés, c'est l'inconnu avec toutes ses attractions et ses mystères incitant l'ardente curiosité de l'homme.

— Se retirer du monde et se consacrer à la solitude c'est presque toujours s'exposer à être critiqué, déchiré et calomnié par

toutes les curiosités envieuses, désœuvrées et inquiètes qui peuplent le monde !

— La solitude nourrit si bien la passion au lieu de la calmer, que les caractères passionnés s'isolent et fuient le monde pour se réfugier dans le silence et la contemplation.

— Quel heureux monde que celui qu'on habite à deux, où on n'entend aucune voix du dehors, où on n'éprouve aucun contact étranger, où on vit dans les extases passionnées de deux cœurs si unis qu'ils n'en font plus qu'un !

— La solitude n'est si douce et si bienfaisante que pour les âmes saines : les cœurs ulcérés et troublés ressemblent à ces eaux bourbeuses qui se purifieraient dans le mouvement et se corrompent au contraire dans la stagnation.

— Il faut, ou une grande sécheresse de cœur, ou une grande vivacité d'imagination pour se complaire dans la solitude ; la première n'a rien à communiquer, la seconde trouve ses distractions en elle-même.

— La solitude est le premier besoin des grandes souffrances, le désespoir veut être seul, la douleur consolable n'accueille que le cœur sympathique qui doit l'absorber et la consoler.

— La solitude qu'on trouve au milieu de la foule et des fêtes est aride et glacante ; la solitude de la nature au contraire est calme comme le sommeil et la rêverie, et provoque les plus douces jouissances.

— La solitude est un danger pour l'homme inconsolable, elle creuse le désespoir ; pour l'homme heureux auquel elle permet de croire à un bonheur croissant, elle a au contraire une foule de charmes et de séductions.

— Les cœurs aimants fuient la solitude, car c'est le néant, ils ne peuvent vivre ni seuls, ni dans la foule, vivre à deux est leur idéalité, leur besoin le plus impérieux.

Pour un cœur malheureux, la solitude est la plus douce des maîtresses, elle nous rend forts par la méditation et par la diète du langage.

MONTAIGNE.

— Dans la tranquillité des nuits, dans l'absence de tout bruit et de tout mouvement, l'homme s'aperçoit que lui seul est bruit et mouvement ; il s'effraie, il interroge

et le silence qui l'environne devient pour lui une menace et un danger.

— Pour qui aime le monde, la solitude, par une réaction infaillible, en ravive la passion; pour commencer à détruire cette passion, il faut la tromper avant de la combattre.

— La solitude change nos goûts en passions, et notre sommeil et nos rêves en bonheur, elle creuse aussi la source de nos pensées et les rend plus abondantes.

— Les belles solitudes sont dangereuses, dans la jeunesse surtout, elles inspirent les sentiments les plus tendres, elles sollicitent le cœur, ses rêveries, ses aspirations, ses désirs infinis!

— Dans les solitudes élevées, dit Lamartine, on voit la nature de plus haut, et on adore Dieu de plus près.

— Tous les hommes religieux voulant vivre en Dieu ont commencé par s'isoler du monde et par faire autour d'eux le plus absolu et le plus long silence, c'est alors, disent-ils, que Dieu leur a parlé en les inspirant de sa pensée, de ses conseils, de sa volonté; inspirations muettes, mais solennelles, mais puissantes, que nous pourrions mieux encore appeler illumination divine!

SOLLICITEURS. — On ne prête, on ne donne qu'à ceux qu'on croit n'avoir besoin de rien; pour obtenir de la considération ou de l'argent, il faut donc paraître en avoir soi-même, c'est là un contre-sens social, mais si puissant, si bien assis que ce serait folie que de tenter de le vaincre!

— Un solliciteur adroit trouve un double avantage à fatiguer ses juges, car il les fatigue pour deux :

Et la porte harassée refuse de s'ouvrir.

— Les solliciteurs sont si ingénieusement insinuants, leurs formules de louanges, de dévouement, de gratitude, sont si variées qu'on pourrait croire à la vérité de leurs sentiments, si on ne s'apercevait pas qu'ils se trompent eux-mêmes et que l'espérance et le bonheur du succès inspirent la séduction de leurs paroles.

— Certains solliciteurs ressemblent aux placets les plus pressants, toujours ouverts à l'endroit le plus respectueux et le plus élogieux.

SOMMEIL. — Tout dans la nature se repose par le sommeil: les hommes et presque tous les animaux, par un sommeil journalier ou de nuit, les végétaux par un sommeil qui commence vers la fin de l'automne, époque où la végétation s'endort pour ne se ranimer que dans le commencement du printemps; quelques animaux, comme la marmotte, les taupes, les mouches à miel, les fourmis s'endorment comme les végétaux et se réveillent comme eux et aux mêmes époques: tout cela est logique et immuable, car c'est la grande loi de la nature.

— Dormir habituellement plus de six ou sept heures, c'est plus que de la paresse, c'est de l'assoupissement, ce qui est aussi abrutissant que malsain; pour ne pas perdre l'habitude de se lever de bonne heure il faut le faire encore, alors même qu'on s'est couché tard, sauf à se coucher plus tôt ce jour même pour rendre au sommeil la part du repos qu'il a perdue.

— La position horizontale est celle dans laquelle le corps répare le mieux ses forces épuisées et ses muscles torturés: le coucher sur le côté droit est la position la plus ordinaire et dans laquelle nous restons le plus volontiers; le coucher sur le côté gauche fatigue bien plus vite parce que le foie, viscère volumineux et lourd, pèse de tout son poids sur l'estomac qu'il oppresse et trouble le sommeil par des agitations et des songes pénibles.

— Le sommeil est le repos et la réparation des fatigues du corps, aussi bien que le repos de l'âme et du cœur est la suppression de leurs peines: c'est un double bienfait! Le sommeil se mesure à la force et aux besoins du corps, il est plus long et plus profond dans l'enfant que la croissance fatigue, plus court et plus léger dans l'âge mûr, moins long encore dans la vieillesse qui s'affaiblit et fait moins d'exercice.

— La durée du sommeil est généralement du quart au tiers de la journée, on ne dort pas moins d'un quart de jour (six heures) et guère plus du tiers, (huit heures) les enfants dorment davantage et d'autant plus qu'ils sont moins éloignés de leur naissance; de telle sorte qu'en vieillissant l'homme dort de moins en moins,

comme ferait un riche qui dépenserait d'autant plus qu'il aurait plus à dépenser, et d'autant moins qu'il approcherait du fond de sa bourse.

— Le sommeil ne s'applique pas seulement aux réparations du corps, il suspend et calme les peines du cœur et de l'esprit, les soucis et les douleurs de l'âme.

— L'envie de dormir provient de la fatigue ou *d'un air malsain*, dans ce dernier cas le sommeil augmente le danger, il faudrait donc vérifier la cause et la combattre ou s'en éloigner.

— Le sommeil est le plus abondant, le plus puissant des poètes : quels rêves ne produit-il pas ? quelles fantaisies brillantes, quelles bizarreries, quelles extravagances ! Mais aussi quels supplices, quels cauchemars effrayants !

— S'endormir, c'est sentir les plumes de la somnolence caresser nos paupières et rapprocher doucement nos cils.

— Je ne vois jamais une personne endormie sans penser à la mort et sans me demander si elle se réveillera, car le sommeil est au moins la suspension du mouvement et de l'intelligence !

— C'est parce que le sommeil est le repos de l'esprit, qu'il est le remède par excellence, au moins l'adjuvant le plus puissant dans toutes les maladies.

— Quel doux et gracieux sommeil que celui de l'enfance, bercé par une mère, protégé par cet ange, c'est l'image du repos dans l'innocence et la santé.

— Le sommeil n'est plus une douce chose pour l'homme préoccupé et soucieux ; il dort à peine, car il songe, il s'inquiète, l'insomnie fatigante remplace le repos réparateur et le même lit qui est d'édredon pour les uns est d'épines pour les autres.

— Le sommeil n'est une si douce chose que pour les enfants qui dorment douze heures et plus, et se réveillent frais, gais et agiles pour jouir d'un jour de bonheur et d'insouciance, et se retremper ensuite dans une autre nuit de repos.

— Le sommeil est interrompu par les deux choses les plus contraires, le bruit si on dort dans le silence, le silence si on dort dans le bruit. C'est l'histoire des meuniers

qui ne se réveillent que quand leur moulin cesse de tourner bruyamment.

— Les trois premières heures de sommeil sont les plus tranquilles et les plus douces, ordinairement aucun songe n'en altère la paix.

— Dormir c'est presque mourir, c'est au moins interrompre la vie ; le sommeil c'est le repos, l'heure tranquille, la trêve de Dieu ! Celui qui dort oublie ses peines et ses douleurs, il cesse presque d'avoir faim, le sommeil est surtout le bonheur le plus sûr et le plus durable du malheureux.

SONGES.

C'est du grand Jupiter que nous viennent les songes.
HOMÈRE.

— Les savants les plus célèbres ont cru aux songes : Aristote, Platon, Pline, Pythagore, Hérodote, Galilée, Bacon ; Moïse permettait au grand-prêtre d'interpréter les songes ; Artémidore d'Éphèse est l'auteur ancien le plus érudit et le plus complet sur cette matière, il avait employé une partie de sa vie à voyager pour s'instruire sur cet unique sujet et en conférer avec tous les savants du monde ; son livre intitulé *Onéiro Criticon* est le résumé de la science antique sur les songes ; Pierre Lauro de Modène publia la traduction d'Artémidore en 1547.

L'antiquité entière croyait aux songes envoyés par les dieux (Homère), aux songes avertissements des dieux (Virgile), les dieux pères des songes (Eschyle). Ces traditions, ces croyances sont arrivées jusqu'à nous.

— Gallien et Hyppocrate croyaient aux songes ; en médecine surtout, les songes annonçant l'état du corps.

— Le sage Marc-Aurèle disait que les dieux le protégeaient en lui indiquant dans ses songes des remèdes pour ses maladies.

— Caton disait : « Les songes ne sont que la traduction de nos regrets ou de nos espérances ! de nos craintes ou de nos préoccupations ! »

— Le songe est la prolongation, la répétition ou l'écho des pensées du jour.

SORCELLERIE. — On ridiculise la sorcellerie et cependant, chose étonnante ! elle a été une croyance et une pratique de toutes les époques et de tous les peuples.

— Aujourd'hui les plus incrédules en matière de sorcellerie l'acceptent sous forme de jeux de salons : tours de cartes, tables tournantes, visions fantastiques, prédictions concernant l'avenir..., et je ne répondrais pas que ces prétendus esprits forts, quittent toujours ces amusantes séances avec un calme parfait et sans la moindre émotion, car l'imagination de l'homme a sur lui plus d'empire que la raison et tend toujours à l'entraîner vers l'inconnu et le merveilleux.

— Dans les campagnes on n'est jamais savant sans être un peu sorcier, car l'ignorance ne peut expliquer que par le merveilleux ce qu'elle ne comprend pas.

Sots. — On supporte un homme bête et ignorant, parce qu'il est ordinairement muet et inoffensif, mais on ne peut accueillir l'homme ignorant et sot, parce qu'il est toujours bavard, stupide, fatigant, envieux et jaloux...

— L'homme d'esprit est presque toujours modeste; le sot au contraire s'estime toujours audacieusement cent fois plus qu'il ne vaut!

— Défiez-vous plus d'un sot que d'un méchant: il est plus dangereux parce qu'il est moins soupçonné.

— Quand on a laissé échapper une sottise, si on veut la réparer on court grand danger de faire pis encore et de tomber dans une maladresse encore plus compromettante.

— Il est encore plus dangereux de faire des sottises que d'en dire, car *verba volant acta manent!*

— Un sot est toujours vaniteux, il prend sa fortune pour du mérite, son crédit pour de l'estime, son aplomb pour du caractère, de l'intelligence, du savoir-vivre.

— Je ne connais rien de plus redoutable que la mémoire d'un sot, c'est une vis sans fin et dont chaque cannelure est un mot bête, une citation vulgaire, une anecdote grivoise, rien de présentable enfin, et cependant toujours présenté avec l'audace et la suffisance de la bêtise!

— Les sots ou les imbéciles sont, intelligenciellement parlant, bien au-dessous des fous, car ceux-ci raisonnent dans le

sens de leur folie, tandis que les imbéciles sont privés du sens de comprendre, de raisonner et de conclure... Somme toute cependant, il vaut encore mieux être imbécile que fou, la vie matérielle est plus tranquille et moins menacée, car la folie use très-promptement la mécanique humaine et ne laisse rien de l'homme que sa personne mortelle et déjà morte à l'intelligence.

Les gens d'esprit et les sots ne se rencontrent jamais, pas même dans leurs sottises.

Quelle peut être la cause de ce fait relevé par certains observateurs signalés par leur intelligence hors ligne?

— Quand un homme d'esprit a fait une sottise ou une gaucherie, il doit prendre les devants pour échapper aux sarcasmes des autres en se moquant de lui-même et en provoquant les rires pour ne pas les subir.

— Un sot qui sait ce qui lui manque n'est qu'à moitié sot, et, s'il n'a pas d'esprit, il commence au moins à avoir une espèce de perspicacité intelligente pouvant suffire à la direction de sa vie.

— Les sots ont toujours et forcément plus de défauts que les hommes intelligents et, à cette infériorité, ils ajoutent celle de ne pas savoir se les faire pardonner.

— Les sots sont si ennuyés d'eux-mêmes qu'ils cherchent à se distraire dans la société des gens d'esprits! Ils demandent donc à d'autres ce qui leur manque.

— L'erreur commune aux sots est de prendre les autres pour des bêtes et de risquer devant eux tous ces mensonges qui ne sortent que de la bouche des gascons, des commis voyageurs ou des bouffons ridicules.

— On dit facilement et étourdiment une sottise sans la penser, car on la retiendrait toujours au passage pour peu qu'elle fut réfléchie!

— Un imbécile ne dit que des sottises un homme d'esprit en fait trop souvent et de moins excusables!

— On trouve tant de sots et de niais dans le monde, qu'il paraît surabondant d'en introduire sur le théâtre et ce n'est probablement que pour se venger de l'en-

nui qu'ils portent partout avec eux, qu'on les a attachés de tout temps au pilori de la scène.

SOUFFRANCES. — Nous avons un tort, c'est de nous étudier à découvrir toutes les épines de notre couronne, à compter nos souffrances, à secouer notre chaîne pour la faire sonner au lieu de nous résigner et de nous soumettre.

— Il y a un grand nombre d'écrivains qui nous disent tout ce qu'il faut redouter de la souffrance et oublient de nous apprendre ce qui pourrait l'alléger ou la supprimer.

— L'habitude de la souffrance doit rendre compatissant et dévoué; les grandes âmes se dilatent et s'élèvent dans l'adversité!

— Dans un grand chagrin, la souffrance morale a ses moments de repos, surtout dans les heures silencieuses et mélancoliques de la nuit, c'est le moment de réfléchir et de se calmer.

— Les longues souffrances, les grands malheurs dignement supportés, fortifient l'âme et donnent à l'homme une valeur qu'il n'eût jamais eue sans ces épreuves: quand l'homme a souffert avec fermeté, quand il a trouvé quelque volupté à se sentir plus fort que la souffrance, à lutter contre elle sans s'avouer vaincu, il a compris sa force et a pu y applaudir avec orgueil et satisfaction.

— Caresser les souffrances ou flatter les passions, c'est les provoquer et les augmenter au lieu de les diminuer!

— Quand on souffre, il faut savoir comprendre que certaines afflictions sont parfois nécessaires, car elles nous apprennent à vaincre nos passions et servent de relief à nos joies.

— Les souffrances du cœur et de l'âme sont plus longues et plus difficiles à guérir que celles du corps: elles commandent plus de délicatesse et de ménagements, plus de lenteur et de temps, car le temps est, en ce cas déjà, le premier et le meilleur des remèdes.

— En faisant de la souffrance et du malheur les précurseurs obligés d'un bonheur éternel, la religion change ainsi de très-grands maux en plus grands biens!

— La souffrance elle-même est un bien en ce qu'elle apprend à secourir tous ceux qui souffrent.

— Tout est souffrance dans ce monde: on souffre quand on n'aime pas, c'est le vide, c'est l'isolement, le désert; on souffre quand on aime, car on ne souffre pas seulement en soi, on souffre dans toutes ses affections, et souvent plus encore que dans les siennes propres!

— L'homme qui n'a pas souffert est un être incomplet, car il ne connaît qu'une face de la vie et reste exposé et sans défense à tous les coups de l'adversité.

— Les âmes bien trempées souffrent plus par le cœur que par le corps; les hommes vulgaires, au contraire, souffrent plus par le corps que par le cœur!

SOUSSION. — Cette vertu n'est pas si difficile qu'on veut bien le dire et elle a bien des avantages, ne serait-ce que celui de nous dispenser de prendre un parti ou de délibérer en laissant à ceux qui nous dirigent la responsabilité des faits accomplis.

— La soumission est l'égide et la protection de la faiblesse.

— La femme doit obéir à son mari sans que cette soumission puisse descendre jusqu'à la faiblesse: ainsi elle devrait résister avec ténacité si on lui commandait de manquer à ses devoirs de fille, de sœur, de mère et d'épouse et d'enfreindre ainsi les règles de la vertu et des bonnes mœurs!

— Un enfant doit être bien convaincu que *jamais* son père et sa mère ne peuvent s'écarter assez de leurs devoirs envers lui pour le dispenser envers eux d'affection, de soumission, de dévouement et de respect.

SOPHOCLE, — tragique grec, naquit dix-sept ans après Eschyles et remporta le prix sur celui-ci qui ne put s'en consoler; à son tour vaincu par Euripide dans une lutte poétique, il en éprouva un vif chagrin, mais l'amertume de sa défaite ne l'empêcha pas de devenir l'ami et l'admirateur passionné de son heureux vainqueur.

— Accusé de démence par son fils Yophon devant le *Phreatis*, tribunal d'Athènes établi pour juger certains crimes ou délits,

mais plus particulièrement les actions de démence ou d'insanité d'esprit, Sophocle récita la tirade de l'arrivée d'Œdipe dans la forêt sacrée de Colone; l'accusateur resta confondu devant les applaudissements enthousiastes de l'auditoire!

SOUÇON. — Soupçonner une âme honnête de ne l'être pas suffit quelquefois pour ébranler sa vertu.

— La possibilité d'un soupçon est la punition toujours attachée aux vertus douteuses ou débiles.

— Rien ne blesse plus profondément une âme noble et justement fière de sa vertu que le soupçon d'une faute ou d'une infamie dont elle est incapable!

— Les soupçons sont comme les rides et les cheveux blancs, ils ne sont si nombreux que dans la vieillesse.

— Une idée, un soupçon, un secret est une plaie incurable dans le cœur aimant, timide et concentré d'une femme; c'est le point de départ des plus grands malheurs, c'est une étincelle pouvant produire un immense incendie ou un profond désespoir!

— En amour, la blessure causée par un soupçon peut se cicatrifier à la longue, mais sans que la cicatrice s'efface jamais!

— Plus il y a d'opprobre et d'injustice dans le soupçon, plus il est difficile de se défendre, car les mots manquent au sentiment, l'indignation et la honte étouffent tout raisonnement et amènent la résolution indignée du silence!

SOUPEURS. — Autrefois on ne dînait pas, on soupa, ce qui impliquait un repas tardif et de nuit. Avons-nous perdu, avons-nous gagné au changement? Nous y avons perdu! car la cérémonie a remplacé la cordialité, et la mode a fait de ces anciennes et charmantes réunions de famille et d'amis des exhibitions de toutes sortes; le luxe dans le service, l'argenterie, le haut prix et la recherche des mets, la toilette des invités ayant atteint toutes les limites imaginables.

— Le souper dans un bon ménage est le véritable et le plus heureux repas de la famille: à cette heure chacun est chez soi,

se préparant déjà au repos, le feu pétille et paraît obscurcir la pâle lueur des flambeaux, c'est une mère qui donne les derniers soins à ses enfants, c'est une guirlande de petits anges convoitant le dernier repas du jour, c'est un père heureux qui se repose de ses fatigues dans la douce contemplation de toutes ces petites têtes s'inclinant vers la table et que la bonne mère caresse l'une après l'autre en les bénissant par un dernier baiser avant de déposer chacun des enfants dans leurs petits lits jumeaux.

— Le souper inspire l'esprit; c'est le repas précédant le repos, le repas du bonsoir, des bons rêves et des sommeils tranquilles.

SOURDS. — Lesage, littérateur distingué, et Beethoven, le plus célèbre des compositeurs, étaient sourds, Lesage avouait qu'il n'en était pas trop malheureux, Beethoven gardait un silence désespérant! Et en effet le premier harmoniste de l'univers perdait tout en perdant l'ouïe! Pour lui la mort était bien préférable!!!

SOURDS-MUETS. — Le sourd-muet instruit à reconquérir l'ouïe et la parole, se trouve transformé: la nature l'avait laissé à l'état de brute, espèce d'animal sauvage, d'idiot dangereux; l'instruction qu'il acquiert en fait un homme complet, intelligent, civilisable et pouvant même devenir poète, penseur et savant! Quelle immense conquête sur la nature qui l'avait traité en marâtre! quelle plaie humanitaire guérie et supprimée!

— Il y a en France plus de trente mille sourds-muets: cette infirmité paraît dépendre de l'humidité froide ou marécageuse de certaines contrées, ainsi une vallée exposée au nord et ne recevant pas le soleil du midi, des logements humides comme ceux des caves habitées en si grand nombre à Lille en France et dans tous les environs...

— Quinze cents sourds-muets reçoivent, en France seulement, l'instruction normale; plus de la moitié ne parlent et ne raisonnent que par des signes de convention, exécutés par la main, parfois par les deux.

SOURIRE. — Il faut savoir deviner ce qu'il y a dans le sourire, tantôt c'est de la malice satisfaite, un désespoir muet, une résignation amère, une satisfaction trompée, une déception cruelle, une espérance éteinte. Nous n'épuiserions jamais ce qu'il peut y avoir sous le masque d'un sourire.

— Un sourire forcé ou faux, n'est jamais un sourire, c'est la grimace de la ruse, de l'ironie ou de la fausseté.

— Le sourire effleurant des lèvres amincies révèle la pitié ou le dédain de la personne ou des paroles des autres.

— Le sourire, naïve et fréquente faveur des jeunes filles, est l'accentuation la plus ordinaire de leur figure et de leurs sentiments.

SOUVAROW, — général russe, a attaché son nom à l'un des faits militaires les plus sanglants : la forteresse d'Ocsakow était défendue par quarante mille soldats turcs : après un siège long et difficile la place fut enlevée d'assaut et les quarante mille hommes de la garnison passés au fil de l'épée !!!

SOUVENIRS. — *Vita brevis*, mais le souvenir continu de nos jours les plus heureux ne vient-il pas ajouter à notre vie, une vie beaucoup plus longue ?

— Tout ce qui nous retrace ou nous rappelle quelque chose de notre jeunesse, va droit au cœur : ses souvenirs y trouvent un écho et y allument un plaisir toujours nouveau, toujours jeune, toujours vibrant et rayonnant !

— Quoi de plus doux que les souvenirs de l'enfance, de l'adolescence, de la jeunesse, ce sont les regains les plus parfumés et les plus délicats de nos jeunes années, où le bonheur suprême est sans nuage et sans mélange.

— Les souvenirs de la jeunesse restent plus accentués, plus vifs, plus suaves et plus fleuris que ceux des années sérieuses, aussi leur parfum est-il plus doux ! Cela est vrai même au physique, car en aspirant accidentellement certaines odeurs de fleurs invisibles, elles reportent le souvenir à des jours très-anciens ; la musique produit parfois semblable effet : ainsi tous

les airs de la *Muette de Portici* nous reportaient à nos plus beaux jours passés à Paris, dans la société si chaleureusement animée de Rossini, de sa famille et de ses nombreux amis !

— Dans la vieillesse, les souvenirs forment un des charmes de l'existence, on vit ainsi dans le passé pour se consoler des souffrances et des regrets du présent.

— Ce qui plaît dans les souvenirs d'enfance, c'est moins la beauté du lieu que la mémoire des faits qui s'y sont accomplis, que le *moi* rattaché à un site, à un sentier, à un arbre, à une source...

— L'empreinte d'un premier amour ne s'efface jamais, les souvenirs en semblent burinés dans le cœur, dans la mémoire et sur chacune des pages de nos sensations.

— Quand on ne vit pas d'espérances, la ressource est souvent de vivre de souvenirs, mais l'écueil c'est que ces souvenirs n'enfantent que le regret ou le chagrin.

— Souvenirs de la vie passée, souvenirs de jeunesse, vous égayez tout, vous réchauffez tout, vous guérissez les douleurs et ranimez la vie défaillante ! Souvenirs d'amitié vous aussi vous êtes les bienvenus, mes amis, grâce à vous, sont là vivants et animés, riant, causant, pensant en moi-même et dans mon cœur, comme étant chez eux et au coin de leur foyer ; doux rêves de l'absence qui effacez l'éloignement, qui regroupez ceux qui sont morts, ou qui vivent épars. Oh ! Que ne durez-vous plus longtemps ! Mais le réveil arrive trop vite et la réalité vient nous désenchanter et jeter sur nos joies des larmes de regret !

— Le souvenir, quoiqu'on en dise, vaut plus que l'espérance, puisqu'il est une réalité présente et vivante.

— Il y a de ces longs et heureux souvenirs qui bercent et charment toute la vie sans la déchirer, en l'animant toujours au contraire des souvenirs les plus doux et les plus variés !

— Après la perte d'une personne aimée l'habitude proteste par le souvenir contre l'évidence de l'absence : on voit celui qu'on a perdu, on entend ses pas, son chant, sa voix, on s'habitue à respirer ses parfums favoris, on espère, on pressent même son

retour ! les rêves de la nuit nous le rendent !

— Heureux ceux qui dans leur abandon, ont au moins la consolation du souvenir et conservent l'impression de leur bonheur ; le temps, les lieux, l'espace sont les gardiens fidèles de ces souvenirs chéris, c'est comme une âme qui n'aurait perdu que son corps !

— Chaque existence a son côté privilégié, agréable et riant, comme chaque vie a son époque de bonheur, base de doux souvenirs, sujet de tendres et d'agréables regrets.

— Les souvenirs sont les rêves de l'insomnie, ce qui les parfume de vérité et de réalités saisissantes.

— Le souvenir est souvent le doux écho d'un passé heureux et toujours la cendre chaude des sensations éteintes.

— Le souvenir est comme un fil imperceptible qui nous rattache aux choses dont nous sommes séparés, souvent pour toujours !

— L'esprit de l'homme conserve le souvenir des plus beaux jours de sa vie pour bercer ses dernières, ses plus tristes et malades années !

— A qui n'est-il pas arrivé de prendre un souvenir pour une inspiration personnelle, de prendre pour sa propre voix, l'écho de la voix d'un autre ?

— Se rappeler son enfance c'est voir fleurir autour de soi tous les souvenirs si frais, si brillants des premières années, c'est remplir son cœur de ces joies si vives qui égalaient l'enfance, c'est redevenir jeune, brusque, enjoué et folâtre.

— Nous avons tous des souvenirs purs et frais qui nous consolent de nos douleurs et ajoutent à nos joies, souvenirs semblables à ceux que laissent les enfants morts dans leur première jeunesse et dont les parents n'ont eu que les sourires.

— Un souvenir heureux est un fait inaltérable qui illumine toute la vie : une plus longue expérience eut désenchanté, effacé une heureuse impression : à l'état de souvenir chéri il ne court plus aucun risque et pourrait traverser des siècles !

— Le souvenir, l'ombre même de ce

qu'on a aimé est une douce chose, que sera-ce donc du portrait ?

— Beaucoup de rêveries ne sont que des souvenirs et, telle création paraît une œuvre d'imagination, qui n'est qu'un souvenir des choses passées ! L'esprit seul a de la mémoire, mais il ne se rappelle clairement que les faits qu'il a heureusement analysés et les idées qui l'ont exalté ou enivré.

— Nos souvenirs les plus anciens restent toujours les plus vivaces, ils remontent au temps où l'empreinte et la mémoire sont impérissables ; les souvenirs plus récents trouvent une mémoire moins solide et peu à l'épreuve de l'oubli.

— C'est vers le milieu de la vie que se ravivent plus nettement les souvenirs d'enfance, alors que l'esprit est encore fort, la mémoire moins effacée ; il semble que ce soit un adieu à ce qui va se perdre et s'éteindre en nous !

— Le cœur cherche parfois à oublier ce qu'il a le plus aimé, précisément parce que le souvenir est pour lui une douleur.

— Les souvenirs sont les rameaux d'or de nos plus belles années, c'est le reflet de nos plus beaux jours ; ce sont les échos de nos plus grandes joies, les ressentiments de nos plus tendres émotions, les éclairs de nos plus ardents amours.

— Toute femme a plusieurs romans dans sa vie, mais si légers, si délicatement esquissés par le sentiment intime, si incorporels qu'ils périraient sous la plume en perdant les délicatesses infinies qui signalent le cœur des femmes !

— Les souvenirs de jeunesse forment les racines de l'homme dans le sol natal, ce sont ces souvenirs variés et enivrants qui, quelque éloignés qu'ils soient l'y font vivre encore, qui l'y ramènent périodiquement comme dans sa seule, sa vraie patrie, car il ne vit si heureux que près de son nid et au milieu des souvenirs de son âge le plus sensible et le plus heureux.

— La pensée et la rêverie sont deux choses bien différentes : les souvenirs d'enfance s'emparent de nous à chaque pas fait sur le sol natal et se réveillent à chaque objet dans leur plus petit détail et dans la plus grande lucidité.

— Le retour de la pensée vers un lointain passé est un doux bonheur pour l'homme honnête et heureux; c'est un souvenir amer et désagréable pour le coupable endurci; ce devrait être un enseignement si l'habitude du vice ne rendait aveugle et insensible!

— Les souvenirs de la jeunesse et les reminiscences des temps passés sont le plaisir le plus doux pour la vieillesse.

SOUVERAINS. — Savez-vous ce que c'est qu'un souverain? C'est le commandant, le pilote, le Dieu protecteur du navire: un *seul et bon chef* est donc la condition du salut de tous! Avec nos préventions, nos préjugés et nos mœurs égoïstes ne parlez plus de république, de rudes expériences nous ont prouvé son inqualifiable insuffisance et ses formidables dangers!

— Le plus grand mérite d'un souverain est de rechercher, de trouver, d'exalter le vrai mérite, d'attacher à sa personne et à son gouvernement toutes les intelligences et les capacités, d'assurer ainsi sa force et de conquérir l'estime publique: l'intrigue doit être sévèrement écartée, car c'est l'intrigue qui provoque le mépris, et par suite, la ruine du pouvoir le mieux assis.

— Dans un gouvernement constitutionnel, c'est-à-dire basé sur l'équilibre en tout, rien ne doit s'élever qui puisse être comparé au chef de l'État; le soleil doit rester l'astre supérieur et tout puissant!

— Plus un souverain est faible et humilié, plus il exige d'hommages pour contrebalancer et masquer l'abjection de son pouvoir.

— La meilleure défense du souverain est son respect de la constitution et des lois, sa bienveillance pour tous, sa déférence aux justes réclamations et sa bonté personnelle qui doit faire d'un vrai roi le père de tous ses sujets!

— Ce serait un malheur d'être souverain avec l'obligation d'être souvent sévère, sans avoir comme compensation l'occasion d'être parfois clément et toujours bienfaisant!

— Les souverains qui, comme les Napoléon, récompensent par trop d'honneurs et trop d'argent les services rendus, consta-

tent par cela même l'abaissement de l'esprit public, l'avilissement des mœurs et la décadence de la nation; ils font plus, ils poussent à cette décadence, la provoquent, l'accélèrent, c'est donc la plus grande faute qu'ait pu commettre Napoléon I^{er} que de récompenser si démesurément ses généraux et ses maréchaux et de les élever trop rapidement aux suprêmes honneurs, ne leur laissant plus rien à attendre: aussi beaucoup le trahirent et demandèrent à la dynastie restaurée ce qu'ils ne pouvaient plus espérer de l'empire écroulé!

SPADASSINS. — Presque tous les duellistes de profession n'ont rien à perdre car ils n'ont le plus souvent ni femme, ni enfants, ni fortune, ni considération, ni honneur et jouent le tout pour le tout! Certains d'entre eux, ne prouvent leur adresse que pour se dispenser de montrer leur courage, ils veulent qu'on les sache adroits et dangereux, précisément pour éviter la lutte; ils n'en sont pas moins les ennemis de la société: on tue impitoyablement les chiens enragés ou soupçonnés de l'être et si on ne peut agir de même avec les spadassins on devrait à chaque duel, même avec résultat inoffensif, les punir par la prison et l'amende en augmentant de durée et de prix chaque récidive, car il y a honte et danger à laisser l'humanité entière désarmée contre de tels excès.

SPARTACUS. — La guerre sociale, soulevée par l'esclave Spartacus à la tête de cent vingt mille gladiateurs, menaçait l'existence de Rome qui fut alors sauvée par Crassus, l'an soixante-dix avant Jésus-Christ: au moment de livrer son dernier combat aux légions romaines dans les Abruzzes, Spartacus tua son cheval en disant: *si je suis vainqueur j'en trouverai mille autres, si je suis vaincu je n'en aurai plus besoin!*

SPARTE, — pour familiariser ses jeunes soldats avec la vue du sang et l'habitude de tuer, leur ordonnait à certains jours fixés de battre la campagne et de tuer les ilotes (les esclaves de Sparte) comme des bêtes fauves!

SPÉCIALITÉ. — Dans l'intérêt des individus, des familles et des nations, il faut tendre au développement des aptitudes spéciales, les spécialités portant au plus haut point de perfection les mérites des individualités humaines et élevant ainsi leur puissance intellectuelle, morale, guerrière, commerciale et littéraire.

— J'aime la spécialité en tout, *car elle conduit à la perfection*, et particulièrement dans les professions spéciales, car elles atteignent toujours leur but: la concentration de toutes les forces sur un seul point ne peut que faire des miracles! c'est l'explication évidente de nos nouvelles et merveilleuses découvertes.

— Ceux-là sont à peu près propres à tout qui se sont voués à une spécialité, car ils ont compris la puissance d'une intelligence d'élite concentrée sur un but unique, absorbant absolument toutes les forces de cette intelligence en travail de création ou d'enfantement!

— Quand on est propre à tout, dans le sens usuel de cette expression, on n'a pas plus de talent pour une chose que pour une autre, en d'autres termes on n'est propre à rien, car on reste terre à terre et on ne perfectionne rien! mieux vaudrait donc une aptitude étroite, mais spéciale et ce qui serait encore mieux, toute personnelle!

— Il y a tant de choses à apprendre dans la vie, que la vie la plus longue peut à peine conquérir une science sur cent! C'est dire l'excellence de la spécialité qui donne une science utile et supérieure au lieu de plusieurs sciences incomplètes, boiteuses et non seulement inutiles mais dangereuses par leur insuffisance et affaiblies par le partage! Arrière donc la pluralité des sciences industrielles, la réussite, parce qu'elle produit la perfection, est dans une seule science concentrée et complète!

— Ce n'est pas trop de tout un homme pour tout un art, même pour tout un métier; chaque homme n'a-t-il pas assez de sa spécialité pour démontrer et développer sa supériorité.

SPECTACLES. — Les rois de la première race utilisèrent les amphithéâtres romains de Soissons, de Paris, de Bourges... pour

donner des spectacles au peuple: en 1536, dans les *Arènes de Bourges* on représenta le mystère des saints actes des apôtres, représentation qui dura quarante-huit jours sans lasser personne tant la foi était alors naïve et profonde!

— L'homme dépravé, ignorant ou blasé s'ennuie toujours au théâtre, on ne peut admirer que ce qu'on peut comprendre!

— Ce n'est pas vouloir jouir d'un spectacle sérieux que d'aller s'enterrer dans une loge fermée avec des hommes légers et des femmes caqueteuses et coquettes, les seules places à prendre, ce sont les fauteuils d'orchestre, là au moins on a de l'air et de la lumière, on est entouré d'hommes graves, instruits, et silencieux et on peut se livrer à l'impression théâtrale et aux illusions de la scène!

SPERONARO, — barque sicilienne ou calabraise, longue et effilée, chargée de six à dix matelots, ramant debout, sans fatigue apparente, avec gaieté et faisant légèrement et rapidement le service des côtes!

STAËL — Germaine Necker, baronne de Staël-Holstein, l'une de nos plus belles gloires littéraires, eut la plus grande influence sur son siècle: elle inaugura avec son père, M. Necker, la liberté la plus sage et la plus modérée, mais qui fut bientôt débordée et entraînée; plus tard, éclairée par les excès révolutionnaires, M^{me} de Staël passa aux idées royalistes-constitutionnelles et ne cessa de combattre l'empire: exilée par Napoléon qu'elle attaquait de toutes manières, elle fuyait continûment et fatalement devant ses victoires, chassée ainsi successivement de toutes les villes d'Allemagne et du nord de l'Europe, elle ne se crut en sûreté que dans les glaces de la Scandinavie!

— M^{me} de Staël était aimée parce que ses opinions n'étaient que des enthousiasmes de poète, non des passions et des haines; elle avait ce talent particulier du savoir confiant en son mérite, mais bienveillant, qui accepte, élogie et encourage le talent des autres: ce fut sa magie! Dans son salon, chacun se trouvait à son aise et à sa

place, parce que tous y étaient gracieusement accueillis, applaudis et honorés.

— On devinait de suite dans M^{me} de Staël une femme qui professe la morale tout en couvant les passions les plus ardentes et l'enthousiasme le plus exalté; les circonstances avaient concouru du reste à échauffer, à éveiller et animer son génie; nourrie de sérieuses et savantes lectures, en contact journalier avec les hommes les plus spirituels de son temps, elle avait en outre été témoin des plus grands événements politiques et des plus grandes catastrophes; elle devait donc se placer à la tête de toutes nos gloires, féminines surtout, et se distinguer dans tous les genres de littérature: poésie, politique, roman, philosophie; mais où elle est réellement un génie parfait, splendide, original, c'est dans *Corinne ou l'Italie*; son héroïne, c'est elle-même, c'est la femme aimante et inspirée, avide de gloire et de tendresse, forte et faible tout à la fois et prouvant une fois de plus que la véritable histoire d'une femme est celle de son cœur et de ses sentiments.

STATISTIQUE. — Inventaire détaillé de tous les faits sociaux qui peuvent se traduire en chiffres; comptabilité générale des royaumes, des nations, du monde entier.

— La statistique est une science désespérante, car elle est absolument matérialiste, sans illusions, sans générosité, sans compensation; elle s'attaque surtout aux faits et signale cruellement les imperfections de la race humaine en restant outrageusement brutale dans ses révélations et ses conclusions!

STÉRILITÉ. — Quand ce vice existe dans le mariage, le meilleur moyen de le faire cesser, c'est de modifier la constitution dominante des deux époux, ou tout au moins de celui des deux qui paraît être l'obstacle principal à la conception; ainsi on tonifiera les constitutions débiles, on débilitera les constitutions puissantes.... La stérilité est souvent aussi causée par une maladie syphilitique; un traitement complet sera souvent le véritable remède.

— La stérilité vient presque toujours de la femme, rarement de l'homme: le sa-

vant Fornel estimait qu'il n'y avait pas plus d'un homme sur trente femmes stériles: cette proportion nous paraît exorbitante!

— La stérilité des femmes cesse ou arrive à un certain âge: la température, un exercice violent, une maladie grave opèrent souvent un changement en bien ou en mal! Anne d'Autriche ne devint mère de Louis XIV qu'après vingt-deux ans de stérilité; Catherine de Médicis, femme de Henri II, stérile pendant dix ans fut ensuite mère de dix enfants!

STOÏCISME. — L'assassin de Kléber, laissa brûler la main qui l'avait frappé jusqu'à la carbonisation des os: Voltaire, le sceptique par excellence, ne pourrait donc nier aujourd'hui comme il le fit autrefois, le stoïcisme de Mutius Scevola!

— Les anciens stoïciens, car la race en est perdue, mettaient leur amour-propre à supporter l'adversité et la douleur: nos philosophes d'aujourd'hui font mieux, ils cherchent à utiliser le malheur.

STYLET. — Les romains instruits ne sortaient guère sans avoir à leur ceinture des tablettes enduites de cire, et un stylet, instrument pointu et tranchant, qui a donné son nom et sa forme au stylet, si dangereux des Italiens; ce fut avec son stylet que S. Casca poignarda César au milieu du Sénat!

STYLE. — En tout, l'appropriation, la précision, du style est chose très-importante: en affaires c'est une question de fortune, dans le monde c'est une question de succès, car une pensée triviale s'élèvera, une pensée élevée s'abaissera par son style; la forme, le vêtement de la pensée auront donc le même succès que la parure dans le monde.

— On ne s'exprime si bien que quand on écrit comme on parle, au courant des idées, sans parti pris; mais quand on a un sujet obligé à traiter, qu'il faut calculer, jalonner, créer en même temps que polir, la difficulté commence et le travail apparaît!

— Avoir du style dans une langue, c'est pouvoir en espérer et en avoir dans toutes les langues qu'on connaît à fond.

— En toutes choses il faut rester ce qu'on est et ne pas affecter des formes qui ne sont pas les nôtres et des sentiments que nous n'avons pas, autrement on se place sur une voie inconnue et nouvelle, où les écarts, les contradictions et les chutes sont très-faciles.

— Le style participe-t-il plus de la pensée que du sentiment? C'est là une question difficile à résoudre; j'aurais plus de confiance dans le sentiment qui est le produit du cœur, que dans la pensée qui n'est que le produit de l'esprit, c'est-à-dire du caprice, du goût, de la grammaire même.

— Le style c'est le rayonnement de l'homme, son reflet, c'est l'expression, la physionomie de son intelligence, de son esprit, de ses sentiments, de son cœur, car toute grande pensée, toute puissante expression s'échappe du dedans pour se produire au dehors!

— Certains écrivains, plus sophistes que judicieux, demandent qui a besoin de style après les littérateurs et les poètes qui seuls font profession d'écrire et d'enseigner? Étrange question n'est-ce pas? et à laquelle il est bien superflu de répondre: les monopoliseurs du talent littéraire craindraient-ils de trouver des juges sévères dans leurs lecteurs?

— Le style est si bien l'homme, qu'il aiderait à deviner l'âge de l'écrivain: dans la jeunesse il est léger, étourdi, fleuri, comme l'est la jeunesse elle-même; dans l'âge mûr il prend le sérieux, l'énergie, l'aplomb de la virilité, dans la vieillesse il a des formes plus accusées encore, comme le sont celles de la physionomie du vieillard où toutes les laideurs et les angles ressortent!

— Le style épistolaire doit être léger, aimable, facile et enjoué; une lettre de quatre pages, qui serait remplie de traits brillants ou de phrases prétentieuses, endormirait au lieu d'éveiller; on ne fait pas de bon esprit avec prétention, on n'en fait que sans *le savoir, sans presque s'en douter*; l'esprit veut du naturel, de douces sensations et non une agitation fiévreuse et brusque ni de longs et lourds développements.

— A part M^{me} de Sévigné, qui faisait

de nombreuses fautes d'orthographe, rachetées au centuple par la vivacité, l'originalité, la vérité des sentiments; le xvii^e siècle, au point de vue du style épistolaire et de la correction, est resté bien inférieur au xix^e où tant de femmes écrivent si correctement et si élégamment.

— Un savant ordinaire tient à écrire dans les *règles* et comme *on doit* écrire; un homme d'esprit a sa manière, ce qui vaut mieux, s'il écrit en bon français.

— C'est par la traduction qu'on s'approprie le style des originaux; en tout et toujours il faut traduire les morceaux les plus brillants et les plus élégants, et, s'ils sont écrits dans notre langue maternelle, traduisez-les dans la langue étrangère que vous savez le mieux; en cela il y a peu de peine, un travail agréable et un grand profit à en tirer.

Succès. — La société présente est une véritable course au succès: celui qui s'arrête ou se repose un instant est dépassé et perd toutes ses chances d'avenir; la victoire est donc acquise, à l'avance, au plus ardent, au plus passionné, au plus adroit ou au plus habile!

— Le succès ressemble beaucoup trop au mérite, car on devrait avoir mérité ce qu'on a, mais la dorure n'a-t-elle pas l'éclat et le prestige de l'or?

— Rien de plus beau que le succès en toutes choses quand il est honnête et mérité! Mais quelle chute ne prépare-t-il pas; quel mécompte pour le malheureux trop exalté qui se brise honteusement lorsqu'il retombe à terre meurtri et désillusionné!

— Certains défauts de constitution, comme la timidité, l'indolence, l'insouciance, la paresse sont des défauts qui font obstacle à tout succès et qui amoindrissent l'homme en condamnant la vie entière des familles à une anxieuse, dépravante et terrible misère!

— L'homme trouve toujours la cause de ses insuccès là où elle n'existe pas, car il ne la recherche jamais dans ses vices, dans ses défauts, dans ses négligences, mais toujours dans des faits extérieurs et dans ce qu'il appelle le mauvais sort ou le hasard.

— Ceux qui s'en rapportent constamment à Dieu pour le succès de leurs affaires et qui n'ont ainsi que la religion de la paresse, ne réussissent que rarement, car Dieu veut qu'on s'aide et qu'on achète le succès par le travail, la persistance, la probité et toutes les vertus : souvent une seule suffit !

— Il y a tant de danger pour une femme dans les succès, même du véritable esprit, qu'on lui rendrait un grand service en modérant les éloges que cet esprit mériterait : l'imagination l'égare, le talent l'exalte, son âme en est agitée, ses sentiments sont troublés, la tête lui tourne et elle risque de perdre sa voie et son avenir.

— En littérature, en poésie, en beaux-arts, en tout dès lors probablement, plus on a de succès, plus on a d'envieux et d'ennemis : le public est pour vous, mais silencieusement, et les cris des envieux sont seuls entendus ! Le succès serait donc une cause de contrariétés, de déceptions et de luttes ; l'illustration deviendrait un tourment : heureux donc les humbles et les inconnus.

SUCCESSIONS. — En Allemagne le principe de l'inégalité dans les successions et les partages s'applique à toutes les classes : l'aîné a droit à presque tous les biens ; c'est ce qui explique ces migrations allemandes qui n'existent pas dans les pays où tous les enfants ont des droits égaux et où tous sont attachés au sol par des fractions de propriétés de famille qu'ils ont l'espoir de recueillir.

— La loi successorale française, même en admettant le principe de la loi sur la réserve et la quotité disponible, a des défauts et des contradictions déplorables : ainsi, la femme sans fortune personnelle et mère des enfants, compagne dévouée et fidèle du mari depuis trente, quarante, cinquante ans, n'a aucun droit sur les biens de son époux : lorsqu'il n'y a pas d'enfants, les héritiers éloignés jusqu'au douzième degré, héritent à son exclusion, on ne lui réserve que le treizième rang ! La femme devrait cependant venir en concurrence avec les enfants et à plus forte raison avec les héritiers collatéraux et dans une pro-

portion bien plus grande ! Je dois ajouter que si le contrat de mariage stipulait la communauté d'acquêts elle retirerait sa part.

SUCRE. — Suc extrêmement doux, que tout le monde connaît et qui se trouve dans la tige ou le fruit d'un grand nombre de végétaux : chez l'animal et chez l'homme le lait et le foie seulement contiennent du sucre ; en dehors de ces cas la présence du sucre dans un des liquides quelconques de l'économie constitue une maladie, la plus connue et la plus terrible de toutes, est le *diabète*, caractérisé par la présence du sucre dans les urines !

— Il y a plusieurs variétés de sucre : 1° le *sucre de lait*, dont le nom indique l'origine ; 2° le *sucre des fruits doux*, arrivés à maturité, nommé *Glycose* ; 3° le *sucre cristallisable* que l'on extrait de plusieurs végétaux : érables, ananas, citrouilles, carottes, maïs, châtaignes, petits pois, maïs surtout de la betterave et de la canne à sucre ; 4° enfin, le *sucre non cristallisable*, résidant dans les *fruits acides* (groseilles, cerises, raisins...), c'est la présence constante de ce sucre dans les muscats de Lunel et de Frontignan qui donne aux vins qu'ils servent à fabriquer leur cachet spécial de *vins de liqueurs* et leur a valu ainsi une renommée européenne.

— Le sucre est utilisé sous une série presque indéfinie de formes : associé au jus des plantes médicinales ou simplement hygiéniques, il constitue les sirops et en assure la conservation ; additionné aux *gelées de fruits*, il corrige leur acidité et les préserve de toute altération ; il forme avec l'alcool la base de toutes les liqueurs à saveur douce... En un mot l'*hygiène*, la *médecine* et enfin la cuisine demandent au sucre une foule de services quotidiens.

— Sous l'influence de la fermentation, le sucre se décompose en alcool et en acide carbonique, son emploi rationnel est largement exploité dans ce sens par les propriétaires de vignobles en Champagne qui additionnent leurs vins au moment favorable d'une certaine quantité de sucre candi, destiné à fournir par son doublement de l'alcool et de l'acide carbonique ;

il contribue donc en partie à la confection de ces vins délicieux dont les plus recherchés sont le Sillery et l'Aï mousseux.

— Les divers pays d'Europe consomment du sucre en quantité bien différente; ainsi l'Angleterre et l'Écosse sont en première ligne; la France vient ensuite; la Russie est le pays où le sucre est le moins employé!

— Le sucre, comme *condiment* surtout, rend des services multiples au pauvre comme au riche, au vieillard aussi bien qu'à l'enfant; mais son usage immodéré présente néanmoins des sérieux inconvénients: il émousse l'appétit, affaiblit l'estomac et devient à la longue la cause provocatrice ou déterminante de troubles prolongés de la digestion.

— Le sucre, pris en certaine quantité, est un aliment, mais qui ne doit être que temporaire puisqu'il contribue *exclusivement* à faire les frais de la combustion organique; c'est un aliment essentiellement respiratoire.

— Le sucre est *trop souvent* le poison des enfants; c'est l'abus de ce produit, si utile quand on en use raisonnablement, qui crée, en ville surtout, ces petits êtres grêles, étiolés, pâles, indifférents à tous les aliments réconfortants et ne sentant se réveiller leur convoitise qu'à la vue de quelque chef-d'œuvre de pâtisserie sucrée!

— L'industrie du sucre représente une des branches les plus importantes de notre commerce national: dans le Nord surtout elle a pris un immense développement! La culture de la betterave, en particulier de celle dite de Silésie, se fait sur une vaste échelle et fournit chaque année à la fabrication indigène des quantités de matériaux utilisables; il est à regretter cependant que les moyens d'extraction ne permettent de retirer qu'une partie, 7 0/0 du sucre de la betterave au lieu de 10 0/0 qu'elle contient.

— La canne à sucre donne un produit plus fin, plus délicat que la betterave; elle supporte mieux les diverses préparations nécessaires à la fabrication; les colonies anglaises, françaises et espagnoles sont les sources les plus importantes qui

alimentent nos différents ports; la canne de Cuba et celle de la Martinique sont particulièrement appréciées: le sucre royal de Hollande est de tous le plus estimé!

SUFFISANCE. — Ce défaut est peut-être de tous, celui qui éloigne le plus la sympathie, car la suffisance gâte tout ce qu'elle touche ou approche; un ton tranchant déprécie ce qui serait le mieux senti et le mieux exprimé; le mérite dont on se glorifie est contesté à l'instant même, tandis qu'on se plaît à exalter le talent modeste qui se voile ou se cache!

SUFFRAGE UNIVERSEL. — La France est démocratique, au moins par l'étiquette du suffrage universel qui, il est vrai, n'est qu'un mot redondant, cachant l'influence despotique du pouvoir qui présente en effet et conseille ce qu'il veut commander au mécanisme universel, car ce n'est qu'un mécanisme, mais un mécanisme bien dangereux.

— Le grand principe de l'égalité des hommes devant Dieu, devait amener logiquement cet autre grand principe social de l'égalité devant la loi, car tout s'enchaîne encore plus dans la logique des idées et du droit que dans la logique des faits: ainsi le suffrage universel apparut en France, mais comme un éclair, en 1792! Rétabli révolutionnairement aussi, en 1848 et confirmé par le coup d'État de 1852, il doit, pour produire de bons fruits, être justifié et assis au plus vite par l'instruction du peuple, ce qui amènera le gouvernement de la France par elle-même, c'est-à-dire par des fonctionnaires élus d'abord, éprouvés ensuite par des examens de capacité générale et spéciale, *presque tous* fonctionnaires gratuits et récompensés par l'honneur qui grandit l'homme, au lieu de l'être par l'argent qui l'avilit et conduit ainsi fatalement à des révolutions nouvelles et de plus en plus acharnées et excessives dans leurs principes de désorganisation sociale!

— Le suffrage universel fut une idée hardie qui, une fois en passant, fit merveille! mais en principe c'est un précédent terrible, une arme formidable contre le pouvoir

suprême ; un bruit, un souffle populaire peuvent en faire une mine gigantesque et universelle contre les plus sages gouvernements. Si une véritable bourrasque démocratique passait sur ce moulin à vent, ce serait un volcan révolutionnaire qui en jaillirait comme l'ont prouvé les massacres, les assassinats, les désastres et les immenses incendies de 1871.

— Tous les français étant électeurs il en ressort logiquement que l'opinion publique réside positivement dans la majorité de l'opinion générale légalement exprimée ! Dans l'opinion universelle en un mot ! Mais comment dégager et connaître cette opinion publique dans un ensemble si nombreux, si varié et si compliqué ? Autrefois l'opinion publique était celle des classes nobles, riches, instruites, formant autant d'aristocraties et se dessinant nettement en majorités fortes, unies et compactes ; depuis 1789 c'était et c'est encore l'ancienne noblesse, les corps savants, les industries, le commerce, la bourgeoisie entière enfin, car il ne suffit pas de donner, pour qu'il l'exerce le pouvoir au peuple entier, il faut encore qu'il puisse le bien et complètement exercer, et cela demande des siècles de progrès dans l'instruction populaire et le maniement du pouvoir pour que l'instrument puisse bien et sagement fonctionner ! Et voilà plus des quatre cinquièmes d'un siècle écoulés depuis l'affranchissement populaire, sans que le peuple ait avancé de plus de un dixième dans la carrière qu'il lui reste à parcourir pour obtenir et saisir utilement le pouvoir nominal qui lui appartient ! Ne parlons donc encore du suffrage universel d'aujourd'hui que comme d'un mensonge ! il n'existe que de nom, espérons, si vous le voulez, qu'il arrivera insensiblement à s'éclairer par l'instruction, à s'organiser par l'expérience, à s'asseoir enfin par sa force et son propre jugement, mais ce n'est là qu'un espoir encore bien peu fondé !

— L'enseignement doit être *le premier agent* de notre transformation ; si nous ne voulons pas descendre jusqu'aux classes ignorantes, car ce serait leur rendre les armes, c'est à nous de les apprivoiser, de compléter leur émancipation en les élevant

jusqu'à nous par l'instruction, par la communauté des intérêts, en les acceptant comme auxiliaires, en leur donnant une part dans notre influence et notre autorité et recevant en échange leur force et leur appui ! tout le monde y gagnera : le peuple en aisance, en richesse, en instruction, en considération, en influence ; l'aristocratie des intelligences en sécurité ; car il n'y aura plus de castes, nous serons tous peuple, l'égalité deviendra la règle et la loi pratique ; il ne restera plus qu'une grande nation civilisée, heureuse, unie enfin dans sa composition et sa solidarité ; alors sera vraie la trilogie républicaine de 1789 : liberté égalité, fraternité. Cette trilogie mystérieuse qui ne fut d'abord qu'un programme idéal et fantastique sera transformée en fait accompli et constituera sinon la plus durable, au moins la plus forte des nationalités.

— Ce qui fait l'inertie et l'abrutissement des campagnes, c'est l'isolement des habitants et leur vie murée ; cette vie sans contacts est énervante comme la vie de prison, le mal y couve et y éclate naturellement et avec aggravation ; le bien ne peut s'y répandre et faire contre-poids par défaut de contacts ; il faut donc faire cesser à tout prix cet état d'isolement, appeler plus souvent les citoyens à délibérer à élire à s'éclairer les uns par les autres : les conférences, les comices agricoles, les cours d'adultes, les constitutions d'orphéons, les bibliothèques communales, les tirs, les souscriptions publiques, les loteries de bienfaisance, sont les moyens les plus efficaces pour réveiller, ranimer, instruire, moraliser les populations endormies, ignorantes, corrompues et leur rendre le rôle actif auquel elles ont droit.

— La politique, sous le gouvernement si capricieux et si facilement influencé du suffrage universel, dans un pays où les neuf dixièmes des habitants ne savent pas écrire, où plus de moitié ne savent pas lire, où domine l'ignorance avec ses ténèbres intellectuelles et ses préjugés, où la foi religieuse est si mal assise qu'elle n'est qu'une superstition populaire, la politique est le terrain le plus mobile, le plus dan-

gereux, car il est sans bases solides, sans sécurité sérieuse.

— Le suffrage universel devrait désarmer et supprimer l'insurrection, car à quoi bon se battre quand on peut délibérer et voter! mais dans son ignorance absolue en tout, le peuple proprement dit est incapable de délibération *intelligente* et conséquemment d'un vote pouvant inspirer le plus petit degré de confiance! position terrible avouons-le!!!

— Le suffrage universel, en Angleterre, est déjà l'ignorance brutale, mais guidée par quelques hommes éclairés, sages et ambitieux et redressée par l'orgueil de ceux qui *achètent* les suffrages, il peut donc présenter moins de risques: que serait le suffrage entièrement universel français devant se prononcer sur un principe! En 1852, le vote était préparé et assuré par *le nom seul* du plus illustre des conquérants du monde entier, il avait cependant amené la France à sa ruine, mais un nom est ce qu'il faut au peuple, il n'en demande et n'en peut demander davantage, car il est aussi ignorant qu'aveugle, emporté et absolu!

Le suffrage universel est véritablement le mécanisme le plus favorable aux nullités de tout genre! n'a-t-il pas élevé aux suprêmes honneurs et doté des plus riches traitements les hommes les plus vulgaires, les plus avilis, les intrigants les plus éhontés?

SUICIDE. — C'est un grand malheur, lorsqu'on avance vers les portes de l'éternité, d'y arriver marqué par le suicide qui est la négation de la providence et de la foi chrétienne!

— Le suicide, c'est l'égoïsme exalté, c'est le *moi* déifié, c'est l'homme sacrifiant tout à sa personnalité: parents, famille, amis, religion, croyances! c'est sa mémoire et sa cendre deshonorées, au moins par la folie, trop bien constatée par le fait lui-même!

— Le suicide a toujours de tristes conséquences pour la mémoire du mort et pour l'honneur de sa famille, car il provoque à scruter, à fouiller la vie du sui-

cidé pour expliquer l'acte insensé qui la termine!

— Le suicide a autant de faces variées qu'il a de mobiles, ôtez l'appréhension de la douleur, interrogez les sentiments exaltés et l'âme du poète, et le suicide pourra produire une série d'images attrayantes et sublimes.

— Le suicide est presque inconnu chez les mahométans: le Coran le défend et il est obéi. Chez les Visigoths, les vieillards qui se croyaient inutiles se précipitaient du haut des rochers dans les torrents où on ne pouvait jamais retrouver leurs cadavres!

— Une monomanie de suicide par amour décimait les jeunes filles de Milet en Asie; on n'arrêta le mal qu'en exposant toutes nues, et avec leur corde au cou, les jeunes filles qui s'étaient pendues; on ne connaissait pas alors la mort par le charbon, par l'opium ou l'acide prussique.

— Les anciens craignaient plus les souffrances que la mort, aussi se débarrassaient-ils de la douleur par le suicide, témoin Pomponius Atticus, Tullius Marcellinus, Cornelius Rufus...

— Au moyen âge les suicidés étaient traînés honteusement, la corde au cou, dans les rues et devant leurs maisons!

— Le suicide n'est jamais un acte de courage, il serait plutôt la plus haute manifestation de la peur et de la lâcheté: un grand cœur sait résister à toutes les épreuves de l'adversité, et, au lieu de penser à la mort, cherche tous les moyens possibles de combattre le malheur qui l'atteint; si l'orage l'abat et le courbe, la résignation le relève et le soutient, l'encourage et lui montre, comme consolation suprême, la satisfaction du devoir accompli!

— Cette désertion furtive et honteuse, qu'on appelle le suicide, déplaît aux grandes âmes, l'honneur y domine trop pour qu'elles acceptent une mort sans but et sans gloire; c'est précisément parce qu'elles méprisent le danger qu'elles reculent devant une mort sans utilité, car l'homme honnête et fort est et reste logique, même dans le désespoir!

— Aux yeux de Dieu, le suicide est le

plus grand de tous les crimes, car c'est le seul que le criminel ne puisse expier par le repentir!

— Le découragement, le dégoût aboutissent au blasphème chez les philosophes; au suicide chez les libertins, les ambitieux, les faibles, les idiots et les fous.

— Se laisser mourir est une faiblesse, se tuer est une lâcheté; l'homme s'appartient d'autant moins qu'il est plus grandement et plus noblement doué; il appartient à la société, à sa famille et à la nation dont il doit être et rester le défenseur passionné.

— Le suicide est le désespoir d'une âme faible, petite, avilie, sans croyances; c'est une lâcheté: autrefois la noblesse l'appelait *la mort d'un vilain*!

— Quand le bonheur est épuisé, c'est-à-dire que la vie n'est plus que douleur, il faut se raidir contre le désespoir qui créerait une torture sans fin, en appeler à la raison pour se calmer, à la religion pour se résigner, car il n'y a pas d'autres ressources; la mort par le suicide est donc une lâcheté, une désertion du devoir.

— On est toujours à temps de faire une lâcheté irréparable en se donnant la mort, de laisser une tache injurieuse sur son nom et sur sa famille et d'aller prendre dans le champ des morts une place infamante: réfléchissez donc cent fois et cent fois cent jours, avant d'encourir une pareille flétrissure!

— Certaines natures dignes et tendres, mais susceptibles et délicates à l'excès font tourner déplorablement leurs qualités contre elles-mêmes, c'est un véritable suicide moral!

SUISSE. — Petit pays entre la France, l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie, se résumant en lacs, montagnes glacées et neigeuses, vallées étroites peu fertiles, herbages, vaches et fromages... A part les habitants des villes, il n'y a guère que des vachers, des fromagers, des aubergistes, des bateliers et des guides; ainsi la Suisse, qui fournit si longtemps à ses voisins des soldats mercenaires, reste aujourd'hui dans la partie la plus nombreuse de sa population et malgré l'exemple si célèbre de son

Guillaume Tell, le valet obéissant de tous les voyageurs du monde!

— L'usage de la Suisse de louer ses soldats aux nations voisines est bien ancien, car l'histoire nous apprend que les Helvétiens suivirent Annibal et combattirent avec lui en Italie et même à Zama en Afrique!

— La Suisse est généralement calviniste, c'est-à-dire de la secte *la plus rigoureuse* du protestantisme, cependant, grâce à son amour de la liberté et de l'indépendance, le tiers au moins de sa population qui est catholique, était resté sous la domination religieuse des papes, domination dont elle tend aujourd'hui à s'affranchir avec l'appui et à l'instigation de son gouvernement; mais il est à craindre qu'elle n'introduise ainsi dans son sein un dissolvant bien plus dangereux que l'absolutisme catholique, qui, en somme, ne prêche que la concorde, l'amour du prochain, la protection du fort pour le faible, la justice en tout et pour tous.

— Les mœurs de la Suisse sont douces et se rapprochent beaucoup de la nature, celles des montagnes et des campagnes surtout; l'homme capable d'abuser de l'innocence ou de l'inexpérience d'une jeune fille y est l'objet de la vindicte et du mépris publics! C'est la victime qui est excusée et protégée. Dans les villes, sous le titre de société du dimanche on groupe dès leur enfance, les jeunes filles des mêmes classes; c'est le point de départ de solides amitiés, de bonnes habitudes, d'excellents enseignements; chaque jeune fille invite *des jeunes gens de son choix*, alors seulement qu'une sociétaire étant mariée a le droit d'introduire son mari dans la société. En Suisse, contrairement à ce qui se passe ailleurs, c'est donc la femme qui pose son mari dans la classe à laquelle elle appartient: cette formule, éprouvée depuis des siècles au contact de l'expérience, assure la sécurité des unions conjugales; si bien qu'en Suisse on ne voit guère que des mariages heureux et bien assortis!

— L'égalité est dans les lois de la petite république Helvétique, mais, comme partout, n'est nullement dans ses mœurs; les mœurs sont donc plus puissantes que les

lois; il n'y a pas de noblesse légale en Suisse, mais il y a une aristocratie de fait et des classes bien distinctes et n'ayant entre elles aucun contact; cette aristocratie habite, à Genève, à peu près exclusivement la ville haute, aussi les Genèveois disent-ils que leurs degrés de noblesse sont mesurés aux escaliers de leurs rues!

— On accorde au caractère suisse beaucoup de bonhomie et de loyauté, et cela est généralement vrai, mais dans un grand nombre de petites villes où la population est en partie juive, ils sont astucieux, intéressés et chicaneurs; dans d'autres, fripons, gourmands et adonnés à l'ivrognerie, mais ces dissemblances de type de ville à ville et même de village à village n'existent-elles pas chez tous les peuples?

— Des coutumes qui ont force de loi prouvent la bienveillance naturelle au peuple Suisse, ainsi celui qui refuserait de montrer le chemin aux passants serait condamné à une assez forte amende; quand deux hommes se battent si l'un demande grâce, l'autre est obligé de cesser le combat, dans le cas contraire il serait poursuivi comme criminel.

— Les anciens ou les vieillards les plus respectables sont obligés d'avertir le premier magistrat de la commune s'ils ont connaissance que quelques habitants font mauvais ménage ou dépensent au delà de leurs revenus, cette surveillance toute paternelle prévient bien des désordres et bien des ruines.

— Une loi trop méconnue ou négligée en France est en pleine activité en Suisse: les serviteurs sont tenus de servir le temps promis et le domestique ou la servante ne peuvent être engagés pendant un an dans la paroisse du maître qu'ils ont quitté.

— Les montagnards suisses se nourrissent presque exclusivement de laitage et de pommes de terre; le pain y est excessivement rare, il est fait comme une espèce de galette, qu'on laisse durcir à tel point, qu'on est obligé le plus souvent de le casser avec un marteau ou de le fendre avec une hache et encore n'est-ce que dans les grandes occasions qu'on use de cet aliment qui est de première nécessité chez tous les autres peuples européens.

— Cette pénurie du pain s'explique par l'absence de terres cultivables sur l'escarpement des montagnes et aussi par les difficultés que rencontrerait la culture, puis enfin parce que le sol de la Suisse, généralement pierreux et aride, ne donne dans les meilleures années que cinq pour un de la semence confiée à la terre, ce qui est un rendement insuffisant et ruineux! Nos bonnes terres de France donnent de dix-huit à vingt, les moyennes de dix à douze!

SULTANS. — En Turquie une maladie du sultan devient toujours un bienfait général, car pendant sa maladie, il fait beaucoup d'aumônes, et, s'il guérit, l'usage est qu'il accorde beaucoup de grâces et fasse de larges distributions de pain, de viande, de vêtements, d'argent, etc... S'il meurt son successeur inaugure généreusement son règne par les mêmes formules.

SUPERFLU. — On se trompe souvent dans les appréciations qui semblent avoir les meilleurs bases; j'ai entendu dire souvent à des gens qui avaient à peine l'aisance: Qu'un tel, notre voisin, est heureux, tout lui réussit; autrefois il n'était pas plus riche que nous, aujourd'hui il a le superflu, alors que nous avons à peine le nécessaire; il prête de l'argent et nous ne trouverions pas à en emprunter! Eh bien! souvent ce voisin, a, non pas le superflu qu'on lui envie, mais il est plus gêné et plus obéré que le plus pauvre de ses concitoyens; le désir futile de faire *comme tout le monde*, de paraître, de briller, d'éclipser un concurrent l'a entraîné à des dépenses au dessus de ses moyens de fortune; il ne prête pas, il emprunte au contraire et d'autant plus dangereusement qu'on ne connaît pas ses créanciers, car ce sont généralement des usuriers qui l'enlacent et ne le lâcheront que lorsque sa ruine sera consommée.

— Le superflu dans le revenu, peut être la base d'un luxe raisonnable, ne ressemblant en rien à ce luxe dangereux qui s'alimente d'emprunts et conduit infailliblement à la ruine et souvent au déshonneur.

SUPÉRIORITÉS. — Quelque démocratique que soit une société, il s'élève toujours au-

dessus de tous, des supériorités de pouvoir, de fortune, d'intelligence, de probité, de vertu... qui se font accepter et respecter; la foule se modèle sur ces supériorités pour les imiter dans leur conduite, leurs habitudes, leurs passions, leur langage: c'est déjà un progrès, dès lors un bienfait!

— La supériorité n'est presque toujours qu'une spécialité naturelle bien accentuée, bien étudiée, bien encouragée, car l'esprit humain est trop étroit pour tout embrasser, et la jeunesse trop courte pour tout étudier assez et avec fruit.

— Ce qui nous asservit, c'est la stupide prétention de ne pas reconnaître la supériorité des autres; ce qui nous rend libres au contraire, c'est le sentiment, c'est l'aveu de notre infériorité.

— Le plus grand danger que puisse courir une femme, c'est d'épouser un homme qui lui soit inférieur: elle se trouvera dans une dépendance absolue et abrutissante sans possibilité de la changer ou de l'atténuer.

— La supériorité de l'esprit, de l'intelligence et de l'instruction constitue seule l'aristocratie et, dans ces conditions, elle n'a pas à craindre de s'abaisser, elle grandit au contraire par la modestie, la simplicité, la bienveillance, l'affabilité.

— L'homme supérieur se fait autant aimer du peuple par les défauts qui le rapprochent de lui que par les vertus qui l'élèvent au-dessus de lui.

SUPERSTITION. — L'humanité a toujours été instinctivement superstitieuse: c'est ce qui lui a fait croire aux oracles, aux augures, aux présages, aux rêves, aux pressentiments.

— On ne peut aujourd'hui se faire une juste idée des superstitions du monde ancien et civilisé, cependant les peuples sauvages étaient dépassés; les Grecs et les Romains surtout étaient superstitieux outre mesure; les Aruspices consultés seulement sur les cas extraordinaires ne pouvaient répondre à toutes les questions: l'aspect du ciel, la position des astres, les nuages, les vents, le vol des oiseaux, la marche des bestiaux, tout était base à présages heureux ou malheureux; les hommes

les plus instruits, les plus célèbres y ajoutaient foi: Virgile, Cicéron, Horace, Lucrèce, Sénèque, le sage Caton lui-même obéissaient à des signes insignifiants: ainsi l'intelligence humaine fut toujours et partout l'esclave des préjugés, mais il faut cependant reconnaître que sur ce point nous nous sommes placés au-dessus de l'orgueilleuse et puissante antiquité.

— La superstition est l'exagération des croyances des peuples sauvages, des peuples dans l'enfance et ce qui n'est pas la même chose, mais bien pis, des peuples usés ou corrompus; elle est aussi l'exagération du principe religieux et la religion des classes qui manquent d'intelligence, d'éducation et d'instruction.

— La superstition est une tendance dangereuse, pour les femmes surtout, mais rien ne la prévient si bien ou ne la déracine mieux qu'une instruction solide et une religion éclairée.

— Quand nous rions des superstitions des autres, cela ne prouve souvent qu'une chose c'est que les nôtres ne sont pas semblables aux leurs!

— Chez tous les peuples primitifs ou nomades on trouve toujours, auprès des meilleures pratiques, un accessoire superstitieux.

SUPPLICES. — Tout homme moral, juste et digne a horreur des supplices humains! Il les fuit d'instinct et de réflexion; il s'effraie à l'idée seule de les voir: je me souviens encore avec effroi et dégoût d'avoir rencontré la sinistre charrette qui, partie de l'échafaud de la place de Grève, transportait rapidement au cimetière de Clamart et dans un coffre fermé le cadavre décapité d'un condamné à mort; je ne pus manger de toute la journée, et toute une nuit sans sommeil put à peine me calmer; je n'eusse certainement pas supporté la vue du condamné s'approchant de la guillotine, à plus forte raison la décollation elle-même! Comment expliquer la conduite du peuple accourant et s'entassant comme à une fête, à la décapitation d'un condamné à mort?

— Les Juifs furent les plus cruels de tous les peuples, le supplice de la crucifi-

cation le prouve ; le supplicié était cloué à une croix par les pieds et par les mains, suspendu ainsi et très-douloureusement en l'air, on le laissait mourir en prolongeant son agonie autant que possible, en le forçant presque à boire des rafraîchissants et des fortifiants qui faisaient durer la vie pendant deux, trois, quatre, cinq jours et plus longtemps. Ce fut par faveur que le Christ reçut un coup de lance dans le flanc pour terminer sa trop longue agonie : un autre exemple, c'est le supplice d'Aman sollicité par Esther, femme d'Assuérus, roi des Perses ; Aman premier ministre du roi avait depuis longtemps toute sa faveur, Esther prétendit qu'il avait résolu le massacre de la nation juive dans les états d'Assuérus et demanda sa mort. Il fut pendu à une potence de cinquante coudées de hauteur, et ses dix jeunes enfants furent mis à mort ! Ajoutons que les Juifs lapidaient aussi leurs condamnés en s'acharnant à les écraser de pierres !

SURVEILLANCE. — C'est une tâche bien laborieuse et difficile que la surveillance d'une jeune fille avenante, étourdie, dissipée et rieuse ! Elle échappe continuellement à la surveillance la plus inquiète.

SUSCEPTIBILITÉ. — On rencontre dans le monde des personnes si susceptibles qu'elles incriminent un regard et font un procès à un sourire ! Elles refuseraient à tous la liberté de penser, de sentir, de juger et d'apprécier !

— Que de susceptibilités douloureuses dont la gaieté s'arrête court devant un fait ou devant un mot : ce sont des cordes fatales et inconnues au public qu'un souffle fait vibrer si sourdement que la personne intéressée ou une affection profonde et dévouée peuvent seules les entendre.

SYMPATHIE. — Si nous cherchons à reconnaître pourquoi une personne nous plaît ou nous déplaît, pourquoi nous l'aimons ou nous la haïssons, pourquoi elle nous attire ou nous repousse, nous découvrons bien vite que ces divers sentiments si nuancés et si contraires procèdent des plus petites causes, de bagatelles, de certai-

nes manières, d'un jeu de physionomie bien plus peut-être que de défauts sérieux ou de qualités éminentes, d'où cet enseignement qu'il faut se garder de ces préventions sans base, de ces sentiments sans cause, et s'obliger à réfléchir et à juger avec le bon sens.

— Entre gens affectionnés et attirés l'un vers l'autre par une conformité de goûts et d'études, le rendez-vous est continu, c'est un attrait incessant.

— Rien n'est plus sympathique que la puissance des sentiments forts ; ils produisent ce fluide magnétique qui entraîne tout, même les esprits les plus résistants.

— Le plaisir est ordinairement réciproque, pour le donner il faut le ressentir, pour leur plaire il faut que les autres nous plaisent. Il y a alors émulation dans le bien, harmonie dans l'ensemble et ce qui nous plaît dans les autres leur plaît en nous.

— Il n'est que trop vrai que l'égoïsme nous fait rester étranger aux plaisirs et aux peines d'autrui à moins que nous n'ayons éprouvé les mêmes peines et les mêmes plaisirs.

— Dieu doit jeter sur la terre les âmes deux à deux, car les cœurs sympathiques paraissent vraiment créés les uns pour les autres.

— Que deux personnes à caractères énergiques et à instincts hostiles ou sympathiques se rencontrent pour la première fois, il se fait entre elles un choc ou une attraction, pressentiment de lutte ou de liaison. Est-ce un effet magnétique, moral ou physique ? je ne sais, mais il y a un effet mystérieux et secret, un sentiment et une pensée : ce sont deux âmes en contact, elles sont comme l'acier et le silex, à elles deux elles recèlent le feu sacré et le moindre petit frottement le fait jaillir.

En fait de charmes sympathiques, le premier de tous, le plus simple est celui-ci : aimez pour qu'on vous aime. HÉCATON.

— On est sympathique aux gens qui aiment ; on redoute plus sympathiquement encore les gens qui haïssent.

— Les bonnes natures trouvent leur famille dans la famille humaine, car la sympathie commande la sympathie.

— Quand vous voudrez éprouver un cœur

que vous voudriez posséder, lisez devant la personne que vous désirez apprécier quelque récit émouvant et saisissant : cette lecture sera le point convergent de votre cœur et du sien ; s'il y a sympathie entre vous, les deux cœurs s'uniront dans une émotion commune, ce sera l'épreuve de leur première union, de leur communion intime, le premier lien entre elle et vous, peut-être la première attache et la révélation d'un sentiment d'amour.

— La nature a mis dans de certaines âmes, certaines sympathies, et en de certains esprits, certaines attaches qui font qu'ils se comprennent et se lient instantanément et indissolublement !

— Où la sympathie manque, il ne faut pas se tourmenter à la créer, il vaut mieux se résigner sciemment à l'indifférence et s'en faire une règle inoffensive et froidement raisonnée : ce n'est pas un remède, mais bien un utile et judicieux palliatif.

— Les paroles et les larmes qui viennent du cœur, vont toujours au cœur des autres, il semble que ce soit comme l'eau qui reprend toujours son niveau.

— Les sympathies amicales découlent des harmonies du cœur : pour être amis, il faut sentir de même, c'est la condition de l'union ; ce sont les contraires dans le caractère seulement, qui paraissent se convenir le mieux, car le choc est moins vif, lorsque ce qui est absolu et cassant dans l'un est incertain et élastique dans l'au-

tre ; concluons donc que l'amitié exige la similitude dans les sentiments intimes et de la dissemblance dans les formes extérieures.

— M^{me} Sand qu'on ne peut soupçonner de croyances aveugles et encore moins de crédulité inintelligente, affirme que la seule présence de son vieil ami Richard la guérissait de ses migraines les plus tenaces et de ses cruelles douleurs de foie ! C'est là une influence sympathique qu'elle a constatée souvent et qu'elle place au-dessus de toutes les contradictions. Les magnétiseurs vont bien plus loin, pour eux, le magnétisme est un moyen curatif absolu, mais c'est ce qui reste à prouver !

SYSTÈME REPRÉSENTATIF. — Montesquieu qui avait étudié ce système en Angleterre le mit en honneur et en relief en France. Rousseau, dans le *Contrat social*, le combattit ouvertement et avec passion, car il voulait la démocratie pure et exécrait toute supériorité sociale ; le mobile de la démocratie est l'orgueil d'instinct, non de raison, l'orgueil de l'ignorance si jaloux de tout ce qui la prime, c'est l'éteignoir sur l'intelligence et la raison humaines, c'est le recul vers la barbarie. On s'étonnerait de voir de pareilles opinions soutenues par des hommes comme Rousseau, si les faiblesses, les erreurs, les passions n'étaient pas le partage du génie aussi bien que du vulgaire.

T

TABAC. — Cette plante fut découverte à l'état sauvage en Amérique ; soit à Tabago une des petites antilles du groupe de Cuba, soit à Tabasco, Mexique, et y trouva son nom définitif : la graine en fut importée en Portugal par un négociant Flamand, sous le nom de Petun et recueillie par Nicot, notre représentant à Lisbonne,

qui l'apporta en France à une époque très-favorable aux découvertes et surtout aux ingrédients nouveaux. Catherine de Médicis venant d'y introduire tous les cosmétiques, tous les poisons imaginables ; Nicot, en vrai charlatan, appela sa plante herbe à la reine, ce qui la mit encore plus à la mode. On commença par en mâcher

les feuilles comme faisaient les Turcs du bétel et d'autres plantes ; on le fuma en s'astreignant à en avaler la fumée ; on le mit en poudre pour s'en bourrer le nez : le bon ton était d'éternuer bruyamment et de rire aux éclats ! Les médecins réclamèrent, on les caricatura, et le tabac, cet aigre, cet amer, ce nauséabond produit, ce poison si subtil et si dangereux qu'il tue promptement lorsqu'il est concentré, où qu'on en abuse, le tabac fit le feu d'artifice que vous savez, et, comme toutes les choses dangereuses, il restera le fléau de l'humanité et un des signes de la dépravation de nos goûts !

— Ne nous étonnons pas des terribles effets du tabac, car il est de la dangereuse famille des solanées, vraie famille des poisons, où il se place près de la belladonne, de la mandragore, de la jusquiame... La science nous apprend qu'il suffit de mettre sur la langue une goutte de son principe actif, la *nicotine*, pour que la mort survienne en trois minutes : la préparation que subit le tabac diminue énormément la quantité de nicotine qu'il contient, mais il en reste encore assez pour influencer dangereusement la santé du fumeur.

— Celui qui fume pour la première fois éprouve tous les symptômes d'un empoisonnement : violentes nausées, vomissements, vertiges, sueurs froides, maux de tête, faiblesse dans les jambes. Cet avertissement si menaçant ne sert à rien, car on persiste à exagérer de plus en plus l'emploi et l'abus de ce poison !

— La répression serait commandée par l'intérêt de la santé publique, mais il faudrait toucher à un impôt très-productif, l'impôt sur le monopole du tabac ! Et le gouvernement ne se décidera jamais à arrêter la progression de cet impôt, encore moins à le supprimer !

— Le tabac contient une essence huileuse plus ou moins abondante suivant la qualité du sol qui produit la plante, ainsi le tabac d'Orient n'en contient que deux pour cent, tandis que celui de France en donne huit pour cent !

— On reproche aux Chinois l'emploi de l'opium ; aux Turcs l'usage du hatchis ; mais si leurs gouvernements tolèrent for-

cément, parce qu'ils ne peuvent l'empêcher, l'emploi de ces poisons, au moins ils n'en tirent pas lucre comme le font les gouvernements Européens et particulièrement la France !

— Chose remarquable, les besoins factices et faux appartiennent plutôt à la pauvreté qu'à la richesse, ainsi le tabac est une consommation populaire et on voit plus de mendiants que de gens aisés qui le consomment sous ses trois formes : fumé, prisé, mâché !

— Au début du monopole du tabac, sous Colbert, (Richelieu ne l'avait frappé que d'un impôt de consommation de 2 centimes par livre, 2 francs par cent livres, le fermier paya 500,000 francs pour les deux premières années et 700,000 fr. pour chacune des quatre autres ; aujourd'hui le bénéfice est pour le gouvernement, de plus de 250 millions par année et cela ira toujours croissant, car la passion du tabac va toujours grandissant, comme le prouvent d'ailleurs les recettes des contributions indirectes.

— Le tabac n'est pas seulement une dépense importante et inutile, c'est en outre une préparation aux maladies, à l'indolence, à la paresse : l'homme qui commence par fumer un peu, augmente insensiblement la dose et finit par fumer toujours, il perd toute activité et toute énergie et tombe dans des habitudes de somnolence qui diminuent et suppriment tout travail et commencent la désorganisation de tous les organes et particulièrement celle de l'intelligence.

— La culture du tabac est soumise aux règlements les plus sévères, mais en revanche presque tous nos départements peuvent être autorisés maintenant à cultiver cette plante, privilège réservé pendant longtemps aux trois provinces de Franche-Comté, Flandre et Alsace et, plus récemment, aux départements du Nord, du Pas-de-Calais, du Bas-Rhin, du Lot, du Lot-et-Garonne, de l'Ille-et-Vilaine. Cette liberté relative est du reste fort amoindrie par la surveillance méticuleuse et jalouse de la régie, réglant impitoyablement le nombre de pieds par hectare, de feuilles par pied, en fixant ainsi, ce qui est encore pire, le

prix de vente pour le propriétaire : d'où il résulte une gêne extrême pour l'agriculteur et un prix d'achat bien plus élevé pour le consommateur.

TABLE. — Pour des gourmets, non des gourmands, pour des esprits élevés, pour une réunion de gens sympathiques entre eux, pour des causeurs non des ergoteurs, la table est le centre de conversation le plus agréable, le plus animé ; l'entrain est général, c'est la satisfaction des goûts les plus naturels, un plaisir très-vif pour les vieillards surtout : l'esprit est à l'aise, il attend son loisir, il est échauffé par le vin, par le parfum des mets, toutes choses aidant aux épanchements du cœur, de l'esprit, de l'imagination. Puis cette forme circulaire donnée à la réunion, ce vis-à-vis de tous, n'est-ce pas une espèce de position qui s'exprimerait assez bien par le mot *contre-danse de la parole et de l'esprit* ! Tout le monde en effet est en présence, les physionomies sont gaies et animées, elles rayonnent l'une sur l'autre, elles s'électrifient au jeu magnétique des yeux, de la voix, du rire, de la plaisanterie et des bons mots !

— Les règles de la tenue à table sont nombreuses et délicates, leur observance donne immédiatement la mesure de l'éducation et des bonnes manières de chaque convive. Il faut savoir prendre sa place, si elle n'a pas été indiquée d'avance par le maître ou la maîtresse de la maison, s'asseoir à temps et sans se presser, se poser convenablement, boire et manger avec grâce et aisance, servir ou découper avec propreté et dextérité ou s'abstenir, savoir accepter ou refuser d'un plat, converser généralement autant que possible et en particulier seulement par exception, car avant tout on se doit à la société entière réunie dans un but commun de plaisir et de causerie !

— Le tort de la province c'est de tout exagérer, même la politesse, l'obsession devient parfois embarrassante, on vous invite à dîner pour vous forcer à manger et vous renvoyer malade !

— Jean-Jacques Rousseau dit que l'usage de faire sortir de table les enfants

avant le dessert est parfaitement entendu pour les rendre friands, gourmands et maraudeurs, je suis de son avis : je les enverrais plutôt jouer vers le milieu du repas pour les rappeler ensuite au dessert, les retenir quelques instants et les renvoyer définitivement à leurs jeux ; cela concilierait tout et me semblerait préférable à ce qui se pratique aujourd'hui où les jeunes messieurs et les jeunes demoiselles de six à dix ans se mettent à table avec les grands parents, même dans les dîners de cérémonie, y restent du commencement à la fin pour y manger de tous les plats, et ce qui est pire, pour y entendre tout ce qui se dit et le commenter à la mesure de leur âge, de leur esprit et de leur intelligence, c'est-à-dire en dépit du bon sens et de la raison.

— C'est une chose assez curieuse que le mouvement des tables d'hôtes dans ces grands centres où la foule accourt en été pour ses plaisirs et sa santé ; dans la montagne l'affluence n'a lieu que pendant deux ou trois mois au plus, la table est grande : au début de la saison d'été, elle est à peine occupée à un bout pour se garnir insensiblement et arriver à l'entassement pendant le dernier mois, diminuer ensuite chaque jour jusqu'à ce que les derniers et les plus passionnés pour la montagne soient chassés par le froid !

— Dans les tables d'hôtes, les plus discrets et les plus polis sont toujours les plus mal partagés ; l'égoïsme et la grossièreté s'emparent de tout ce qui est bon ; sans nul souci de ce qui restera pour leurs voisins !

TAILLE. — J'ai reconnu souvent la vérité de ce principe de physique appliqué à l'être humain que l'activité est d'autant plus énergique que la sphère est plus bornée, ainsi les hommes petits de taille se sont fait plus souvent remarquer que les hommes grands : Alexandre, César, Napoléon étaient de petite taille. Chez les hommes petits le sang circule plus rapidement, le pouls bat plus fréquemment, le jugement est plus vif, l'action plus prompte et plus résolue.

— Dans les temps primitifs et héroïques, l'homme avait plus de taille et plus de force matérielle, son estomac avait aussi

plus de contenance et d'activité, il pouvait manger trois à quatre kilogrammes de viande, autant de pain et de légumes, absorber six à dix bouteilles de vin et marcher droit! Les Anglais et les Prussiens du XIX^e siècle se sont chargés de reproduire ces races dévoratrices des premiers siècles du monde.

— Chez les enfants l'accroissement de la taille se manifeste, surtout au printemps lorsque tous les végétaux prennent eux-mêmes leur essor.

TABLEAUX. — Pour un connaisseur intelligent et instruit, certains tableaux constituent un véritable festin pour le regard, c'est un récit, une révélation, ce sont des sensations multiples et variées.

— Pour un tableau, comme pour un portrait, c'est en s'éloignant un peu et en se plaçant à distance qu'on le voit et qu'on l'apprécie le mieux.

TACITE — est le plus austère des historiens, le plus concentré, le plus caustique, le plus concis des penseurs; son idée est toujours suspendue à un point d'exclamation, elle s'exprime en un mot et presque en un son ou un soupir; c'est le contraire de Cicéron dont la bouche ruisselait de flots de paroles sonores, pompeuses et redondantes, à la grande admiration de la multitude romaine.

TACHE. — Chaque homme a sur la terre une mission pour laquelle il est né puisqu'il est doué de certaines aptitudes ou talents spéciaux que nous appelons *vocation* et entre lesquels il peut choisir la carrière qui lui plaît le mieux ou plutôt la carrière qu'il est le plus propre à remplir avec avantage et profit.

— Pour être heureux il faut savoir accepter sans regrets et même avec plaisir la tâche qui nous incombe; les plaintes ou les récriminations ne changeraient pas notre destinée, tandis que la résignation, le travail, la persévérance peuvent nous conduire au plus noble but sans nous faire sortir de notre voie.

— Dans un ménage bien uni, la tâche la plus douce et la plus moralisante est celle

de l'épouse, de la mère de famille; elle l'occupe, elle l'absorbe complètement au profit d'un époux chéri et d'enfants adorés; elle ne trouve à l'accomplir ni peines ni difficultés; sa récompense est dans l'amour de ceux dont elle est la douce providence. Mais quelle différence de tableau, si la pauvre femme est liée à un brutal, à un homme sans cœur qui les laisse, elle et ses enfants, sans ressources et en proie à la plus cruelle misère; ce qui fait le bonheur de la femme aimée, ce qui encourage son travail et son dévouement, tout lui manque et sa chaîne est d'autant plus lourde qu'elle est seule à la porter, et sa tâche d'autant plus accablante que ses forces ne lui permettent pas de la remplir.

TACITURNITÉ. — C'est une mauvaise enseigne que la taciturnité du caractère, c'est-à-dire une nature silencieuse, absorbée on ne sait par quoi, agissant par on ne sait quel mobile et avec quelles intentions et qui, dans tous les cas, prévient en mal, et a le tort de rester répulsive pour tous et de s'isoler ainsi de tout plaisir, de tout appui et de toute société.

— La taciturnité est parfois l'indice d'une souffrance secrète, dans ce cas elle est excusable; un cœur fier cache ainsi sa blessure sous l'apparence de la sauvagerie et du goût de la solitude.

TACT. — Comme sens physique le tact ou toucher est plus fin, plus délicat, chez les animaux nus, les reptiles surtout, que chez les animaux couverts de poils ou de plumes; l'homme lui-même est plus sensible à l'action du froid, du chaud et d'un contact quelconque sur les parties de son corps qu'il a l'habitude de couvrir: c'est pour fortifier quelques-unes de ces parties comme la tête et les jambes que les Anglais ont l'excellente habitude de laisser dès leur naissance les enfants sans coiffure et les jambes nues.

— Le tact, sens moral, est une des qualités les plus indispensables dans le monde: avoir du tact, c'est deviner ce qui est encore caché, c'est entrevoir ce qui est encore invisible, c'est prévoir enfin des sentiments prêts seulement à se produire.

— Le tact est le véritable pilote de l'homme du monde, s'il possède cette précieuse qualité, il franchit tous les obstacles après avoir côtoyé bien des écueils contre lesquels il se fut sûrement brisé.

— Le tact consiste en mille petits riens qui formeraient cependant un code volumineux; lord Chesterfield, qui dans ses lettres à son fils a fait un cours complet d'éducation, ne néglige pas ce chapitre: « Voyez d'abord quand vous êtes reçu dans une maison quelle est la personne de la famille à laquelle on témoigne le plus d'égards; si elle a des manies, flattez-les... Soyez aimable avec les vieilles femmes, elles sont souvent les plus sûres et les meilleures protectrices... N'avouez jamais que vous avez distingué la mère encore jeune et coquette de sa fille, bien que celle-ci soit aimable et jolie, il ne vous est permis que de les prendre pour deux sœurs; le contraire aura lieu s'il s'agit d'une de ces mères aussi sages que dévouées qui placent leur bonheur et leur gloire dans l'accomplissement de leurs devoirs maternels.

— Ne parlez jamais à tort et à travers des absents, surtout si vous en savez du mal; vous pourriez émettre votre opinion devant des gens qui seraient leurs amis et que vous blesseriez cruellement; enfin tâchez de connaître vos interlocuteurs pour ne pas vous donner le tort de parler *de corde* dans *la maison d'un pendu*. »

— Avec les femmes, le tact consiste à ignorer souvent ce que l'on sait et à comprendre et deviner ce qu'elles ne veulent pas dire.

TACTIQUE. — Appliquée à la guerre, la tactique est un des plus grands moyens de puissance, de succès et de victoires, surtout si elle est appuyée sur une bonne politique qui complète la force de la tactique militaire et sait appeler à elle le secours de voisines et puissantes alliances.

— Dans la vie ordinaire du monde, on se défie des personnes trop flatteuses, trop complaisantes ou trop empressées, on se demande si ce ne sont pas des moyens étudiés, une tactique réfléchie pour obtenir ce qu'elles n'osent demander ouvertement et avec franchise.

TAÏTI. — Aucune terre n'est plus fraîche et plus arrosée que la campagne et les terres de cette jolie petite île de la mer du sud (cent quatre-vingt kilomètres de circonférence et cent huit de diamètre); on ne rencontre que rivières et ruisseaux, aussi le territoire est-il très-fertile; ses productions principales sont le coco, l'igname ou fruit à pain, les bananes, les patates, fruits d'un arbuste appelé tarro dont l'écorce sert à faire une étoffe qu'on fabrique comme le papier. Les côtes de l'île sont bordées de bancs de corail.

TALENT. — Le sujet le plus simple sert à révéler la valeur de la personne qui s'en empare et qui le traite, comme un instrument, même mauvais et incomplet, peut faire valoir le talent de l'artiste qui sait le faire parler.

— Le talent ne se développe que lorsqu'il a trouvé sa véritable voie et créé un lit à ses pensées.

— La pédagogie enseigne en discourant, mais ce n'est que le talent qui produit les œuvres d'élite, que l'imprimerie fait passer dans l'enseignement au profit de la postérité la plus reculée.

— Le talent dans les arts se prouve par des faits, non par des paroles; en poésie par l'imagination et l'éclat, en littérature par des idées, du style, du mouvement, de l'originalité et du goût.

— Que de grands talents qui ne manquent que de volonté et d'audace pour se produire, tandis que la médiocrité toujours vaniteuse, ne réussit souvent que parce qu'elle ose, et que son assurance et son aplomb en imposent aux ignorants.

— Le caractère est au talent ce que la poudre est au boulet; il lance, il soutient le talent, qui, sans caractère, s'effacerait s'il ne se faisait mépriser.

— Les talents d'agrément sont un charme dans une femme, mais à la condition que sa fortune lui en laisse le loisir, sinon ces talents, qui la détourneraient du travail commandé par sa position sociale, seraient un désastre, un obstacle à un établissement convenable, mais modeste: le but principal du mariage, étant la production, l'édu-

cation, l'instruction et l'établissement des enfants.

— Il est des talents qui ne doivent pas être trop perfectionnés : Salluste disait en parlant de Sempronia, qu'elle dansait trop bien et avec trop de passion pour une femme vertueuse !

— Il est si rare de trouver un accord parfait entre le talent et le caractère qu'on ne peut jamais juger un homme par ses écrits : tel poète sentimental est l'homme le plus sec et le plus positif dans la vie commune, et, par contre, tel sceptique le plus arrogant, est le plus tendre et le plus naïf des époux ; le cerveau est un organe à part, vivant d'une autre vie et s'isolant, dans le secret de ses conceptions, du corps qui l'alimente ; ce sont souvent deux amis, mais souvent aussi ce sont deux ennemis avec des instincts et des habitudes absolument contraires.

— C'est l'opinion publique qui classe les œuvres, comme elle avait déjà classé les hommes.

— Lorsque certains talents sont déplacés ils conduisent à la ruine, tandis que dans une position plus élevée, ils eussent conduit à la célébrité et à la gloire.

— Un petit talent est souple et complaisant, c'est ainsi qu'il se fait accepter : un vrai talent est digne et sérieux, mais on le méconnaît souvent pour ne pas avoir à exalter un homme, poli sans doute, mais peu disposé à faire les premières avances.

— Tout talent inégal et incomplet, implique une lacune dans l'intelligence, une fêlure dans le bon sens, ce qui l'entraîne à préférer ses défauts à ses qualités et à faire ainsi fausse voie.

TALISMAN. — Il n'est plus possible de croire aux talismans, c'est-à-dire aux bonnes chances, au bonheur, au hasard ; on ne peut croire qu'aux aptitudes et aux vocations, à l'amour du travail et de l'ordre qui sont les vrais talismans de la vie sérieuse.

TALLEYRAND PÉRIGORD (Charles-Maurice duc de) — fut contraint, comme cadet de famille, d'entrer dans les ordres ; avant d'être nommé évêque d'Autun il fut quel-

que temps aumônier de son oncle l'archevêque de Reims, et on raconte que, quand Pitt vint dans cette ville pour apprendre le français à la suite de la paix de 1782, M. de Talleyrand lui donna un appartement dans l'abbaye de St-Thierry et y passa six semaines dans son intimité, service que Pitt oublia lorsqu'il fit, en 1793, refuser à M. de Talleyrand l'hospitalité de l'Angleterre.

— M. de Talleyrand était le plus rusé et le plus cauteleux des diplomates ; il conspira continuellement contre Napoléon qui le savait et se servait de lui sans oser le punir, ce fut donc sans honte et sans hésitation qu'il se mit au service de maîtres nouveaux, les Bourbons, qui eux aussi le toléraient et employaient ses talents sans l'aimer ni l'estimer.

— M. de Talleyrand ne montra aucun talent de parole dans l'Assemblée nationale ; il y était cependant apprécié pour les ressources multiples de son esprit en fait de politique : il était l'élève de M. de Calonne et apprit de lui cette diplomatie facile et sans gêne qui agit dans le coin d'un salon, ou dans l'embrasure d'une fenêtre avec une assurance et un aplomb incroyables.

— M. de Talleyrand n'avait pas non plus l'esprit qu'il sut se faire prêter, l'opinion publique lui attribuait tous les bons mots qui se disaient dans Paris, de là sa réputation ; il était au contraire lent, réservé, paresseux et observateur : il faisait sa phrase et la corrigeait plusieurs fois avant d'en faire un brillant inpromptu, aussi était-elle toujours courte, condensée, parfaitement juste et bien frappée : dans le monde il brillait surtout par son laconisme, ses sourires, ses gestes, parfois par des mots à triple entente et dont le succès était général parce que chacun les interprétait à sa guise !

— Après le concordat, M. de Talleyrand dut reprendre son caractère d'évêque ou se faire relever des obligations de la prélature, il prit ce dernier parti :

On lui prêtait ce mot sur M^{me} de Staël qui passait pour avoir été sa maîtresse : « Il faut avoir aimé M^{me} de Staël pour connaître le bonheur qu'il y a à aimer une

bête. » M. de Talleyrand était alors l'amant d'une M^{me} Grand, dont l'ignorance et la bêtise étaient proverbiales et à laquelle il resta si attaché qu'il finit par l'épouser, mais, dit-on, par ordre de l'Empereur!

TALION. — *Telle offense, telle peine.* Une loi appelée loi du talion existait dans toutes les sociétés primitives, ce serait donc le principe naturel de toute justice: dent pour dent; œil pour œil: « Celui qui a frappé avec l'épée doit périr par l'épée, » a dit Jésus-Christ.

— Le coran prononce aussi la peine du talion contre le meurtrier avec préméditation: *sang pour sang* et l'applique également au crime de blessures et de mutilations faites à autrui, mais chez les Mahométans de même que chez les Juifs cette peine, si les plaignants y consentent, est convertie en dédommagements pécuniers.

TEINT. — Le teint est à la peau ce qu'est le coloris à la peinture; ce qui donnera toujours à la peinture une supériorité incontestable sur la sculpture, c'est le coloris, car quelque bien combinées que soient les proportions, quelque gracieuses que soient les formes, quelque justes que soient les lignes, le relief sculptural ne remplacera jamais le coloris qui est l'animation et la vie de la peinture.

— La beauté du teint est une chose tout à fait relative et de pure convention, les teints pâles et blancs, fort appréciés dans les grandes villes, le sont moins des artistes et des peintres; la privation d'air et de soleil, la vie en serre chaude, telles sont les causes déterminantes de ces teints mats si recherchés par nos élégantes parisiennes et cependant si inférieurs à ces teints chauds à travers lesquels on voit et on sent circuler la vie, malgré le fond légèrement bruni que l'on retrouve chez l'Italienne, l'Andalouse, l'Arlésienne, la Monpélerine...

— Le teint est souvent un signe distinctif des races: ainsi les trois troncs sortis de la race humaine primitive qui est devenue l'origine de toutes nos races, sont caractérisés par trois couleurs bien différentes:

1° La race caucasique par la couleur blanche;

2° La race mongolique par la couleur jaune;

3° La race éthiopienne par la couleur noire.

Mais ces couleurs, primitivement caractéristiques d'un tronc, peuvent singulièrement changer et même complètement disparaître sous l'influence du milieu; ainsi il existe des individus de race blanche parfaitement noirs, d'autres ont été extraordinairement modifiés par l'habitation des climats extrêmes:

Après huit années d'esclavage chez les Yakakèques, dont il avait dû adopter le costume et le genre de vie, Jérôme de Aguilar, l'interprète de Cortez, ne pouvait plus être distingué des indigènes: Langsdorf a trouvé à Moukahiva un matelot anglais que plusieurs années de séjour dans cette île avaient rendu entièrement semblable à un Polynésien..., en revanche, chez le nègre amené en Europe, le teint s'éclaircit en commençant par les parties les plus saillantes comme les oreilles, le nez...

Dictionnaire encyclopédique DE QUATREFAGES.

— L'influence du milieu sur le teint est donc toujours considérable et peut même dans des conditions déterminées devenir décisive; le teint ne serait alors qu'un élément secondaire dans la détermination des races et sa connaissance, un secours accessoire pour arriver à la solution de ce difficile problème anthropologique. Dans notre France, la race *caucasique* se montre presque exclusivement, si l'on fait abstraction des étrangers que nous amène la navigation ou la vapeur; aussi le teint blanc domine-t-il chez nous, mais avec une série presque indéfinie de nuances dans la couleur et l'éclat. On doit reconnaître cependant que le midi surtout est fécond en femmes au teint foncé, mais dont les teints chauds ont une vie et un éclat incomparables compensant souvent et au delà la finesse plus accentuée des traits que l'on rencontre dans le Nord, pays où le fameux teint dit de *lys et de roses* n'est pas rare; mais hélas que d'épines cachées sous ces fleurs! Bien souvent le *lymphatisme* le plus prononcé et pis encore, la *scrofule* avec toutes ses menaces contre la famille et la race!

— L'étude du teint fournit en médecine

des notions essentiellement utiles et pratiques pour le diagnostic des maladies; ainsi les médecins reconnaissent :

1° le teint *ictérique* qui indique généralement une maladie du foie;

2° Le teint *jaune paille* signe probable d'affection cancéreuse;

3° Le teint de *cire vieillie* teint de la *chlorose* ou de *l'anémie confirmée*;

4° Le teint *terreux* teint de la Cachexie paludéenne... Ces teints sont souvent caractéristiques, mais leur constatation n'a pas cependant de valeur absolue: la médecine agissant essentiellement sur un inconnu qui est la vie, tous ses éléments sont contingents comme son objet qui en est à la fois la cause et le but.

— La coloration de la jeunesse et de la santé est fine, imperceptiblement nuancée et bien mêlée, tandis que celle produite par les excès de table et de débauche semble faire tache sur le visage et laisse des traces couperosées comme ferait une blessure, une dartre ou un reste de maladie.

TELÉGRAPHE. — Autrefois les grands empires trouvaient de graves inconvénients dans leur immensité par l'absence de routes viables et la lenteur des moyens de transport, mais depuis un siècle, des milliers de routes se sont établies, la navigation a progressé en nombre et en rapidité; au commencement, même un peu avant le XIX^e siècle, le télégraphe par les feux de montagnes, puis le télégraphe aérien avaient déjà, pour les ordres à transmettre au loin, énormément abrégé les distances, lorsque, vers le milieu du XIX^e siècle on inventa merveilleusement le télégraphe électrique portant les ordres à d'immenses distances avec la rapidité de la foudre, c'est-à-dire cent fois plus vite que par un boulet de canon: la vapeur avait déjà réalisé quelque chose d'approchant par sa vitesse sur les chemins de fer, la mer, les rivières et les canaux.

— Le génie humain a donc trouvé le moyen de transporter la parole ou les ordres de l'homme à des distances presque infinies et par un élément connu de nom, mais non de fait, cela avec une vitesse inappréciable mais aussi rapide que

la foudre puisque c'est la foudre elle-même sous le nom scientifique d'électricité!

— On trouve dans une lettre de l'abbé Barthélemy (auteur du *Voyage d'Anacharsis en Grèce*) à M^{me} du Deffant la première idée de la télégraphie électrique: Barthélemy suppose deux pendules aimantées et avec un cadran de lettres, les deux pendules communiquant entre elles par un fil électrique. Cette idée n'aurait donc pas mis un siècle à se réaliser!

TÉMÉRITÉ. — L'exagération de toute bonne qualité est sans contredit un défaut: ainsi le courage sans prudence produit la témérité, c'est-à-dire la tendance à braver des périls inutiles, à exposer sa vie et quelque fois celle des autres sans aucun but utile, souvent par vanité, irréflexion ou manque de bon sens.

— La témérité ne prouve pas toujours le courage, encore moins la bravoure qui est le courage froid, éclairé, naturel et persistant; la témérité fait trop pour faire longtemps!

TÉMOIGNAGE. — La mauvaise foi est évidemment née avec le monde, et c'était pour rappeler son peuple à la justice et à la vérité que parmi les lois que Dieu donna à Moïse sur le mont Sinaï il établit ce précepte: « Tu ne prendras jamais en vain le nom du Seigneur » c'est-à-dire: tu ne mentiras pas, tu ne parjureras pas, et tu ne feras pas un faux témoignage!...

— Le témoignage d'un homme est chose bien fragile et bien incertaine, car si chacun voit de même il juge souvent à un point de vue différent, puis l'habitude et l'intérêt altèrent ce point de vue, enfin la passion transforme tout! Une probabilité bien assise vaudrait donc presque toujours mieux qu'un témoignage humain!

— Les paysans n'ont pas l'idée de la gravité du témoignage en justice: pour eux un faux serment n'a aucune importance; l'un d'eux interpellé, à la suite d'une affaire de vol où le coupable avait été acquitté, et questionné, pourquoi il n'avait pas voulu dire ce qu'il savait, répondit: à quoi bon faire du tort à ce pauvre homme! Un autre, cité comme témoin dans une

affaire civile et sur une question de propriété donnait raison tantôt à l'une, tantôt à l'autre des parties, pour ne se mettre mal avec aucune disait-il, ayant besoin de tout le monde!

TEMPÉRAMENTS. — L'idée du tempérament est aussi ancienne que le monde : elle est née à l'aurore de la science, dès que l'homme a cherché à s'observer lui-même ; les anciens, incontestablement nos maîtres en tout ce qui touche à l'observation pure, avaient donné une importance considérable à l'étude des tempéraments et la médecine de l'époque y puisait à pleines mains, tant au point de vue de l'érudition philosophique qu'à celui de la pratique quotidienne de l'art de guérir, ce qui donna lieu à une foule de théories et de systèmes différents concernant la définition et la classification des tempéraments ; le nombre en est presque indéfini et leur étude est essentiellement du domaine de la médecine. Nous nous contenterons de quelques explications à la portée de tout le monde : le tempérament est un état physiologique de l'organisme présentant une série de signes extérieurs variables dans les détails, mais dont l'ensemble est essentiellement caractérisé par la suractivité fonctionnelle de l'un des trois grands systèmes de l'économie : le système sanguin, le système nerveux, le système lymphatique ou des vaisseaux blancs.

— Le tempérament n'est pas plus la *constitution* que l'*idiosyncrasie* ; le tempérament, c'est la prédominance d'un système dont l'influence se fait sentir sur tout l'organisme ; l'*idiosyncrasie*, c'est la prédominance d'un organe ; ils sont l'un et l'autre des éléments distincts de ce tout général et complexe que l'on nomme *constitution*. Le tempérament implique donc par sa définition même, un manque d'équilibre, de pondération entre le fonctionnement simultané du sang, des nerfs et des vaisseaux blancs : tous les tempéraments, même les meilleurs, ont donc un point défectueux et, pour présenter cette idée sous une forme originale, mais vraie, on pourrait dire : le meilleur tempérament c'est de ne pas en avoir, ce qui signifie que c'est l'état dans

lequel le sang, les nerfs et le système lymphatique fonctionnent dans une harmonie et un équilibre parfaits ; ce tempérament, idéal, malheureusement pour notre pauvre humanité, était désigné par les anciens sous le nom de *temperamentum temperatum*.

Nous ne mentionnons que pour mémoire les tempéraments *athlétique*, *génital*, *mélancolique*... Le tempérament athlétique est une exagération du tempérament sanguin ; le tempérament dit *génital* est si peu un tempérament qu'on le rencontre chez des sujets ou sanguins, ou lymphatiques, ou nerveux, il représente une maladie, non un tempérament. Ce qu'il y a de certain c'est que pour tous les tempéraments, sans exception, il y a un *fond naturel*, non pas incommutable, mais indestructible ; en un mot, par le genre de vie, par l'alimentation, par diverses modalités imprimées aux différentes fonctions, on peut modifier un tempérament, mais non le changer entièrement, c'est sûrement à cette cause que nous devons l'existence des tempéraments mixtes ou combinés.

Le tempérament sanguin est de tous celui dont les signes extérieurs sont les plus apparents : éclat du teint, rougeur de la peau, large dimension de la poitrine, reliefs musculaires accentués... L'homme qui en est doué a généralement l'esprit vif et éveillé, les conceptions faciles, la parole rapide, énergique ; les impressions se produisant facilement disparaissent de même ; tout, en un mot, au physique comme au moral, présente un caractère d'activité qui frappe l'observateur, cela tient évidemment à la régularité extrême avec laquelle s'exécutent dans ce tempérament toutes les fonctions organiques.

Le tempérament sanguin est celui avec lequel on vit le mieux et le plus longtemps, toutes les fonctions sans exception ayant leur maximum d'intensité physiologique, mais aussi exposant à une foule d'accidents aigus et rapidement mortels, si l'intervention immédiate de l'art n'y apporte remède. Les tempéraments sanguins offrent de grandes ressources au médecin, grâce à leur facilité à supporter et à réparer les pertes de sang.

— Tout le monde connaît les caractères

extérieurs du tempérament nerveux, mais ils présentent en outre des signes qu'on a voulu donner, bien à tort, comme caractéristiques : 1° le volume des organes cérébraux ; 2° l'activité insolite des organes génitaux ; il est certain que les peintres, les poètes, les musiciens, les littérateurs, enfin un grand nombre de savants en tous genres appartiennent au tempérament nerveux : chez eux, en effet, le cerveau a des dimensions et un poids supérieurs à ceux des cerveaux ordinaires, ce n'est nullement le résultat de leur tempérament, ce serait plutôt l'inverse ; pourquoi d'ailleurs ne pas voir dans ce fait la vérification de cette grande loi physiologique que plus un organe s'exerce, plus il se développe ; mais la preuve irrécusable de la nullité du tempérament nerveux dans l'exagération des organes cérébraux se trouve dans ce fait incontestable, c'est que les arts et les sciences ont un grand nombre de leurs plus illustres représentants qui appartiennent au tempérament sanguin ; ainsi : trois hommes de génie, Platon, Buffon, Mirabeau ne présentaient-ils pas aussi des types de ce tempérament.

— Le tempérament lymphatique est l'antipode du tempérament sanguin : sang moins riche en globules et en matière colorante, activité moindre dans la circulation, moins de capillaires à la peau d'où cette teinte pâle, exsangue, caractéristique des lymphatiques ; chez eux, en outre, non seulement la digestion est lente, mais il y a grande mollesse dans les mouvements, la respiration se fait sans énergie, la face est bouffie, les mains volumineuses.

— Le tempérament lymphatique n'est nullement la scrofule comme on l'a dit à tort, mais il la contient en germe, or la scrofule est une cause déterminante de phtisie, à ce titre il doit être tenu en suspicion permanente et doit devenir l'objet constant des préoccupations de l'hygiéniste et du médecin.

— On vit avec le tempérament lymphatique plus longtemps peut-être qu'avec aucun autre, mais cette vie est marquée par des indispositions répétées, portant sur tous ou presque tous les organes ; les amygdales, les glandes du cou se gonflent

avec une extrême facilité ; les rhumes de cerveau et de poitrine se multiplient avec une fréquence désespérante ; chez les enfants, les boutons à la face, au cuir chevelu, le gonflement des jambes, se produisent sous la même influence, en un mot le lymphatisme, est la porte ouverte à toutes les maladies, mais ici encore la cause conserve dans ses effets, un caractère de lenteur qui lui est propre : ainsi toutes les maladies dues au lymphatisme sont des maladies chroniques, et on pourrait dire, à longue échéance : le tempérament lymphatique est de tous le plus mauvais pour la conservation de l'individu ; on peut même ajouter pour la multiplication de l'espèce. Au point de vue intellectuel et moral, il est encore incontestablement inférieur aux autres ; on trouve cependant parmi les lymphatiques, des hommes à brillantes facultés, mais ils sont plus rares que parmi les sanguins et les nerveux. Les tempéraments que l'on rencontre le plus souvent à l'état de pureté sont le *nerveux* et le *sanguin*. Chez l'homme le *nerveux*, et le *lymphatique* chez la femme, mais le plus généralement les tempéraments se combinent entre eux, et l'on a alors les tempéraments mixtes ; mais dans ce fait physiologique d'observation quotidienne, il y a plutôt juxtaposition que fusion des tempéraments : les tempéraments mixtes les plus communs sont le lymphatico-sanguin que l'on trouve en Alsace, en Normandie, dans le Haut-Rhin, dans presque tous les départements du nord de la France, la Belgique, et une partie de l'Allemagne...

Le nervoso-sanguin, commun chez les populations si vigoureuses et si alertes des montagnes, chez les Méridionaux, Basques, Gascons, Espagnols et chez les Arabes...

Le lymphatico-nerveux, triste apanage d'un grand nombre de femmes, est, sans contredit, le plus dangereux de tous !

— Le tempérament quel qu'il soit se modifie et peut même changer presque complètement sous l'influence de causes nombreuses, ainsi : l'âge, le climat, la nourriture, les habitudes physiques, morales et intellectuelles..., mais outre ces changements bien dignes d'attention, il s'en est

opéré de non moins remarquables dans le tempérament des peuples et des nations.

Dans les premiers âges de la vie, l'homme ne donnant satisfaction qu'à ses besoins et penchants naturels, il en résultait une activité à la fois régulière et énergique dans l'exercice de toutes les grandes fonctions, d'où longévité plus grande, conservation presque inaltérée du type dans l'espèce. A ce moment les tempéraments sanguins et nervoso-sanguins dominaient. Mais peu à peu l'homme s'est créé des besoins artificiels, il a imposé à son organisme des dépenses qui n'étaient pas en proportion avec ses forces ; insensiblement le fonds de la nutrition a diminué, le sang est devenu moins riche ; l'élément nerveux a pris le dessus aux dépens de l'élément sanguin ; plus tard, surtout depuis la découverte des Amériques qui a introduit chez nous le tabac, le café et le thé, la moyenne humaine a singulièrement baissé : l'action débilante de ces agents secondée par l'influence terrible sur les populations des grandes épidémies : (petite vérole, typhus, fièvre typhoïde, choléra), *de la syphilis*, cette peste américaine, enfin des grandes guerres modernes qui ont décimé la portion la plus vigoureuse de notre humanité, a prodigieusement amoindri l'intensité de l'action vitale ; l'élément sanguin a perdu chaque jour du terrain pour le céder au lymphatique et cette dangereuse tendance a été encore favorisée par les habitudes détestables de notre civilisation. Le philosophe, le moraliste, l'hygiéniste, le médecin placés à des points de vue différents, mais non moins élevés et utiles, se demandent où s'arrêtera cet envahissement toujours croissant du *lymphatisme* et du *nervosisme*, ce monstre pathologique protéiforme si bien décrit par Bouchat, le célèbre et regretté médecin de l'hôpital des enfants.

Il ya là une double menace pour la santé de l'espèce et du monde entier, il y en a une plus terrible encore, c'est celle qui s'adresse aux facultés morales et intellectuelles, le plus noble apanage de l'homme qui sera fatalement atteint dans son existence par cette diminution toujours croissante de la vitalité humaine.

TEMPÉRANCE. — Tous les animaux, *excepté l'homme*, sont tempérants, ils ne mangent qu'à la mesure de leur appétit. Comment se fait-il que le seul être doué de raison soit *précisément* celui qui s'écarte de cette règle naturelle de tempérance et de santé.

— La tempérance n'est qu'une modération dans les plaisirs ; la santé et la force, ces deux sœurs jumelles et inséparables, deviennent de suite sa récompense, alors que l'intempérance provoque et appelle les maladies et les infirmités les plus graves la goutte et la paralysie, par exemple.

— Le paysan est plus tempérant que l'ouvrier, parce qu'il est plus commandé par ses habitudes, mais depuis quarante ans il est de plus en plus exposé aux entraînements des cabarets et des cafés.

TEMPÉRATURE. — L'état de l'atmosphère, le chaud, le froid, la pluie, le soleil un grand vent, ont une énorme influence sur le moral aussi bien que sur la santé des individus : ce qui donne le spleen à l'Anglais et le pousse au suicide ce sont les brouillards et la fumée de ses puissantes villes manufacturières ; ce qui rend le Provençal si cassant, si absolu, si maussade, c'est son mistral, continuateur du Simoun du désert : le simoun, le kamsin, le siroco étaient connus d'Hippocrate qui les qualifiait de vertiginosi, plombéi, vertigineux et allourdissants.

TEMPÊTES. — Dans ces cabanes de pêcheurs et de matelots, alors que la tempête est déchaînée, surtout pendant les nuits noires, que de prières pour ceux qui sont en péril, que d'actions de grâces rendues à Dieu, d'être ainsi en repos et en sûreté, alors que tant de navires sont en danger, brisés ou engloutis ; tant d'être humains livrés à d'effroyables morts !!!

TEMPLES. — L'église, la synagogue, la mosquée, la pagode, le temple sont les édifices élevés et consacrés à un Dieu créateur, moralisateur et tout puissant, et témoignent d'une civilisation déjà avancée. « Rien n'est plus consolant pour les hommes, dit Montesquieu, qu'un lieu où ils trouvent

la divinité plus présente et où tous ensemble ils font parler leur faiblesse et leur misère, mais cette idée si naturelle ne vient qu'aux peuples qui cultivent les terres. » « Les peuples qui n'ont point de temples ont peu d'attachement pour leur religion : voilà pourquoi les peuples barbares qui conquièrent l'empire romain ne balancèrent pas un moment à embrasser le christianisme, pourquoi les sauvages d'Amérique sont si peu attachés à leur religion, etc. »

— On a remarqué que les temples des diverses religions étaient bien plus fréquentés dans les temps d'épidémies, de guerres, de désastres de toutes sortes... C'est qu'il est d'essence humaine de toujours demander et d'oublier ensuite et trop tôt les bienfaits !

— Le *Temple*, à Paris, vaste et humble marché, nécropole de toutes les vieilles modes, n'enterre et ne perd absolument rien ! Il utilise et vend tout, même les plus petits débris, ne valussent-ils qu'un sou ! tant sont grandes et inconnues certaines misères des capitales !

TEMPS. — La minute, l'heure, le jour, la semaine, le mois, l'année, le siècle sont les espaces à travers lesquels Dieu a tracé la route de la vie et où se récolte la moisson qu'on a semée.

— Les anciens Alleghewis, depuis Mexicains, avaient une année solaire paraissant plus exacte que celle des Grecs et des Romains : elle était divisée en dix-huit mois de vingt jours chacun, leur siècle était de cent quatre ans.

— Le temps est le plus grand ennemi des êtres vivants ; c'est lui qui les fait naître, c'est lui qui les moissonne, c'est lui qui éteint les enthousiasmes, refroidit l'imagination et dessèche le cœur après avoir remplacé, par les orties de la vieillesse, les fleurs du printemps et les fruits de l'automne.

— Dans la jeunesse le temps ne paraît avoir aucune valeur ; les jours sont des feuilles, les années des branches, combien n'en peut-on pas retrancher à un arbre bien venant et bien verdoyant, sans nuire

à sa vitalité, et en fortifiant au contraire sa robuste constitution !

— Quand on calcule le prix des moindres moments bien employés, on le trouve immense ; si, au contraire, on les a négligés leur perte irréparable apparaît dans toute son importance : il n'y a point de moment dont on ne puisse tirer parti et même avec plus de profit et de plaisir qu'on ne le perd !

— Pourquoi maudire le temps et sa rapidité ! Il remplace la jeunesse par l'expérience, les joies par le souvenir ; il paie une bonne action par la reconnaissance ; une vertu par l'estime publique ; il déifie par la renommée et la gloire, les grands hommes et les faits éclatants !

— Souverain maître de tout, le temps transforme les idées et en impose qui avaient d'abord paru monstrueuses ; ne luttons donc pas contre le temps, patientons et il donnera raison vingt ans plus tard à ceux qu'il aurait condamnés vingt ans plus tôt !

— Le temps est de l'argent (*times is money*), disent les Anglais, et en effet le temps est de l'argent, c'est le champ nourrisseur de l'ouvrier, c'est sa ressource unique, l'emploi fructueux de ses forces, c'est sa vie et son bonheur enfin.

— Le temps est léger et ne fait qu'effleurer de ses ailes les gens heureux, il est de plomb et pèse douloureusement sur ceux qui souffrent !

— Le temps est le meilleur des consolateurs et souvent le plus habile des médecins.

— La journée, lorsqu'on en fait usage, est assez longue pour faire face à tout : besoins, distractions, études, devoirs...

— Ne regardez jamais aucune portion du temps comme trop courte pour être employée ; on trouve toujours le moyen d'y faire entrer une occupation utile.

— Le temps détruit bien plus de choses que l'usage, car l'action du temps est continue et celle de l'usage est au contraire peu suivie et intermittente.

— Quelle distance entre les temps anciens et les temps modernes : nous avons la grande navigation de six mois de mer et souvent plus, les anciens n'avaient que le cabotage avec quelques jours de voyage

sur les côtes des grands océans et des mers intérieures; le moyen âge avait des famines effroyables et périodiques, nous avons à peine des disettes et encore rarement; il avait des pestes et nous n'avons plus que des épidémies qui font cent fois moins de victimes; le monde ancien avait des esclaves et nous avons en tout l'égalité civile; il avait le jugement de Dieu, le plus exécration des jugements, puisque la force, l'adresse et la fraude prononçaient seules! Nous avons le jugement par jurés indépendants et consciencieux; il avait les bûchers de l'inquisition, nous avons la tolérance du concordat...

— Les anciens avaient à peine des chars, nous avons des calèches, des diligences et des chemins de fer; enfin ils n'avaient rien à comparer à notre télégraphie électrique, à nos bateaux à vapeur, à notre photographie, à nos découvertes chimiques!!

— Quels miracles ne fait pas le temps; que ne peut cet immortel et puissant vieillard, avec une expérience de milliers de siècles?

— Nous ne sommes plus aux siècles de Théocrite, de Virgile et de Florian, âge d'or des moutons et des bergers; ceux-ci sont laids, sales et mals vêtus et les pauvres moutons sont expédiés tous les jours à Paris et sur les grandes villes pour y être égorgés, pendus la tête en bas à l'étal des bouchers et dévorés avec sensualité et jubilation par les hommes les plus doux et les femmes les plus sensibles!

— Il faut toujours se rappeler que le moment présent est le seul qui nous appartienne, et que dès lors il faut nous empresser d'en jouir et de l'utiliser dans l'intérêt de la vie et du bonheur.

— Le temps est un marcheur intrépide, avançant toujours et toujours, quelque désir qu'on ait de l'arrêter!

TENDRESSE. — Les âmes tendres sont comme les vases antiques recélant les plus précieux parfums, leur blancheur virgine accuse la pureté et la richesse du trésor qu'elles renferment.

TENDRESSE MATERNELLE. — Ce n'est qu'après la naissance que grandit et se dé-

veloppe l'affection maternelle, si touchante et si bienfaisante qu'elle s'accroît par les inquiétudes, les fatigues, les douleurs dont les enfants ont été l'objet unique.

TENDRESSE PATERNELLE. — La vraie tendresse d'un père est celle qui le fait remonter vers sa jeunesse pour se rapprocher de son fils et lui parler en ami plutôt qu'en mentor et en maître.

TENTATIONS. — Notre âme est perpétuellement circonvenue et assiégée; elle doit être constamment sur ses gardes et sur la défensive, car notre société prétendue civilisée, n'est qu'un piège, sa retenue n'est souvent que de l'hypocrisie, et sa moralité un masque, et elle n'est jamais plus satisfaite que lorsqu'elle a changé un censeur en complice.

— Il est bien facile et plus sûr de fuir la tentation que d'y résister, aussi ne devons-nous jamais nous complaire dans le danger!

— Devant certaines tentations, lorsqu'on sent sa volonté et ses forces faiblir, il faut se réfugier dans la force et les conseils des autres, il faut, en quelque sorte, envoyer son esprit ailleurs, penser à autre chose et chercher une distraction dans le travail, l'étude ou la prière.

TÉRENCE, — poète dramatique, latin né en Afrique, à Carthage, suivit à Rome, Térentius Lucanus dont il était l'esclave et qui lui trouvant de l'esprit, le fit instruire, l'affranchit et lui donna son nom; Térence après avoir passé plusieurs années à Athènes revenait à Rome, avec cent huit comédies traduites ou imitées de Ménandre, mais le navire fit naufrage et les comédies furent perdues! La douleur qu'il ressentit de cette perte amena sa mort arrivée cent cinquante-huit ans avant Jésus-Christ. Il ne nous reste de Térence que six comédies qui passent pour être ses chefs-d'œuvre: *l'Andrienne*, *Thécyre ou la Belle-mère*, *l'Homme qui se punit lui-même*, *Phormion ou le Trompeur des vieillards* (quelque chose comme les *Fourberies de Scapin*, de Molière), *l'Eunuque* qui lui produisit une fortune de 8,000 écus d'argent; enfin les

Adelphes. Toutes ces pièces paraissent grecques d'origine, car elles peignent les mœurs grecques et non les mœurs de Rome. Plaute, au contraire, antérieur à Térence et bien supérieur à lui par la verve et l'énergie comique, mais inférieur pour le style, dépeint exclusivement les mœurs de la nation romaine. Térence eut le rare mérite de présenter quelques-unes des idées du Christ sur la fraternité et la solidarité humaines.

TÊTE. — Il y a bien des types divers pour cette partie du corps humain : la tête grecque est ovale, la tête romaine est signalée par la largeur du front rendue plus saillante par l'étréitesse du menton ; la tête du nègre est ronde avec un front bestialement bômbe...

— Nous savons où se trouve, mais nous ignorons comment est organisé et fonctionne le merveilleux instrument de la pensée humaine, le cerveau. La science a pu explorer et comprendre l'instrument de la vie matérielle, le corps, mais elle n'a pas encore vu clair dans le mécanisme, profondément compliqué, de la mémoire, de la réflexion, de la discussion, de la pensée muette et de la pensée exprimée.

C'est dans le sommet de la tête, sous cette parois épaisse du crâne, que se trouve le mécanisme intelligenciel, c'est dans ces globes groupés, d'une pâte blanchâtre, molle, pétrie en apparence, sillonnée de nervures infinies, que se grave la mémoire, que se développe l'observation, que se forme la pensée, d'où découle le raisonnement, mais comment ? par quels moyens, par quels ressorts, par quelles formules se produisent ces magiques formations, ces créations multiples, ces merveilles incroyables de l'intelligence humaine, où germent, grandissent et se complètent toutes les sciences, où se déroule l'éloquence où fleurit la poésie aussi bien que la musique, cette merveilleuse parole des sons.

— La tête est la partie du corps de l'enfant qui, ayant le plus de développement, a moins à acquérir dans la suite ; c'est aussi vers elle que paraît se porter la vitalité la plus active ; on comprend qu'elle doit être le siège des maladies les plus

graves de l'enfance, car l'équilibre n'est pas encore acquis.

TERRE. — La probabilité de l'histoire de la terre, c'est qu'elle a été longtemps dans le feu, plus tard et longtemps encore sous les eaux qui, en se retirant, ont fait place aux animaux, plus tard à l'homme qui en est devenu lentement le maître et le roi en développant lui-même et prodigieusement ses forces, ses qualités et sa science.

— Notre planète est un monde navigable et tournant dans l'espace avec une vitesse que l'homme a longtemps ignorée, si bien que pour lui c'était le soleil qui tournait ! Nous sommes des passagers sur cette immense sphère, nous comprenons mal comment une si rapide rotation nous laisse si immobiles sur nos jambes et ne nous lance pas dans l'espace ! Mais nous avons cette explication savante dans le système de la gravitation universelle découvert et coordonné par Newton !

— La terre est immense, son sol entier est pavé et surélevé des couches successives des générations animales et végétales des siècles anciens et inconnus...

— La terre paraît avoir, dans les grandes chaînes de montagnes, dans les rivages des mers et parfois dans le cours des grands fleuves, ses divisions naturelles : les différences de race, de caractère, de langage, de religion ne sont que la conséquence de ces divisions matérielles.

— Tout vient de la terre qui le prend en germe presque imperceptible et le fait grand depuis la plus petite plante jusqu'au plus grand, jusqu'au plus colossal de tous les végétaux, le chêne d'Europe et d'Amérique ; depuis le plus petit animal jusqu'au plus intelligent de tous les êtres vivants, l'homme ! Tant que les végétaux et les animaux vivent, ils rendent à la terre par leurs déjections et leurs feuilles ce qu'ils en reçoivent ; la terre ne fait donc que prêter à l'homme qui la cultive incessamment et ne récolte que ce qu'il a très-péniblement cultivé !

— La terre a peu de récoltes spontanées sérieusement productives, excepté le bois, les herbes, et les fourrages divers qui s'im-

posent tyranniquement à elle et refoulent ses petites résistances par leur force puissante ou continue, et encore faut-il que l'homme leur vienne en aide en détruisant les autres produits spontanés de la terre elle-même, races mauvaises et dangereuses; les épines blanches et noires, les orties, les ronces, les bruyères... Aussi Dieu a-t-il dit à l'homme: tu mangeras ton pain à la sueur de ton front!

— Pour que la terre produise il faut donc le travail, les sueurs, l'intelligence et la persistance acharnée de l'homme; il faut plus encore, car l'homme et sa famille et ses serviteurs n'y suffiraient pas; il faut les forces des bestiaux, il faut leurs engrais, il faut les instruments perfectionnés pour trouver dans les récoltes un excédant qui, tous les frais soldés, représente un produit net applicable au prix d'acquisition de la terre: nous aurions donc raison de dire que la terre ne donne rien et qu'elle vend tout, c'est une marâtre qui ne donne que ce qu'elle ne peut refuser, il faut la frapper, la déchirer, la défoncer la tourmenter sans cesse, la forcer pour obtenir quelque chose d'elle et on l'appelle *Alma mater!* Quel mensonge! Ses plus grandes richesses, comme les mines de fer, d'or, d'argent, de platine, de cuivre, d'étain, de plomb, de sel, de houille..., sont très-profondément enfouies et cachées comme le trésor de l'avare égoïste, et on ne peut souvent calculer et prévoir les frais énormes d'une extraction qu'on croyait d'abord facile, et qui, après des travaux prodigieux, est parfois reconnue impossible!

— La terre porte facilement et gaiement, grâce à des fumures très-coûteuses, les récoltes qui se suivent sans se ressembler; ce qui l'épuise et la stérilise, c'est la continuité des récoltes toujours les mêmes ou similaires: voilà le grand principe de l'infertilité de la terre, car tout s'use et périt sur la terre à commencer par l'homme! La terre elle-même, malgré sa puissante constitution calcaire, granitique, rocheuse, minérale et son ossature de montagnes géantes paraissant menacer le ciel! Placée entre le feu souterrain des volcans, qui paraissent occuper le centre, et l'eau tou-

jours agitée des mers et des fleuves qui rongé les rivages et creuse les rivières et les fleuves, la terre se dénude de plus en plus de son enveloppe solide que les eaux courantes portent aux mers et qu'elles combleront un jour en renouvelant les désastres des anciens déluges.

— Tout est harmonie dans la nature, ainsi la terre a, par les animaux qu'elle nourrit, les végétaux qu'elle produit, par ses montagnes, ses cavernes et ses échos..., ses voix du matin qui sont gaies et animées, ses voix du milieu du jour qui sont grandes et majestueuses, ses voix du soir qui sont tristes et mélancoliques et ses voix de la nuit qui sont funèbres et lamentables.

— Les grandes terres (vastes propriétés), étaient autrefois le berceau, le domicile, le patrimoine et l'orgueil des familles qui leur empruntaient leurs noms; aujourd'hui elles ne sont plus que des placements, livrées qu'elles sont à des fermiers qui en tirent tout ce qu'ils peuvent, sans prendre le moindre souci de leur avenir ou de leur embellissement.

TERREUR. — Aucune nation n'offre dans ses annales une époque plus sanglante que celle de la Terreur en France: la Terreur, ce tyran furieux et implacable qui régna après les rois qu'elle avait tués, ce tyran qui gouverna à l'encontre des lois qu'elle avait supprimées, ce général qui commanda après les généraux par elle exilés, ce financier qui fit de l'argent avec du papier, et frappait monnaie avec la guillotine, la Terreur qui remplaçait enfin tout ce qui avait été renversé et prétendait, comme le faisait plus récemment Caussidière, faire l'ordre dans le désordre.

Il ne faut pas plus d'habileté pour régner par la terreur, qu'il ne faut d'adresse pour délier le nœud gordien avec le tranchant du sabre.

BEAUCHÈNE.

— La Terreur avec l'assassinat en masse dans les prisons et dans les rues, avec ses exécutions de tous les jours, devait être nécessairement et logiquement suivie de la famine, du maximum et du socialisme; tout cela couronné par la devise trop vraie de: liberté, égalité, fraternité ou la mort!

— Sous la Terreur, la vie sociale et légale

était absolument suspendue, on retombait dans la vie primitive et sauvage; il fallait des efforts inouïs pour trouver de quoi vivre; on cuisait le blé en grain, parce qu'on ne pouvait le faire moudre pour faire du pain.

— Après la mort de l'infortuné Louis XVI et celle de Marie-Antoinette, la Gironde qui voulait une république honnête et modérée s'attaqua résolûment à Marat, Robespierre, St-Just, Danton et leurs atroces séides; mais elle fut vaincue et érit presque en entier.

— Aux Girondins succédèrent sur l'échafaud les instruments grossiers de la Montagne, Hébert en tête (le père Duchesne) et cent misérables inconnus qui formaient ses satellites et qu'il appelait ses *loups*! L'heure du supplice sonna ensuite pour Danton et son entourage; Danton était dégoûté du meurtre et le disait hautement: dans une entrevue qu'il eut avec Robespierre, il avoua qu'il préférerait être guillotiné que de continuer à être guillotineur! Il fut donc condamné avec Héraut de Séchelles, Fabre d'Eglantine, Camille Desmoulins, Philippeaux, Westermann... Ils avaient été enfermés dans le cachot des Girondins. Interrogé par le président du tribunal révolutionnaire, Danton répondit: « Je suis Danton, j'ai trente-cinq ans, je suis condamné à l'avance et ma demeure sera bientôt le néant; je n'ai qu'un reproche à me faire, c'est d'avoir fait installer le tribunal révolutionnaire, j'en demande pardon à Dieu et aux hommes! » Camille Desmoulins répondit: « J'ai trente-trois ans, l'âge du sans-culotte Jésus, quand il mourut! » Après la condamnation, l'accusateur public qui avait compté les victimes remarqua que la charretée ne serait pas complète et on y ajouta la veuve d'Hébert et la femme de Camille Desmoulins, Lucie Duplessis. Sur l'échafaud Danton voulut embrasser son ami Héraut de Séchelles, le bourreau s'opposa à ce dernier adieu. « Misérable, lui dit Danton, tu n'empêcheras pas nos têtes de s'embrasser dans le panier!

— Rolland, ministre sous Louis XVI, l'un des premiers et plus chauds partisans de la démocratie, ne tarda pas à devenir

suspect; sa tête fut mise à prix. Il dut sa célébrité plus encore à sa femme qu'à son propre mérite: M^{me} Rolland est une des figures les plus remarquables de cette époque, féconde cependant en physionomies tranchées: belle, enthousiaste, utopiste, héroïque, animée d'un ardent amour pour la patrie et pour la liberté, elle n'eut que le tort de vivre dans une ère de sang et de passions aussi violentes que féroces. M^{me} Rolland était née à Paris, rue de la Lanterne, dans la cité, d'un ouvrier graveur appelé Philippon. Condamnée à mort par le tribunal révolutionnaire, elle s'écria: « Merci, vous me jugez digne de mourir avec les grands hommes que vous assassinez! »

— Duquesnoy, Goujon, Duroi, Bourbotte..., amis, de la Gironde, ne voulant pas être touchés par le bourreau, se passèrent successivement le même poignard pour s'en frapper et furent enterrés dans leur cachot même!

— La Terreur, après les Girondins, frappa partout: Malherbes, Thouret, d'Espréménil, Roucher le poète des mois, les négociants de Sedan, enfin quatorze jeunes et belles filles de Verdun en Lorraine accusées de s'être laissé entraîner à un bal donné par les Prussiens, maîtres de la ville et de la citadelle! Ces innocentes victimes furent arrêtées, transférées à Paris sans pitié et exécutées.

— D'Espréménil, gentilhomme factieux sous Louis XVI, porté en triomphe ensuite par le peuple, fut plus tard frappé et mutilé par lui; alors éclairé et effrayé, il écrivit au roi une lettre touchante pour obtenir son pardon en reconnaissant son aberration et sa folie.

— Les révolutions exagèrent tout avec une audace qui heureusement les tue, car où irions-nous sans ce parachute? Marat l'horrible, le lubrique Marat, fut le promoteur ardent de toutes les atrocités révolutionnaires, aussi fut-il l'écueil de la révolution honnête et modérée; assassiné par la noble et enthousiaste Charlotte Corday, après avoir fait tomber des milliers de têtes, uniquement parce qu'elles étaient aristocratiques et sans qu'elles eussent rien tenté contre la République, ses partisans, ou mieux ses fanatiques, ne surent quels

honneurs assez grands lui déférer; le grand peintre David fit son portrait exposé avec cette audacieuse inscription.

Ne pouvant le corrompre, ils l'ont assassiné!

On osa faire Marat l'égal du Christ, saint Jésus! et saint Marat! Mais la réaction fut rapide et terrible, les restes de ce monstre furent tirés du Panthéon et traînés dans les rues de Paris pour être jetés ensuite dans l'égoût de la rue Montmartre!

— La Terreur avait quatre meneurs principaux: Robespierre à la tête de la Commune; Marat et Hébert à la tête de la Presse; Danton au Ministère.

— Le tribunal révolutionnaire de 1793 était divisé en sections: chaque section avait neuf jurés et trois juges et son activité expédiait quarante condamnés à l'heure! on allait moins vite dans le jugement des assassins et des incendiaires, les communards de notre dernière révolution de 1871!

— Les membres du tribunal révolutionnaire étaient: Hermann, président; Masson, Deniset, Ravet, juges; Renaudin, Desbuisseaux, Trinchar, Sommière, Gannev, Souberbielle, Dix-Août, jurés; accusateur public Fouquier-Tinville, on croit généralement que le juré qui prenait le nom de Dix-Août s'appelait Roy.

— Une commission attachée au tribunal révolutionnaire examinait rapidement les dossiers et y inscrivait un avis sommaire à l'encre rouge: un grand G signifiait guillotine, un D déportation, un R signifiait renvoi ou acquittement; mais il était très-rare!

— Les immenses bâtiments du Luxembourg étaient comblés de prisonniers, on en mettait jusqu'à dix dans les plus petites chambres, sans s'inquiéter comment ils y tiendraient; le traître Coste y fournissait la nourriture: les prisonniers riches y nourrissaient les prisonniers pauvres; la véritable fraternité était là! Le comte de Mirepoix, le marquis de Fleury, le duc de Lévy, MM. de Nicolai, de la Ferté, de Méréville, attendaient froidement la mort dans leurs cachots.

— A Picpus étaient enfermées M^{me} de la Chabossière et ses deux filles, la plus

jeune en devint folle! Leur chien Brillant ne quitta pas la porte de leur cachot: il était doux pour les gardiens bienveillants, terrible pour les autres! Ces dames lui parlaient à travers la porte: Brillant nous n'avons pas dîné, Brillant nous voudrions prendre l'air, et le chien courait chercher les gardiens les plus doux.

— A la maison de détention de la rue de Sèvres on ne permit pas que M^{me} de Narbonne partant pour l'échafaud embrassât sa fille âgée de dix ans: ce fut aussi de cette prison que les de Maulevrier, de Chimay, d'Armentières, de Kérouan allèrent au supplice.

— Aux Madelonnettes étaient enfermés les acteurs du *Théâtre français*, le grave Fleury, le Scapin d'Azincourt, qui disait: « Qu'on mette les souverains en prison et Fleury avec eux, cela n'est pas étonnant puisqu'il joue les empereurs, les rois et les tyrans; mais moi, pauvre valet véritablement sans-culottes, c'est par trop fort! » On voit que la guillotine même n'effrayait pas la plaisanterie!

— Si quelque chose peut se comparer aux assassins terroristes, c'est la férocité des chefs de prison: Pépin de Grouette, Dupaumier, Manini, Coquerie s'étaient faits les tourmenteurs des prisonniers, leurs espions et leurs dénonciateurs: le jeune de Maillet, âgé de seize ans, se plaignit un soir de la nourriture, il fut exécuté le lendemain matin! Un autre prisonnier avait des tubéreuses sur sa fenêtre, il fut exécuté pour avoir exposé publiquement, disait l'accusation, les insignes de l'ancienne royauté, les fleurs de lys.

— Une des plus horribles illustrations révolutionnaires est Jourdan coupe-tête; il quittait Avignon après avoir fait assommer de nombreux prisonniers et débutait à Versailles dans les journées des 5 et 6 octobre par l'assassinat des deux gardes du corps de Varicourt et Deshutes: il avait abattu déjà les têtes de Berthier, de Foulon et autres; il commanda les assassinats de Carpentras, de Marseille, d'Avignon... Il avait une longue barbe qu'il trempa plusieurs fois, dit-on, dans le sang de la guillotine!

— Maignet, à Orange, se plaçait entre

deux guillotines pour voir tomber deux têtes à la fois; il faisait étouffer les prisonniers dans les cachots!

— Le féroce Carrier, à Nantes, fit des milliers de victimes; l'échafaud ne pouvant expédier les condamnés assez promptement à son gré, il les faisait fusiller en masse, puis ce moyen usé il eut l'affreuse idée de faire percer de soupapes des barques pontées de manière à les submerger à volonté, avec les malheureux qui les montaient, dans les trajets sur le fleuve, ordonnés sous prétexte du transport des prisonniers d'un entrepôt à un autre; puis, supplice plus horrible encore, il faisait dépouiller de tout vêtement des couples de victimes de sexes différents, ainsi un jeune homme et une jeune fille, un prêtre et une religieuse, les faisait lier ensemble, puis suspendre par une corde, et après avoir longuement prolongé leur martyre en y ajoutant les plus cyniques et les plus cruelles injures, il les faisait jeter dans le fleuve qui se refermait sur eux: ces jeux atroces s'appelaient des mariages républicains et purent durer plusieurs mois!

— A Arras et à Cambrai un ancien curé, Joseph Lebon, devint un des séides les plus sanguinaires du tribunal terroriste, il inventait les raffinements les plus odieux pour prolonger la douleur et le supplice des malheureux condamnés!

— Les terroristes tenaient les propos les plus odieusement cruels; Voulant, allant assister aux exécutions disait: « Allons célébrer la messe rouge! » Vadier, son camarade, ajoutait: « Allons voir la mine que font les aristocrates à la fenêtre! » (lunette de la guillotine), Achard répondait: « Oui, allons les voir se moucher dans le panier! »

— Une troupe d'horribles femmes étaient en permanence sous l'échafaud pour insulter les condamnés; elles y amenaient même leurs enfants!

— Le tribunal révolutionnaire prononçait avec tant de légèreté que Loizerolle père, vieillard en cheveux blancs, sauva son fils, âgé de vingt-deux ans, en répondant présent et se faisant condamner pour lui.

— Isabeau, ancien greffier du parlement de Paris comparaisait devant le tribunal révolutionnaire, siégeant dans les salles

de l'ancien parlement, au Palais de Justice: comme l'accusé était très-calme, Fouquier-Tinville lui demanda s'il connaissait cette salle. « Oui répondit Isabeau, autrefois la vertu y jugeait le crime; aujourd'hui le crime prend sa revanche et y condamne la vertu! »

— Un vieillard sourd était accusé devant le tribunal révolutionnaire, et il priait le président de parler plus haut pour se faire entendre! Fouquier-Tinville lui répondit par cette plaisanterie: « Attendu que X. est convaincu d'avoir conspiré sourdement contre la République..., le condamne à la peine de mort! »

— A un autre accusé qui, dans les cachots, avait été frappé d'une paralysie de la bouche et de la langue, ce qui l'empêchait de répondre, il cria: « Je sais un moyen de le guérir! » et il le fit condamner à mort!

— Un vieil invalide, St-Prix, monta sur l'échafaud et sa tête fut montrée au peuple par le bourreau; le chien de l'invalide sauta à la gorge de l'exécuteur comme pour venger son maître, et l'eut étranglé si on ne fut parvenu à le tuer immédiatement.

— Champcentz sur l'échafaud, impatient de la lenteur du bourreau, s'écria en lui jetant une pièce de monnaie: « Hâte-toi donc misérable! voilà ton pourboire! »

— La Terreur ne permettait aucun nom rappelant l'ancien état de choses: Gouvion de St-Cyr, traduit devant le tribunal révolutionnaire, dut donner son nom: « Il n'y a plus de *de*! lui dit le président » alors je m'appelle St-Cyr, « il n'y a plus de saints! » Alors appelez-moi Cyr; « il n'y a plus de sires! » Appelez-moi donc comme vous voudrez!

— Un M. Janvier dut s'appeler Nivose; un M. Février, Ventose; M. Château dut s'appeler Chaumière; la prune de reine Claude s'appela la prune de la citoyenne Claude!

— Les descendants de Montesquieu furent mis à mort à cause de leur nom; la même raison fit condamner le fils de Buffon. Lavoisier, le créateur de la chimie en France et dans le monde entier, fut exécuté comme aristocrate de position et de science!

— Condorcet était caché en Normandie chez un ancien métayer de son père, le philosophe lui dit : « Je suis proscrit et en m'accueillant vous vous exposez à être condamné à mort ! » Le cultivateur répondit : « Si vous êtes hors la loi, je ne suis pas hors de l'humanité, et tous deux furent victimes des fureurs révolutionnaires !

— Rabeau-St-Étienne eut la même fin que Concorcet : il avait été recueilli par M^{me} de Peyssacet entraîna avec lui sa bienfaitrice à la mort !

— La vieille maréchale de Mouchy se présente à la prison qui renferme son mari : « Puisque mon mari est prisonnier, je veux être enfermée avec lui ! » Et on l'enferme. Au tribunal : « Puisque mon mari est accusé je veux être accusée avec lui ; puisque mon mari est condamné, je veux l'être aussi et mourir avec lui ! » Un pareil dévouement parut un crime, et cette respectable femme fut, comme elle le demandait, exécutée avec son mari.

— Roucher, l'élégant et gracieux auteur des mois, condamné à mort, envoyait avant de monter sur l'échafaud, son portrait à sa famille, avec ces vers :

Ne vous étonnez pas, objets sacrés et doux,
Si quelque air de tristesse obscurcit mon visage,
Quand un savant crayon dessinait cette image,
L'échafaud m'attendait et je pensais à vous !

— Que de lâchetés la peur ne fait-elle pas commettre : Laharpe faisait son cours de littérature dans les salles du lycée avec le bonnet rouge sur la tête !

— Le prince Charles de Hesse joua un rôle dans la Terreur ; il y applaudissait et fraternisait avec les sans-culottes, mais on n'eut pas confiance dans ses opinions et on l'incarcéra par mesure de sûreté.

— Le 10 février 1795, le grand-duc de Toscane, frère de l'empereur d'Autriche, envoya, par son ambassadeur Carletti, l'accolade fraternelle au président de la Convention, cette comédie fut fort applaudie. Il faut se voiler la face devant de pareilles turpitudes !

— Fabre d'Églantine, l'auteur du *Philinte de Molière*, se fit remarquer par ses excès dans la cohue révolutionnaire et parmi les plus odieux assassins de la montagne.

— Sylvain Maréchal, auteur du *Juge-*

ment dernier des rois, appelé le berger Sylvain, faisait exécuter ceux qui sifflaient ses pièces !

— Hérault de Séchelles, président de la Convention, devait à la reine Marie-Antoinette son ancienne place d'avocat au Châtelet : il pouvait la sauver, mais il ne le voulut pas ; il poussa même à la mort de Louis XVI et de sa famille.

— M^{me} Dubarry, traduite devant le tribunal révolutionnaire, eut la lâcheté de vouloir se sauver par des dénonciations contre des familles nobles, des officiers de l'ancienne armée royale ou des prêtres cachés ; par suite de ces dénonciations, quarante têtes tombèrent sous la hache du bourreau, mais cette infamie ne la sauva pas ; elle monta, elle aussi, sur l'échafaud où elle mourut sans dignité et sans courage, alors que tous acceptaient noblement la mort !

— Ducis, dans *Abufar* ; Legouvé dans *Epicharis* ; Arnaud, dans *Marius* à Minturne ; Lemercier, dans *Agamemnon* ; Bernardin de St-Pierre, dans toutes ses œuvres, protestèrent *de fait* contre la conduite des autres littérateurs de l'époque : ils ne cachaient pas leur horreur des actes révolutionnaires !

— Florian mourut de chagrin et d'horreur devant les atrocités des montagnards !

— Vicq d'Azir, médecin de la reine Marie-Antoinette, resta longtemps fou après les excès de la Terreur.

— La Terreur était affolée : elle mit Marseille hors la loi en lui retirant son nom ; elle ordonna le siège de Lyon, la seconde ville de France et le massacre de ses habitants ; elle décréta que la ville serait brûlée et rasée et le sol entier labouré ! Le 9 thermidor seul la sauva de cette destruction.

— La défense de Lyon fut acharnée et le général comte de Précý, qui la commandait, se couvrit de gloire et fit des prodiges de bravoure : quinze cents hommes seulement lui restaient lorsqu'il tenta une dernière sortie, le 6 octobre 1793, pour sauver le drapeau, presque tous y périrent ; Précý échappa seul avec quelques hommes !!!

— Une orgie démagogique fut organisée à Lyon après l'exécution de plusieurs

milliers de Lyonnais des classes nobles, riches, savantes ou honnêtes, du clergé, des fonctionnaires..., on promena dans les rues un âne revêtu des ornements pontificaux et les traînant dans la boue ! A chaque station on s'abreuvait dans les plus beaux calices de la chrétienté !

— L'ivresse du sang était tout aussi terrible en Vendée ; ce n'était pas une guerre, c'était une boucherie tissée d'horreurs et de trahisons.

— A Clisson, on jeta tous les prisonniers vivants dans une citerne qui fut ainsi comblée, puis on la mura et les *patriotes* dansèrent tout le jour et burent toute la nuit sur cette pierre sépulcrale ! On cernait les villages, on y mettait le feu et on fusillait tout ce qui sortait des maisons.

— A l'arrivée des troupes républicaines dans une ville ou un village, on mettait en réquisition toutes les jeunes femmes et les jeunes filles pour les débauches des républicains !

— Les commissaires de la Convention expédiaient à Paris tous les vases sacrés des églises de Bretagne ; ils les appelaient dans leurs lettres les boîtes à bon Dieu, les étuis à graisse, les gobelets et les gibecières des charlatans !

— La veuve Pacaud, dont le mari était patriote et avait été tué par les royalistes, fut jetée dans un four ardent avec ses quatre enfants par les soi-disant patriotes ; on égorgait tout, même les femmes enceintes et les enfants à la mamelle.

— Le prince de Talmont, déguisé en paysan, fut reconnu, arrêté et exécuté devant les portes de son château ; son dernier cri fut : « Vive le roi ! »

— Le général Delbi, criblé de blessures et fait prisonnier par les républicains, fut transporté dans un fauteuil à Noirmoutiers au pied d'un arbre de la liberté et fusillé avec tous les officiers prisonniers.

— Le général Charrette, livré par la trahison d'un des siens, fut condamné à mort et fusillé debout les yeux découverts : il avait insisté pour commander le feu !

— Il ne restait plus dans la Convention que les lâches de la plaine et les enragés de la Terreur : les deux Robespierre, St-Just, Couthon, Billault-Varennnes, Fouché, Fou-

quier-Tinville, Fréron ; puis les hommes plus effacés qu'eux : Carnot, Lindet, Barrère, Cambacérès, Merlin de Douai... Les moins compromis, Tallien et Barrère à leur tête, voyaient arriver leur tour, ils se groupèrent pour sauver leur vie et frapper les chefs. Tallien eut le courage de porter la parole, Billault-Varennnes parla après lui, puis Barrère. Cette partie de la Montagne entraîna l'ordre d'arrestation de Robespierre, celui-ci escalade la tribune et veut parler, le président Thuriot couvre sa voix par la sonnette, et Robespierre de s'écrier : « laisse-moi parler, président des assassins, » et le carrillon de la sonnette continue d'étouffer sa voix ! Robespierre jeune demande à partager le sort de son frère ; il est à l'instant décrété d'accusation ainsi que son beau-frère Lebas, Henriot, Séjan, d'Aubigny et plusieurs autres, parmi lesquels Couthon et St-Just qu'on trouve cachés dans un coin de la salle !

— Plusieurs condamnés se réfugièrent à l'hôtel de ville : Henriot était ivre, Coffinhal le lance par la fenêtre dans un égout ; Robespierre jeune se précipite lui-même par une fenêtre de l'hôtel de ville ; Robespierre aîné se brise la mâchoire d'un coup de pistolet et est ainsi conduit défiguré à l'échafaud !

Fouquier-Tinville s'étonnait qu'on fit peser sur lui la responsabilité des exécutions qu'il avait ordonnées. « Le zèle de la République le consumait, il oubliait que c'était le zèle de l'extermination, il l'appelait son devoir ! Il se croyait le bras du peuple, la hache de la République, la foudre de la Révolution. » LAMARTINE.

— Le tribunal révolutionnaire avait fait tomber 2,637 têtes lorsqu'arriva le tour de Robespierre pour faire le chiffre de 2,638 ; la réaction thermidorienne ajouta les têtes des bourreaux à celles des victimes en frappant le parti contraire !

— La réaction suivit la terreur dans le Midi, elle frappa, dans les provinces surtout, tous les anciens terroristes qui s'y cachaient ! On appliqua les paroles d'Isnard qui avait dit : « Si vous n'avez pas d'autres armes prenez les os de vos pères et frappez-en leurs bourreaux. » La ville d'Issenjeaux retenait dans ses cachots beaucoup de royalistes, elle les mit en liberté ! A Nîmes, à Béziers, à Sarlat le drapeau blanc rem-

placa de suite le drapeau rouge. Le grand tort de la réaction fut de servir bien des haines et des vengeances particulières contre des innocents.

TESTAMENTS. — Le droit absolu de tester et de donner ses biens aux enfants ou aux étrangers de son choix existe, en Angleterre et aux États-Unis, comme le meilleur fondement des sociétés ; en effet, qui mieux que le père et la mère peut faire meilleur emploi de leur fortune : ils connaissent leurs enfants, leurs aptitudes, leurs penchants, leurs vices et leurs défauts ! Leur volonté dernière prévoit tout, prépare le bien, éloigne le mal et doit assurer l'avenir de tous avec plus de sagesse bien certainement que ne peut le faire une loi sans prévoyance et promulguée depuis longtemps !

— Le droit de créer un droit par testament repose sur une idée si absolue de personnalité, qu'on ne le rencontre que dans les nationalités anciennes et bien assises, dans les civilisations les plus avancées, les plus intelligentes et les plus sages !

— Le droit de tester prouve combien est tenace dans l'homme l'amour de la propriété, car il dispose même de ce qu'il ne possèdera plus !

— Dans notre ancien droit français le testament du père déshéritant son fils, ou un de ses enfants et même plusieurs de ses enfants, pouvait être attaqué comme fait dans un moment de colère, la loi supposant que le père qui déshéritait ses enfants n'avait plus l'entier usage de sa raison et, par le même principe, admettait semblable recours contre le testament du fils déshéritant son père.

THÉ. — Ce produit originaire de la Chine ou du Japon, où il croît sous forme de beaux arbres, a été importé en Europe en 1668 ; son apparition sur notre continent est de beaucoup postérieure à celle du tabac contemporaine de la découverte de l'Amérique.

Le thé tient en médecine une place des plus honorables et des mieux méritées parmi les boissons dites *aromatiques*, et to-

niques ; il a une odeur suave et excitante à la fois qui ne lui appartient pas tout à fait en propre puisqu'à la récolte les indigènes ont soin de l'additionner de différentes plantes à aromes très-accentués et fort agréables, telles que le *camellia sasanqua*, l'*olea fragrans*, le *mogorium sambac* de la famille des Jasminées... Quoiqu'il en soit, son usage s'est vulgarisé en médecine et surtout dans l'alimentation. Les thés forment des groupes bien distincts par des caractères qui leur sont propres, ce sont : 1° les *thés noirs* ; 2° les *thés verts*. Parmi les premiers ; la variété préférée est le *pecco* ; parmi les seconds, le *choolan* ; d'ailleurs une différence digne d'intérêt pour tout le monde existe entre les *thés noirs* et les *thés verts* ; les thés noirs ont une action plus douce, l'excitation qu'ils produisent est plus ménagée, plus facile à graduer ; les thés verts ont, au contraire, une action stimulante, énergique, rapide, difficile à modérer ; leur emploi prolongé influence péniblement l'ensemble du système nerveux, effet qui se manifeste par des malaises variés, des spasmes, des tremblements, quelquefois même de l'insomnie et à la longue une diminution notable de l'embonpoint, d'où il résulte que *logiquement* l'emploi des thés verts devrait être soumis exclusivement à la prudence des médecins, et que les *thés noirs* seuls ont droit à entrer de plein pied dans l'alimentation ; l'infusion de thé noir constitue en effet aujourd'hui un des éléments essentiels du régime chez plusieurs peuples du Nord : les Anglais, les Russes, les Hollandais, les Belges, les Américains du Nord..., le consomment à l'envi, les Anglais surtout, ce peuple *carnassier*, comme l'appelle Bertillon (*Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, article Angleterre) trouvent dans le thé un excitant énergique dont ils usent largement et qui assure pour eux la digestion paisible et inoffensive, d'énormes quantités de viandes, que l'estomac français le plus vigoureux ne pourrait tolérer même en se lessivant avec *des flots de thé*. L'anglais, du reste, calcule ses chances de digestion avec le même sang-froid que ses succès probables en affaires commerciales ; le climat humide et froid de la brumeuse Albion

explique presque seul, je ne dirai pas la tolérance, mais même l'utilité incontestable du thé, qui du reste et en général se boit surtout dans les pays septentrionaux où son action stimulante est quotidiennement mise à profit; les régions méridionales lui préfèrent presque partout le café; en France particulièrement, où la consommation du café atteint des proportions incroyables, le thé reste au service des médecins et des gourmands; l'aristocratie française seule en a fait une boisson de luxe et de bon ton.

— Le thé, aussi bien que le café, pris en quantité modérée, paraît exercer un effet favorable sur les fonctions cérébrales; la pensée est plus lucide, plus nette, les facultés de l'âme sont doucement excitées, les plus nobles instincts de l'homme se réveillent pour imposer silence à ses tendances bestialement sensuelles, mais de pareils résultats ne répondent qu'à un usage modéré de cette boisson; l'abus ici, comme en toutes choses, amène les troubles déjà signalés et quelquefois même des maladies persistantes.

— L'arbre à thé atteint deux mètres de haut; on ne le laisse pas monter davantage; il donne trois récoltes de feuilles en mars, avril et mai; les premières feuilles étant à peine formées produisent le thé fleur ou impérial (thé de choix) ce thé n'est pas coté dans le commerce, c'est dire qu'il est fort cher; comme cette récolte peut faire périr l'arbre on la fait rarement ou avec modération; le prix du thé varie en Chine entre 40 à 300 francs les cinquante kilogrammes; ce dernier prix est celui du thé impérial.

— La préparation des feuilles de thé se fait ainsi: on les immerge quelques instants dans l'eau bouillante, puis on les jette dans des bassines de fonte pour les chauffer; lorsqu'elles commencent à se rider on les étend et on les roule une à une, mais fort lestement sur une grande planche; elles repassent ensuite dans la bassine où, pour le thé noir, elles restent plus longtemps que pour le thé vert qu'on teint même souvent avec un peu de bleu de Prusse!

THÉÂTRES. — Au dire de Schiller, un peuple ne devient nation que lorsqu'il sait créer un théâtre national, reflet de ses mœurs, de ses habitudes, de ses instincts, de ses préjugés et même de ses vices: le théâtre, en effet, est l'histoire présente et vivante de la nation; c'est son mentor, son inspirateur, son conseiller, d'autant mieux accueilli, qu'il est plus vrai, plus amusant, plus entraînant!

— Le vrai théâtre national est celui qui peint dignement et de main de maître, les mœurs de la nation; la leçon est bonne si elle punit les vices, si elle modère l'orgueil des grands, si elle encourage et exalte toutes les vertus: le théâtre est dès lors un enseignement, une école de mœurs, un puissant moyen de civilisation; c'est ainsi qu'un plaisir se transforme en bienfait moral et en vertus exemplaires: nous sommes tous comme des enfants, repoussant un enseignement direct mais courant après un enseignement indirect et amusant; les Grecs et les Romains ne gouvernaient-ils pas les peuples avec des apologues. La pédagogie a le tort de se présenter raide et tout d'une pièce, elle apparaît comme un monstre irrité, effrayant, et fait fuir au lieu d'attirer.

— Le théâtre n'a jamais dirigé les mœurs comme on l'a souvent prétendu; il n'a fait que les reproduire en les mettant en action, en cherchant à les corriger, en recevant leur influence et restant ainsi l'histoire morale des nations; ceci depuis le théâtre grec jusqu'au théâtre de Molière et de Scribe, et nos théâtres les plus modernes.

— Il ne faut cependant pas oublier que le théâtre a une morale tout à fait à part et difficile, sinon impossible à appliquer aux diverses positions de la vie réelle.

— Les théâtres doivent être des écoles de mœurs et de bonne littérature, non des exhibitions de caractères bas, avilis, grotesques, ignobles. Pourquoi abaisser, pourquoi avilir, pourquoi injurier ainsi l'humanité en la produisant sur la scène par ses hontes et ses turpitudes; le théâtre est un banquet et non un égout, et la tolérance des gouvernements ne s'explique que

par la corruption effrontée et audacieuse des gouvernants !

— Nos théâtres jettent à pleines mains, sans discernement et sans choix, dans ces pauvres intelligences qui écoutent, les semences les plus diverses et les plus dangereuses : tout cela doit produire et produit en effet des monstruosité ! On peut prévoir les étranges déductions d'un esprit mal fait, d'un jugement malsain, d'une logique faussée : ce ne sont plus des idées qui jaillissent, ce sont des difformités, parfois des conceptions hideuses.

— Le plus grand nombre des pièces jouées sur le théâtre ont, par leur mauvais choix, corrompu plutôt que moralisé, détruit et non édifié ! C'est ainsi qu'Aristophane, dans sa comédie des *Nuées*, ridiculisait la religion d'Athènes.

— Notre théâtre primitif et naturel, le théâtre de Molière surtout, combattait le vice et le ridicule en tout ; le théâtre actuel le propage et l'encourage en le tolérant et en l'applaudissant.

— Tout le monde rit au théâtre, même du vice ou du ridicule qui est le sien, car chacun rit de son voisin et chacun se trouve ainsi cause et effet, ridiculisant et ridiculisé.

— Au théâtre, jamais l'auteur dramatique ne peut être en communication trop intime avec le public, aussi les plus grands poètes étaient-ils acteurs, Eschyle, Shakespeare, Molière...

— Chacun arrive au théâtre avec ses ennuis et ses joies : le rideau levé, toutes les préoccupations disparaissent, tous les spectateurs sont esclaves de la même idée, la poursuivent et vivent de la vie scénique. C'est l'effusion d'une foule de cœurs dans un seul cœur, des plaisirs et des douleurs égoïstes dans une seule joie ou une seule douleur, enfin le sacrifice momentané de toutes les individualités présentes s'absorbant dans une seule sympathie. L'émotion, l'entraînement passent de la scène dans la salle, l'âme de la pièce s'empare de l'âme de la foule, c'est une chaîne électrique qui galvanise tout, et s'empare de tous, acteurs et spectateurs.

— Le théâtre avec ses lumières éclatantes, son luxe d'ensemble, ses pompes,

ses fascinations, ses prestiges, grandit et embellit tout ; aussi d'un mot fait-il une émeute, un incendie ; c'est un microscope énorme et puissant : il a donc besoin d'art, de luxe, de somptuosités, de magnificences, de féeries, sans cela pas d'imagination pour les poètes, pas de rétribution pour les acteurs, pas de surprise, de prestige pour les spectateurs et avec la misère des moyens on tombe dans la misère de l'esprit, ce qui est la ruine du théâtre !

— Nous avons tort de nous plaindre de la décadence et du relâchement de la morale du théâtre, car c'est le public qui applaudit, inspire et commande l'auteur, c'est le public qui est donc servi suivant son goût puisqu'il accourt et crée la vogue et l'engouement populaires ! L'auteur n'est que l'amphytrion, prévenant et satisfaisant le goût de ses invités ; au public donc la responsabilité de la décadence de notre littérature dramatique et dès lors de nos mœurs publiques et privées !

— L'auteur dramatique pour démontrer une vérité n'a pas besoin de déductions logiques : il la met en action, il la montre en chair et en os se mouvant, pensant et parlant !...

— Le public parisien des grands théâtres est un public instruit, savant, civilisé, il comprend à demi-mot. Le public de province est souvent le contraire : l'ignorance, la vulgarité, la bêtise y dominant, et il lui faut un répertoire amusant, jovial, animé, pièces à gros sel et à plaisanteries burlesques, quelque chose qui le fasse rire naïvement, le secret est là ; il ne faut rien laisser à l'interprétation, tout doit être exprimé !...

— Au théâtre, lorsqu'on donne les pièces de l'ancien répertoire, on est étonné que la partie animée du public ne se compose que de gens âgés ; c'est qu'ils sont aujourd'hui les seuls qui ne soient pas blasés et usés.

— L'auteur dramatique et le poète sont de tous les pays : Homère vivra éternellement ; Oreste effraiera toujours les civilisations inconnues d'Eschyle ; Hamlet terrifiera les générations que Shakespeare a ignorées.

— Les plus petites villes ont maintenant leur théâtre, où toutes les conditions

sociales viennent s'échauffer à la même pensée, vivre de la même vie, rire et pleurer ensemble, s'entraîner ainsi les uns par les autres !

— Si le théâtre conserve l'inégalité des places, il respecte l'égalité du plaisir : Corneille exalte et entraîne, Racine attendrit, Molière amuse également tout le monde, et le valet est aussi bien servi que le maître !

— Chaque peuple a son goût théâtral : les marionnettes, les pasquinades en Italie ; les longues déclamations métaphysiques ; en Allemagne ; en France la comédie, le vaudeville, l'opéra-comique ; en Angleterre, le drame sanglant et le gros sel des charges ; en Espagne, les grands coups de sabre et les rodomontades...

— En Italie, sur les théâtres, on préfère la représentation de la vie commune à celle de la vie de distinction, mais par contre les bouffonneries, les farces ont une naïveté, un sel, un montant qu'on ne trouve pas chez les peuples du Nord ; la grimace italienne est inimitable par sa verve, son entrain, son naturel, son brio ; l'Italie est la terre classique du burlesque, de la farce !

— Les théâtres parisiens se partagent, par la spécialité, la foule des spectateurs comme les restaurants se partagent la foule des gourmands et des consommateurs ; chacun y est servi à sa guise et à son goût : opéras, grande musique, grande littérature dramatique, vaudevilles, féeries, ballets, drames... Il y a un concours si acharné et si intelligent entre tous les théâtres pour attirer le public, que le public ne peut manquer d'être content : c'est cette variété qui fait le charme principal de notre grande et splendide capitale.

— Chaque théâtre a sa spécialité, son caractère bien tranché, son public, sa censure, son chef-d'œuvre, relatif bien entendu : aux Italiens il ne faut avoir que des oreilles musicales, à l'Opéra des oreilles et des yeux, aux Français du goût et de la littérature, aux théâtres de vaudevilles, de la gaieté et le désir de passer quelques moments agréables.

— L'Opéra est le théâtre des vanités luxueuses, de l'opulence, c'est le théâtre

des étrangers et des gens à la mode. Le Théâtre-Français est le théâtre des gens de lettres, des savants, des professeurs et des lycéens... Ces deux théâtres sont des institutions nationales méritant les subventions, la protection et la surveillance qu'ils reçoivent, car ils sont un modèle et une formule d'entraînement et d'enchantement !

— Dans les théâtres Italiens on voit éclore et apparaître l'une après l'autre toutes ces belles fleurs d'aristocratie et de beauté qu'on nomme princesses, duchesses et comtesses et qui viennent pour se faire voir et pour faire l'amour, aujourd'hui plus à la mode que jamais ; le spectacle est un prétexte, l'amour joue son rôle dans chaque loge, plus encore que sur la scène.

— Les loges en Italie sont de petits salons : on y cause, on s'y rafraîchit, on y mange ; quand on y reçoit et que les sept à huit sièges en sont occupés et qu'il entre un nouveau visiteur, le plus anciennement arrivé sort, chacun avance d'un siège et l'arrivant se place le dernier, ce mouvement se continue ainsi pendant toute la soirée dans toutes les loges où sont passés en revue tous les amis qui sont entrés pour un franc (droit d'entrée au parterre) quand on veut une loge on achète une clé à la porte du théâtre ; les vrais italiens s'en passent en faisant leur tournée de visiteurs dans les loges amies ! *Le cavalière servente* est sur le devant avec sa maîtresse, car en Italie l'amour doit s'afficher ; tout le parterre se tient debout. On cause beaucoup en loge, le silence ne se fait que pour écouter les grands morceaux ; en France on écoute, si on entend causer ce sont des étrangers ou des gandins stupides et éventés auxquels on impose souvent silence ! Mais si on veut voir une société bruyante s'amuser de tout autre chose que de la pièce représentée, il faut aller au théâtre en Espagne ; on n'y entend d'autre bruit que les conversations de la foule, on se croirait sur une place publique ou sur un champ de foire !

— Pourquoi au théâtre des loges fermées comme des caisses ou des confessionnaires ? chaudes comme des étuves,

tristes comme des prisons ! Cela peut convenir à l'humeur égoïste et chagrine des anglais, mais non aux goûts, aux habitudes sociales des français, à notre liberté d'allures et de mouvement ! Les loges ne devraient être closes qu'à hauteur d'appui, l'air y circulerait mieux, la santé, le bien-être, le plaisir et souvent la décence y gagneraient.

— N'est-ce pas assez d'avoir en politique, en religion, en opinions diverses, la lutte journalière des contacts et des salons, celle des journaux, celle des intérêts enfin, sans porter cette lutte sur le théâtre et pour des questions brûlantes, dangereuses, irritantes, devant deux ou trois mille spectateurs passionnés en sens contraire, formant deux ou plusieurs camps ennemis, surexcités et prêts à se livrer combat ! Le théâtre qui doit calmer et moraliser viendrait au contraire aigrir et souffler la guerre et la discorde là où on n'est réuni que pour se distraire et s'amuser ! C'est là évidemment un contre-sens, un abus, un piège !

THÈBES — est l'aînée et la plus grande des cités royales, elle n'a jamais été dépassée : elle était assise sur les deux rives du Nil supérieur ; c'était une ville de temples et de palais bien au-dessus de tout ce que pouvait offrir le monde ancien et où vingt rois, puissants dominateurs de toute l'Asie et d'une partie de l'Afrique, avaient amassé toutes les splendeurs que quarante siècles d'abandon et de destruction n'ont pu effacer ! car ce n'est pas l'Égypte avec ses faibles ressources, c'est un monde de royaumes groupés dans la même main, qui a édifié ces prodigieux, ces immenses monuments, se comptant par centaines ; on ne comprend pas aujourd'hui par quel effort de puissance, de richesse, de science on a pu créer de pareilles merveilles !

— Le colosse, qui représentait Sésostri à Thèbes, était d'une seule pièce et avait treize mètres et demi de hauteur ; deux autres colosses assis ont vingt mètres et dominant encore les ruines de Thèbes : l'un de ces blocs est d'une seule pièce et on a calculé qu'en le brisant il faudrait sept

cent cinquante charriots pour transporter ses débris.

— Les splendeurs de la Thèbes ancienne sont dues au pouvoir absolu et illimité des rois qui avaient la puissance du Dieu dont ils se disaient les fils et qui habitaient non des palais, réservés à leur suite, mais les temples eux-mêmes ; ajoutons que les lumières de la science et les progrès de la civilisation sont aussi les plus grands éléments de puissance, ils décuplent les forces de ceux qui savent soulever les grandes idées du progrès, c'est par ce levier qu'après l'Égypte, la Grèce a accompli ses merveilles, après la Grèce, Carthage ; après Carthage, Rome ; puis au moyen âge Venise et Gènes, puissances cependant imperceptibles aujourd'hui que le feu sacré s'est retiré d'elles ! Tels furent les météores qui illuminèrent successivement le monde.

THÉROIGNE DE MÉRICOURT, — du pays de Liège, fut d'abord une courtisane célèbre, maîtresse du régent d'Angleterre Georges IV, puis de Mirabeau, puis de Philippe Égalité, enfin de Robespierre ! Elle provoqua les mesures les plus sangonaires ; fouettée en place publique par les femmes de la halle le 10 thermidor, elle fut atteinte de folie furieuse et mourut peu de temps après !

TIMIDITÉ. — Qualité ou défaut suivant sa modération ou son excès. La timidité qui est le résultat d'une faiblesse de caractère, est une infirmité qui ne diminue qu'avec l'âge et l'expérience du monde, elle paralyse toutes les facultés de l'esprit et du cœur, rend gauches ou raides tous les mouvements et cause parfois de vives souffrances ; la timidité qui, au contraire, est l'expression d'un cœur simple et modeste, s'effaçant par déférence ou estime pour les autres, est une charmante qualité qui embellit la jeunesse et fait encore mieux apprécier les mérites d'un savoir distingué et d'une haute position.

— Quelle humiliation est celle que l'ignorance du monde et la timidité infligent aux grands enfants de vingt à trente ans, si gauches dans un salon, si étonnés de tout, si empruntés en tant de choses !

— Le sentiment qu'on a de sa valeur atténuée heureusement cette timidité excessive qui a par trop l'apparence de l'humilité et même de la niaiserie.

— Entrer dans le monde avec trop de timidité et de défiance de soi-même, c'est accepter une partie inégale et s'exposer à des échecs. Ces travers entraînent presque toujours un jeune homme dans des relations au-dessous de lui, et c'est là un grand écueil ! Lorsqu'on craint de ne pas plaire on peut être à peu près certain que cette crainte sera justifiée, tandis qu'avec plus de confiance en soi on sera presque sûr de réussir et de dominer.

— La timidité est un ennemi intraitable et secret, paralysant toutes nos facultés, étouffant notre intelligence et nous faisant dire et faire le contraire de ce que nous voulions faire et dire. La timidité transforme et amortit l'homme, elle a cependant cela de particulier qu'elle est souvent un charme de plus dans la femme lorsqu'elle se maintient dans des bornes raisonnables.

— Rien n'est si craintif et si facilement intimidable qu'une jeune fille : un regard la trouble, un rien la déroute, un mot la bouleverse, un geste l'effraie ! C'est surtout à l'âge heureux de l'amour que son cœur est impressionnable, tremblant et faible.

— Ce qui nuit à beaucoup de jeunes gens c'est la timidité ; ce qui leur manque c'est plus d'assurance et de confiance dans leurs propres moyens ; tout cela est indispensable pour constituer l'homme sérieux et résolu, pouvant causer sans embarras et sans se laisser intimider et troubler ; toutes les carrières commandent plus ou moins d'assurance et nous ne connaissons pas de meilleur moyen que les lectures publiques d'abord, puis les exercices du théâtre en petit comité. Ces exercices qui sont des jeux ou des amusements, débarrasseront les jeunes gens de cette timidité qui paralyse leurs mouvements, rend gauche leur maintien, les fait balbutier et obscurcit leur intelligence ; mais il faut en même temps les prémunir contre une assurance excessive et ridicule, car l'excès contraire à la timidité serait l'audace ou cet aplomb

provoquant qui aliène au lieu d'attirer et de séduire.

— Un examen curieux et persistant est toujours une souffrance pour celui qui le subit, c'est un martyr pour une personne timide.

— La timidité et la modestie sont de nos jours choses très-rares chez les jeunes filles du monde dont l'assurance et l'aplomb sont parfois poussés trop loin ; c'est là un grand défaut de nos éducations modernes et imprévoyantes !

— Il ne faut pas être trop timide et trop modeste, ni chercher à se faire petit, à échapper aux regards, à se faire oublier ; on serait bien vite pris au mot, et ce jeu naïf et enfantin conduirait sûrement au ridicule.

— Poussée dans ses derniers retranchements la timidité la plus grande peut s'élever jusqu'à la plus grande assurance et même jusqu'à l'audace !

— La timidité peut être la crainte du blâme, la honte en est la conviction.

— La timidité est un défaut qu'on pourrait augmenter en voulant le guérir.

— Il ne faut pas fuir la société par timidité de peur de faire des fautes ou des balourdises ! La plus grande de toutes est de se priver de l'assurance et de l'expérience qu'on ne trouve et qu'on n'acquiert que dans le monde.

— Les esprits pacifiques sont timides et évitent d'émettre des opinions contraires à celles des autres, pour ne pas être obligés à les soutenir ; certains qu'ils sont de faiblir ou de céder dans une discussion, ils croient sage de ne pas l'engager et ils ont raison !

— Le plus grand ennemi des personnes timides est leur propre timidité, car elles s'embarrassent dans les efforts qu'elles font pour la vaincre et la dominer et arrivent ainsi à une confusion humiliante.

— La timidité ne fait tort qu'à nous-même, elle est une qualité vis-à-vis des autres, aussi conquiert-elle l'indulgence de tous.

— Jamais femme déjà éprise ne s'est plaint de la timidité farouche d'un jeune et joli garçon, car cette timidité est déjà un aveu et même une déclaration passion-

née; l'indifférence n'est pas timide, elle est égoïste, elle va droit et audacieusement à son but.

TITRES. — La manie des titres et des distinctions tourmente toutes les classes riches ou aisées, c'est la marotte de la bourgeoisie et pas seulement en France, car elle est encore poussée plus loin en Angleterre, en Espagne, en Italie, en Allemagne, en Russie.

— Les cours sont toutes puissantes parce qu'elles distribuent tous les emplois et attirent à elles toutes les ambitions qu'elles sont disposées à anoblir en qualité de serviteurs dévoués : le peuple rit de ces titres, mais le paon en tire vanité et les transmet à ses héritiers qui s'en glorifient encore plus.

— Les titres n'ont tant de valeur qu'en province, surtout dans les contrats de mariage, sur les cartes de visite, les cachets, etc., vanité des vanités !.. A quoi ont servi toutes nos révolutions ?

— Les titres nobiliaires sont traduits du latin, qui fut longtemps la langue héraldique ou du blason.

— Dans l'ordre héraldique, le marquis est-il au-dessus du comte?... Il y a débat : le comte était le *comes*, compagnon du prince, du roi, de l'empereur ; le marquis était le défenseur de la *Marc* ou de la *Marche* (frontière), c'était une fonction, non un titre ; et il faut croire que le comte, comme compagnon et confident du prince, devait avoir plus d'autorité sur son esprit, d'autant mieux que par ses fonctions, le marquis préposé à la garde des frontières était nécessairement éloigné du prince ou souverain résidant au centre de la principauté ou du royaume. Le vicomte était le lieutenant du comte, le vidame, vice-domine, lieutenant à la place du maître ; le duc de *dux* en latin, chef conducteur, était un chef d'armée chez les Francs, un général avec dotation.

— En France, pour un titre héréditaire, de duc par exemple, dont doit hériter l'aîné, tous les autres enfants, dans l'ordre de l'âge, prennent les titres subséquents ; ainsi les cinq fils d'un duc prendront successivement : l'aîné, le titre de marquis,

les autres celui de comte, vicomte, baron et chevalier, vidame, ce qui n'existe en Angleterre et *par tolérance courtoise* que pour *les fils des pairs d'Angleterre*.

— C'est depuis 1343 et en exécution d'une condition verbale, que le prince héritier dut prendre le titre de dauphin après la cession du Dauphiné à la France... En Angleterre, le prince royal prend le titre de prince de Galles ; en Espagne, de prince des Asturies ; en Portugal, de duc de Bragançe.

La fille aînée du roi et celle du Dauphin s'appelaient Madame, leurs filles puînées Madame avec leur titre de Valois, du Maine, d'Alençon ; les filles des fils puînés Mesdemoiselles, puis venaient les titres d'altesse royale, puis d'altesses sérénissime. La Révolution de 1830 supprima le titre de dauphin, et conserva le titre de prince royal, et l'Empire celui de prince impérial.

— Avant la Révolution on n'appelait madame que les femmes nobles, les autres femmes, même mariées, ne s'appelaient que demoiselles, et plus anciennement encore, seules les nobles ayant des titres s'appelaient madame, les femmes simplement nobles, mademoiselle.

— Les flatteurs intéressés et les cochers de fiacre prodiguent en France le titre de prince aux Russes, de mylord aux Anglais, de baron aux Allemands, de monseigneur aux Italiens et aux Espagnols... Ce qui prouverait la vanité et le faible de chacune de ces nationalités !

TIERS ÉTAT. — Avant la grande Révolution française, devenue révolution universelle, car elle a tout renversé et tout déplacé, le tiers état, qui comprenait cependant, les dix-neuf vingtièmes de la nation, était un humble serviteur devant deux puissances gigantesques : la noblesse et le clergé ; aujourd'hui il est remplacé par la bourgeoisie qui domine, envahit, efface et absorbe tout par ses masses enrichies, instruites et opulentes.

TOILETTE. — Rien n'est plus séduisant et d'un meilleur effet qu'un vêtement de jeune femme bien porté ! Ces étoffes légères et gracieusement ondulantes reflè-

tent les grâces de la taille et le rythme charmant de la beauté, poésie complète ou le luxe de la nature, de l'art et de l'opulence se vivifient et s'animent l'un par l'autre avec cette harmonie que donnent la grâce, la souplesse et la légèreté. Virgile disait :

La déesse éclate, la déesse brille et resplendit.

Et vere incessu patuit Dea !

— La toilette est le fard extérieur des femmes, mais le bonheur les embellit, les exalte et les poétise bien plus encore.

— Les chiffons et la parure donnent une seconde nature à la femme, l'amour seul la complète.

— Certaines femmes soigneuses, laborieuses et économes ont le talent de conserver longtemps à leurs toilettes leur fraîcheur première ; d'autres, au contraire, fanent tout ce qu'elles ont, gaspillent tout ce qu'elles touchent et salissent tout ce qu'elles portent, c'est donc souvent par l'incurie, l'abus et le désordre qu'elles se ruinent et s'avalissent.

— Ce qui excuse et justifie la toilette, c'est qu'elle est une politesse pour ceux qu'on fréquente, lors même qu'elle ne serait qu'une maladroite et plate vanité de ceux qui s'en parent.

— Une femme ne peut que se rajeunir et que gagner à paraître plus jeune que sa toilette ; en outre du mérite et de la franchise de sa résolution, elle a l'avantage de sembler moins âgée qu'elle ne l'est, sa toilette étant un repoussoir à sa jeunesse, un fond obscur qui double sa fraîcheur !

— Rien ne trahit plus le mauvais goût que les couleurs éclatantes et encore plus le défaut d'harmonie dans chacune des parties de la toilette.

— Quelques femmes poussent le désir de paraître et de briller jusqu'au point de se priver des choses les plus nécessaires à l'existence pour se vêtir avec élégance : victimes de leur vanité, ces femmes n'inspirent que la pitié et le mépris ; oh ! que l'infortune modeste est autrement méritante et qu'une robe de toile peinte qu'elle a faite elle-même, pare mieux une jeune femme vertueuse que les plus brillants colifichets ! Les femmes vaniteuses ne

trompent personne, elles sacrifient tout au désir de plaire et de paraître et cependant n'en imposent par au public sur leurs moyens de fortune ; un sourire de pitié les accompagne toujours là où elles croient briller, au lieu de l'estime et de la considération que s'attire la première sans y prétendre.

— Une femme prudente et sensée doit, lorsqu'elle fait ses visites, adopter une toilette simple et de bon goût ; ne jamais chercher à rivaliser avec les femmes à la mode ou les femmes perverses ; ne point humilier celles moins favorisées de la fortune, telle devrait toujours être sa règle de conduite ; dans toute autre circonstance, elle se vêtira conformément à sa position dans le monde, mais sans exagération, une modeste simplicité convient à la richesse aussi bien qu'à la médiocrité.

— Il en est de la passion de la toilette comme de toute autre passion, plus ce qu'on porte est beau, plus cela fait ressortir ce qui manque, et un désir satisfait inspire de suite un autre désir ; de belles soieries veulent des dentelles ; de belles dentelles, des fourrures ; de belles fourrures, des plumes ; de belles plumes, des diamants ; puis tout cela veut être varié : ajoutez qu'on ne peut le porter que dans une belle voiture, qu'une belle voiture veut de beaux chevaux, plusieurs espèces de valets en costumes variés, laquais, chasseurs. Le luxe est donc nécessairement progressif dans ses dépenses et on pourrait dire sans limites et sans fin !

— La toilette perd plus de jeunes femmes que la passion de l'amour ! car la toilette est une tentation de tous les instants, de toutes les minutes ; comment la femme qui veut toujours plaire, dominer, humilier, écraser enfin, triompher de tout et de tous, ne succomberait-elle pas elle-même !

— Une femme de goût n'exagère aucune toilette, aucune mode, elle les approprie à sa personne et à ses manières ; elle laisse aux courtisanes le besoin de les exagérer pour attirer les regards et aider à leur industrie plus ou moins discrète ; elle les modère au contraire, les rapproche de la simplicité, de la modestie primitives, véritables bases de la distinction.

— Dans la toilette des gens non habitués au luxe, il manque toujours deux choses : le goût et la propreté.

— C'est par l'élégance de la chaussure, de la manchette, des gants, de la coiffure qu'on reconnaît une femme vraiment élégante.

— En Italie, en Allemagne, en Espagne les françaises par un sentiment d'opposition au mauvais goût de la société, se font remarquer par l'extrême simplicité de leur toilette ; cela contraste avec les volumineux atours, les couleurs vives et tranchées, les fioritures et les attifages souvent ridicules des dames de ces nationalités.

— Trois choses ne se rencontrent pas en Angleterre : c'est la moustache du militaire, la casquette de l'ouvrier, le bonnet de la campagnarde ; une de ces choses signale de suite l'étranger ; une femme marchant pieds nus n'en porte pas moins le chapeau. Et le costume de la grande dame se dégrade insensiblement en traversant successivement tous les étages de la société, de telle sorte que le chapeau et le vêtement surtout arrivent à l'état de haillons ne cachant plus que ce que commande absolument l'intervention de la police.

TOILES D'ARAIGNÉES. — C'est à sa persévérance pendant de nombreuses générations, autant qu'à son intelligence naturelle, que l'homme doit ses progrès et ses conquêtes en tout ; rien n'est si petit pour lui qui ne mérite toute son attention et son travail : il y a cent cinquante ans que le président Bois, membre de l'académie de Montpellier, renouvela les essais d'utilisation des fils de toiles d'araignées ; il était parvenu à en faire de la bourre de soie filée avec laquelle on avait confectionné des mitaines et des chaussettes, mais sans force et sans consistance, dès lors sans durée ; Réaumur appelé à vérifier, se prononça contre l'utilité de l'emploi ; l'abbé Ramond de Florence releva la question vers 1777 en essayant de réunir et de filer les fils des toiles d'araignées aussitôt leur sortie du corps de la bête et en fit une bourse dont il fit hommage à Charles III, roi d'Espagne ; un voyageur français affirmait aussi qu'on pouvait utiliser les fils de la

grosse araignée de Gorée ; la société des arts de Londres reçut d'un voyageur anglais des fils assez solides de l'araignée monstre appelée diadème, on envoya de Java au muséum du jardin des plantes de Paris quelques bobines de fil d'araignées ; puis plus récemment M. Bancal, employé administratif dans notre colonie du Bengale expédia un échantillon de fils de la grosse araignée à taches jaunes du Sénégal ; mais l'épreuve n'a pas justifié l'utilisation pratique et la question reste à l'état de curiosité. Eh bien ! quoiqu'on ait échoué jusqu'ici, soyez sûr que l'expérience sera renouvelée et discutée ; ceci prouve au moins la ténacité précieuse du génie humain et sa confiance dans son intelligente persistance.

TOISE. — Mesure ancienne, celle dite toise du Pérou et celle dite du Nord sont la reproduction de la vieille toise, étalon en fer, incrustée pendant des siècles dans le mur au bas de l'escalier du Châtelet de Paris ; on appela toise du Nord la copie qui servit, vers le milieu du siècle dernier (1750), aux opérations de l'académie des sciences au Pérou, de même celle du Nord qui servit aux opérations du pôle Nord. Ces opérations ont suivi la mesure du triangle mesurant six cent quarante-trois kilomètres, et dont Melun et Perpignan étaient la base en France.

Ces deux toises sont conservées à l'Observatoire de Paris pour remplacer celle du Châtelet qui est perdue.

TOLÉRANCE. — « Pour être juste avec les hommes, il faut comprendre que l'ignorance, l'habitude et l'exemple sont souvent une excuse à leurs vices. »

MARC-AURÈLE.

— La tolérance découlant de la charité chrétienne est la plus aimable des vertus, elle devrait être la règle de la civilisation et de la raison.

— Dans un monde où la perfection est une bien rare exception, la tolérance est une partie importante du savoir-vivre : on ne pourrait vivre en société si on ne savait tolérer beaucoup, fermer souvent les yeux, excuser et accepter une foule de choses ;

il ne faut pas se croire meilleur que tous, mais au contraire s'avouer ses défauts pour se préparer à supporter ceux des autres.

— La tolérance, religieuse surtout, est d'essence humanitaire et nationale; elle aide puissamment au développement des nations, à la paix intérieure, à la moralisation et à la civilisation en tout; les guerres religieuses sont toujours marquées au coin du fanatisme et de la cruauté; elles sèment des dissidences au lieu de les éteindre; on ne s'attendait pas au désastre que produisit en France la révocation de l'édit de Nantes par Louis XIV, Vauban apprécia les pertes énormes qui en résultèrent pour la France qui perdit plus de 250,000 de ses nationaux, les meilleurs, les plus moraux, les plus laborieux, les plus braves, les plus riches; 250 millions d'argent monnoyé exporté avec eux; 10,000 de nos meilleurs matelots, 25,000 de nos, plus braves soldats dont 1,500 officiers: un grand nombre d'habiles industriels qui portèrent au dehors leur activité, leurs capitaux et leur expérience; tout cela passa à l'étranger, en Prusse surtout, en Suisse, en Hollande, en Angleterre, ainsi nos ennemis s'enrichirent et se fortifièrent de nos désastres.

— C'est pratiquer la religion chrétienne que de plaindre et d'aimer au lieu de les haïr, ceux qui en pratiquent une autre.

— L'Imprimerie qui fut l'initiatrice de la science, fut aussi la base de la tolérance en matière de religion; avant l'imprimerie, en massacrant une secte dissidente on anéantissait le schisme, parce que la doctrine n'était pas fixée dans les livres, mais seulement dans de rares manuscrits; après l'imprimerie on pouvait tuer les sectaires, mais non détruire ou effacer les livres nombreux qui perpétuaient leurs doctrines; l'intolérance fut donc forcée de s'arrêter devant des rigueurs inutiles et impuissantes!

— Les persécutions des protestants contre les catholiques anglais ne peuvent être blâmées par les catholiques français qu'à la condition de ne pas persécuter les protestants français: cette idée seule commande donc la tolérance partout.

TOMBES. — Que d'enseignements utiles

à la vie on trouverait auprès d'une tombe si on s'y arrêtaît une heure entière en se recueillant et en s'interrogeant sur les causes et le dénouement de tous les événements importants de ces vies éteintes! Car la tombe est silencieuse, mais elle n'est pas muette; car elle donne les meilleurs conseils et inspire les plus justes, les plus utiles résolutions; son silence est donc la plus éloquente des paroles.

— J'ai souvent entendu dire: une tombe sous des fleurs, la vie sur la mort, pourquoi ces contrastes sous prétexte de souvenir? Quel sophisme! mais ces fleurs, c'est le souvenir affectueux, pieux et éternel des enfants pour leurs grands parents, c'est le culte continu et passionné de leurs vertus!

— La tombe où reposent les cendres de nos aïeux bien aimés et qui attire nos visites, a le doux attrait des bons souvenirs, le parfum des grandes vertus de la famille; on en revient meilleur et plus fortifié dans le bien.

— Que de gens n'ont jamais réfléchi à ce qu'était une tombe! C'est la famille réunie en terre après la mort! C'est la maison des morts attendant l'arrivée de ceux qui vivent encore; c'est l'ossuaire, ce sont les vieux débris de la famille; il faut être bien pauvre pour ne pas s'accorder cette dernière satisfaction de reposer auprès de ses aïeux, de ses père et mère, frères et sœurs..., dix mètres carrés de terre dans le cimetière commun qui devient la ville des morts auprès de la ville des vivants, pourront suffire à une famille pendant des centaines d'années.

— Les Romains craignaient si peu la vue des tombeaux, qu'ils en faisaient l'ornement de leurs voies les plus belles et les plus fréquentées; les Turcs font encore de même; les Chinois sacrifient tout pour embellir leurs tombeaux de famille; la glorification et le respect des morts étaient la passion la plus vivace de l'antiquité païenne.

— Les premières tombes des chrétiens étaient dans les carrières ou catacombes de Rome où elles furent élevées, là même où se réunissaient les premiers serviteurs du Christ pour y prier en commun; une croix

enlacée d'un épi indiquait que la croix apportait la nourriture et la vie, ou l'alpha et l'omega, première et dernière lettre de l'alphabet grec, c'est-à-dire le commencement et la fin, ou un dauphin, symbole d'amitié éternelle.

— Dans les cimetières anciens, auprès des tombeaux isolés et s'élevant en monuments, se trouvaient les tombes mêlées et alignées, c'était la fosse commune.

— Xénophon rapporte que Cyrus mourant dans toute sa gloire voulut être enterré à l'ombre des plus beaux arbres afin que les éléments de son corps vinssent contribuer aux plus belles splendeurs de la nature.

— Les tombeaux sont les monuments qui paraissent fixer la limite des deux mondes : le monde des vivants et le monde des morts.

— Près de Zachleh, en Syrie, les Musulmans révèrent et montrent le tombeau de Noë. Il est abrité dans une longue chambre, c'est un petit monticule allongé recouvert de mortier poli au stuc ; les Musulmans disent que Noë était un homme de haute taille, quarante arshoon ou aunes, le tombeau est en effet d'une longueur démesurée.

— A Ravenne le tombeau de Théodoric, roi des Goths, est un édifice rond dont la coupole est formée d'une seule pierre ayant plus de trente-trois mètres de circonférence, c'est-à-dire plus de onze mètres de diamètre. Ce doit être la pierre la plus grande qu'on ait placée aussi haut, si on en excepte les pyramides d'Égypte.

TON. — La France, quoique en disent nos ennemis, donne le ton à toutes les nations : ce sont les modes, le genre, les manières élégantes et polies de son monde instruit et distingué qui sont imités partout ; si parfois il y a exagération chez nous dans le luxe et les modes, cette exagération est bien vite importée chez nos voisins qui ont rarement le bon goût de la modérer ou de la mitiger, car l'inconvénient de l'imitation, c'est d'augmenter et d'exagérer les défauts.

— La France parut un instant renoncer à son ancienne supériorité dans toutes les

questions de goût et d'élégance, elle consentit à recevoir le ton de la nation la plus égoïste, la plus guindée et la plus mercantile, l'Angleterre ; mais cette anglomanie fut de courte durée, la France reprit bientôt ses droits et les a conservés depuis.

— Dans les sociétés bien composées et où dominant le bon ton et la vieille cordialité, la conversation est une suite de doux épanchements, de naïves confidences, de narrations et de récits spirituels, de causeries sans disputes et même sans discussions.

TONNERRE. — Nom donné par les physiiciens au bruit éclatant causé par l'explosion d'une nuée orageuse, ce bruit est presque toujours accompagné d'éclairs, c'est-à-dire de clartés vives et brillantes.

— Quand la foudre, ou décharge électrique, suit immédiatement l'éclair, elle détruit tout ce qu'elle touche, elle brise les corps les plus durs, enflamme les matières combustibles, asphyxie les êtres animés et parfois même les carbonise.

— La matière électrique est surtout et de préférence attirée par les métaux, quand elle les atteint, elle s'écoule naturellement en suivant leur direction, de telle sorte que s'il la conduisent jusque dans l'eau ou la terre, le fluide électrique se disperse et le danger cesse ; c'est cette découverte qui donna à Franklin l'idée de l'invention des paratonnerres.

— On doit éviter en temps d'orage le voisinage des masses de fer ou de plomb, ne pas se réfugier dans les bâtiments à charpentes métalliques, ni dans les églises, encore moins sonner les cloches, et il faut combattre à outrance le préjugé si fortement enraciné dans les campagnes que cette sonnerie éloigne et dissipe les nuages électriques.

— Il faut aussi craindre le voisinage des arbres : la grande quantité d'eau qu'ils transudent par leur respiration établit entre eux et les nuées des conducteurs invisibles mais réels qui rendent leur abri très-dangereux.

— Il ne faut pas non plus se placer dans un courant d'air ou devant une fenêtre ouverte, ne pas marcher trop rapidement ;

voyager en voiture, présente plus de danger que voyager à cheval; certains vêtements exposent plus que certains autres, ainsi une personne vêtue de soie ou de laine est moins exposée que celle qui est vêtue de toile, etc.

— Le tonnerre qui ne fait que surprendre les animaux, effraie l'homme qui seul en connaît les dangers et les effets.

TORIES. — En Angleterre le grand parti des tories se compose de l'aristocratie d'abord, c'est-à-dire la noblesse titrée; puis de la gentry, noblesse non titrée, grands propriétaires et gens riches, de tous les fonctionnaires des universités, de tout le clergé anglican et presque aussi toujours de tout le clergé catholique; des artistes, auteurs, poètes, peintres, sculpteurs, etc., riches mendiants, originalités vagabondes allant vers qui les paie.

Les tories ont pour la royauté un attachement de cœur et de tradition plutôt que raisonné. Les têtes rondes devenus les whigs étaient les petits propriétaires de la campagne, les industriels, les commerçants, les boutiquiers des villes, la bourgeoisie, enfin toutes les sectes protestantes (presbytérianisme) reprochant à l'Église anglicane ses superstitions catholiques.

TORTS. — Casimir Périer disait justement: « C'est quand j'ai tort que j'ai besoin de mes amis, ce n'est jamais quand j'ai raison! »

— Les torts que nous avons envers quelqu'un s'aggravent par sa mort, car la faute ne pouvant être pardonnée devient irréparable.

— Le tort dont on parle le moins est le plus vite réparé, car le silence est une amnistie d'autant plus sûre, qu'elle est plus discrète et plus délicate.

TORTUE. — Amphibie des pays chauds, animal lent et indifférent en apparence, renfermé qu'il est dans son écaille comme l'hermite dans sa grotte, le sage dans sa philosophie, le saint dans ses méditations extatiques, la tortue est apathique et presque sans mouvements, elle est l'emblème de la lenteur et de la torpeur en tout.

TOURISTES. — Quel agréable passe-temps, lorsque sans aucun souci de ce qu'on laisse derrière soi, c'est-à-dire lorsqu'on est absolument libre, riche et indépendant, de consacrer quelques mois à ces excursions charmantes qui conduisent à la satisfaction d'une curiosité complaisante qui ne demande qu'à admirer et à jouir.

— Il y a des touristes, les Anglais surtout, qui ont deux idées n'en formant qu'une seule: celle d'arriver au plus vite, puis celle de repartir au plus tôt, car rien ne les occupe et ne les retient, ils courent pour courir, prennent des notes absurdes et font viser leurs passeports pour prouver leurs voyages!

TOURAINES. — Province française, la plus nationale, la plus historique de toutes; elle a mérité par sa fertilité le nom de Jardin de la France et elle en est aussi le cœur et la couronne.

TRACASSERIE. — Dans un ménage, quelque bien assorti qu'il soit, le plus grand ennemi de l'union conjugale, son plus sûr dissolvant est cet esprit de taquinerie qui se manifeste par une opposition continue, des récriminations, des rancunes sans fin qui épuisent la patience, ébranlent le système nerveux et donnent à celui des deux époux qui en est la victime, un désir insurmontable d'y échapper; ce tort est quelquefois celui du mari, mais bien plus souvent celui de la femme, curieuse en général de tout savoir, même ce qui n'existe pas, aimant à se mêler de tout et abusant de son prétendu droit de contrôle et d'investigation.

— Ce qui fait le succès de la tracasserie obstinée c'est qu'elle est sûre d'avance de vaincre les caractères doux, inoffensifs, indolents et paresseux.

TRADITION. — Les Grecs étaient causeurs, conteurs et rhéteurs: dans ce temps où on écrivait sur des tablettes de cire avec un poinçon effilé, la tradition devait se charger de la perpétuité des œuvres; de là les rhapsodes ou conteurs qui nous conservèrent les œuvres d'Homère.

— Les traditions des peuples primitifs, les légendes, les poèmes, les chansons, les chœurs, les romans, ont constitué les premiers enseignements des races humaines; c'est là l'origine de leur instruction et de leur science.

— Tout est habitude et tradition dans l'histoire de l'humanité: les grands peuples vivent de la même manière; à de longs intervalles apparaissent des conquérants, des législateurs, des philosophes, des prophètes qui changent momentanément la face des choses, mais bientôt les mœurs anciennes, les coutumes reprennent leur force et l'ancienne nature se représente et se reproduit; ainsi: en Algérie les Kabyles d'aujourd'hui sont les mêmes hommes que les Numides de Jugurtha; les Gaulois de Brennus sont les soldats des croisades, les zouaves d'Algérie sont bien les successeurs et les neveux des soldats du premier Empire.

— C'est dans les campagnes isolées et éloignées des villes qu'on retrouve dans le caractère, la trace des habitudes et des croyances des siècles antérieurs; rien n'a changé, pas même le vêtement, car là toute éducation vit dans la tradition.

TRADUCTION. — On a comparé la traduction à un mariage entre deux humeurs incompatibles, le désaccord commence dès les premiers mots!

— Une traduction parfaite, surtout d'un ouvrage des temps anciens, est presque impossible; la religion, la politique et la morale constituant des idées et des faits opposés et en quelque sorte intraduisibles.

— La meilleure traduction n'est jamais que le pâle reflet de la lumière; que la froide gravure d'un tableau, qu'un sourd écho d'un son animé; plus on remonte vers les temps anciens, plus est profond l'abîme qui sépare la traduction de l'original.

— Traduire un poète en prose, c'est esquisser à peine le dessin d'un tableau, ce n'est pas un corps, c'est un squelette desséché à rappeler à la vie.

— La traduction est déjà un vêtement nouveau pour l'ouvrage traduit, elle reste sa parure ou sa caricature suivant ses mérites ou ses défauts.

TRAGÉDIE. — On peut dire que presque partout ce genre de pièce de théâtre a été le premier jet de l'art dramatique; son plus grand tort est de mettre en action des faits qui ne sont plus de notre temps, de nous représenter des personnages ayant des mœurs et des caractères appartenant à des pays d'une civilisation éloignée et tout à fait étrangère à la nôtre.

— La tragédie étant par elle-même une abstraction, une œuvre de haute imagination, un poème à idées toujours élevées, se trouve condamnée à la sublimité, à la majesté, à la dignité en tout, conditions bien difficiles à remplir: ne vous étonnez donc pas des phrases pompeuses, des grands mots, étonnez-vous plutôt que Corneille, Racine, Crébillon, Voltaire, Ducis, Delavigne, Ponsard..., aient pu produire leurs belles œuvres.

— On ne doit pas être surpris qu'un amant malheureux trouve du charme dans sa douleur, lorsqu'on voit quelle affluence se presse dans les théâtres où on va chercher dans la tragédie les émotions les plus poignantes!

— Les tragiques anciens qui mettaient en scène les dieux, les demi-dieux, les héros, les grands capitaines, étaient obligés de choisir leurs acteurs, de les grandir par le cothurne, d'allonger leur figure et de grossir leur voix; sans cet appareil, toute illusion était détruite; aujourd'hui que les dieux anciens sont bien rapetissés on ne prend plus ces précautions, mais on choisit les actrices et les acteurs aussi appropriés que possible au rôle qu'on leur confie.

TRAHISON. — La bassesse du caractère, l'intérêt ou un désir aveugle de vengeance, peuvent seuls produire cette action indigne; trahir n'est-ce pas mentir à la foi jurée? N'est-ce pas découvrir un secret ou en recevoir la confiance et en abuser, n'est-ce pas encore entraîner celui qui vous croit son ami dans une entreprise que vous savez devoir le perdre; dans tous ces cas c'est une infamie! C'est livrer, c'est vendre en quelque sorte le bonheur, l'honneur ou la vie de celui qui croyait pouvoir

compter sur votre amitié et votre dévouement !

— Si on personnifiait la trahison, on devrait la représenter sous les traits d'une femme à deux visages, l'un doux et souriant d'un air faux et contraint, l'autre sombre, aiguissant ses dents et tout prêt à mordre.

TRANSACTIONS. — Nous composons souvent avec notre faiblesse et même avec notre conscience, et nous cherchons à nous persuader que tel acte, mauvais ou peu digne en lui-même, est une conséquence obligée de telle position, de tel système, ou de tel calcul !

TRAVAIL. — La littérature, la poésie, la philosophie, la religion, les sciences, les beaux arts, tout travail et toute prière sont les champs d'asile et de repos de toutes les fatigues et de toutes les douleurs.

— Le travail ! c'est l'exercice de l'homme, c'est l'appétit, c'est le sommeil tranquille, c'est la santé, c'est la douce joie du repos, c'est une prière, car c'est l'accomplissement d'un devoir ; c'est un pas vers le ciel ; travailler c'est édifier la fortune de la famille, c'est marcher vers l'aisance pour arriver à la richesse.

— On se lasse du plaisir, on ne se lasse jamais d'un travail modéré.

— Autant est doux le repos, c'est-à-dire la tranquillité de l'esprit et de l'âme, autant est insupportable et dangereuse l'incertitude de l'esprit, la paresse du corps : le travail est donc un besoin autant qu'un bienfait, car il stimule et active les forces de l'esprit et de la pensée.

— L'homme laborieux est toujours économe, ce qui est logique et raisonnable, car une seule vertu suffit pour appeler et commander successivement toutes les autres.

— Le dieu des travailleurs est le travail lui-même qui les nourrit, les vêtit, les fortifie, les moralise, les distrait et les réjouit à la fois !

— Pour faire vite et bien, il faut allier la présence d'esprit à l'activité, il faut avoir la tête lucide et le sang ardent, car

il faut que la pensée commande avec précision et que le corps obéisse avec intelligence et dextérité.

— Sans le travail rien n'est possible ni même facile à l'homme ; le travail ajoute à la vertu et en est la base la plus solide, en éloignant les distractions mauvaises ou dangereuses.

— Pour le plus grand nombre, la vie a son sillon tout tracé et qu'il faut parcourir terre à terre : c'est la vie du peuple, vie qui a bien son mérite et son charme par son uniformité et sa douce et calmante quiétude.

— Avec le travail la vie se trouve remplie, on n'a plus qu'à s'occuper de l'emploi des loisirs et la chose est facile et agréable.

— Le travail de la pensée est le labeur le plus pur, le plus serein, le plus entraînant ; il remplit la vie, il repose, il satisfait, il calme, il console, il trouve ainsi sa récompense en lui-même.

— Le travail est le meilleur des riches, il ne refuse rien à celui qui s'adresse à lui, soit qu'il le paie à la journée ou à la tâche.

— Le travail est comme la monnaie : avec lui on achète, on échange, on obtient tout ; on paie en effet en travail quand on ne peut payer autrement, et l'honneur est sauf ! Plus encore, il est constaté et applaudi.

— Le travail excessif nuit autant à la santé qu'au développement des facultés de l'esprit, c'est donc un danger à éviter.

— Le travail exagéré est moins à craindre cependant que l'oisiveté absolue : l'un donne la vie au corps, l'autre énerve, paralyse tout et remplace l'activité naturelle par une torpeur contre nature ; ainsi s'explique la belle santé des femmes du peuple et la constitution molle, nerveuse, lymphatique des femmes du grand monde ; la promenade ne fait mouvoir que les parties inférieures du corps et ne remplace pas le travail qui donne un mouvement égal à toute ses parties ; la promenade en voiture ne remplace pas même la promenade à pied, les membres inférieurs sont contractés, les membres supérieurs sans mouvement, l'élasticité des reins est seule

en jeu et les organes digestifs peuvent en souffrir.

— Les populations les plus heureuses et les plus riches sont toujours celles qui sont les plus laborieuses, les plus ordonnées et les mieux réglées ; la vie se repose dans les bonnes habitudes.

— L'homme le plus facile à amuser est l'homme laborieux ; un rien le distrait, l'égaie, le transporte, l'exalte ; ce sont les doux élans d'une vie heureuse, bien inspirée et bien remplie !

— Le premier besoin de l'homme est l'occupation, le travail du corps ou de l'esprit et même de tous deux à la fois, car ils sont jumeaux et s'entr'aident naturellement.

— « Aide-toi et le ciel t'aidera, » est, suivant nous, la meilleure manière de comprendre Dieu et l'humanité, c'est bien là un conseil fait à notre mesure : en effet, si nous rencontrons un homme valide dans la misère ou en péril, nous lui demandons comme condition de notre secours qu'il commence par s'aider lui-même et que nous l'aiderons en même temps puis ensuite ; s'il refusait de travailler pour vivre ou d'être économe pour avoir l'aisance, ne ferions-nous pas bien de l'imiter dans son insouciant paresse et de lui refuser nos secours ? Dieu lui-même et la morale nous approuveraient, mais obéirions-nous à ce sentiment ? J'en doute !

— Le travail acquiert tout, s'empare de tout, devient le maître du monde : c'est l'ouvrier, le paysan, le commerçant, marchant à la conquête de l'univers et achetant les terres et les châteaux des oisifs.

— L'homme n'est heureux que dans le travail, le travail manuel surtout, qui entretient la vie du corps et anime celle de l'esprit, tandis qu'un talent n'occupe guère que l'esprit en laissant le corps en repos, le préparant ainsi à l'engourdissement et à la paresse !

— Vivez avec les choses utiles, le travail, la lecture, la pensée, vous serez moins exposés que dans le commerce du monde.

— La loi respecte la liberté dans le travail libre, et le travail dans son produit par le droit de succession, le bienfait va

justement à la destination désirée par le père de famille.

— Les peuples travailleurs et sérieux donnent à leur pays un air plus riant que ne le feraient des populations gaies, bruyantes et folâtres, mais paresseuses et misérables, car le travail est l'âme, l'espérance et la joie de la vie.

— Le plus grand travail de l'homme est souvent dans le repos du corps, alors que l'esprit est en création raisonnée et réfléchie.

— Le travail produit tant et de si grands résultats qu'il ennoblit tout ce qu'il touche : il augmente les forces de l'homme, entretient sa santé, élève son esprit et améliore son cœur ; il donne en même temps le respect de soi-même, l'estime des autres, la richesse et parfois la gloire en récompense.

C'est par le progrès, la science, le travail et l'industrie que la feuille de mûrier est transformée en satin riche et brillant !

Proverbe persan.

— L'homme qui gagne son pain de bon cœur, le mange gaiement et de bon appétit.

— La nécessité impose le travail ; nous ne lui devons pas seulement nos talents, nous lui devons même nos vertus les plus actives !

— Travaille, nous disent la raison et la philosophie, tu dois payer ta vie par tes travaux ; le paresseux fait tache dans la société et l'empoisonne en outre par le mauvais exemple : on doit incessamment signaler son vice à la société, au village, à la ville, au pays et en renvoyer ainsi la responsabilité à ce parasite éhonté du travail et des sueurs des autres.

— Ne rien faire peut être un repos utile ou un travail de l'intelligence, mais faire mal ou négligemment c'est une fatigue, une perte, une faute sans excuse.

— Le travail, chez le peuple, développe des formes et des forces que l'oisiveté laisse en germe chez le riche, mais ce n'est pas là ce qu'on estime ; la délicatesse dans les formes, des mains effilées, des pieds mignons, de pâles visages, des yeux languoureux, ont plus de succès dans le monde que des formes puissantes et vivaces : on y préfère les têtes qui pensent et rêvent aux têtes qui vivent matériellement.

— Au moyen âge les classes nobles créèrent, dans leur intérêt et dans celui du peuple, les anciennes communautés de travailleurs sur la base de l'autorité du père, et protégées par la puissance seigneuriale; ces associations ont été un bienfait immense, car elles ont fait entrer le travail dans le mouvement social; elles ont retenu et moralisé les populations vagabondes et ont ainsi donné au gouvernement un appui et un secours indispensables, alors que la société et l'autorité étaient à constituer.

— La révolution française de 1789 proclama la liberté du travail et son ennoblement, l'égalité de tous les français devant la loi et la société, et leur admission à tous les grades, fonctions et emplois, d'après leur mérite, et un concours réellement public par la surveillance populaire.

— L'indifférence n'est pas possible devant un travailleur qui ne mendie que parce que le travail lui manque. Mais c'est à constater et à surveiller!

— La vie à la fenêtre est pour le travailleur en retraite le plus doux des passe-temps: le travail des autres lui rappelle ses heureux travaux, sa jeunesse et ses folles joies; c'est sa vie qui recommence sous ses yeux attendris.

— Le travail manuel est l'emploi des intelligences bornées ou modestes; le travail intelligenciel est l'emploi naturel des esprits d'élite.

— Le travailleur se couche avec le soleil, le fainéant veille au cabaret pour compléter sa ruine et sa dégradation.

— Le travail et l'étude, la solitude même guérissent les maux faits par les hommes et calment les souffrances causées par la maladie.

— Tout travail humain est incomplet et n'acquiert sa perfection que dans la série des siècles, pièce à pièce et d'après la marche de la science et de l'expérience: que de centaines d'années ne faut-il pas pour compléter une idée! Et comme cette idée épuisée en soulève logiquement un grand nombre d'autres, il n'y a aucune raison d'espérer une fin véritablement finale.

— Quand une bonne aubaine arrive au travailleur, sa femme en remercie Dieu,

l'ouvrier religieux s'unit à elle d'intention, mais il jette les yeux avec une noble fierté sur son atelier, ses outils et ses mains durcies par le travail.

— Travailler la moitié du jour, c'est aiguïser le plaisir du repos pour l'autre moitié, c'est écarter de la vie le mal le plus cuisant, l'ennui, et le plus ruineux, la paresse!

— Les occupations n'ôtent rien aux plaisirs, elle les assaisonnent au contraire, c'est ce mélange du travail et des affaires qui aiguïse nos aptitudes et nous dispose merveilleusement pour d'autres occupations et d'autres travaux.

— Le travail anime la vie et donne au temps une valeur qu'il n'a pas sans lui; l'homme inactif ressemble à celui qui ayant une somme à dépenser par jour, préférerait la laisser perdre ou voler, au lieu de l'employer à sa satisfaction et à ses plaisirs.

— N'offrez pas d'argent aux jeunes gens, parce qu'ils peuvent en gagner et aussi parce que c'est pour eux un danger que de trouver dans la bourse des autres ce que le travail doit amener dans la leur; la mine d'or de la jeunesse c'est le travail, si elle trouve cette mine ailleurs c'est un malheur ou un désastre, car le travail seul peut fonder l'avenir sur des bases solides!

Si j'entre dans la chambre où la modeste fille,
Tient en main le fuseau, la navette ou l'aiguille,
D'un parfum de vertu, je crois sentir l'odeur;
Aux réduits du travail habite la pudeur!

— Le travail honnête et actif n'a rien que de fort honorable, il élève l'ouvrier et le moralise: Thomas Morus, esprit rêveur, creux et infime avait grand tort de plaindre le travailleur lorsqu'il a sa liberté d'action, sa dignité, son indépendance et son intelligence personnelles, avec le choix de son travail!

— Le travail est évidemment une loi aussi naturelle que sacrée, car à peine en fait-on l'application qu'on y trouve un contentement serein et une satisfaction complète.

— Chacun de nous a son sillon à tracer dans le vaste champ de l'humanité, chacun a sa voie et sa profession à choisir, à perfectionner, à développer: c'est un avenir sans limites, ouvert à la juste am-

bition de l'homme intelligent et capable ! Les idiots et les paresseux restent seuls et honteusement en arrière : n'être rien, ne rien faire de ces facultés si éminentes de l'homme, rester oisif et inutile, ne pas prendre sa part dans l'activité et le travail de tous, c'est l'abandon de soi-même ! l'homme riche doit travailler toujours et toujours à s'instruire, à faire faire un pas à la littérature et aux sciences et surtout à s'occuper des autres, à faire le bien, à secourir les pauvres et les souffrants. Nous avons tous notre rôle actif et obligé : le père élève son fils, la mère forme sa fille à la vertu, et l'un et l'autre ne peuvent se reposer avant que les enfants aient pris dans la vie active et laborieuse la place de leurs grands parents.

— Le travail c'est la liberté et l'aisance du peuple, c'est la distraction et l'opulence du riche, c'est l'occupation, la distraction et le bonheur de tous.

— Le travail engendre le bon sens et les perfectionnements inspirés par les observations utiles et continues des travailleurs intelligents qui, dans leurs heures de repos discutent avec eux-mêmes les améliorations pouvant augmenter ou doubler leurs bénéfices et leur donner réputation et fortune, ces deux grands ressorts de la vie professionnelle !

— Quoi de plus doux que cette servitude honorable et volontaire de la liberté dans le travail ?

— Le travail donne le droit de la possession à celui qui sème la récolte, à celui qui greffe le fruit, à celui qui chasse ou qui pêche le gibier ou le poisson.

— Le travail, qui a fortifié les paysans, les trouve infatigables dans le labeur comme dans le plaisir ; ils dansent pendant une nuit entière après et avant une journée de travail.

— Le travail est le meilleur assaisonnement du plaisir ; l'homme laborieux et fatigué trouvera dans le repos une occasion de réflexion, tandis que l'homme oisif n'y trouvera qu'un ennui de plus !

— Chacun est à son poste d'activité quand l'homme est au travail et la femme occupée de son ménage et de ses enfants !

— Les petits travaux des femmes sont

la conséquence de leurs loisirs et du besoin d'occuper leur vie sédentaire et tranquille : ils sont le passe-temps de leur utile, douce et moralisante captivité.

— La femme qui travaille est supérieure à toutes celles qui ne travaillent pas ; le travail, c'est l'honneur, c'est la considération, c'est la satisfaction de soi-même ; les femmes qui ne font rien ne comptent pas ; les femmes laborieuses ont au contraire leur personnalité, leur valeur, leur honorabilité.

— Pour ne pas corrompre les hommes, il faudrait les laisser au niveau du travail, leur en inspirer et même leur en imposer le goût et l'habitude, surtout quand pour eux le travail est la base unique de l'alimentation de la famille.

— On a tort de récriminer en France contre le sort des travailleurs : l'homme sorti des couches infimes de l'humanité a besoin, il est vrai, de tout son travail et d'une grande persévérance pour prendre et garder sa place entre les travailleurs laborieux et économes, mais avec la passion du travail, de l'ordre et de la probité il atteint infailliblement son but ; les paresseux, les ivrognes, les prodigues, les désordonnés restent seuls en arrière et en souffrance, c'est leur punition trop méritée !

— Ce qu'il faut ranimer dans les hommes ignorants ou leur inspirer, c'est l'instinct du respect, de la reconnaissance, de la confiance ; ce qu'il faut leur enseigner c'est la dignité de l'obscur, mais honorable mission du travail ; ce qu'il faut leur faire comprendre c'est que les inégalités sociales sont dans la nature et la force des choses et que c'est par le travail et la probité que les hommes s'élèvent et deviennent égaux devant Dieu et devant la loi qui est l'expression de la volonté de Dieu !

— L'honnête homme s'honore du travail et n'en rougit jamais, car le travail, s'il n'est pas la vertu en est la sauvegarde la meilleure, et la plus sûre !

— Lorsque la richesse est placée au point extrême d'une longue route et que cette route est celle du travail, la richesse acquise devient une véritable noblesse ! Il ne peut donc y avoir confusion, puisque, dans bien des cas, la richesse est la récompense

morale d'une carrière honorable et que dans d'autres elle n'est que le résultat d'un accident ou d'un fait inespéré.

— L'ouvrier prend pour de l'oisiveté le travail discret et caché de l'étude et de la science, cependant ce travail est souvent plus pénible, plus absorbant que le travail manuel, qui est plus fortifiant par lui-même, plus animé et dès lors, plus hygiénique et plus bienfaisant.

TRIBUNE. — La pratique a fait de la tribune des corps délibérants, un marche-pied pour arriver au pouvoir : ce n'est pas une garantie sérieuse et acceptable, car elle ne produit le plus souvent que des médiocrités plus bavardes que sensées !

TRIBUNAUX. — Quand sur trois juges qui composent un tribunal, deux se mettent d'accord pour se faire mutuellement des concessions, ils restent les maîtres de l'honneur et de la fortune de tous les justiciables et bravent la justice et la probité ! Mais l'appel ! D'abord les trois quarts des procès sont, par leur peu d'importance, en dernier ressort, l'injustice est donc irréparable, puis les cours sont, dans leur paresse, leur impatience, leur morgue, disposées à repousser les appels, ne fut-ce que pour prouver que la justice ne peut jamais se tromper !

— Les juges suppléants devraient être pris en dehors des deux corporations du Tribunal, avoués surtout et avocats, qui restent passionnés pour leurs clients ou contre les adversaires de ceux-ci et ne peuvent dès lors rendre qu'une justice prévenue : ce choix et les influences des parents et amis, des inimitiés, des jalousies, des vengeances, est un des vices les plus graves de la constitution de nos tribunaux et cours.

— On devrait créer auprès de chaque tribunal (justice de paix, justice civile ou de commerce), un tribunal arbitral et on supprimerait ainsi les procès, l'arbitrage dispensant de la justice si souvent roguée et pédante. Car nos tribunaux représentent bien cette justice bourgeoise, suffisante, arrogante et bien nourrie, disposée à tout broyer sous ses pieds, surtout ceux qui la

dépassent de la tête par le talent, la science la dignité, la fortune, la célébrité.

— Les débats criminels ne donnent que trop souvent le spectacle de la misère dépravée, en révolte contre le riche, et d'un auditoire populaire sympathique aux accusés ; comme si la misère poussait fatalement et irrésistiblement au crime !

— Ayons des tribunaux administratifs, soit, mais ayons des sujets préparés par des études spéciales, sérieuses et assurées par l'épreuve d'examens consciencieux après un surnumérariat de cinq ou six ans ; à trente ans on pourrait être élu conseiller de préfecture, nous ne pensons pas qu'on puisse être bon juge et bon administrateur avant cet âge : la raison et l'expérience avaient posé ces règles et ces usages avant 1848, mais depuis lors, la révolution qui avait tout bouleversé et le second Empire qui avait cherché à réédifier, ont laissé passer l'abus de fonctionnaires si jeunes qu'ils n'inspirent aucune confiance, même quand ils donnent l'exemple d'un travail sérieux, ce qui est bien rare, car ils ne songent qu'à leurs plaisirs et leur âge est leur excuse, mais non celle du gouvernement qui livre l'administration de la justice à des incapacités infantiles !

TRIOMPHE. — Le paganisme était la religion de toutes les passions et de tous les vices, il devait logiquement exalter l'orgueil humain, cet orgueil féroce qui sous le nom de triomphe attelait les vaincus au char des vainqueurs ; il fallut l'intervention du Christ et sa religion toute d'amour et de fraternité, pour adoucir, dompter cet orgueil et mettre au-dessus des satisfactions de la puissance et de la domination altières, la véritable grandeur : la générosité et le pardon des injures.

— Le triomphe est souvent payé plus cher que la défaite, et il a besoin de s'étourdir pour ne pas voir les fantômes et entendre les cris de détresse de ceux qu'il a sacrifiés à une gloire passagère et douteuse.

— Une femme bonne et modeste doit se contenter d'être estimée ; les succès de beauté, d'esprit et de toilette, qu'en langage du monde on appelle triomphes, doit

vent peu la toucher; car s'ils caressent vivement sa vanité, malheur à elle! Sa tranquillité, sa vertu, son bonheur en seront bientôt altérés.

— Ne souhaitez ni pour sœur ni pour femme celle qui court après les futiles succès de salon; du haut de son piédestal, elle vous semble une reine commandant à ses sujets, c'est le colosse aux pieds d'argile; son maître est dans la foule, il la fascine, l'attire à lui et est prêt à lui donner une notoriété à laquelle elle ne s'attendait peut-être pas, mais qu'elle accepte en général assez facilement, alors qu'elle s'est laissé entraîner et déshonorer!

La femme qui s'applaudit de son triomphe rougit rarement de sa défaite. BEAUCHÊNE.

TRISTESSE. — L'homme triste et malheureux ne peut se distraire aux joies du monde, sa seule ressource est d'occuper sa vie ou de l'absorber dans la pensée et la méditation de l'avenir et des grandes choses!

— La tristesse affaiblit le cœur, il faut la combattre, car elle est la cause et le précurseur des maladies et de la mort!

— Certaines tristesses profondes sont grandes et nobles, si elles assombrissent l'âme, elles ne la bouleversent pas, et lui laissent les consolations des douces et calmanes rêveries!

— La tristesse se voile, se cache, se concentre; la joie, au contraire, se montre et éclate irrésistiblement, c'est le plus exaltant des bonheurs!

— Certaines choses sont naturellement tristes; comme ces champs de repos si richement ombragés, comme les mélodies du pâtre à l'entrée de la nuit, comme les prières à la Vierge, chantées en chœur, le soir, en Allemagne, sous l'accompagnement de *l'Angelus* avec ses neuf vibrations.

— Certaines existences calmes et régulières, impriment à leur habitation un véritable cachet de solitude, on y vit cependant, mais d'une vie si tranquille et si monotone qu'elle ressemble au sommeil et fait penser à la mort.

TROIE. — L'histoire de la guerre de Troie est évidemment une histoire toute poéti-

que! Troie bien bâtie, dans un pays de rochers était construite nécessairement en pierre et n'a pu être brûlée en une nuit, alors qu'en 1812, de notre ère, Moscou, bâtie en bois, a mis douze à quatorze jours à brûler aux deux tiers, l'autre tiers égaré et écarté ayant pu être sauvé! La flotte grecque n'a pas pu, non plus, se cacher derrière l'île de Ténédos, la plus petite barque pouvant être découverte du sommet des rivages de Troie!

— C'est au fort de Roukalé, près l'entrée des Dardanelles, qu'on aborde pour visiter les ruines de Troie; le pauvre village de Bournabachi est assis sur les ruines de Troie; le camp des Grecs se reconnaît sur la rive droite de l'Imbris, non loin des deux tumulus qui portent les noms de tombeaux d'Achille et de Patrocle; le Scamandre est aujourd'hui un ruisseau fort tranquille et le Simois un torrent impétueux: réunis ils traversaient le camp des Grecs; du côté de Troie on trouve encore le tombeau d'Hector, recouvert d'un monceau de pierres; le village de Tchiblack est évidemment construit sur la nouvelle Illion que les Romains, dans leur amour filial pour une origine qui les flattait, avaient reconstruite un peu au-dessus de Troie, car les peuples, plus encore que les individus, affichent le plus grand respect pour leurs ancêtres, et les Romains, d'abord tribu de voleurs, cherchaient à cacher l'infamie de leur origine sous une généalogie fabuleuse et mythologique.

TRUFFE, — véritable cryptogame ou champignon souterrain, ayant la forme pleine et variée comme la petite et la moyenne pomme de terre, sa pelure, en façon de peau de chagrin, est noire et rugueuse dans les meilleures, l'intérieur est gris foncé et de plus en plus brun noir, suivant son degré de maturité. Ce sont ses spores granulés qui paraissent être ses semences.

On a pu croire que la truffe était une excroissance d'une racine d'arbre, du chêne le plus souvent, excroissance causée par la piqûre d'un insecte ou d'un petit ver, probablement telle que nous la remarquons

sur les feuilles du chêne, piquées aussi par un autre insecte, une mouche peut-être qui produit cette petite boule spongieuse vert-rougeâtre qu'on appelle vulgairement noix de galle.

— Les chercheurs de truffes prétendent reconnaître le gisement à la présence de certaines mouches aux ailes dorées, mais ce ne doit pas être l'insecte piqueur, ces mouches étant trop mal armées pour pénétrer dans la terre et atteindre les racines ; puis ne pourraient-elles pas être attirées par l'odeur un peu animale de la truffe lorsqu'elle est bien mûre.

— Les truffes n'ont toute leur qualité qu'en hiver, ce qui a fait croire que la gelée était indispensable à leur *maturité* et à leur parfum, ce qui n'est vrai qu'en ce sens que les truffes sont bien meilleures après la gelée, parce que c'est la saison où elles doivent être recueillies ; elles croissent sous les pierres, sur les plâtres calcaires recouverts d'argile ferrugineuse ; on les trouve même à fleur du sol ; là où elles sont la terre est aride, fendillée, nue, parfois aussi couverte de mousse.

La truffe noire, la meilleure, croît en abondance dans le Périgord et l'Angoumois, et tout le Midi, au pied des châtaigniers, des chênes blancs et des noisetiers, dans des taillis âgés de huit à dix ans, et en Touraine sous les pins Sylvestres.

— On cherche la truffe : 1° avec des chiens (non de chasse, le gibier les détournerait) ; 2° avec des porcs qui en sont très-avides, mais qu'on éloigne lorsqu'ils les ont découvertes et qu'on récompense par des pommes de terre, des glands, des châtaignes, de l'avoine : le chien, qui en est moins friand, les abandonne bien vite pour un morceau de viande ou du pain frotté de graisse.

TURCOMANS, — nation de pasteurs installés sur les versants du mont Olympe quand ils ne s'adonnent pas au brigandage, ce qui est leur tendance la plus générale, ils élèvent de nombreux troupeaux dont ils tirent un bénéfice énorme. Ces troupeaux se composent en grande partie d'une race de bœufs de haute taille d'une grande beauté, au pelage rouge sans taches, aux jambes effilées et nerveuses, aux longues

cornes régulièrement courbées, absolument semblables aux bœufs de Salers en Auvergne.

TURENNE, — qui avait eu toutes les vertus de l'homme privé, eut toutes les illustrations du guerrier avec la glorieuse mort du soldat ; sa carrière fut terminée et couronnée par un boulet près du village de Saltzbach, le 27 juillet 1675, à l'âge de soixante-quatre ans.

TURGOT, — savant et sage économiste, voulait d'abord être prêtre ; il reçut l'enseignement dans les séminaires, mais à vingt-trois ans déjà, il manifestait une autre vocation et commençait à professer l'économie politique dans ses plus grands aspects ; il disait des colonies phéniciennes : les colonies sont comme les fruits qui ne tiennent à l'arbre que jusqu'à leur maturité, dès qu'elles se suffisent à elles-mêmes elles imitent Carthage, et c'est ce que fera un jour l'Amérique du Nord, en se séparant de l'Angleterre ; la prédiction s'est en effet réalisée !

TURQUIE. — On ne sait pas bien précisément l'origine de la nationalité turque. Vers 1037 l'Asie-Mineure fut conquise par les Tartares Caucasiens ; plus tard, vers 1206, une seconde invasion menaçant les Tartares, ils offrirent un asile à une tribu conduite par Ortogul et composée seulement de quatre cents familles qui prêtèrent leur secours à leur protecteur Aladin. Cette tribu d'Ortogul est la souche de la puissance ottomane, installée alors entre Alep et Césarée : Osman, fils d'Ortogul, lui succéda en 1300 et s'empara de toute la Bythinie, n'ayant pu parvenir à s'emparer de Nicomédie et de Prusée : tels furent les commencements de cette puissance ottomane qui conquiert successivement les plus belles provinces de l'Europe et de l'Asie ; les sultans transportèrent leur capitale à Andrinople, puis enfin dans la capitale de Constantin.

— A la différence des autres peuples conquérants qui se sont fusionnés avec les peuples conquis, comme en France, en Angleterre, en Allemagne, en Russie, les

Turcs sont restés isolés et sans mélange, avec le titre insolent de peuple conquérant, dès lors toujours exposés à une insurrection victorieuse ; autre faiblesse : c'est que la famille, ce lien puissant des nationalités, n'existe pas en Turquie, où chaque homme a autant de femmes ou d'esclaves qu'il peut en nourrir.

— Une autre cause de l'affaiblissement de la nationalité Turque, c'est le changement lent, insensible en apparence, mais réel des sultans, qui imitent de plus en plus les chrétiens, leurs usages, leurs mœurs et s'éloignent en tout de la loi de Mahomet : le fanatisme turc tend donc ainsi à disparaître sous les coups répétés d'une politique inhabile, c'est une force, c'est un lien de moins dans une nation déjà si énervée, abaissée et corrompue ; si elle est encore debout, elle ne le doit qu'aux nombreuses compétitions qui la poursuivent ; la guerre de Crimée l'a tirée des griffes de la Russie qui n'attendait qu'une occasion et un prétexte pour s'en emparer, mais ce n'est qu'un point d'arrêt ! La Russie n'en est que plus exaspérée et disposée à prendre une revanche éclatante par une conquête qui ne surprendrait personne !

— La Russie veut absolument sortir de ses neiges, et, comme conquérante aussi puissante qu'insatiable, elle n'aspire qu'à se rendre maîtresse des belles et riches contrées occupées par les Turcs ! A un autre point de vue, comme catholique grecque, elle veut reprendre aux Turcs la vieille Bysance, la seconde capitale du monde chrétien et, du même coup, rallier à elle tous les catholiques grecs groupés autour de la Méditerranée, l'idée religieuse sera donc l'excuse apparente de cette magnifique conquête ! Mais l'écroulement de la puissance turque mettant en question et en péril l'équilibre européen, les autres nationalités qui comprennent que la Russie a plus de chances qu'elles-mêmes de s'emparer de cette riche proie, cherchent par tous les moyens possibles, à soutenir l'empire qui menace ruines et à retarder cette lutte générale de compétitions diverses qui se jetteront sur des provinces sans maîtres !

— Qu'arrivera-t-il après le complet ané-

antissement de la puissance turque ? Le sultan se résignera-t-il à vivre de la vie commune et égalitaire, ou se retirera-t-il dans des contrées exclusivement turques ? Les nationalités anciennes se relèveront par la charité chrétienne et la tolérance civile, de 1626 et surtout de 1789 ; le Turc deviendra citoyen, il ne sera pas opprimé, mais il ne sera plus oppresseur !

— Depuis de longues années il est dans la destinée de la Turquie de se laisser exploiter par l'industrie anglaise qui, dans ce but, se proclame sa protectrice.

— La Turquie, au lieu de se mettre sous la protection de puissances éloignées qui ne peuvent rien pour elle sans d'énormes sacrifices, n'eut-elle pas mieux fait de se placer sous la protection de la Russie ? Mais elle craignait de voir la Grèce reprendre la ville et les territoires de Constantin et les églises chrétiennes de Ste-Sophie et autres...

— L'esclavage chez les Turcs, aussi bien que dans tout l'Orient, n'est ni abject, ni humiliant, il est même entouré de considération ! C'est une espèce d'adoption qui fait entrer l'esclave dans la famille du maître, c'est souvent le premier pas vers la fortune et la puissance : une foule d'exemples peuvent attester l'élévation des esclaves aux plus hauts emplois, Cosrow-Pacha, l'ancien arbitre de la puissance turque avait été esclave ; Halil-Pacha était esclave avant d'être gendre du sultan ; il y a des centaines d'exemples semblables !

— L'égalité la plus absolue règne partout en Turquie ; pas de noblesse, pas de classes supérieures, tout est peuple sous l'autorité tyrannique et illimitée du sultan et de ses fonctionnaires ; l'éducation est même égale pour tous, c'est sûrement cette égalité qui est une des causes de la faiblesse de la nationalité et de l'armée turques, car une hiérarchie de capacités et de mérites bien constatés donnerait à cette nation une force qu'elle n'a pas.

— La population réellement turque et conquérante n'atteint pas quatre millions, dès lors pas un demi-million d'hommes valides. Elle commande à plus de dix millions de chrétiens, esclaves de fait, mais ses

ennemis acharnés ; elle a près de dix millions d'Arabes conquis et convertis, mais désaffectionnés et prêts à s'affranchir ! Ces Arabes ne demandent qu'à se rallier à la nationalité purement arabe de l'Égypte, comme les chrétiens aux diverses nationalités voisines : les Turcs sont tous groupés des deux côtés du Bosphore et ne commandent au reste de l'empire que par leurs autorités militaires ; on comprend dès lors quel danger court l'empire Turc avec les catholiques grecs qui veulent se réunir à la Russie, avec les Roumains et les Slaves qui veulent s'affranchir, enfin avec les Arabes qui aspirent à se placer sous la royauté arabe du vice-roi d'Égypte ; ainsi en Europe les chrétiens, en Asie les Arabes sont à la veille d'une émancipation complète.

— Le lycée turc, ouvert tout récemment à Constantinople paraît représenter à peu près, dit-on, la population en nombre des diverses religions composant l'empire turc :

Musulmans	146
Arméniens-Grégoriens	56
Catholiques Grecs	48
Bulgares	35
Catholiques-Latins	32
Israélites	27
Arméniens-Catholiques	23

Cette fusion, dans un seul établissement national, est un grand pas vers la tolérance religieuse et la civilisation européenne ! Elle peut relever l'empire turc de sa déchéance déjà ancienne, ranimer sa vitalité si éteinte et la sauver d'une ruine qui était imminente alors que l'Angleterre, dans un but d'égoïsme et la France dans un but de protection, la sauvèrent dans la guerre de Crimée !

— Le principe que le Souverain règne et que ce sont les ministres qui gouvernent est consacré par la vieille constitution religieuse de la Turquie, peut-être croira-t-on difficilement à ce fait, qui est matériellement vrai et certainement incontestable !

— L'impôt turc ne profite guère que pour un quart au gouvernement ; les fonctionnaires publics, si nombreux, depuis les gouverneurs ou vice-rois jusqu'aux receveurs du dernier rang, retiennent frauduleusement les trois autres quarts : le

Sultan a toujours succombé dans ses tentatives de répression !

— Dans le code turc, la moitié des biens de la femme morte sans enfants appartient au mari, les femmes, dans le même cas n'ont que le quart de la succession de leurs époux.

— En Turquie, le soin de punir un étranger selon la loi de sa nation incombe à son ambassadeur, c'est là une grande tolérance et presque un abandon de la puissance ottomane.

— La plupart des turcs n'ont qu'une seule femme, les riches seuls peuvent en avoir plusieurs, en justifiant qu'ils peuvent les nourrir et pourvoir à tous leurs besoins ; en se mariant, les Turcs sont tenus de donner une dot à leur femme, à l'acheter ainsi en quelque sorte.

— Brousse, l'ancienne Prusée, est une des plus belles et des plus anciennes villes de la Turquie d'Asie ; elle a cent mille habitants et est aussi industrielle et commerçante que Damas ; son territoire est même plus fertile et plus riche ; elle a un établissement d'eaux thermales sulfureuses à une température de soixante-dix degrés centigrades, et, chose incroyable ailleurs qu'en Turquie, où tout est excentrique, c'est que les médecins turcs n'ont aucun renseignement à donner sur leur utilité ! C'est à Brousse que s'était retiré Abdel-Kader, et il a fallu les massacres de Syrie pour le faire accourir à Damas avec sa petite garde d'arabes pour secourir les chrétiens si sérieusement menacés dans leur liberté et leur existence !

TURQUOISE. — La pierre précieuse, appelée turquoise, parce qu'elle fut d'abord découverte en Turquie, plus tard en Perse, est la transformation, par l'oxyde de cuivre, dont elle s'est imprégnée, des débris de la dent fossile de l'éléphant ou d'autres animaux plus petits ; la turquoise de Perse est la plus estimée parce qu'elle est la plus transparente, la turquoise Indoue est une véritable pétrification.

TYRANNIE. — Dans le gouvernement d'un État aussi bien que dans la famille, la tyrannie, même dans les petites choses,

provoque la résistance, puis, insensiblement la révolte.

— La tyrannie la plus cruelle n'est pas toujours celle qui s'exerce dans les circonstances graves, c'est plutôt celle qui contrarie nos habitudes, nos caprices et même nos opinions, car elle nous poursuit dans les plus petits détails de notre vie intime et domestique!

— On insulte, non sans raison, aux tyrans de l'antiquité païenne et à ceux du monde nouveau; mais connaît-on une ty-

rannie plus odieuse, plus sanglante, plus vile que la tyrannie des républicains-socialistes français, que celle du peuple ameuté suppliciant, torturant et dévorant ses victimes? Quoi de plus atroce que la guerre des paysans et pour couronner l'œuvre, les horribles massacres de 1792 et 1793 et les assassinats de 1871 en France!

— Aller au devant de la tyrannie des enfants, c'est les solliciter à l'imposer:

La tyrannie des enfants s'assied toujours sur l'esclavage des parents!

U

UNIFORMITÉ. — Quoi de plus triste et de plus lourd que l'uniformité: la mobilité des saisons augmente encore par leur gradation ascendante et descendante, c'est le plus beau charme de la nature.

— Les femmes sont mobiles et capricieuses, elles ont horreur de l'uniformité, elles appellent l'orage pour peu que dure un temps serein!

UNION. — Dans les grands dangers, l'humanité se groupe et s'unit dans un même sentiment de défense; les membres du corps social s'entraînent et s'emportent dans un ressentiment commun, comme ferait un homme seul en péril et usant de toutes ses forces pour triompher du danger!

Réunir et grouper, c'est fortifier de plus en plus!

UNIVERSITÉ. — En supposant qu'il soit vrai que l'établissement de cette importante corporation date de Charlemagne, sa régularisation et ses premiers statuts ne remontent qu'à l'an 1215: les vrais fondateurs sont les hommes célèbres qui l'illustrèrent pendant tant de siècles à partir du règne de Philippe Auguste, nous citerons d'abord: Guillaume de Champeau, Abélard, Pierre Lombard, Bonaventure, Thomas d'Aquin et les professeurs des nom-

breux grands collèges de Paris qui ont occupé successivement et sans interruption les premières chaires de France.

— Il y a dans l'Université trois degrés d'instruction: l'instruction primaire qui comprend toutes les écoles de villes ou de villages où on ne donne que l'instruction élémentaire, lecture, écriture, géographie et calcul; l'instruction secondaire qui se compose des collèges, lycées et grandes institutions, et l'enseignement supérieur qui embrasse les facultés de théologie, de droit, de médecine, les sciences et les lettres...

— La vie universitaire est un véritable piège tendu à l'inexpérience des jeunes garçons; au lieu de la rétrécir pour n'y laisser entrer que ceux qu'elle doit rendre heureux, on l'ouvre aussi large que possible, on prend tout: l'intelligence et l'ineptie; on déclasse tout et l'enfant devenu jeune homme arrive devant un précipice où son avenir est réellement englouti; un petit nombre seul surnage! Voilà cependant le résultat de tant de labeurs et de dépenses! L'obstacle devrait donc être au début non à la fin! La voie large devrait donc être l'instruction primaire de plus en plus élevée, les neuf dixièmes s'y arrêteraient, le dernier dixième, les élus de l'intelligence, suivraient successivement

les divers degrés de l'enseignement en tenant compte de leurs aptitudes, même de leur vocation, chacun trouverait ainsi bonheur et fortune ; les examens devraient précéder l'instruction pour fixer la classe d'entrée, les grades se prendraient donc naturellement dans le cours des études.

— L'Université est une marâtre rigoureuse et pleine de morgue, car elle ne fait jamais crédit et fait tout payer d'avance, mais c'est une tradition si ancienne qu'elle s'obstine à s'y retrancher !

— A une époque où la science n'avait pu entièrement se dépouiller des langes de la vieille barbarie dont elle fut enveloppée si longtemps, des questions d'une futilité inouïe occupaient les esprits, si graves cependant, de tant de fameux docteurs ; rappelons ici cette absurde querelle concernant la prononciation de la lettre Q on prononçait alors en latin le Q comme le K, de telle sorte qu'on disait kiskis pour quisquis, kankan pour quanquam ; le professeur Ramus prétendit réformer cette prononciation, mais pour y parvenir il eut à surmonter des obstacles nombreux et subit même des persécutions, car l'Université, dont il était un des membres les plus illustres, avait pris parti contre lui et il fallut, dit Montesquieu, un arrêt solennel du Parlement pour terminer le différend et accorder à tous les français le droit de prononcer cette lettre à leur fantaisie.

— Un bel esprit du temps disait plaisamment : « La lettre Q fait plus de kankan que toutes les autres lettres ensemble. »

USAGE DU MONDE. — De la science de la vie qui est la grande chose, et des habitudes de tenue, de politesse, de conversation du monde qui en sont les accessoires et les détails, dépend presque toujours l'avenir de l'homme ou de la femme ! c'est le masque, je l'avoue, ce n'est pas le fond ; c'est le fait et non la vertu ; mais ici la forme est si puissante qu'il faut bien lui attribuer une très-grande importance ; fou serait celui qui le méconnaîtrait !

— Il faut de l'aplomb dans le monde, non cet aplomb orgueilleux ou guindé qui trahit la suffisance ou l'embarras, mais l'ai-

sance d'un homme qui sait se tenir à sa place et conserver un ton et une attitude convenables.

— On vit trop souvent dans le monde, sans prêter aux choses même du monde l'attention qu'elles méritent : il en est de cela comme de tout ce qui s'apprend : l'attention est la cause efficiente de l'instruction ; la mère qui conduira sa fille en société devra donc, avant tout, l'avertir de ce qu'elle y trouvera, verra ou entendra, en lui recommandant surtout la plus grande retenue et la plus grande réserve.

USAGES. — Les coutumes et les usages ont très-souvent leur raison d'être, leurs motifs, leurs causes et leur justification, mais parfois aussi sont-ils aussi futiles et puérils qu'inexplicables et dangereux : la civilisation doit respecter les premiers dans de justes limites et chercher à supprimer ou à détruire les autres.

— En Grèce, une nourrice restait dans la maison et attachée le reste de sa vie à celui qu'elle avait nourri, cet usage subsista même longtemps en France, surtout à la cour de nos rois.

— Les païens mettaient dans la bouche de leurs morts des pièces de monnaie dont la valeur était proportionnée à la fortune qu'ils laissaient ; dans celle des pauvres on mettait une obole qui valait trois sous. En Russie, encore de nos jours, le pope met entre les doigts du mort un billet ou plutôt un certificat qui doit lui servir de passe-port pour aller dans l'autre monde.

— En Espagne, lorsqu'un équipage, fut-il celui du roi ou de la reine, rencontre le viatique, les voyageurs ou promeneurs mettent pied à terre et cèdent leur voiture au prêtre qui y monte avec ses sacristains ; un étranger ne connaissant pas cette coutume ou voulant y résister serait rappelé à cet acte de convenance et de vénération nationale, par son propre cocher qui refuserait de marcher ! car il se croirait damné s'il agissait autrement ; mais le sentiment religieux qui, tout spontané dans les temps de foi ardente avait institué cet usage, s'est bien affaibli depuis, aussi les propriétaires d'équipages font-ils de grands détours pour ne pas rencontrer le viatique

et à Madrid ou dans les autres résidences de la cour, le palais doit être prévenu du parcours du prêtre pour que le roi et la reine ne soient pas exposés à le rencontrer.

— En Espagne aussi, une loi fort ancienne et d'origine maure défendait de toucher à la reine sous peine de mort. La reine Marie-Louise d'Orléans, femme de Charles II étant tombée de cheval et son pied se trouvant pris dans l'étrier fut ainsi traînée dans la cour du palais; sa vie était en danger, mais cette loi absurde étouffait la pitié: deux nobles espagnols se dévouèrent cependant pour la sauver; ils arrêtaient le cheval, dégagèrent le pied de leur souveraine mais se hâtèrent de prendre la fuite.

— Dans le même pays, un roi, Philippe IV, mourut victime de l'étiquette: étant en conseil il se plaignit que la vapeur d'un brasier qui chauffait la salle lui faisait monter le sang à la tête, et comme l'officier chargé du soin d'entretenir ou d'éteindre le feu ne se trouvait pas là, non plus que celui chargé d'ouvrir et de fermer les fenêtres, personne n'osa enfreindre l'usage absurde qui voulait que chacun remplit exclusivement les devoirs de sa charge, et cette délicatesse outrée causa la mort du roi!

— Nous aimons les femmes sveltes, sans maigreur; chez les Égyptiens, les Turcs et autres peuples orientaux, la suprême beauté consiste dans un embonpoint monstrueux, aussi leurs femmes se nourrissent-elles de pâtes et de drogues qu'elles mangent dans l'ombre et dans l'inaction pour mieux engraisser; c'est du reste le système que nous employons pour engraisser nos volailles, poulardes, canards, oies et dindons particulièrement!

— Dans les Bauges (Savoie), une foule d'usages anciens se sont perpétués: ainsi toutes les foires, appelées vogues, commencent par des cérémonies religieuses; un baptême crée une parenté entre le parrain et la marraine; une fille refuse la cour qui lui est offerte en plaçant un tison debout dans la cheminée! Elle l'accueille en permettant qu'on cause avec elle sous sa fenêtre ou près de la porte; un prétendant doit passer une nuit tout habillé sur le lit de celle qu'il recherche, sans rien se permettre qui puisse alarmer sa pudeur; après

le mariage on cache la mariée que le mari doit chercher de son mieux, musique en tête! On donne aux époux un charivari le premier dimanche de carême après leur union; au baptême on porte les garçons sur l'épaule droite et les filles sur l'épaule gauche; on promène sur un âne et le visage tourné du côté de la queue, le mari que sa femme aurait battu; on termine les cérémonies des funérailles par un long repas et de nombreuses libations.

— Les Russes et les Italiens subissent, avec une égale indifférence, les infidélités de leurs femmes; seulement en Italie c'est un usage avoué, en Russie c'est une tolérance de bon ton!

— L'usage italien qui permet la galanterie aux femmes mariées, leur interdit la passion; une femme qui peut se partager ne peut être passionnée que physiquement, non moralement et de cœur: ce serait là un contre-sens!

— En Orient, l'usage et la religion veulent que chaque sultan soit habile dans une profession mécanique; c'est une leçon d'humilité: Mahmoud I^{er} excellait dans la bijouterie, Osman III était très-bon menuisier, Moustapha III frappait lui-même la monnaie de l'Empire, Abdoul-Hamed I^{er} fabriquait d'excellentes armes, Sélim III était peintre sur mousseline, Hamed III était un habile copiste, on a plusieurs *Korans* écrits de sa main...

— Nous avons dit que l'usage de saluer « d'un Dieu vous bénisse! » celui qui éternue, avait pris naissance en France à l'occasion d'une maladie mortelle, commençant par un éternement, mais cet usage a une origine bien plus ancienne puisqu'il existait chez le peuple juif du temps de Job; chez les Romains qui disaient *salve* à l'éternueur, chez les Grecs qui le saluaient d'un *vivez*, enfin l'auteur de la conquête de la Floride raconte que lorsque le Cacique de Guacaja éternuait, tous les indiens se prosternaient devant lui et, les mains levées vers le ciel, priaient le soleil de protéger leur maître, de lui inspirer de bonnes pensées et de guider toutes ses actions.

USURE. — Dans la loi sur *l'usure* on a oublié que dans le prêt, l'argent ne peut

avoir le même prix pour tous les emprunteurs : *la sécurité* seule sera le point de départ du taux de l'intérêt, la richesse de l'emprunteur abaissera le taux de l'argent, sa misère l'élèvera outre mesure, car il y aura risque indéfini de perte ! La loi sur l'usure condamnera donc à l'impuissance et même à la faim l'emprunteur pauvre, ce qui est une inconséquence : ceci

est encore plus vrai pour d'autres marchandises, pour le pain par exemple où dans une grande disette on est bien heureux d'en trouver au plus haut prix, puisque c'est une question de vie ou de mort !

— L'usure règne en souveraine en Algérie ; c'est là que le capital fructifie promptement, le Juif a inventé l'usure, les colons algériens n'ont eu qu'à imiter.

V

VACANCES. — Qui dépeindra jamais complètement les joies effrénées qu'inspirent au lycée ou au collège, l'approche des vacances, la distribution des prix, dernière halte classique, et le départ du soir pour la rentrée en famille, car, pour tout au monde, on n'attendrait pas le lendemain pour quitter ce lieu maudit, cette prison de dix mois, ce noir et sombre bâtiment des études. Adieu pour deux mois ! cri général et prolongé, deux mois si courts ! Courts en effets, car novembre et ses premiers jours, la fête des saints et des *morts* arrivent toujours, comme tout malheur, au pas de course ! Tandis que les soixante jours de vacances ont fui comme un éclair ! La tristesse du retour ne peut se comparer qu'à la joie, hélas bien oubliée, du départ ! La prison se rouvre pour engloutir ses victimes !

— L'inconvénient des vacances et des sorties, c'est d'être des jours de gâterie et de dégoûter du régime du collège ; les enfants rentrent aussi avec des provisions de friandises qui fatiguent l'estomac sans le nourrir : de là des dérangements, des faiblesses, des maladies ; quelques jours passés à l'infirmerie et l'enfant arriéré perd toute émulation, il se dégoûte et, de bon élève, devient souvent le plus mauvais !

— Des vacances bien employées en distractions intelligentes et quelques bonnes lectures amusantes et instructives, ont

souvent illuminé subitement l'esprit de l'enfant allourdi et obscurci par des indigestions de science et les pratiques abrutissantes de l'enseignement universitaire ; un mot d'un homme de sens est souvent un rayon lumineux qui éclaircit tout ce qui jusque-là avait paru contradictoire ou trouble à l'élève.

— La rentrée des vacances à jour fixe et sans retard est chose fort importante, une, deux, trois, quatre ou cinq classes perdues placent l'élève retardataire dans l'impossibilité de comprendre les leçons suivantes, que sera-ce s'il s'agit de douze ou quinze jours ! Ouvrez un livre d'études à la cinquième page vous n'y comprendrez rien, puisque l'explication a un commencement qu'elle suit sans s'arrêter ! L'enfant en retard ne comprend donc plus rien, plus on avance plus il perd de terrain, l'année entière est ainsi sacrifiée et si on ne lui fait pas doubler ses classes, ses sept à huit années d'études collégiales seront plus que compromises, elles seront perdues ! Le dégoût de ne rien comprendre se sera emparé de lui, il sera humilié et rebuté, il aura contracté l'habitude de la paresse et sa vie et son avenir s'en ressentiront toujours. Tout cela pour avoir manqué la rentrée de cinq à dix jours !

VACCINE. — La variole, inconnue des Grecs et des Romains, paraît originaire de l'Asie centrale, signalée en l'année 622

de notre ère, sous le nom de *djidri* par Aaron ou Aaroun, elle fut, pour la première fois, décrite par Rhazès, médecin arabe : les Sarrazins l'importèrent en Afrique et dans toutes les provinces d'Europe, successivement inondées par la secte de Mahomet, puis vinrent les croisades qui la répandirent jusqu'aux limites extrêmes de notre Europe et, nous-mêmes, sommes devenus les artisans de sa fatale propagation par nos incursions nautiques dans le Nouveau-Monde et les îles diverses des Océans les plus reculés !

Aux XVI^e et XVII^e siècles, la variole faisait en Europe des ravages effrayants ; les épidémies de cette maladie étaient nombreuses et la mortalité considérable : le nom de *petite peste*, qu'on lui donnait alors, indique suffisamment le légitime effroi qu'elle inspirait ; le moderne choléra ne lui est certainement pas supérieur comme nocuité. L'humanité était impitoyablement décimée par ce terrible fléau, lorsque, en 1798, un observateur éminent, l'anglais *Jenner*, découvrit un agent capable d'arrêter les progrès du mal en l'étouffant à sa source : citons textuellement Jenner lui-même : « Depuis que le cheval est réduit à l'état de domesticité, il est fréquemment sujet à une maladie que les maréchaux-ferrants appellent *the grease*, c'est une inflammation et un gonflement dans le talon d'où s'écoule une matière qui possède des propriétés d'un genre bien particulier, et qui semble capable, après avoir subi la modification dont je vais parler, d'engendrer dans le corps humain une maladie ayant avec la petite vérole une ressemblance si frappante que, dans mon opinion, il est extrêmement probable qu'elle est la source de cette dernière maladie.

« Le comté de Barkley est très-abondant en vaches, et le soin de les traire est indistinctement confié aux hommes et aux femmes : un de ces hommes a été obligé de panser les talons d'un cheval atteint du *grease* et, sans prendre le soin de se laver les mains, il est allé traire des vaches, ayant encore aux doigts quelques particules de la matière virulente. Il arrive ordinairement que dans

« ce cas une maladie est communiquée
 « aux vaches et des vaches aux laitières,
 « au point que le troupeau et les domestiques en ressentent toutes les conséquences désagréables : cette maladie a reçu le nom de *cowpox* ; elle se manifeste sur le pis des vaches sous la forme de pustules irrégulières, qui sont au commencement d'un bleu pâle, ou plutôt d'une couleur un peu livide et environnées d'une inflammation ; ces pustules, à moins qu'on n'y porte un prompt remède, dégénèrent fréquemment en ulcères phagédéniques, qui sont extrêmement incommodés ; les animaux deviennent souffrants et la sécrétion du lait s'affaiblit ; il commence alors à se manifester sur les mains et quelquefois sur les poignets de ceux qui sont chargés de les traire, des taches enflammées, qui ensuite ressemblent aux petites cloches que produit une brûlure ; de cet état, elles arrivent promptement à celui de suppuration, etc ; ainsi, selon ma manière de voir, la maladie commence chez le cheval, se communique à la vache et de la vache à l'homme. Quand la matière morbifique, de quelque nature qu'elle soit, est absorbée dans le système, elle peut produire des effets en quelque façon semblables ; mais, ce qui rend le *virus*, du *cowpox* si extrêmement singulier, c'est que la personne qui en a été ainsi affectée, est pour toujours à l'abri de l'infection de la petite vérole, soit qu'elle s'expose à la contagion, soit qu'on introduise par insertion dans la peau, la matière varioleuse. »

Extrait de Jenner : an inquiry into the causes and effects of the variolæ vaccinæ, a disease discovered in some of the Western counties of England, particularly Gloucestershire, and known by the name of the cowpox. Le mémoire de Jenner est bien court, mais il est admirable de lucidité ; on y trouve à chaque ligne les réflexions pratiques les plus utiles, résultat d'une observation attentive et aussi d'expérimentations aussi heureusement exécutées que bien conçues : ainsi le *cowpox* venant originellement du *grease* observé chez le cheval, pourquoi ne pas demander la vaccine

directement au cheval? En voici la raison :

« Il m'est prouvé (c'est toujours Jenner
« qui parle) que, quoique l'absorption de
« la matière qui sort des talons du cheval
« soit un préservatif contre l'infection, il
« ne faut cependant y mettre une confiance
« entière que lorsque cette matière mor-
« bifique a été communiquée du cheval au
« pis de la vache et de ce médium au corps
« humain. »

« Ce qui est étrange, c'est que presque
« jamais le grease n'est transmis directe-
« ment du cheval à l'homme. Ce n'est que
« lorsque l'homme a servi d'intermédiaire
« inoculateur du grease à la vache qu'il est
« lui-même infecté par cette dernière. »
Modification aussi étonnante que mysté-
rieuse !

Quoiqu'il en soit, Jenner poursuivit son œuvre en homme convaincu et, plus heureux que tant d'autres, il eut le bonheur de la voir réussir et de se placer à juste titre au nombre des plus grands bienfaiteurs de l'humanité ! Il fit sa première expérience de l'emploi du cowpox en 1796 : une jeune femme, Sarah Nelmes, servante chez un fermier, avait le *cowpox* ou *petite vérole des vaches*. « Jenner ouvre une des
« pustules que portait Sarah Nelmes, il en
« inocule la matière sur le bras d'un en-
« fant de huit ans, au moyen de deux in-
« cisions superficielles de la longueur d'un
« demi-pouce, puis, quelque temps après,
« il inocule au même enfant de la matière
« variolique qui ne produit aucun résultat. »
(Bouchut, maladie des nouveaux nés.) Deux faits d'une importance extrême sortaient démontrés de cet essai : 1° la *transmissibilité du cowpox par l'inoculation* ; 2° la *neutralisation du virus variolique par le virus inoculé*.

Tout l'avenir de la découverte de Jenner était là ; depuis, des expériences innombrables ont été faites et le rôle préservateur de la vaccine est incontestablement établi ; il se réduit à ces deux termes : *privation absolue* (cas le plus général) ; diminution notable dans les symptômes de la maladie.

La vaccine est donc l'inoculation à l'homme du cowpox pris *directement de la vache* ou *médiatement sur l'homme*. Le vaccin est l'agent d'inoculation, tout le

monde connaît le vaccin, la manière de le conserver et celle de l'inoculer : le vaccin demande cependant dans son choix, dans la manière de l'employer, dans l'époque de la vaccination, beaucoup de prudence et de précautions : la sécurité des enfants, et aussi celle des adultes est à ce prix ! Il ne faut pas vacciner des enfants trop jeunes, en temps d'épidémie on le peut à trois ou quatre mois, hors d'épidémie c'est six mois qu'il faut choisir, mais surtout et avant tout, que le vaccin vienne d'une source pure ! Trop d'exemples, aussi incontestables qu'effrayants, ont démontré l'inoculation par le vaccin à l'homme, de la *syphilis constitutionnelle* ; c'est là une question d'hygiène privée et publique palpitante, aussi bien qu'une question de morale : l'ensemble des accidents causés par le vaccin syphilitique avait été signalé dès le commencement du siècle par un médecin anglais, Moseley qui le désignait sous l'expression générale de *cowpox itch* (gale vaccinale), après lui de savants médecins italiens et allemands et une foule d'autres observateurs des plus compétents, entre autres Ricord de Paris, et Rollet, de Lyon., ont constaté, soit des cas isolés de ce genre, soit même de véritables épidémies occasionnées par du vaccin pris sur des enfants contaminés ; quand on saura que la vaccine comptait en 1866, *au minimum*) deux cent quatre-vingt-treize (cas bien établis d'infection syphilitique consécutive à la vaccination, on aura une idée approximative de l'immense péril qui menace la société et des précautions extrêmes que l'on est en droit de réclamer de la part des médecins vaccineurs : on a vu, il est vrai, des enfants syphilitiques fournir du vaccin à des enfants sains, sans que ces derniers en aient ressenti aucune influence immédiate ou médiate, et il résulterait de tous les faits observés relativement à cette transmission de la syphilis par le vaccin que : 1° *Jamais le vaccin à lui seul ne transmet la syphilis* ; 2° que c'est toujours le sang qui a accompagné le vaccin qui a été l'agent d'infection : cette double et consolante vérité a été mise hors de doute, par Bitard et Viennois en particulier, c'est du reste la confirmation absolue de l'idée émise à ce sujet par Omédéi dès

1823. La crainte de ces dangers par trop réels et le désir non moins légitime de ne pas s'y exposer, ont engagé les vaccinateurs à prendre le vaccin directement sur les génisses, on évitait par là les chances d'une vaccination infectieuse ; cette méthode fut inaugurée en 1810 par *Galviati* à Naples où elle est devenue d'un usage universel et même banal, par *James* en France (1845), *Lacroix* (1855) ; enfin, en Belgique par *Warlomont*. La vaccination animale tend donc à prendre de plus en plus de crédit, par une double raison : 1° on n'est jamais exposé à donner au vacciné une maladie qu'il n'avait pas ; 2° l'abondance du vaccin permet de vacciner un plus grand nombre de personnes.

— La question des revaccinations et de leur importance, agitée bien des fois devant l'Académie de médecine et dans les conseils supérieurs de l'administration, a pris une nouvelle actualité depuis l'épidémie formidable de 1870, et de l'ensemble des faits observés depuis Jenner, il résulte, d'une façon incontestable que *le vaccin humain* a notablement perdu de sa valeur ; le vaccin ne fait en cela que suivre la loi générale de tous les virus : on a cherché à diminuer la perte de cette activité propre, et on y a réussi dans une certaine mesure, par la vaccination animale ; cette dernière néanmoins ne corrige pas entièrement la diminution de durée d'action du vaccin ; elle exige, en outre, une foule de conditions qu'il est impossible de réaliser dans le plus grand nombre des pays, à la campagne surtout. Il a donc fallu songer à *revacciner* sans vaches, cette mesure, devenue de rigueur dans l'armée française, a été *inflexiblement* observée dans l'armée prussienne pendant la dernière guerre et les prisonniers français eux-mêmes ont dû la subir de gré ou de force ; c'est le seul service que nos malheureux compatriotes aient reçu de la brutalité allemande, et ils pourraient peut-être leur en savoir gré s'ils ne songaient aussitôt qu'ils l'ont fait par crainte des épidémies ; dans ce cas tout particulier, leur conduite représente simplement une action *égoïste* et *calculée* et rentre parfaitement dans le cadre de leurs agissements habituels !

— La vaccine se pratiquait depuis de longs siècles en Arabie en incisant légèrement la partie charnue entre le pouce et l'index de la main et en y plaçant le virus purulent d'un bouton de petite vérole. Comment donc expliquer ce fait que lorsque les Français voulurent introduire la vaccine en Algérie le peuple prétendit qu'on marquait ainsi les enfants dans de mauvaises intentions, parce que la vaccine rendait impuissant, et que c'était un moyen de détruire la nationalité arabe!!!

VAINQUEURS ET VAINCUS. — Le résultat ne peut être la mesure pas plus que le jugement des actions humaines, la raison et le droit peuvent rester aux vaincus et les vainqueurs peuvent ne recueillir que le blâme d'avoir usé et abusé de leur force !

VALEURS INDUSTRIELLES. — Il y a deux choses incompréhensibles : c'est qu'il y ait encore des gens assez avides et aussi assez crédules pour échanger leur bon argent contre des actions ou obligations industrielles de sociétés privées et surtout lorsqu'on leur offre six à sept pour cent d'intérêts, car c'est évidemment un appât pour escroquer leur argent : mais, dira-t-on, toutes ces pauvres dupes ont confiance dans le gouvernement français qui consent à laisser négocier dans les bourses de France ces actions ou obligations, spéculations que vous qualifiez d'escroquerie ! J'avoue que la réponse est candide, car si on a pu se laisser tromper une première fois, on ne devrait pas se laisser tromper une dixième ! Et que le ministère qui tolère l'escroquerie en devient le complice responsable, ce qu'on ferait certainement juger ! car le gouvernement devrait évidemment ne laisser passer que des sociétés sérieuses et donnant toutes les garanties possibles !

— De 1816 à 1830, les valeurs de Bourse s'élevaient à 4 à 5 milliards et étaient immobilisées en quelque sorte, entre les mains de riches détenteurs ; depuis 1830, elles ont augmenté dans d'énormes proportions et en 1874, elles atteignaient 25 milliards dont la moitié, le tiers au moins, n'étant pas classées restaient en circulation con-

tinue et servaient d'enjeu journalier au jeu de la bourse.

VAL-OMBREUSE — Vallis ombrosa, chef-lieu d'une congrégation de l'ordre de St-Benoît, à six lieues de Florence, dans un site enchanteur. Quel délicieux séjour ! disait un voyageur au moine italien qui lui faisait visiter le couvent de la Val-Ombreuse. « *Transéuntibus,* » dit le moine en baissant la voix (oui pour ceux qui ne font qu'y passer) !

VALONÉE. — L'Asie mineure possède une espèce de chêne dont le gland, ayant la forme de la fleur du houblon, mais composée de petites feuilles de bois renfermant une amande, constitue le produit appelé valonée, espèce de tan servant à la préparation des cuirs et à la teinture comme mordant. Aujourd'hui on remplace ce tan par un produit moins pur et moins énergique qui se trouve partout, l'écorce du chêne, moulue, surtout celle du tausin ou chêne noir qui est la meilleure.

VALSE.

N'avez-vous jamais vu, d'un œil de colère,
La valse impure, au vol lascif et circulaire,
Effeuille en courant les femmes et les fleurs ?

VICTOR HUGO.

— La valse est la seule danse qui étonne et qui fasse penser les jeunes filles en les impressionnant, c'est assez dire que c'est un plaisir trop dangereux pour que la mère le permette à sa fille : je ne crains pas d'ajouter qu'avec le sans-façon de la valse d'aujourd'hui ce n'est pas seulement aux filles, c'est aux femmes pudiques et modestes qu'il n'est pas permis de valser à moins que l'on ne soit absolument en famille.

VANNES — est une ville si sombre, si entassée, si fangeuse, qu'elle ressemble aux villes maudites avant leur transformation en lacs Asphaltiques !

VANITÉ. — Ce sentiment est si vide dans son objet qu'on serait porté à croire qu'il n'est pas une passion, si sa ténacité et ses entraînements ne lui donnaient pas tous les emportements de la passion ; on

n'en connaît pas les peines et les angoisses, parce que ceux qui les ressentent en gardent trop bien le secret, mais on en devine les défaites, car la vanité ne peut conserver aucune dignité dans des revers toujours imprévus.

— De toutes les passions la vanité est la plus personnelle tout en se nourrissant de faits étrangers.

— La vanité est un obstacle au succès, en ce qu'elle éteint l'émulation et le désir de s'élever au-dessus des autres, car avec la vanité on ne voit rien au-dessus de soi !

— La vanité est un écueil contre lequel viennent se briser bien des existences : sortir d'une position modeste pour escaler une grande position est le rêve de bien des fous ; mais la déception ne se fait pas attendre, un grand désastre peut les jeter à terre et ajouter une victime de plus aux nombreuses victimes de la vanité et de l'ambition.

— Un homme vain est nécessairement aveugle sur ses défauts et ne songe qu'à polir ses dehors au lieu de chercher à développer son intelligence, à ajouter à son instruction, à sa science et à ses autres mérites.

— Le plus grand admirateur d'un homme vaniteux et orgueilleux c'est lui-même !

— Chaque défaut a ses formules variées suivant l'enveloppe résultant de la personnalité : ainsi la vanité métallique du banquier, la vanité nobiliaire du grand seigneur, l'amour-propre sonore de l'avocat, la morgue galonnée du fonctionnaire...

— La vanité devient de plus en plus la règle et la voie de notre société : les journaux vivent de réclames : les ministres, les grands fonctionnaires, tous les salons, même plébéiens, tiennent à figurer dans les fastes de la mode, de l'élégance, de la distinction, du luxe ; c'est un nouveau genre d'amour-propre, c'est l'annonce appliquée non plus au commerce, mais à la vanité ! Le *Figaro* et à sa suite les journaux illustrés et amusants informent leurs lecteurs que M. Jambonneau reçoit le meilleur monde et donne les dîners les plus coûteux : on cite les noms des convives ce qui devrait peu les flatter, mais le journal y gagne le prix d'une réclame, cotée, je

crois, au triple du tarif de l'annonce ; ce qui n'est pas trop pour la vanité et l'ou-trecuidance de l'amphitruon !

— La vanité a toujours eu une immense part dans les actions des hommes : comme une femme devant son miroir, l'écrivain en travail jouit à l'avance de la gloire qu'il amasse et de la réputation qu'il est en train de conquérir...

— Partout la vanité humaine a créé la noblesse pour asseoir le pouvoir ; c'était provoquer maladroitement le peuple à revendiquer la liberté et l'égalité, si dangereuses entre ses mains et contre lui !

— Les hommes se font donner les titres de *grandeur*, *d'altess^e*, *d'éminence* ; pourquoi pas de largeur, de grosseur, d'épaisseur, de poids ?

— Pendant que dans les salons la vanité et l'orgueil posent et font la roue avec naïveté, les valets, réunis dans les antichambres, déshabillent par leur caquetage malin toutes ces poupées ou marionnettes et les montrent sous leur véritable jour !

— La vanité est femme et procède comme la femme ; l'une et l'autre s'irritent d'un éloge ou de l'amour accordé à autrui ; c'est en effet autant de perdu pour elles !

— La vanité ne s'avoue jamais, à ce point que le vaniteux est presque toujours de bonne foi et qu'à ce compte il faut lui pardonner sa niaiserie aveugle quand elle n'est pas outrée !

— Quel désappointement pour ces hommes et ces femmes qui, recherchant et provoquant sans cesse des éloges ou des compliments, se trouvent payés par la froideur, la vérité toute nue, ou un blâme mérité et justifié par un fait.

— Il semble qu'en dressant, en instruisant les animaux, en les rapprochant de lui, l'homme leur fasse partager ses sentiments et ses passions, leur communique surtout le sentiment de la vanité : ces chevaux qui paradent sous des harnais dorés, des banderolles et des panaches, ces mulets couverts de plumets et de grelots, ne paraissent-ils pas enflés de vanité et d'orgueil, ne corrige-t-on pas les mulets entêtés en les mettant à la suite des autres et en les dépouillant des ornements et des

sonnettes dont ils sont si fiers ! Ce fait confirme la bassesse et l'animalité du sentiment de la vanité !

— Refuser de croire ce qu'on ne peut comprendre, c'est témoigner de beaucoup de vanité, autant vaudrait déclarer importable le fardeau qu'on ne peut soulever !

— La vanité crée la plus tyrannique de toutes les dominations, car elle veut être obéie avec affection, déférence et respect !

— Les vaniteux font si bien ressortir leur mérite, ils le *soulignent* avec tant de soin, qu'ils ne laissent à personne la peine ou le plaisir de le remarquer.

— La vanité la plus ridicule et la plus inutile, c'est de vouloir prouver qu'on est aimable ou qu'on a de l'esprit ; on ne commande pas à l'esprit, on l'attend de la circonstance, du hasard, de l'inspiration, autrement il est faux de tous points au lieu d'être naturel !

— En étudiant la vanité, on rougit de la futilité humaine ; c'est par les idées les plus mesquines, par les avenues les plus étroites, qu'elle pénètre dans notre âme. Voyez l'homme vaniteux, d'où tire-t-il vanité ? Ce n'est pas de ses mérites et de ses vertus, s'il en a, il les ignore ! C'est des choses les plus étranges, ainsi : de la famille dont il est né, du nom qu'il en a reçu, de la fortune dont il a hérité, du vêtement qu'il couvre, du maître qu'il sert, des amis qu'il recherche, des maisons qu'il fréquente, de ses chevaux ou des frivolités de sa table, de sa dépense...

— La vanité voile les meilleures qualités et les plus grandes vertus, car elle tue moralement et ridiculise celui qui en est atteint ! En général elle ne cache rien derrière elle, sinon le vide et l'absence de jugement, mais ne fut-elle qu'un travers mêlé à de solides vertus qu'elle en ternirait et en effacerait l'éclat.

— Rien ne maintient plus l'homme dans sa nullité que sa vanité et la croyance qu'il est supérieur à ce qui l'entoure !

— L'homme glorieux, l'homme vaniteux est si plein de lui-même qu'il n'y reste aucune place pour les égards délicats, les convenances exquises, les attentions aimables que l'on doit au monde.

— Les esprits vaniteux ont un plaisir particulier à braver la loi commune, tout est pâture, même le plus petit brin d'herbe, pour cette mousse d'amour-propre que nous appelons vanité!

— La vanité est le défaut le plus dangereux, car elle compromet toutes les qualités: elle révèle la bêtise et l'orgueil superbement aveugles!

— L'homme vaniteux affecte de protéger pour ne pas paraître être protégé; s'il parle de son égal, il supprime son titre; s'il prononce le nom d'une personne au-dessus de lui par le rang et la naissance, ce n'est pas Monsieur un tel, c'est Pierre, c'est Paul, pour paraître en grande familiarité avec eux; son infériorité se trahit par la crainte même qu'elle a de se révéler.

— La vanité et l'orgueil immobilisent en quelque sorte la pensée, en la concentrant dans un cercle si étroit que c'est pis que le vide.

— La vanité exclut l'envie: on s'estime trop haut pour envier qui que ce soit!

— On avoue bien une infériorité de fortune, mais on n'avoue guère une infériorité d'intelligence; en ceci, la vanité aveugle à peu près tout le monde.

— Les jouissances de la vanité sont moins vives, mais plus nombreuses, plus vivaces, et plus durables que celles de l'amour.

— Où la vanité ne va-t-elle pas percher? Elle se donne souvent le luxe des fausses habitudes, des fausses passions: ainsi tel gentilhomme ignorant, mais opulent, se croit obligé de recevoir les revues, les nouveautés sérieuses, les journaux, sans les lire, mais en les étalant et les prônant comme s'il les avait lus; tel autre sans passions naturelles se donnera le luxe des maîtresses; sans goût pour la chasse ou les chevaux, il s'accordera le luxe des chiens et des équipages; tout cela par pure vanité sans en tirer ni profit ni plaisir, mais pour se donner un relief d'intelligence, d'étude et d'opulence. C'est en Angleterre qu'on rencontre surtout ces excentricités hors ligne! En France on trouve aussi cette gloriole, mais en petit, dans les détails de la vie, dans les futilités, et surtout chez les femmes.

— On est toujours très-irrité de recevoir son congé d'une femme à laquelle on voulait donner le sien; c'est là une question de vanité! L'homme devrait toujours se laisser deviner sans se prononcer, la formule serait plus bienveillante et plus polie, et il faut être brutalement grossier pour oser humilier une femme qui ne peut ni se venger, ni se défendre.

— Le désir d'être admiré, envié, applaudi, est le mobile le plus ordinaire des actions des hommes; si ce n'est pas toujours le plus pur, c'est au moins, souvent, le stimulant d'actions honnêtes et honorables, c'est le principe de l'activité dans la vie, et, quand ce principe manque, l'inertie et la somnolence remplacent le mouvement et l'action!

— Si la vanité ne renverse pas entièrement les vertus, du moins elle les ébranle toutes, car elle les altère dans leurs principes; elle produit cependant parfois quelques heureux effets; on devient bon, désintéressé, aimant, charitable, par le désir qu'on a de le paraître; la vanité s'engage ainsi avec le public, elle entre par gloriole dans les voies de la vertu et s'y maintient par nécessité!

— La formule la plus commune de la vanité est la charité ou la philanthropie, c'est ainsi que le mal produit parfois le bien!

— Toute vanité n'est pas blâmable et chacun peut avoir la sienne, pourvu qu'elle ne soit pas exagérée ou fautive: on ne serait pas de ce monde si on n'avait pas quelques petits défauts, la vanité est le moindre de tous, lorsqu'elle ne tend pas à abaisser ou à humilier les autres.

— La conscience de sa valeur n'est pas vanité; la vanité c'est la prétention sans vérité et sans base, c'est le ridicule; il n'y a que les incapacités absolues pour oser s'attribuer les plus grands talents et se grandir par les plus hauts talons.

— Un des plus grands dangers de la vanité c'est qu'elle est dans l'homme comme l'anse dans un panier, elle sert à le porter où on veut!

— Un des travers de l'homme vaniteux c'est de préférer s'entourer de créatures

serviles et flatteuses que d'amis sérieux et vrais.

— La sottise vanité est souvent malheureuse, car la raillerie et la moquerie la pourchassent à l'envi et impitoyablement!

— Ce qui nous rend la vanité des autres insupportable, c'est qu'elle blesse intimement et cruellement la nôtre.

— La vanité de l'esprit est une sottise excusable chez les gens qui voient peu de monde et qui s'endorment et se prélassent dans leur supériorité apparente ou réelle sur leur entourage.

— Quand la voiture du maître est la plus belle, c'est le cocher qui en est le plus glorieux, car cela l'élève au-dessus de ses camarades les cochers, la vanité se rencontrant dans tous les rangs de la société!

— C'est une lâcheté de caresser de sottes vanités; mais il y a habileté de la part du souverain à les élever à la hauteur des vertus publiques.

— Les vaniteux et les ignorants, dont la langue, toujours en mouvement dit plus de choses qu'ils n'en pensent, se croient supérieurs à ces sages qui se contentent d'exprimer par leur conduite les pensées les plus nobles et les plus élevées.

— Un sot est toujours glorieux de l'amour d'une belle femme; il serait plus logique et plus raisonnable de tirer vanité de soi-même que d'autrui!

— Chez les hommes, la vanité s'alimente de célébrité, de gloire, de talents, de courage, de probité, de richesse... Chez les femmes, tout se réduit à une seule chose: plaire, c'est-à-dire dominer et être adulées, enviées...

— Une femme vaniteuse dépense moins pour se procurer ce qu'elle aime et désire que pour arriver à briller et à soulever l'envie des sots! Mais on ne compose pas avec la vanité, c'est de tous les défauts le plus envahisseur; on commence par les inutilités, c'est-à-dire le gaspillage; on continue par le désordre pour arriver à la ruine et quelquefois au déshonneur!

— La vanité compromet tout et perd tout: on veut paraître riche et on donne à dîner, on a son équipage et ses accessoires, on est coquette et on dépense en toi-

lettes tout ce qui devrait être appliqué au ménage, on veut être vue au bal, au théâtre, sur les boulevards, au bois; on veut même paraître bienfaisante, généreuse et même prodigue, et on inscrit son nom dans toutes les souscriptions; tout le confortable s'éparpille en dépenses ostentueuses et la ruine de la famille est bientôt consommée! Quel affront pour la vanité, quels regrets éternels et cuisants de tant de folies!

— La vanité est presque inhérente à la nature de la femme; si elle l'utilise au profit de son mari et pour le faire valoir, elle l'élève presque au rang d'une vertu; mais elle s'égaré et se perd, si elle la fait servir au triomphe de faux et futiles succès féminins.

— Quelle distance entre les femmes de notre temps et la mère des Gracques! Celle-ci se glorifiait de ses enfants, celles-là se glorifient de leurs bijoux, de leurs dentelles, de leurs folles et extravagantes toilettes; il est vrai que quand on n'a rien dans le cœur ou dans la cervelle, il faut avoir au moins quelque chose sur la tête, sur le cou et sur les épaules!

— Chez les femmes, la vanité est implacable et ne raisonne pas; ainsi, un jeune homme, repoussé par une jeune fille, aura une peine infinie à se faire agréer par une autre; c'est un amoureux, un prétendant déprécié, un rebut dont personne ne veut!

— La vanité des femmes est si grande qu'on peut tout risquer près d'elles en compliments extravagants; il semble qu'elles aiment mieux le masque que le visage, le mensonge que la vérité!

— Être vain de sa beauté c'est folie, car on ne s'est pas fait soi-même; mais s'applaudir de son savoir, de son adresse, de sa probité, de ses vertus ou de ses qualités, cela se comprend, car se sont des mérites tout personnels et estimés de tous!

VANTERIE. — Se vanter de ce qu'on a fait c'est en perdre le mérite, c'est se payer par le plus sot orgueil.

— Le rôle de vantard est devenu tout à fait ridicule depuis qu'on a introduit au théâtre les rodomontades des Gascons de tous les pays, de tous les infatués d'eux-

mêmes, de tous les glorieux et orgueilleux, race innombrable et dépréciée partout !

VAPEUR. — Cette merveilleuse invention qu'on croit si récente était connue du temps de François I^{er} (janvier 1515), Rabelais décrit une éolipile, boule creuse, remplie d'eau à moitié et surmontée d'un tube : placée sur le feu, la vapeur qui en sortait soulevait tout ce qui était placé sur le tube et menaçait de faire éclater la boule !

— La vapeur est une force bien plus puissante que l'eau et le vent : l'eau vaporisée par la chaleur occupe dix-sept cents fois plus de place que l'eau encore liquide ou tiède ; les villes et villages entourant l'Etna ou d'autres volcans, ont fait les épreuves de cette terrible force, lorsque la lave, élevée à huit ou neuf cents degrés de chaleur, envahit un puits par le haut, c'est-à-dire en le fermant, l'explosion est cent fois plus terrible que celle d'une mine de poudre, car elle fendille et ravage la montagne de roches ou de laves refroidies qui sont plus dures encore que le roc !

— Avec la vapeur, rien ne s'oppose à ce que l'homme se crée de petits soleils, autant pour l'éclairer que pour le chauffer et cuire sa nourriture et celle de ses bestiaux, ce qui en doublera la valeur nutritive en la rendant plus assimilable.

— La vapeur fait son travail à moitié prix du travail du bétail : ainsi le travail du cheval conduit coûte 50 centimes par heure, et par la vapeur il n'en coûte pas 25.

— Quoi de plus opposé qu'un château féodal et un navire à vapeur ! C'est l'ancien monde et le nouveau en présence, ce sont les vieilles idées en face des nouvelles ; ceci est surtout frappant sur le Rhin où une multitude de vieilles tours semblent retenir leur barbarie et mépriser cette civilisation qui a le commerce pour base, l'instruction et la perfection pour drapeau, l'art, les jouissances et le progrès incessant pour but !

— La découverte de l'utilisation de la force de la vapeur qui n'apparut d'abord qu'avec son but industriel, révéla bientôt d'autres avantages : ainsi l'affranchissement réel de l'humanité, du travail excessif, du travail abrutissant et bestial ! Voilà

le véritable but à poursuivre et à atteindre ; tous les moteurs continus, petits et grands, doivent être demandés à la vapeur, tant l'économie est énorme !!!

Ainsi l'intelligence et les forces humaines, remplacées par la force des machines, seront dirigées vers l'instruction et la science qui perfectionnent l'homme et élèvent son esprit en le moralisant ; dans cette voie le progrès ne doit pas s'arrêter, il doit poursuivre plus loin son but pour soustraire l'homme aux autres tyrannies qu'il a subies jusqu'ici, au grand dommage de son bien-être, de son intelligence et de sa moralité.

— L'Angleterre a, dans la vapeur, une force de plus de cent millions de chevaux ! la France en a moitié moins ! Quelle merveille que cet ouvrier vivant de feu et d'eau, travaillant jour et nuit et continûment pendant des mois et des années ! L'homme jusqu'à ce jour était l'esclave d'un travail pénible et épuisant, l'eau, le vent, la vapeur, l'air comprimé l'affranchissent complètement ; l'ouvrier a cessé d'être machine pour devenir surveillant et directeur !

— Par l'électricité et les chemins de fer, la photographie, l'imprimerie, la vapeur appliquée à tout, la fusion des peuples et des idées marchera à pas de géants et il ne faut pas désespérer de voir unies entre elles toutes les nations, sinon du monde, au moins d'une partie du monde, de l'Europe surtout, la plus civilisée de toutes et la mieux préparée à cette transformation en une nation unique, divisée en simples départements, mais composant une fédération ayant son tribunal suprême pour prononcer sur tous les dissentiments et faire disparaître cette solution atroce et barbare de la force et de la guerre.

— La vapeur n'est une mauvaise chose que pour le paysan qu'elle détourne de ses travaux, qu'elle entraîne au loin dans les grandes villes où il prend des goûts et des besoins nouveaux et dangereux, souvent des habitudes ruineuses ; les villages d'autrefois étaient bien plus tranquilles, plus recueillis, plus patriarcaux, plus heureux !

— L'homme, dans sa lutte incessante contre les mille dangers qui l'entourent, a

étudié avec soin, ou expérimenté involontairement les effets de la vapeur d'un grand nombre de corps, en évitant celles qui étaient dangereuses, et employant à son avantage celles qui pouvaient lui être utiles. Les vapeurs de *chlore* sont suffocantes et délétères ; celles du *soufre* en combustion (acide sulfureux) ne le sont pas moins ! mais comme elles suffoquent, elles annoncent le danger.

La vapeur de l'*iode* avait, suivant quelques médecins, une action curative décisive sur le rhume de cerveau ; la vapeur d'*ammoniaque* est extrêmement irritante, on l'emploie pour réveiller la sensibilité dans les évanouissements, les syncopes, l'asphyxie des pendus ou des noyés ; la vapeur d'*éther*, à l'état liquide, a une action analogue à celle de l'*ammoniaque* : à petite dose, elle est calmante et antispasmodique, à forte dose et absorbée par la voie des poumons, elle devient anesthésique, c'est-à-dire qu'elle procure un sommeil artificiel : l'*éther* est le plus ancien des anesthésiques chirurgicaux et le seul longtemps employé ; mais depuis 15 ans, il a été en quelque sorte abandonné et remplacé par le *chloroforme* qui, lui aussi, donne le sommeil par sa vapeur qu'absorbent les poumons. Il y a eu lutte entre les différentes écoles sur la question de la valeur de ces deux corps, presque toutes ont donné l'exclusion à l'*éther* en faveur du *chloroforme*, celle de Lyon paraîtrait seule être restée fidèle à l'*éther* et elle aurait raison, d'après les derniers relevés statistiques qui attribuent au *chloroforme* un nombre de morts supérieur à celui de tous les autres agents anesthésiques !

Le dernier mot n'est cependant pas dit dans ce grand procès entre l'*éther*, le *chloroforme* et le *sulfure de carbone* : depuis quelque temps un nouveau venu, le *chloral*, est entré largement dans la pratique médicale et chirurgicale. Oré (de Bordeaux) le prône comme un anesthésique *incomparable*, employé en injections ; sera-ce par hasard le quatrième larron destiné à supplanter les trois autres, cela est peu probable, si l'on en croit les échos de l'Académie de médecine : on aurait porté dans cette savante assemblée de bien graves

accusations contre le *chloral*, on l'aurait appelé *poison du cœur* et il paraît que c'est un reproche mérité ! Le *chloroforme* et l'*éther* paraissent donc, en attendant de nouvelles découvertes ou de nouvelles expériences, devoir rester les seuls anesthésiques employés par les chirurgiens prudents.

L'audaces fortuna juvat... est un jeu non-seulement dangereux, mais coupable en médecine, la morale le réproouve aussi bien qu'un judicieux esprit d'analyse le condamne. Il y a encore un très-grand nombre de corps dont les vapeurs sont utilisées en médecine : l'eau en particulier, cet élément universel, fournit à l'hygiène et à la pathologie des ressources incomparables pour le maintien de la santé et la guérison des maladies ; la vapeur d'eau, mêlée à l'air, en tempère les ardeurs et rend tolérable à l'homme des climats où la vie serait impossible sans cet auxiliaire naturel ; mais c'est surtout en bains de *vapeur* que l'eau rend à l'homme de si éclatants services. Les bains d'étuve étaient employés dès les temps les plus anciens ; les Romains surtout en usaient et en abusaient même, l'empereur Néron avait une prédilection particulière pour les bains de vapeur ; il avait fait bâtir à cet effet de magnifiques thermes à Ischia, près de Pouzzoles.

Les bains de vapeur ont pour effet de provoquer des sueurs abondantes, cette action est utilisée pour la curation d'une foule de maladies ; en provoquant la sécrétion cutanée, le bain augmente l'exhalation de la peau ce qui amène la dépuración. Les bains de vapeur sont essentiellement distingués en bains d'étuve *secs* et *humides* : les premiers ont sur la peau une action *tonique* et *stimulante* plus marquée que les seconds qui agissent surtout comme sudorifiques.

Les bains de vapeurs sont employés aujourd'hui dans presque tous les pays, non-seulement comme moyen de médication, mais aussi et surtout comme moyen d'hygiène : ainsi en Turquie les bains de vapeur font presque partie du *régime*, on peut dire, mais à ce point de vue seulement, que les Turcs sont de vrais Romains, car

on sait avec quelle passion ces derniers demandaient au bain une foule de sensations au moins aussi agréables qu'utiles. Les femmes Turques surtout poussent le goût du bain jusqu'à l'exagération, il fait partie intégrante de leurs habitudes, leurs journées sont en majeure partie consacrées aux bains, de vapeur particulièrement, et des médecins très-éclairés, ayant étudié de près ce peuple à part, prétendent que c'est là une des causes principales de la mollesse et du lymphatisme qui caractérise ces femmes.

En Russie, en Finlande, dans l'Inde, en Égypte, partout en un mot, les bains de vapeur ont trouvé des prosélytes : les Russes s'en trouvent fort bien ; après l'é-tuve, vient l'eau tiède, puis froide ; d'autres fois on se roule dans la neige, ces changements brusques de température, imposés à la peau, lui donnent une résistance extraordinaire au froid ; c'est une sorte de *gymnastique* particulière qui assure le fonctionnement régulier d'une des plus grandes et des plus importantes fonctions de l'économie, *la respiration cutanée*.

— Il existe dans la terre des cavités où la vapeur est formée naturellement comme Plombières, Bourbonne..., d'autres fois la formation de la vapeur est provoquée artificiellement par l'homme, c'est le cas le plus commun.

VARIÉTÉ. — Un peu de variété est aussi indispensable pour l'esprit, qu'un peu d'hygiène ou de médecine pour le corps.

— On cause à table, on converse, on joue ou on danse au salon, on discute dans les académies, on discourt dans les chambres constitutionnelles, on prêche, on expose en chaire, on déclame sur le théâtre, on correspond en diplomatie... Toutes ces formules d'expression de l'esprit humain ont des nuances aussi accentuées que variées, et c'est cette variété qui donne à chacune d'elles son mérite et son cachet.

— Quand l'amour de la variété n'est pas le résultat de l'inconstance de l'esprit ou du caractère, elle a son bon côté, car elle fait chercher des idées ou des formules nouvelles ; elle stimule l'imagination du poète et le goût de l'artiste.

— La variété dans la nourriture est une règle hygiénique, il en est de même de la variété des plaisirs et des distractions : en tout, une certaine mesure de variété produira toujours son bien et son bénéfice.

VAUCANSON — (1709 à 1782) était né à Grenoble, il fut certainement le plus habile mécanicien de son siècle ; il avait construit un automate qui jouait dix airs de flûte, un joueur de tambourin qui en jouait plus de vingt, mais son automate le plus ingénieux peut-être, était un canard artificiel évoluant comme l'animal vivant, il marchait, mangeait, s'épluchait, battait des ailes, croassait ou si on veut nasillait, rendait ses aliments par la voie ordinaire. Vaucanson avait affirmé qu'il obtiendrait aussi mécaniquement, non seulement la digestion, mais même la circulation du sang, ce qui lui manquait c'était la gomme élastique ! Louis XVI envoya en Amérique pour la choisir, mais elle n'arriva pas à temps. Un abbé, Michel, voulut faire mieux que Vaucanson, et il exposa deux têtes d'homme parlant et répondant intelligiblement, mais avec un son clair et fêlé qui démasquait l'imitation.

— On dut à Vaucanson la construction de plusieurs métiers qui manquaient à l'industrie de la soie et aidèrent puissamment à perfectionner la fabrication des étoffes faites avec cette belle et riche matière.

VAUCLUSE — (fontaine de), célèbre par les amours de Pétrarque et de Laure, plus encore que par sa situation dans un des sites les plus splendides et les plus romantiques de nos belles contrées méridionales ; elle apparaît d'abord comme une grotte ou caverne, placée sous un lourd rocher à pic ; lors des basses eaux, l'eau ne sort que par infiltration ; dans les grandes eaux, elle s'élève jusqu'à la hauteur d'un figuier placé à dix-huit, ou vingt mètres de l'orifice ; ces eaux restent d'une limpidité absolue et ordinairement n'apparaissent qu'à dix mètres de l'entrée, ayant dix autres mètres couverts d'eau. On a vu quelquefois la caverne entièrement à sec, et, lorsqu'on est descendu jusqu'à l'extrémité

de l'entonnoir, c'est-à-dire à vingt mètres, on trouve derrière un des rochers qui forment le fond de la grotte, un large trou duquel, en baissant la tête et en l'avancant à l'intérieur, on aperçoit une espèce de lac d'eau limpide et glaciale qui constitue la véritable source et son grand réservoir.

VAUVENARGUES, — moraliste français, fut soldat avant d'être écrivain, et chrétien avant d'être voltairien et partisan de Jean-Jacques Rousseau; c'est la puissance de sa pensée qui le fit moraliste et moraliste original, car il n'imita aucun de ses devanciers. Il mourut jeune et fut pleuré par Voltaire, qui se glorifiait ainsi dans son élève de prédilection!

VÉGÉTATION. — Dans les climats tempérés la végétation marche sûrement et lentement : dans le Nord : elle marche à pas de géants, le froid chasse de suite la fleur, car les jours n'ont presque pas de nuits !

— Plus la science fouille la nature, plus elle découvre de merveilles, ainsi tout paraît créé en vue du bien-être de tous : les végétaux qui respirent à leur manière puisent dans l'air des principes nuisibles aux animaux et à l'homme ; de telle sorte qu'ils épurent continuellement l'air et les principes viciés que la respiration animale y avait introduits et lui restituent, en échange, les éléments que la respiration animale en avait enlevés.

— Dans le Nord, où manque la chaleur, la végétation tend plus à monter qu'à s'étendre, comme si elle cherchait toujours à se rapprocher du soleil pour mendier ses rayons bienfaisants...

— Le végétal est un animal au repos, a dit Buffon, qui était encore plus poète que naturaliste.

— La reproduction végétale est soumise aux mêmes lois que la reproduction animale : l'organe femelle, le pistil, est au centre de la fleur, c'est un tube plus ou moins allongé couronné d'un stigmate, d'une nature spongieuse et humide, au-dessous du stigmate l'ovaire contenant le fœtus emmaillotté dans un duvet; l'organe mâle, l'étamine, est à la circonférence. ce sont des filets élastiques termi-

nés par une capsule appelée anthère, remplie de la poussière fertilisante, le pollen; l'anthère s'ouvre brusquement et jette le pollen sur le stigmate humide de l'organe femelle, ainsi s'opère la fécondation! Dans d'autres espèces, les organes générateurs sont dans des fleurs séparées et parfois même dans des individus différents, c'est le vent qui se charge de porter la poussière mâle sur l'organe femelle.

VEILLÉES. — En province les veillées sont le grand délassement de la saison d'hiver; cet usage existe partout, c'est l'heure des récits, des histoires, des causeries intimes, des jeux de toute espèce et de tous les âges; c'est le berceau de bien des amours et le point de départ de beaucoup de mariages.

VENDANGES. — En Allemagne, sur le Rhin et à Tokai, la vendange est la grande fête de la joie et de l'hospitalité : on accueille tous ceux qui se présentent, on les retient, on leur fait partager tous les bonheurs de l'aisance heureuse, c'est une ivresse anticipée d'un vin appelé à animer toutes les fêtes de la table.

Il en est presque de même dans toutes les contrées où on cultive la vigne, les vendanges sont le véritable carnaval des vigneron et des chasseurs, car elles mettent sur pied tout le gibier harassé, effaré et tremblant.

VENGEANCE. — Tout est écueil pour le mari dans le mariage, où la femme seule n'est pas toujours la cause et le but, ainsi : avoir à se venger du mari, c'est avoir à séduire la femme, car c'est la vengeance la plus grande et la plus odieuse qu'on puisse imaginer, c'est une idée diabolique et infâme, mais par cela seul, c'est une idée humaine et trop fréquente !

— La vengeance est évidemment un bas et mauvais sentiment, elle n'entre jamais dans un cœur honnête ou dans un esprit distingué, par cette bonne raison surtout, que pour la combattre il faudrait se mettre à son niveau et que ce serait une humiliation et un échec à sa dignité ; d'un autre côté, le pardon convient mieux

à une grande âme que la lutte et la discussion.

— L'esprit de vengeance commence par torturer sans relâche celui qui en est possédé et finit par frapper celui que poursuit la vengeance, et fait ainsi infailliblement deux malheureux !

— La vengeance est la passion des cœurs trop faibles pour se placer au-dessus d'une injure ou pour supporter un affront.

— La vengeance est la haine en mouvement et en action ; elle est la conséquence logique de la haine, c'est son plaisir, comme la volupté est la conséquence et la satisfaction de l'amour.

— C'est un grand art que celui de se bien venger, c'est-à-dire de se venger dignement et dans son intérêt personnel ; pour cela il faut attendre que le calme ait repris son niveau, la raison son empire, autrement la passion est si mauvaise conseillère que la vengeance ferait à celui qui se passionnerait une blessure plus cruelle encore que la première !

— La vengeance qui suit immédiatement l'affront ou la provocation, a son excuse dans la spontanéité de la passion ; elle est inexcusable dans un moment d'apaisement et de calme !

VÉNALITÉ. — Un caractère vénal est le plus dangereux de tous, il ne fait rien pour rien, il fait acheter tout : la vénalité des offices est une chose monstrueuse et déplorable en ce que les officiers ministériels vendent à des prix exorbitants le peu de peine qu'ils se donnent, car la justice particulièrement devrait être gratuite ; on trouverait facilement d'anciens avocats ou avoués, d'anciens magistrats en retraite, d'anciens greffiers, qui pourraient rendre gratuitement une justice dix fois meilleure que celle que nous payons si chèrement aujourd'hui, car on peut dire, d'un assez grand nombre de tribunaux, qu'ils ne rendent généralement que l'injustice tant leur bon sens est faussé par les lois sur la procédure.

VÉRACITÉ. — Il faut non-seulement se garder du mensonge, mais même éviter de donner prise au plus léger soupçon ; une

histoire vraie, si elle n'est pas vraisemblable, ne devra donc pas être racontée, afin de ne pas solliciter la plus légère incrédulité qui deviendrait un affront et même une injure ! la véracité d'un homme ne devant pas être plus suspectée que la sagesse, c'est-à-dire la conduite d'une femme !

— Un honnête homme qui dit oui ou non, mérite d'être cru : son caractère jure pour lui, donne créance à ses paroles, et doit lui assurer la confiance la plus absolue !

— Quand on ne nie jamais on est toujours cru sans affirmation et sans serment ; en justice excepté, où les magistrats doivent prendre toutes les garanties possibles.

Rien, dans la vie, ne place plus haut qu'une conduite loyale et une parole sincère. **BACON.**

— Le mensonge déprécie comme fait l'alliage dans les métaux précieux ; Montaigne en cherchant pourquoi un démenti était une insulte si grave, répond que c'est parce que le mensonge est une lâcheté envers les hommes et un défi à Dieu !

Il n'est rien de si délicieux que le langage de la vérité ; par cette même raison il n'est pas de conversation plus agréable que celle d'un homme intègre qui écoute sans intention malveillante l'idée d'un trompeur ! **PLATON.**

VÉRITÉ. — La vérité est un sentiment, un éclair qui saisit et moule la pensée ; elle n'est plus la vérité lorsqu'il faut la démontrer par le raisonnement ou la dégager par des faits, des écrits ou des témoignages !

— Le vrai est parfois plus romanesque et plus merveilleux que l'invention, car quand une existence est lancée par son caractère hors de la voie commune, elle s'emporte au caprice des passions, des vices ou de la vertu, et produit en tout genre des choses étonnantes ou des extravagances que l'imagination serait impuissante à inventer !

— Une chose vraie reste toujours vraie, une chose raisonnable peut cesser de l'être, puisqu'elle dépend de l'appréciation de l'homme, dès lors d'un fait incertain.

— La vérité arrive encore plus difficilement à l'oreille des peuples qu'à l'oreille des rois, car les rois peuvent entendre et comprendre, et les peuples, en entendant, comprennent difficilement, mal, de travers, ou pas du tout !

— La vérité en tout, est une si belle chose qu'il faut regarder comme des bien-fauteurs ceux qui la confessent, la démontrent ou la pratiquent.

— La vérité est un flambeau brillant qu'il faut faire luire devant nous pour éclairer nos pas, illuminer notre intelligence, étendre le cercle que notre vue peut parcourir, et nous diriger dans la voie de la raison et de l'équité.

— Bien des gens blâment l'audace dans le vrai, c'est brutal, c'est cru, c'est effronté, c'est offensant, cela fait rougir ! Eh bien ! cela prouve une nature abrupte et franche ! Molière, avec sa verve, ne nous habitue-t-il pas à tout ? Soit, mais ce qui peut passer en conversation *ne devrait pas oser* se produire en société, en public, dans les livres et surtout au théâtre !

— La vérité dans la morale, c'est le bien ; dans la politique, c'est le bon sens et le juste ; dans l'art, c'est le beau ; dans la justice et devant le droit, c'est l'équité légale ; dans la religion c'est la morale ; dans les mœurs, c'est la pureté ; dans les relations sociales, la bonté ; dans les affaires, la probité !

Soyons amis de Socrate et de Platon, mais encore plus de la vérité. *Amicus Plato sed magis amica veritas.* ARISTOTE.

— Il vaut mieux taire une vérité que la dire de mauvaise grâce ou avec intention de blesser.

— Il y a tant de choses acceptées à tort comme des vérités, qu'on peut se tromper sur celles qui sont douteuses et peut-être même un instant sur celles qui sont vraies.

— Pour prononcer sur le laid, il faut croire au beau et en avoir le sentiment et l'idée ; comme il faut connaître la vérité et y croire pour distinguer l'erreur et le mensonge et pouvoir les combattre.

— La vérité, luttant contre le mensonge, ressemble à une conviction qui terrasse un engouement, une erreur ou un sophisme !

— La vérité est comme la nature, elle est inépuisable et resplendissante !

— La vérité peut être parfois obscurcie, mais comme le soleil, elle finit toujours par éclater, éclairer et se prouver.

— S'il n'est pas permis de parler contre

sa pensée, il est convenable ou prudent de la taire quelquefois.

— La vérité est presque toujours très-ennuyeuse, et comme il faut être amusant, il faut savoir trouver dans la vérité cette imperceptible partie qui a le charme de la fiction.

— L'indice d'un mauvais cœur, c'est de se complaire à proclamer des vérités cruelles à entendre, c'est une méchanceté et même une provocation ; la sincérité n'est un mérite ou une vertu que lorsqu'elle a un but utile.

— Il y a devoir à dire la vérité, il y a mérite à la démontrer et à la soutenir énergiquement.

— Certaines vérités éclatantes et encore inconnues de notre esprit, mais présentes cependant, nous apparaissent comme des vérités oubliées dans notre mémoire, comme un souvenir ou un écho : il serait sage de les saisir sans retard, de les étudier, de les développer et de les appliquer.

VERS. — (Zoophites vermiformes). La classe des vers est extrêmement étendue, surtout si on conservait au mot *vers* l'acception que lui donnait Linné. Quoiqu'il en soit, l'étude de la classification et des caractères propres à chaque espèce de vers étant du ressort de l'histoire naturelle pure, nous nous bornerons à dire quelques mots de cette classe de vers qui vivent en parasites dans le tube digestif de l'homme et des animaux.

Les naturalistes les divisent en trois grandes classes : 1° vers nématoïdes ; 2° vers cestoïdes ; 3° vers trématodes.

Presque tous les tissus de l'homme, sauf le tissu osseux, peuvent devenir le siège du développement des vers, et à chaque tissu correspond une espèce différente d'helminthes, seul l'ascaride lombricoïde est essentiellement cosmopolite.

Les vers intestinaux sont caractérisés par ce fait essentiel qu'ils ont des sexes séparés et pas de métamorphoses ; ils comprennent :

1° L'ascaride lombricoïde, très-répandu en Hollande, en Allemagne, en Suisse, dans l'ouest de la France, dans quelques

départements du Midi et beaucoup aussi dans certains cantons de la Dordogne.

On rencontre l'ascaride, lombricoïde surtout, chez les tout jeunes enfants, mais aussi chez des sujets de dix-huit et vingt ans. Son habitation ordinaire est le petit intestin; mais, essentiellement nomade de sa nature, il remonte dans l'estomac, dans l'œsophage, de là dans la bouche et quelquefois même dans les narines; d'autres fois il a pu, trompant la vigilance de l'épiglotte, pénétrer jusque dans le larynx et donner lieu à la mort par asphyxie, mais les cas de ce genre sont fort rares.

L'ascaride lombricoïde ressemble énormément au ver de terre ordinaire pour la forme et les dimensions, seulement il est d'un rose bien plus clair; il vit rarement seul et est presque toujours accompagné d'un ou de plusieurs de ses semblables, on a vu des malades en rendre jusqu'à soixante et plus, en une seule fois; réunis en nombre considérable, les ascariques donnent lieu à une série de symptômes souvent plus effrayants que dangereux, mais prenant quelquefois, cependant, un caractère de gravité insolite, par les phénomènes généraux et sympathiques qu'ils provoquent tels que: visage pâle, yeux plombés, dilatation des pupilles, prurit des narines, grincement des dents, sommeil agité, quelquefois de véritables *convulsions* et même la mort. Ces cas sont bien rares, mais ce que la médecine a vérifié par l'autopsie, c'est que ces vers peuvent mécaniquement produire par leur nombre des accidents redoutables.

Il ne faut pas croire, d'ailleurs, que la présence d'ascariques lombricoïdes soit toujours et nécessairement accompagnée des symptômes précédemment indiqués; lorsque le sujet est bien portant, il ne ressent le plus souvent aucun inconvénient de leur présence et les rend la plupart du temps sans même s'en douter; chez les sujets malades, au contraire, chez ceux surtout atteints d'un dérangement d'entrailles, ils pullulent avec une facilité extrême qui devient le motif d'inquiétudes très-légitimes pour la famille et le médecin

2° L'oxyure vermiculaire. il est peu de mères de famille qui n'aient vu de près ce

petit ver blanc, gros comme une fine aiguille, que l'on trouve quelquefois par milliers, dans les matières fécales des jeunes enfants; eh bien! cet animal cause aux pauvres enfants des coliques et des démangeaisons intolérables. C'est pendant la nuit surtout que l'oxyure constitue pour eux un véritable tourment.

L'ascaride lombricoïde et l'oxyure vermiculaire sont à peu près les seuls vers que l'on rencontre dans notre pays, avec cette fréquence qui peut presque les faire considérer comme indigènes.

La fréquence de l'ascaride lombricoïde et de l'oxyure est extrêmement variable suivant les pays; inconnus pour ainsi dire à Paris, ils sont extraordinairement communs dans certaines régions de la France et dans d'autres pays de l'Europe déjà cités. De là, scission dans le camp médical; les uns (les parisiens) prétendent qu'on attribue aux vers une foule de troubles dont ils sont parfaitement innocents, les autres (les provinciaux) affirment la réalité d'accidents quelquefois très-graves et même mortels causés par des vers et qu'ils ont constatés *de visu*; la même bonne foi régnant de part et d'autre on a cherché l'explication et on l'a trouvée, la voici: les œufs de ces animaux, ceux de l'ascaride lombricoïde en particulier, sont munis d'une pellicule calcaire un peu rugueuse résistante parfaitement, pendant même des années, à l'action de l'eau qui paraît être du reste un de leurs moyens de propagation le plus sûr, et voici comment: dans les endroits (et ils sont nombreux à la campagne) où manquent les locaux les plus indispensables à une hygiène élémentaire, les œufs des vers sont déposés par ce fait même aux alentours des maisons; or, à la suite des pluies, ces œufs sont entraînés et vont se mêler aux eaux des rivières, des puits, de sorte que chacun boit de l'eau contenant plus ou moins de ces œufs, lesquels, introduits dans le tube digestif, leur terrain de prédilection, ne manquent pas de s'y développer, ainsi s'expliquent ces deux faits bien remarquables: 1° c'est que dans tous les endroits manquant de lieux d'aisance, les ascariques lombricoïdes sont plus nombreux qu'ailleurs, surtout lorsque la po-

sition déclive du lieu y favorise l'afflux des eaux environnantes ; il se forme alors en ce point un véritable foyer d'infection vermineuse ; le second c'est qu'à Paris, les ascarides et les oxyures sont à peu près inconnus parce que toute l'eau que l'on y boit est filtrée et ne peut, par conséquent, contenir de germes.

— Les vers jouaient dans la médecine ancienne un rôle considérable, servant à couvrir l'ignorance d'une foule de maladies, aujourd'hui mieux connues ; la médecine moderne, plus sévère et plus habile en analyse, a mieux déterminé leur mode d'action sur l'organisme, il est à regretter que les mères de famille aient, à ce sujet, conservé à peu près intacts tous les préjugés que la routine aveugle et l'empirisme le plus grossier ont inventés comme à plaisir pour le supplice des mères.

On ne peut affirmer la présence des vers que lorsque le sujet *en a rendu*, ou qu'on a constaté par l'étude microscopique la présence des germes dans les résidus stercoraux. Voilà un progrès que les esprits les plus prévenus ne refuseront pas à la médecine positive. Donc, la confiance la plus absolue, doit ici, comme partout, seconder les efforts du médecin dans l'administration de cette liste presque innombrable de remèdes dirigés contre les vers et dont les principaux sont tous les purgatifs (moyens éliminateurs) le semen-contra, la santoline, la mousse de Corse, l'armoise, la tanaïsie, le camphre, l'onguent mercuriel, l'ail, l'eau de chaux, le calomel, tous moyens jouissant chacun d'une vertu *spécifique* ou démontrée, ou à démontrer.

3° Le tricocéphale dispar ou inégal, découvert en 1760, par Rœderer pendant l'épidémie de Gœttingue, est très-commun à Paris et ne donne lieu à aucun accident.

4° Le strongle géant se trouvant principalement dans les reins et la vessie des animaux, il est douteux que l'homme puisse en être atteint.

5° Le dragonneau (ver de Médine, de Guinée, ver du Sénégal), il est très-rare chez nous et est au contraire très-commun dans la partie méridionale de l'Asie et de l'Afrique ; on ne le trouve pas en Amérique, sauf à Curaçao ; c'est un ver extrêmement cu-

rieux, très-fin, ressemblant à un *la* de violon ; il peut atteindre de cinquante centimètres à trente pieds ; sa bouche est arrondie, munie de quatre poils en croix, sa queue est effilée, le *mâle* est *inconnu* ; jusqu'ici on n'a trouvé que des femelles (Jacobin, Deville, Benoît). Le dragonneau n'habite pas l'intestin de l'homme, il se loge sous la peau, dans le tissu cellulaire qui sépare les différents muscles ; sa larve n'a qu'un centième de millimètre de diamètre, ce qui explique sa facile pénétration dans le corps humain. On le trouve très-fréquemment chez les porteurs d'eau. Quel que soit le sujet affecté, le ver peut rester parfois un temps considérable dans les tissus sans donner lieu à aucun accident, le plus souvent néanmoins, il fait former à la peau, qui s'iodure légèrement, un relief semblable à celui d'une veine, circonstance qui permet de le reconnaître avec une certaine facilité, dans d'autres cas qui ne sont pas rares, il donne lieu à la formation d'un abcès qui s'ouvre et donne passage à l'animal, il s'écoule alors une liqueur blanche lactescente, remplie, selon M. Maisonneuve, de petits dragonneaux ; lorsqu'on veut retirer le ver, soit après avoir fait une incision, soit à la suite de l'ouverture spontanée d'un abcès, il faut le faire, à l'aide de tractions très-douces, sans quoi, on s'expose à rompre le ver ; la rupture aurait pour résultat de disséminer sous la peau tous les œufs renfermés dans le corps de la femelle, aussi faut-il cesser de tirer dès qu'on sent une résistance un peu considérable et fixer la partie retirée du membre en attendant que le reste puisse être extrait ; on comprend toutes les précautions que nécessite une opération aussi délicate ; on s'explique aussi l'habileté manuelle qu'y apportent les naturels du pays, car il est peu agréable d'avoir de son vivant un avant-goût de notre *destruction organique*.

6° La trichine spirale, découverte en 1835, par Owen, est un ver que l'on a observé dans les muscles ; voici comment il y arrive : on mange un morceau de viande contenant des trichines, dès que ces dernières sont arrivées dans le tube digestif, elles s'y fixent, s'y développent, traversent l'intestin et vont par une migration inces-

sante se fixer dans les muscles qu'elles dévorent; on aura une idée approximative des dangers que fait courir la trichine lorsqu'on saura que chaque trichine mère peut donner naissance à deux cents embryons; il suffit donc de cinq mille trichines femelles pour donner en peu de jours un million d'embryons: or, cinq mille femelles peuvent se trouver dans une bouchée de viande!!!

— La viande de cochon, en particulier, est sujette à renfermer des *trichines*; l'Allemagne qui en consomme des quantités considérables sous forme de jambon fumé, saucisson, etc., fut prise d'une véritable panique il y a quelques années, et non sans raison, on signalait des épidémies de trichines. Des mesures furent prises, furent-elles efficaces? Partiellement au moins, puisque la trichine fait aujourd'hui peu de ravages, mais on ne sera sûr de résultats *absolus* qu'en soumettant la viande de tous les animaux à l'examen microscopique et en sacrifiant impitoyablement tout ce qui présenterait trace de trichine.

La trichinose est une maladie affreuse qui se termine toujours fatalement: elle évolue tantôt de cinq à six jours, tantôt elle dure plusieurs semaines et tue par une consommation lente.

— Les vers cestoïdes sont tous ceux sur lesquels sont réunis les deux sexes et qui sont sujets à métamorphoses; ils comprennent:

1° Le *tœnia*, ou ver solitaire; on le nomme encore *tœnia armé* à cause d'une série circulaire de petits crochets que présente sa bouche et à l'aide desquels il se fixe solidement à la muqueuse intestinale: sa longueur varie de six à soixante mètres.

Le vulgaire a sur le *tœnia* les idées les plus étranges: ainsi on croit généralement que ceux qui en sont atteints ont un appétit insatiable, ce qui est une erreur; puis la présence d'un *tœnia* est parfaitement compatible avec un état de santé excellent, état qui comporte lui-même les variantes les plus étendues dans la maigreur ou l'embonpoint: en Abyssinie, par exemple, il n'est pas un habitant au-dessus de six ans qui n'ait un *tœnia*, dit à tort ver

solitaire, car il est bien démontré aujourd'hui que le même individu peut en avoir plusieurs: il y a quelques mois à peine qu'un infirmier des plus grands hôpitaux de Paris rendait simultanément cinq à six *tœnias*.

Hippocrate lui-même parle du *tœnia*, il est donc connu de longue date; mais ce qu'on ignorait et ce qu'on doit aux recherches de la science moderne, c'est de savoir que le *tœnia* n'est que la seconde phase du développement d'un certain *cysticerque* qui constitue la ladrerie chez le porc. Ainsi, le *cysticerque* du cochon, introduit dans le tube digestif de l'homme, produit le *tœnia*, le *tœnia* à son tour produit des œufs qui donnent naissance à des *cysticerques* dès qu'il est introduit dans le corps vivant. La découverte de ce fait implique à la fois et l'origine et la prophylaxie de la maladie: éviter de manger de la viande *ladre*, voilà donc un moyen infallible de ne pas avoir le *tœnia*.

Après cela on s'étonnera, sans doute, de l'incomparable légèreté avec laquelle on laisse débiter la viande de porc, sans vérification de sa qualité; on s'indignera surtout de l'ignorance *notoire* de la plupart des employés préposés à l'examen des viandes, là où une édilité soucieuse de la santé de ses administrés a tenté d'organiser un service régulier à ce sujet. Tant qu'on ne partira pas de ce principe *sum cuique*, à chacun son bien, à chacun son rôle, selon ses connaissances spéciales, on sera exposé fatalement aux mêmes erreurs et par suite aux mêmes déboires, se transformant trop souvent en véritables malheurs publics.

2° Le botryocéphale ou *tœnia* large, différant du *tœnia* vrai parce qu'il est bien plus étroit, par les caractères microscopiques de sa tête... Il s'est rarement rencontré en France, mais il est commun en Pologne, en Russie et en Suisse et en nombre bien plus considérable chez le même individu que le *tœnia* ordinaire.

Les principaux remèdes indiqués contre le ver solitaire sont également applicables au botryocéphale: ce sont l'écorce fraîche ou sèche et les racines du grenadier, la racine de fougère mâle, les graines de

citrouilles, le kousso, le plus sûr de tous, enfin deux nouveaux remèdes, deux fruits, le *tatzé* et le *saoria* qui ne paraissent avoir ni la même énergie ni la même certitude d'action.

3° Le cysticerque du tissu cellulaire : ce sont des vers vésiculaires que l'on observe assez fréquemment chez l'homme, mais surtout chez le porc, nous avons déjà dit que l'un d'eux constitue la ladrerie.

4° L'échinocoque ne paraît être qu'un état particulier de métamorphose analogue à celui du cysticerque destiné à devenir lui-même, plus tard, le ver solitaire. On trouve encore dans le foie, les canaux biliaires, ce qu'on nomme *la douve du foie*; dans le cristallin, la glande des larmes, on a trouvé aussi des trématodes, mais la science est également muette et sur la manière d'en préserver et sur celle de les détruire quand on en constate la présence.

— En somme, on voit par cette énumération sommaire de combien d'ennemis naturels l'homme est entouré, il en trouve partout : sur la terre qu'il foule aux pieds, dans l'eau qu'il boit, dans l'air qu'il respire, dans les aliments dont il se nourrit, et plus la science marche armée d'instruments d'investigation d'une précision toujours croissante, plus le nombre des animaux inconnus s'agrandit; le microscope, par des découvertes sans cesse renouvelées, semble devoir le rendre presque indéfini. L'incertitude la plus grande, il est vrai, règne encore pour l'homme sur les moyens de destruction à opposer à la plus grande partie des parasites qui le menacent, mais cela ne doit pas le décourager : la science n'est pas égoïste (et pour employer une expression dont on a abusé en politique) je dirai qu'elle est essentiellement *impersonnelle*. Les moyens de guérison, dont la connaissance est réservée à nos successeurs, sont préparés par nos recherches de chaque jour; nos contemporains ont la peine, leurs héritiers auront le profit, mais tous en partageront l'honneur aux yeux de la postérité qui puisera dans leurs découvertes des moyens de conservation.

VERTU. — C'est une vérité éclatante et lumineuse que le principe chrétien qui met toutes les vertus en Dieu et les fait découler de la divinité; les vertus sont effectivement les plus grands bienfaits du Ciel, car elles assurent le bonheur et la tranquillité de toute la vie humaine.

— La vertu est une austère et puissante beauté du monde moral, don céleste octroyé à l'homme pour le guider, le soutenir et l'honorer sur une terre où souvent domine le vice.

— La vertu est la révélation de la mission de l'homme sur la terre; c'est la base de son bonheur, seule elle assure la vie contre tous les accidents qui la menacent ou l'entravent.

Si une chose n'est pas honnête, ne la fais pas, si elle n'est pas vraie, ne la dis pas, que la vertu soit ton guide et la vérité ton fanal.

MARC-AURÈLE.

— La vie d'un homme de bien est la plus grande, la plus utile, la plus resplendissante manifestation de la conscience humaine.

— La vertu ne consiste pas seulement à comprendre ce qui est bien et à s'y arrêter parfois, mais à s'y maintenir toujours et à y persister.

— Une personne à vertu rigide n'éprouve jamais d'incertitude; l'embarras ne vient qu'à celle qui s'habitue à transiger avec ses devoirs, qui déplace la ligne de démarcation qui sépare le bien du mal, et obscurcit et embrouille ainsi dans sa conscience le sentiment de la vertu.

— Notre vie ne dépend pas toujours de nous, la vertu est une ancre qui résiste jusqu'à ce qu'on la brise par l'entraînement d'impérieuses ou violentes circonstances, le préservatif à cette catastrophe est le sentiment du devoir!

— La vertu est le plus beau sujet de méditation et de conversation ensuite, mais il faut craindre les divagations et les écarts qui nous entraîneraient à des comparaisons dangereuses et, indirectement, dans les séductions du vice.

— La vertu est dans l'homme une inspiration et une émanation divines.

— L'hommage qu'on rend à la vertu est le premier pas qu'on fait vers elle, et un premier reflet qu'on en reçoit.

— La vertu c'est la vie à la mesure et à la façon des anges, c'est un reflet du ciel !

— La plus belle vertu a ses tribulations et ses épreuves, comme la plus éclatante et la plus parfumée des fleurs, la rose, a ses épines.

— La vertu c'est la morale en sentiment et en action, ce n'est pas en vain que la religion nous indique cette voie, car c'est la voie du bonheur.

— La seule base solide de la vertu est la religion, et le premier principe de la religion est la croyance en Dieu.

— La vertu est un sacrifice de soi-même, il faut s'y habituer en idée aussi bien qu'en pratique ; c'est le seul moyen de rendre la vertu facile, dès lors d'en faire un instrument de bonheur.

— La vertu laisse toujours derrière elle le sillage éclatant de l'affection des siens et de la vénération publique.

Pour le salut de tous il s'immole lui même !
S'écriaient-ils en chœur : tant les esprits pervers
Estimaient la vertu, même au fond des enfers !
MILTON, *Traduction de Delille.*

— Les vertus des petits ont pour conseil et pour stimulant les vertus des grands, c'est le soleil qui les échauffe et les anime dans la voie du bien !

— Les personnes à vertus farouches n'en ont souvent une si grande provision que parce qu'elles ne trouvent pas à s'en débarrasser !

Ceux qui prêchent toujours la vertu sans la pratiquer sont semblables à une harpe qui insensible elle-même à la musique, produit des sons agréables à tous !
DIOGENE.

— La véritable vertu se révèle par tous ses actes, même par sa modestie.

— La publicité de la vertu est un besoin, un encouragement, une satisfaction pour la conscience publique.

— On trouve souvent, et avec étonnement dans les positions infimes, des cœurs d'or, des âmes célestes, des modèles des plus grandes vertus, comme on trouve dans la terre des diamants, non encore taillés et rendus brillants.

— La médiocrité est le champ le plus propre à produire la perfection, car elle implique la modestie et exclut l'idée de l'orgueil.

— La fausse vertu ne fortifie qu'en apparence, elle enfle le cœur, et cependant le laisse vide ; la vertu véritable pénètre l'âme et la remplit toute entière, elle supplée à tout et se suffit à elle-même, sa concentration lui donne une force irrésistible ; elle est toujours tempérée par l'indulgence que commandent les faiblesses de l'humanité, car la vertu est un sacrifice fait aux mauvais instincts, aux mauvaises passions, aux mauvaises tentations qui sont inhérentes à la nature humaine ; la tolérance est donc une des conséquences de la vertu éclairée, et l'homme vertueux ne reste sévère que pour lui-même !

— La vertu n'est si sévère que vis-à-vis d'elle-même, c'est ce respect personnel qui la protège, et, remarquez que la corruption, au contraire, est plus sévère pour les autres que ne l'est la vertu : cette sévérité c'est son masque, au moins le croit-elle ainsi ! Mais elle se trompe, c'est une provocation à des idées, à des soupçons qu'elle fait naître au lieu de les écarter !

— Une femme peut être sage sans en avoir tout le mérite, si elle se laisse arrêter par sa frayeur de l'opinion du monde, plutôt que par des idées de vertu ; tandis qu'il est impossible à l'homme d'être vertueux sans sincérité, sa volonté étant affranchie de toute crainte ou appréhension.

— L'Évangile nous présente deux modèles de femmes : Marie et Madeleine, le monde a fort peu de Maries, mais, en compensation, un nombre infini de Madeleines, rarement repentantes !

— Que de sots qui disent niaisement qu'ils n'aiment que les femmes vertueuses, ce qui équivaldrait à dire qu'ils n'aiment que celles qui ne les aiment pas et savent leur résister !

— Les vertus humaines ont entre elles un lien étroit : un bon fils est toujours un bon frère et à son tour, il devient plus tard un bon père ; cela est encore plus vrai de la femme dont la vie est concentrée dans les affections les plus tendres de fille, de sœur, de femme et de mère.

— Dans certaines âmes la vertu est si naturelle qu'elle passe sans efforts de l'in-

nocence de l'enfant à la conscience forte et infrangible de l'homme et de la femme.

— Il ne faut pas demander à une femme les vertus énergiques qui triomphent des entraînements du cœur, ces vertus sont au-dessus de ses forces; il ne faut lui demander que les vertus douces qui découlent naturellement du cœur, car la loi suprême de la femme est dans son cœur, c'est la seule loi à laquelle elle obéisse, mais c'est aussi la seule qu'il lui soit impossible de briser!

— Telle est la puissance de la vertu qu'elle crée la force dans la plus faible des femmes, et qu'elle subjugué l'homme le plus impérieux et le plus absolu!

— Quand on se sent le cœur droit, la volonté ferme, et que le but est sublime, il y a faiblesse à hésiter dans sa marche et à délibérer avec soi-même!

— Une vertu calme et sereine produit au moral le même effet que celui produit au physique par une belle nature : celle-ci nous commande une pose digne, celle-là nous inspirera sûrement de vertueuses aspirations.

— La vertu n'existe pas sans épreuves et sans combats; elle n'est si puissante et si persistante que quand elle a été bien et fortement éprouvée!

— Les tentations, les persécutions sont les épreuves de la vertu, elle ne serait plus vertu si elle ne savait résister aux unes et subir les autres.

— La vertu est au moral ce qu'est la santé au physique, c'est le souverain bien!

— La fortune corrompt plus souvent qu'elle ne moralise et n'élève; l'or n'a qu'une valeur de convention, tandis que la vertu purifie, grandit et illustre; elle est le but et doit être la vie et la protection de l'humanité entière.

— La vertu est la plus grande de toutes les habiletés, c'est le chemin le plus sûr vers la richesse et la considération, dès lors vers le bonheur et toutes les satisfactions de la vie.

— Que de gens font métier, profitable pour eux, de vertu, ce qui prouve la rareté de la vraie vertu qui est si modeste qu'elle se cache toujours.

Rien n'est plus adroit qu'une conduite irréprochable!

M^{me} DE MAINTENON.

Cette maxime est l'explication de la vie entière de cette femme ambitieuse; sa vertu ne reposait pas sur les principes de la sagesse et de la morale, elle avait une autre base, l'intérêt personnel, ce qui prouve une fois de plus que l'habitude est une seconde nature, qu'on s'identifie avec un rôle joué, jusqu'à devenir vertueux dans la comédie de la vertu!

La vertu ne nous est difficile que par notre faute. Si nous voulions être toujours sages nous aurions rarement besoin d'être vertueux.

J.-J. ROUSSEAU.

— Il n'y a pas de vertu qui ne puisse se développer, s'accroître, se perfectionner, se compléter par l'habitude.

— Le plus petit acte de vertu est plus méritoire que l'exercice des plus grands talents!

— La vie la plus obscure recèle souvent plus de qualités et de vertus que les plus grandes existences; la modestie, la discrétion de la lutte et du sacrifice ajoutent encore à son immense mérite.

— La vertu a toujours su si bien se faire respecter que les anciens excusaient, par l'irrésistible fatalité ou la volonté des dieux, les crimes des âmes vertueuses!

— La vertu aurait moins de mérite si le plaisir s'y rattachait toujours, mais c'est le cas le plus rare, autrement le vice aurait bien moins de partisans!

— La vertu serait trop facile et moins vénérée dès lors, si, de son vivant, elle était acclamée sous son nom; elle cesserait même d'être vertu si en ce monde elle devait toujours être récompensée, c'est-à-dire achetée et payée comme elle le mérite.

— Nous n'accusons la vertu d'être une débitrice infidèle que parce que nous exigeons d'elle une récompense immédiate et nous ne comptons pour rien, ni le bonheur d'une bonne conscience, ni une renommée méritée, ni le contentement de nous-même, toutes choses qu'on n'apprécie que lorsqu'on les a perdues!

— Il faut avoir besoin de vertus pour sentir celles que renferme notre âme et leur laisser toute liberté d'essor.

— La délicatesse de sentiments, l'ordre et toutes les autres vertus, font plus d'hon-

neur au mari dans sa femme, qu'elles ne lui en feraient dans lui-même ; les vices et les erreurs de la femme font également plus de tort au mari que s'ils lui étaient personnels : ceci n'est pas réciproque car la femme répond moins devant le public de la conduite de son mari, la raison c'est l'autorité de l'un et la dépendance de l'autre ! Ceci explique donc aussi ce qui paraît injuste au premier abord, c'est que le mari soit déshonoré par les fautes de sa femme parce qu'ayant la puissance et la surveillance il devait en user pour les prévenir.

— La vertu qui sait résister à la pauvreté et aux tentations de la misère est une vertu doublement méritoire et à donner en exemple.

— La vertu est d'autant plus pure qu'elle est pratiquée par l'indigent ou le malheureux, il est plus difficile d'être probe dans la pauvreté ou la gêne que dans la fortune et le bonheur ! Un homme riche ne saurait avoir la pensée de la fraude, du vol ou du mensonge désintéressé, un homme bien portant et riche ne pourrait sans méchanceté innée envier la félicité et la fortune des autres ; dans ces conditions la vertu est, non-seulement facile, mais forcée, logique et imposée !

— Dans le bonheur, les qualités naturelles suffisent à maintenir dans la bonne voie ; l'épreuve dangereuse ne commence que dans l'adversité : alors la vertu devient plus difficile, la lutte s'engage entre elle et de puissantes tentations ou de grands besoins, et, si elle triomphe, c'est bien de la vertu, car elle résiste à une épreuve décisive et concluante.

— Les mérites d'un acte de vertu doivent s'apprécier bien plus à la mesure de la position de celui qui l'accomplit qu'à l'acte vertueux lui-même ! Tel don ou aumône est un sacrifice fait par un pauvre diable ou un ignorant et est bien plus méritoire que le même acte fait par un homme riche et instruit.

— Partout on doit appeler vertu, ce qui est favorable au corps social, à la nation, et vice ce qui lui est défavorable ou ce qui pourrait lui nuire.

— La mère vertueuse transmet ses vertus à ses enfants, celles du père leur sont

transmises plus rarement, parce que l'exemple est moins direct et moins fréquent.

— La pudeur et l'innocence sont les deux vertus qui séparent Psyché de Vénus ; une jeune fille sage et pure, d'une courtisane éhontée !

— Les vertus les plus facilement pratiquées sont celles qui ajoutent le plaisir et le profit à l'inclination native et naturelle.

— Dans notre siècle de corruption, il suffit de ne pas faire le mal pour être réputé vertueux ; l'homme pratiquant la vertu pour elle-même, doit donc être bien rare puisqu'on le remarque, qu'on l'exalte, qu'on le récompense par des honneurs ou même des prix importants formulés en argent : prix Monthyon, Gobert et vingt autres..., accordés, proclamés et délivrés, tous les ans, par l'Académie française.

— Trop souvent des vertus bien tranchées servent d'inspirations à de certains défauts : ainsi on remarque fréquemment que les femmes, d'une sagesse bien reconnue, sont acariâtres, grondeuses, intolérantes à l'excès ; c'est un voile qui obscurcit leurs qualités et les fait toujours très-chèrement payer.

— Toutes les vertus sont modestes et se trouvent mal à l'aise dans le faste de la représentation : aussi se voilent-elles presque toujours dans les positions supérieures toutes les fois qu'il leur serait permis de rayonner du plus vif éclat.

— Que d'hommes dits vertueux, et qui, comme les plantes, n'ont qu'un mérite, celui d'être nés sans passions !

— L'Évangile prescrit, non les vertus brillantes qui peuvent par ostentation dégénérer en vices, mais les vertus discrètes et bienfaisantes que leur excès même rend plus touchantes et plus sublimes.

— La vertu est si belle par elle-même qu'elle se fait aimer naturellement et sans efforts.

— Certains cœurs n'ont que l'instinct de la vertu, et qu'on ne s'y trompe pas, la vertu sans animation et sans passions n'est qu'un pâle soleil qui peut à peine réchauffer, mais ne féconde pas !

— Les vertus domestiques se relient très-intimement aux vertus religieuses dont elles sont la déduction, la conséquence.

et la confirmation ; ici les femmes ont un immense avantage sur les hommes : la religion vient en aide à leur faiblesse ; l'homme vit d'activité extérieure ; plus solitaire, plus recluse, la femme a bien moins de ressources, ses plaisirs découlent de ses vertus intimes, son bonheur de ses modestes habitudes.

— La vertu achète fort peu et marchandé beaucoup quand elle achète : le vice et la fraude au contraire, achètent beaucoup et ne marchandent jamais ; le vice enrichit donc le commerce, tandis que la vertu en diminue les bénéfices, mais en s'enrichissant elle-même et en fondant son avenir.

— Platon a dit que le plus heureux des hommes est le plus juste et le plus vertueux, celui aussi dont l'âme est la plus résolue et qui a le plus d'empire sur lui-même.

— Toutes les vertus découlent les unes des autres, le bienfaiteur finit par aimer la personne qu'il oblige, comme la mère l'enfant qu'elle a élevé avec le plus d'inquiétudes et de douleurs !

— Les grandes vertus ne sont si remarquées et si nécessaires qu'au milieu des grands vices ; elles font un contraste heureux et donnent un exemple indispensable comme protestation et enseignement !

— On peut négliger la vertu ou l'abandonner, mais lorsqu'on la rencontre on est forcé de l'honorer mentalement, de la reconnaître et de l'admirer.

— Il faut donner tout le développement possible à nos vertus et à nos devoirs, la vertu est le meilleur fruit de la vie, le devoir en est la meilleure sève.

Il ne faut abuser de rien, même de la vertu, réservez quelques vertus impratiquées pour vos vieux jours.

GOETHE.

— Les vertus fortes s'imposent comme incontestables, on n'éprouve d'incertitude que devant les vertus douteuses.

— Ce n'est ni le hasard, ni une approbation tiède et apathique qui donnent la vertu, il faut la rechercher avec ardeur, avec persévérance et accepter avec empressement toutes les occasions qui peuvent nous la donner et nous l'assurer.

— Il n'est pas difficile à la femme d'être vertueuse, lorsqu'elle a un appui dans la

fortune, une occupation et une sauvegarde dans l'amour et le mariage.

— Tenons pour certain que la vertu révèle toujours un esprit élevé, tandis que le vice trahit forcément un esprit étroit, borné, méchant, envieux et pervers.

— La vertu est toujours un bien qui confirme l'amitié et l'amour, tandis que le vice désunit, éloigne et irrite.

— Les vertus qui nous entourent de l'estime et de l'affection de tous, nous révèlent la protection directe de Dieu.

— La vertu est le fruit des habitudes heureuses et le résultat d'une vie paisible et exempte de tentations ; aussi une mère sage et prudente vivra-t-elle toujours dans la retraite avec sa jeune famille, car elle calculera toutes les chances heureuses et malheureuses que pourrait rencontrer, dans un monde bruyant et mêlé, l'éducation de ses enfants.

— Il faut choisir la société des enfants, leurs amis, même leurs jeux, car tout demande réflexion lorsqu'il s'agit de former des âmes à la science, à la vertu, à l'intelligence et à la direction de la vie.

— Les vertus apparaissent sous un jour plus éclatant là où elles sont plus rares, il y aurait moins de mérite à ressembler à tout le monde !

— Les femmes vertueuses avec préméditation ont toujours aussi leurs réponses préméditées ; c'est le bouclier destiné à masquer et à défendre les défauts de la cuirasse.

— Il y a entre les vertus un lien secret qui les fortifie et les relie toutes ; celui à qui il en manque une, n'en a point, ou les a incomplètes ; celui qui en possède une complètement les a toutes, car elles sont unies et inséparables.

— On doit se défier des vertus exagérées ou seulement exaltées, la vérité n'est pas là ! Le trop révèle l'orgueil, une affectation, dès lors souvent un mensonge !

VÉSUVE. — D'après Strabon la montagne que couronne le Vésuve était autrefois percée de cavernes profondes, ouvertes dans un roc de laves brûlées ; ces cavernes sont aujourd'hui comblées par de nou-

velles laves liquides redevenues rocheuses ou effacées par des pluies de cendres.

— Le Vésuve est le volcan classique de l'Europe : avant d'être volcan il s'appelait la montagne de Somma, montagne d'une grande fertilité et qui ne devint Vésuve et aride que dans les premières années de l'ère chrétienne ; ses éruptions ne vomirent alors que des cendres qui furent le déblaiement du volcan et couvrirent Pompéi, si longtemps ensevelie sous ses cendres ; puis vint une éruption de laves qui fit d'Herculanum un coteau de laves refroidies : somnolent pendant plusieurs siècles, le Vésuve parut se réveiller vers 1030 et plus violemment en 1500 ; on le croyait presque éteint, lorsqu'en 1631 une éruption terrible détruisit toutes les végétations d'un côté de la montagne, et depuis lors il fume souvent et ne paraît se ranimer qu'à des intervalles inégaux de quelques années !

— De nouvelles éruptions eurent lieu en 1737, 1754, surtout en 1766 et 1767 avec une durée de plusieurs mois où la lave, se refroidissant sur les bords du gouffre, surleva la montagne de plus de soixante mètres ! Les éruptions remarquées depuis sont celles de 1790, 1794, 1804, 1810, 1820, 1831, 1839, 1861, 1867 et 1868.

— Le Vésuve continue d'effrayer la contrée en mirant ses flammes dans les eaux de la mer et ayant à ses pieds ses deux grandes victimes, Pompéi et Herculanum.

VÊTEMENTS. — L'homme emprunte des vêtements à tous les produits : ses chaussures, ses gants, ses guêtres, au cuir, au poil, à la laine, à la soie des animaux ; ses bas, ses pantalons, au coton ; son linge de toute sorte au lin, au chanvre ; ses boutons aux os, au bois...

— Tout ce qui est délicatesse exalte l'imagination et les sens ; nos vêtements, en voilant nos corps, donnent plus de charme au sentiment attractif d'un sexe vers l'autre ; la réalité toute nue révolterait la pudeur, ou s'userait dans l'habitude ; le voile du vêtement laisse tout deviner, les défauts exceptés par une imagination qui a le mérite de savoir tout embellir.

— Le mérite du vêtement réside bien plus dans le goût et la distinction de celui qui le porte que dans la façon du tailleur ; c'est l'aisance, le maintien, les allures de la personne qui font, de tous les vêtements, même du plus modeste, un costume élégant et distingué.

— Pour être porté avec aisance, un habit doit être bien fait ; être trop occupé de son habit, c'est révéler qu'on n'est pas habitué à tant de luxe, c'est trahir une misère passée et une stupide vanité présente.

— Il arrive souvent que plus l'habit est richement brodé et galonné, plus il faut croire que les poches sont vides.

— Les animaux pourraient être aussi glorieux de leur vêtement que de la force et de la beauté de leur corps, car tout cela leur appartient, mais l'homme et la femme qui se vêtissent à prix d'argent ne peuvent tirer gloire de leur vêtement emprunté, car la richesse n'est pas un mérite, elle n'est qu'un avantage ; on peut être envié comme riche, mais jamais loué et honoré pour la richesse ou l'opulence.

— Chaque âge a sa manière propre de se vêtir, et le goût, dans la parure, est un mérite d'éducation, de tact et de sentiment.

— La législation juive défendait aux hommes de porter des vêtements de femme, et aux femmes de se permettre des habits d'homme, trouvant, dans cette infraction à la règle, une blessure au sentiment le plus délicat de la femme : la pudeur !

— L'abus du vêtement produit plus de rhumes que les plus grands froids, car le corps s'habituant à être extrêmement couvert, est bien plus sensible à l'abaissement de la température.

— La nature pourvoit à tout : le mouton d'Afrique a un poil ras comme celui du cheval, et le cheval des contrées septentrionales a la laine frisée, épaisse et abondante du mouton.

VEUVAGE. — Beaucoup de femmes, leur dignité et leur conduite aidant, ont l'habileté de faire de leur veuvage un piédestal qui équivaut à une position sociale.

— Les veuves sont rarement timides et craintives, car le mariage les a instruites

et enhardies, leur embarras n'est donc le plus souvent qu'une coquetterie bien jouée.

— Que peut faire une jeune veuve si elle ne se remarie pas? Une sottise si elle est sage, et des sottises sans nombre si elle ne l'est pas.

— La veuve d'un mari tendrement, profondément aimé, rêve et espère une réunion future, c'est cette espérance qui est sa seule consolation, son seul bonheur en ce monde; sa vie terrestre a été si douce par l'amour, qu'elle ne demande que sa continuation dans la vie d'outre tombe.

— Épouser une veuve c'est se risquer beaucoup; le premier écueil et le plus grand ennui est la comparaison en *tout*! Pour être tacite, la comparaison n'en est que plus opiniâtre et plus raisonnée, et, si le premier mari a été bon, l'a gâtée, elle est impérieuse, exigeante..., s'il a été tyran et brutal, elle s'en venge sur le *second*! Puis, pendant le premier mariage la femme a fait des projets qu'elle réalise seulement dans le second; elle y entre donc avec un plan de campagne bien arrêté, et le second mari n'a qu'à s'y soumettre! une jeune fille n'échappe à l'autorité de ses parents que pour passer sous celle du mari, tandis qu'avec une veuve, le rôle est renversé et très-dangereux tour à tour pour les deux époux!

— L'homme veuf ne trouve plus autour de lui cette surveillance continue et sans distractions de la femme qui a longtemps partagé sa vie, c'est pour lui un vide énorme; il éprouve alors le besoin d'une alliance nouvelle, car il conserve de doux, de tendres mais douloureux souvenirs, et il n'aspire qu'après une nouvelle vie du mariage! S'il disait le contraire, ce serait par délicatesse de sentiment, ou il se tromperait lui-même!

— Le veuvage ouvre à la femme, mère de famille surtout, une nouvelle et glorieuse carrière par les devoirs qu'elle lui impose, la raison et l'énergie qu'elle lui commande; c'est sa régence, elle devient homme, gouverne et cesse d'obéir en se faisant estimer et honorer.

VICE. — L'existence du vice n'est pas douteuse, alors pourquoi arrêter nos re-

gards sur les diverses formes qu'il affecte sur les repoussants tableaux qu'il déroule? C'est une leçon dangereuse en ce qu'elle habitue l'esprit à des idées auxquelles il résiste naturellement, en ce qu'elle rend le vice moins odieux, en ce qu'elle abaisse la barrière qui le sépare de la vertu!

— Nos instincts, nos désirs insatiables nous poussent vers les satisfactions matérielles dont l'abus nous conduit tout droit et sur une pente rapide dans la voie du vice, tandis que le devoir ne peut exister avec ses privations, ses sacrifices, ses lois strictes que sous l'inspiration d'une volonté énergique, toujours armée et en éveil pour combattre nos mauvais penchants naturels, nos vices et nos défauts.

— Le vice est comme les mauvaises odeurs, on s'y habitue à la longue, et ce qui paraissait repoussant devient supportable, puis facile et enfin presque attrayant!

— Le vice est nuisible autant que méprisable, le seul intérêt personnel devrait en éloigner, en inspirer l'horreur!

— Dans nos sociétés modernes le vice n'est souvent qu'un entraînement fortifié par la vanité; il faut donc ouvrir toutes les portes possibles au repentir.

— Il faut des vertus bien sérieuses et bien solides pour faire excuser le plus petit vice, ne fut-il qu'apparent, car l'apparence n'est que trop souvent le précurseur de la réalité.

— Beaucoup de gens à esprit vicieux, le maintiennent à l'état de théorie et hésitent longtemps à le mettre en pratique; mais, vienne une tentation puissante, et ils y cèdent avec entraînement et passion.

— Il n'est pas rare de voir certaines gens s'accuser de quelques légers vices ou défauts pour se parer d'une franchise qu'ils n'ont pas, et mieux cacher les vices qui les dominent et les dévorent.

— Il ne faut pas s'y tromper, le vice est un grand éducateur, s'il ne donne pas les qualités sociales, il donne impudemment les qualités dites de société, il polit, il lustre, il masque et souvent il pare plus que ne le ferait une vertu!

— Les vices fardés ressemblent si fort à des qualités, qu'il faut un œil bien exercé pour les reconnaître et s'en garer.

— Dans le monde, le vice est plus dangereux que la passion, car il sait mieux se cacher ou se dissimuler.

— Le vice efface les distinctions sociales et même naturelles; il fait descendre l'homme titré ou intelligent au niveau de la populace la plus avilie et la plus perverse.

— Le corps est une machine bien menacée et bien détraquée, lorsque l'âme est en désordre! Où trouver le pilote et le sauveur, si ce n'est dans la réforme et la vertu.

— Le vice flétrit tout ce qu'il touche, il est l'instigateur de toutes les mauvaises pensées, de tous les mauvais desseins! Il se révolte contre toute apparence de vertu et poursuit de sa haine venimeuse les âmes pures et candides, les cœurs tendres et dévoués: il se pose en tout comme l'ennemi acharné de toutes les vertus; des plus grandes, des plus méritantes, des plus éprouvées surtout!

— Pourquoi persister dans le mal tout en le condamnant? Parce que le mal y met de l'entêtement, qu'on manque de force pour le dompter ou encore que la tolérance paraît plus facile que la réforme.

— Un homme comme il faut, c'est-à-dire un homme convenable, peut avoir quelques vices parce qu'il saura les cacher, mais un homme réellement vicieux ne parviendra jamais à être un homme comme il faut, car le vice dégrade tout, avilit tout ce qu'il touche et, qui plus est, menace la société par son effrayant exemple!

— Le vice est le tyran le plus puissant et le plus absolu; il ne lâche jamais ses esclaves, il les étreint, il les absorbe, il les use et les avilit jusqu'à la pourriture!

— Les cœurs honnêtes sont blessés par la vue du vice comme les sens délicats par des saveurs acres, des odeurs fétides, des cris discordants...

— De l'association de deux âmes qui n'ont que des vices pour mise de fonds et pour point de contact, il ne peut sortir que honte et malheur!

— On rencontre beaucoup d'hommes qui s'initient au vice dans leurs raisonnements et ne se doutent pas qu'ils entrent

ainsi dans la pratique en plaçant les jalons de leur perversité prochaine.

— Les vices forment une famille innombrable, plaie horrible et honteuse de l'humanité! Pourquoi la loi ne les réprime-t-elle pas comme les crimes qu'ils engendrent nécessairement et forcément? On arrêterait ainsi le crime dans son germe et avant son premier pas.

— Les passions sont les maladies innées, les vices, les maladies conséquentielles de l'âme; on peut donc excuser parfois les passions modérées par la raison; on ne peut jamais excuser les vices, car ils sont dans la dépendance absolue de la volonté.

— Il faut avoir bien des vices pour ne pas s'indigner des vices des autres! C'est avoir intérêt à donner l'exemple d'une dangereuse tolérance.

— Les vices sont les chaînons d'une même chaîne, comme ils sont les produits d'une même nature corrompue et mauvaise: ils découlent logiquement les uns des autres et se fortifient toujours l'un par l'autre.

— Il n'y a aucun vice qui ne produise des malheurs sans nombre; ces malheurs sont son œuvre en même temps que sa punition: toute vertu, au contraire, produit de grands bonheurs, c'est sa récompense; le méchant ne peut donc jamais être complètement heureux et tranquille, et l'homme vertueux jamais complètement malheureux!

— Que de gens qui se méprisent mutuellement, uniquement parce qu'ils n'ont pas les mêmes vices!

— Tout le monde a horreur du vice d'autrui!

— Les vices des petits sont l'exagération des défauts des grands et trouvent leur excuse dans ces défauts: un homme moral et instruit n'a pas plus le droit d'avoir un défaut que le peuple ignorant et avili n'a le droit d'avoir un vice.

— Certains hommes déçus sont bien les miroirs vivants où se reflète notre société si corrompue et dès lors si corruptrice; les lèpres sociales, sous leurs voiles brillants et trompeurs, ont été justement signalées comme les plus redoutables dangers humanitaires!

— Dans le monde à la mode, et le grand monde d'aujourd'hui, règnent en souverains les vices les plus dangereux, le luxe auprès de la luxure, la courtisane à tous les degrés auprès du courtisan, enfin tous les appétits, y compris les moins respectables, ceux du ventre.

— Les plus heureux de nos jeunes gens, seront ceux dont les vices s'éteindront dans l'épuisement bestial de leurs excès : l'ivrogne usé et dégoûté deviendra tempérant, le prodigue ruiné sera avare, le débauché impotent sera honteusement sage ; où va notre société avec une pareille jeunesse ?

— Il y a des défauts et des vices qui sont sans limites : ainsi la crédulité des peuples ignorants, ainsi la bassesse des courtisans et des flatteurs.

— Certains vices sont déplorablement tolérés lorsqu'ils se tiennent dans des limites acceptables, on excuse le gourmet et même le gourmand, mais on repousse l'ivrogne ; le joueur de salon, mais non celui des maisons de jeu ou des tripots ; les libertins discrets, mais non ceux qui s'affichent ou qui battent leurs femmes.

— Dans le monde on appelle volontiers vices ou défauts les vertus qui ne profitent qu'à celui qui les pratique.

VIE — *Vita Via*. La vie est pour l'homme la route de son choix : c'est son œuvre toute personnelle, reflétant ses instincts, ses passions et ses goûts, se fortifiant par l'âge et se matérialisant par l'habitude. En apparence bien des vies se ressemblent, en réalité elles sont toutes dissemblables par un ou plusieurs côtés.

— Vivre, dans le sens honorable de ce mot, c'est exister au profit de la société, c'est faire des actions qui méritent d'être écrites ou écrire des choses qui méritent d'être lues pour servir d'exemple, d'encouragement et d'incitation aux autres.

— La vie est la chose qu'on dépense avec le plus de rapidité, de facilité, de prodigalité, c'est la richesse la plus précieuse et cependant celle qu'on gaspille le plus : nous craignons les maladies et la mort et nous courons vers la mort avec une imprévoyance et une rapidité incom-

prises, avec une imprudence inexplicable !

— La vie est un champ de bataille, malheur aux vaincus, aux froissés, aux malheureux !

— Les vagues du grand Océan semblent dire : le travail et le mouvement sans fin sont notre vie, la douleur et la souffrance sa condition naturelle, car nous dormons rarement et nous gémissons sans cesse.

— La vie est une lutte continue entre les passions et le devoir : l'enfant ne veut que jouer et non travailler et étudier ; le jeune homme ne pense qu'à l'amour alors qu'on l'oblige à suivre ses cours pour compléter son instruction et prendre ensuite ses grades dans de multiples examens ; l'homme poursuit une position, lorsque son bonheur serait dans le repos ; le vieillard défend sa santé contre les attaques de l'âge et sa fortune contre les odieuses et pressantes convoitises de ses héritiers !

— Le poète allemand, Schiller, peint bien la vie dans ses désillusions :

Ils sont éteints ces brillants rayons qui éclairaient sur les sentiers de ma folle jeunesse !

Il a disparu cet idéal qui faisait bondir mon cœur passionné et enivré !

Elle s'est effacée cette foi si pure, si divine, si grande et si belle devant l'horrible et brutale réalité !

— La vie, pour le petit et le pauvre, est une route difficile et dangereuse ; il faut donc qu'il se résigne à tout, qu'il calcule tout, qu'il profite de tout ; lutter c'est s'exposer ; mieux vaut souvent alors s'épargner la fatigue du combat et la honte de la défaite.

— La vie n'est qu'une grande étape, un immense labeur, un long apprentissage, un enseignement mutuel pour le plus grand nombre ; une complète déception pour beaucoup, un succès ou un plaisir pour la plus infime minorité : heureux donc les heureux, car ils sont rares, car ils sont l'exception !

— Il faut faire dans la vie comme on fait dans un salon encombré, rentrer ses coudes pour ne heurter personne, se glisser sans toucher, se faire de velours et d'ouate, agir de même au moral, n'avoir que des paroles bienveillantes, toujours des éloges, jamais de blâmes, toujours des compliments modérés, jamais de reproches,

être enfin l'ami de tous et n'être l'ennemi de personne !

— Si la vie continuait et finissait comme elle a commencé, elle serait le paradis de l'humanité ; les souvenirs seuls de ce commencement sont déjà un bonheur complet, mais la peur commence avec l'obligation de travailler, non pas que le travail soit une peine par lui-même, car ce n'est qu'une distraction et un exercice utile, souvent agréable, mais la peur est dans le souci du résultat et de l'avenir : la vie ne devient lourde que dans la vieillesse et par ses maladies, ses mécomptes, la mort des parents et des amis. Voilà les douleurs qui la troublent et la désenchangent.

— La vie humaine se partage également entre la crainte et l'espérance ; la jeunesse attend tout de l'avenir, la vieillesse jette ses regards en arrière pour apprécier l'espace déjà parcouru et se rendre compte du peu d'années qui lui restent, préoccupation non-seulement sans utilité mais dangereuse pour la santé et le bonheur du vieillard.

— La vie n'est si belle que lorsqu'on s'est élevé si bien au-dessus d'elle, qu'on la voit couler lentement dans le repos et la sérénité ; on vit alors heureux dans chaque instant, chaque minute, chaque seconde.

— C'est une si belle et si utile chose qu'une belle vie et une grande réputation à donner à tous en exemple, que je n'ai jamais compris l'envie : c'est un phare, un guide, un modèle pour tous, gardons-nous d'y toucher, fut-ce dans l'intérêt de la vérité ; ce serait détruire, sans raison sérieuse, l'immense bienfait social d'un grand et sublime exemple.

La vie courte de l'homme utile ressemble au plus précieux des métaux qui a beaucoup de poids sous un petit volume. SÈNÈQUE.

— La vie c'est le mouvement, la mobilité sans fin ni trêve du cœur, du corps et de l'esprit : quand la destinée nous a imposé le repos de la mort, nous ne sommes plus qu'une horloge arrêtée, un baromètre détraqué, sans valeur et sans utilité.

— La vie humaine semble toujours poser cette question : y a-t-il plus de peine dans les joies fausses et décevantes du monde,

que dans la tristesse et la douleur des tombeaux ?

— La vie n'est qu'un voyage, sous la protection de la prudence et de la sagesse, à travers les plaisirs, les peines, les illusions, les désenchantements de la jeunesse et de la vieillesse.

— Nous ne sommes que de rapides passagers sur la terre où nous ne laissons aucune trace que celle de notre tombe, quand nous avons pu en payer plus ou moins chèrement la place !

— Puisque la vie est un voyage, voyageons en chemin de fer, cela abrégera... Quoi ?.. La vie ! Cela est souvent vrai, surtout aux États-Unis où on vit et où on meurt si souvent à la vapeur !

— La vie est une aventure, une loterie, une série de hasards ; la sagesse doit chercher à mettre de son côté toutes les bonnes chances, à éviter toutes les mauvaises et toutes les déceptions et à attendre l'avenir avec la résolution de s'en contenter et même de s'en accommoder !

— La vie est l'année de l'homme : comme le printemps, l'été, l'automne, marchent vers l'hiver, l'enfance, la jeunesse, l'âge mûr marchent vers la vieillesse et la mort !

— La vie dure dans la proportion de la force de la constitution, dans la proportion normale du secours et du repos raisonnable qu'on lui accorde, des réserves de force qu'on amasse, des excès physiques ou moraux, des douleurs, des chagrins, des contrariétés qu'on lui épargne.

— Pline a dit que les mouvements vitaux étaient d'autant plus rapides que leur sphère était plus bornée ; chez les femmes le pouls est plus répété, mais plus faible que chez les hommes, cette différence est plus sensible entre les grands et les petits animaux et suit les proportions de la dissemblance entre le développement du corps.

— Pour les malheureux, la vie est une croix aux souffrances de laquelle ils se résignent ; pour les prodiges et les fous c'est un bol de punch qu'il faut faire flamber jusqu'au bout et boire tant qu'il est chaud !

— Vivre, c'est être maître de sa per-

sonne, et le pauvre n'est-il pas par ses besoins l'esclave humilié de son corps !

— Pour certaines gens la vie est une fête qu'ils peuvent regarder, mais à laquelle ils ne sont pas invités.

— Presque tous, nous dormons dans la vie plutôt que nous n'y vivons, l'habitude nous berce et nous endort, il faut craindre aussi qu'elle ne nous éteigne et c'est le cas de maintenir autant que possible l'activité ancienne dans le travail présent.

— La vie, sous ses différentes formes, doit être l'éducation pour les enfants, une protection égalitaire pour les femmes, la sécurité pour les mères, le pain pour les pauvres, l'affranchissement et la tolérance pour les opprimés.

— La vie de l'homme est dans son cœur, l'esprit n'est qu'un accessoire, un vêtement de la pensée elle-même, parole ou soupir de l'âme.

— La vie n'existant qu'à la condition de mourir, est réellement une condamnation à mort, plus encore, à la maladie et à la souffrance.

— La vie réelle commence et finit avec la jeunesse du cœur, alors que l'âme est agitée par sa propre puissance et ne fait plus qu'obéir aux impressions du dehors.

— La meilleure philosophie pourrait se réduire à ceci : savoir accepter la vie comme le sort nous l'a donnée et comme la société l'a faite, mais cette philosophie matérielle doit être antipathique à l'intelligence et à la supériorité de l'homme qui peut et doit créer la vie de la famille en ajoutant toujours par ses vertus et ses qualités à ses joies et à son bonheur.

— Dans nos heures de découragement, la vie perd toute sa valeur. Qu'est-ce qu'un jour, qu'un mois, qu'une année d'existence sans couleur et sans plaisir ? La vie se donne sa valeur à elle-même, elle ne vaut que par les jouissances qu'elle procure, ou au moins qu'elle fait espérer !

— Je ne connais rien de plus doucement, de plus agréablement monotone que la vie d'habitudes, la vie passive, obéissante, sans tracasseries d'initiative et de responsabilité ; on fait bien, puis on laisse le reste à qui ordonne, et on dort ensuite du sommeil du juste et sans aucuns soucis !

C'est la plus sage, parce qu'elle est la plus heureuse des philosophies !

— Le bonheur et la faiblesse sont les deux plus fortes chaînes qui attachent l'homme à la vie.

— Dans la vie, il faut tirer parti de ce qui est bon et ne pas trop prendre dans ce qui est mauvais ; en d'autres termes, il faut accepter le plaisir et le bonheur et écarter, autant que possible, la peine et le chagrin.

— L'homme le plus simple d'esprit et le moins instruit est souvent, lorsqu'on l'étudie à fond, une énigme incessante, nous révélant un à un tous les mystères du cœur humain, ses instincts, ses tendances, ses préventions, ses erreurs, enfin ce qui constitue la vie morale de l'homme.

— Pour rester longtemps heureuse, il faut que la vie soit gouvernée comme la chose la plus sérieuse et la plus grave entre toutes.

— Dans les épreuves par trop douloureuses, l'âme ne trouve plus de valeur à la vie, soit qu'elle ait renoncé à ses plaisirs, soit qu'elle ait élevé ses aspirations de bonheur à des hauteurs surhumaines, de telle sorte que la mort seule soit pour elle un bienfait !

— Les existences les plus monotones, les plus tranquilles à la surface, sont souvent les plus agitées, les plus douloureuses en réalité ; l'homme fort cache toujours et surtout ses plus cruelles blessures, ses hontes les plus cuisantes !

— Dieu seul peut sonder le mystère de certaines existences qui, s'ignorant elles-mêmes, ne savent pas le but de leur vie et ne connaissent que la fatigue du voyage !

— Pour beaucoup d'hommes, la vie n'est qu'une croix sanglante, tandis que pour beaucoup d'autres, elle n'est qu'une longue orgie ! Pourquoi des sorts si contraires ? Pourquoi pas un partage plus égal et qui serait le bonheur pour tous ?

— La vie s'use dans le bruit qu'on appelle succès et triomphes, revers ou malheurs, espérances évanouies et déceptions de toutes sortes !

— La vie est douce, utile et bienfaitante pour qui sait l'ordonner et la conduire ; c'est un trésor perdu pour qui la

gaspille : la vie réglée est le principe de l'ordre, et de l'harmonie en tout !

— La vie dans le satin et le velours, sous des lambris dorés, sur de moelleux tapis, ne vaut pas la vie sur l'herbe et au grand air, sous les ombrages tempérant le soleil, sous le ciel étoilé et la brise parfumée et silencieuse de la nuit !

— Les vieillards qui aiment la vie dans ce qu'elle a de bon, car elle leur est douce, veulent la faire durer, aussi se lèvent-ils de grand matin pour surprendre la rosée et la fraîcheur et se couchent-ils tard pour rafraîchir leur sommeil des fraîcheurs de la soirée et de la nuit.

— La vie est incomplète si on ne satisfait que les besoins matériels, car il faut aussi nourrir l'âme par la pensée, la science, la poésie : les choses utiles entretiennent la vie, les autres l'embellissent seulement ; c'est par ce supplément intellectuel que l'homme se distingue de la bête !

Vivre, ce n'est donc pas comme tant de gens le pratiquent et le pensent, veiller ou dormir, manger, travailler ou marcher... C'est penser, réfléchir, raisonner, étudier, philosopher, discuter, amasser de la raison ou de la science, faire le bien, aimer et être aimé. Voilà la plus digne et la plus fructueuse des vies !

— Une vie bien remplie attire à elle beaucoup d'affections et de dévouements, tandis qu'une vie égoïste ne recueille que l'isolement le plus complet et le mépris de tous !

— Celui qui compte chacun de ses jours par un plaisir, par une grandeur, par un trésor de plus, reconnaîtra au dernier moment que tout cela n'est que vanité, et que sa vie eût été mieux remplie par des vertus sérieuses et un travail ou une étude utile.

— L'homme le plus heureux est presque toujours celui qui vit sans projets ni désirs et qui n'a que des souvenirs agréables dans une vie simple, facile et uniforme.

— Ce sont nos joies et nos douleurs, nos distractions et nos ennuis qui mesurent réellement notre vie : aussi avons-nous des jours qui durent comme des

années et des années qui passent comme des jours.

— La vie est un jeu sérieux, où on joue à toute heure sa fortune, sa réputation, son existence : n'est-ce pas là une pensée effrayante ! Si le joueur manque de prudence, d'expérience ou de jugement, il met tout en question et en péril : réputation, fortune et honneur !

— Pour jouir le plus longtemps possible de la vie, il faut la prémunir contre tous les dangers, surtout contre les excès et les abus ; puisque la mort est toujours imminente, l'homme devrait se dire qu'il ne doit jamais la provoquer ou s'y exposer.

— La vieillesse s'étonne et s'effraie à bon droit de voir les jeunes gens commencer avec tant d'espérance et de joie une vie qui doit finir au milieu de tant de découragements et de souffrances.

— Nous passons souvent auprès de notre bonheur sans savoir le saisir, et nous nous livrons à toutes les misères sans les pressentir. Que de destinées avortées ! Que d'avenirs détruits, que de cœurs brisés, et, auprès de cela, que de bonheurs immérités ! Le sort jouerait-il un si grand rôle dans la vie humaine si le bon sens et l'intelligence n'y faisaient si souvent défaut ?

— Trop souvent dans le cours de notre existence nous sommes contraints d'abandonner les règles générales et de nous ranger dans les exceptions, c'est alors qu'il nous faut une grande circonspection et un grand sens pour ne pas entrer dans une voie de désastres !

— La vie est belle quand le cœur répond de l'avenir et qu'il en trace la voie : tout alors est joie, espérance et confiance.

— Au point de vue misanthropique la vie humaine paraît quelquefois comme une orgie déguisée et masquée, où les mêmes vices se cachent sous des costumes ou des masques dissemblables.

— Pourquoi détester la vie ? La vie est ce qu'on la fait ; il y a plus, elle est l'homme lui-même, dans son cœur, dans sa pensée, sa manière de voir et ses habitudes : si la vie telle qu'il se l'est faite ne lui paraît pas agréable, qu'il la change puisqu'il le peut ; qu'il la rende supportable et il la suppor-

tera : un artiste serait mal vu à ne pas se complaire dans une œuvre de son choix, car il a dû bien réfléchir avant de prendre son parti.

— On laisse souvent les plus belles fleurs sur le chemin de la vie, on oublie, on néglige ainsi tous les petits bonheurs pour ne poursuivre que de folles et extravagantes chimères !

— Notre vie suit pas à pas la voie des morts : nos pas entrent dans l'empreinte des leurs, nos corps dans leurs fauteuils, leurs chambres, leurs lits et souvent aussi dans leurs vêtements ! En tout donc nous suivons les morts pour aller bientôt les rejoindre.

— La vie est une série continue de douloureuses séparations, mais pour le vrai chrétien le rendez-vous est au Ciel !

— Tout est joie dans la vie quand on sait la prendre philosophiquement, autrement tout est douleurs et angoisses et une fois dans le malheur, il est rare qu'on puisse en sortir !

— Vue de haut, la vie est une succession continue de sensations variées, plaisirs et peines, enthousiasmes et désenchantements, activité et fatigue, luxe et misère. La véritable vie, la vie heureuse, est calme, cachée et uniforme, la médiocrité seule a le privilège d'écarter les inégalités, les secousses et les désastres.

— La vie n'est complète et bien employée qu'autant qu'elle est bien réglée : on économise la richesse et on ne craint pas de gaspiller la vie, valeur si parcimonieusement dispensée à l'homme et dès lors si précieuse !

— Dans ses accidents, naturellement accomplis, la vie ressemble plus à un roman qu'un roman ne ressemble à la vie ; ici c'est l'imagination qui compose, là c'est la nature elle-même qui découvre ses maladies incurables, ses plaies inguérissables ou gangrénées !

— Dans la vie on rencontre deux mondes bien différents : le monde réel et les hommes, le monde d'imagination et les livres ; c'est là ce qu'il ne faut jamais confondre, car l'erreur est une déception et amène souvent une série de pertes et de douleurs.

— Le plus souvent, c'est la vie qui nous mène, ce n'est pas nous qui menons la vie, il est si doux de se laisser conduire !

— On croit dire beaucoup par ces mots : il m'a sauvé la vie ! On dirait bien plus en disant : il a assuré mon bonheur, car on ne sait ce que vaut la vie et on sait et on apprécie bien vite ce que vaut le bonheur.

— Chacun ne connaît la vie qu'au point de vue qui lui est personnel : pour le prolétaire et l'ouvrier, c'est la nécessité d'assurer son existence ; pour le rentier, c'est la conquête de l'aisance et des jouissances que lui promet sa fortune ; pour le fonctionnaire, c'est la poursuite des places et la carrière de l'ambition : chaque position a donc un intérêt et un point de vue différents.

— Dans une vie monotone, les jours tombent derrière nous comme tombent les feuilles d'automne, sans qu'on les compte et qu'on en prenne souci ; à peine s'inquiète-t-on du lendemain !

— Tout dans la vie est comédie ou tragédie : le calme n'arrive que lorsque le sang est refroidi par la dernière vieillesse et, alors encore, les infirmités et les maladies prennent la place des passions et tourmentent l'homme jusqu'à ce qu'il soit allé demander son repos à la terre.

— La vie ne doit être ni une plaisanterie ni même une jouissance, c'est une tâche souvent difficile, des sacrifices toujours nécessaires, le devoir imposé ; telle est la loi de la vie, tel est le mot de l'énigme !

— La vie humaine a ce caractère particulier qu'elle se diversifie constamment et ne se renouvelle *jamais* ! C'est un fleuve qui traverse les pays les plus variés, les horizons les plus changeants et offre ainsi le choix entre toutes les nombreuses positions que peut occuper l'homme.

— La vie est le voyage de la naissance et du berceau à la tombe, voyage trop long pour les souffrants, trop court pour les heureux, pour tous, rempli d'illusions, de déceptions et de dangers !

— Il ne faut pas croire à la fatalité dans la vie, presque toujours elle est ce qu'on la fait : longue et heureuse dans l'ordre et la sagesse, courte et tourmentée si on lâche la bride aux passions et aux dé-

fauts ; la vie humaine porte donc généralement avec elle sa juste récompense ou sa punition méritée !

— La vie est comme la fortune, elle se gaspille, se dépense et s'épuise par l'abus ou la prodigalité des forces ; à chaque excès, on devrait comprendre que c'est une semaine, un mois, une année, parfois plus, retranchés de la vie ! L'ordre, la modération, la sagesse, la tempérance en tout forment donc l'économie de l'existence, c'est à l'homme à le savoir et à en profiter s'il veut vivre longtemps !

— La vie se partage entre la crainte et l'espérance, entre la joie et la douleur.

— La vie réglée a cet avantage sur la vie désordonnée, qu'elle crée tout d'abord le calme de l'âme et des sens, qu'elle dispense de précautions et de délibérations, qu'elle supprime les secousses, l'imprévu, les accidents, les regrets ; la vie devant jouer naturellement sur sa règle et ses habitudes comme la roue sur son essieu.

— La vie ancienne avait plus de sagesse que la vie moderne ; elle essayait ses forces avant de prendre position et avançait ensuite avec une prudence réfléchie ; elle arrivait plus lentement, mais aussi plus sûrement, et le succès et la fortune étaient la récompense certaine d'un honnête labeur ! aujourd'hui on préfère jouer son succès dans un coup de tête au lieu de l'acheter sûrement au prix d'une existence laborieuse, aussi les perdants ruinés et déclassés sont-ils nombreux, et toujours disposés à prendre leur revanche en faisant la guerre à la société, par les plus mauvais moyens !

— Nous n'étudions pas assez notre vie, nous devrions prendre plus de souci de l'améliorer en tout, de perfectionner autant notre machine humaine que notre éducation ; nous ne cherchons pas assez dans notre entourage à copier les bons principes de la vie, les bonnes habitudes, les meilleures méthodes en tout, l'homme se laisse trop conduire par sa vanité ; plus modeste, il suivrait les meilleurs exemples, adopterait les meilleures formules et poursuivrait le progrès en toutes choses !

— Dans le monde, chacun croit au secret absolu de sa vie et surtout de ses amours,

tandis que tout est su, deviné et souvent même prévu ; c'est ainsi que celui qui s'applaudit de sa prudence et de sa discrétion est souvent dupe de son amour-propre et de son aveuglement !

— Si on appréciait bien la vie, combien de choses, en apparence sérieuses, qui ne paraîtraient que de ridicules prétentions, des préjugés, des déceptions ou des tromperies !

— La vie la plus heureuse est celle dont le cours est en quelque sorte encaissé entre les devoirs et les habitudes d'une existence modeste : la règle bien tracée est sa protection la plus sûre !

— La vie matérielle nous sature de réalités, aussi nous complaisons-nous dans les espérances et dans les souvenirs, c'est le voyageur qui regarde devant et derrière lui, tantôt avec espérance, mais le plus souvent avec regret !

— La vie doit être étudiée : c'est l'homme isolé dans ses intérêts et en lutte ouverte contre les éléments et la société elle-même : au plus instruit, au plus habile, au plus laborieux, au plus actif, au plus probe, au plus économe le succès et la richesse, ce sera bonne justice !

— La vie de l'homme est la continuelle manifestation de ses instincts et de son caractère ; de ses vertus ou de ses vices, de ses défauts ou de ses qualités ; la vie c'est tout l'homme en mouvement, dans son corps, ses passions, ses goûts, sa pensée, ses projets et ses caprices.

— Les longues vies sont la récompense et la couronne des vies sages, réglées et honnêtes.

— Quoiqu'en disent les moralistes chrétiens, la vie a été donnée à l'homme pour vivre et non pour rechercher la souffrance, c'est là une exagération de l'esprit humain, un contre sens, un acte dangereux de mysticisme et d'exaltation : pratiquons les petites et douces vertus chrétiennes et nous ferons mieux que de torturer notre corps qui n'en vivra que plus doucement et à la satisfaction de notre santé !

— La vie est formée de sensations et de sentiments, liés les uns aux autres par des fils bien plus tenus que des fils d'araignée, la vue ne les devine pas.

La nature paraît s'être complue à semer dans nos âmes de bonnes et de mauvaises herbes pour nous obliger à choisir entre les vertus et les vices, bien convaincue que dans l'intérêt de toute notre vie nous repousserions le mal et nous nous cramponnerions énergiquement au bien.

D'après BACON.

— La vie sociale est toujours fermentante, troublée et orageuse ; l'homme la parcourt haletant et brisé ! c'est dans les villes surtout que la fatigue est plus grande, le repos plus court et plus difficile : à la campagne, la vie sociale est plus facile parce que les contacts sont moins nombreux, les temps de repos plus longs, les plaisirs plus simples, l'air plus vif et plus calmant !

— La vie sociale n'a de valeur que là où il y a liberté, activité, émulation, intérêt et obligation de travailler, lutte enfin dans la concurrence et l'émulation : les inventeurs de nouvelles sociétés ou de nouvelles sectes suppriment l'intérêt et jettent leur société dans l'indolence et l'ennui ; l'exemple si récent des saints simonniens, puis des fourriéristes, prouve l'inanité, l'extravagance et la folie de ces innovations !

— La vie sociale et civilisée est l'intérêt général protégeant les individualités éparses ou groupées en familles, en villages, en villes et en provinces ; le tout constituant la nation : c'est dire que la vie civilisée donne seule sécurité, repos et garanties sérieuses !

— Celui-là seul conquiert une liberté absolue qui parvient à se placer tout à fait en dehors de la vie matérielle et à s'assurer à toujours et avec modération les satisfactions de tous ses besoins et de tous ses désirs.

— La vie active, la vie sociale et populaire part de la classe laborieuse de la société et constitue la nation vraie et forte ; c'est à ces sources puissantes que se retrempe le pays, non à ces vieilles races aristocratiques et usées qui n'en sont que les tronçons affaiblis, que la caricature en lambeaux, en ruines, en désorganisation !

— La vie est partout : d'innombrables espèces d'animaux vivent sous terre, l'homme règne sur toute la surface du globe avec d'autres animaux encore, les

poissons habitent les eaux, les oiseaux volent dans l'air : au-dessus, est l'infini !

— Dans l'antiquité l'homme ne connaissait que la vie publique et politique, c'est au forum qu'il dépensait sa vie active, abandonnant à la femme les soins de la maison et la direction des enfants ; les deux rôles étaient donc franchement et nettement séparés et dessinés : aujourd'hui la vie publique, élargie dans des nationalités cent fois plus importantes, laisse les familles et les individus à leurs industries ou à leurs professions ; la famille gouvernementale est constituée au-dessus de la nation et fonctionne, à part quelques rares exceptions, sous des incitations populaires ! La vie intime y prend plus de place, chaque groupe de la société ouvrant un salon à la mesure de sa fortune et de ses amitiés, se réunit dans un but commun de plaisir, de causerie, et souvent même d'intérêts divers.

— Le monde nouveau n'a plus de règles : au lieu d'un travail régulier et en progrès, c'est la passion déréglée et la fièvre ; au lieu de se reposer, de réfléchir, on se fatigue en croyant s'amuser ; on se prive ainsi d'un repos indispensable et on use sa vie dans le désordre pour la perdre ensuite dans la maladie ; ce n'est pas vivre, c'est se tourmenter, se torturer, se suicider !

— La vie politique d'aujourd'hui est la carrière et la loterie des gros lots ; il suffit d'être un avocat quelconque ou un solliciteur passionné, pour enfourcher les gros emplois en passant par le Corps législatif et les grosses sinécures de l'Empire, de la Royauté ou de la République : l'ambition crée ainsi les plus grands dangers pour nos sociétés entassées !

— L'honnête et douce monotonie de la vie de famille est ce qu'il y a de plus calmant, de plus recueilli, de plus moralisant.

— La vie en commun n'est la plus heureuse qu'à la condition d'une affection égale dans la famille, sans jalousies, sans désaccords, sans récriminations : supposez un trouble, une aigreur, un soupçon, une jalousie, la vie intime perd tout son charme en perdant sa douce et affectueuse monotonie. Elle a commencé par être un para-

dis, elle devient un enfer, qui fait de la mort non un désastre, mais une délivrance.

— En famille, les petits plaisirs, les jolies surprises, les tendres caresses sont les douceurs et les délicatesses de la vie heureuse.

— Dans la vie d'intérieur et de famille, un calme doux et pur s'empare de l'âme; on est sûr de conserver jusqu'au soir la disposition du réveil; on jouit continuellement de n'avoir rien à craindre, et de n'avoir rien à faire pour n'avoir rien à redouter; l'existence ne repose plus sur le succès, mais sur le devoir, c'est-à-dire qu'elle dépend de nous seuls! Que désirer de plus?...

— La vie en commun n'est plus seulement la vie de l'individu isolé, c'est une réunion de vies d'autant plus fortes qu'elles sont plus solidement groupées et solidement organisées.

— Dans un ménage, les dissentiments les plus dangereux sont ceux qui ne se manifestent pas par un éclat, mais qui fermentent sourdement au fond du cœur; c'est un poison lent et caché qui mine la vie et tue l'affection, car l'existence en commun a besoin d'harmonie, de tranquillité continue, réglée et persistante, sans trouble ni appréhension.

— La vie actuelle, par son luxe et les frivolités qui en sont les conséquences, écarte toute idée du devoir, pousse la famille dans une vie et des distractions extérieures: c'est le théâtre, si souvent déréglé et corrupteur; c'est le bal, si dangereux par ses audacieux contacts; c'est le jeu, qui avilit le caractère et conduit si souvent au vol et à l'escroquerie; c'est la vanité des hommes, la coquetterie des femmes qui causent tant de malheurs et amènent tant de douleurs et de ruines!

— La vie autrefois était amusante, parce qu'il y avait encore des ridicules, mais aujourd'hui la vanité les dissimule et l'hypocrisie les cache si bien qu'il ne nous reste plus que nos vices et ceux des autres pour toute distraction! La vie est donc devenue plus triste qu'amusante.

— La vie sauvage est l'intérêt individuel abandonné à lui-même et se proté-

geant par la ruse, la prudence et au besoin par la force!

— La vie sauvage est la même presque partout, mais la vie civilisée a des variétés sans nombre, chaque homme est un rouage particulier et sérieux dans les millions de rouages de la machine nationale.

— La vie naturelle est dans la vie errante et laborieuse des pasteurs, des chasseurs, des pêcheurs, des cultivateurs; la contemplation et la pensée en sont les douceurs, le repos, profond et énergique, comme le travail enrichi en est la récompense!

— Il est à craindre que l'homme des champs, qui vit dans l'alternative absolue du travail et du sommeil, n'entre dans la voie de la matérialité brutale; une saine instruction et de bonnes lectures pourraient seules écarter de lui ce danger, et tout cela lui manque trop souvent pour ne pas dire toujours!

— La vie parisienne a ses catastrophes, ses tourbillons, ses naufrages, bouleversant toute une existence, séparant tout d'un coup les familles les mieux unies et les amitiés les plus anciennes, puis les rapprochant pour un instant, tout cela sans rien détruire; en province, ces intervalles d'isolement seraient des ruptures, mais Paris s'habitue à tout, supporte tout, pardonne tout, car c'est le flot, le caprice, la fortune ou le destin qui commandent; l'homme n'est qu'une plume tantôt délaissée, tantôt doucement portée, tantôt rapidement enlevée et entraînée par le vent.

— La vie parisienne est la vie la plus vide, la plus énervante, la plus dangereuse qui se puisse imaginer; elle occupe par des riens, elle agite sans but sérieux, elle use sans utilité le corps et l'âme qui s'y déflorent, s'y perdent et y vieillissent sans se sentir vivre: on y est entraîné et distrait, rien de plus; on n'y prend que des formes ou des formules, on n'en garde si bien que les défauts et même les vices!

— En province, la vie est apparente et sans voiles, car on y est connu de tous; à Paris elle est au contraire dissimulée et discrète, car on ignore le plus souvent le nom de ceux qu'on rencontre dix fois par jour dans sa maison et sur son escalier.

— La vie parisienne ne convient qu'à des amants ou à des époux peu épris; elle est trop tyrannique dans ses distractions, ses plaisirs, ses entraînements; elle provoque le caprice, le cœur s'y gaspille, l'âme et les sens s'y morcellent, s'y dispersent, s'y usent...

— A Paris on ne connaît que l'homme, on ignore son entourage; en province on connaît tout, propriétés, habitation, habitudes, domestiques, parents et amis; tout! jusqu'aux chevaux et aux chiens; un nom représente et rappelle tout cela; l'individualité en province est donc bien autrement complexe et complète qu'à Paris.

— La vie de province a le mérite d'être essentiellement régulière et douce dans sa monotonie; on travaille modérément et sans relâche, avec si peu de déplacement que les pieds pourraient, s'ils étaient des végétaux, y prendre racine.

— La vie de province, dans les petites villes surtout, est une vie de règles et d'habitudes, l'horloge, la pendule la commandent et on leur obéit sans résistance, sans tiraillements; chaque heure a son emploi, c'est-à-dire son occupation active ou reposée...

— En province on s'appartient moins qu'à Paris et dans les grandes villes; puis tous les sentiments y sont plus exagérés, plus exaltés, précisément parce que la cage étant plus étroite, la vie y est plus intime, plus surveillée et critiquée, dès lors plus difficile et moins libre!

— Il y a cela de particulier dans la vie de province qu'on ne peut blesser personne sans blesser tout le monde, car l'habitude de se voir fréquemment a imprimé à tous des préjugés, des idées, des sentiments communs: ajoutez les parentés, les alliances, les amitiés, l'esprit de localité, et l'étranger comprendra le danger de la plus petite plaisanterie.

VIEILLESSE. — Il y a deux manières de vieillir: vieillir dignement, honorablement, en continuant de donner par l'exemple et par la parole des conseils à sa famille et à son entourage, c'est là heureusement la manière la plus générale; l'autre de vieillir avec regret, en cherchant à rete-

nir l'apparence de la jeunesse, à contrarier la dignité de l'âge par un ton léger et futile, par une conduite éventée et ridicule et, pis encore! Par la continuation honteuse, à cet âge surtout, des dérèglements passés: la vieillesse est donc la couronne resplendissante ou honteuse de la vie, selon qu'elle en est ou la récompense ou la punition.

Savoir vieillir, c'est oublier la jeunesse au fur et à mesure qu'elle disparaît, sans la regretter, sans en retenir les goûts et les habitudes, de telle sorte que les goûts suivent la même route et la même dégradation que la jeunesse elle-même.

Les passions des jeunes gens sont des vices honteux dans la vieillesse. JOUBERT.

— Quel mépris n'inspirent pas ces vieilles, jeunes encore de passions, et regrettant si sincèrement leur jeunesse, qu'elles se soumettent à toutes les opérations les plus disgracieuses pour maintenir jeune l'enseigne du corps, la tête et la figure; elles subissent donc le maquillage, l'émaillerie, les couleurs sur couleurs, toutes les peintures possibles pour obtenir des grâces et des fraîcheurs d'emprunt, mais ne faisant illusion à personne!

— Un vieillard libertin ne paraît pas un fruit mûr, mais un fruit corrompu et tombant en pourriture; il est la plus grande, la plus hideuse des misères de l'humanité!

— L'homme qui perd les charmes et les plaisirs de la jeunesse, doit chercher une compensation dans la considération due à la vieillesse qui se respecte.

— Comme la vieillesse est une ruine dans un corps fatigué, épuisé, usé, il faut la traiter avec tous les ménagements imposés à la conservation des vieilles choses, éviter les émotions, les emportements, les fatigues, les excès en tout; elle doit écarter toutes les velléités de la jeunesse, de l'amour surtout, si justement appelé la roche tarpéienne des vieillards!

— Le vieillard qui ne sait se résigner à être vieux, doit rougir de lui-même et cacher sa conduite et ses idées avec le soin qu'on met à dissimuler ses vices.

— Quand une femme se résigne à être vieille, à ne plus chercher à plaire par sa beauté, le monde s'efforce de lui prouver

qu'elle lui plaît toujours par son esprit, et elle recueille toutes les déférences, tous les égards de l'âge précédent; c'est ainsi que la modestie inspire et commande le respect et la bienveillance.

— Quoi de plus triste que le spectacle de ces femmes déjà vieilles, voulant toujours paraître jeunes et couvrant leurs rides de blanc et de rouge et leur personne entière de fleurs, de plumes et de diamants!

— La vieillesse est comme les habits, elle s'use et se détériore du dehors en dedans: les cheveux, la barbe, la peau, les yeux, les dents sont les premières altérations du corps.

— Le vieillard s'accoutume au poids du corps comme au calme des sens; il meurt insensiblement, en détail, pièce à pièce, et quand la mort arrive, elle ne frappe plus un homme, mais presque un cadavre.

— L'homme doit se traiter comme il traite son vin, se surveiller, se soigner pour vieillir lentement et dignement!

— La mémoire des vieillards, quoiqu'affaiblie et effacée, retrouve souvent, comme par enchantement et derrière les voiles du passé, quelques joies de la jeunesse, quelques souvenirs couleur de rose, quelques fleurs d'amour! Dans ce cas les vieillards sourient et savent se taire, car ils n'oseraient afficher un souvenir hors de saison!

— Il y a autant d'extravagance à tenter de cacher une vieillesse trop décrépite qu'une laideur trop accusée; on avoue ainsi et on démasque le défaut qu'on veut dissimuler!

— Vieillesse oblige! car c'est l'âge de la sagesse acquise, de l'expérience et de l'exemple à donner.

— La vieillesse est pleine de grandeur et d'autorité; son expérience et sa dignité lui concilient tous les respects, la famille entoure le vieillard d'un culte dévoué et il s'éteint ainsi dans une auréole d'amour filial et de respect public, après avoir été le pontife et l'oracle de la famille. Dans les anciennes sociétés le pouvoir était confié aux plus âgés, aux plus sages, aux plus expérimentés!

— Les vieillards sont des amis, sinon des parents qui vont nous quitter; nous

leur devons donc le respect le plus attentif et les soins les plus affectueux.

— On peut remarquer trop souvent que la vieillesse, cette royauté de la famille, ne reçoit pas chez nous les honneurs qu'elle mérite et que l'antiquité lui prodiguait si justement et si splendidement!

— Dans la famille comme dans le monde, il faut entourer les vieillards de respect et de prévenances: leur laisser la parole et éviter devant eux de parler de maladies et de décès, car ceux-là même qui parlent le plus facilement de leurs infirmités, de leurs maladies et de la mort sont très-souvent ceux qui les craignent le plus!

— Partout la vieillesse est comme la maternité, une espèce de sacerdoce, rendant en bons conseils et en bons exemples ce qu'elle reçoit en déférence et en respect.

— On comprend que la vieillesse brille par l'esprit, par d'intéressantes causeries: d'abord elle a plus d'expérience, de science réelle et de science du monde; elle a tout vu et tout entendu, puis elle est débarrassée des passions, des préoccupations, des plaisirs entraînants de la jeunesse, toutes choses qui dominent l'esprit et s'opposent à ce qu'il déploie toutes ses ressources; les idées sont plus sérieuses, plus raisonnées, quand le cœur et les sens sont calmés!

— La vieillesse est avide de ses dernières jouissances: c'est un égoïsme intime et personnel que le monde approuve et respecte, quand il reste respectable!

— Le vieillard a des silences, des absences même, car sa pensée sonde l'avenir et son âme quitte la terre pour rêver l'infini dans l'éternité.

— Quand la vie s'éteint en nous, nous devons la ranimer, la réchauffer à la jeunesse et à l'animation de la vie des autres, nous fortifier de leur force, nous réjouir de leur bonheur. L'enfant rajeunit son grand-père, c'est lui qui l'égaie, le console, qui le retient sur le bord de la tombe en calmant ses souffrances par ses caresses, en sollicitant ses sourires, en lui demandant un baiser, enfin en s'attachant continûment à lui, comme pour le rete-

nir plus longtemps sur la terre où il est adoré !

— C'est sur le front des vieillards qu'on peut presque toujours lire l'histoire de leur vie : les mauvaises passions y creusent de profonds sillons, les bonnes, au contraire, en calmant la vie n'y laissent aucunes traces d'impressions violentes ou de luttes intérieures.

— La question de la vieillesse intéresse tout le monde, jeunes et vieux, et d'autant plus qu'on en approche davantage ! C'est un conseil continu de bien employer la vie et de se garer des maladies en les prévenant par un régime de sagesse absolue en tout !

— Lorsqu'un homme d'esprit est arrivé à une extrême vieillesse, il se complait, dans sa philosophie, à parler de lui-même comme de l'histoire la plus ancienne et comme s'il s'agissait de Sémiramis ou des Pharaons !

— Cicéron distrait sa vieillesse dans l'étude d'elle-même, et il affirme que cette étude et ce travail la rendaient plus douce et plus attrayante.

— Georgion, âgé de 107 ans, et contemporain de Cicéron, déclarait que sa vie avait toujours été si heureuse et si honorée qu'il en avait chaque jour remercié les dieux !

— Les vieillards, comme les convives de la vie qui finit, doivent sortir de la vie avec un calme serein et en remerciant Dieu de la plus grande part qu'il leur a faite.

— La vieillesse dépend plus de la santé que de l'âge ; l'homme n'est réellement vieux que lorsqu'il a outrepassé la mesure de ses forces et abusé de la vie !

— La vieillesse a aussi son second printemps, c'est la vieillesse prévoyante, agile, forte et bien portante, c'est peut-être là le temps le plus heureux et le plus calme de la vie.

— La vieillesse serait humiliante si la décrépitude atteignait l'âme et l'intelligence comme elle atteint déjà le corps : mais la vieillesse, restée honorable, gagne en dignité et en autorité ce qu'elle perd en force matérielle.

— Dans la vieillesse extrême, lorsque

les sensations sont émoussées et plus rares le plus petit événement a une très-grande importance ; ce n'est plus la sensibilité raisonnée qui est en jeu, c'est une sensation malade, inquiète, étonnée, irritable à l'excès !

— La plus agréable vieillesse est celle qui s'assoupit, s'affaisse et marche lentement et doucement à la mort comme à un sommeil !

— La vieillesse, ce sombre et douloureux chemin de la mort, ce prélude cruel de la séparation, nous devrait sembler bien longue et cependant, dans nos lâches craintes, elle nous paraît toujours trop courte !

— En nous détachant de la vie, en nous désintéressant de ses luttes, la vieillesse nous permet d'en juger les péripéties et de prononcer avec l'impartialité de l'histoire.

— Les glaces de la vieillesse refroidissent tous les sentiments : tout a vieilli avec l'âge et le tempérament, le niveau moral s'abaisse avec le niveau physique, et la matière, en s'imposant à l'âme et à la vie, constate son insolente et injuste supériorité

— Certains vieillards, moroses et jaloux, (mais disons-le avec joie, ils sont rares) prennent l'enfance en grippe et, dans leur égoïsme, repousseraient volontiers l'enfant comme un concurrent venant prendre leur place au soleil !

— La vieillesse a aussi parfois un grand défaut, c'est l'égoïsme, né souvent de l'isolement et de la peur de la mort.

— La vieillesse rend trop souvent grignon, querelleur, hargneux et de mauvaise humeur ; elle devrait au contraire se réserver et se ménager une vie douce, gaie et calme.

— La vieillesse qui a ses infirmités et son âge à se faire pardonner ne doit pas y ajouter l'amour exclusif du passé, la haine du présent et les longs sermons d'une sagesse inspirée et presque commandée par l'âge.

— Les vieillards sont trop portés à récriminer contre la jeunesse, ils devraient y mettre beaucoup plus de modération, car la jeunesse a pour excuse son ignorance,

son inexpérience, sa fougue naturelle, son irréflexion, son imprudence..., toutes choses qui sont pour elle autant de circonstances atténuantes, mais non pour la vieillesse qui a les qualités que n'a pas la jeunesse et ne doit pas avoir les défauts qui sont l'excuse des jeunes gens. Eh bien ! malgré tous ces avantages la vieillesse reste-t-elle toujours irréprochable ? Non ! Il y a des pères libertins, dépravés, avarés, ivrognes, colères, ayant même l'audace de prêcher les vertus qu'ils n'ont pas et de tonner contre les vices qu'ils ont encore, de prendre le masque de la vertu et de mentir effrontément à la vérité !

— Un vieillard est toujours tolérant lorsqu'il a eu une jeunesse folle ; il ne peut penser à blâmer chez les autres les entraînements qu'il a lui-même éprouvés et recherchés ; il reste jeune, aime les jeunes gens, leurs allures et leurs folies et ne croit pas que la vieillesse soit la sagesse, et que les infirmités donnent un droit de mauvaise humeur et de critique !

— Il existe une sympathie aussi vive que naturelle entre l'innocente ignorance de la jeunesse et l'instruction remplie d'expérience de la vieillesse : ce sont deux extrêmes qui se complaisent ensemble, deux faiblesses qui se groupent pour se donner une force commune, une force double ou décuple même !

— Les jeunes gens ne croient plus à la sagesse des vieillards, leurs conseils sont entachés d'intérêt comme ceux du renard de Lafontaine disant, ne pouvant les atteindre : « Les raisins sont trop verts ! »

— Les vieillards s'absorbent dans les souvenirs du passé, les jeunes gens dans leurs aspirations vers l'avenir ; quel abîme entre eux ! Cela s'explique, car un siècle les sépare.

— Les vieillards, naturellement plus instruits par l'expérience, sont bienveillants par sentiment, et tolérants par habitude.

— Les vieillards causant devant des adolescents devraient être en défiance d'eux-mêmes et retenir cette expression d'une expérience irritée et chagrine qui peut altérer l'esprit candide de la jeunesse et

lui inspirer une précoce et dangereuse misanthropie.

— C'est toujours un grand bonheur pour le vieillard que d'aller rafraîchir ses souvenirs aux lieux où il est né : toutes les fleurs de la jeunesse refleurissent alors sous ses pas, toutes les suaves impressions de cet âge heureux se ravivent et le réchauffent, le bercent doucement de leurs joies et le font vivre d'une vie, hélas, déjà bien éloignée de lui !

— La grande majorité des existences appartient à l'enfance, la grande minorité à la vieillesse, heureux donc les vieillards puisqu'ils sont favorisés par le sort ou par leur sagesse.

— Il y a, dit-on, bien des petites compensations attachées à la position des vieillards, cela peut être, mais chacune de ces douceurs porte son déboire, son amertume et son danger en laissant des regrets nombreux et cuisants !

— Vouloir ôter ses habitudes à la vieillesse, c'est tenter de changer son cœur de place, aussi pour elle, l'exil ou l'émigration amènent rapidement la mort.

— Dans les campagnes, la vieillesse n'a pas de repos, elle meurt en travaillant toujours et toujours, en économisant, en se privant par nécessité, par affection ou par habitude.

— L'homme est triste sur sa fin, car il sent la froide nuit approcher, et voit son soleil, de plus en plus glacé, prêt à disparaître !

— Tout ce que fait le vieillard pour un avenir si court qu'on peut l'appeler le lendemain, est un travail sans espérance, un sacrifice de dévouement : il ne mangera pas le fruit de l'arbre qu'il a planté ou qu'il greffera, il ne verra pas le chêne du gland qu'il met en terre, il ne jouira pas toujours de la maison qu'il a fait bâtir ou qu'il répare, *sic vos non vobis !...*

— Il faut être indulgent avec les vieillards car ils n'ont que les défauts de leur âge et non ceux du cœur qui reste toujours aimant, compatissant et bienfaisant !

— Il y a des vieillesse heureuses qui se consolent, se rajeunissent et se réveillent dans la jeunesse et la gaieté des autres !.

— La vieillesse a parfois horreur de la vieillesse : le sentiment de ses infirmités fait qu'elle s'éloigne de celle des autres.

— Pourquoi la vieillesse est-elle généralement privée de sommeil ? Serait-ce pour donner à la vie une part plus grande et plus active dans ce qui lui reste de jours, serait-ce pour lui laisser le temps et la réflexion pour ses dernières dispositions ?

— Le vieillard doit souvent tourner ses regards et sa pensée en arrière et marcher ainsi presque à reculons, car ses souvenirs, même ceux des peines et des mauvais jours, ont pour lui une ineffable douceur.

— La vieillesse est la fin des orages de la vie, c'est le calme et le repos du corps et de l'esprit ; les plus grands philosophes ne le deviennent que dans leur vieillesse et après que les passions se sont calmées avec l'âge.

— Le vieillard, en sa qualité de vétéran de la vie, peut se reposer en face du travail des autres, sa tâche est achevée !

On peut jouir en paix dans l'hiver de sa vie,
De ces fruits qu'au printemps sema notre
[industrie
Courtisans de la gloire, écrivains ou guerriers,
Le sommeil est permis, mais c'est sur des
[lauriers !

VIGILANCE. — Il est des vertus qui sont dans les attributions de l'homme et de la femme, de ce nombre est la vigilance qui, bien exercée, c'est-à-dire avec dignité et modération, procure une foule d'avantages dans les circonstances les plus variées de la vie : elle prévient les troubles, les révolutions, les scandales dans les états, elle empêche la jalousie et la haine de naître dans les familles, elle arrête le désordre et la ruine partout.

— C'est la sage vigilance d'une bonne mère de famille qui crée l'abondance là où la gêne était à craindre, qui prépare les douceurs du repos pour le père et les enfants fatigués d'un travail pénible, qui écarte d'eux les soucis et les alarmes ; c'est cette vertu qui permet à l'opulence de joindre largement l'aumône et la bienfaisance aux jouissances permises à la fortune ; c'est encore par elle que le maître peut

apprécier les mérites de ses serviteurs et les récompenser selon leurs œuvres.

La femme vigilante est la couronne de son mari : et celle qui fait des choses dignes de confusion fera sécher le sien jusque dans la moelle des os.
Proverbes.

— Nous aurions bien moins de défauts si nous avions plus de vigilance sur nous-mêmes : notre amour-propre seul devrait nous engager dans cette voie ; ce serait un noble orgueil que celui qui nous pousserait dans les sentiers de la perfection.

— Combien de fois avons-nous dit : « Si j'avais su, si j'avais pu prévoir !.. Regrets inutiles ! il faut s'attendre à tout ce qui est possible et l'unique moyen de corriger le hasard est dans une conduite vigilante, surtout lorsqu'elle fait partie de nos devoirs les plus sacrés.

— Une femme coquette, possédée par l'amour seul de la parure, ne peut être ni une bonne femme ni une bonne mère ; pour elle il n'y a qu'une seule vigilance possible, celle qui consiste à surveiller ses toilettes pour qu'elles soient toujours d'un goût nouveau et irréprochable. Ne lui parlez pas de sa jeune fille sur laquelle il faut veiller, elle vous répondra : ou que ce n'est qu'une enfant, ou qu'elle est trop bien née pour mal faire, confiance trop aveugle et trop coupable pour n'être pas souvent déçue !

VIGNE. — Arbrisseau sarmenteux, croissant spontanément en terres plus que médiocres et dans les parties moyennes de l'Europe, de l'Asie et dans l'Amérique septentrionale. Le nombre des espèces connues dépasse quarante ; celle qui est le plus digne d'intérêt est la vigne ordinaire, la *vitis vitifera* de Linné, une des sources les plus fécondes de la force, de l'énergie et de la richesse françaises.

— Les auteurs anciens et modernes sont d'un accord presque unanime pour considérer l'Arabie heureuse comme la patrie de la vigne, ce serait de là que sa culture aurait successivement envahi les rivages de la Méditerranée, l'Archipel, la Grèce et l'Italie avec les Phéniciens ; les Gaules avec les Phocéens, puis, dans les siècles suivants, presque tous les pays du globe terrestre ; cependant les climats extrêmes

sont également contraires à la vigne ; ainsi toute contrée dont la température moyenne n'arrive pas à dix-neuf degrés centigrades, au moins, est impropre à cette culture ; de même, et pour une cause inverse, les régions tropicales.

— La vigne a de nombreuses variétés de cépages ; chacune de ces variétés représente une nuance plus ou moins accentuée dans la qualité du produit : ainsi s'explique l'étude pleine d'intérêt, à la fois scientifique et pratique, à laquelle se sont livrés Duhamel, Bose, Chaptal, de Cavaleau, le comte Odart, en France ; don Simon Roxas Clemente, en Espagne, et un grand nombre de savants Italiens et Allemands.

— Une grave question a été longtemps agitée parmi les savants : *toutes les variétés de vignes connues doivent-elles être rapportées à une espèce unique qui en est le point de départ, ou y a-t-il, parmi ces variétés, des types spécifiques, distincts, que l'on doit regarder comme forcément indépendants ?* La solution est encore attendue ; elle a cependant une grande importance, car elle contient en principe la question des actions du milieu, action largement démontrée pour les animaux et appelée, selon nous, à l'être d'une façon non moins éclatante pour les végétaux.

— Le comte Odart, qui a publié sur la vigne une étude aussi variée qu'approfondie (*Ampélographie universelle ou traité des cépages les plus estimés*), a divisé la France viticole en quatre régions : 1° *la région occidentale* ; 2° *centrale* ; 3° *orientale* ; 4° *méridionale*. Dans chacune de ces régions se développent des cépages donnant des produits qui présentent entre eux un ensemble de traits communs, constituant le *type ou crû*. *La région occidentale* nous offre d'abord les vignobles célèbres du Bordelais ; les principaux cépages sont le carmenet, ou carbenet ou breton, le roi des cépages pour le Bordeaux rouge ; après lui, viennent le *gros* et le *petit verdot*, le *merlot* ou vitraillé, le *tarney coulant*, qui donnent les premiers crûs rouges du Bordelais ; le *colombar* ou *chevrier* ou *sémilion* ; les *sauvignons*, ou *blancs fumés* ; le muscadet et la musquette, produisant les vins blancs de *Barsac*, de *Reignac*, de *Sauterne*, de *Lan-*

gon. Parmi les cépages de la Charente et des environs, le plus renommé est la folle-blanche ou enrageade, dont le jus distillé fournit les eaux-de-vie de Cognac, à réputation européenne et même universelle et sans rivale ! *La région centrale*, qui a les *pinots* ou *pineaux*, *plants nobles* de Bourgogne, qui forment la base des vins généraux de ce pays, et qui présentent un très-grand nombre de variétés noires, grises ou blanches : le *pinot noir* ou *franc pinot*, le *gros plant doré* ou *morillon*, le *mouret*, ou *tête de nègre*, le *petit gris* ou *muscadet*. Les gamays ou camais, cultivés aussi en abondance dans la Bourgogne, donnent un produit qui perd en qualité ce qu'il donne en quantité ; les gamays comprennent le *gros gamay*, le *gamay de Malain*, le *petit gamay*, le *gamay de Liverdun*.

— Les plus célèbres des crûs de la région centrale sont : la *Romanée*, le *Chambertin*, le *Richebourg*, le *clos Vougeot*, la *Tache*, le *Noustrachet*... pour la Bourgogne.

Ceux d'*Aï*, de *Sillery*, d'*Épernay*, de l'*Hermitage*, de la *Côte rôtie*... pour la Champagne. *La région orientale et septentrionale* a presque tous les mêmes cépages que la Bourgogne, mais donne des vins inférieurs comme qualité ; cependant les vins blancs du Jura, de *Château-Châlons*... jouissent d'une réputation méritée ; mais c'est dans la *région méridionale* que la culture de la vigne a pris des proportions réellement colossales ; seulement, les Méridionaux font l'inverse des gens du Nord, ils ont cherché à obtenir la quantité, la qualité leur étant à peu près indifférente pour la distillation ; les principaux plants cultivés pour cette utilisation, sont : l'*aramont*, le *terret* ou *tarret noir*, la *carignane*. Les cépages de cette région donnent des vins recherchés, ce sont : le *quillard* ou *jurançon*, qui donne les vins de *Gau* et de *Jurançon*, le *Grenache*, le *St-Antoine*, le *Mourastel*... Les meilleurs vins fournis par eux sont ceux de *Collioure*, de *Port-Vendre*, d'*Alicante*, de *Maccabeo* ; dans le *Gard*, l'*Hérault* et l'*Aude*, on cultive beaucoup les *spérais* ou *aspirais* (langage du pays) à trois variétés, noirs, gris, blancs, raisins de table léger, délicat, donnant un

excellent vin ; les pic-poules à trois variétés analogues ; les muscats (noir, rouge et blanc) produisant le vin blanc ; le Rivesaltes, (Pyrénées-Orientales), le Frontignan, le Lunel, le Cazouls... les meilleurs vins muscats de France ; la clairette, raisin de table très-estimé mûrissant tardivement et donnant la fameuse blanquette de Limoux.

Nous avons déjà cité, en parlant des raisins, tous les chasselas, et en particulier celui de Fontainebleau.

Les autres contrées d'Europe ont aussi des cépages célèbres : l'Allemagne, ceux qui lui valent les vins du Rhin : Hochheim, Steinberg, Johannisberg... Le cépage qui forme ce dernier vignoble, dont les meilleures vignes sont plantées sur les souterrains du château de ce nom, est le *riesling* ; le gros riesling ou orléanais, venant de l'Orléanais, est le cépage du *rudesheim*, aussi estimé que le Johannisberg.

— Le vin du Johannisberg reste un an sur la lie ; celui plus commun du Rhingau, vaste amphithéâtre qui descend du Johannisberg au Rhin, n'y reste que trois mois ; le Johannisberg produit trente mille bouteilles d'une valeur de 2 fr. 25 l'une (vin nouveau), mais dont le prix augmente à mesure qu'il devient de plus vieux en plus vieux. Cent, deux cents ans ! et peut atteindre des prix impossibles et fabuleux !

— Les abbés de Fulde, propriétaires du Johannisberg, ne purent une année, à cause de la continuité désespérante des pluies, vendanger à l'époque accoutumée, le raisin était pourri et moisi sur pied ; on se décida cependant à le récolter, et le vin s'étant trouvé de qualité éminemment supérieure, on continua à attendre la pourriture *absolue*. C'est ce qui se pratique encore aujourd'hui pour tous les vins *blancs* du midi, en Périgord particulièrement.

— La Suisse a les cépages de Faverge et de Cortaiblod ; la Hongrie, le Furmint et le Hars-Levelu qui produisent le Tokai, *le premier vin du monde* ! La Péninsule Ibérique, la Grèce, l'Italie ont aussi des cépages justement estimés ; les Moldaves ont le vin de Cotnar, de couleur *verte*, supérieur, dit-on, au Tokai, opinion agréable à vérifier pour bien des gens. On connaît le mot

de Brillat-Savarin pour un cas de ce genre ; une dame lui demandait un jour lequel il préférait du Bordeaux ou du Bourgogne : « Madame, répondit le spirituel gourmet, c'est un procès dont j'ai tant de plaisir à vérifier les pièces que je renvoie toujours la sentence à huitaine. »

— Enfin le *Corinthe*, avec ses trois variétés, noir, rose et blanc, et qui est l'objet d'un commerce important pour les îles Ioniennes et l'Archipel grec. Mais de tous les pays du monde, la France est certainement celui qui produit le plus de vins, bien différents par leur couleur, leur saveur, leur bouquet, suivant leur provenance, mais se distinguant tous par des qualités incontestables ; aussi n'est-il pas un coin de terre civilisée qui ne soit, à ce point de vue, tributaire de notre commerce indigène français.

— Le vin change de qualité par le climat, le temps, la culture, le cépage, l'exposition. Les vins de Crète, de Candie, de Ténédos, de Samos n'avaient autrefois aucune réputation, Strabon trouvait même ce dernier détestable. Aujourd'hui tous ces vins grecs sont plus estimés quoiqu'ils soient encore très-mal fabriqués et très-mal soignés. Une meilleure formule de fabrication augmenterait de beaucoup leur qualité, et dès lors leur valeur.

— Les vins de la campagne de Rome étaient dépréciés pour leur mauvaise qualité, *vinum sabinum*, ils étaient aussi verts et aussi acides que notre vin de Suresnes (banlieue de Paris), et ce n'est pas peu dire.

— Quand au vin de Falerne, si recherché aujourd'hui, Pline dit aussi qu'il y en avait deux espèces, l'un doux et agréable, l'autre gras et rude à la gorge.

— Les Romains frappaient leurs vins à la glace, ou y mêlaient de la neige pour le rafraîchir, comme le font aujourd'hui encore les Italiens.

— Les vins de la Campanie, aujourd'hui terre de Labour (Naples), étaient les meilleurs d'Italie ; le Falerne et le Massique venaient de là ; le Cécube venait d'Amula ou Amiela.

— Les Grecs mêlaient de l'eau de mer aux vins de l'Archipel grec, expédiés à

Rome, et les vins paraissaient améliorés par cet étrange mélange.

— Pour clarifier leur vin, les Romains y mêlaient aussi du plâtre, de la craie, et surtout de la poudre de marbre, (ce qu'on fait encore dans le Roussillon) du sel, de la résine, de la lie de vin nouveau, de la myrrhe, des herbes odoriférantes. A Rome on appelait cela *conditura vinorum*, condiment des vins.

Les vins renommés à Rome, étaient :

Vinum Cœcubum,	près Gaëte;
Albanum	— Cumes;
Avisium	} — Chio;
Chium	
Lesbium	Lesbos;
Vinum Massicum	} parfumés;
Nardium	
Picatum	poissé;

Surrentinum, que Tibère appelait *generooum acetum*, généreux vinaigre!

La poix adoucissait l'âcreté du vin, des œufs de pigeon, cassés, bien mêlés au vin, faisaient précipiter la lie.

— A Rome, le vin était interdit aux femmes romaines; une loi de Romulus punissait de mort la femme qui s'était enivrée.

— Les vins de Marsala (Sicile), Oporto (Portugal), Madère (île de Madère), Xérès, Malaga (Espagne), ont 20 0/0 d'alcool; les vins du Médoc n'en ont que 5. Les vins des côtes du Rhin sont intermédiaires. Il y a donc d'énormes différences et dissemblances entre tous les vins que nous venons d'énumérer!

— Les vins *trop vieux*, les plus communs surtout, perdent leur valeur; ils sont bons à montrer, mais détestables à boire. Ici encore plus qu'en humanité, la vieillesse est usée et épuisée!

— Le vin est comme le blé: plus il a de qualité, plus il se conserve longtemps. Il y a des vins d'un siècle, comme les vins d'Espagne qui gagnent encore en qualité, mais ce sont *les seuls*, avec ceux du Rhin, qui puissent dépasser cet âge; ils sont extrêmement alcooliques et sucrés, et ne ressemblent en rien à nos vins communs, si rapidement et si facilement altérables.

— Pline parle de vins de deux cents ans, qui avaient la consistance du miel, et qu'il

fallait dissoudre dans de l'eau chaude, puis passer au filtre avant de le boire. On lit dans Gallien, que le vin d'Asie, mis dans de grands vases et exposé dans les cheminées à la chaleur et à la fumée, acquerrait la dureté du sel; Aristote rapporte aussi que les vins d'Arcadie séchaient si facilement dans les outres, qu'on les en tirait en morceaux qu'il fallait faire fondre dans l'eau.

— Le vin était chez les anciens peuples en plus grand honneur encore que chez nous: l'Inde éleva au rang de Dieu, Bacchus qui lui donna la vigne; les Grecs exaltaient leurs vins, les Romains l'appelaient la boisson des Dieux; plus tard les souverains avaient des vignes et des vendangeoirs dans les meilleurs crûs; ainsi le pape Clément V avait un enclos de vignes et un vendangeoir sur les côtes du Rhône et dans les graves de Bordeaux, auprès de Haut-Brion; le pape Léon X, François 1^{er}, Henri VIII, Charles-Quint et d'autres souverains avaient des vignes et un vendangeoir à Aï (Champagne). Il y avait aussi le vin des papes, à Orange, près Avignon.

— En l'an 90 de Jésus-Christ, l'empereur Domitien ordonna d'arracher la moitié des vignes existant dans l'Empire; en 281, l'empereur Probus fit replanter en vignes, par ses légions, les coteaux de la Gaule, des Espagnes, de la Pannonie... Il fut assassiné par les légions Panonniennes, qui l'accusaient de vouloir humilier et annihiler l'armée.

— Le vin est un *aliment*; le vin est un *remède*. Pline a dit: « *Vina aluntur vires sanguisque, calor que hominum.* » Comme aliment, le vin est un des plus puissants agents de calorification dont l'homme dispose: supprimez le vin à l'ouvrier qui fait chaque jour une dépense considérable de forces, et vous le verrez peu à peu languir et s'étioler, car le vin nourrit: « Boire du vin pour dissiper la faim » a dit Hippocrate! L'expérience de tous les peuples a confirmé cette parole du grand observateur. Les vins rouges seuls doivent entrer dans l'alimentation ordinaire, ils sont plus toniques et moins excitants; leur action réconfortante est plus durable; ils produisent l'ivresse moins facilement, même à

quantité égale d'alcool; il y a donc dans leur mode d'action sur l'économie, quelque chose qui nous échappe et que la chimie n'explique pas.

L'ivresse rapide où jettent certains vins blancs, dont la proportion d'alcool est la même que celle des vins rouges, énormément moins prompts à produire cet état, ne laisse aucun doute sur l'insuffisance où sont les conditions à nous connues de ces vins pour nous expliquer leur action différente. TROUSSEAU et PIDOUX.

— Le vin est à la fois un dieu et un démon, car on ne peut prévoir ce qui doit sortir de cette liqueur; blanche ou rouge, enfermée dans sa prison de cristal.

— Le vin n'a pas seulement sur l'homme une action reconstituante, prise en quantité modérée, il ramène une utile excitation du côté des fonctions cérébrales.

— Le bon vin vieux, pris avec modération, donne au vieillard un rayon de jeunesse qui l'éveille et le fortifie tout à la fois.

— Le vin, si bienfaisant lorsqu'on n'en fait pas abus, est dangereux et dégoûtant dans ses excès, et devient une menace et une certitude de mort ou d'hébètement pour les ivrognes!

— Le vin est une nourriture sous forme de boisson, comme l'est le bouillon gras, avec cet avantage sur celui-ci, de fortifier, d'animer, de réjouir, au lieu d'engraisser, d'allourdir et de matérialiser!

— Le vin éveille si bien l'intelligence que les peuples qui en boivent sont plus vifs, plus laborieux, plus actifs et plus spirituels que ceux qui n'en boivent pas; que partout la plantation de la vigne a précédé et annoncé la civilisation et les sciences: témoin Bacchus dans l'Inde, Osiris en Égypte, les Romains dans toute l'Italie et la Sicile.

— Le vin chanté par tant de poètes de l'antiquité, en particulier par Horace, l'a été en termes moins élevés, mais non moins convaincus par nos chansonniers; écoutez le spirituel Désaugier:

Le bon vin rend l'homme meilleur:
Car d'un monarque assis à table,
Vit-on jamais le bras vengeur
Signer la perte d'un coupable;
De son cœur, le courroux banni,
N'obscurcit plus son front sévère;
Armé d'un sceptre il l'eut puni,
Il lui pardonne armé du verre.

— Le vin ne rend pas seulement de signalés services à l'homme bien portant, il peut encore soutenir la santé chancelante et la vie qui s'enfuit chez le vieillard, comme il peut combattre et terrasser la maladie chez l'adulte: à ce point de vue, le vin donne la main simultanément à l'hygiène et à la médecine qui en retirent une égale utilité; le médecin doit donc être bien édifié sur la valeur de chaque espèce de vins.

Les médecins, à tort ou à raison, jouissent en matière d'œnologie, d'une réputation d'épicurisme qu'ils doivent s'attacher à justifier, moins au profit de leur sensualité propre que dans l'intérêt de la santé de leurs malades; aussi la dégustation des vins destinés à ceux-ci rentre-t-elle naturellement dans le cercle de leurs attributions professionnelles; ce n'est là, au reste, qu'une application de cette impressionnabilité sensuelle exquise sans laquelle, il faut bien le dire, il n'y a pas d'organisation médicale complète. FONSAGRIVES, *Hygiène alimentaire*.

— En se plaçant spécialement au point de vue de l'hygiène et de la médecine, on peut diviser avec Fonsagrives les vins en quatre catégories:

1° *Les vins rouges austères*, dont les deux types sont le Bordeaux et le Bourgogne. Les Bordeaux comprennent: le Bordeaux premier choix: Châteaux-Margaux, Château-Laffitte, Château-Latour, Haut-Brion; les Bordeaux fins, dont le Branne-Mouton, le Léoville, le Lalande, le Cantenac..., les Bordeaux ordinaires comprenant tous les Médocs.

— On peut diviser les Bourgognes en trois séries: 1° *Vins de la côte de Nuits*, dont les plus renommés sont le Chambertin, le Romanée, le Nuits, le Clos-Vougeot; 2° les vins de la côte de Beaune, dont les plus appréciés sont le *Pomard*, le *Volney* et le *Beaune*; tous les Bourgognes ordinaires rentrent dans la troisième série.

— Le Bordeaux est le type des vins froids, le Bourgogne des vins austères et chauds; ils ont chacun leurs qualités spéciales et, par suite, leurs indications bien déterminées en médecine.

— Le Bordeaux est le vin des convalescents, des valétudinaires, des tempéraments sanguins; le Bourgogne, au contraire, est le vin des lymphatiques des

scrofuleux, de tous ceux qui ont besoin de recevoir une excitation énergique.

2° Les vins *blancs secs* réalisent tout à fait la différence établie entre leur action et celle des vins rouges en général. Ils comprennent les vins *non mousseux*: Sauterne, Hermitage, Grave, Blanquette de Limoux, vins de la Moselle et du Rhin, dont le type est le Johannisberg; ces vins, bien plus actifs que les autres en spirituosité, se boivent comme vin d'entremets et sont rarements prescrits aux malades.

— *Les vins mousseux* les plus estimés sont ceux de Champagne, dont les deux crûs les plus recherchés sont le *Sillery* et l'*Aï mousseux*. Ceux de Bourgogne et de Touraine leurs sont bien inférieurs. Le Champagne mousseux est diurétique et stimulant cérébral; de là, sans doute, son titre de *vin des amours*. C'est le vin essentiellement aristocratique, le vin des littérateurs, des poètes, des étudiants; non-seulement il représente un breuvage délicieux, mais encore la quantité d'acide carbonique qu'il tient en suspension, lui donne une influence marquée contre les vomissements en général et, en particulier, contre cette névrose aussi inflexible qu'originale, le *mal de mer*.

— Le Champagne! Ce roi, ce sylphe, ce dieu des vins! Qui peut parler d'un autre vin que du Champagne? Du Champagne, donc! Voyez comme cette bouteille bronzée l'annonce bien! Percée en dessous comme un obusier, elle éclate en dessus comme une espingole; c'est le vin de la foudre! Coupez ses chaînes, baoum! Elle fait explosion, le noble vin n'a pas menti, sa balle légère a monté au plafond, le volcan vomit des perles étincelantes! Des verres pour les recueillir! Car ces perles enivrent et exhalent le plaisir, en portant les santés les plus chères! L'or remplit nos verres, il bouillonne encore, il bouillonne toujours, il se couronne de millions d'étincelles brillantes, joyeux bouquet d'or et de feu; fleurs les plus belles, les plus fraîches, les plus délicates que le ciel ait envoyées à la terre et dignes de couronner les banquets des Dieux! Heureux l'œil qui les contemple, le palais qui les savoure, le cerveau qu'elles échauffent, l'esprit qu'elles

animent, elles en font un cerveau et un esprit d'élite!

Voltaire a dit :

Du vin d'Aï la mousse pétillante,
Et du Tokai la couleur jaunissante,
En caressant les fibres du cerveau,
Y porte un feu qui s'exhale en bons mots
Aussi brillants que la liqueur légère,
Qui saute et monte et mousse au bord du verre.

3° Vins *alcooliques secs*: ce sont le Marsala, le *Madère sec*, le Ténériffe, le *Xères* ou *Sgerri*, le *Porto*. Le Marsala contient jusqu'à 24 0/0 d'alcool; le Sherry qui a quatre variétés: pâle, doré, brun, très-brun, est extrêmement goûté en Angleterre.

4° Les *vins sucrés* ou de *liqueur*, soit les vins sucrés naturels ou les *vins cuits*; les premiers nous viennent d'Espagne, d'Italie, de Grèce; les seconds sont le *Malvoisie*, le *Malaga*, le *Constance*, le *Lunel*, le *Rota*, le *Chypre*, le *Lacryma-Christi*.

En résumé: le vin est un aliment plastique et respiratoire des plus puissants; manié par des mains habiles, il devient, dans beaucoup de cas, un remède énergétique, produisant parfois des résultats vraiment héroïques!

— Associé au quinquina, le vin constitue un tonique puissant, en secondant par des modifications énergiques d'une façon, quelquefois décisive, l'action du quinquina dans les fièvres paludéennes invétérées; dans les fièvres *hectiques*, *muqueuses*, *typhoïdes*, le vin en boisson, en lavements, (Aran) rend à la pratique les services les plus signalés; en relevant rapidement les forces des malades, il procure à l'organisme en détresse les moyens d'économiser son fonds de réserve (forces radicales), et de faire ainsi jusqu'à la fin les frais de la maladie. Les *diabétiques* en retirent d'incontestables avantages; ils combinent ainsi en partie, le déchet organique résultant de la privation absolue de tous les féculents. Dans le traitement de la goutte, le vin a des adversaires résolus, comme des prôneurs passionnés, enthousiastes; les uns et les autres sont dans l'erreur: ainsi, Sydenham, disant: prenez du vin, vous aurez la goutte; n'en prenez pas vous l'aurez également, ne faisait que traduire sous une forme humoristique les incertitudes du traitement et peut-être aussi son mécontentement.

tement personnel contre cette terrible maladie qui le harcelait; d'un autre côté *Brown* étayant ses théories incendiaires sur le fait de la guérison de sa goutte par des libations qui ne furent pas toujours impunies *pour sa raison, si elles le furent pour sa santé*, commettent une égale faute, mais en sens inverse! La goutte chronique à accès paresseux et lents, s'accommode très-bien de l'emploi du vin; la goutte aiguë elle-même, en retire des avantages à la condition de le prendre avec prudence et dans l'intervalle seulement des paroxysmes; en plein accès ce serait une folie ou une provocation certainement très-dangereuse!

— Les vins blancs sont généralement moins en vogue que les rouges, cependant toutes les fois qu'on voudra obtenir une excitation rapide et énergique, c'est à eux qu'il faudra recourir. (Madère, Alicante, Sherry.)

— Les vins blancs forment la base du Vermouth, qui n'est qu'une macération de l'absinthe et d'autres plantes amères dans ce liquide.

— On s'extasie beaucoup sur ces guirlandes de vignes qui, en Italie et surtout le long des routes et des chemins, courent d'arbre en arbre en forme de festons, mais il faut qu'on sache que si la forme est gracieuse, le produit est médiocre, que le meilleur vin sera donné *par le raisin le plus rapproché de terre*, parce qu'il en recevra le reflet de la chaleur solaire.

— La maladie de la vigne est une plaie jetée sur le monde entier par l'Angleterre: les anglais riches ont *l'ostentation exagérée de la richesse*, ils ont des serres immenses où on trouve pendant toute l'année les légumes et même les fruits de tous les mois; c'est dire que la vigne y est aussi cultivée; c'est cette culture *artificielle* qui a engendré l'oïdium: c'est dans les serres anglaises de Margate qu'elle a été signalée au monde par le jardinier anglais Tucker, de là son nom d'oïdium (champignon) Tuckéri; c'est donc l'orgueil et la gourmandise anglaise qui ont engendré le fléau et l'ont déchainé sur le monde entier!... C'est la même cause et le même pays qui ont engendré la maladie de la pomme de terre,

cela se comprend: une vie artificielle et factice ne pouvait donner que des produits maladifs et étiolés!

VILLAS. — L'ouvrier, le boutiquier, le petit rentier paresseux, ont le besoin de la villa dominicale, de la maisonnette, de la chaumière, de la baraque en pleine campagne! Eh bien cet instinct de la santé et du repos est un utile et heureux instinct lorsqu'il se contente de si peu! Un petit logement pour lui, une petite place pour son chou, son oseille et son persil, un lilas et un rosier: ce simple bonheur recommande celui qui s'en contente; avec ce petit bâtiment il prend possession de toute la campagne fleurie, ombragée et cultivée dans un cercle que la promenade agrandit de plus en plus, tous les chemins deviennent son domaine, ces ombrages, ces jardins, ces parterres, ces belles vues sont à lui; avec sa chaise en pliant et son parapluie-parasol, il jouit de toutes ces richesses qui ne lui coûtent rien: le plus timide a une chèvre, le plus ambitieux une vache qui trouve sa vie et prend son lait dans l'herbe des fossés de la route et des bordures des chemins: toutes ces petites jouissances sont plus savourées, meilleures et plus assurées que les grandes.

VILLES.

C'est Dieu qui fit les champs et le diable les villes!
COWPER.

— Dans les villes on perd en santé et en tranquillité ce qu'on gagne en distractions et en plaisirs frivoles.

— Les habitants des villes ont plus de sagacité et de délicatesse d'esprit; ceux de campagne plus de maturité, de consistance, d'amour du travail.

— Les grandes villes ont en général une odeur de vices qui comprime l'âme et inspire des craintes: Toulouse et Lyon surtout, en France; Paris, par son animation, son luxe, son opulence extérieure, le reflet des arts et de la littérature, rachète les nombreux inconvénients des grandes villes!

La ville est l'égout du monde; la campagne en est le jardin et l'Élysée fleuri et verdoyant.

Traduction d'un vers grec.

— Les villes ont bien des avantages sur

les campagnes, mais elles ont aussi de graves inconvénients : c'est le bruit incessant et discordant, du matin au soir, des foules criantes et bruyantes, ce sont les exhalaisons de toutes sortes remplaçant le silence calme et parfumé des campagnes ; c'est la tyrannie d'une opinion exigeante et de l'espionnage d'une moitié de la population sur l'autre ; c'est la lutte des petits intérêts, des vanités maladroites, des luttes éternelles ; la liberté et l'indépendance y sont mal à l'aise. Ce serait un paradis si la bienveillance, la tolérance, l'amitié, prenaient la place des mauvais instincts et des passions envieuses.

— La ville absorbe la vie par la futilité de ses habitudes, par l'inanité de ses causeries ; la campagne, au contraire, en nous isolant, nous porte vers la méditation, l'étude, les lectures sérieuses : notre passion alors est de nous affranchir des futilités et de converser avec un bon livre qui nous captive, nous éclaire, nous entraîne, nous charme et fait de nos loisirs une occupation aussi utile qu'attrayante !

— Toutes nos villes manufacturières ont, chose effrayante à signaler, leur groupe intérieur de cabarets pour les excès de la semaine et leur ceinture extérieure de cabarets pour les ivresses du dimanche, du lundi et des extras ; ainsi les jours de repos sont transformés en jours de débauches et de fatigues telles, qu'elles produisent la maladie, qu'elles affaiblissent la constitution jusqu'à ce qu'elles aient abouti à la mort.

— Dans les grandes villes de province, trop vastes, trop peuplées pour qu'on se connaisse bien, trop petites pour que la vanité n'y fleurisse pas, on joue au mieux vêtu, au mieux carrossé, au mieux logé, au mieux meublé, au mieux nourri..., toutes petites passions qui ne peuvent trouver place dans les capitales où la vie est moins extérieure et les ridicules mieux étoffés et plus sérieux !

— Les villes antiques avaient d'immenses enceintes et comprenaient de vastes jardins, des bois, des terres en culture, comme sont encore aujourd'hui Poitiers, Saintes et autres villes de France : voilà

pourquoi on était alors roi d'une ville et de son petit territoire seulement.

— Les vieilles villes de notre France ont eu chacune leurs jours de gloire, de splendeur et de puissance : Arles, Nîmes, Orange ont été d'anciennes et opulentes colonies romaines : Avignon a eu l'honneur pendant bien des années de posséder les papes chrétiens ; Aix a été le lieu de retraite de la cour du roi René, comte d'Anjou, expulsé de son royaume des deux Siciles ; elle en conserve des fêtes commémoratives ! Toutes ont leurs souvenirs et leurs traditions honorables, comme nos villes du Nord ont les leurs, c'est leur gloire, c'est leur histoire, c'est leur vie personnelle.

— Les vieilles villes, dans leur irrégularité accentuée, souvent par de petits chefs-d'œuvre de détail, inspirent un mystérieux respect ; c'est l'histoire en pierre des siècles anciens, tandis que nos villes modernes, par leurs rues droites et alignées, semblent des régiments de maisons répondant au commandement militaire de : fixe ! se redressant et se raidissant sous les armes !

— Quoiqu'il y ait beaucoup de villes en France, il en est peu qui se ressemblent matériellement et encore moins moralement et intelligemment, par les mœurs, les sentiments, les habitudes, les idées, les préjugés, les idiomes ou formules de langage ; chaque ville a une physionomie qui lui est propre, personnelle et qui permettrait presque à un observateur intelligent et attentif d'en deviner l'origine.

— Les villes anciennes, avec leurs nombreuses églises, leurs cloîtres somptueux, leurs riches et nombreux couvents, leurs rues silencieuses et leurs promenades désertes, glaçaient la vie commune, animée aujourd'hui par l'industrie et le commerce, ces signes nouveaux de l'activité humaine !

— Autrefois les villes s'établissaient sur les hauteurs, autour ou à l'ombre du château-fort qui se chargeait de leur sécurité et de leur défense, car il y avait danger incessant, aujourd'hui elles descendent dans les plaines pour se rapprocher des fleuves, des rivières, des canaux, des routes,

ces artères de la richesse, de la circulation et du travail; l'ancienne ville reste donc souvent le centre de la vie innocuée et la résidence des riches, des rentiers, des gens d'étude, des magistrats...

— Quand on y pense, les grandes villes ont quelque chose d'effrayant! On est isolé au milieu de la foule, ce qui crée un *sérieux* danger! On est dans le silence au milieu du bruit, l'activité de tous fait de vos loisirs un ennui, une crainte, un contraste, un reproche à votre paresse et à votre oisiveté.

— On subit, dans les grandes villes, cette mélancolie d'atmosphère qui se rencontre dans les capitales, à Paris surtout, où tout est un désert d'hommes et de femmes, précisément parce que tout est foule et entassement formidable!

— Il n'y a pas de petite ou grande ville de province, où jeunes gens et jeunes filles, hommes ou femmes, vieux et jeunes ne rêvent Paris et ses merveilles, c'est l'engouement, c'est la fièvre provinciale!

— Les petites villes ont des habitudes qui leurs sont propres en même temps qu'elles sont générales: la plus remarquable de toutes, c'est la police d'investigation persistante, d'espionnage continu; sous l'action puissante de cette police généralisée, la vie de chacun au lieu d'être murée, comme on a la prétention de le croire, est entièrement transparente et rien n'échappe à cette terrible surveillance! Ne nous en plaignons pas trop, car c'est une précieuse condition de moralité en tout.

— Toutes les fenêtres, les portes, les lucarnes, les guichets des petites villes sont donc autant d'yeux de surveillance et d'espionnage ouverts sur les actions des autres.

— Une petite ville peut aussi être comparée à une cage à oiseaux gazouilleurs, à une espèce de grande prison: comment se distraire sans regarder autour de soi, sans critiquer et médire au risque de calomnier; l'oisiveté se prend à tout, aux manies et aux ridicules aussi bien qu'aux défauts et aux vices; on voisine, on cause devant les portes, on se groupe devant l'église, sur la place publique ou le marché;

là on fait ridiculement écho aux journaux, et chacun répète ce que tous ont lu et relu le matin même!

— Dans une petite ville, il faut une intelligence puissante pour résister à trois ans d'isolement, de sommeil de l'esprit, de l'absence de passions: les seules luttes habituelles s'engagent sur des riens et à coups d'épingles!

— La plupart de nos petites villes de province se composent d'un juge de paix, d'un ou deux notaires, d'un curé et de son vicaire, de deux huissiers, de deux médecins; et le reste, d'une population immobile dans ses habitudes, modeste dans ses plaisirs et se partageant entre les petites vertus, les petits vices et tous les ridicules possibles.

— Il y a dans chaque ville un lieu attiré, une place, une promenade ou une rue, où se joue la comédie du sentiment ou la parodie de la place publique; chaque quartier a son lieu et son heure d'assemblée; c'est la circulation du sang de la cité, c'est sa vie active! Autrement que ferait-on, grand Dieu!!!

— Les villes les plus curieuses, en ce qu'elles ne ressemblent nullement aux autres, sont celles bâties sur l'eau ou les lagunes, comme Amsterdam et Venise.

— Les villes appelées villes libres, groupent un amas d'hommes, non une société; nul intérêt commun, nul lien social; le mot de M. Dupin aîné: « *Chacun pour soi, chacun chez soi,* » doit venir de là! Tout est à louer, tout est à vendre, tout s'estime et se pèse au poids de l'or...

— Une ville forte est une ville vêtue de murailles, *urbs togata*: ses murailles sont sa toge glorieuse, sa protection et son orgueil!

VINCENT DE PAUL (saint), — né dans le diocèse de Dax en 1576, prêtre en 1600, captif en Algérie jusqu'en 1606, attaché au légat d'Avignon en 1608, curé de Clichy près Paris en 1610, instituteur des enfants du comte de Gondi en 1613. C'est à cette époque qu'il conçut l'idée des missions religieuses et prêcha dans l'église de Folleville (province de Normandie), puis devint curé de Châtillon-lès-Dombes, dans la

Bresse et revint de là, en 1617, chez M. de Gondi.

— Il avait été nommé par Louis XIII, et sans l'avoir sollicité, aumônier général des galères, et saint François de Sales, qui avait pour lui une estime extraordinaire, le chargeait en même temps de la direction du couvent des Visitandines, qui venait d'être fondé par M^{me} de Chantal; après la mort de M^{me} de Gondi, Vincent de Paul s'était retiré au collège des Bons-Enfants dont il était le principal; c'est de là qu'il dirigeait ses missions et partait pour porter la parole sainte sur tous les points de la France et à l'étranger; en Italie, en Écosse, en Barbarie, à Madagascar... C'est de ce moment aussi que datent les nombreuses fondations charitables qui méritèrent à ce saint prêtre, l'admiration, le respect et la reconnaissance de l'humanité! Ainsi: les hospices des enfants trouvés pour recueillir ces pauvres abandonnés, qui jusqu'alors n'avaient été, non-seulement l'objet d'aucune sollicitude, mais qui, comme un vil bétail, étaient vendus dans les rues au prix de vingt sous l'un ou donnés par charité à ceux qui les demandaient; l'établissement des sœurs de la charité, dont la mission était de soigner les malades pauvres; enfin la première idée de ces nombreux hôpitaux destinés à recevoir les infirmes de toutes sortes et à servir de refuge à tous les maux: Bicêtre, la Pitié, la Salpêtrière.

Vincent de Paul mourut dans la maison des prêtres de Saint-Lazare, le 27 septembre 1660; il fut béatifié par le pape Benoît XIII, le 12 août 1727, et canonisé par Clément XII, le 16 juin 1737.

VIOL. — Un jeune homme accusé de viol fut condamné à remettre à la jeune fille un sac d'argent que le juge l'autorisa de suite à reprendre s'il le pouvait; comme il ne put réussir à s'en emparer, le juge en conclut que celle qui avait si vaillamment défendu son argent, eut pu de même et bien plus sûrement, défendre sa virginité.

— A Rome et chez le peuple Juif, lorsqu'une accusation de viol était portée, elle était admise, si le fait s'était accompli hors

des murs, parce que, disait la loi, la fille ou la femme aurait pu crier sans être entendue.

VIOLENCE. — Passion plus brutale que réfléchie, indice d'un caractère aussi emporté qu'orgueilleux.

— La violence est d'autant plus odieuse et répréhensible qu'elle s'exerce sur un être plus faible.

— L'homme qui violente une femme s'abaisse et se place de suite au-dessous d'elle; il s'expose, et il le mérite, à devenir son esclave honteux et humilié.

— Une personne qui ne sait pas assez maîtriser son humeur pour commander à ses emportements ou refouler une simple impatience, pourra difficilement réprimer des passions plus violentes.

VIOLETTE. — Jolie fleur, la plus odorante de toutes, peut être, perçant la neige pour solliciter les premiers rayons du soleil et servant ainsi d'avant-garde aux fleurs printanières: elle croît un peu partout, dans les montagnes, les vallées, dans les lieux les plus arides et les plus secs, aussi bien que dans les contrées les plus fertiles et les plus humides, quelques espèces végètent même à l'ouverture du cratère des volcans.

— La violette a joué aussi un rôle en politique, elle servait, en 1815, de signe de ralliement aux Bonapartistes, qui depuis l'ont adoptée comme symbole de fidélité à la dynastie de Napoléon le Grand!

VIPÈRE. — Serpent venimeux que nous distinguerons en (*Vipera berus*), vipère commune, habitant toutes les parties chaudes ou tempérées de l'Europe, et particulièrement, chez nous, les bois de Montmorency et les forêts de Fontainebleau, dans les environs de Paris et tous les départements boisés du centre et du midi de la France; puis: 1° la vipère à museau cornu qui vit en Italie et en Illyrie, en Grèce et même en Allemagne; 2° la *vipère cornue ou céraсте*, que l'on rencontre dans la vallée du Nil et les contrées chaudes de l'Afrique septentrionale; 3° la *vipère à panache*, du cap de Bonne-Espérance; 4° la *vipère*

rouge que l'on trouve surtout dans le nord de l'Europe et dans les Pyrénées.

— Les signes extérieurs de la vipère sont : tête en forme de cœur ou de V, cou très-rétréci, queue obtuse, pupille elliptique ; mais ce qui la caractérise essentiellement, c'est l'existence au-dessous des yeux, d'un *crochet venimeux* très-acéré, traversé de haut en bas par un petit canal à travers lequel coule le venin qui empoisonne la plaie lorsque l'animal mord. Ce crochet est extrêmement mobile, non par lui-même, mais grâce à l'os maxillaire supérieur sur lequel il repose et qui se déplace avec une grande facilité.

— Le mécanisme de la *morsure* et non de la piqûre de la vipère, comme on le répète à tort, est extrêmement simple ; à l'état de repos le petit crochet venimeux est couché horizontalement dans un pli de la gencive, quand l'animal veut mordre, le crochet se redresse, devient vertical et pénètre plus ou moins profondément dans la plaie ; en même temps la glande qui sécrète le venin se trouve fortement comprimée par l'action d'un muscle dont elle dépend ; sous l'influence de cette pression, d'autant plus énergique que la morsure l'est elle-même davantage, le venin est chassé de la glande dans le canal de la dent venimeuse et de là il passe dans la plaie ; ainsi : morsure, contraction de la glande et passage du venin dans la plaie, trois faits presque simultanés, tant ils sont rapides dans leur fatale évolution !

— Une particularité remarquable, c'est que lorsque le crochet venimeux de la vipère vient à casser, le reptile ne reste pas dépourvu de son arme terrible ; derrière le crochet brisé se trouvent une série de germes osseux destinés à remplacer rapidement l'os disparu. Nous ne pouvons être de l'opinion de ceux qui disent, en essayant de le prouver, que la nature a tout fait pour le mieux ! car ici il faut dire pour le plus mal !

— Lorsque la vipère mord, sa dent traverse successivement les diverses couches de la peau ; or, l'une d'elles, la couche *vasculaire* du *derme*, contient une masse de vaisseaux veineux et lymphatiques ; ce sont ces vaisseaux qui sont les agents ac-

tifs de l'absorption, et comme ils sont extrêmement déliés, la dent de la vipère en traverse un grand nombre, et il est logique d'admettre que lorsque la morsure de la vipère n'a aucun effet nuisible, c'est qu'elle n'a pas pénétré assez profondément pour ouvrir, en les traversant, ces vaisseaux. Il est établi, en effet, que lorsque la morsure a été multiple, c'est-à-dire lorsqu'il y a eu un plus grand nombre de vaisseaux divisés, les effets consécutifs sont plus graves.

— La morsure de la vipère est un accident toujours sérieux, quelquefois extrêmement grave : un des meilleurs moyens d'arrêter le mal est d'exercer la succion *immédiatement* après la morsure ; toute personne dévouée peut opérer cette pratique qui n'expose à aucun danger, si on n'a pas d'excoriations, plaies ou déchirures dans la bouche ou l'estomac : « les voies digestives étant incapables de produire l'empoisonnement par le venin. »

— Après la succion viennent les diverses sortes de cautérisations qui toutes doivent être repoussées comme inefficaces et pouvant même compliquer les accidents, ce qui est suffisamment justifié par l'explication du mécanisme de la morsure de la vipère ; car l'absorption du virus étant instantanée, cela réduit à un acte inutile de barbarie toutes les cautérisations de quelque nature qu'elles puissent être.

— La ligature nous a toujours paru aussi non-seulement inutile, mais dangereuse, car, mal, et trop longtemps appliquée, elle a amené des accidents de gangrène, attribués bien à tort à la morsure même de la vipère !

— Mais nous signalons avec une conviction profonde, résultat d'une longue expérience, toujours couronnée de succès, l'emploi de l'ammoniaque (alcali volatil) en boisson (huit à quinze gouttes suivant l'âge ou la force de l'individu, dans une infusion plutôt tiède que froide) et aussi en lotions sur la plaie. Fontana, qui a tout fait pour éclairer cette si importante question des venins, admettait que tous en général ont une action *coagulante* sur le sang ; or, l'ammoniaque étant au contraire un *fluidifiant* du sang, on s'explique facile-

ment les résultats favorables de son absorption comme antidote du venin.

— La morsure de la vipère est rarement mortelle, cependant le climat très-chaud paraît augmenter la nocuité du venin, mais les effets pernicioeux qu'elle produit sont bien moins accentués que ceux du najas, des trigonocéphales et des crotales. Le venin du crotale est si terrible et si prompt dans son action délétère, qu'il meurt dit-on, de sa propre blessure !

— Des voyageurs dignes de foi assurent que la chair de plusieurs serpents est servie sur la table des riches en Amérique et dans l'Inde et se débite sur tous les marchés ; ce fait ne nous paraît nullement étrange : le venin résidant *uniquement dans la glande*, la suppression de la tête devrait assurer l'inocuité de la viande de l'animal.

— Rappelons pour mémoire l'emploi de la vipère en médecine ; les préparations dans lesquelles elle entrait sont innombrables ; vipère séchée au soleil, vipère bouillie dans de l'eau de fontaine, bouillon de vipère concentré..., en général ces barbares et grotesques préparations agissaient surtout par l'effet moral qu'elles produisaient sur le patient qui se décidait à en faire usage ; c'est particulièrement dans les fièvres invétérées que les charlatans et même les médecins avaient recours à cette absurde médication.

VIRGILE, — naquit à Andes, village des environs de Mantoue, l'an 70 avant Jésus-Christ, et mourut à l'âge de cinquante-un ans, c'est-à-dire dans toute la maturité de son génie : son premier essai poétique fut une églogue adressée à Octave pour lui exprimer sa reconnaissance de la restitution d'un petit champ dont son père avait été dépouillé au profit des vétérans de l'armée romaine. Ce premier succès de celui qui devait être le prince des poètes latins ne resta pas longtemps isolé, il fut suivi des *Bucoliques*, c'est alors que Mécène, ministre d'Auguste, si célèbre par la protection éclairée qu'il accorda aux gens de lettres, devint l'infatigable protecteur du jeune Mantouan et lui inspira l'idée des *Georgiques*, dans le but de réveiller chez

le peuple Romain, le goût de l'agriculture, si délaissée pendant la longue période des guerres civiles ; il réussit au-delà même de ses espérances. Le chef-d'œuvre de Virgile fut bientôt dans toutes les bouches et dans toutes les mémoires ; ses vers harmonieux, comme des flots de soleil et de lumière, fécondaient les campagnes ; ainsi la poésie montrait sa puissance en enrichissant les belles contrées italiennes, c'est un chapitre d'économie politique qui aurait de nos jours moins de chances de réussite, et cependant la civilisation est toujours en progrès !

— Virgile commença son *Enéide* à quarante ans, l'acheva en quatre ans et travailla sept ans à la perfectionner sans se trouver satisfait, aussi ordonna-t-il par son testament qu'elle fut jetée au feu ; ses amis prirent-ils sur eux ou obtinrent-ils de lui de conserver ce chef-d'œuvre des chefs-d'œuvres latins, toujours est-il qu'ils le publièrent en entier sans y rien changer ni ajouter, si on en excepte les premiers vers, qui, ayant sans doute été perdus, furent refaits par une plume bien inférieure, car ils n'ont rien de la facture large et harmonieuse de ceux de Virgile.

— Virgile, presque contemporain de Jésus-Christ, car il mourut en revenant d'Athènes, 18 ans avant la naissance du Christ, a une morale qui annonce déjà la morale chrétienne ; on le croirait imbu de la philosophie du prophète Isaïe, épurée plus tard par la parole de Jésus.

— Virgile est le poète de la sensibilité et des douces passions, il est à demi-chrétien par la délicatesse de ses instincts, par son cœur compatissant, ses sympathies pour toutes les douleurs et toutes les misères, son indulgence pour toutes les fautes de l'humanité ; aussi a-t-il dit : *Non ignarus mali, miseris succurrere disco !*

Connaissant le malheur, je sus y compatir.

— Le tombeau de Virgile, posé sur le rocher du Pausilippe, dès lors sur le tunnel long et obscur qui forme une des portes de Naples, est une invention à laquelle personne ne croit plus, car malgré toutes les recherches faites à ce sujet, on ignore absolument encore où repose le premier des poètes latins de l'antiquité païenne.

VIRGINITÉ. — Tout le monde est d'accord que la virginité de la femme est une garantie d'affection et de fidélité pour le mari, par la raison qu'un premier amour est toujours plus fort et plus durable qu'un second.

— Dans les pays où le climat enflamme le plus les sens, toutes les lois cherchent à modérer les passions; elles exigent la virginité probable, d'après la conduite et l'opinion publique comme condition du mariage.

— La virginité absolue, c'est-à-dire la renonciation volontaire à l'amour sanctionné par le mariage est un acte contre nature et anti social.

La chaire chrétienne redisait, comme un titre de gloire, qu'il y avait plus de femmes consacrées à Dieu que d'épouses et de mères: déplorable succès ne pouvant servir qu'à la chute de la société et de l'empire. VILLEMAIN.

— Ces sacrifices humains dans lesquels se complaît l'Église devraient n'être acceptés que rarement; la vocation religieuse et contemplative étant une véritable exception; nous ne disons pas qu'il nous est impossible d'y croire parce que nous avons personnellement connu de pures et saintes jeunes filles qui, après avoir essayé de toutes les distractions de la vie mondaine et opulente, ont persévéré dans le goût qui les attirait vers le cloître; c'étaient des anges que Dieu n'avait fait que prêter à la terre; mais depuis les Vestales antiques jusqu'aux religieuses de nos jours, je n'hésite pas à affirmer que moitié au moins ont regretté amèrement leur jeunesse perdue ou enfouie dans la solitude, et que les 9/10 n'ont supporté que par nécessité le joug qu'elles s'étaient si légèrement imposé!

— La destination de l'homme et de la femme est de s'unir pour procréer des êtres semblables à eux; le mariage dans un amour partagé, une confiance et un dévouement mutuels, ennoblit, moralise, sanctifie cette union et en fait une source féconde de vertus.

L'homme seul est quelque chose d'imparfait; il faut qu'il trouve un second pour être heureux... L'homme n'aime pas à demeurer seul avec lui-même, cependant il aime! Il faut donc qu'il cherche ailleurs qui aime. PASCAL.

— L'amour est la passion la plus naturelle à l'homme et à la femme, ils sont faits l'un pour l'autre; c'est cette passion qui seconde le but de la nature, la perpétuité de la race: l'éteindre, l'étouffer, l'anéantir est plus qu'une inconséquence, c'est un crime.

— La virginité n'est pas l'innocence, il y a parfois plus de perversité et de dépravation qu'on ne saurait l'imaginer dans une femme vierge de corps, qu'elle soit jeune ou vieille, tandis que l'esprit et le cœur de l'épouse ou de la mère renferment des trésors de chaste amour et de suaves tendresses.

— Je dirai aussi que là où le rayon sacré des affections de la femme a été toujours voilé pour s'affaiblir et s'effacer jusqu'à disparaître entièrement, il a toujours fait place à la sécheresse et à l'indifférence; car comme l'a dit un auteur contemporain: « la virginité n'exige pas seulement la mort des sens, il lui faut encore la mort du cœur, elle brise deux fois l'œuvre de Dieu! »

VISAGE. — Lorsque l'âme est belle, élevée, intelligente, il n'est pas possible que le visage ne reflète pas quelques-unes de ses qualités.

— Le visage qui comprend le front, siège apparent de la pensée, la bouche qui sourit et laisse échapper la parole, les yeux si vifs, si mobiles qu'ils expriment tous les sentiments et toutes les passions, est un ensemble merveilleux et presque indéfinissable, constituant une véritable puissance: c'est par le visage seul qu'on se reconnaît après une séparation ou une longue absence, c'est par l'image qui en retrace les traits qu'on voit encore, alors qu'ils ont disparu pour jamais, les êtres chéris, objets d'une éternelle tendresse.

Il y a dans le visage quelque chose de lumineux qui ne se trouve pas dans les autres parties du corps. JOUBERT.

— Le visage est l'unique miroir de la pensée, il parle avant la bouche qui n'en exprime que les détails.

VISIONNAIRES. — Il n'y a qu'un pas ou il y a un abîme entre l'illusion et la réa-

lité, aussi bien qu'entre la raison et la folie; tout ce qui est exaltation peut devenir délire; les visionnaires ne sont donc souvent que des penseurs enthousiastes et égarés pour avoir fouillé trop profondément dans le champ de la réflexion et de l'inconnu, ils se sont ainsi écartés de la voie du bon sens et de la raison!

VISITES. — En visite il y a une foule de choses à remarquer et la raison et la sagesse peuvent tirer grand profit de ce que la frivolité ne regarde que comme un moyen de passer le temps ou de faire parade d'une toilette brillante; l'ennui, la vanité, la mode, bien plus que l'amitié, entraînent dans ces rapports de société, la plupart des gens du monde; avec du bon sens on apportera à ce genre de devoirs autant de réflexion que de bienveillance, on étudiera le caractère des personnes avec lesquelles on sera en relations et sans s'éloigner entièrement de celles qui auraient des défauts d'éducation et même de sentiments, on les négligera pour ne se lier plus intimement qu'avec celles qui offriront des garanties morales, plus précieuses, cent fois, que les frivoles ou brillantes qualités du monde.

VISITES ROYALES. — La royauté, sous l'apparence d'une faveur, accomplissait souvent une ruine, lorsqu'elle visitait les grands vassaux en les entraînant à d'énormes dépenses! Louis XI abusa de cette formule pour mettre dans sa dépendance les seigneurs féodaux: l'exemple fut suivi et deux ou trois visites royales ou principières engloutissaient la fortune entière d'une famille et obligeaient ainsi les orgueilleux seigneurs à solliciter des charges à la cour et à changer leur indépendance contre la servilité nécessaire.

VIVACITÉ. — L'humeur prompte est souvent le défaut des bonnes natures, car les cœurs bons et sincères ont peine à se voiler, encore plus à dissimuler ou à tromper!

— La vivacité consiste dans la promptitude des opérations de l'esprit, des mouvements du cœur, des décisions à prendre; dans la pratique, elle peut doubler le travail de l'étude et de la main-d'œuvre.

— La vivacité d'esprit produit souvent le défaut de paraître trop empressé à se produire et à parler: avec ce caractère le silence même a sa signification, c'est une pantomime au lieu d'un discours.

— En médecine un tempérament très-vif donne aux maladies ce même caractère d'énergie et de rapidité, et, en les rendant plus courtes, les rend aussi bien plus dangereuses.

— Si la vivacité extrême est une source de plaisirs très-vifs, elle a une foule d'inconvénients qui en font une espèce de défaut, d'abord la jouissance est plus rapide et plus inconstante; elle entraîne dans l'inégalité d'humeur, la brusquerie, la mobilité du caractère; puis ce sentiment nous emporte presque toujours au delà du but et souvent à de dangereuses extrémités.

VOCATION. — La nature a tout classé sur l'échelle infinie de ses œuvres: chacun de nous naissant avec des aptitudes différentes est destiné pour cela même à différentes carrières; malheur à celui dont les aptitudes ne guident pas, ne commandent pas la vocation.

— La vocation c'est l'aptitude personnelle à une fonction, à une profession, à un métier; elle place l'homme là où il doit le plus sûrement réussir, on ne peut donc trop l'étudier, l'expérimenter, la fouiller pour ne pas laisser faire fausse voie et perdre l'avenir de celui dont on veut assurer la carrière.

— Quoi de plus rare qu'une vocation réelle et prononcée; jusqu'à quinze ans tous les garçons veulent être soldats, ou marins, s'ils savent nager; de quinze à dix-huit, ils veulent être littérateurs; et avocats de dix-huit à vingt-un.

— Combien d'écrivains de mérite qui ont échoué pour avoir pris une voie contraire à leurs talents naturels et à leur génie natif.

— Il ne faut jamais refouler les aptitudes naturelles de l'esprit et du corps, ces instincts sont parfois des révélations importantes qu'il est indispensable de consulter et d'étudier pour décider d'une vocation qui fera le succès et le bonheur de la vie.

— Il n'y a pas, il ne peut y avoir de vocation sérieuse avant l'âge ou la raison est développée et ou un peu d'expérience a éclairé la raison et justifié la vocation, alors l'âge de l'instruction est passé, si on est ignorant ou instruit c'est pour toujours. C'est dire qu'il faut commencer par donner à l'enfance une instruction raisonnable et raisonnée et en rapport, autant avec les ressources et la position de la famille, qu'avec l'intelligence de l'enfant.

— Les jeunes gens sont souvent à plaindre : à leur entrée dans le monde ils trouvent toutes les places occupées ; s'ils attendent une position de leur travail et du temps, cela peut durer longtemps. Ils ont souvent besoin, ils sont toujours ambitieux et pressés d'arriver ; les anciens, avec leur expérience, leurs idées raisonnables, leur barrent le passage ; la lutte, il faut le reconnaître n'est pas égale, et, cependant ils ont encore pour eux de puissants moyens : l'activité de la jeunesse, et un travail persistant et opiniâtre.

— Quand le jeune homme sort des écoles avec le congé *ite missa est* des diplômes, il croit voir s'ouvrir devant lui l'abîme de la vie, dans ce nombre infini de voies qui constituent les vocations et lui commandent un choix si difficile à faire dans son inexpérience et son incertitude : c'est en effet une époque terrible en ce qu'elle oblige à un choix bien discuté avec soi-même, bien conseillé par les parents et amis, bien éclairé par les plus profondes et les plus intimes réflexions.

— Les hommes modestement propres à beaucoup de choses sont très-nombreux, tandis qu'on trouve rarement un homme supérieurement apte à une seule, c'est dire que les véritables vocations sont fort rares, que presque toutes sont équivoques, qu'elles ont la médiocrité pour cachet et qu'il faut les violenter plus ou moins pour leur faire prendre un parti. Le plus prudent est de les éprouver et de choisir ensuite sur le résultat de ces épreuves.

— Toute vocation littéraire, poétique, artistique, professionnelle..., a sa fièvre de jeunesse, sa fièvre d'indépendance, son individualité, même ses caprices de jolie femme ; c'est son début dans la vie, c'est son

épreuve décisive, c'est ce coup de dés ou de hasard qui décide de son avenir ; c'est donc la loterie qui prononce sous le nom d'opinion publique et réellement de camaraderie, de réclame, même d'intrigue, car tout cela est dans le jeu de la vie militante.

— Depuis que l'Église n'est plus une puissance politique, le dévouement à l'idée religieuse doit seul entraîner dans cette carrière, l'ambition ne peut plus y trouver place.

— L'homme doit avant de choisir un travail ou une profession, bien apprécier ses aptitudes, ses forces et ses ressources, afin de marcher droit, sans faiblesse et sans découragement dans l'exécution de ses plans, car le bonheur de sa vie entière dépend de la sagesse et de la solidité de ses premières résolutions !

— Chaque enfant à une aptitude innée qu'il faut rechercher et développer pour mettre en lumière et fixer la vocation ; cette arme de la vie laborieuse une fois vérifiée et trouvée, l'éducation et l'instruction en feront le point central de leurs efforts pour l'amener à la perfection, source de réussite, de réputation et de richesse, encouragement et stimulant sans limites, élargissant dès lors toutes les avenues du succès.

— On parle toujours de vocation quand il s'agit de choisir un métier, une profession, une carrière, mais le plus souvent la vocation n'est qu'un goût sans bases sérieuses, un désir plus vague que raisonné ; ce qu'il faut consulter directement et réellement, car cela seul fera réussir, c'est l'aptitude, c'est-à-dire la facilité, le goût à faire la chose.

— Un grand tort c'est de prendre des velléités vaniteuses pour une vocation ; c'est là une erreur trop fréquente pour les résultats désastreux qu'elle produit, car l'insuccès dans une carrière vient toujours de ce qu'on s'est trompé dans sa vocation : en se méconnaissant on s'est égaré, on a souvent perdu son avenir.

— Les esprits absolus et indépendants doivent chercher à conserver leur liberté en évitant les positions et les carrières où cette liberté ne restera pas entière : l'état

militaire ou ecclésiastique, les fonctions publiques hiérarchiques, les emplois privés et asservis deviennent des écueils et des dangers pour ces caractères énergiques et indépendants qui ont besoin de toute leur liberté pour ne pas souffrir et, par suite, pour ne pas s'aigrir et s'irriter.

— Chacun de nous, dans certaines limites, fait son tempérament, moule son caractère et crée son avenir, cependant dans le choix d'une carrière ou d'une profession la première chose à consulter est la tendance du caractère : les caractères doux et soumis, les esprits timides, incertains, irrésolus, paraissent destinés aux carrières hiérarchiques où l'esclavage est la loi commune, et ici, se placent certaines carrières libérales où la liberté n'est qu'apparente.

— Si on prend un rôle qui soit au-dessus de ses forces, on le remplit mal et on abandonne celui qu'on pouvait remplir avec distinction et profit.

— C'est la coutume qui fait la vocation et qui entraîne la nature ; mais aussi quelquefois la nature la surmonte et retient l'homme dans ses instincts, malgré toutes les traditions bonnes ou mauvaises.

— Il faut d'abord considérer ce qu'on veut entreprendre, examiner ensuite sa nature, pour voir si le fardeau qu'on s'impose est proportionné à ses forces.

— La vocation consiste donc bien moins à savoir ce qui nous convient qu'à bien savoir ce à quoi nous convenons.

— Quand on sent son esprit pressé et à l'étroit dans l'état qu'on a embrassé, c'est une preuve qu'on était né pour une meilleure fortune ; dans ce cas il faut changer de voie et marcher dans un champ moins limité.

— Heureux les hommes qui dans la vie, trouvent naturellement et peuvent suivre la ligne directe, sans être contraints à tâtonner et à se traîner dans les lignes obliques et brisées.

— Les vocations immuables sont rares, car la nature qui varie toujours doit nécessairement entraîner des variations dans les goûts et les tendances.

— La vocation doit se manifester vers

seize ou dix-huit ans, alors c'est une bonne fortune qui permet de donner à l'instruction, lorsqu'il en est encore temps, la direction même de la vocation.

— Il y a des vocations nationales basées sur les conditions de position, de caractère, de sol, comme il y a des vocations individuelles ; l'Angleterre est industrielle et trafiquante, en France c'est l'agriculture qui domine, puis les lettres, les sciences, les beaux-arts, au fond l'esprit chevaleresque et guerrier ; l'Espagne est dévote, orgueilleuse de son histoire passée, mais remplie de bonhomie et de naïveté ; l'Italie place au premier rang de ses sympathies, les beaux-arts, la littérature et la musique ; l'Allemagne est comme la France un pays agricole et tranquille : la science y est en grand honneur, la musique y est le goût naturel et à la mode, sa constitution est féodale ; la Russie reste barbare et asservie malgré l'affranchissement ; trafiquants comme l'Angleterre, les États-Unis ont l'orgueil et la raideur des nouveaux enrichis, des parvenus ; la Turquie est comme l'Espagne, et plus que l'Espagne, en décadence complète : c'est le cadavre d'une nation d'autrefois.

VOISINAGE. — Qui a bon voisin a bon matin, excellent proverbe qui constate tous les avantages d'un bon voisinage.

— Un voisin, quand il n'est pas votre ami est votre ennemi ; dans tous les cas, il cherche à savoir ce qui se passe chez vous, ce que vous faites, qui vous recevez ; c'est un espion qui fait la police pour son propre compte, l'utilité pour lui de ces investigations, c'est de se rendre intéressant à vos dépens dans votre société et votre voisinage.

— Les voisins ! voilà la plaie de la vie des petites villes, la satisfaction de n'en point avoir et d'échapper à leur tutelle et à leur tyrannie est la compensation de la vie isolée.

— La raison dit aux nations : mieux vaut pour voisins des petits princes faibles et nombreux qu'un seul voisin puissant, empereur ou roi, car le désir de la conquête croît toujours et irrésistiblement dans la mesure de la puissance.

Voix. — On a voulu, non sans raison peut-être, trouver dans les gammes de la voix les indices des instincts et du caractère en remarquant que les voix graves et sonores annonçaient de bons sentiments et les voix perçantes et glapissantes les sentiments et les instincts les plus mauvais : cela serait à étudier.

— La voix donnant un son au langage est une fée qui traduit en formules précises tous les sentiments humains : l'amour et la haine, la joie et la douleur, l'ambition, l'avarice...

La voix a un son humain que rien d'inanimé ne saurait parfaitement contrefaire ; elle a une autorité et une propriété d'insinuation qui manquent à l'écriture ; ce n'est pas seulement de l'air, c'est de l'air modulé par nous, imprégné de notre chaleur, et comme enveloppé de notre atmosphère, dont quelque émanation l'accompagne et qui lui donne une certaine configuration et de certaines vertus propres à agir sur l'esprit.

JOUBERT.

Cela est si vrai que la voix d'une personne irritée, alors même qu'elle dissimule sa colère avec le plus grand soin, a dans ses inflexions quelque chose d'acre et de déplaisant qui éloigne au lieu de persuader et agit sur l'organisation nerveuse de celui qui écoute, comme l'électricité pendant l'orage.

— La voix doit être un des charmes de la femme ; quelle disparate qu'une voix rude ou enrouée dans une jolie femme ! Une belle voix va droit au cœur et à l'âme, elle entraîne, elle absorbe, elle enchante, elle annonce l'amour : comment ne pas se laisser entraîner et passionner par une voix qu'on voudrait toujours entendre !

— Les femmes du Nord, les cisalpines en Europe, ont la voix flûtée ou criarde ; les femmes du midi seules ont la voix pleine comme celle des andalouses, c'est le juste milieu entre la voix de l'homme et celle de la femme.

— La voix s'altère par le fréquent usage des fruits acides, acres, des noix, du vinaigre, l'abus du vin et des alcools ; ils produisent l'extinction de voix ; le remède est une infusion légère de plantes pectorales et huileuses, tilleul, mauves, violettes...

— La voix humaine reste en musique,

le premier, le plus complet, le plus séduisant de tous les instruments ; la parole seule n'est-elle pas un chef-d'œuvre plus étonnant encore ? Elle peint tout, nuance tout, exprime tout, même les choses les plus complexes et les plus délicates.

— L'amour seul inspire certaines intonations et certaines inflexions de voix qui n'appartiennent pas à la nature tranquille ; mais qui trahissent déjà l'émotion et le bouleversement de la passion.

— La voix de la femme est d'une octave au-dessous de celle de l'homme et ses idées sont de même plus légères et moins fortes ; les idées de la femme sont toujours de nuances claires et délicates, celles de l'homme plus foncées, plus sérieuses, plus graves.

— La voix du peuple fait des réputations souvent sans bases : Homère n'est-il pas l'auteur de toutes les légendes grecques recueillies par les rhapsodes ou chanteurs publics, Hercule n'est-il pas le héros de tous les hauts faits de force matérielle recueillis par les auteurs des fables païennes ; saint Luc n'est-il pas le peintre de toutes les madones?...

— La voix est en rapport direct avec certains sens, car ses modulations accompagnent leur transformation : il n'est donc pas étonnant que la voix, la parole, le chant conservent tant d'influence sur nos sens et notre humeur.

— La voix qui cherche les modulations du sentiment tombe souvent dans les glapissements du fausset, pour peu que les voies laryngiennes si délicates et si exposées aient été affectées par le froid ou la chaleur, car elles sont menacées par ces deux contraires !

VOL. — Celui qui a touché le bien d'autrui lorsqu'il savait agir contre la volonté du possesseur, commet un vol.

Quiconque prend en secret le bien d'autrui pour en retirer un bénéfice est coupable de vol, qu'il sache oui ou non à qui appartient l'objet dérobé.

SABINUS.

— On peut être voleur d'intention et de volonté et sans avoir commis matériellement l'action du vol : ainsi le maître qui ordonne à son domestique ou serviteur de

voler doit être puni aussi bien que lui, et plus sévèrement encore !

— Dans ce siècle de rapines et de vols, on est toujours volé par quelqu'un, ne fut-ce que par ses domestiques, ses intendants, ses fournisseurs... Le vol se glisse donc partout, il est la base de presque tous les marchés où chacun apportant le mensonge, le bénéfice du vol reste au plus adroit.

— D'après le béat M. Proudhon, le vol ne serait qu'un préjugé sans base ou sans raison d'être, car l'un n'acquiert que ce qu'un autre perd : c'est le jeu de la société entière, voleur ou volé, mangeur ou mangé.

— Il en est du vol comme de la chasse, l'habitude en fortifie le penchant : outre l'attrait d'une aisance facile et sans travail, le vol produit une certaine volupté qui séduit les âmes grossières et perverses ; que ce soit la lutte du riche contre le pauvre, la satisfaction de l'envie haineuse, une espèce de jeu contre la société, le goût du vol n'abandonne jamais ceux qui en ont essayé.

— Les petits voleurs sont très sévèrement punis ; aux grands voleurs passent trop souvent la considération et la fortune, le tout est d'avoir assez d'habileté pour ne pas se placer sous le coup de la loi pénale !

Ceux qui volent les particuliers passent leur vie dans les fers ; les voleurs de l'État vivent dans l'or et la pourpre ! CATON.

Du fort au faible, un vol n'est pas un vol, c'est s'approprier le bien d'autrui ; du faible au fort, le même fait devient vol ! J.-J. ROUSSEAU.

— Autrefois on signalait les voleurs en leur coupant les oreilles ; un homme essorillé était un voleur ; la règle eut été moins douloureuse et moins cruelle si on n'eut fait qu'un cran par chaque vol, ce qui eut remplacé matériellement notre casier judiciaire et renseigné complètement les parquets.

— Les romains punissaient sévèrement le vol, le flagrant délit entraînait la peine de mort s'il faisait nuit au moment du crime et si le voleur était armé ; dans les autres cas de flagrant délit, l'homme libre était frappé de verges et livré à celui qu'il avait volé, l'esclave également battu de verges et précipité du haut d'un ro-

t. III.

cher ; les impubères étaient aussi frappés de verges aussi longtemps que le prêteur, chargé de faire exécuter la loi, le jugeait convenable et le dommage causé devait être réparé.

— Le faux est l'une des formules les plus basses, dès lors les plus dangereuses et les plus lâches du vol : le faussaire ne croit courir aucun danger, il travaille dans l'ombre tandis que le voleur s'expose plus hardiment, de là la sévérité nécessaire de la loi contre les faussaires.

— Quel spectacle effrayant pour l'homme qui pense, que le bien-être relatif de la prison accordé au voleur, tandis que sa femme innocente et ses pauvres enfants souffrent la misère la plus horrible en même temps que l'infamie qu'ils n'ont pas méritée : il y a ici, dans la loi, une grande injustice à réparer, et une contradiction qu'il importe d'effacer.

— Le voleur accuse les autres de vol ; ceux qui rient d'un fou ne sont-ils pas souvent eux-mêmes de plus grands fous !

— Le voleur des villes est le plus dangereux, car il est le plus corrompu, la ville a ses boues morales plus infectes que ses boues matérielles ! La campagne, au contraire, donne, avec la santé du corps, la santé de l'esprit et du cœur, elle peut rendre sauvage mais non pervertir et avilir.

VOLCANS. — Les montagnes que l'on nomme volcans sont posées comme des phares sur toute la terre : c'est l'Etna, le Vésuve, le Stromboli en Italie, l'Hécla en Islande ; l'Aréquipa, le Carrapa, le Mula-hallo, le Cotopaxi, .. en Amérique, l'Abour en Asie... Et pour ne pas sortir de France, citons notre Auvergne dans laquelle on trouve les cratères éteints de plus de quarante volcans ; ses eaux thermales ne laissent pas de doute sur ce fait. Les terrains volcanisés sont aussi en abondance dans la Bretagne, une partie du Limousin, le Bourbonnais et même la Bourgogne, puis et surtout en Provence.

— Dans les contrées volcaniques, les volcans en sortant de la mer, élèvent des terres qui deviennent des îles plus ou moins durables ; au centre des foyers incandescents des continents, ils créent des

eaux nouvelles, car les volcans ne sont pas plutôt éteints que les eaux remplissent leur cratère, ainsi ils produisent des terres au milieu des eaux et des eaux au centre des terres.

D'après Sénèque, l'île de Théra aujourd'hui Santorin, une des cyclades aurait été ainsi formée. Pline rapporte que Rhodes et Délos furent du nombre des treize îles qui sortirent ensemble du milieu de la mer; dans le siècle dernier, 1707, une nouvelle petite île apparut près de l'île Santorin et augmenta sans cesse pendant près de deux mois, ce qui confirme l'origine volcanique de la première.

— En 1866 on découvrit dans cette même île de Santorin et enfouies sous le sol, des habitations remontant aux temps les plus reculés, on y trouva d'abord des outils et instruments en pierre sans aucun mélange de métaux. Plus tard, en 1870, on trouva des objets de même nature, puis des vases en terre cuite, des ustensiles en lave, le mur d'une maison était peint en fresque; on put constater que les habitants de cette île étaient civilisés, qu'ils se servaient de poids et mesures, avaient un système de numération, connaissaient l'architecture, la peinture, le tissage des étoffes et avaient une agriculture florissante.

— En 1783, on vit aussi s'élever du sein de la mer d'Islande une nouvelle île : nous pourrions citer encore de nombreux exemples de faits analogues, se produisant, il est vrai, presque toujours dans le voisinage des terres et bien rarement au milieu des grandes mers.

— Tous les volcans se trouvent dans le voisinage de la mer ou de quelque grand lac, ce qui prouverait que les éruptions volcaniques, les tremblements de terre sont, ou causés ou déterminés par l'eau.

— Les volcans absorbent souvent les eaux des rivières et des ruisseaux qui sont dans leur voisinage, de telle sorte que le cours de ceux-ci en est suspendu; dans ce cas l'éruption ne tarde pas à se produire et les eaux absorbées sont souvent rejetées bouillantes par le volcan comme cela a été remarqué en Italie, à la Jamaïque et en Islande.

— Les volcans de l'Europe méridionale

jettent des flots de lave et de bitume enflammés, tandis que les volcans de l'Amérique méridionale vomissent des torrents de soufre liquide ou un limon noir de soufre brûlé et d'autres matières carbonisées, parfois des masses de grosses pierres et de roches.

— C'est dans la chaîne des Cordillères, montagnes granitiques d'Amérique, que se trouvent les plus grands volcans, le Cotopaxi par exemple, qui a son cratère à sept mille mètres au-dessus du niveau de la mer.

VOLONTÉ. — Vouloir c'est pouvoir : la volonté est un levier qui soulèverait des montagnes !

— La volonté est le phénomène par lequel l'âme se décide à agir, c'est le préambule de l'action ; le but suprême des lois et des institutions est de faire l'éducation de la volonté pour la soumettre à des règles créées dans l'intérêt de tous.

— Les volontés des animaux ne sont que des instincts résultant d'un besoin, elles sont dès lors fugitives et incertaines, ce qui les rend faciles à gouverner ; au contraire, la volonté de l'homme est raisonnée et persistante, c'est ce qui l'élève et le distingue des autres êtres animés.

— La volonté, au point de vue intellectuel et moral joue un rôle supérieur dans la vie de l'homme ; elle le dirige et le maintient dans la voie du bien ou le conduit au mal et à sa perte, suivant qu'elle a sa base dans les sentiments naturellement justes, raisonnables et vertueux d'une âme forte, ou les tendances d'un esprit faible, paresseux et se laissant aller à tous les entraînements, en subissant toutes les influences.

— La volonté ne nous porte à suivre ni à fuir aucune chose, qu'autant que notre jugement nous la représente comme bonne ou mauvaise, il suffit donc de bien juger pour bien faire et pour éviter de faire mal.

Souvent une âme impérieuse qui se vantait de n'agir, que par raison suit, par un choix honteux et téméraire, ce qu'une volonté corrompue désire, quelque résistance que l'esprit trop éclairé puisse y opposer !

PASCAL.

— C'est beaucoup que de pouvoir prendre une résolution, car tout parti pris porte avec lui-même des éléments de force qui constituent la prévoyance, l'énergie, la volonté, la persévérance, qualités si utiles et si puissantes dans leur union qu'elles décuplent les moyens d'action de l'homme.

— Vouloir ne suffit pas toujours, il faut encore vouloir et désirer ardemment et travailler pour réussir.

— La volonté d'un homme raisonnable ne lui laisse désirer ou entreprendre que les choses qui lui paraissent possibles ou praticables et lui font repousser comme dangereuses, celles qui sont en dehors de sa sphère d'action.

— L'homme qui n'est pas esclave de sa volonté, peut devenir facilement l'esclave de celle des autres.

— Pour arriver à un but, il suffit souvent d'y tendre avec une volonté persévérante, énergique et intelligente.

— Les esprits faibles ont une tendance naturelle à s'en remettre à une autre volonté et particulièrement à s'en rapporter à la Providence, ce qui pour eux veut dire au hasard, car Dieu a doué les hommes d'une intelligence supérieure pour qu'ils délibèrent et se décident d'après les circonstances et selon les conseils de la raison.

— Que d'actions et d'entreprises irraisonnées ! Il faut faire, dit-on, il faut agir ! Et on fait et on agit sans réflexion, sans examen et souvent pour mettre fin à un état de choses qui ennuie et fatigue : c'est le plus mauvais emploi qu'on puisse faire de la volonté qui devrait toujours être le résultat, l'exécuteur, en quelque sorte, d'un jugement bien mûri et d'une sage décision.

— Les femmes ne doivent avoir qu'une sorte de volonté, celle de bien faire : la dépendance les préserve des fautes où les entraînerait leur faiblesse ! Supposez un obstacle, une autorité, elles n'oseront passer outre ; elles seraient libres, elles réfléchiraient et elles pourraient se perdre.

VOLTAIRE (Marie-François-Arouet). — naquit à Paris, le 20 février 1694, de Fran-

çois Arouet, conseiller du roi, ancien notaire au Chatelet, et de Marguerite Daurmart, sa femme ; il fut baptisé le lendemain en l'église Saint-André-des-Arts, par Bouchat, prêtre-vicaire.

— Il était né faible et presque inviable, si bien que quoiqu'il vécut 85 ans, il pouvait dire, et disait que sa longue vie s'était passée à mourir lentement ; sa constitution débile et malade explique son irritabilité nerveuse et les emportements continus de son pétulant caractère.

Il succomba, dit-on, à une maladie de vessie, dont les douleurs insupportables furent combattues par des excès d'opium qui amenèrent la mort.

— Voltaire commença de bonne heure son apprentissage de poète : l'abbé de Chateauneuf, son parrain, lui faisait réciter des fables de La Fontaine alors qu'il bégayait encore et l'obligeait à apprendre par cœur de longues tirades poétiques que l'enfant retenait à merveille ; à douze ans il avait déjà composé des poésies remarquables ; c'est au collège Louis-le-Grand qu'il fit ses études aussi brillantes que complètes.

— La célèbre Ninon de l'Enclos, non moins spirituelle que galante, ayant désiré connaître ce jeune prodige, en fut si enchantée qu'elle lui légua, à sa mort, sa bibliothèque disent les uns, et 2,000 livres suivant les autres, pour s'en former une.

— M. Arouet voulait que son fils fut avocat, mais le droit et la jurisprudence étaient si antipathiques au jeune homme, qu'il abandonna absolument cette carrière pour celle qu'il devait rendre une des plus brillantes de son siècle ; son père, outré de sa désobéissance, le chassa de chez lui, il voulut cependant assister à la représentation de la tragédie qui émotionnait tout Paris (*OEdipe*), et il en fut si touché qu'il courut à son fils pour l'embrasser et ajouter ses félicitations aux félicitations de la ville et de la cour.

— Cet étonnant génie est le plus piquant, le plus varié, le plus amusant, le plus satirique de nos poètes et de nos littérateurs, et, cependant il est le moins connu et le moins apprécié de nos hommes illustres ; tout est contraste et pittoresque,

tout est imprévu en lui et dans sa vie même. Nous avons dit qu'il était fort jeune quand il commença à écrire; il eut donc plus de soixante-dix ans de vie active : prose et poésie sérieuse ou légère, épopée, tragédie, comédie, histoire, roman, sciences, philosophie... il aborda tous les sujets et les traita en maître.

— Voltaire reste aussi le roi et le modèle de la critique ardente et passionnée, de la satire en ce qu'elle a de plus aigu et de plus incisif; son esprit mordant et acerbe, lui attira de nombreux et de graves désagréments; il était plus craint qu'aimé, même dans les sociétés qui le recherchaient et l'admiraient le plus; tout jeune encore il fut accusé d'avoir raillé et bafoué le gouvernement qui, pour s'en venger, suivant l'usage du temps, et sans autre forme de procès, le fit prendre et enfermer à la Bastille où il resta plus d'un an; ce fut peu après sa sortie de prison qu'il fit représenter son *OEdipe* qui eut un immense succès. A la sortie de cette pièce, qu'il avait fort goûtée, le duc d'Orléans, alors régent de France, rappela à Paris Voltaire, exilé à quelques lieues de cette capitale; le poète s'empessa d'aller remercier son puissant protecteur, qui lui dit: « Soyez sage, ne faites que de beaux vers et j'aurai soin de vous. » « Je vous suis vivement obligé, répondit Voltaire, mais si votre altesse veut bien se charger de ma nourriture, je la supplie de ne plus s'occuper de mon logement! »

— Quelques années plus tard, 1726, insulté par le chevalier de Rohan qui lui disait: « M. Arouet, de quel droit vous appelez-vous de Voltaire? (Sa mère possédait en Poitou un petit domaine de ce nom) il répondit: « J'aime mieux me faire un nom que de traîner le mien dans la boue, » et reçut pour cela des valets du chevalier une volée de coups de bâtons, et, pour avoir cherché à obtenir une réparation par les armes, fut une seconde fois jeté à la Bastille et n'en sortit qu'à la condition de quitter sa patrie; il se retira en Angleterre où il publia, en 1727 et 1728, des lettres philosophiques qui ne parurent en France que sept ans après: ce sont ces let-

tres qui vulgarisèrent chez nous les idées de Bacon, de Locke, de Newton...

— C'est pendant son exil qu'il fit imprimer, à Londres, son poème de la *Henriade*; dans cette œuvre, Voltaire a plutôt imité Lucain qu'Homère, Virgile ou le Tasse. Un héros contemporain ne permettant que l'histoire, tuait en quelque sorte la poésie en éloignant ou supprimant le merveilleux; car il n'y avait dans ce règne, tout troublé qu'il eut été par de nombreuses guerres, aucun de ces cataclysmes qui renversent, ni de ces grandes batailles qui transforment et changent un pays, ni les profondes croyances qui exaltent! Quel héros vulgaire que celui qui courtoisait Fleurette, se laissait ridiculiser par Bellegarde, prônait la poule au pot et disait que Paris valait bien une messe! Mais s'il est vrai que Voltaire avait à peine dix-neuf ans lorsqu'il termina sa *Henriade*, cela explique, excuse et atténue les défauts si nombreux et si saillants de cette œuvre remarquable, quand même, mais exaltée outre mesure par le roi Georges d'Angleterre, la princesse de Galles, les rois de France et de Prusse; par Marmontel, Buffon même, et reléguée aujourd'hui au fond de toutes nos bibliothèques publiques et privées.

— Voltaire ne rentra en France que pour y trouver les mêmes ennuis qui l'en avaient chassé: ses *Lettres philosophiques* furent brûlées par arrêt du parlement de Paris, comme hérétiques et anti-chrétiennes, et sa liberté fut de nouveau menacée, ce qui le décida à se retirer à la campagne; il alla se fixer chez son amie, M^{me} du Chatelet, avec laquelle il étudia les systèmes de Leibnitz et les principes de Newton, mais il trouva dans sa liaison avec cette femme célèbre, pour laquelle il avait une affection aussi jalouse que passionnée, une source de peines cuisantes.

— Les infidélités multiples de M^{me} du Chatelet, particulièrement avec St-Lambert, l'ami et le favori de Voltaire, furent la plus poignante douleur du grand littérateur! Que ne dut-il pas souffrir, lui si violent et si orgueilleux, lorsqu'il surprit les amants en conversation amoureuse! Il injuria outrageusement St-Lambert,

dut avoir avec lui un duel qui n'eut pas lieu, puis finit par se résigner : il acceptait tout et consentait à se laisser tromper, pourvu qu'on y mit de la discrétion et qu'on sauvât les apparences ; mais que d'amertume dans les vers suivants adressés à son ami-rival :

St-Lambert, ce n'est que pour toi,
Que ces belles fleurs sont écloses,
C'est ta main qui cueille les roses
Et les épines sont pour moi !

— Voltaire, ballotté entre la marquise du Chatelet et sa nièce, M^{me} Denis, autre femme plus compromettante encore et à bonnes et mauvaises fortunes, eut avec ses galanteries d'occasion, de société et de théâtre, ses aventures et ses discussions à Berlin avec le grand Frédéric qui le tint en charte privée et en prison, sans parler de ses nombreux débats d'intérêts, de ses batailles de plume, des accidents de tous genres comme en peut avoir un esprit aussi irascible, aussi agressif et batailleur, Voltaire eut toujours la vie la plus agitée et la plus tourmentée, il avait cependant parfaitement gouverné ses affaires d'argent, si bien qu'il avait plus de 150,000 livres de rentes, ce qui est excessif pour un homme de lettres de ce temps !

— Le principal talent de Voltaire est, nous l'avons déjà dit, dans la causticité de son esprit frondeur dont ses contes sont le type : sa *Pucelle* est une odieuse et atroce plaisanterie ; il n'a pas eu seulement le tort inqualifiable d'avoir voulu abaisser la gloire de la chaste, de la courageuse, de la pieuse martyre Jeanne d'Arc, l'une des plus belles, des plus pures célébrités de notre France, déchirant ainsi les plus glorieuses pages de notre histoire ; il a aussi parodié la parabole de l'enfant prodigue et tenté d'avilir une des plus touchantes légendes des écritures sacrées ; on peut dire qu'il prostitua son esprit et son caractère à une gloire honteuse ! Il souleva d'abord sans doute les susceptibilités et les délicatesses des gens de cœur, mais, sur les masses, l'influence du mal l'emporta et la pureté de nos mœurs fut dangereusement entamée !

— C'est là une grande tache attachée au nom de Voltaire et à sa mémoire, car

l'opinion proteste contre un abus aussi odieux d'un si splendide talent !

— On sait que Chapelain avait fait en vingt-quatre chants une histoire héroïque et religieuse sur la pucelle d'Orléans : dans ses petits dîners, le duc de Richelieu conseilla à Voltaire de traiter le même sujet, mais en sens contraire, libre, licencieux et goguenard... Voltaire ne réalisa que trop bien cette idée de Richelieu ; il fit hommage de son manuscrit au roi de Prusse, qui le perdit avec ses équipages à la bataille de Molwitz ; tout tomba aux mains du vainqueur, le prince Charles de Lorraine, et ce fut le valet de chambre de celui-ci, Gamont, qui le premier fit imprimer à Bruxelles le manuscrit de la *Pucelle*.

— Le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire n'est assurément pas son meilleur ouvrage, mais il ouvre d'immenses jours vers l'étude, en développe et en sollicite le goût.

— Après Corneille et Racine, tout paraissait dit pour l'art tragique, lorsque Voltaire vint tardivement et glorieusement se placer auprès d'eux ; son théâtre, quoique diversement apprécié, prouve d'une manière incontestable la facilité et la flexibilité de son génie : c'est dans tous les temps, dans toutes les religions, chez tous les peuples, qu'il va chercher ses héros ; sa brillante imagination, son style magique nous captivent, nous exaltent, nous entraînent, nous font vivre de la vie des personnages qu'il met en scène, nous communiquent leurs sentiments et leurs passions, en un mot, il excelle dans le pathétique et le terrible ; et, chose étonnante si on compare ses œuvres dramatiques à ses autres productions, c'est qu'à part de rares exceptions elles sont éminemment morales et religieuses.

— On a souvent reproché à certaines tragédies de Voltaire d'être déclamatoires, ampoulées et hors du vrai : Talma, l'acteur si éminent du *Théâtre français*, esprit droit et sévère, se déclarait impuissant à les reproduire sur la scène, mais Lafon, sa doublure ordinaire, déclamateur pompeux et faux s'y faisait unanimement applaudir !

— Ce fut aux pressantes recommandations de M^{me} d'Étioles, depuis M^{me} de

Pompadour, et après le succès de *Méropé* que Voltaire dût les faveurs de la cour; la *Princesse de Navarre*, pièce d'actualité composée pour les fêtes du mariage du Dauphin, lui attira de nouvelles récompenses, mais toujours satirique il fit à ce sujet l'impromptu suivant :

Mon Henri quatre et ma Zaïre,
Et mon américaine Alzire,

Ne m'ont jamais valu un seul regard du roi.
J'avais mille ennemis, avec très-peu de gloire ;
Les honneurs et les biens pleuvent enfin sur moi
Pour une farce de la foire !

— C'est à cette époque qu'on lui donna la charge de gentilhomme ordinaire et la place d'historiographe de France; il aimait du reste à se parer de tous ses titres en y ajoutant ceux de membre des Académies françaises, et surtout d'ancien chambellan du roi de Prusse... Comme tant d'autres génies qui l'avaient précédé ou qui l'ont suivi, il recherchait les titres et les honneurs, travers cependant à ses yeux, quand il avait à les critiquer chez les autres !

— Malgré des travaux prodigieux et le talent extraordinaire dont il avait donné des preuves si éclatantes, la réception de Voltaire à l'Académie (1746, il avait quarante-huit ans), souleva de nombreuses oppositions et des critiques tellement acharnées, que le nouvel élu crut devoir quitter Paris; il se retira à Lunéville, près du roi Stanislas, avec M^{me} du Chatelet, après la mort de cette dame, il revint à Paris, mais de plus en plus aigri de ce qu'il appelait l'injustice et l'ingratitude de ses compatriotes, il alla à l'étranger chercher plus de tranquillité avec une gloire nouvelle; les commencements de cet exil volontaire furent en effet des plus heureux: Voltaire fut traité en égal par le roi de Prusse et toute la famille royale, mais l'orgueilleux Frédéric ne devait pas laisser longtemps près de lui un rival en réputation; puis Voltaire, comme tant d'autres philosophes, ne comprenait pas, malgré son esprit, que le despote prussien se servait de lui et se moquait de lui! Tous le croyaient inconstant et capricieux, leur vanité les empêchait de voir qu'il les usait à plaisir, qu'il les considérait comme des marionnettes qu'il faisait mouvoir à son gré et qu'il se jouait de leur crédulité et de

leur vanité aveugle; mais quelque fut le sentiment qui inspira au grand Frédéric l'idée de toutes les tracasseries qu'il fit subir à Voltaire, celui-ci dut regretter bien amèrement d'avoir, si facilement, aliéné sa liberté et son indépendance.

— Voltaire acheta une terre près du village de Ferney, il l'habita pendant vingt ans, de 1758, date de son acquisition, à 1778, époque de son retour à Paris, où il mourut peu après. De 1754 à 1758 il avait habité la Suisse, à Lausanne, à Mourion, aux Délices, qu'il acheta d'abord et revendit à M. le duc de Villars; il donna Ferney à sa nièce, M^{me} Denis, qui le vendit en 1779 au marquis de Villette; cette propriété passa ensuite successivement à MM. de Budée, Grioller et David.

— Ferney avait une église et sur l'église cette inscription : *Deo erexit Voltaire, 1761.* Voltaire avait fait adosser son tombeau à cette église qui est à cheval sur la frontière séparant la Suisse de la France et dès lors moitié en Suisse, moitié en France. Il avait fait aussi construire à grands frais un théâtre dans un entresol de son château; mais comme il avait autant de caprices que d'idées, il le détruisit bientôt pour en faire édifier un second au centre même du village de Ferney.

— Ayant appelé près de lui son ami et protégé Florian, il lui bâtit un joli pavillon coquettement meublé et entouré d'ombrages et de fleurs, que celui-ci habita plusieurs années.

— Voltaire et Rousseau ne s'aimaient pas; de quel côté étaient les torts? c'est ce qu'il serait difficile de préciser; l'un était disposé à rire de tout, à dénigrer même les choses les plus sacrées; l'autre, non moins frondeur était plus sensible, plus vrai, mais susceptible à l'excès; cette inimitié entre ces deux hommes qui avaient de nombreuses affinités empêcha Rousseau de retourner se fixer à Genève; lorsqu'il apprit que Voltaire s'installait à ses portes, c'est-à-dire à Ferney! « Je compris, dit-il, que cet homme y ferait révolution et que je retrouverais dans ma patrie le ton, les airs, les mœurs, qui me chassaient de Paris... Dès lors, je tins

Genève pour perdue et je ne me trompais pas !»

— Voltaire, en petit, comitése plaisait à appeler ses amis mes chers frères en diable ! et il avait raison, car ses amis étaient tous les encyclopédistes, les rêveurs d'idées nouvelles, excentriques, extravagantes, socialistes, et aussi dangereuses alors déjà qu'elles le sont aujourd'hui !

— Voltaire partit de Ferney le 5 février 1778 et arriva à Paris le 10 février : il descendit chez M. de Vilette, rue de Beaune n° 1, au coin du quai Malaquais : il y mourut, dans une chambre à alcove sur la cour, le 30 mai, après 80 jours de maladie. Le plafond du salon de l'hôtel Vilette sur le quai était peint par Boucher, l'inscription : *Veni coronaberis* s'adresse évidemment à Voltaire ; en face : *Tecum veniam*, paroles de Voltaire à M. de Vilette ; le V, inscrit plusieurs fois sur le plafond, est aussi un témoignage de souvenir du séjour de Voltaire. Cet appartement fut fermé par respect pendant de longues années ; en 1820, il l'était encore ; c'est grâce à l'espèce de culte dont il était l'objet qu'il put servir d'asile, pendant la grande révolution, à des prêtres non assermentés.

— Voltaire fut enterré à Sellières près Nogent, en Champagne, dans une abbaye dont son neveu, l'abbé Mignot, était le prieur, c'est de là, qu'en 1791 il fut exhumé pour être transporté au Panthéon. Son cerveau avait été conservé à Paris, dans de l'esprit de vin, par Mitouart, pharmacien, et son cœur expédié à Ferney.

— La translation des cendres de Voltaire de l'abbaye de Sellières au Panthéon, fut la parodie d'un convoi triomphal antique : son buste moulé en cire par Curtius, était porté par les acteurs du *Théâtre-Français*, sous les costumes des tragédies de Voltaire, entourés de chars et de figurants représentant un peuple de Romains, de Grecs, de Mahométans ; le cortège s'arrêta sous les fenêtres des Tuileries où l'infortuné Louis XVI était gardé à vue depuis son retour de Varennes.

VOLUPTÉ. — Tous les philosophes de l'antiquité se sont occupés à l'envi du soin de définir la volupté, et comme nos philo-

sophes modernes, ils en ont fait un bien ou un mal à la mesure de leurs instincts, de leurs passions et de leur sagesse. Epicure dit que la volupté est le souverain bien : « Un état paisible et harmonieux du corps. » Antisthène la regarde comme le plus grand des maux : « Plutôt devenir fou dit-il que d'aimer le plaisir ! » Speusippe affirme que la volupté et la douleur sont deux maux contraires, dont le bien est dans un juste milieu à égale distance de ces deux extrêmes ; pour Zénon c'est une chose indifférente également éloignée du bien et du mal ; enfin le stoïcien Hiéroclès prétend que : « Dire que la volupté est la fin de l'homme est une opinion de courtisane ayant intérêt à trafiquer de ses charmes. » On ne peut nier cependant que l'amour et la volupté n'aient hâté la civilisation en prouvant qu'aimer et jouir valaient mieux que tuer ou détruire.

— Si la volupté et la sagesse se disputent une âme, il est bien rare que la première ne l'emporte pas, c'est la lutte des jouissances et du sacrifice, autant vaut dire de la peine et du plaisir !

— La nature a mis une souffrance dans l'exagération de la volupté pour en signaler le danger, comme elle a mis une espèce de volupté dans l'exagération de la souffrance pour en atténuer le mal.

— Le voluptueux n'aime pas seulement le plaisir, mais un plaisir particulier, assaisonné de toutes les délices de la santé, du luxe, de la richesse, de la bonne chère : il lui faut des beautés sensuelles, étranges, excentriques, une couche moelleuse, des mets recherchés, des vêtements somptueux, des parfums doucement odorants, des habitations splendides, des jardins ombreux, des eaux transparentes et limpides, c'est de lui qu'on peut dire que le pli du lin le plus fin, une feuille de rose tombée de sa couronne dans son lit le blesse et l'empêche de dormir !

VOYAGES. — Pour voyager avec fruit, il faut connaître la langue des pays qu'on doit visiter, autrement on ne verra que les objets extérieurs et rien de ce qui est le plus intéressant, les mœurs, les habitudes,

les coutumes, la morale usuelle des populations.

On peut dire d'un homme qui ignore la langue du pays qu'il visite, qu'il va à l'école et non qu'il va voyager.

BACON.

— Les voyages sont pour le jeune homme le complément de l'éducation, et pour l'homme fait une partie de l'expérience.

— Avant de voyager de fait, il faut être déjà instruit, avoir stimulé sa curiosité par l'étude, par la science acquise, en histoire par exemple; alors le voyage est une occasion de plaisirs très-vifs et de très-grandes satisfactions.

— Les voyages donnent de l'air, de l'étendue, de la puissance, de la variété aux horizons, à l'imagination, à la pensée, à la création surtout: l'esprit s'élève et se distend, la nature multiplie ses formes et ses séductions, les splendeurs se déroulent dans leurs infinies variétés, c'est une lutte entre toutes les beautés et toutes les magnificences possibles.

— Un voyage utilement fait, ajoute aux connaissances et fait aimer le coin du feu.

— C'est à quatorze ou quinze ans, suivant le philosophe anglais Locke, qu'il faudrait faire voyager les enfants, afin de leur donner une langue étrangère de leur choix, et que, par la pratique, ils apprendraient parfaitement et facilement.

— Le plus grand bienfait des voyages ne résulte pas seulement de l'instruction acquise dans les pays parcourus, mais surtout du contact avec des hommes à idées, sinon nouvelles, au moins différentes et variées, en raison de leur éducation, de leur langue et de la dissemblance de leurs mœurs avec les nôtres.

— Le monde des salons étant le même partout, en Europe surtout, ce n'est pas là qu'il est possible d'apprendre à connaître les différents peuples, c'est en voyageant chez eux, c'est en se créant dans les pays qu'ils habitent de fréquents contacts avec toutes les classes de la société.

— Les voyages ont cet avantage de préciser nos goûts et de fixer notre opinion sur nous-mêmes, d'ajouter en outre une foule d'idées à nos idées anciennes et de rectifier les préjugés et les erreurs que l'éducation aurait pu nous laisser.

— Ce qui fait le charme des voyages, c'est la liberté nouvelle d'action et de pensée, c'est l'absence de toutes les habitudes soucieuses de la vie ordinaire et ancienne, c'est la nouveauté en tout! C'est le calme de l'esprit dans l'agitation incessante du corps.

— On ne voyage si agréablement que lorsqu'on ignore où on va, alors point de préoccupations, pas d'inquiétudes, on jouit sans partager son attention: on s'étonne de tout ce qu'on voit parce qu'on ne s'attend à rien, la surprise et la nouveauté assaisonnent tout!

— L'âme des voyages c'est la curiosité insatiable, c'est l'activité, l'attention et l'étude; la passion animée en tout.

— De loin, les voyages ont l'attrait de l'inconnu et toutes les poésies, tous les charmes que le voyageur trouve dans son cœur, son intelligence et son imagination.

— Les voyages, en éprouvant sous toutes les faces notre intelligence, en provoquant le développement de toutes nos facultés font jaillir l'homme complet.

— Le changement de pays, de mœurs, de langue, les physionomies variées des diverses contrées et des nationalités différentes, leur histoire, leurs usages, tout stimule la curiosité, produit l'instruction, étend les idées et enmagasine la science et l'expérience.

— La jeunesse seule, dans son besoin de voir et d'apprendre, comprend et désire les grands voyages; ce goût diminue avec l'âge, les forces, l'activité, et le cercle se rétrécissant toujours et toujours, l'homme finit par n'aimer que la tranquillité et l'entourage de son foyer.

— Pour peu qu'on ait voyagé et qu'on ait usé cette ardeur insatiable de la jeunesse, on s'étonne d'avoir pu vivre avec plaisir ailleurs que chez soi, dans ses habitudes, ses aises, ses caprices, pour aller s'exposer à ces courses haletantes qui aboutissent à une mauvaise table d'hôte, à une chambre banale, à un lit banal et repoussant, à toutes les privations, les contrariétés, les fatigues, les intempéries et les dégoûts des tés, les voyages...

— En voyage on se laisse prendre trop souvent aux exagérations des Cicerones,

on se laisse fatiguer par eux devant certaines choses auxquelles on ne donnerait pas un coup d'œil dans sa patrie, tandis qu'une simple promenade par une soirée chaude et poétique, comme on n'en trouve qu'en Italie, en Touraine et en Suisse, donnerait un plaisir pur et complet!

— Le voyage est un plaisir quand on sait n'en pas faire une fatigue, quand on reçoit les impressions sans les chercher et les analyser, quand on accepte le bonheur comme il vient, sans vouloir absolument l'expliquer.

— Les voyages sont une occasion de distraction et un moyen puissant d'instruction; on ne connaît si bien l'humanité que quand on a pu la voir et l'apprécier sous toutes ses faces.

— Une existence nomade et voyageuse ne peut produire de bons résultats, elle éteint la vie morale, la vie d'habitudes, ne fonde dès lors rien de solide, car si les voyages sont un puissant moyen d'instruction, ils sont en même temps un dissolvant de tous les sentiments sérieux; ils n'amènent que des liaisons et des goûts passagers et font ainsi du cœur et de l'esprit une espèce de grande route où tout passe sans s'arrêter et se fixer.

— C'est dans les contrées les plus éloignées qu'on vérifie la puissance de l'éducation, des idées, des souvenirs communs; deux compatriotes inconnus l'un à l'autre, se rencontrent au loin et ils se réunissent pour voyager ensemble, comme d'anciens amis.

— Dans trois jours de voyage et de tête-à-tête on connaît mieux l'homme le plus inconnu jusque là, qu'en une année de relations mondaines.

Voulez-vous connaître à fond le caractère d'un homme qui vous appelle son ami depuis dix ans? Voyagez huit jours avec lui.

ALPHONSE ROYER.

— Le monde est un livre sans fin dont celui qui ne voyage pas n'a pu lire qu'une page, au grand détriment de son imagination, de son expérience et de sa science.

— Quand on est jeune on ne rêve que voyages perpétuels, mais ce serait, comme l'indique l'histoire du Juif Errant, le plus grand des supplices! A un pareil voyageur

t. III.

il ne resterait du cœur que ce qu'il en faudrait pour souffrir!

— C'est une cuisante chose que le commencement d'un long voyage: il faut quitter sa famille, ses amis, son coin du feu, ses habitudes, préparer, prévoir tout, affronter la fatigue, les privations, les intempéries, tout cela avec des contrariétés sans nombre et des tribulations infinies.

— Une journée de voyage, trop bien employée, produit une lassitude morale qui amène la prostration en épuisant la faculté d'admirer: c'est un plaisir dont il ne faut pas abuser, autrement il serait acheté trop cher!

— Combien d'hommes jeunes, enthousiastes et ardents, qui projettent des voyages à pied dans les terres classiques de l'Italie, de la Grèce et de la Grande Grèce, et qui les convertissent bien vite en voyages par écrit!

— Comment voyagent la plupart des hommes?... Ils partent avec un passeport et de l'argent, achètent un itinéraire et suivent servilement la route tracée, voyant ce qu'on leur dit de voir, admirant ce qu'on leur dit d'admirer, gagnant beaucoup de fatigue et peu d'instruction; puis, rentrant chez eux avec le bagage le plus léger et un défaut de plus, une grande suffisance jointe à un besoin irrésistible de raconter et d'exagérer les merveilles du voyage: d'un sot discret, les voyages ont donc fait un bavard ignorant et ennuyeux.

— Beaucoup de voyageurs traînent avec eux leur personnalité égoïste et vaniteuse; ils voyagent avec leurs idées aussi bien qu'avec leurs habits et leurs habitudes, ces doubles enveloppes ne leur suffisent pas: ils conservent encore leurs idées de famille, de maison, de ville, de contrée, de patrie, ils portent avec eux leurs horizons, leurs préjugés et jusqu'à leur atmosphère, comment pourraient-ils retirer quelques avantages de leurs contacts avec les peuples qu'ils visitent puisqu'ils s'arrangent pour rester isolés dans leur personnalité.

— En voyage il ne faut pas courir après les émotions et toujours espérer davantage, c'est un tort, car cela conduit aux

déceptions ; il vaut bien mieux se contenter d'étonnements, de surprises, d'admiration naturelles ; les caravanes qui pourchassent le plaisir et la curiosité ont en elles un élément d'ennui, c'est la frivolité des uns, la bêtise et l'amour-propre des autres, la vulgarité d'esprit de presque tous ; dans un milieu ainsi composé, on s'hébéte *reciproquement*, si on ne fait pas un appel franc à la gaieté et à la folâtrerie, distractions naturelles et bruyantes des sociétés nombreuses de jeunes gens, d'adolescents ou d'enfants ; les malades, les misanthropes sont la plaie des caravanes de voyageurs !

— Le goût des voyages et la curiosité naissent souvent du vide de l'esprit et du cœur, de l'ennui qu'on trouve avec soi-même et chez soi, partout enfin dans sa patrie et au loin : ce qui le prouverait, c'est que le peuple le plus ennuyé, le plus lourd, le peuple qui a inventé le spleen, le peuple anglais, est celui qui voyage le plus. Le français, plus heureux chez lui, n'éprouve pas ce besoin, ceci fait l'éloge autant du pays que de l'homme !

— Le voyageur prudent et soigneux doit préparer d'avance la note de ce qu'il doit emporter, autrement il regrettera ses oublis pendant toute son excursion ; un bon guide est aussi indispensable : les guides Joanne sont les plus complets, car ils sont revus, augmentés et perfectionnés à chaque édition nouvelle, et elles sont nombreuses !

— L'anglais qui voyage trouve dans son livre-guide le nom des célébrités, des auteurs, des curiosités à visiter dans chaque ville, il les visite donc et en est souvent fort peu enthousiasmé ; c'est, dit-il, et il a parfois raison, un homme comme un autre, c'est une ville banale, c'est un pays plat et vulgaire, ne donnant rien de ce qu'on cherche !

— Beaucoup de voyages ne sont agréables que lorsqu'ils sont terminés, et seulement par les souvenirs qu'ils laissent, les enseignements qu'ils ont fournis ; les voyages d'Angleterre, d'Espagne, des côtes d'Afrique et d'Asie, de Grèce, de Sicile, d'Écosse et de Calabre, sont de ce nombre ; ils font éprouver de rudes fatigues, beau-

coup de désenchantements, de dégoûts, car ce n'est qu'au retour qu'on se trouve heureux dans des souvenirs affranchis de fatigues et de contrariétés.

— Quelle triste vie que la vie banale des auberges, tout y a servi à tout le monde ; ce sont de véritables écuries à usage d'hommes, où tout repousse, tout dégoûte, surtout en Italie, en Espagne et plus encore en Égypte et en Asie : il faut que les voyages aient un bien puissant attrait pour nous jeter dans une pareille vie ! Ce qu'on regrette surtout, c'est son lit, meuble qui n'est bon qu'autant qu'il nous appartient et qu'il ne sert qu'à nous ! Le lit est comme la femme, il inspire l'idée de la possession exclusive ! Quoi de plus repoussant que ces lits d'auberges servant au premier venu, qu'il soit sale, malade ou dégoûtant, car s'il a de quoi payer il a droit d'occupation.

— Le voyageur ne rencontre que des yeux, des oreilles, des voix qui calculent ; tout le monde vise à sa bourse par une addition ou une multiplication, car l'avidité brutale est la règle des aubergistes qui ne comptant plus recevoir le touriste n'ont rien à ménager.

— Voyager à pied, c'est sentir et goûter le plaisir d'aller, de voir, d'admirer, de jouir enfin par tous les sens et sous toutes les formes ; voyager en voiture est un contre-sens, c'est ne sentir que le besoin impérieux d'arriver au lieu du repos.

— Avez-vous remarqué dans vos voyages d'hiver vers le midi, la prétention de plus en plus grandissante de ne pas connaître l'hiver ? C'est bien là une idée d'un pays marchand de chaleur ! Les Provençaux, par exemple, sont de véritables jongleurs ! enveloppés secrètement de deux ou trois gilets de flanelle, ils ont l'air de rire naïvement au nez des hommes du Nord, moins chaudement vêtus et venant chercher le printemps qu'ils se plaignent de ne pas rencontrer, à la grande indignation des Méridionaux qui n'admettent pas que leur contrée puisse être soupçonnée d'avoir un hiver !

— Il y a un vrai plaisir à faire admirer à des étrangers les beautés d'une ville ou d'un pays qu'on leur fait parcourir, on

jouit de leur étonnement, de leur admiration et on est glorieux de l'enthousiasme qu'ils manifestent.

— Tous les voyageurs disent que la Russie est, sinon pour elle, au moins pour les étrangers, une terre de barbarie, les repoussant, les abreuvant de dégoûts et de tracasseries, ce qui est confirmé par une voyageuse intrépide, M^{me} Ida Pfeiffer qui visita d'abord l'Égypte, les deux Turquies, la Palestine, la Syrie, et les contrées voisines; et plus tard les régions plus rudes du Nord: la Suède, la Norvège, la Laponie, l'Islande, puis l'Amérique en commençant par le Brésil, Valparaïso, Ceyland; ensuite la Chine et l'Inde Anglaise par Bénarès, Delhy, Bombay, enfin l'Arabie et le golfe Persique, la vallée du Tigre, la ville des Kalifes, Bagdad, Mossoul, l'ancienne Ninive, puis Tauris, la seconde ville de Perse, d'où elle atteignit la Russie et où elle n'éprouva, contrairement à ce qu'elle avait trouvé dans tous les autres pays qu'elle avait visités, qu'ennuis, contrariétés, répulsions, ce qui l'indigna contre cette terre chrétienne!

— Voyager en chemin de fer, comme nous le faisons maintenant, c'est se fatiguer à plaisir, c'est s'éteindre dans la fatigue et perdre le sentiment souverain de l'admiration: reposons-nous donc avant tout dans nos voyages, arrêtons-nous pour jouir et admirer en repos et à l'aise avec toutes les satisfactions accessoires des voyages.

VUE. — De tous les sens dont l'homme est doué, le plus utile, le plus noble, le plus élevé est certainement celui de la vue, comme nous l'avons déjà dit en parlant des sens en général.

— C'est aussi le sens le plus actif, le plus personnel et en même temps celui qui a le plus de mémoire, car il y a *la mémoire des sens*, comme la mémoire de *l'entendement*, et la première est souvent une source féconde où la seconde vient puiser ses plus beaux éléments d'inspiration.

— La vue ne dépend que de cet agent impondérable répandu à profusion dans la nature, *la lumière*, et lorsque cet élé-

ment naturel lui fait défaut, elle a à son service tous les moyens d'éclairage que le génie et la science de l'homme ont inventés, doublant ainsi, en quelques sorte, la durée de sa vie en prenant à la nature une grande partie du temps que celle-ci, par des lois immuables, a voué à l'obscurité et aussi au repos pour tous les êtres qui peuplent l'univers et voient commencer et finir avec le jour la durée de leur carrière d'activité! Seul, l'homme a su échapper à cette régularité presque mathématique dans l'usage de ses fonctions, la science est devenue la garantie de sa liberté; il a voulu agrandir l'ère de ses jouissances physiques, morales et intellectuelles par l'emploi d'un temps originairement consacré au repos; il l'a voulu et il l'a pu: sa constitution matérielle y a peut-être perdu, mais son évolution morale y a évidemment gagné, et, en cela, la vue a joué certainement un rôle considérable.

— Tout le cortège si imposant et si varié qui constitue dans l'histoire le monde des arts, des lettres et des sciences est sans cesse tributaire de la vue: d'où vient à l'artiste la notion des couleurs, des proportions, de l'harmonie dans l'ensemble résultant de la perfection dans les détails? D'où le peintre, le poète, le sculpteur ont-ils tiré la notion du beau, du pittoresque, du grandiose? N'est-ce pas de l'observation active, sensible et intelligente des phénomènes et des beautés de la nature qui en recèle l'origine première et essentielle.

— Les plus grands peintres de la nature humaine ne viennent-ils pas de l'Italie, et cet heureux pays n'est-il pas encore aujourd'hui la terre classique des beaux-arts. Ce privilège, presque exclusif, elle le doit à son admirable ciel, à ses sites splendides, à ses types humains si harmonieux, dans lesquels la grâce et l'énergie des formes se trouvent si heureusement réunies; et c'est par la vue, par la vue seule, que l'artiste a subi l'influence inspiratrice de si beaux spectacles. Demandez à l'humide et brumeuse Angleterre des paysagistes comme en possèdent les Français, les Espagnols, les Italiens! Elle n'en a pas et

ne peut en avoir : la vue de son ciel tue l'inspiration, parce que l'inspiration dans les arts est le plus souvent une copie inconsciente, ou une réminiscence ; c'est l'imagination qui se charge de l'élaboration et de la mise en ordre de ces éléments, si divers de composition, et qui en présente ensuite mensongèrement à l'artiste l'ensemble comme une conception personnelle.

— Les gens de lettres, les érudits, les savants sont eux aussi, esclaves de la vue ; sans elle ils ne pourraient à chaque instant lire, compulsier, méditer les œuvres de leurs devanciers. Tous ces monuments inappréciables de littérature que nous devons à Homère, Sophocle, Euripide, Thucydide, Démosthène, Cicéron, Virgile..., leur seraient demeurés inconnus, et, sans eux les poésies italienne, espagnole, française n'existeraient pas... Que de découvertes les sciences et les arts doivent aussi à la vue, c'est elle qui permet à l'homme de fouiller jusque dans la profondeur des cieux pour étudier le mouvement des différents astres, en calculer la marche et les phénomènes ; comme aussi il a pu, grâce au microscope, observer jusque dans leurs moindres détails, disséquer pour ainsi dire, la constitution intime de tous ces êtres infiniment petits qui lui font sans cesse une guerre d'autant plus dangereuse qu'elle est plus occulte.

— La vue est donc, c'est incontestable, une des fonctions les plus nobles de la machine humaine, aussi la nature prévoyante a-t-elle mis à son service un organe admirablement construit pour remplir le but élevé qui lui est dévolu : l'œil, cet instrument d'optique si perfectionné et qui a été, dès les temps les plus reculés l'objet des observations répétées des physiologistes et des médecins. On a cherché d'abord quel était le jeu intime de son fonctionnement régulier, les savants modernes ont résolu ce magnifique problème.

— Parmi les phénomènes nombreux de cette fonction complexe, deux particularités ont fixé d'une manière spéciale l'admiration aussi bien que les recherches :

1° L'homme possédant deux yeux ne voit cependant pour chaque objet qu'une image unique : la physique explique ce fait d'une façon extrêmement simple et compréhensible.

2° L'œil peut voir, avec leurs formes réelles, des objets très-rapprochés comme aussi très-éloignés ; cependant c'est toujours le même organe qui perçoit : l'œil, en un mot, *s'adapte* aux différentes distances. C'est surtout à ce point de vue, que le sens de la vision est supérieur à tous les autres qui ont un champ d'action fort limité.

— Cette faculté particulière de l'œil, de pouvoir *s'accommoder* aux distances pour saisir les qualités de couleur, de forme, de volume des objets, constitue certainement son plus curieux et son plus utile attribut. Un prussien, Muller, s'est fait honneur de la découverte de *l'accommodation de l'œil* aux diverses distances, mais cette découverte n'est en somme que celle d'un français, *Rouget*, et Muller a eu le tort de se l'attribuer : mais n'est-ce pas là encore une annexion à la Prussienne !

— En se dilatant devant la nuit et en augmentant ainsi la force visuelle, la pupille trouve un peu de jour.

— A la construction de l'œil, on peut deviner l'animal auquel cet œil appartient, le poisson n'a pas de paupières, l'homme en a deux, les oiseaux qui s'élèvent dans les hautes régions de l'air en ont trois : de telle sorte que l'instrument est approprié au milieu dans lequel il doit fonctionner.

— La vue est un sens trompeur pour le cœur des femmes qui se laissent trop souvent éblouir par la beauté physique, sans chercher à sonder la beauté de l'âme ; tandis que les qualités du cœur devraient seules créer le principal droit à leur estime et à leur affection.

— L'œil le plus clairvoyant, presbyte ou myope, c'est-à-dire voyant de loin ou de près, ne se voit pas lui-même, comme fait du reste tout homme auquel il n'est donné de voir aucun de ses défauts.

VULGARITÉ. — Nous devons ce mot, dit-on, à M^{me} de Staël, qui elle-même n'a fait

que le traduire de l'Anglais, *Vulgarity*, qui signifie choquant et de mauvais goût, aussi bien que dans notre langue, *vulgaire* veut dire *commun*, c'est-à-dire s'appliquant à un grand nombre, à la populace entière et même à une partie du peuple. Ne nous étonnons donc pas de rencontrer à tous les degrés de l'échelle sociale, plus de vulgarité que de distinction; la chose existait donc avant le mot, qui ne fut créé que pour la chose.

— Lorsque les gens vulgaires ont des prétentions à la distinction et aux bonnes manières, ils ne parviennent qu'à se rendre ridicules, c'est une espèce de mascarade tout aussi choquante que celle qui consisterait à jeter un voile de fine dentelle sur la tête d'une paysanne courte et grosse, vêtue de bure et chaussée de sabots.

— La vulgarité ôte tout charme à la beauté et au talent; on dit bien qu'on ne s'est pas fait soi-même et que telle figure a son cachet propre, qu'on ne peut ni lui ôter, ni même modifier, cela est possible, mais dans ce cas, la vulgarité est plus qu'ap-

parente, elle est réelle, car la laideur, même repoussante, et les formes les plus triviales peuvent être effacées et disparaître sous la distinction des manières, du langage, de la tenue; l'élévation des sentiments a un reflet qui illumine les traits les plus difformes et leur donne un charme réel: la vulgarité est donc une véritable tache, soit qu'elle découle d'un manque d'éducation, d'esprit ou d'instruction.

— Un esprit égoïste et vulgaire est toujours susceptible, jaloux, emporté, il parle toujours de sa personne, de ses affaires, enfin il rapporte audacieusement tout à lui!

— La vulgarité cache souvent une grande finesse d'observation, surtout lorsqu'elle est affectée et veut passer pour de la rondeur et de la bonhomie; ne croyez donc pas si facilement aux allures inoffensives de ces gros et bons garçons qui se font humbles à plaisir, prennent une grosse voix, ont des gestes brusques et s'excusent d'une gaucherie à laquelle il faut d'autant moins croire qu'ils s'obstinent davantage à vous la faire remarquer!

W

WALTER SCOTT. — M. Villemain a dit avec raison que les romans de cet illustre écrivain étaient plus vrais que l'histoire! C'est en effet l'histoire intime et populaire des mœurs, des habitudes, des croyances du temps, groupées autour d'un grand fait historique.

— Walter Scott est le romancier moral par excellence; pas un mot, pas une tache contre la morale et toujours l'intérêt des sentiments honnêtes, exaltés et soutenus!

— En voyant Walter Scott si différent de ses portraits écrits, je me suis demandé où on peut trouver la vérité: Walter Scott était grand, assez fluet, maigre, avec une

épaule plus élevée que l'autre, expliquée par sa claudication; sa tête dénudée ne conservait que de rares cheveux blancs, son œil bleu, petit et limpide, révélait une grande sensibilité, son front, presque étroit, était bosselé au-dessus des sourcils, sa bouche, aux coins abaissés, indiquait la mélancolie, son nez, au lieu d'être effilé et aquilin, était assez gros au bout, arrondi et retroussé, c'était la partie un peu vulgaire de sa figure réfléchie et sympathique; enfin et en somme la physionomie générale confirmait les sentiments qui animent et vivifient ses œuvres littéraires et le placent, mais dans un autre genre, auprès de Richardson, son admirable et charmant compatriote.

